

LA PROIE

L'intégrale

dark romance



JOSIE LITTON

GREY EAGLE PUBLICATIONS

NEW YORK TIME & USA TODAY BESTSELLING AUTHOR

LA PROIE

L'INTÉGRALE

JOSIE LITTON



TOME 1 - L'INCONNU DE MALTE



PARTIE I

CHAPITRE 1

Grace

- *P*ar ici, Grace !
- Grace, ici !
- Grace !
- Où étiez-vous passée ?
- Qui est l'homme qui vous accompagne ?
- Grace !

Alors que je m'extirpais de l'arrière de la limousine, je résistai à l'envie de protéger mes yeux des flashes des appareils photo et des lumières des caméras. Je savais que toutes ces lumières allaient aggraver le mal de tête qui s'était amplifié doucement tout au long de l'après-midi, mais je ne pouvais rien y faire.

Au lieu de cela, j'affichai mon plus beau sourire et saluai la foule de paparazzi et de touristes qui s'était accumulée autour de moi, ainsi qu'une poignée de New-Yorkais qui s'étaient arrêtés pour voir ce qu'il se passait.

- Grace, allez-vous faire campagne pour votre frère ?

— Est-il vrai que vous avez disparu de la scène publique parce que vous sortez avec un prince saoudien ?

— On raconte que vous pourriez participer à une émission de télé-réalité ; est-ce vrai ?

— Le refuge pour sans-abri est juste un coup de pub ou le sort de ces gens vous préoccupe vraiment ?

Je me retournai pour regarder le journaliste, le blogueur, ou je ne sais quel interviewer qui m'avait lancé cette dernière question. Il s'agissait d'un jeune homme à l'allure ébouriffée. L'un des membres de la sécurité était déjà en train de se diriger vers lui, s'avançant suffisamment près pour intervenir dans le cas où cela deviendrait nécessaire. J'étais certaine que ça ne le serait pas.

D'un pas rapide, je me dirigeai vers la corde qui retenait les journalistes. Tout à coup, les flashes des appareils photo s'intensifièrent et les micros se firent plus nombreux autour de moi.

— Haven House est une organisation merveilleuse, répondis-je avec un sourire qui, cette fois, était sincère. Elle repose sur la conviction que toutes les personnes, quelles que soient leurs conditions, méritent d'être traitées avec respect et dignité. Je la soutiens sans réserve.

En effet, mon engagement envers Haven House était la seule raison pour laquelle j'avais accepté de participer à ce gala de charité. Pourtant, l'événement n'était évidemment pas organisé dans le but de collecter des fonds pour ce refuge destiné aux hommes et aux femmes sans-abri souffrant de troubles mentaux ; cette cause était bien trop répugnante pour les invités de ce soir tous plus chics les uns que les autres.

Avec des charges qui ne cessaient d'augmenter et des dons toujours plus difficiles à obtenir, le refuge menaçait de fermer ses portes. J'étais prête à tout empêcher cela. À tel point que, lorsque Grand-mère me proposa de financer le

refuge avec l'argent du trust auquel je ne pouvais avoir accès sans son autorisation, j'acceptai toutes ses conditions.

Elle me rappela entre autres qu'en tant que Delaney, j'avais le devoir de défendre et de promouvoir en permanence l'image de la famille. Cela signifiait notamment recommencer à participer aux événements auxquels j'étais conviée, ce que j'avais cessé de faire ces derniers temps. J'espérais simplement que ma chère grand-mère n'avait pas deviné la raison pour laquelle je m'étais faite si rare ces derniers temps.

La conversation que j'avais interceptée par hasard un soir d'il y a quelques semaines me revint tout à coup à l'esprit. Après y avoir souvent repensé, son impact était toujours aussi violent. Comme à chaque fois, je me sentis submergée par le choc et la terreur de ce que j'avais appris ce soir-là. Je ne parvenais pas à penser à autre chose.

Pourtant, il fallait que je chasse cette conversation de mon esprit. En tout cas si je voulais réussir à tenir toute la soirée.

Malgré sa surprise, le jeune homme qui avait posé la question réussit à rebondir.

— Est-ce que c'est à cause de votre cousin Patrick ? Vous essayez de compenser ce qui lui est arrivé ?

À l'évocation de mon cousin, je parvins à ne pas me décomposer totalement, mais cessai de sourire. Patrick n'avait que quelques mois de plus que moi. Enfants, nous avions beaucoup joué ensemble lors des étés que nous passions dans le domaine familial du Maine. Je gardais le souvenir attendri d'un petit garçon roux avec des taches de rousseur et un sourire ravageur.

Puis en grandissant, nos chemins s'étaient éloignés. Très prise par mes études universitaires, je n'avais su que vaguement que mon cousin avait quitté Harvard, même si j'avais bien remarqué une ou deux fois, lors de réunions de

famille, qu'il avait l'air maussade et mal à l'aise. Un soir, lors d'une fête que nous avons organisée dans la maison de mes parents à Hampton Beach, Patrick était venu me rejoindre. Nous discutâmes jusque tard dans la nuit, assis sur la vieille digue, les pieds dans l'eau.

Il me fit d'abord rire en me rappelant toutes les bêtises que nous avons faites ensemble lorsque nous étions enfants. Mais soudain, alors qu'il se faisait déjà très tard, son ton changea. Il me parla de l'innocence et comment on finit toujours par la perdre, des illusions et du danger qu'elles représentaient, de la douleur de la trahison... Vers la fin de notre conversation, il se demanda à voix haute si le mal existait vraiment dans le monde et, si c'était le cas, quelle forme il prenait.

— Le Diable prend toujours la forme d'un ange, conclut-il. Sinon, c'est qu'il a un bon conseiller en image.

Je sentais bien qu'il était profondément troublé, mais je n'avais jamais soupçonné à quel point sa situation était grave avant qu'il ne soit trop tard.

Ce fut un véritable choc lorsque j'appris que Patrick avait été retrouvé mort sous un pont de San Francisco l'année dernière. Par la suite, nous avons découvert qu'il vivait dans la rue depuis des mois. Les lettres qu'il avait laissées derrière lui avaient été divulguées aux médias, émaillant par la même occasion le contrôle habituellement infaillible que la famille avait sur son image. Pour rattraper le coup, elle brossa le portrait d'un jeune homme souffrant de schizophrénie paranoïde, ne voulant pas ou ne pouvant pas accepter de traitement.

Cette image était tellement en contradiction avec le Patrick que j'avais connu que je n'arrivais pas y croire. Si j'essayais d'accepter son départ, j'étais hantée par la conviction que sa mort cachait bien plus de choses que ce que l'on racontait.

Parfois, j'étais tellement obsédée par mes pensées sur la mort de Patrick que je me demandais si je n'étais finalement pas, moi aussi, atteinte d'une forme de paranoïa. M'engager dans le projet de Haven House m'avait énormément aidée. Cela me permit de trouver un objectif et une direction dont j'avais cruellement besoin.

— Les maladies mentales représentent un problème grave dans notre pays et ailleurs, répondis-je. C'est une tragédie à la fois pour les personnes atteintes, leur famille, et la société tout entière. Nous devons faire davantage pour y faire face.

Sur ce, je m'éloignai. Il y aurait certainement une autre question, puis une autre, mais je n'en pouvais plus. Ignorant les appels incessants de la nuée de journalistes, je soulevai le bas de ma robe *Elie Saab* et montai les marches de marbre jusqu'à l'hôtel Plaza, où se tenait le gala de charité organisé ce soir-là.

— Bien joué, Grace, me murmura Will Foster en me prenant délicatement par le bras.

Will était mon cavalier pour la soirée. C'était un ami de mon frère aîné avec lequel il avait été à Yale. Il était suffisamment beau pour faire office de « fiancé » le temps d'une gala, mais beaucoup trop intelligent pour avoir de quelconques illusions sur son véritable rôle à mes côtés. Il savait qu'il était là parce qu'aucune femme de la famille Delaney n'avait jamais assisté seule à un événement. Cela était l'une des nombreuses règles intangibles instaurées par Grand-mère.

Nous pénétrâmes à l'intérieur de l'hôtel, passant devant les ascenseurs dorés qui menaient directement à la salle de bal du troisième étage, et rejoignîmes les autres invités sur le large escalier menant à la grande salle dans laquelle se tenait le gala.

Je n'avais pas pris la peine de demander en l'honneur de quelle cause la soirée était organisée lorsque j'acceptai d'y

assister. De toute façon, c'était toujours pour la même chose : une maladie rare, touchant de préférence une célébrité aimée du public, récolter des fonds pour une minorité opprimée, mais photogénique, ou la paix dans le monde, une cause qui rencontrait toujours un franc succès.

— Tu veux boire quelque chose ? me demanda Will, interrompant ainsi mes pensées cyniques.

Je jetai un coup d'œil dans le couloir en direction de la salle de bal bordée de colonnes de marbre blanc et or sous un haut plafond orné de lustres scintillants : des tables rondes recouvertes d'épaisses nappes de lin beige avaient été dressées avec les plus beaux services en cristal, en porcelaine, et argent pour accueillir les centaines de convives. Mais tout le monde restait dans le hall, tout aussi somptueux, qui précédait la salle, dégustant un verre avant le dîner.

J'acquiesçai. Will attrapa deux flûtes de champagne bordées d'or sur un plateau et m'en tendit une.

— À cette agréable soirée ! lança-t-il avec un sourire.

Je résistai à l'envie de lui répondre que cela était fort improbable, et trinquai avec lui.

— J'apprécie beaucoup que tu aies accepté de venir à la dernière minute, lui dis-je.

— Je suis très heureux d'être là, répondit-il.

Je savais qu'il disait la vérité. Être vu avec « la princesse de l'Amérique » – le surnom que m'avaient donné les médias lorsque j'avais seize ans et que j'avais toujours détesté – ne pouvait que lui être bénéfique.

Certes, il travaillait pour une entreprise de Wall Street, mais cela était également le cas de milliers d'autres jeunes hommes et femmes, tout aussi intelligents et ambitieux. Or, seuls quelques privilégiés pouvaient espérer devenir un jour associés d'un grand groupe, avec tous les avantages que cela

représentait. Les liens de Will avec la famille Delaney augmentaient considérablement ses chances d'y parvenir.

Surtout qu'il n'hésitait jamais à servir les intérêts de la famille, grands ou petits.

— Ne te sens pas obligé de rester avec moi », lui dis-je. Je sais que tu dois avoir des mains à serrer.

— Ça ne me dérange pas du tout de te tenir compagnie, répondit-il. Tu es une très belle femme, Grace. Intelligente, courageuse et, semble-t-il, avec un grand cœur, poursuivit-il sur un ton très factuel qui indiquait clairement qu'il n'avait aucune intention de me séduire.

De manière assez inattendue, il but sa coupe d'une seule traite avant d'ajouter :

— Je dois admettre que cette dernière qualité m'étonne beaucoup. Tu es sûre d'être une vraie Delaney ?

Je levai mes sourcils en signe de surprise. Je ne l'avais jamais entendu prononcer une seule critique sur la famille, pas même implicitement.

— Tu es sérieux ? lui demandai-je.

Il haussa rapidement les épaules en s'excusant :

— Ne fais pas attention et je t'en supplie, ne répète à personne ce que je viens de te dire. J'ai eu une journée difficile, c'est tout.

Il avait l'air fatigué, en effet. Ses yeux étaient cernés et sa bouche crispée. Grand, les cheveux blond cendré et athlétique, Will était ce qu'on pouvait appeler un très bel homme. Mais ce soir-là, il semblait avoir beaucoup plus que trente ans.

— Y a-t-il quelque chose dont tu aimerais me parler ? lui demandai-je à voix basse.

Il parut hésiter pendant un instant, mais se ravisa finalement.

— Merci, mais non. Je crois que je préfère mettre tout ça de côté ce soir. Parle-moi de toi plutôt. Maintenant que tu as

ton diplôme, tu penses accepter l'une des nombreuses offres que l'on va te faire ou continuer tes études ?

Je mis du temps pour répondre, n'étant pas vraiment sûre de vouloir parler de moi. Mais il méritait que je lui donne une réponse honnête.

— Ni l'un ni l'autre. Je ne reçois ces offres que parce que je suis une Delaney et, pour le reste, je crois que j'ai passé suffisamment de temps sur les bancs de l'école. J'ai décidé qu'il était temps de me frayer mon propre chemin.

J'avais hâte de voler de mes propres ailes, depuis le lycée déjà. Tous ces privilèges auxquels j'avais le droit uniquement parce que j'avais eu la chance d'être bien née me paraissaient à la fois absurdes et injustes. J'avais le sentiment d'être enfermée dans une cage dorée dont il fallait absolument que je m'échappe pour prouver que je pouvais m'en sortir par moi-même et gagner ma propre vie.

Mais tout cela n'était qu'un projet vague, jusqu'à ce que je le concrétise quelques semaines plus tôt. Ce que j'avais appris ne me laissait pas le choix. Je devais m'éloigner de ma famille, quel qu'en soit le prix. Une fois que j'aurais fait cela, je saurais quoi faire ensuite.

Will eut l'air surpris. Il me fixa un instant dans les yeux, puis se mit à rire. Mais il s'arrêta d'un seul coup lorsqu'il comprit que je pensais vraiment ce que je venais de lui dire.

— Vraiment ? me demanda-t-il. Tu veux te débrouiller seule ?

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mal à ça ? rétorquai-je sur la défensive.

— Rien... en tout cas à première vue. Pour n'importe qui d'autre, cela serait même admirable. Mais tu es *Grace Delaney*. Pourquoi vouloir tourner le dos à tous les avantages incroyables auxquels cela te donne droit ?

— Parce que le prix à payer est trop élevé, répondis-je rapidement sans avoir le temps de me réfréner.

— Ne fais pas attention à ce que je dis, ajoutai-je aussitôt, inquiète d'en avoir trop dit. J'ai moi aussi eu une journée difficile. Pouvons-nous convenir que ce que nous nous sommes dit ce soir restera entre nous ?

— Bien sûr, me répondit-il, avec toutefois une lueur de stupéfaction dans ses yeux.

Heureusement, une cloche sonna juste à ce moment-là, nous indiquant que le dîner était sur le point d'être servi.

Je posai ma flûte de champagne sur une table qui se trouvait à proximité. Will fit de même et m'offrit son bras.

Nous nous joignîmes à la foule d'hommes et de femmes élégamment vêtus qui était en train d'affluer dans la salle de bal, où un quatuor à cordes jouait un morceau de Mozart. Les convives bavardaient et souriaient au milieu des bouquets de fleurs posés sur chaque table qui répandaient un parfum délicieux.

Je ne comptais plus les événements de ce genre auxquels j'avais déjà assisté. Celui-ci n'était en rien inhabituel ou original. Il était on ne peut plus classique...

Brusquement, je réalisai à quel point j'avais tort.

Un homme venait d'entrer au fond de la pièce. De loin, je constatai qu'il était entré par la porte habituellement réservée aux chefs d'État, qu'ils soient présidents ou rois. S'il était accompagné de membres de sécurité, je ne les voyais pas. Cela ne voulait pas forcément dire qu'ils n'étaient pas là, mais seulement qu'ils étaient parfaitement qualifiés et très professionnels.

Le membre de l'hôtel qui l'escortait arborait un sourire inquiet et parlait trop vite. Je l'avais déjà vu lors de mes précédentes soirées au Plaza. Il était responsable des ultra-VIP, une fonction qui exigeait à la fois du tact et de la confiance. L'état de malaise dans lequel il se trouvait maintenant était plutôt inhabituel, voire carrément étrange.

Mais mon attention se fixa sur l'homme lui-même. Il était jeune – certainement un petit moins de trente ans – mesurait au moins un mètre quatre-vingt, avait les épaules larges, des cheveux noir corbeau qui effleuraient son col, et un teint mat méditerranéen. Le smoking sur mesure parfaitement ajusté qu'il portait laissait apparaître toute la puissance de son torse et de ses membres. Il se mouvait avec la grâce naturelle d'un athlète, rayonnant de force et de volonté. Il suffisait de l'apercevoir pour comprendre qu'il était certainement aussi doué sur un champ de bataille que dans une salle de réunion.

Et ailleurs... comme dans une chambre à coucher, qui sait ?

Le simple fait d'imaginer une telle chose me troubla. Je réalisai que j'étais obnubilée par lui, mais étais incapable de détourner mon regard.

Ses traits n'étaient pas d'une beauté classique, mais étaient d'une indéniable virilité. Sa mâchoire large et carrée était adoucie par des lèvres pulpeuses et sensuelles. Ses pommettes étaient larges, et son nez, pareil à une lame tranchante, semblait avoir été cassé au moins une fois. Ce petit défaut – si l'on pouvait parler de *défaut* – le rendait réel ; grâce à cela, il semblait incroyablement, même sauvagement, humain. L'essence vivante, vibrante, de la virilité.

Ses yeux, sous ses sourcils noirs et épais, étaient ovales et recouverts de paupières tombantes. L'envie de connaître leur couleur me fit soudainement frissonner. Comme pour exaucer mon souhait, nos regards se croisèrent depuis les deux extrémités de la salle de bal.

Je fus saisie par l'intensité de son regard pénétrant. Pour la première fois, je ressentis que quelqu'un me *voyait* vraiment. Le masque des conventions que nous endossons tous vola tout à coup en éclat. Il n'y avait plus que mon être

intérieur ; j'étais nue devant lui comme je ne l'avais jamais été.

Il devait s'agir d'une illusion. Ça ne pouvait être que cela. Comment une telle chose pouvait-elle réellement se produire ? Je devais tout simplement être plus fatiguée que je ne le pensais. C'était le surmenage, voilà tout ; ça n'avait rien à voir avec cet homme...

Néanmoins, l'effort que je dus faire pour détourner mon regard de lui fut presque physiquement douloureux. Je découvris avec stupeur que mes paumes devinrent subitement humides et pire encore, que ce n'était pas la seule partie de moi qui était humide.

Je ne comprenais pas ce qu'il m'arrivait. Je n'avais jamais réagi de cette façon devant un homme, pas même dans l'intimité. C'était comme si j'étais en train de laisser libre cours à ma part d'ombre.

Mais mis à part ma difficulté à respirer et les battements plus rapides de mon cœur, je me sentais bien. Plus que cela : je ne m'étais jamais sentie aussi vivante depuis très longtemps – c'était peut-être même la première fois.

Un serveur tira une chaise pour que je m'assoie à la table que Will et moi partagions avec une demi-douzaine d'amis de la famille Delaney. Je m'assis de manière machinale, guidée par mon instinct et ma longue expérience des conventions dans ce genre d'événements. Je parvins même à passer l'heure qui suivit sans rien dire ni révéler le choc que je ressentais d'avoir été si puissamment troublée par un parfait inconnu.

Mais même si je souriais, discutais et déplaçais la nourriture dans mon assiette, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à lui. Je luttai contre l'envie de me retourner pour essayer de le revoir. Où était-il assis ? Était-il en train de me regarder ?

Cette possibilité fit monter en moi une excitation brûlante. Mais au-delà de cela, en pensant à cet homme que – je le savais déjà – je ne pourrai jamais oublier, une question m’obsédait :

Qui était-il ?

Adam

Grace Delaney, la princesse de l’Amérique. Ce surnom m’avait amusé lorsque je l’avais entendu la première fois. J’avais d’abord pensé qu’il avait été choisi par la famille Delaney elle-même, soucieuse de soigner jusqu’au moindre détail son image publique. Mais, ce soir-là, je compris la raison pour laquelle on l’appelait ainsi.

Elle était plus belle que ce à quoi je m’attendais. Je l’avais déjà vue en photo, bien sûr, comme tout le monde. Je connaissais donc d’elle les détails habituels : sa taille légèrement plus grande que la moyenne pour une femme, sa silhouette fine et élancée, ses cheveux auburn, et son visage très photogénique. Je connaissais par cœur, pour les avoir souvent vus, ses yeux verts illuminés d’un regard vif, ses pommettes saillantes, son nez fin, et sa bouche pulpeuse aux lèvres parfaitement dessinées.

Mais au-delà de tout cela, je ne m’attendais pas à ce sourire si chaleureux qu’elle offrait à l’homme qui devait être son escorte ni à la candeur saisissante de son regard lorsque nos yeux s’étaient croisés.

J’étais habitué à ce que les femmes me regardent avec du désir, de la cupidité, parfois même de la peur. Mais Grace

Delaney, elle, m'avait regardée comme si elle voyait en moi son destin. Malheureusement pour elle, elle avait probablement raison...

Je fus traversé par une légère sensation de regret. Je la chassai immédiatement : outre que cela était totalement étranger à ma nature, je ne pouvais, et ne devais, tout simplement pas me laisser aller à la moindre faiblesse, même passagère.

Je n'étais là que dans un seul but : évaluer si elle était la bonne candidate pour ce que j'avais en tête. Rien ne devait interférer avec cela.

Pourtant, je connaissais suffisamment mes désirs pour savoir que j'en avais pour elle. À ce moment-là, mon désir était simple et direct : je voulais la baiser. Longtemps, sauvagement, plusieurs fois et de toutes les manières.

Cela étant impossible compte tenu des circonstances, je voulais au moins être suffisamment proche d'elle pour entendre le son de sa voix.

Sentir le parfum de sa peau.

La toucher.

À cette pensée, mon corps se raidit. Mal à l'aise, je changeai de position, ne sachant pas ce qui devait m'inquiéter le plus : que ma discipline de fer habituelle risque d'être mise à mal ?

Ou le fait que je sois si puissamment attiré par la femme dont j'étais sur le point de changer la vie pour toujours ?

CHAPITRE 2

Grace

*M*a migraine ne faisait qu'empirer, s'étant désormais transformée en une douleur lancinante au fond de mes yeux. Je n'avais qu'une envie : m'allonger dans le noir le plus total. Malheureusement, cela était impossible, au moins pour les prochaines heures. En attendant, je devais composer de mon mieux.

Malgré le sentiment de rejet que je pouvais avoir vis-à-vis de ma famille, certaines règles de bienséance des Delaney restaient pour moi comme une seconde nature. La première de toutes : ne jamais montrer la moindre faiblesse.

Je restai concentrée sur cette idée alors que je souriais et faisais semblant de m'intéresser à ce que disait l'une des femmes assises à notre table. Quelque chose à propos du nouveau cabinet de recrutement auquel elle avait fait appel pour trouver du personnel de maison anglophone.

— Bien sûr, ils sont plus chers, dit-elle avec un haussement d'épaules. Mais qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Au moins, ils ne peuvent pas faire semblant de ne pas comprendre quand on leur dit quelque chose.

Son rire me fit grimacer.

— Le mois dernier, j'avais une Hispanique. Figurez-vous qu'elle a passé la matinée à préparer une soupe au poulet alors que je lui avais simplement demandé un sandwich au poulet !

— La soupe était bonne au moins ? demanda Will.

La femme eut l'air totalement déconcertée.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je lui ai dit de le jeter. Comment pourrait-elle apprendre, sinon ?

La conversation continua, mais je n'écoutais plus. Je devais absolument quitter la table, ne serait-ce que quelques minutes.

Je me levai et posai légèrement ma main sur l'épaule de Will.

— Je reviens tout de suite.

Il acquiesça sans interrompre sa conversation avec le responsable d'un important fonds de couverture.

En marchant, j'osai jeter un coup d'œil rapide dans la pièce. Presque aussitôt, mon regard trouva l'inconnu que je cherchais. Il était assis à l'une des tables de devant, avec les organisateurs de l'événement. Le langage corporel et les expressions des hommes et des femmes qui l'entouraient suggéraient que tous étaient excités par sa présence. Pourtant, je remarquai ce même vague sentiment d'appréhension que j'avais remarquée chez le responsable de l'hôtel.

Cela me laissa perplexe. Une fois hors de la salle de bal, je fis une pause et pris une profonde inspiration. Tout semblait tellement calme dans le large couloir somptueusement décoré et recouvert de tapisseries. La douleur au fond mes yeux s'estompa légèrement.

Je me rendis dans les toilettes des femmes, soulagée de les trouver vides, à l'exception d'une employée en uniforme qui me tendit une serviette en lin sans me regarder.

— Merci, dis-je en glissant un billet dans la boîte placée discrètement à côté des lavabos en marbre.

Elle sourit et hocha la tête en signe de remerciement avant de me laisser seule.

Mon reflet dans le miroir au-dessus du lavabo me fit peur. Mes yeux semblaient immenses au milieu d'un visage beaucoup trop pâle. J'étais bien obligée d'admettre que ces dernières semaines m'avaient beaucoup éprouvée. Depuis que je savais ce que j'avais appris, je me sentais nerveuse, essayant de décider ce que je devais faire au regard des circonstances.

Je devais me reposer davantage, manger plus et, de manière plus générale, mieux prendre soin de moi. Sans cela, j'avais peu de chances de pouvoir tenir tête à la famille pour construire ma propre vie en dehors de son ombre, et encore moins d'accomplir quoi que ce soit. Ce n'était certainement pas le moment pour me laisser distraire par un homme qui suscitait en moi des sentiments que je n'étais absolument pas préparée à affronter.

Alors que j'humidifiais un coin de la serviette avec de l'eau froide et le pressais entre mes yeux, dans l'espoir d'atténuer un peu la douleur, je me demandai pourquoi je ne l'avais pas croisé auparavant. La seule explication était que nous avions évolué dans des milieux sociaux très différents et que, très probablement, je ne le reverrais plus.

Ignorant la pointe de déception que je ressentis en me disant cela, je sortis des toilettes, hésitant toutefois un instant avant de retourner dans la salle de bal. Le hall dans lequel l'apéritif avait été servi était maintenant débarrassé et vide. Mon regard fut attiré par le mouvement d'un rideau

blanc suspendu à l'une des grandes fenêtres. Je m'approchai pour profiter de la douceur et de la fraîcheur de l'air du soir.

Peut-être devrais-je quitter la ville quelque temps ? Trouver un endroit calme et isolé où personne ne me connaissait et où je serais libre de décider de ce que je voulais faire ?

Mais, immédiatement, je fronçai les sourcils. C'était ridicule : comment pouvais-je penser, ne serait-ce qu'un instant, que la famille me laisserait partir aussi facilement ? Dès qu'ils réaliseraient mes intentions, ils feraient tout pour en connaître les motivations. Je n'osais imaginer ce qu'il se passerait s'ils découvraient la vérité...

Je fus parcourue d'un frisson. J'enroulai mes bras autour de moi et regardai par la fenêtre, les yeux dans le vague. Si je décidais de me battre contre ma famille, j'étais presque certaine de perdre. Mais quel autre choix avais-je ?

Si je voulais pouvoir faire ma vie, je devais trouver un moyen de me protéger. Mais comment ? Je ne pouvais pas accéder librement à mon argent. Quant aux amis qui pourraient m'aider, je ne me faisais aucune illusion : je savais que personne ne prendrait ma défense contre ma famille.

J'aurais aimé ne jamais être rentrée à la maison ce soir-là, ne jamais m'être promenée sur la terrasse alors que je n'arrivais pas à dormir, et ne jamais avoir surpris cette conversation dans l'obscurité de la nuit pendant que les vagues venaient s'échouer sur la digue où Patrick et moi avions souvent parlé. Malheureusement, tout cela était bel et bien arrivé ; je ne pouvais pas l'ignorer et devais l'affronter.

Il fallait que je trouve quoi faire. Mais je devais d'abord retourner dans la salle de bal et prétendre que tout allait bien. Will était très gentil, mais son avenir dépendait du bon vouloir de ma famille. S'il soupçonnait que quelque chose n'allait pas, il n'hésiterait pas à leur en parler.

À contrecœur, je déroulais mes bras et me retournai pour retourner à ma table. Mais je m'arrêtais net et fus comme électrisée. Je pensais être seule ; j'avais tort.

Il se tenait à l'autre extrémité du hall et était en train de me regarder. Grand, sombre, captivant, je n'avais jamais ressenti une telle présence chez quelqu'un.

Mon souffle fut coupé. J'eus soudain la sensation d'être coincée par un prédateur et de n'avoir aucun moyen de m'échapper. Bien sûr, cela paraissait absurde : nous étions au centre de Manhattan, dans un hôtel de luxe, en train d'assister à un gala qui avait réuni l'élite de la ville. Quoi de plus civilisé ?

Pourtant, tout à coup, plus rien ne semblait normal. J'étais face à lui, et j'espérais simplement qu'il ne s'apercevrait pas du trouble que créait en moi sa simple présence.

— Tout va bien ? me demanda-t-il.

Un instant, tout ce que j'entendis fut le timbre de sa voix. Elle était grave et exprimait un calme parfait, comme de l'eau recouvrant des rochers. Je perçus un léger accent ; je n'aurais pas dit britannique, mais plutôt un accent qui trahissait le fait qu'il avait dû fréquenter les meilleurs pensionnats suisses.

Aussitôt, je recouvrai mes esprits.

— Tout va bien, je vous remercie, répondis-je après avoir toussoté doucement pour clarifier ma voix. J'avais juste besoin de prendre un peu l'air.

Il fit un signe de tête, mais, au lieu de partir, fit quelques pas dans ma direction. Il marcha avec la même aisance gracieuse que celle que j'avais remarquée plus tôt dans la soirée. Il ne me quitta pas un instant des yeux.

Je résistai à l'envie de reculer. Je n'aurais de toute façon pas eu beaucoup de marge : le mur était juste derrière moi.

— Je ne voulais pas vous surprendre, reprit-il.

J'ouvris la bouche pour lui dire qu'il ne m'avait pas du tout surprise, mais m'abstins : il était inutile d'essayer de cacher ce qui devait être si évident. De toute façon, j'eus la nette impression qu'il ne regretta pas un seul instant l'effet qu'il produisait sur moi. Il avait au contraire l'air très déterminé à me déstabiliser ; il semblait adorer cela.

Son assurance envers moi me stupéfia. À cause de ma famille, la plupart des hommes me traitaient avec retenue ou gardaient tout simplement leurs distances. D'autres, moins nombreux, pensaient au contraire pouvoir m'attirer en faisant comme s'ils se fichaient totalement que je sois une Delaney. Quoi qu'il en soit, je les évinçais tous systématiquement.

Cet homme, en revanche, n'appartenait à aucune de ces catégories. Il était à part, unique et seul. J'avais souvent eu affaire à des hommes puissants, mais je sus, à cet instant, que je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme lui.

De manière instinctive, je me réfugiai dans une convention polie.

— Je vous en prie, ne vous excusez pas. Je rêvassais. Au fait, je m'appelle Grace Delaney. Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés ?

On m'avait appris depuis l'enfance à toujours tendre la main lorsque je rencontrais quelqu'un pour la première fois. Pourtant, avec lui, je ne le fis pas. J'eus l'intuition que je n'étais pas prête à sentir son contact.

Sa bouche sensuelle – comment un homme pouvait-il avoir une bouche aussi luxurieusement attirante ? – afficha un léger sourire lorsqu'il comprit l'origine de mon malaise.

— Je sais qui vous êtes, Mademoiselle Delaney. Quant à moi, je m'appelle Adam Falzon.

Falzon. J'avais déjà entendu ce nom, mais où ? Un souvenir me revint vaguement à l'esprit. Quelque chose à voir avec un cours d'histoire de l'art auquel je participais lors

de ma dernière année peut-être ? J'avais le sentiment que c'était important, mais je n'arrivais pas à m'en souvenir.

J'étais trop occupée à analyser son regard qui m'avait si fortement intriguée plus tôt dans la soirée. J'étais surprise de constater que ces yeux n'étaient pas marron comme je l'avais imaginé. En fait, ils étaient bleus ; d'un bleu glacial, un bleu qu'on ne voit que dans les paysages du cercle arctique. Ils contrastaient fortement avec la couleur mate de sa peau et la noirceur de ses cheveux.

Je ne savais pas qui il était, mais il devait descendre des Vikings, des hommes qui avaient eu la force de quitter leurs forteresses du nord pour piller et conquérir le reste du monde.

Trop troublée pour réfléchir sereinement, je m'abstins de bavarder poliment.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ce soir, Monsieur Falzon ?

Il leva un sourcil, comme étonné que je lui pose cette question. Un instant, il eut une lueur dans le regard que je ne sus déchiffrer. Il sourit légèrement, faisant apparaître une fossette sur l'une de ses joues. Je l'observai avec incrédulité : comment la Nature avait-elle pu créer un être aussi parfait ? Je me sentis rougir alors que j'eus soudain envie de passer le bout de ma langue sur sa fossette, sur la courbe de sa lèvre inférieure, et...

— Les pingouins, bien sûr, répondit-il. Je les adore !

Je tentai de me ressaisir et de me concentrer sur ce qu'il venait de me dire. Ce n'était pas facile. Je n'avais jamais ressenti un tel désir et ignorais totalement comment y faire face.

J'avais quand même retenu un mot : « Pingouins ». Mais donc, cela voulait dire que le gala de ce soir était organisé pour... ?

Je plissai les yeux. Était-il en train de... me taquiner ? Ou même de se moquer carrément de moi ? Cela ne me plaisait pas du tout.

— Je vous en prie, dites-moi que nous ne sommes pas à un dîner pour la préservation des pingouins, ou quelque chose de ce genre ? dis-je avec une voix qui montait dans les aigus tout à fait inhabituellement, à l'image du caractère tout aussi inhabituel de cette rencontre.

— Non pas que j'aie quoi que ce soit contre les pingouins. Mais ils ont l'air de très bien s'en sortir tous seuls : des films, des émissions, des contrats de publicité...

Il éclata de rire, ce qui parut le surprendre autant que moi.

— Vous n'avez aucune idée de la raison pour laquelle le gala de ce soir est organisé, n'est-ce pas ? me demanda-t-il, avec un regard beaucoup trop intense.

— Non, admis-je. J'ai été traînée ici à la dernière minute. Mais donc, dites-moi : pourquoi sommes-nous ici ?

— Pour collecter des fonds destinés à soutenir les sites du patrimoine mondial de l'UNESCO, répondit-il doucement. Comme vous le savez sans doute, plusieurs d'entre eux sont menacés par des groupes terroristes ou ont déjà été détruits.

Je le savais, en effet. Le dynamitage des statues monumentales du Bouddha par les talibans en Afghanistan avait choqué le monde entier à l'époque, mais cela n'avait pas suffi à empêcher la destruction de nombreux trésors historiques et culturels inestimables par la suite.

— C'est une cause qui vous tient à cœur ? demandai-je.

— En fait... oui, rétorqua-t-il. Ma famille est originaire de Malte. Bien que nous soyons un petit pays, nous comptons pas moins de trois sites inscrits au Patrimoine mondial. Heureusement, tous sont bien protégés.

Je n'étais jamais allée à Malte. Je ne savais presque rien de ce pays, sinon qu'il s'agissait d'un archipel de la

Méditerranée réputé pour sa grande beauté et ses plages magnifiques.

— Vous vivez toujours là-bas ? lui demandai-je.

Il haussa les épaules.

— Pas autant que je le voudrais.

Paraissant mal à l'aise avec ce sujet, il en changea discrètement.

— Vous vous sentez mieux ?

Tout à coup, je réalisai que pendant que nous parlions, ma migraine s'était atténuée. Je fus étonnée qu'il puisse avoir un effet si apaisant sur moi alors que sa présence me déstabilisait si intensément.

J'étais totalement troublée. Comment savait-il que je ne me sentais pas bien ? Se pouvait-il qu'il voie si clair en moi ? Cette possibilité m'effraya autant qu'elle m'attira.

— Oui, je vous remercie, répondis-je calmement. Puis, avec une réticence presque douloureuse, j'ajoutai :

— Il vaut mieux que j'y retourne.

— Attendez !

J'aurais pu penser qu'il s'agissait là d'une requête si je n'avais pas perçu toute l'autorité qu'il y avait dans le ton de sa voix lorsqu'il prononça ce mot.

Je n'avais pas pour habitude de juger les gens trop hâtivement, préférant d'ordinaire me faire une opinion au fil du temps, ce qui donnait souvent de bien meilleurs résultats. Mais avec Adam Falzon, toutes mes habitudes, même les plus ancrées en moi, semblaient voler en éclats.

Face à face avec lui, je me demandai si j'avais déjà rencontré un homme aussi naturellement arrogant. Ou même quelqu'un qui aurait eu le droit d'être aussi arrogant ?

Puis il sourit, me faisant oublier tout ce qui était autour de moi, comme si tout avait été effacé de mon esprit.

Je fus tellement surprise que je ris, d'un rire doux et étonné qui traduisait le fait que toute ma compréhension du

monde était soudain en train de basculer dans une nouvelle direction. Je me sentais presque en apesanteur, comme si tout le choc et toute l'inquiétude qui pesaient sur moi ces dernières semaines s'étaient enfin envolés.

Il se rapprocha, réduisant au strict minimum la distance qui nous séparait.

Mon souffle se coupa lorsqu'il leva la main. Il hésita un instant, semblant réfléchir à ce qu'il allait faire de ce geste. Son hésitation ne dura pas longtemps : il finit par effleurer délicatement la courbe de ma joue du bout de ses doigts.

Son contact était frais et léger, mais provoqua en moi une bouffée de chaleur. Je dus lutter contre l'envie de me rapprocher de sa main, de le supplier de continuer.

J'inspirai longuement pour reprendre mes esprits. Ce fut une erreur. Son parfum m'enivra : un mélange subtil de laine fine et de cuir haut de gamme s'ajoutait à l'odeur de sa peau et de son parfum – net, puissant, avec une touche subtile de bergamote et une note, encore plus séduisante, qui rappelait vaguement le musc.

— Vous êtes, murmura-t-il. Son regard s'assombrit. Ses doigts toujours posés sur moi, je le sentis néanmoins s'éloigner, comme s'il se murait dans une forteresse dans laquelle je ne pourrais jamais pénétrer.

J'étais sur le point de le supplier de ne pas le faire lorsqu'il dit : « Vous n'êtes pas comme je vous imaginais ».

Cette phrase me perturba au plus haut point. Que voulait-il dire ? Quand m'avait-il déjà imaginée ? Après que nous nous soyons vus l'un et l'autre au cours de la soirée ? Ça ne pouvait être que cela, mais je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il voulait dire autre chose. Il n'avait en aucun cas pu prévoir que j'assisterais au gala puisque je ne l'avais décidé moi-même que quelques heures auparavant.

La sensation de trouble que j'avais depuis des semaines m'envahit soudain totalement. Je reculai, rompant le contact

entre nous, restai néanmoins proche de lui. Il continuait de me regarder. Alors que je soutenais son regard, ses pupilles se dilatèrent. Ses iris d'un bleu saisissant se rétrécirent, mais le noir qui les envahit à la place les rendit encore plus intenses.

— Je ne me trompe pas, n'est-ce pas ? Nous ne nous sommes jamais rencontrés auparavant ? réussis-je à dire au prix d'un intense effort.

J'étais certaine que non, mais comment expliquer autrement cette affinité sensuelle que nous ressentions, comme si nos corps se reconnaissaient, comme s'ils s'étaient déjà connus dans une dimension secrète et cachée, de celles qui se découvrent aux heures les plus profondes de la nuit, dans l'intimité d'un lit, loin de tout ?

Ma voix n'était qu'un murmure, mais cela ne l'empêcha pas d'entendre clairement ma question. En un instant, son regard devint d'une intensité effrayante, mais exprimait à la fois une douleur qui suscita aussitôt ma sympathie.

— Non, répondit-il, presque durement. Nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Je perçus que, tacitement, une partie de lui-même aurait préféré que cela reste le cas. Pourtant, me dis-je, c'est lui qui m'a cherchée, et non l'inverse.

De toute façon, une fois que nous aurions quittés cet endroit et que nous serions partis chacun de notre côté, il n'y avait aucune raison de croire que je le reverrais un jour.

La douleur que je ressentis à cette idée m'obligea à me détourner de lui. Je fus parcourue d'un frisson alors que je sentais son regard descendre de ma nuque à la courbe de mes fesses et jusqu'à la fente humide entre mes cuisses. Ma peau était rouge, tous mes sens étaient exacerbés. Le masque que je portais en société était dangereusement sur le point de se fissurer.

Heureusement, Will vint à mon secours.

Je devais être partie depuis assez longtemps pour l'inquiéter. Debout, à l'entrée du hall, il vit que je n'étais pas seule. Il fronça les sourcils.

— Grace ? dit-il en nous regardant l'un et l'autre alternativement. Est-ce que tout va bien ?

À cet instant, Will m'apparut héroïque. Aussi jeune et athlétique fût-il, le contraste entre Adam Falzon et lui ne pouvait être plus frappant. Alors que Will était un homme éminemment civilisé, Adam possédait une sorte d'aura sauvage, voire barbare, qu'il ne cherchait d'ailleurs pas à dissimuler. Je compris à ce moment-là que si Adam devait un jour respecter des règles, ça ne pourrait être que les siennes.

Pourtant, Will ne recula pas. Peut-être se sentait-il soutenu par le pouvoir de ma famille ? Il était, quoi qu'il en soit, habité par une audace que je ne lui avais jamais vue auparavant.

Traversant la distance qui nous séparait, il me rejoignit et me tendit son bras.

— Nous devrions retourner à la table.

J'eus un bref mouvement d'hésitation à peine perceptible et, en une fraction de seconde, je m'agrippai à son bras comme à une bouée de sauvetage, le laissant m'éloigner du terrible tourbillon d'attraction dans lequel j'avais failli sombrer.

Nous étions sur le seuil de la porte lorsque j'osai regarder par-dessus mon épaule. Adam n'avait pas bougé. Il se tenait là, debout, sa présence puissante et virile submergeant le délicat décor blanc et or de la pièce. Un ange noir et méprisant d'un paradis perdu.

— Au revoir, Monsieur Falzon, lui dis-je d'un ton délibérément définitif.

Il fit un signe de tête courtois, mais son léger sourire narquois me laissa penser que tout ce que je pouvais dire ne

le dissuaderait pas. Au contraire, je sentis que c'était pour lui un défi qu'il ne demandait qu'à relever.

Je retournai dans la salle de bal au bras de Will, résolue à faire fi de tout ce qui ne concernait pas les décisions concrètes et sérieuses que je devais prendre au plus vite. Mais, au fond de moi, je savais que ma vie venait de basculer et que mon destin, désormais, ne m'appartenait plus.

Dorénavant, j'allais devoir composer avec cet homme que je venais de rencontrer, mais que, d'une manière inexplicable, j'avais l'impression de connaître depuis toujours. Sans comprendre comment ni pourquoi, je savais que le destin nous réunirait à nouveau.

Le plaisir que je ressentis à cette idée me troubla davantage que ma peur de ce qui allait arriver lors de notre prochaine rencontre.

Adam

*J'*avais huit ans quand mon père m'emmena visiter le zoo de Munich. Il était venu en Allemagne pour affaires et m'avait amené avec lui afin de me faire connaître les personnes qui travaillaient pour nous, au-delà de celles que je connaissais déjà chez nous, à Malte. À cette époque, j'étais encore trop jeune pour comprendre que tous ces hommes que je rencontrais dans des salles de conférence luxueuses et dans des maisons de campagne au charme discret, seraient un jour sous mes ordres.

Je me souviens que, ce jour-là, je me tenais devant l'enclos des pingouins et riaient de les voir faire leurs

pitreries. Quelques mois plus tard, mon père et ma mère moururent. Le yacht sur lequel ils naviguaient avait été détruit par une explosion.

À quinze ans, j'avais déjà traqué et tué tous les responsables de leur mort.

Pour être tout à fait honnête, me retrouver orphelin a été une forme de libération. Cela m'a permis de devenir l'homme que j'étais appelé à être.

Rien de tout cela n'explique pourquoi, lorsque je me suis retrouvé face à face avec Grace Delaney, j'avais soudainement repensé aux pingouins.

Encore moins pourquoi j'avais eu envie de les utiliser pour la taquiner.

Non pas que je n'aime pas taquiner une femme, mais, habituellement, je le fais d'une manière plus... sexuelle. L'idée de faire l'amour à Grace et de m'arrêter juste avant qu'elle ne jouisse ; de la regarder se tordre de plaisir, le sexe humide et gonflé, me suppliant de continuer, puis de la libérer, était une idée extrêmement séduisante.

Mais je devais me souvenir de ce pour quoi elle était là. Elle n'était que le moyen d'atteindre un but, rien de plus. Or, il y avait des limites que je m'étais promis de ne pas franchir.

C'est en tout cas ce que je croyais alors.

Pourtant, regardant dans l'obscurité, je ne pus m'empêcher de regretter le fait que je ne l'entendrai certainement plus jamais rire.

CHAPITRE 3

Grace

*L*e taxi me déposa devant l'entrée de l'immeuble, sur la cinquième avenue en face de Central Park. Je sortis lentement, et levai les yeux vers la belle façade Art déco en pensant à tous les endroits où je préférerais être.

En fait, je crois que ça aurait pu être n'importe où ailleurs.

Je ne m'étais jamais entendu avec ma grand-mère. Enfant, j'étais suffisamment lucide pour la trouver terrifiante, la preuve que, déjà petite, mon instinct ne me trompait pas. Je me souviens qu'un jour, alors que nous lui avions rendu visite avec mes parents, je m'étais cachée derrière un fauteuil Queen Anne dans son salon, espérant naïvement qu'elle ne me remarquerait pas.

Elle me vit, évidemment, mais elle se contenta de regarder dans ma direction avec ces yeux verts dorés que certains prétendaient être beaux, mais que j'avais toujours trouvés vaguement reptiliens.

Ce n'est que quelques années plus tard qu'elle se mît à s'intéresser à moi. Quelques jours avant mon quinzième

anniversaire, elle me convoqua pour le thé. Je me souvenais encore parfaitement de ce jour-là.

— Tu as un rôle à tenir, me lança-t-elle en me versant une tasse de thé Oolong d'une théière Meissen ayant appartenu à Marie-Antoinette.

Elle était une grande collectionneuse de ce type d'objets. Son bien le plus précieux était un stylo utilisé par l'impératrice Catherine II. Grand-mère elle-même l'utilisait très souvent pour rédiger les notes qu'elle envoyait fréquemment aux membres de la famille afin de souligner les omissions ou les transgressions de leur part.

— Sais-tu pourquoi ? me demanda-t-elle en me tendant une tasse en porcelaine fine.

Ses cheveux argentés parfaitement coiffés étaient éclairés par la lumière d'un lustre en cristal juste au-dessus d'elle. Son visage, qui laissait encore paraître une incroyable beauté, n'était presque pas ridé. Elle semblait ne jamais avoir été touchée par les émotions qui laissent des marques à la plupart d'entre nous, comme l'anxiété ou l'empathie. Elle était très profondément détachée de tout ce qui n'était pas elle.

Mes doigts tremblèrent lorsque je pris la tasse. J'essayais désespérément de dissimuler ma nervosité, ce qui était d'autant plus difficile que, de toute évidence, mon embarras l'amusait.

Mais je savais que je devais donner une réponse.

— Parce que je suis une Delaney ?

Ma réponse me valut un léger sourire. Ses dents étaient petites et régulières, à l'exception des canines qui étaient un peu plus longues et plus pointues que celles de la plupart des gens. C'est d'ailleurs une caractéristique dont certains avaient hérité dans la famille ; heureusement, ce n'était pas mon cas.

— Il y a cent ans, reprit-elle, tu aurais certainement travaillé dans les champs, creusant le sol pour ramasser des pommes de terre, quelque part en Irlande de l'Ouest, ou bien tu aurais été ouvrière dans une usine je ne sais où. Au lieu de cela, tu es ici aujourd'hui...

Elle prononça ces derniers mots en désignant, d'une main pâle et veinée, le salon avec ses hautes fenêtres donnant sur le parc, ses murs recouverts de brocart de soie, et sa multitude de meubles anciens.

— Cela n'est pas dû au hasard. Tout ce que tu vois, tout ce que nous avons, est le fruit d'un travail acharné, de la discipline et de la certitude absolue que nous le méritons. Mais tout cela ne vaudrait absolument rien sans la volonté de placer la famille au premier plan, avant quoi que ce soit d'autre. Tu comprends ?

— Oui, Grand-mère.

En un instant, son humeur changea. Elle devint sombre et colérique, presque enragée.

— Je t'en prie, ne fais pas le perroquet, jeune fille ! gronda-t-elle. Tu ne peux évidemment pas comprendre, tu es encore trop jeune. Mais tu finiras par comprendre, j'en suis sûre.

De toute façon, elle était sûre de tout. Mon grand-père était décédé peu de temps avant ma naissance, laissant mon père à la tête de la famille. Son autorité était incontestée, mais cela ne l'empêchait pas de toujours céder à Grand-mère. En de rares occasions, j'avais perçu ses véritables sentiments envers elle, et je compris alors que je n'étais pas la seule à la craindre.

Le peuple ne veut pas que ses dirigeants soient des personnes réelles, me dit-elle ce jour-là. Les gens veulent une image, quelque chose qu'ils peuvent facilement s'attribuer, qui incarne leurs espoirs et leurs rêves. Et ils

veulent être divertis. Tant que nous leur offrons cela, nous sommes certains d'être sur la bonne voie.

De nouveau, elle se transforma, sa rage semblant avoir disparu alors qu'elle m'étudiait.

— Dans cette pantomime, ton père incarne l'autorité sage, celui dont le jugement inspire confiance. Ta mère, elle, est la mère nourricière, toujours sereine et aimante, quels que soient ses véritables états d'âme. Ton oncle Brian est à leurs côtés, il représente le conseiller de confiance. Ta tante Theresa a le charme de l'esprit libre, et ainsi de suite. Tous mes enfants, ainsi que les leurs, ont leur rôle à jouer.

Elle m'examina quelques instants plus attentivement puis sembla prendre une décision.

— Tu seras la princesse dans la tour. Belle, pure et inviolable. C'est un très beau rôle, très populaire qui plus est, me dit-elle d'un air satisfait. Tu seras parfaite.

À l'entendre parler de pantomimes et de personnes qui n'étaient pas réelles, je pensai qu'elle était folle. Mais quelque temps après, lorsque les médias m'ont surnommé la princesse de l'Amérique et que je me suis vue à la une des sites Internet et des couvertures de magazines, je me dis qu'elle était également assez visionnaire.

Six ans après cette scène, ma défiance envers Grand-mère n'avait fait que croître. Son rôle dans la pièce que ma famille jouait sur la scène mondiale était on ne peut plus clair. Elle était à la fois Maléfique, Ursula et la Reine-sorcière de Blanche-Neige. Mais contrairement à ces personnages, elle n'avait jamais été vaincue.

Ma famille comptait plusieurs princes Charmants, dont mes frères, mais aucun d'entre eux n'aurait jamais osé lever la moindre épée contre notre grand-mère.

Bien que ce fût mon père et mon oncle que je surpris cette fameuse nuit où tout a basculé, c'était ma grand-mère qui était au cœur de la toile qu'était ma famille. Je le savais

parfaitement. Rien ne se passait sans qu'elle ne soit informée et qu'elle donne son accord.

Dans l'ascenseur privé qui menait à son appartement, je me préparai mentalement. J'avais fait ce qu'elle avait voulu : j'étais allée au gala. Maintenant, je venais pour le chèque. Uniquement pour ça. Prendre le chèque et partir. Si possible, entière. Et surtout, sans laisser apparaître que je cherchais un moyen de m'échapper.

J'avais quelques minutes d'avance. Le salon était vide. La lumière du soleil filtrait à travers les rideaux de soie clairs et tombait sur le parquet parsemé de tapis Aubusson aux couleurs pâles. Je fis le tour des canapés et des tables d'appoint en filigrane et m'approchai d'une console recouverte de marbre, placée entre deux des hautes fenêtres, sur laquelle se trouvaient plusieurs dizaines de photos de famille dans des cadres argentés.

Grand-mère avait eu neuf enfants, cinq garçons et quatre filles. Mon père était le premier, les autres étant nés au cours des douze années suivantes. L'un de mes oncles était sénateur, un autre était le gouverneur d'un État de la côte ouest où nous possédions la plupart de nos intérêts commerciaux. Les autres, dont plusieurs de mes tantes, travaillaient dans le droit ou la finance. Certains avaient un véritable pouvoir, d'autres n'avaient qu'un titre. Chaque membre de la famille était libre d'avoir des compétences différentes, mais tous les Delaney devaient être perçus comme étant à la fois productifs et responsables.

Je parcourus les photos du regard jusqu'à tomber sur le plus jeune de mes oncles. Je n'avais pas vu Oncle Ned depuis longtemps, mais je m'en souvenais comme un homme grand, athlétique et très beau, comme mon père, et comme tous les autres hommes de la famille d'ailleurs. La seule différence était que ses traits étaient un peu plus doux, laissant transparaître un soupçon d'adolescence, comme s'il

n'avait jamais vraiment grandi. Bien qu'il fût au début de ses cinquante ans, il n'y avait que des photos de lui enfant. Grand-mère l'appelait toujours son bébé ; j'imagine qu'elle préférait se souvenir de lui de cette façon. Elle n'avait en tout cas jamais caché qu'il était son préféré.

Je venais à peine de m'éloigner de la table lorsqu'un bruit de l'autre côté de la double porte attira mon attention. Récemment, Grand-mère s'était mise à marcher avec une canne. Le bruit de l'embout en métal contre le sol en marbre du couloir m'avertit de son arrivée.

Elle entra de manière solennelle, les portes ouvertes pour elle par le même serviteur en uniforme qui m'avait accueillie dans l'appartement. Je me demandai rapidement quand était la dernière fois qu'elle avait ouvert une porte elle-même.

— Mon enfant ! s'exclama-t-elle, quel plaisir de te voir.

Sa convivialité me surprit. Qu'avais-je donc fait pour mériter une telle chaleur de sa part ?

— Grand-mère ! Tu as l'air en pleine forme, murmurai-je, restant sur mes gardes.

En fait, elle avait l'air comme d'habitude : élégante, inflexible et parfaite.

— Est-ce que je n'ai pas toujours l'air en pleine forme ? me demanda-t-elle avec un sourire. Assieds-toi, ma chérie. Je vais nous faire apporter du thé.

Le serviteur revint avec un plateau. J'attendis que grand-mère me fasse un signe de tête pour servir. Après toutes ces années de pratique, je réussis à ne pas en laisser tomber une goutte.

— Tu es devenue très belle, Grace. De toutes mes petites-filles, tu es la plus prometteuse, me dit-elle en souriant en prenant la tasse que je lui tendais.

— C'est très gentil de ta part, Grand-mère, répondis-je machinalement, prise au dépourvue.

Elle arrêta son geste alors qu'elle était en train de porter la tasse à ses lèvres et prit l'air pensif.

— Gentil ? je ne dirais pas ça. C'est tout simplement un fait.

— Tu es venue pour le chèque, je suppose ? me demanda-t-elle après avoir bu une gorgée et reposé la tasse.

J'acquiesçai.

— Haven House est une fondation extraordinaire. Le travail qu'elle fait...

Elle m'interrompit d'un geste de la main.

— Je suis certaine que c'est merveilleux, me dit-elle avec un léger signe de tête pour attirer mon attention sur l'enveloppe blanche déjà posée sur le plateau d'argent. Vas-y, dit-elle. Prends-la.

Je pris l'enveloppe rapidement et la glissai dans mon sac à main. Une fois qu'elle s'y trouva, je ne pus retenir un imperceptible soupir de soulagement. De mon côté, je considérais notre marché conclu et avais hâte de partir.

Mais grand-mère semblait avoir d'autres projets.

— Parle-moi un peu du gala, me dit-elle. As-tu fait des rencontres intéressantes ?

L'air sournois avec lequel elle me posa cette question m'indiqua qu'elle connaissait déjà la réponse. Will avait dû l'appeler directement ou en parler à mon frère qui le lui avait répété. Peu importe la façon, Grand-mère savait que j'avais rencontré Adam Falzon. Et elle semblait déterminée à parler de lui.

De mon côté, pourtant, je n'avais aucune envie de lui raconter quoi que ce soit, surtout après avoir passé la nuit en proie à des rêves dont je rougissais encore.

— Le maire était là. Il m'a demandé de te transmettre ses amitiés, répondis-je avec précaution.

— Ne sois pas impertinente, ma fille. Tu as parfaitement compris de qui je voulais parler. Qu'as-tu pensé d'Adam

Falzon ?

Je parvins à hausser les épaules.

— Ah ! lui... Nous avons échangé quelques mots, en effet, mais très brièvement.

— De quoi avez-vous parlé ?

— Du gala... des sites historiques mondiaux. Il a également mentionné Malte.

À l'évocation de Malte, elle hocha la tête, laissant transparaître toute sa satisfaction.

— Sa famille y possède l'un de ses principaux domaines.

À mon air surpris – *l'un de ses ?* –, elle poursuivit :

— Les Falzon sont parmi les familles les plus anciennes et les plus nobles d'Europe, et parmi les plus riches, bien sûr.

Je compris soudain la déférence dont tout le monde faisait preuve à son égard. Pourtant, j'eus du mal à faire le lien entre ce que ma grand-mère me racontait de la famille Falzon et l'homme que j'avais rencontré. On m'avait toujours dit que le sang aristocratique avait fini par disparaître presque complètement au fil des générations. Les mariages se faisaient au sein d'un cercle très restreint, entraînant de nombreux cas de consanguinité. Cela, ajouté aux vices qui semblaient toujours accompagner les grandes richesses et les grands privilèges, avait eu des effets désastreux. En très peu de temps, ces lignées qui semblaient promises aux plus hauts destins disparurent presque entièrement et laissèrent la place à ceux qui n'attendaient que l'occasion de prendre leur prendre.

Pourtant, rien de tout cela ne semblait s'appliquer à Adam Falzon. Au contraire, on aurait dit que ses siècles d'ascendance l'avaient rendu encore plus magnifique et puissant.

— Je suis surprise de n'avoir jamais entendu parler d'eux, murmurai-je.

Ce n'était en fait pas tout à fait vrai. En creusant dans ma mémoire, je finis par me souvenir :

— Ses parents..., dis-je dans un souffle. N'étaient-ce pas eux qui étaient de grands collectionneurs d'art morts dans l'explosion de leur yacht ? Je crois même qu'on a prétendu à l'époque que ce n'était pas un accident. L'un de mes professeurs avait dit... .

Le visage de Grand-mère se crispa.

— ça ne sert à rien de creuser le passé. Retiens ça. Falzon t'a donc parlé de sa maison. De rien d'autre ? m'interrompit-elle.

Rien que j'avais envie de mentionner, la communication entre nous ayant été essentiellement non verbale. Et rien, pas même l'autorité de ma grand-mère, ne pourrait m'obliger à raconter ce qu'il s'était passé.

— Comme je te l'ai dit, nous n'avons parlé que quelques minutes. Mais, si je puis me permettre, pourquoi est-ce que cela t'intéresse tant ?.

Elle hésita et, pendant un moment, je pensai qu'elle ne me répondrait pas. Mais finalement, elle me donna une explication :

— L'une de mes connaissances en qui j'ai toute confiance est venue me voir il y a quelques jours. Il m'a fait comprendre que, si tu assistais au gala, tu serais approchée par une personne qui avait manifesté son intérêt pour toi. Il ne voulait pas me dire de qui il s'agissait, mais seulement qu'une rencontre entre vous deux pourrait avoir d'importantes répercussions sur la famille. Je pense que nous savons maintenant qu'il parlait d'Adam Falzon.

Son sourire de satisfaction me fit frissonner. Je vis dans ce sourire tout ce que j'avais appris à détester de notre famille. Le penchant pour les intrigues et la manipulation, l'avidité insatiable, et cette volonté absolue de parvenir à ses fins, quels que soient les moyens et les conséquences. Je fus

encore plus choquée de constater qu'elle était prête à ce que l'on m'utilise comme un vulgaire objet tant que cela pouvait servir ses intérêts.

— Je ne le reverrai plus, lâchai-je.

Dans l'obscurité de la nuit précédente, la pensée de ce qui pourrait arriver dans le cas où – *quand* – nos chemins se croiseraient à nouveau m'avait emplie d'un désir intense et brûlant. Mais le fait de réaliser que ma famille n'attendait qu'une chose – que j'aie une relation avec Adam – changea tout. Je voulais me libérer d'eux et de tout ce qui les concernait, et ne surtout pas être prise encore davantage dans leurs filets.

Grand-mère balaya ma déclaration comme si elle n'avait pas plus de poids qu'une plume.

— Bien sûr que tu vas le revoir si c'est ce qu'il veut. Et en plus, tu vas espérer qu'il le veuille, me dit-elle de manière implacable.

J'ouvris la bouche pour protester, mais elle m'interrompit aussitôt.

— Soyons claires, ma fille. Peu importe ce que ton petit professeur d'art pensait connaître des Falzon, il ne savait rien. Si nous sommes très riches, Adam Falzon l'est bien plus que nous. Il vient d'un monde où la richesse et le pouvoir sont tels que la grande majorité des gens ne se doute même pas que cela puisse exister.

Ses yeux se rétrécirent et une lueur d'avarice les traversa.

— S'il te gratifie de son attention, tu lui en seras reconnaissante comme il se doit. Tu devras répondre au moindre de ses souhaits et faire tout ce qu'il faut pour faire en sorte qu'il ne veuille plus te quitter. Et, à travers toi, notre famille, conclut-elle.

Elle n'aurait pas été plus claire si elle m'avait dit de m'allonger et d'écartier les jambes pour lui.

— Tu devrais peut-être me faire livrer chez lui entièrement nue ? On gagnerait du temps..., rétorquais-je, refusant de me laisser étouffer par le dégoût de ce qu'elle venait de me dire.

Grand-mère haussa les épaules. Elle parut amusée par cette idée que je venais de lui lancer comme un défi.

— Cela a fonctionné pour Cléopâtre lorsqu'elle a voulu obtenir les faveurs de César. Tu pourrais faire beaucoup plus.

Elle tendit la main et appuya sur un bouton blanc situé sur la table voisine.

— Mais il va te falloir être un peu plus patiente. Adam Falzon aime chasser, c'est sa nature. En supposant qu'il soit intéressé par toi, il ne s'arrêtera pas avant de t'avoir mise à terre. Tu devras me tenir informée de tout contact que tu auras avec lui, c'est bien compris ?

Je ne sus pas quoi répondre. De toute façon, ce que je pouvais dire lui importait peu ; elle prit mon silence pour un acquiescement.

Le serviteur, obéissant à son appel, ouvrit les portes du salon et s'écarta pour libérer le passage. D'un simple geste de la main, Grand-mère me demanda de partir.

CHAPITRE 4

Grace

Lorsque j'arrivai à Haven House une heure plus tard, j'étais encore dans un état d'agitation extrême, sans savoir si cela était dû davantage à la crainte ou à la colère. Le refuge pour hommes et femmes sans abri se trouvait à Staten Island, qui était l'une des parties les moins touristiques de la ville ; un monde bien loin des tours scintillantes de Manhattan qui s'élevaient au milieu des eaux entourant la ville. En arrivant sur le ferry, j'essayai de me calmer après ma rencontre avec Grand-mère. Mais ce qu'elle m'avait dit me laissait une sensation d'écœurement qui n'allait pas disparaître de sitôt.

J'étais tiraillée entre la ferme volonté de lui désobéir et mes propres désirs pour Adam Falzon que j'essayais pourtant d'oublier. Je ne savais pas comment résoudre ce dilemme. Le simple fait d'y penser m'épuisait.

Mais j'oubliai tout cela en pénétrant dans la salle à manger à l'ambiance chaleureuse située au rez-de-chaussée de la maison victorienne qui avait été transformée en refuge sans perdre de sa touche accueillante.

Lorsqu'elle me vit entrer, Hilary Berenson, la directrice de Haven House, me fit un signe de la main depuis la porte ouverte de son petit bureau. Hilary avait la cinquantaine, des cheveux noirs courts et frisés, et une bouche charnue qui portait les marques du sourire qu'elle arborait en toutes circonstances. C'était une femme pragmatique. Nous nous étions rencontrées trois mois auparavant, lors d'un dîner de charité : elle était venue me voir, avait poliment écouté mes banalités sur le fait de vouloir me rendre utile, puis m'avait finalement mise au défi de le faire.

Une semaine plus tard, je me retrouvai à nettoyer des casseroles dans la cuisine de Haven House et me sentis mieux que je ne l'avais jamais été depuis la mort de Patrick. En tout cas un peu moins inutile. Je *faisais* enfin quelque chose, même s'il ne s'agissait que de servir des repas chauds à des gens qui en avaient besoin, m'asseoir avec eux et leur parler.

Depuis l'ouverture du refuge, j'avais, des centaines de fois, vu des photos d'enfants et de petits-enfants sorties de poches en lambeaux, entendu parler de maisons disparues et de rêves brisés, et je savais désormais tout sur la manière de rester en vie dans l'environnement cruel de ceux qui dorment dehors. J'avais d'ailleurs souvent pleuré dans l'intimité de mon petit appartement en repensant à toutes ces vies gâchées.

Hilary m'avait transmis sa détermination à faire en sorte que Haven House reste ouverte, malgré toutes les difficultés à récolter les fonds nécessaires. Au moins, pensai-je, grâce au gala, j'avais enfin la satisfaction de pouvoir faire quelque chose là-dessus.

J'entrai dans le bureau et, aussi nonchalamment que possible, déposai l'enveloppe sur le bureau. Hilary regarda l'enveloppe puis leva les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ce qui va nous permettre de payer les factures pendant au moins quelques mois.

Elle prit l'enveloppe, l'ouvrit et sortit le chèque. À la vue du montant, elle leva les sourcils avec étonnement.

— Rassure-moi : tu n'as pas vendu ton âme au diable, ou autre chose de ce genre ?

Je rougis en me disant qu'elle n'était pas si loin de la vérité. Finalement, j'avais presque vendu mon corps. Du moins aurais-je pu le faire si je décidais d'obéir à Grand-mère.

— Non, rassure-toi. Rien d'aussi extrême, répondis-je. Tu le déposes à la banque dès que possible, d'accord ?

Elle se mit à rire et voyant la signature sur le chèque.

— Tu veux me faire croire que ta famille distribue des chèques gratuitement ?

— Non, en effet... Disons que je suis simplement sur le point de tomber en disgrâce.

Son expression devint sérieuse. Nous n'avions jamais beaucoup parlé de ma famille, mais elle était beaucoup trop intelligente pour ne pas savoir que l'image de papier glacé des Delaney dissimulait forcément des choses moins glorieuses.

— C'est-à-dire ? demanda-t-elle.

— Rien de grave, je t'assure, répondis-je avec un haussement d'épaules. Tout se passe bien ici ?

Comprenant, du moins pour le moment, que je n'avais pas envie de rentrer dans une conversation trop personnelle, Hilary rangea soigneusement le chèque dans le tiroir du bureau.

— Nous avons eu un incident la nuit dernière, m'annonça-t-elle. Un pensionnaire qui ne prenait plus ses médicaments. Sam s'en est occupé.

Sam faisait partie de l'équipe de sécurité présente en permanence dans le foyer. Cela expliquait en partie pourquoi

les frais de fonctionnement de Haven House étaient si élevés. Les sans-abris que nous accueillions étaient, par nature, des personnes fragiles, non seulement physiquement, mais aussi psychologiquement et émotionnellement. Nous faisons de notre mieux pour leur apporter une aide qu'ils pouvaient accepter, mais cela ne suffisait pas toujours.

Hilary et moi échangeâmes encore quelques mots, puis je me rendis dans la cuisine pour aider à la préparation du dîner. Nous recevions des dons de banques alimentaires locales, mais la plupart des produits frais dont nous disposions nous étaient fournis par un petit supermarché qui avait ouvert dans un quartier voisin. Chaque jour, ils nous livraient les produits périssables qu'ils n'avaient pas vendus, ce qui nous permettait d'offrir aux pensionnaires des repas beaucoup plus élaborés.

J'étais en train d'écosser des haricots verts sur l'îlot central, écoutant d'une oreille distraite les conversations des autres bénévoles, lorsque mon téléphone portable sonna. En voyant qui m'appelait, je faillis ne pas décrocher.

Finalement, je répondis, en me disant après tout que Will avait fait ce qu'il devait faire, avançant ses pions comme nous le faisons tous plus ou moins. Je ne pouvais qu'espérer être aussi douée que lui sur ce terrain-là.

— Salut ! lançai-je en sortant de la cuisine pour me rendre dans le petit couloir qui se trouvait juste derrière. Quand il s'agissait de ma famille, je ne voulais pas prendre le risque d'être entendue.

— Salut toi-même ! répondit Will, semblant soulagé que je réponde. Je ne te dérange pas, j'espère ?

— Non, mais je suis à Haven House donc je ne peux pas parler longtemps.

— Pas de problème, je voulais juste m'assurer que tu allais bien.

— Pourquoi, je ne devrais pas ?

Il dut percevoir mon agacement, car il n'essaya pas de nier ce qu'il avait fait.

— Je suis désolé, Grace, mais j'étais inquiet et je me suis dit que je ne pouvais pas garder cela pour moi.

— Inquiet de quoi ?

Je ne voulais pas qu'il s'en sorte si facilement. Will soupira.

— Toi et Adam Falzon. Je ne sais pas si tu réalises bien qui il est...

— Je crois que si... Ma grand-mère me l'a expliqué très clairement lorsque je suis allée la voir tout à l'heure.

— Ah bon... ? me dit-il avec une évidente culpabilité.

Will était suffisamment proche de la famille pour savoir à quel point ma grand-mère avait le bras long et qu'elle n'avait aucun scrupule à utiliser son pouvoir quand il le fallait.

— Je suis vraiment désolé. Je ne lui ai absolument rien dit, je t'assure, me dit-il, avant d'ajouter dans un rire nerveux : Je n'oserais pas !

— Mais tu l'as dit à Todd ?

Mon frère aîné était très gentil, autant que je sache. Mais il ambitionnait de se présenter au Congrès, comme le lui avaient demandé notre père et des conseillers de la famille, et il ne pouvait pas prendre le risque de mettre en péril l'avenir qui lui était offert.

— C'est vrai, admit Will. Lui aussi était inquiet d'ailleurs, lorsque je lui en ai parlé.

— Pourquoi ?

Je savais que je ne devais plus revoir Adam, malgré tout, je voulais en apprendre le plus possible sur lui. Si Will savait quelque chose, je voulais qu'il me le dise.

— Parce que Falzon... Il s'interrompit un instant. Je sentais qu'il réfléchissait à ce qu'il pouvait ou non me dire. Il

y a des rumeurs..., finit-il par lâcher. Ses parents ont été tués quand il était petit...

— Je sais cela.

— Tu le sais ? Will ne put cacher sa surprise. C'est lui qui t'en a parlé ?

— Non, je le sais, c'est tout. C'est quelque chose d'assez terrible d'ailleurs.

— C'est vrai, et si l'on en croit les rumeurs, ce n'était pas un accident. C'était un meurtre, qui n'est pas resté impuni d'ailleurs. Les personnes responsables de leur mort ont toutes été traquées et tuées quelques années plus tard.

Il hésita avant d'ajouter :

— Certains disent même que c'est Adam Falzon qui a personnellement exécuté chacun des responsables de la mort de ses parents alors qu'il n'était encore qu'un adolescent.

Je sentis mon estomac se nouer, choquée par ce que j'étais en train d'apprendre. Tuer des gens était déjà en soi une chose horrible pour un adulte, mais pour un si jeune homme... Si Adam avait réellement fait cela, quel homme avait-il bien pu devenir ?

— C'est une accusation grave, dis-je aussi calmement que possible.

Je ne savais pas ce qui était pire : l'accusation elle-même ou le fait que, ayant rencontré l'homme, je ne pouvais pas exclure la possibilité qu'elle soit vraie.

— Oui, en effet, acquiesça Will. Et en général, une telle accusation est fondée. Les gens ont peur de lui, Grace, et pour cause. Il vaut mieux se tenir loin de lui.

Ma main tenant le téléphone se mit à trembler. J'étais terrifiée à l'idée que Will ait probablement raison. La situation dans laquelle je me trouvais la veille était déjà grave. Mais maintenant, tout était devenu incroyablement plus dangereux.

Je m'apprêtais à potentiellement partager le destin d'un homme que d'autres hommes – pourtant également très puissants – prenaient soin de ne pas défier. Et je ne savais absolument pas comment m'échapper.

Pire encore, une partie de moi, la plus sombre et la plus enfouie, ne voulait pas s'échapper.

Adam

J'avais passé la matinée dans mon bureau, au dernier étage d'un immeuble que je possédais à New York, à rencontrer un défilé de banquiers, de dirigeants d'entreprise et de responsables gouvernementaux qui m'avaient demandé quelques minutes de mon temps. J'avais fait de mon mieux pour tous les accueillir et écouter ce qu'ils voulaient – conclure un contrat, obtenir une faveur, ou tout simplement pouvoir dire qu'ils m'avaient parlé. Mais, une fois mon dernier rendez-vous parti, je poussai un soupir de soulagement.

Enfin seul dans mon bureau, j'ouvris une bouteille de Perrier et en bus la moitié. J'avais une grande soif, mais pas d'eau... J'étais très tenté d'accélérer mes projets avec Grace Delaney. Mais avant de céder à la tentation, je devais être certain que tout était parfaitement sous contrôle.

Je rouvris donc le dossier préparé par mes enquêteurs. Je l'avais lu plusieurs fois, mais j'étais chaque fois étonné, pas tant par les informations qu'il contenait que par celles qui manquaient.

En surface, la princesse de l'Amérique était exactement ce qu'elle paraissait être – la petite fille chérie d'une famille puissante. Elle avait fréquentée les plus hautes écoles, avait passé ses étés aux bons endroits et était devenue une superbe femme dont l'allure et le charme attiraient l'attention de tous.

Mais il y avait certainement plus que cela. Je sentais que, sous cette apparence, se cachait une femme vivante et éprise de liberté. Pourtant, on aurait dit qu'elle n'avait jamais commis un seul faux pas. Elle ne s'était jamais saoulée, n'avait jamais échoué à un examen, n'avait jamais rien volé, ne s'était jamais droguée, ni n'avait jamais eu d'accident de voiture... Ou, si cela était arrivé, toute trace avait été soigneusement détruite.

Même les paparazzi n'avaient pas réussi à la prendre en photo en train de bronzer les seins nus, or, j'étais certain pourtant qu'ils avaient dû essayer. L'un d'entre eux était d'ailleurs tombé d'un arbre et s'était cassé la jambe ; Grace avait appelé une ambulance et était restée avec lui jusqu'à son arrivée.

Plus surprenant encore, mes enquêteurs ne lui avaient découvert aucune relation amoureuse sérieuse, ni au lycée, ni à l'université, ni après l'obtention de son diplôme. Pourtant, elle semblait être une femme passionnée ; je l'avais senti rien qu'en me tenant près d'elle – et le simple fait de toucher brièvement sa peau avait fini de me convaincre. La seule explication était qu'elle devait être extrêmement discrète – une qualité que j'appréciais particulièrement, du reste.

Et puis il y avait son implication dans ce refuge pour sans-abri. Les photos que j'avais d'elle faisant la cuisine et discutant avec plusieurs hommes et femmes sans-abri m'estomaquaient. Comment interpréter tout cela ? La seule explication à laquelle je pensai était que cela devait être lié à

la mort de son cousin Patrick un an auparavant. Cet événement l'avait, de toute évidence, beaucoup marquée. Sur les photos prises lors des funérailles sur lesquelles elle apparaissait, on voyait qu'elle arrivait tout juste à ne pas s'effondrer. Son visage crispé et ses yeux emplis de larmes révélèrent qu'elle était la plus touchée de tous, davantage même que les parents du jeune défunt.

Plus j'en apprenais sur elle, plus je voulais en savoir. Mais je devais me contrôler. Je devais établir une limite claire entre le fait de convaincre sa famille qu'elle m'intéressait, et le fait qu'elle devienne en effet intéressante pour moi.

Refermant le dossier, je me levai et me dirigeai vers les fenêtres de mon bureau. La ville s'étendait à mes pieds. J'aimais New York, son énergie, son avidité, et son sens de supériorité sur d'autres villes, pourtant sans doute plus grandes. J'avais envie d'aller en profiter.

Mais avant cela, je devais me délester d'une partie de cette énergie sombre et bouillonnante qui s'était accumulée en moi au fur et à mesure que je pensais à la femme dont la vie était sur le point de changer d'une manière irrévocable. Je savais, par expérience, que si je ne libérais pas cette énergie, le contrôle que je voulais avoir sur tout pouvait s'évaporer instantanément.

Je passais un rapide coup de fil à mon entraîneur, enfilai un tee-shirt noir et un pantalon de sport, puis me rendit à la salle de sport qui se trouvait à côté de mon bureau.

Jacob Wexler était déjà là lorsque j'arrivai. Cet ancien commando des forces spéciales israéliennes avait mon âge, vingt-huit ans. À son stoïcisme, on devinait ce qu'il avait vécu pendant qu'il était au service de son pays. Je doutais d'ailleurs de connaître toute la vérité malgré l'enquête approfondie dont faisaient l'objet tous mes employés. Mais je me contentais de savoir qu'il était hautement qualifié et un bon professeur.

Wexler me fit un signe de tête lorsqu'il me vit.

— Prêt à souffrir ? me demanda-t-il.

Il ne dit pas cela sur le ton de la plaisanterie et je le pris très au sérieux. Les entraînements auxquels il me soumettait étaient si intenses que cela devenait parfois véritablement dangereux. Je m'étais déjà blessé lors de ces séances, et cela serait certainement à nouveau le cas. Mais cela ne m'empêcherait jamais de faire ce que je devais faire.

Le devoir était pour moi une priorité. Je le plaçais au-dessus de tout le reste. Cela fait partie de mon ADN. Je n'avais jamais laissé quoi que ce soit m'en détourner ; je m'étais juré que cela serait toujours le cas.

Ma réponse fut aussi directe que la question de Wexler.

— Tu as déjà eu l'impression que je ne l'étais pas ?

Nous commençâmes par quelques mouvements basiques de Krav-maga, qui était une méthode d'autodéfense d'origine israélienne permettant de neutraliser ses adversaires sans armes. C'était parfait pour l'échauffement.

Après une demi-heure, nous passâmes à l'ancien système de combat rapproché LINE, autrefois utilisé par l'armée américaine, mais qui avait finalement été remplacé il y a plus de dix ans, car jugé trop meurtrier, laissant place à un système qui devait permettre d'éviter autant que possible les décès. Je comprenais cette décision, mais ne la partageais pas.

Tout ce qu'on entendait dans la salle de sport était le bruit sourd de nos corps, nos grognements occasionnels, et les quelques rares instructions que Wexler me donnait. Il préférait enseigner par le geste plutôt que par la parole.

La sueur coulait dans mes yeux. Je clignai des yeux pour l'évacuer alors que je bloquai un coup destiné à briser la trachée d'un adversaire. Mais je ne pus épargner mon rein.

Nous continuâmes un long moment. Pendant un bref instant, mon esprit se vida de tout, sauf de mon désir de

domination, auquel je me laissais aller avec délectation. Il nourrissait et apaisait en même temps la brutalité qui, je l'avais compris depuis longtemps, était une partie essentielle de ma nature.

J'étais un chasseur et, lorsqu'il le fallait, un tueur. Je n'aimais pas particulièrement faire souffrir, mais je n'hésitais pas à le faire si cela était nécessaire. Et il m'arrivait également de libérer le démon qui était à l'intérieur de moi, même si ce n'était que temporaire.

Rencontrer Grace Delaney – observer le reflet de ses pensées et de ses émotions sur son visage expressif, entendre le son de sa voix, respirer son odeur, la toucher – avait réveillé ce démon qui demandait maintenant à sortir le plus vite possible.

Wexler et moi abandonnâmes enfin le combat. Nous respirions tous les deux difficilement, mais étions indemnes... plus ou moins. Comme après chaque entraînement, nous nous serrâmes la main. Ce rituel était notre façon de saluer l'art du combat que nous venions d'exercer, lequel nous permettait de perfectionner des techniques létales tout en pratiquant la retenue essentielle à leur contrôle.

— J'ai l'impression que tu t'es surpassé aujourd'hui, me dit doucement Wexler avant de partir.

C'était un homme de force et d'honneur. Je le respectais trop pour ne pas lui avouer qu'il avait vu juste.

— Je me suis lancé dans un projet que j'aurais préféré éviter, lui dis-je en essuyant la sueur sur mon visage.

— Pourquoi l'avoir entrepris alors ? me demanda-t-il.

— C'est une question de devoir, lui dis-je, sachant qu'il comprendrait une telle réponse.

Il fit un signe de tête pour montrer qu'il était sensible à cet argument et ramassa son sac de sport.

— Dans ce cas, j'espère pour toi que cela fonctionnera.

Je l'espérais aussi. Mais, alors que j'étais sous la douche quelques minutes plus tard, je me dis que je devais m'attendre à ce que l'effet de surprise qu'avait suscité en moi ma rencontre avec Grace Delaney ne soit qu'un début. J'aurais été fou de penser que je pouvais être certain de ce qui nous attendait l'un et l'autre.

Quoi qu'il en soit, j'étais déterminé à aller au bout de mon plan, et ce malgré ce quelque chose en moi, d'assez inhabituel, qui me faisait penser que j'aurais peut-être dû y renoncer.

CHAPITRE 5

Grace

— *R*entre chez toi, me dit Hilary. On dirait que tu n'as pas dormi la nuit dernière... En plus, pour une fois, nous avons plus de bénévoles que ce qu'il nous faut.

Surprise par cette nouvelle, je jetai un œil autour de moi et constatai qu'elle avait raison. Une douzaine de jeunes garçons et filles qui venaient de temps à autre donner un coup de main au refuge étaient ce jour-là tous présents en même temps. Il y en avait même des nouveaux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'un blogueur a posté une vidéo de toi sur laquelle on te voit parler de Haven House devant l'hôtel Plaza, hier soir. Magnifique contraste d'ailleurs ! Les élites les plus glamour qui sortent de leur limousine pour aller faire la fête, alors que toi tu plaides en faveur des sans-abris et de la nécessité de les traiter avec respect et dignité... Je ne sais plus ce que tu disais exactement, mais en tout cas ça a eu de l'effet !

Je n'arrivais pas à y croire. Pendant des mois, j'avais essayé de faire de la publicité pour Haven House dans l'espoir de mobiliser des bénévoles et de collecter des fonds, en vain. En effet, ma famille ne m'avait pas caché qu'elle n'approuvait pas du tout mon implication dans ce refuge. Elle avait agi en coulisses afin que les médias n'en parlent pas, ce qui avait parfaitement fonctionné et eu des conséquences très négatives sur les résultats que j'avais réussi à obtenir. Où que j'aille, je me heurtais à des sourires polis, des regards vagues et des signes de tête pour tout refus. Mais ce jour-là, les résultats étaient spectaculaires.

— Bon, c'est formidable..., commentai-je d'un ton amusé. Mais je peux quand même rester...

— Pars ! Va mettre les pieds sur la table, prends un bain moussant, regarde la télévision, fais ce que tu veux, mais repose-toi ! Le refuge sera encore là demain, et après-demain, et le lendemain... Grâce à toi.

Hilary me prit par les épaules et me dirigea vers la porte. Je ne résistai pas davantage. En effet, j'étais fatiguée, et je me sentais en plus désemparée face à la situation que j'étais en train de vivre, et en particulier à ce que je venais d'apprendre.

Si j'avais réussi à ne plus penser – ou presque – à Adam Falzon pendant quelques heures, dès que je sortis de Haven House, je ne pouvais penser à rien d'autre que lui.

Surtout qu'il se tenait juste en face de moi, de l'autre côté de la rue.

Je m'arrêtai net, clouée par le fait de le voir ici. Le riche, puissant, dangereux Adam Falzon. En chair et en os. À Staten Island. Devant un refuge pour sans-abri.

Étais-je en train de rêver ou était-il vraiment là ?

J'eus ma réponse lorsque je le vis se lever de l'élégante Rolls Royce Wraith noire sur laquelle il s'était appuyé et traverser la rue dans ma direction.

Hier soir, je l'avais trouvé absolument sublime dans son smoking sur mesure. À présent, avec un jean et un pull torsadé blanc cassé, il l'était encore plus. Une mèche de cheveux noir de jais lui tombait sur le front, lui conférant encore davantage cet air de bandit si terriblement excitant. Il marchait avec grâce et aisance, ne me quittant pas un instant du regard.

Plus il s'approchait de moi, plus mon appréhension grandissait. En toute logique, je savais que je devais avoir peur de sa réaction lorsque – et non pas *si* – je refuserai de le suivre. Mais en toute honnêteté, je savais au fond de moi que je devais avoir peur de moi-même. Je me sentais faible face à lui ; or, je devais à tout prix être forte.

— Mademoiselle Delaney, me lança-t-il avec un sourire. Sa fossette si séduisante que j'avais remarquée la veille réapparut, attirant un court instant mon attention. Je suis très heureux de vous revoir.

— Vous êtes là ? répondis-je d'un air idiot. Il était là, c'était évident, mais c'est tout ce que je réussis à dire.

— Je suis là, répondit-il avec un sourire plus large encore.

Le ton moqueur que je perçus dans sa voix me donna la force dont j'avais besoin. Il était hors de question que je sois pour lui une source d'amusement.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Je voulais vous revoir.

Sa franchise me décontença. Mais je devais me souvenir que, compte tenu de sa richesse et de son pouvoir, il n'avait aucune raison de dissimuler ses désirs ou ses caprices, fussent-ils les plus éphémères. Il devait au contraire être habitué à ce qu'on réalise immédiatement la moindre de ses envies.

Je me redressai, bien décidée à lui prouver que tout le monde ne se précipitait pas pour obéir à ses ordres. Pourtant, le besoin animal que je ressentais de le voir, d'entendre sa

voix... de le toucher... me troublait au plus haut point. Mais j'étais plus intelligente que ça, plus forte. Je devais l'être.

— Vous vous êtes malheureusement déplacé pour rien, Monsieur Falzon, répondis-je, faisant fi de tout ce que l'on m'avait dit sur sa supposée dangerosité.

Je commençai à me détourner, souhaitant mettre le plus de distance possible entre nous avant que mon semblant de volonté ne s'évanouisse, mais il m'arrêta en posant légèrement sa main sur mon bras.

Nos yeux se croisèrent. Je me perdis dans l'immensité de ses yeux bleu de glace, subjuguée par tout ce qui pouvait se cacher derrière.

— Pourquoi ? me demanda-t-il doucement.

Je ne savais pas mentir, je n'avais jamais su. Si je gardais souvent pour moi le fond de ma pensée, c'était aussi parce que je savais que j'avais sinon tendance à dire ce que je pensais trop clairement.

Pourtant, à ce moment-là, je fus submergée par l'envie de lui dire la vérité. Lui avouer que je ne savais absolument pas pourquoi : peut-être parce que je ne le connaissais pas, que nous n'avions passé que quelques minutes ensemble. Qu'il y avait quelque chose en lui qui faisait que... je ne lui faisais pas confiance. Le suivre aurait été aller trop loin. Et pourtant j'en mourais d'envie.

J'étais tellement fatiguée, tellement stressée, et sa force était indéniablement tentante.

Si j'avais dû expliquer ce que voulait dire l'expression « tomber de Charybde en Scylla », j'aurais tout simplement dit « Adam Falzon ». J'avais suffisamment de problèmes avec ma famille pour ne pas m'en rajouter davantage.

— Ma vie est compliquée en ce moment. Ce n'est pas le moment pour moi d'entamer une relation avec qui que ce soit, lui répondis-je doucement.

Il haussa les sourcils. Pour quelqu'un habitué à être direct, ma franchise eut clairement l'air de le surprendre.

— Pourquoi pas ? insista-t-il.

J'avais fait tout ce que je pouvais. Je n'aurais pas pu faire plus.

— Parce que c'est comme ça, tout simplement. Vous allez devoir me croire sur parole. Maintenant, si ça ne vous ennuie pas..., lui dis-je, regardant sa main toujours posée sur mon bras.

Il me lâcha et fit un pas en arrière. J'étais libre, mais ne bougeai pas. En tout cas pas assez vite.

— Je vous raccompagne chez vous, me dit-il, semblant lire dans mes pensées, alors même que j'étais en train de me dire que je devais y aller.

— Pardon ? Oh, non, je vous remercie, ce n'est pas la peine. Je peux tout à fait rentrer en ferry.

C'était vrai en soi. Mais il était tout aussi vrai qu'il faisait presque nuit, que l'embarcadère se trouvait à dix rues, et qu'un vent vif et humide s'était levé à l'ouest. Un frisson me parcourut. Je tentai de le cacher, mais n'y parvins pas.

— Ne soyez pas ridicule, lança Adam.

Décidément, son regard arctique voyait absolument tout. Du moins en ce qui me concernait. Cela me troubla.

— Ce quartier n'est pas très sûr en plus, ajouta-t-il. Je vous raccompagne.

Il était donc aussi arrogant et sûr de lui que je le pensais. C'est ce que je m'apprêtais à lui dire lorsque la porte de Haven House s'ouvrit.

— Grace, tout va bien ? demanda Sam.

L'agent de sécurité était aussi grand qu'Adam, peut-être même un peu plus, et il avait conservé la silhouette du linebacker qu'il avait été à l'université. La lumière du soir brillait sur sa peau d'ébène et le dôme luisant de son crâne rasé.

Au regard défiant qu'il lança à Adam, je devinai qu'il nous avait vus depuis une fenêtre. J'appréciai sa volonté de me protéger, mais m'empressai néanmoins de calmer la situation.

— Oui, répondis-je rapidement. Tout va très bien, Sam, merci !

Il nous observa un instant avant de hocher la tête et de rentrer à l'intérieur.

— Vous ne manquez pas de protecteurs, me dit Adam d'un air faussement déçu, lorsque nous fûmes à nouveau seuls.

— Sam ne fait que son travail. Il est très bon pour ça, dis-je en haussant les épaules.

— Je suis sûr. Qu'en est-il de l'autre, celui du gala ?

— Will ? C'est un ami de mon frère Todd.

— Le frère qui se présente au Congrès ?

J'acquiesçai.

— Vous semblez très bien informé sur ma famille...

évidemment, il l'était. Son intérêt présumé pour moi avait sans aucun doute plus à voir avec ma famille qu'avec moi.

Ce constat me blessa plus que je ne l'aurais voulu. C'était ridicule d'ailleurs puisque je ne voulais de toute façon pas répondre à ses avances.

Adam traversa à nouveau la rue étroite et ouvrit la portière du côté du passager.

— Montez, m'ordonna-t-il.

Je ne bougeai pas. Je me contentai de soutenir son regard depuis ce que j'espérais être une distance de sécurité suffisante.

Ses pommettes rougirent légèrement lorsqu'il constata que je ne lui obéissais pas instantanément.

— S'il vous plaît, finit-il par dire dans un effort.

— Pardon, vous pouvez répéter ? Je n'étais généralement pas si osée, mais avec lui, je ne pouvais résister.

Il inspira et expira lentement.

— Vous êtes très têtue.

— Je peux l'être, en effet, concédai-je.

Il acquiesça, comme s'il intégrait une information importante.

— Voulez-vous bien monter dans la voiture, s'il vous plait ? répéta-t-il en soupirant.

Comme pour donner plus de poids à ses paroles, un vent froid se mit à souffler juste à ce moment-là, me pénétrant à travers mon manteau fin, à la mode, mais tout à fait insuffisant pour la saison.

J'hésitai encore un moment – traverser dix rues jusqu'à l'embarcadère, ou accepter d'être raccompagnée par un homme qui, malgré toute ma réticence à l'admettre, me séduisait incroyablement.

Après tout, j'étais peut-être tout à fait capable de l'affronter ?

Cette dernière pensée me convainquit. Je montai dans sa voiture.

CHAPITRE 6

Grace

*J*e n'étais jamais montée dans une voiture aussi confortable que la Rolls Royce Wraith, mais cela avait peut-être davantage à voir avec le conducteur qu'avec la voiture elle-même. Puissante, élégante, incroyablement réactive, elle évoluait dans la nuit tombante avec la même facilité qu'un nuage de fumée, sans entrave et incoercible.

Assise dans le siège en cuir somptueusement doux, écoutant le rythme sensuel d'un boléro qui s'échappait doucement de la radio, j'observai Adam du coin de l'œil. Ses mains habilement posées sur le volant en noyer poli, étaient larges et musclées, ses doigts longs et sans anneau, ses ongles parfaitement entretenus. Une écorchure aux doigts de sa main droite attira néanmoins mon attention. Il devait déjà l'avoir la veille ; il ne pouvait pas s'être battu depuis, si ?

Lorsqu'au bout de quelques minutes, j'eus enfin le courage de lever les yeux vers lui, mon souffle se fit plus court. Il était plus beau que n'importe quel autre homme sur Terre. En le voyant de profil, je fus frappée par la

ressemblance subtile, mais indéniable avec le prédateur dont il portait le nom.

Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander pourquoi sa famille portait le nom de Falzon. Ce nom était-il né à Malte ou bien le leur avait-on attribué bien avant en raison de leur nature ? D'ailleurs, jusqu'où remontait sa famille ? Grand-mère avait dit qu'ils étaient l'une des plus anciennes familles aristocratiques d'Europe sans donner plus de précisions ; je pensai qu'elle avait voulu dire au moins plusieurs siècles.

J'étais sur le point de lui poser la question, mais me ravisai. Je ne voulais surtout pas lui donner l'impression que je m'intéressais à lui. Bien que, malgré toute ma volonté, cela était le cas.

Nous étions en plein milieu du pont Verrazano-Narrows en direction de Manhattan lorsqu'Adam rompit le silence entre nous.

— Parlez-moi de Haven House...

Je résistai à l'envie de lever les yeux au ciel en réaction à son attitude péremptoire. Au lieu de cela, je répondis avec une douceur exagérée.

— Que voudriez-vous savoir ?

Il me jeta un coup d'œil, comme s'il soupçonnait, sans y croire tout à fait, que mon ton était à nouveau ironique.

— Qu'est-ce que vous y faites, par exemple ?

— Des choses simples. J'épluche des pommes de terre, je nettoie les sols, je cuisine...

Son air confus me fit rire.

— J'admets que j'ai dû apprendre à faire ces trois choses, mais maintenant je ne m'en sors pas trop mal... Mais en fait, la plupart du temps, je ne fais que parler aux gens qui viennent au refuge.

— Vous êtes une sorte de thérapeute donc ?

— Non, je ne suis pas du tout qualifiée pour ça. Nous avons des thérapeutes parmi les bénévoles. Mais parfois, tout ce dont les sans-abris ont besoin, c'est de contact humain.

Il fronça les sourcils, comme si l'idée était nouvelle pour lui.

— Et de quoi parlez-vous ?

J'hésitai avant de répondre.

— De choses dont les personnes me disent qu'elles sont personnelles. Je ne me sens pas très à l'aise pour en parler ; j'espère que vous comprendrez.

— Bien sûr.

Je souris, espérant que cela mettrait fin à la conversation sur Haven House, mais c'était mal le connaître.

— Votre engagement pour Haven House est-il la raison pour laquelle vous pensez que ce n'est pas le bon moment pour entamer une relation ? me demanda-t-il à l'improviste.

À l'évidence, il n'aimait pas qu'on lui résiste. Quelqu'un lui avait-il déjà résisté d'ailleurs ? Il n'avait pas dû entendre le mot « non » très souvent...

Pour la première fois, j'aurais aimé avoir le talent des Delaney pour parler longuement, avec éloquence et avec une sincérité apparente, sans rien dire du tout. Mais tout ce que je savais faire, c'était d'éviter une question en en posant une autre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? répondis-je.

— Parce que je sais ce qui est arrivé à votre cousin Patrick.

Je me raidis et serrai les poings nerveusement. Bien sûr, je me doutais qu'un homme aussi puissant disposait d'un réseau tout aussi puissant d'informateurs. Mais il était impossible qu'il soit au courant d'une vérité que ma famille, usant de toute son influence et de tout son pouvoir, avait tout fait pour dissimuler. Je n'arrivais pas à y croire.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je, d'une voix un peu trop aigüe et un peu trop faible. J'enfonçai mes ongles dans mes paumes. La petite douleur que cela me provoqua m'aida à me ressaisir.

— Il était dépressif, je crois ? me répondit Adam. Il s'est suicidé, non ? Cela a dû vous affecter, j'imagine...

Je me détestai d'être ainsi soulagée de constater qu'en fait, il ne connaissait pas la vérité, mais j'étais pourtant en effet soulagée. S'il avait su, alors, la tentation de me confier à lui, peut-être même de lui demander son aide aurait été trop forte.

— Patrick était une personne merveilleuse. Il était intelligent, créatif et très attentionné. Il voulait rendre le monde meilleur, rétorquai-je d'une voix posée.

— Un bel objectif, rebondit Adam.

Je doutai qu'il le pense réellement : loin d'être idéaliste, il semblait avoir une vision de la vie très pragmatique, avec des objectifs clairement définis, sans trop de place pour les émotions ni le doute.

Je ne me résolvais pas, pourtant, à le juger froid. La chaleur que j'avais ressentie en lui lorsqu'il m'avait touchée la joue m'en empêchait.

— Et que pensez-vous de votre implication dans Haven House ? reprit-il.

Je devais trouver une réponse claire, mais, alors que j'essayais d'en élaborer une, je fus assaillie par une immense lassitude. Je me sentais comme alourdie. J'avais l'impression que mon corps pesait une tonne et mon esprit était léthargique. J'étais tellement fatiguée de... tout, en fait. Je n'en pouvais plus de vivre avec ce que j'avais découvert, de penser sans cesse à ce que je devais faire... Et puis cette récente rencontre avec Grand-mère, cette lueur de folie terrifiante que j'avais entrevue dans ses yeux... Je voulais juste que tout s'arrête.

Et en plus, je devais maintenant faire face à Adam Falzon. À cause de lui, j'avais passé une nuit presque blanche la nuit dernière. Je n'étais pas du tout en état d'affronter ce qui était devenu un interrogatoire.

— Ils n'approuvent pas, murmurai-je.

Appuyant ma tête contre le siège, je fermai les yeux, espérant qu'il comprendrait.

La voiture accéléra. Me sentant comme dans un cocon, j'avais du mal à rester éveillée. Mon instinct me criait de ne surtout pas baisser la garde en présence d'Adam, mais je ne pouvais plus lutter contre mon envie de dormir – la fatigue prenait le dessus sur ma volonté. Mes paupières se faisaient de plus en plus lourdes, et mon corps de plus en plus vulnérable. Je soupirai comme pour évacuer mes craintes et m'abandonnai à cette étrange, mais indéniable, sensation de sécurité qu'il avait provoquée en moi.

Adam

Était-elle... endormie ? Je jetai un coup d'œil à Grace Delaney, pensant que je devais me tromper. De toute évidence, une jeune femme aussi sensée ne se permettrait pas de se rendre si vulnérable en ma présence. Pourtant, le doux mouvement de sa poitrine sous l'effet de sa respiration indiquait le contraire.

Je ralentis afin de pouvoir la regarder plus longuement. Ses lèvres charnues et humides étaient légèrement entrouvertes. On apercevait de légers cernes sous ses yeux dissimulés derrière des paupières presque translucides. Elle

avait une peau absolument superbe : pâle, indécentement douce, parfaite. J'avais irrésistiblement envie de la toucher.

Mais je me contentai de serrer mes mains sur le volant et d'accélérer à nouveau, ne ralentissant qu'après avoir quitté le pont et pénétré dans le dédale des rues qui se trouvaient de l'autre côté. Tout au long du chemin, je m'interrogeai sur la raison de cet épuisement évident.

Ce ne pouvait pas être son travail au refuge. Aussi surprenant que cela puisse être, elle avait l'air d'être suffisamment en forme et en bonne santé pour faire ce travail, et bien plus. C'était important. J'avais besoin qu'elle soit forte, mais pas trop.

Mais alors, d'où venait sa fatigue ? L'idée qu'elle aussi avait certainement mal dormi la nuit précédente me fit sourire.

De mon côté, en effet, j'avais été incapable de trouver le sommeil, le souvenir de notre brève rencontre m'ayant tenu éveillé pendant des heures. Je m'étais imaginé la presser contre le mur du hall, soulever la soie scintillante de sa robe pour découvrir ses jambes et glisser ma main au milieu.

Aurait-elle été humide ? J'imaginai que oui, mais, de toute façon, elle le serait rapidement devenue. Aurait-elle gémi en sentant mon pouce se froter contre son clitoris ? À quel point se serait-elle serrée autour de mon doigt au fond d'elle ? Avec quelle facilité aurait-elle pris ma queue ?

J'avais finalement abandonné toute idée de sommeil et décidai d'aller prendre une douche. Si j'avais voulu plus – une bouche accueillante, une chatte chaude, peu importe – pour me soulager, il me suffisait d'appuyer sur un bouton. Je pouvais en fait avoir tout ce que je désirais très facilement. Mais la facilité même de tous ces plaisirs éphémères les rendait moins attrayants, ce que je n'aurais pas pu imaginer à l'époque où je les découvrais.

J'avais quinze ans. J'étais alors empli de rage et de désirs nouveaux. J'avais sur les mains le sang de ceux qui avaient tué mes parents et la direction de l'internat suisse dans lequel j'étais officiellement encore inscrit avait eu la sagesse de fermer les yeux. Lorsque je disparus pendant des jours pour, comme je leur avais dit, « aller à la chasse », ils ne m'avaient fait aucun reproche. Tout ce qui comptait pour eux, c'était qu'ils puissent continuer d'encaisser l'argent de ma scolarité et que je ne fasse rien qui aurait pu les gêner publiquement.

J'aimais penser que depuis, j'avais pris de l'âge et de la maturité – bien que ma réaction vis-à-vis de Grace Delaney me faisait finalement douter de ce dernier point. Dès le début, je sus que la séduire serait beaucoup plus agréable qu'avec les autres femmes, trop disposées à me plaire et à m'écouter. Mais je ne pouvais pas me laisser aller à un quelconque plaisir. Je devais me préparer à ce qui allait arriver et vite.

Une fois devant son immeuble, je descendis de la voiture et ouvris la portière côté passager. Plus tôt, elle serait en sécurité dans son appartement, mieux ce serait.

Je la regardais en fronçant les sourcils. Elle dormait encore. Était-elle si inconsciente pour ainsi baisser sa garde en ma présence ? Elle était pourtant aussi intelligente que je l'avais imaginé ; comment avait-elle pu ne pas comprendre ni se douter que je pouvais être dangereux ?

Une envie forte et inhabituelle m'envahit de la prendre dans mes bras, l'emmener jusqu'à chez elle, et la surveiller pendant son sommeil. Je me repris aussitôt. Après tout, mieux valait qu'elle ne se doute pas de la menace que je représentais. Moins elle serait préparée lorsque je déciderais d'agir, plus ce serait facile.

Je n'eus qu'à effleurer son épaule. Elle se réveilla doucement, regardant autour d'elle d'un air confus.

— Je me suis endormie ? demanda-t-elle d'une voix douce et légèrement enrôlée.

Ma réponse fut instantanée. J'adorai sa voix à ce moment-là, même si j'aurais préféré qu'elle l'ait en une autre occasion, étourdie de plaisir et murmurant mon nom.

— Oui, répondis-je d'un ton plus sec que je ne l'aurais voulu. Il est temps de vous réveiller. Nous sommes arrivés.

Je lui tendis la main. Elle hésita un moment avant de la prendre et me permettre de l'aider à sortir de la voiture.

Ses os me parurent d'une légèreté extrême. Malgré la fraîcheur du soir, sa peau était chaude. Discrètement, j'inhalai son parfum subtil – un mélange de jasmin et de rose avec un léger soupçon de fleur d'oranger. Je fus alors saisi par l'envie de goûter chaque partie de son corps.

Dès qu'elle fut debout, je lâchai sa main. Je savais que si je la gardais plus longtemps dans la mienne, je risquais de faire quelque chose d'irréparable. Pourtant, je continuai de sentir sur ma peau la forme et la sensation de ses doigts sur ma paume, comme une mémoire des sens inscrite au plus profond de moi-même

— Voulez-vous que j'attende que vous soyez rentrée ? lui demandai-je, m'accrochant au peu de retenue qu'il me restait encore.

— Non ! répondit-elle, presque trop rapidement.

Malgré les efforts que je faisais pour me contrôler, je parvins à esquisser un sourire. Elle avait donc un minimum de conscience finalement. Parfait...

— Merci de m'avoir raccompagnée, Monsieur Falzon, me dit-elle en relevant son visage jusqu'à ce que nos regards se croisent. J'espère que vous vous souviendrez de ce que j'ai dit, ajouta-t-elle doucement.

Que ce n'était pas le bon moment pour elle d'entamer une relation ? Je m'en souviendrais, bien sûr, mais n'en tiendrais

pas compte. J'avais pour habitude de ne tenir compte que de mes propres désirs.

— J'ai une excellente mémoire, Mademoiselle Delaney, rétorquai-je néanmoins.

Ce qui était vrai. Je n'allais certainement pas oublier la facilité et la confiance avec lesquelles elle s'était endormie à côté de moi. Je le devais pourtant, tout comme je devais oublier tout ce qui la concernait, même si cela m'était pénible.

Elle me sourit, mais son regard semblait néanmoins inquiet. Elle devait se douter qu'en fait, je ferais ce que je voulais. Un instant, je crus qu'elle allait insister afin que je respecte ses souhaits.

Au lieu de cela, sentant peut-être que ce serait inutile, elle se contenta de me lancer un dernier coup d'œil avant de se diriger vers la porte d'entrée de son immeuble que le portier s'empressa de lui ouvrir.

J'étais rassuré de constater qu'elle habitait un endroit au minimum sécurisé. Je me rendis compte que cela était ironique, mais peu important. Son immeuble était sans saveur particulière, identique à tous les autres cubes résidentiels qui avaient envahi le quartier de Lower Manhattan. Sa famille possédait des propriétés beaucoup plus confortables partout dans la ville ; je me demandai pourquoi elle ne vivait pas dans l'une d'entre elles. Son idée de l'indépendance sûrement ?

En la regardant disparaître à l'intérieur, je ne pus m'empêcher d'espérer qu'elle profiterait de ses derniers instants de liberté. Cela n'allait pas durer.

CHAPITRE 7

Grace

— *N*ous ne t'avons pas vue depuis des semaines, ma chérie, me dit ma mère. Tu dois absolument venir dîner ce soir !

Cela ne faisait pas des semaines, mais plutôt dix jours, tout au plus, que nous ne nous étions pas vus. Aussi grand que fût mon désir de m'isoler, j'avais néanmoins assisté à quelques réunions de famille organisée pour mon frère Todd, suffisamment pour ne pas alimenter les soupçons.

Mais ce qui me frappa, c'était que ma mère ne m'appelait jamais « ma chérie ». Au mieux, quand elle était de bonne humeur, m'appelait elle tout simplement « Grace », mais, la plupart du temps, c'était « ma chère Grace », accompagnée d'une expression de déception en référence à l'une des nombreuses erreurs que je commettais à ses yeux.

Je me redressai dans mon lit et tentai de me vider la tête. Épuisée la veille, j'avais passé une excellente nuit. Mais mes rêves... Tout mon corps rougit lorsque je me souvins de leur

nature si féroce­ment érotique, ainsi que de l'homme qui en avait occupé le rôle principal.

Ce n'était certainement pas les meilleures circonstances pour avoir une conversation avec ma mère. Charlotte Victoria Abbott Delaney était belle, toujours aimable en société, excellente hôtesse de maison, et entièrement dévouée à l'image de la famille. Elle n'était cependant pas très spontanée.

Je soupçonnais que sa nature rigide et son fort instinct d'autoprotection se soient développés après son mariage avec mon père et la découverte de ce que signifiait réellement être une Delaney. Quoi qu'il en soit, cette insistance soudaine dernière minute afin que je vienne dîner le soir même m'intrigua. Qu'avait-elle derrière la tête ?

— Dîner ? dis-je prudemment.

— Oui, répondit-elle avec une patience exagérée. Dîner. Est-ce que je dois d'abord t'envoyer un carton d'invitation ? ajouta-t-elle en riant à sa propre blague.

Je ris en retour, par politesse.

— Ça me ferait peut-être du bien, en effet, répondis-je.

— Parfait, alors nous t'attendons, conclut-elle d'un ton soulagé. Ta grand-mère t'a donné de l'argent ? poursuivit-elle sans transition.

Je ne lui demandai pas comment elle était au courant. Je savais qu'elle le serait. Grand-mère méprisait toutes ses belles-filles qui, pourtant, faisaient tout pour gagner son estime. Ma mère ne faisait pas exception à la règle, mais, en même temps, elle ne cachait pas à quel point elle regrettait de ne pas être davantage impliquée dans la vie de ses propres enfants.

Si les deux femmes s'étaient mieux entendues, elles auraient au moins pu se respecter. Mais, au lieu de cela, ma mère ne perdait pas une occasion de répliquer aux provocations de ma grand-mère, quelle que soit la manière.

— Oui, confirmai-je. Elle voulait contribuer à Haven House.

— Cet endroit..., soupira-t-elle avec un air de dégoût. Tu n'avais pas besoin d'aller la voir pour ça. Ton père ne voulait pas vous en parler pour être tranquille, mais depuis qu'il est devenu le chef de la famille, il a autorité sur l'argent qui est gardé en fiducie pour toi et tes frères. Votre grand-mère ne voulait pas la lui accorder, mais pour une fois, il a tenu bon. Plutôt que d'aller chez cette femme...

Elle s'interrompit soudainement, comme saisie par sa propre audace. Je pouvais l'imaginer regardant autour d'elle, craignant, non sans raison, d'être entendue par une servante qui ne manquerait pas de rapporter ses propos médisants à Grand-mère.

Nous ne savions pas qui étaient ses espions, mais nous étions certains qu'elle en avait. Avec mes frères et mes cousins, nous plaisantions souvent sur le fait que chez nous, la paranoïa était un signe de santé mentale, et non de maladie. Patrick me l'avait d'ailleurs rappelé la dernière fois que nous avons parlé.

Je chassai le souvenir de Patrick et la tristesse que cela me procurait en rebondissant sur ce que je venais d'apprendre : « Papa peut libérer des fonds ! »

— Tout à fait, confirma ma mère. Mais si tu veux qu'il le fasse, tu vas devoir te montrer plus présente. Il est ton père, après tout. Il a le droit de te voir et de savoir que tu te soucies de ses sentiments et de ses souhaits.

Il y a encore quelque temps, j'aurais été parfaitement d'accord avec elle. Mais désormais, mon père n'était pour moi que l'homme que j'avais surpris parlant avec oncle Brian ce soir-là sur la terrasse. Un frisson me parcourut le dos. Quelques semaines auparavant, j'aurais juré que Grand-mère était de loin la plus dangereuse de la famille.

Aujourd'hui, je n'en étais plus si sûre. L'élève n'était pas loin de dépasser le maître.

Par contre, si je pouvais le convaincre de me donner accès à mon argent, non seulement je pourrais subvenir aux besoins de Haven House, mais j'aurais en plus les moyens de m'évader.

Même si j'étais en désaccord avec ma famille, je n'en restais pas moins une Delaney. Nous n'étions pas du genre à reculer devant les difficultés ; nous trouvions un moyen de les régler.

— À quelle heure dois-je venir ? demandai-je.

— Dix-neuf heures, répondit ma mère d'une voix enjouée. Et ne sois pas en retard ! ajouta-t-elle avant de raccrocher, satisfaite d'avoir accompli sa mission.

Je fixai le téléphone un moment, essayant de comprendre ce qui venait de se passer, puis haussai les épaules et allai prendre une douche.

Une demi-heure plus tard, vivifiée, j'étais en train de préparer du café lorsque mon téléphone sonna. Je jetai un coup d'œil, et fis la grimace : je devais être à un meeting de campagne pour mon frère dans une heure.

À la réflexion, je me dis que cela ne tombait pas si mal. J'irais, jouerais le rôle que l'on attendait de moi, et agirais comme si tout était normal ; j'espérais que cela me mettrait dans de bonnes dispositions pour le dîner, auquel je devrais faire exactement la même chose.

Après m'être habillée rapidement, je quittai le petit appartement que l'une de mes amies d'université avait eu la gentillesse de me prêter. Mes parents s'attendaient à ce que je m'installe dans l'un des nombreux appartements que notre famille possédait en ville, principalement réservés aux partenaires politiques et aux associés d'affaires, mais je les surpris en choisissant de sous-louer cet appartement. Cela me permettait de prendre un peu d'indépendance et

d'essayer de trouver un emploi par moi-même pour subvenir à mes besoins.

Mais ce que j'avais appris il y a quelques semaines avait compromis mes plans. Depuis lors, tout ce que je réussissais à faire était d'essayer de gérer mon choc et les émotions qui l'accompagnaient ; la peur et la colère que je ressentais ne faisaient que croître, à un point que je finis par trouver moi-même inquiétant. Il fallait à tout prix que je passe à autre chose, et le plus vite possible. Si seulement je savais comment...

Le meeting avait lieu à Washington square Park, au cœur du quartier que mon frère cherchait à représenter au Congrès. Ce lieu avait été choisi, car le parc était très proche du campus de l'Université de New York, et cela permettrait certainement d'attirer bon nombre d'étudiants enthousiastes. Ce fut le cas, en effet. Mais il y avait également de jeunes couples du quartier – certains avec des poussettes et des porte-bébé – des personnes âgées et, bien sûr, le flot habituel de journalistes qui suivaient les Delaney à la trace.

La journée était splendide, avec un ciel bleu éblouissant et une brise légère venant du port, au sud. Des grappes de ballons avaient été attachées à des lampadaires et des bruants rouge-blanc-bleu étaient suspendus un peu partout. Un groupe de musique, recruté pour l'occasion, était en train de jouer.

Contrairement à ce que faisaient certains candidats politiques, mon frère ne voulait pas que les journalistes soient confinés dans une zone délimitée par une corde. Ils évoluaient donc parmi la foule et interrogeaient les personnes présentes. Parmi elles, il y avait des membres du parti infiltrés afin de mettre en valeur le programme de mon frère. Mais, de toute façon, les électeurs semblaient déjà

conquis, et Todd ne manquerait certainement pas de votes. Une fois de plus, la magie Delaney opérait.

La sécurité me laissa accéder à la zone située derrière l'estrade qui avait été installée provisoirement pour l'événement. Todd ne s'y trouvait pas. Je présentai qu'il était dans la caravane à côté de l'estrade, probablement en train de passer quelques appels aux contributeurs de la campagne, les pieds sur une table. En revanche, je vis tout de suite Will.

Il m'aperçut lui aussi et se fraya un chemin à travers les membres du staff pour me rejoindre. Il me souriait avec une affection sincère, mais je perçus néanmoins dans son regard de la préoccupation.

— Tout va bien ? lui demandai-je.

Il acquiesça vaguement.

— Nous avons eu les résultats des nouveaux sondages ce matin. Ton frère est dans chacun d'eux. Le mois de novembre commence très fort, et pourtant, nous ne sommes pas encore dans le dur de la campagne.

Je n'étais pas surprise. Todd avait bénéficié d'une couverture médiatique très favorable dès l'annonce de sa candidature. Certains disaient que le Congrès n'était qu'un tremplin vers le Sénat. Et au-delà... peut-être...

— Tu penses l'accompagner à Washington ? lui demandai-je.

Cela aurait été une étape logique pour Will, améliorant considérablement son CV au passage. La passerelle entre gouvernement et secteur privé était bien connue ; peu d'itinéraires étaient aussi prometteurs.

— Peut-être..., répondit-il. Le cabinet m'a déjà fait savoir que si c'était le cas, je deviendrais associé à mon retour.

Je fus très heureuse pour lui d'apprendre cette nouvelle, mais je ne pouvais m'empêcher de remarquer qu'il avait l'air encore plus stressé qu'au gala.

— C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ? lui demandai-je doucement.

Will haussa les épaules.

— Bien sûr, enfin... je crois. C'est pour ça que je travaille depuis que je suis tout petit. J'ai tout fait pour entrer dans l'Ivy League et encore plus pour pouvoir le payer. Mais malgré tout ce que j'ai fait, je ne serais jamais où je suis aujourd'hui si je n'avais pas rencontré ton frère.

Il se tut un instant et finit par me regarder droit dans les yeux.

— Je dois énormément à ta famille, Grace, ajouta-t-il avec une pointe de regret, comme si quelque chose le dérangeait.

Je voulus savoir pourquoi.

— Peut-être, poursuivis-je, mais tu es aussi un atout précieux pour les Delaney.

Les coins de ses yeux se plissèrent. Son regard changea, devenant plus chaleureux et reconnaissant. Mais je sentais toujours de la tension en lui.

— Patrick disait toujours que tu avais un don pour faire en sorte que les gens se sentent bien dans leur peau, me répondit-il. Il avait raison !

Cette évocation soudaine de mon cousin décédé me troubla. Depuis l'enterrement, personne dans la famille n'avait osé prononcer son nom. À part, bien sûr, cette fameuse nuit il y a quelques semaines... Mais hormis à cette occasion, c'est comme s'il n'avait tout simplement jamais existé.

J'avais toujours été subjuguée par la parfaite connaissance qu'avait Will des règles tacites qui régnaient au sein de la famille. Cela rendait d'autant plus étrange le fait qu'il décide d'évoquer le membre des Delaney que presque tout le monde semblait vouloir oublier...

— Tu connaissais bien Patrick ? lui demandai-je.

Étant donné leur différence d'âge – neuf ans – je ne m'étais pas imaginée qu'ils pouvaient être amis. Mais peut-être avais-je tort ?

— Pas aussi bien que je l'aurais souhaité. Mais nous parlions parfois...

En disant cela, il mit ses mains dans ses poches et haussa les épaules, dans une posture qui semblait presque défensive, comme s'il essayait de se protéger.

— Je pense que tu ne seras pas surprise d'apprendre que Patrick se sentait totalement étranger à votre famille, poursuivit Will. C'est peut-être pour ça qu'il se sentait à l'aise avec moi, parce que je n'étais pas non plus un Delaney ?

— Qu'est-ce qu'il te fait dire qu'il se sentait étranger à la famille ? J'étais d'accord avec lui, mais je voulais qu'il me dise le fond de sa pensée.

— Patrick était un gars intelligent. Je veux dire, *vraiment* intelligent. Il analysait très vite les situations. Son seul problème était que quand il voulait savoir quelque chose, il cherchait jusqu'à ce qu'il trouve. Il ne savait pas à quel moment s'arrêter.

— Et il aurait dû ? demandai-je sans réfléchir.

— Il est mort, si tu vois ce que je veux dire..., me dit Will de but en blanc.

Choquée, je le fixai, les yeux écarquillés. Je n'étais pas sûre d'avoir bien entendu. Le groupe de musique continuait de jouer, la foule hurlait, mais je n'entendais plus rien. Will venait juste de me révéler sa pensée, ou en tout cas ses soupçons, sur la mort de Patrick et apparemment, j'étais très loin de connaître toute la vérité.

— Qu'est-ce que cherchait Patrick et qu'il n'aurait pas dû chercher ? lui demandai-je dans une sorte d'état second, comme si j'étais sortie de mon corps et que j'assistais à cette discussion en tant que spectatrice.

Son regard s'assombrit. J'étais pendue à ses lèvres, le souffle court, espérant désespérément qu'il m'apporte une réponse. Mais, après un instant d'hésitation, Will éluda la question.

— Oublie tout ça, Grace. Je dis n'importe quoi.

Comment aurais-je pu oublier, surtout compte tenu de ce que je savais déjà ? J'étais sur le point d'insister pour qu'il me réponde, j'étais même prête à le supplier, lorsque la foule se mit soudainement à hurler de plus belle.

Mon frère, Todd, venait d'arriver sur l'estrade à grands pas, grand, les cheveux noirs, le sourire éclatant. Sa charmante épouse blonde, Carla, se tenait à ses côtés. Ensemble, ils levèrent leurs mains qui se tenaient, déclenchant les applaudissements des partisans et une nuée de flashes.

Je ne les avais regardés qu'un court instant, mais lorsque je tournai à nouveau mon regard vers Will, il était parti. Je ne le revis plus de tout le meeting.

Plus tard dans la journée, une fois rentrée chez moi, j'avais essayé de l'appeler, mais je tombai systématiquement sur sa messagerie. Je décidai de continuer d'essayer. Je voulais à tout prix qu'il me dise ce qu'il savait.

Je m'étais changée et étais installée dans le taxi qui me conduisait à l'appartement de mes parents lorsque, tout à coup, une pensée me traversa l'esprit : comme Patrick, peut-être que je ne savais pas non plus à quel moment m'arrêter...

CHAPITRE 8

Grace

*J'*arrivai à l'appartement de mes parents sur la Cinquième Avenue, à quelques rues au sud de celui de Grand-mère, peu avant 19 heures. Steven, le majordome qui travaillait pour nous depuis des années, m'ouvrit la porte et me fit entrer.

Nous échangeâmes quelques plaisanteries alors que je lui tendai mon manteau et vérifiai ma coiffure dans le miroir de l'entrée. Je m'étais fait un chignon soigné qui dégageait ma nuque, et portais une robe à épaules nues, serrée à la taille et moulant mon corps jusqu'au-dessous des genoux, dont la couleur or pâle était réhaussée par une étroite ceinture de cuir bordeaux.

J'avais mis les boucles d'oreilles en perles que mes parents m'avaient offertes à l'occasion de la remise de mon diplôme. Elles étaient très belles ; je les avais tout de suite adorées lorsque je les avais découvertes la première fois. Ce soir-là, elles étaient parfaites pour le rôle que je devais jouer, celui de la gentille fille, disponible et au-dessus de tout soupçon. Je n'étais pas sûre de réussir à jouer la comédie

toute la soirée, mais, de toute façon, je n'avais pas d'autres choix.

Affichant mon plus beau sourire, je pénétrai dans le salon où, comme d'habitude, je pris un instant pour admirer la vue imprenable sur Central Park avant de saluer mes parents. Du coin de l'œil, j'aperçus ma mère – grande, mince, ses cheveux blonds parfaitement coiffés et ses jolis traits qui la faisaient paraître beaucoup plus jeune que son âge. Lorsqu'enfin, je me détournai des baies vitrées, je vis que mon père se tenait à côté d'elle, mais je ne le regardai pas.

Je fixai plutôt l'homme qui se trouvait à côté de la cheminée, discutant avec eux. Adam semblait totalement à l'aise. Sa présence respirait la confiance, comme s'il avait parfaitement le droit d'être là.

Je ne pus m'empêcher de l'envier. Pour ma part, j'étais plongée dans la confusion la plus totale. Je m'étais préparée à discuter avec mon père, mais je réalisai que j'allais devoir affronter une difficulté bien plus grande.

Le véritable objectif de ce dîner devint tout à coup très clair : Adam Falzon n'était absolument pas disposé à essuyer un quelconque refus de ma part.

J'étais estomaquée par son arrogance, mais, en même temps, sa présence éveilla en moi une réelle excitation. Cet homme incroyablement séduisant – magnifique, dangereux, puissant – était là pour moi, du moins dans un sens. C'est en tout cas ce que je me plaisais à croire.

Mais je devais me souvenir de la vérité : je n'étais qu'un pion sur le grand échiquier de richesse et de pouvoir de ma famille. Adam Falzon connaissait parfaitement les règles de ce jeu. Il semblait même en être expert.

Un court instant, je fus découragée à l'idée d'être jetée en pâture au milieu d'eux. Mais s'il y avait bien quelque chose que j'avais appris en grandissant dans cette famille

ambitieuse et impitoyable, c'était de ne jamais céder à l'intimidation.

Gardant cela à l'esprit, je me redressai et me préparai à affronter mes parents et Adam avec l'air le plus décontracté possible.

Ma mère me vit en premier. Les efforts de coquetterie que j'avais faits ce soir-là devaient lui plaire, car elle me lança un sourire satisfait.

— Ma chérie ! s'exclama-t-elle en s'approchant de moi. Tu es magnifique.

Nous nous embrassâmes alors que mon père nous rejoignit. Les cheveux poivre-sel, grand, les épaules larges, il avait une autorité naturelle. Mais ce soir-là, je ne pus m'empêcher de penser à quel point il était éclipsé par l'homme dont la présence dans la maison de mes parents, surtout après notre entrevue au gala, était clairement une déclaration d'intention.

Ayant vécu toute ma vie dans une société où la plupart des hommes faisaient au moins semblant de respecter les femmes, j'avais beaucoup de mal à comprendre que ma volonté soit si peu importante aux yeux d'Adam Falzon. Il avait l'air de faire tout simplement comme si elle n'existait pas. Ou bien peut-être avait-il vu au-delà, deviné cette partie de moi-même que je refusais de reconnaître et qui avait plaisir à le voir, un plaisir qui confinait à la luxure...

Mais je devais me ressaisir. Je refusai d'être cette femme-là – aspirant secrètement à être dominée, tremblant à la vue d'un homme puissant. L'idée même me parut risible. Et puis, j'avais déjà bien assez de préoccupations dans ma vie.

— Grace ! dit mon père, viens saluer notre invité. Je crois que tu connais déjà Adam...

En disant cela, il posa sa main sur mon bras. Son geste était léger, presque impersonnel, mais il suffit à susciter en moi de la méfiance et du dégoût à son égard, surtout

maintenant que je savais ce dont il était vraiment capable... Je parvins à ne rien laisser paraître, mais mon cœur se mit à accélérer soudainement.

Toute mon attention était concentrée sur le fait de ne pas montrer le moindre signe de faiblesse ni faire quoi que ce soit qui aurait pu attirer leur attention. Cherchant la moindre distraction, je tournai la tête. Aussitôt, mon regard rencontra celui d'Adam.

Il nous observait, le front légèrement plissé et le regard intense. Comme la dernière fois, j'eus à nouveau le sentiment d'être entièrement nue, comme si, dès que j'étais face à lui, je n'avais plus aucune défense.

Pourtant, cette fois-ci, je ressentis quelque chose de différent : du soulagement. Comme si, grâce à lui, je n'étais pas seule. D'une certaine manière, nous étions dans le même bateau. C'était absurde, mais c'était si évident que je ne pouvais pas le nier. Je décidai de ne pas y prêter attention pour le moment et de rester concentrée pour ne pas commettre d'impair.

— Monsieur Falzon, je ne savais pas que vous seriez avec nous pour le dîner, réussis-je à dire.

Dans ces circonstances, c'est le mieux que je pus dire pour avoir l'air de le réprimander. Je dus avoir l'air convaincante, car il sembla percevoir ma pointe d'agacement.

Son regard s'assombrit légèrement.

— Appelez-moi Adam, je vous en prie. Et j'espère que vous me permettrez de vous appeler Grace. Vos parents ont en effet eu la gentillesse de m'inviter..., me répondit-il avec un léger sourire.

Ma mère laissa éclater un rire nerveux. Je l'observai avec stupéfaction : je ne l'avais jamais vue dans un tel état d'excitation.

— Monsieur Falzon... Adam... n'est en ville que depuis quelques jours, déclara-t-elle. Nous sommes extrêmement

chanceux qu'il ait pu se joindre à nous ce soir.

Chanceux ? Je n'y croyais pas un instant. Cette soirée avait évidemment été orchestrée, tout comme notre rencontre au gala. Il y a encore quelque temps, j'aurais été très étonnée que ma famille invite un homme à la réputation aussi sombre que celle d'Adam. Mais maintenant que je savais jusqu'où ils étaient prêts à aller pour atteindre leurs objectifs, je n'étais plus du tout surprise. Au contraire, en les observant tous les trois devant moi, je me sentis plus que jamais impuissante.

Bien que très troublée par la beauté d'Adam, je ne pouvais pas me laisser manipuler ; je refusais que ma volonté soit à ce point bafouée et que l'on décide ainsi de mon avenir à ma place. Mais si je partais, je pouvais être sûre que mon père refuserait catégoriquement de me donner accès à l'argent dont j'avais si cruellement besoin. Et je pourrais attendre longtemps avant qu'il ne pardonne ma désobéissance et m'accorde quoi que ce soit.

Je devais donc faire en sorte de faire face à mes parents et à Adam tout en obtenant ce que je voulais. J'avais le sentiment d'être sur une corde raide.

— Nous avons beaucoup de chance, en effet. Quel dommage que vous ne puissiez rester plus longtemps avec nous, rétorquai-je !

Une pointe de surprise éclaira son visage d'une beauté indécente. Il eut presque l'air de m'admirer. Je ne doutais pas qu'il savait parfaitement que ma cordialité n'était que feinte, mais cela ne sembla pas le déranger le moins du monde.

— Qui sait... Peut-être trouverai-je une raison de prolonger mon séjour ? répondit-il en souriant.

Mes parents échangèrent un rapide regard de satisfaction. Je voulais croire qu'ils n'étaient pas aussi déterminés que Grand-mère à me jeter dans les bras d'Adam, mais je ne

pouvais pas en être absolument certaine. Ils semblaient en tout cas très heureux du déroulement de la rencontre.

Ma gorge se noua. À ce moment-là, j'aurais donné n'importe quoi pour appartenir à une famille normale. Bien sûr, je savais que toutes les familles avaient leurs problèmes, mais j'aurais voulu être aimée et valorisée pour moi-même, et non pour la manière dont je pouvais être utilisée.

Heureusement, avant que je ne cède à la souffrance et à la colère qui régnaient en moi, Steven réapparut pour annoncer que le dîner était prêt.

— Passons à table ! déclara ma mère, radieuse.

CHAPITRE 9

Grace

D'un geste gracieux, ma mère indiqua la direction de la petite salle à manger. L'appartement disposait également d'une grande salle à manger pouvant accueillir plusieurs dizaines d'invités, celle dans laquelle nous dînions ce soir était réservée aux occasions plus intimes.

Mon père et ma mère laissèrent tous les deux passer Adam qui s'avança et m'offrit son bras. J'hésitai un instant avant de le prendre : je craignais que cela ne réduise à néant tous mes efforts de *conserver mon sang-froid*. Je me sentais en effet très vulnérable face au souvenir de son odeur, de sa peau, de la chaleur de son corps... Je me ressaisis.

Malgré mes talons, Adam me dépassait de plusieurs centimètres. Je sentais à travers la toile de laine de son costume sur mesure ses tendons et ses muscles sous sa peau ferme. Je me pris à imaginer ce que ressentirais en étant entièrement contre lui. C'était la première fois qu'un homme me faisait un tel effet.

Je ne me comprenais plus moi-même. J'aurais dû être immédiatement repoussée par cette violence que je ressentais clairement en lui, au-delà de son apparente courtoisie. Mais au lieu de cela, je la trouvais à la fois excitante et, bizarrement, même rassurante. Je ne me reconnaissais plus.

Je réfléchissais à tout cela lorsque nous arrivâmes à la table de la salle à manger. Adam lâcha mon bras et tira légèrement ma chaise ; nos corps se frôlèrent lorsque je m'assis.

Je pensai d'abord que nous ne l'avions voulu ni l'un ni l'autre, mais en sentant ses doigts glisser sur ma nuque découverte, je compris qu'il l'avait fait exprès. Un frisson de plaisir me parcourut. Je sentis mes mamelons se durcir et dus étouffer un soupir de plaisir.

Le regard complice qu'il me lança lorsqu'il s'assit à côté de moi ne laissait aucun doute sur le fait qu'il avait parfaitement saisi l'effet que ses doigts avaient eu sur moi. Je décidai de me reprendre. Il fallait au moins que je trouve un moyen de rétablir un équilibre entre nous.

La salle à manger familiale donnait également sur le parc. On apercevait vaguement au loin les lumières de la circulation. Tout autour de nous, la ville suivait son cours : des millions de personnes qui espéraient, rêvaient, luttait. Mais, alors que les minutes passaient, je me sentais de plus en plus étrangère à tout cela. J'étais irrésistiblement attirée par l'homme qui se tenait à mes côtés. Tous mes sens étaient centrés sur lui.

Tout ce qui était autour de nous – les tentures en soie de Chine, les meubles Chippendale, les œuvres d'art – me semblait être en total désaccord avec la puissance et la dangerosité d'Adam. Cela ne faisait que mettre en valeur la force autoritaire de son aura.

Je réalisai que, si j'étais en train de jouer un rôle, cela n'était pas le cas pour lui. Il était exactement comme il l'avait été lors de nos deux rencontres précédentes : fier, sûr de lui, dans le contrôle. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il dissimulait ses véritables motivations.

L'apéritif ayant été servi, les discussions autour de la table prirent une tournure légère et banale : nous parlâmes du beau temps, du fait que le prix de l'immobilier à New York était sur le point de dépasser celui de Londres, des perspectives d'amélioration du marché des matières premières...

Lorsque mon père orienta soudain la conversation sur Adam.

— Si vous me permettez, Adam, je vous trouve très jeune pour occuper un poste aussi important, dit-il avec un sourire malicieux. Toutefois, son regard resta sérieux : ses yeux rétrécis guettaient la réaction d'Adam. Vous avez quoi, vingt-huit ans? poursuivit-il en gloussant. À votre âge, j'étais associé dans une société financière ici, à New York, et me sentais déjà très fier de ma situation. Mais j'ai l'impression que vous en êtes beaucoup plus loin que moi à votre âge...

Adam sourit avec une extrême modestie. La modestie ne semblant pas être sa qualité première, je le trouvai admirable...

— Je dois dire que je dois ma position en partie à ma famille, répondit-il. Chez nous, le fils aîné se voit toujours confier la direction des affaires familiales, sur approbation du conseil de famille, évidemment.

— Le... conseil de famille ? répéta mon père afin de demander des éclaircissements.

— Il est composé des chefs de chaque branche de la famille Falzon. C'est une sorte de conseil d'administration. J'en suis devenu membre à l'âge de quinze ans. Il y a sept

ans, lorsque j'ai atteint vingt et un ans, j'ai été nommé président du conseil.

— Si jeune ! s'exclama ma mère. Est-ce que cela est habituel dans votre famille ?

— Pas du tout, répondit Adam. Mais j'avais fait mes preuves.

Un instant, je me demandai si mes parents allaient s'enquérir de savoir comment. En constatant qu'aucun des deux ne posa de question, je compris que, comme Will, l'un et l'autre étaient au courant des rumeurs sur la mort de ses parents et de la manière violente dont Adam les avait vengés. Et cela ne sembla pas les déranger le moins du monde.

Tel était l'attrait du pouvoir et de la richesse d'Adam. Ils étaient prêts à lui offrir leur fille sur un plateau sans aucune hésitation. Un frisson me parcourut. Ma main tremblait alors que je pris mon verre de vin et le portai à mes lèvres. Je n'en bus qu'une gorgée, souhaitant avant tout garder les idées claires.

— J'imagine que vous avez beaucoup de responsabilités ? dit mon père.

— En effet, répondit Adam. Je ne le regardais pas, mais je sentais ses yeux sur moi alors qu'il poursuivait. Les décisions que je prends affectent non seulement le bien-être de ma famille, mais également la vie des familles qui nous servent depuis des générations. Il est de mon devoir d'assurer leur bien-être, pas uniquement sur le plan matériel : je fais aussi en sorte qu'elles vivent dans la paix et la dignité. Cela est plus important que tout le reste.

Ses mots me surprirent. Je le voyais tellement comme un meurtrier sanguinaire et – plus troublant encore – comme l'homme le plus séduisant que j'avais jamais rencontré, que j'avais même oublié qu'il pût y avoir autre chose en lui.

Pourtant, il venait de témoigner d'un véritable engagement envers le bien-être d'autrui, ce qui était bien

loin des préoccupations de ma famille ou du monde qui m'entourait. Je dus faire appel à ce qu'il me restait de mes cours d'anthropologie et d'histoire à l'université pour rebondir sur ce qu'il venait de dire.

— Ce que vous décrivez ressemble beaucoup à ce qui était le fondement de toutes les sociétés humaines, dis-je. Personne ne vivait pour soi-même ; chaque membre de la communauté avait des devoirs et des obligations envers les autres.

Mon intervention parut clairement le surprendre. *Oui, Monsieur Falzon, j'ai aussi un cerveau !*

Il acquiesça.

— Exactement. Le fait qu'une grande partie du monde moderne ait oublié ce système au profit d'un système basé sur l'exploitation importe peu. Pour nous, rien n'a changé, me répondit-il.

— Mais, intervint ma mère, j'imagine que votre vie n'est pas que devoir ? Vous faites certainement ce que vous voulez, non ?

Pour la première fois, je perçus dans son sourire une légère mélancolie.

— Je n'ai pas été élevé dans cette mentalité. Heureusement, j'ai la capacité de remplir mes obligations, répondit-il calmement

La facilité avec laquelle il parlait de lui attisa ma curiosité.

— Depuis combien de temps votre famille est-elle à Malte ? demandai-je, oubliant qu'il n'était pas raisonnable de m'intéresser à lui.

— Nous sommes arrivés sur l'île au printemps 1091, peu de temps après Pâques, répondit-il de manière très factuelle, comme s'il s'agissait d'événements survenus à peine quelques décennies auparavant. Mes ancêtres faisaient partie de la vague de conquérants normands qui avaient déjà envahi la Sicile. Ils ont aimé Malte et ont décidé d'y rester.

— Il y a plus de neuf cents ans..., m'étonnai-je. C'est incroyable !

— En effet. Mais en regardant les choses autrement, on peut dire que nous sommes à Malte depuis bien plus longtemps que cela.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je.

Il sourit, comme s'il anticipait ma réaction à ce qu'il allait dire.

— Lorsque mes ancêtres normands sont arrivés sur l'île, ils ont très vite demandé les mains des filles des anciennes familles musulmanes et byzantines qui dirigeaient Malte avant eux.

Cette révélation me fit frissonner. J'imaginai parfaitement les hommes de la famille Falzon, tous dotés de la même sauvagerie impitoyable qu'Adam au même âge, réduisant à néant toute tentative de les empêcher de prendre ce qu'ils avaient certainement considéré comme leur dû...

— Vraiment ? demandai-je sans le quitter des yeux. Comment ces femmes ont-elles réagi ?

Il haussa les épaules.

— Certaines ont résisté, en tout cas au début. Mais il semble que les mariages aient finalement tous été heureux. De toute façon, mes ancêtres ont fait ce que tous les conquérants faisaient à cette époque. Ces vieilles familles avaient fait la même chose avec les familles grecques et romaines qui peuplaient Malte avant elles. Nous sommes les héritiers de tous ces peuples.

J'essayai de comprendre ce qu'il disait. Sa lignée paternelle remontait à presque un millénaire. Mais de son côté maternel, d'après ses propres mots, son héritage remontait à bien plus loin.

Pas étonnant qu'il ait eu un sens du devoir si développé. Il avait été élevé pour cela. Il avait certainement compris, depuis son plus jeune âge, ce que signifiait appartenir – dans

son sang, dans ses chairs, jusque dans son âme – à quelque chose de beaucoup plus grand que soi. Il portait en lui le devoir de transmettre cette appartenance aux générations futures.

— Votre maison à Malte doit être extraordinaire, s'enquit ma mère, ses yeux s'illuminant à cette pensée. L'art... les antiquités...

D'un seul coup, je réalisai qu'elle m'avait fourni l'occasion parfaite.

— Vos parents étaient collectionneurs d'art, n'est-ce pas ? intervins-je rapidement. Mais il me semble qu'ils s'intéressaient surtout à l'art moderne ?

Adam ne laissa rien paraître, mais cela ne m'empêcha pas de ressentir la soudaine vague de surprise, de colère et... de douleur ... qui le submergea.

Pour la première fois, je l'avais pris au dépourvu. J'étais partagée entre la satisfaction d'avoir pris le dessus sur lui et la crainte de sa réaction.

— Comment savez-vous tout cela à leur sujet ? me demanda-t-il avec une voix plus basse, plus maîtrisée, plus glaçante...

— L'un de mes professeurs d'histoire de l'art nous a parlé d'eux un jour, répondis-je.

J'hésitai à poursuivre, mais le besoin de dire ce que je pensais réellement était trop fort.

— Je suis désolée de ce qui leur est arrivé. Vous étiez si jeune...

Je ne voulais pas imaginer l'enfant qu'il avait été, mais je ne pus m'en empêcher. Quel genre de personnes ses parents avaient-ils été ? L'avaient-ils aimé ? Si oui, Adam l'avait-il su ? Avaient-ils fait en sorte qu'il se sente en sécurité, protégé, chéri, avant d'être assassinés dans un acte de violence terrible ?

En pensant à tout cela, je compris – en tout cas jusqu'à un certain point – la violence qu'il portait en lui. Mais il n'était plus un petit garçon. Il était désormais un homme à la tête de ce qui s'apparentait à un empire. Il avait certainement appris à maîtriser ses pulsions les plus sombres.

Croire cela aurait dû me rassurer un peu. Mais je n'étais pas assez naïve pour ne pas me rendre compte que la capacité d'Adam à canaliser ses pulsions le rendait encore plus dangereux qu'il ne l'avait été lorsqu'il n'était qu'un jeune garçon meurtri essayant désespérément de surmonter son chagrin.

Aussitôt, je réalisai à quel point j'avais eu tort de prendre le risque de creuser en lui. Mon instinct de survie aurait au contraire dû me pousser à essayer d'échapper à son attention, non de l'attirer.

D'après son regard, je compris que tout ce que j'avais réussi à faire était d'aiguiser son intérêt pour moi.

Je détournai les yeux, trop décontenancée pour continuer à soutenir son regard. La conversation se poursuivit, mais autour de sujets moins délicats. Je n'écoutais que vaguement, prenant soin toutefois d'intervenir de temps en temps afin de ne pas attirer l'attention.

Tout au long du repas, il ne fit que charmer mes parents. Il le faisait avec une telle facilité – quelques mots bien placés, un sourire dans ma direction, un regard prolongé comme s'il ne pouvait pas détacher ses yeux – que je fus impressionnée.

— Haven House me semble être une initiative très louable. C'est tout à l'honneur de Grace d'avoir choisi d'y participer, alla-t-il même jusqu'à dire.

— C'est vrai, convint mon père, sans rougir du fait qu'il avait pourtant très clairement désapprouvé ce projet, me demandant même pourquoi je m'obstinais à vouloir perdre

mon temps avec des gens qu'il avait qualifié de « déchets et de racailles ». Il suffisait en fait pour lui que mon implication dans Haven House paraisse acceptable aux yeux d'Adam.

J'en fus d'ailleurs reconnaissante à Adam. Son soutien allait peut-être me permettre de convaincre plus facilement mon père de me donner accès aux fonds dont j'avais besoin. Mais comment me concentrer sur cet objectif alors que j'étais si troublée par Adam ? Au moment du dessert, je décidai de reporter toute discussion avec mon père. Je devais pour ça être fraîche et avoir l'esprit vif.

Il était clair que l'intérêt d'Adam pour moi m'avait fait monter dans l'estime de mes parents. Je devais laisser ce nouveau statut s'enraciner pendant un jour ou deux avant d'essayer d'en tirer profit. Malgré cela, je prétendis vouloir rester encore un peu lorsqu'Adam annonça son départ. Je ne voulais pas qu'il insiste à nouveau pour me déposer chez moi – ce qu'il ne fit d'ailleurs pas, à mon grand soulagement.

— Quel jeune homme formidable, lança ma mère dès qu'il fut parti et qu'il l'eut chaleureusement remercié pour cette magnifique soirée. Tu as été parfaite, ma chérie, ajouta-t-elle en me souriant.

— C'est vrai qu'il est très bien, convint mon père.

Il me regarda en plissant les yeux.

— Tu l'avais déjà rencontré, Grace ? Lorsque tu es allée en Europe peut-être ?

Je fis non de la tête.

— Nous nous sommes rencontrés pour la première fois au gala.

— Eh bien, de toute évidence tu lui as fait une très bonne impression, déclara ma mère. Selon ta grand-mère, c'est lui qui s'est arrangé afin que tu y sois, renchérit-elle, laissant éclater sa joie.

— C'est en effet ce qu'elle m'a fait comprendre, répondis-je avec un léger sourire forcé. Il faut que j'y aille.

— Déjà ? s'étonna mon père. Adam aurait pu te déposer chez toi.

Ma mère lui jeta un rapide coup d'œil.

— Grace a raison de maintenir une certaine distance, du moins pour le moment. Il ne me semble pas être du genre à aimer les choses trop faciles.

Mon père hésita, mais, se souvenant peut-être de la manière dont il avait épousé la fille d'une vieille famille de Boston réputée, mais ruinée, il s'en remit à son jugement.

— Très bien, conclut-il. Je vais faire avancer la voiture.

— Ce n'est pas la peine, dis-je rapidement. Je vais demander au portier de m'appeler un taxi.

Ma mère m'embrassa pour me dire au revoir, me prenant cette fois-ci dans ses bras. Je parvins à prendre sur moi suffisamment longtemps pour leur souhaiter bonne nuit à tous les deux avant de quitter l'appartement.

J'avais survécu à ce dîner de famille qui ressemblait à une embuscade. Mais lorsque je fus dans l'ascenseur, je ne me sentis pas soulagée pour autant. Au contraire, je me demandais déjà quelle serait la prochaine action d'Adam Falzon.

Le pire était qu'une partie de moi était impatiente de le découvrir.

CHAPITRE 10

Adam

*M*on père était un homme éminemment éduqué : érudit, philanthrope et – comme l’avait fait remarquer Grace – véritable mécène. En outre, il était un excellent chef de famille, efficace et compétent. Il ne recourait à la violence qu’à de rares occasions, uniquement lorsque cela était nécessaire et sans en retirer un quelconque plaisir.

Après sa mort, je dus me rendre à l’évidence : ma ressemblance avec lui, dont j’étais si fier lorsque j’étais enfant, n’était qu’apparente. Une sorte de camouflage qui me servait à me protéger, comme le faisaient certains animaux sauvages. En réalité, j’appartenais à une époque plus primitive.

Leur mort me plongea dans un chagrin sauvage et brutal qui se transforma en rage avant même que je n’assiste à leur enterrement. Je ressentais une fureur pure, incandescente, qui annihilait tout ce qu’il pouvait y avoir d’humain en moi. Même après toutes ces années, cette fureur était toujours là. Violente, absolue.

Si je n'en avais rien fait, cette colère frénétique aurait pu me détruire. Mais canalisée... contrôlée... elle était au contraire ma force.

Je devais mon salut à Rolf. Cet ancien colonel de l'armée suisse avait été le fidèle bras droit de mon père ; sa présence discrète m'avait accompagné durant toute mon enfance. À la mort brutale de mes parents, il se fit plus présent. Si, en surface, ma vie resta celle d'un riche héritier – bien qu'orphelin – d'une famille aristocratique, en réalité, elle fut transformée au plus haut point.

C'est Rolf qui m'a fait connaître les endroits réservés à quelques privilégiés – les écoles privées et les camps d'entraînement où l'art de la guerre était encore enseigné à l'élite dirigeante de ce monde. Au début, je refusais de me plier aux contraintes imposées par ces lieux. Mais j'avais compris petit à petit que seule la discipline personnelle me permettrait d'accomplir mon destin.

J'étais né pour tuer.

Pas uniquement par vengeance — bien que la vengeance m'ait été salutaire. Mais tuer les responsables de la mort de mes parents avait également été un moyen de contenir toute volonté de nuire aux Falzon et à ceux qui travaillaient pour nous. Dans les années qui suivirent l'accident, quelques-uns qui tentèrent de nous atteindre périrent.

La destruction était devenue mon salut.

Elle était au cœur de ma vie. Mon environnement était stérile et dur.

J'avais pensé à cela lors du dîner avec Grace et ses parents. Pendant un bref instant, j'avais été tenté de croire que j'étais réellement ce jeune homme bien né attiré par une charmante jeune femme. Quoi de plus naturel, après tout, que d'essayer de la séduire tout en ayant l'approbation de ses parents ? C'était typique du vieux monde, bien sûr, mais je venais du vieux monde...

Mais la réalité était tout autre.

L'indignation que Grace avait affichée devant mon refus de respecter sa volonté m'avait provoqué. Au point que je m'étais laissé aller à la tentation de la toucher. Je sentais encore le frisson qui la parcourut lorsque mes doigts effleurèrent sa nuque vulnérable. La bête qui sommeillait en moi fut comblée. Mais cela ne changeait rien.

Objectivement, elle était plus que baisable. Mais le choc brutal du désir que j'avais ressenti la première fois que je l'avais vue en chair et en os m'étonnait encore. Il fallait que je sois très prudent, car cela risquerait de lui donner un pouvoir sur moi qu'elle ne devait pas avoir.

Ce fut notamment le cas lorsque je vis de la compassion et de l'empathie dans ses yeux au moment où nous évoquâmes mes parents...

Je ressentis tout à coup une nostalgie qui réveilla le peu de sensibilité qui me restait. Je décidai de l'ignorer et regardai la rue. Une pluie fine s'était mise à tomber. Partout ailleurs dans la ville, la soirée ne faisait que commencer ; mais ici, dans ce quartier calme et résidentiel, les gens récupéraient, se préparant à affronter la journée de travail du lendemain.

Quelques heures plus tôt, j'avais vu Grace descendre d'un taxi et entrer dans son immeuble. Depuis, d'autres personnes étaient également entrées, seules ou en couple. Je remarquai avec satisfaction que Will Foster n'en faisait pas partie, pas plus que les autres hommes qu'elle aurait pu considérer comme des amants convenables. Elle était seule.

Je pensai que cela me plaisait uniquement parce que cela simplifiait ce qui était sur le point de se passer. Mais, en réalité, le simple fait d'imaginer les mains d'un autre homme sur elle faisait monter en moi une colère sourde.

— C'est le moment, déclara Rolf.

Je jetai un coup d'œil à cet homme grand et sombre à côté de moi. Tout était en place. Il n'y avait plus qu'à mettre en

œuvre le plan que j'avais méticuleusement élaboré avant de venir à New York.

Mes narines se dilatèrent. Je sentais le parfum iodé du port se mêler aux arômes qui émanaient du bar et du restaurant chinois qui se trouvaient à proximité. La lumière des lampadaires s'intensifia en même temps que mes sens. Une énergie soudaine m'envahit.

— Les hommes savent que je suis le seul à pouvoir la toucher ?

Rolf me jeta un coup d'œil rapide.

— Oui, se contenta-t-il de répondre

— Alors, allons-y, ordonnai-je avec un signe de tête.

Grace

En ouvrant la porte de mon appartement, je me sentis épuisée. Être avec mes parents était toujours un moment stressant, surtout ces derniers temps. Mais la présence d'Adam avait ajouté un stress supplémentaire. Je n'avais qu'une envie : me détendre. Je pris une douche chaude, enfilai un short et un caraco, et me mis au lit.

J'avais besoin d'une bonne nuit de sommeil avant d'affronter mon père. La simple idée de le revoir me noua l'estomac. Nous n'avions jamais été intimes ; il avait toujours été beaucoup plus proche de mes trois frères aînés. Mais, sachant ce que j'avais découvert sur lui, être dans la même pièce que lui était déjà assez difficile ; le convaincre de me donner ce que je voulais le serait encore plus.

Me mettant sur le côté, j'essayai de penser à quelque chose de plus agréable, n'importe quoi peu important. Mais en réalité, je ne pensais qu'à une seule chose : Adam. Ses yeux, sa voix, ce que j'avais ressenti lorsque ses doigts effleurèrent ma nuque...

Je soupirai et retournai mon oreiller, essayant de trouver une position plus confortable.

En vain. Mon esprit ne pouvait se détacher de la lueur de ses yeux bleus de glace, de sa fossette qui apparaissait furtivement de temps à autre, et de sa bouche si indécentement attirante...

Je décidai de réciter les tables de multiplication dans ma tête : ce serait certainement assez ennuyeux pour canaliser mes pensées et m'endormir.

Un peu plus tard, je me réveillai brutalement. La pièce était sombre et silencieuse. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était ni de ce qui m'avait réveillée.

Tout à coup, je vis une ombre se tenir à côté de mon lit.

Je n'eus besoin que d'une milliseconde pour réaliser ce qu'il se passait : quelqu'un était entré dans mon appartement ! J'étais terrassée par la peur.

De manière instinctive, je tentai de sortir de mon lit, mais un bras puissant me prit par la taille et m'en empêcha. Je me mis alors à crier jusqu'à ce qu'une main large recouverte d'un gant de cuir recouvre ma bouche.

J'étais plaquée contre le matelas, totalement paniquée. Je me débattis de toutes mes forces. Mais, malgré l'instinct de survie qui me poussait à me surpasser, ma force n'était rien comparée à celle de cet homme, dont je ne connaissais pas l'intention – me violer ? me tuer ? –, mais qui me plongeait dans un sentiment de danger extrême.

Ma peur devenant de plus en plus grande, des larmes se mirent à couler sur mon visage. Je me méprisai pour cela, mais la terreur était plus forte que ma fierté.

J'aurais voulu essayer de le convaincre de me laisser, le supplier, tenter le tout pour le tout, mais avec sa main sur moi, aucun son ne sortait de ma bouche. Je ne pus que regarder horrifiée, la seringue qu'il tenait dans son autre main. À cette vue, je perdis le peu de raison qu'il me restait encore et je me débattis de plus belle. Cela n'aboutit qu'à énerver légèrement mon attaquant, et le peu de satisfaction que j'aurais pu en retirer s'évanouit immédiatement.

La piqûre de l'aiguille dans mon cou fut la dernière chose que je ressentis avant de sombrer dans un sommeil profond.

Je revins à moi quelque temps plus tard. J'eus le sentiment instinctif que quelque chose n'allait pas, mais je n'arrivais pas à savoir ce que c'était. Peu à peu, je pris conscience que ma tête me faisait mal et que tout mon corps était engourdi.

Je paniquai : avais-je été victime d'un accident ?

Mes paupières étaient lourdes comme du plomb, mais je parvins néanmoins à les ouvrir. Au début, je ne distinguais que des formes floues puis, peu à peu, ma vision se fit plus nette. Je réalisai alors que je n'étais pas dans ma chambre.

Soudain, tout me revint à l'esprit : l'inconnu, la seringue... !

Je me redressai, mais fus aussitôt prise de vertiges et de nausées. Gémissant, je me laissai retomber sur l'étroit rebord duquel je venais de me lever. Il était à peu près de la largeur d'un lit et était recouvert d'un mince matelas dur comme de la pierre.

La lumière trop forte des néons fixés au plafond me faisait mal aux yeux. Doucement, je tournai la tête et tentai de mieux comprendre l'endroit où je me trouvais. Le sol, le plafond et trois des murs qui m'entouraient semblaient tous être en béton. Quant au quatrième mur...

Il était constitué de barres en fer qui s'étendaient sur toute la hauteur de ce qui ne pouvait être qu'une cellule de

prison.

En les voyant, je me mis à trembler violemment. Je fus encore plus terrifiée lorsque je constatai que je ne portais plus le short et le caraco que j'avais mis avant de me coucher. À la place, on m'avait enfilé un sac en jute rugueux qui m'arrivait aux genoux, avec des trous pour la tête et les bras.

Réaliser que quelqu'un m'avait déshabillée pendant que j'étais inconsciente me donna un haut-le-cœur. J'eus à peine le temps de m'asseoir et d'attraper le seau en métal placé à côté du rebord. Je vomis pendant de longues et douloureuses minutes, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien dans mon estomac. Lorsqu'enfin je relevai la tête, j'étais encore prise de spasmes violents.

Haletante, je m'appuyai contre le mur et combattis une vague de panique. Je n'avais jamais ressentie une peur aussi violente. J'étais anéantie par la peur.

J'essayai de me convaincre que j'avais la chance d'être toujours en vie. Mais pour combien de temps ? J'avais été droguée et enlevée, emmenée dans un lieu inconnu, dépouillée de mes vêtements et emprisonnée dans une cellule. Mais pourquoi ?

Grand-mère ou mon père avaient-ils découvert que j'avais surpris une conversation ? Avaient-ils l'intention de me garder ici jusqu'à ce que je ne sois plus un danger pour eux ? Mais, avec ce que j'avais découvert, comment pourrais-je un jour ne plus être un danger pour eux ?

À l'idée que j'allais peut-être passer le restant de mes jours dans un endroit aussi terrifiant, j'eus envie d'éclater en sanglots. Je réprimai cet accès de tristesse en frottant mes mains sur mon visage et me forçai à réfléchir posément.

Je connaissais suffisamment ma famille pour savoir que s'ils avaient découvert que je savais, ils ne m'auraient pas enfermée dans une cellule. En tout cas pas dans une cellule

qui ne soit pas capitonnée. En effet, ils m'auraient certainement fait interner dans une clinique psychiatrique privée et auraient veillé à ce que je sois suffisamment droguée pour ne plus représenter une quelconque menace.

Mais si ma famille n'était pas derrière tout ça, qui l'était ?

Malgré notre image de famille dévouée à son pays, la réalité était bien différente. Notre soif de richesse et de pouvoir nous avait attiré un grand nombre d'ennemis. L'un d'entre eux avait-il décidé de se venger pour quelque chose que nous aurions fait ou dont il nous suspectait ?

Ou bien s'agissait-il d'un maniaque ? Un fou obsédé par moi ?

Je repensai à l'homme qui m'avait agressée, à sa force immense, et à mon impuissance lorsque j'avais vainement tenté de lui résister...

Je me sentis écrasée par le poids de ce qui était en train de m'arriver et soudainement incapable de supporter plus longtemps la situation. Je me levai du rebord sur lequel j'étais assise et me jetai contre les barres en fer.

« Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir ! », hurlai-je, les mains agrippées aux barreaux.

Le son de ma voix – si faible et si râpeuse – me choqua. Ce n'est qu'alors que je réalisai à quel point j'avais soif. Chaque muscle de mon corps était douloureux et mon esprit était sur le point de s'effondrer. Mais je ne pouvais pas m'arrêter. Je ne pouvais pas abandonner. Je ne le ferais jamais.

— Laissez-moi sortir !

De l'autre côté des barreaux se dressait un autre mur en béton, entièrement vide, devant lequel passait un étroit couloir. Alors que je fixais le sol, ma gorge nouée par la peur, la porte au fond du couloir s'ouvrit.

Un homme immense entra, sa silhouette se découpant dans la lumière du couloir. Il était habillé tout en noir, y

compris la cagoule qui lui couvrait la tête et les gants sur ses mains.

Sa vue me terrorisa. Je lâchai les barreaux et reculai vers le fond de la cellule, regardant frénétiquement autour de moi. À part le rebord en ciment fixé à l'un des murs en béton et des toilettes chimiques dans un coin, la cellule était entièrement vide. Il n'y avait ni fenêtre ni aucune autre porte que celle au milieu des barreaux et qui semblait parfaitement verrouillée. N'ayant nulle part où aller, aucun endroit où me cacher, ni aucun espoir de pouvoir m'échapper, je me sentis comme un animal piégé.

J'entendais dans mes tympans le son de mon cœur qui battait à tout rompre. Des images terrifiantes de viols, de saccages, et de mort envahirent mon esprit. Tremblant des pieds à la tête, je ne pus que regarder avec une terreur croissante mon ravisseur se diriger vers moi.



PARTIE II

CHAPITRE 11

Grace

*J'*étais secouée de spasmes si violents que je craignis de m'effondrer. Instinctivement, j'enroulai mes bras autour de moi. L'homme qui s'approchait de moi avait l'air tout droit sorti d'un cauchemar. Avec sa tenue entièrement noire, on aurait dit le diable en personne.

Pour moi, il l'était en tout cas.

Trop terrifiée pour détourner le regard, je le fixais en me remémorant la sensation de son gant en cuir sur ma bouche tandis que, de son autre main, il plantait une seringue dans mon cou. Le goût du cuir sur mes lèvres était si tenace que, pendant un bref instant, j'eus l'impression que j'allais vomir à nouveau.

Mais je n'avais plus rien dans l'estomac. Quel que soit le médicament qu'on m'avait administré, il devait être particulièrement puissant. Je ne savais pas combien de temps j'avais perdu conscience, mais c'était le dernier de mes soucis.

— Qui êtes-vous ? prononçai-je dans une sorte de râle. Entre les nausées et la terrible soif qui m'assaillait, je pouvais à peine parler.

Détestant de me sentir à ce point diminuée, je tentai à nouveau :

— Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi faites-vous cela ?

Il ne me répondit pas tout de suite, mais je sentais qu'il me fixait, observant avec attention toutes les parties de mon corps. Le sac de toile rugueuse qu'on – lui ? – m'avait enfilé couvrait davantage mon corps que le short et le caraco que j'avais mis pour la nuit, néanmoins, je me sentis exposée encore davantage, comme si une part de mon identité m'avait été enlevée en même temps que mes vêtements.

Je fus rassurée de constater qu'il n'avait pas tenté d'entrer dans la cellule. Je ne savais pas ce que j'aurais fait si cela avait été le cas. Ni d'ailleurs ce que j'aurais *pu* faire.

— Comment vous appelez-vous ? me demanda-t-il soudain, alors que j'avais presque abandonné tout espoir de réponse de sa part.

La cagoule qu'il portait devait contenir une boîte de distorsion. Une façon supplémentaire de dissimuler son identité, alors que je me sentais moi-même si inexorablement exposée.

— Mon nom ? répétai-je.

Pourquoi une telle question ? Il devait forcément savoir qui j'étais.

— Ton nom ! insista-t-il.

— Je m'appelle Grace Delaney, répondis-je après avoir lentement inspiré et expiré.

— Que t'est-il arrivé ?

Encore une question qui n'avait aucun sens, posée avec la même voix inhumaine. J'hésitai à lui répondre, mais surtout je ne voulais pas le provoquer. S'il voulait jouer à ce jeu

étrange, je devais accepter d'y participer. Au moins pour le moment.

— Je ne sais pas... j'ai été enlevée... je ne sais pas pourquoi ni où je suis, répondis-je d'une voix tremblante, malgré tous mes efforts pour avoir l'air calme. Je me mordis les lèvres afin de réprimer mon envie de pleurer. Je refusais catégoriquement de craquer devant lui.

— Qu'est-ce que tu veux ? me demanda-t-il.

Je le haïssais ! M'avoir enlevée et droguée ne lui suffisait pas ? Il voulait en plus que je lui montre mon angoisse ?

— Je veux rentrer chez moi ! Laissez-moi sortir d'ici !

Il me regarda quelques instants. J'attendais, me préparant à devoir répondre à une autre question cruelle, mais aucune ne vint. Sans plus de mots, l'homme se retourna et marcha le long du couloir jusqu'à la lourde porte en métal du fond.

Il l'ouvrit sans faire de bruit. En revanche, le bruit sourd de la porte qui claqua retentit sur les murs en béton de ma cellule et résonna violemment en moi.

Une fois seule, j'accusai le coup de la scène que je venais de vivre. Les bras toujours enroulés autour de moi, je me recroquevillai sur moi-même et restai ainsi le temps de prendre plusieurs inspirations profondes dans une sorte de sanglot. Lorsqu'après plusieurs minutes je me redressai, je tremblais toujours, mais moins intensément.

J'avais survécu à la rencontre avec mon ravisseur – c'était déjà ça...

Mais cela ne changeait rien au fait que j'étais toujours tenue prisonnière. Lentement, je me forçai à contempler mon environnement. Je n'avais observé les lieux que vaguement au moment de mon réveil. Maintenant, je les observai plus attentivement, espérant contre tout espoir trouver quelque chose qui pourrait m'aider à m'échapper ou, au moins, à me défendre.

Mis à part l'étroit rebord recouvert d'un mince matelas et des toilettes chimiques, la cellule était entièrement vide. Je fus frappée de constater que tout avait l'air neuf. Le béton ne présentait ni éclats ni taches ni à l'intérieur de la cellule ni de l'autre côté des barreaux. Même le matelas semblait n'avoir jamais été utilisé auparavant.

Cette nouveauté était étrangement rassurante, suggérant, en effet, que je n'étais pas tombée entre les mains de criminels chevronnés qui utilisaient régulièrement ce lieu. Mais ce réconfort disparut aussitôt lorsque je pensai que, peut-être, cette pièce et cette cellule avaient été créées spécialement pour moi.

Cette idée était effrayante. Quelle que soit la raison de mon enlèvement, l'homme à la cagoule s'était donné beaucoup de mal pour s'assurer que je ne puisse pas m'échapper.

Ou, en tout cas, celui qui avait commandité mon enlèvement. Ce n'était peut-être pas lui après tout, même si son attitude indiquait très clairement qu'il était habitué à contrôler les autres.

Pourquoi avais-je été enlevée ?

La rançon était l'explication la plus probable. Pourtant, si je venais d'une famille riche, je savais qu'ils ne paieraient pas facilement pour ma libération. J'étais peut-être sur le point de découvrir exactement quelle valeur j'avais à leurs yeux...

Plus que je n'aurais pu le savoir quelques jours auparavant en tout cas, c'était certain. Ironiquement, l'intérêt qu'Adam Falzon me portait et que j'avais tenté de décourager allait peut-être me sauver.

Lentement, je m'assis sur le rebord et essayai de mettre de l'ordre dans mes pensées. Mais aussitôt, je pris conscience du mauvais état physique dans lequel je me trouvais. J'avais de plus en plus soif, à tel point que ma

langue et mes lèvres desséchées me faisaient mal. La toile de jute qui me recouvrait ne me protégeait pas du froid qui régnait dans la cellule. Je me demandais jusqu'à quel point la température pouvait baisser sans que je meure d'hypothermie ?

Je regardai la chair de poule sur mes bras. Tout à coup, j'eus le souffle coupé : dans le creux de mon coude droit, j'avais une petite plaie entourée d'une ecchymose qui virait déjà au bleu. Jusque-là, j'avais pensé que le seul médicament qu'on m'avait administré était celui que contenait la seringue. Mais je compris, à ce moment-là, qu'on avait dû me relier à une intraveineuse. Pourquoi ? Combien de temps étais-je restée inconsciente ? Je savais que j'avais été déshabillée, mais que m'avait-on fait d'autre pendant que je dormais ?

Les hypothèses auxquelles je pensai m'horrifièrent. Je retins un sanglot et portai mes genoux contre moi, les serrant dans mes bras. Je ne pouvais pas perdre le contrôle, je ne le ferais pas. Mais à mesure que le temps passait, je sentis mon courage s'éroder et l'impuissance me submerger.

De chaudes larmes brûlèrent mes yeux et coulèrent sur mes joues. Mon corps était déchiré par des sanglots que je n'avais plus la force de retenir, provoquant en moi une violente sensation de défaite.

Au bout de quelques minutes, la lourde porte en métal au bout du couloir s'ouvrit à nouveau. Je relevai la tête, terrifiée à l'idée que j'allais peut-être revoir l'homme cagoulé. D'un bond, je me remis sur mes pieds et essuyai mes larmes d'un revers de manche, faisant de mon mieux pour me préparer à ce qui m'attendait.

CHAPITRE 12

Grace

Ce ne fut pas l'homme qui franchit la porte, mais une femme. Petite, un peu ronde, elle portait une longue jupe et un chemisier ample, avait un foulard sur la tête qui recouvrait ses cheveux, et son visage...

Je retins de justesse un rire nerveux.

Elle avait le visage de Marilyn Monroe. Il s'agissait en fait d'un masque en latex. La bouche rouge brillante de la star blonde était en forme de sourire éclatant. Je m'attendais presque à l'entendre dire quelque chose d'adorable avec le ton sexy de la célèbre voix de chaton inoffensif.

Mais la femme resta silencieuse alors qu'elle se dirigeait vers ma cellule. Lorsqu'elle fut au niveau de la porte des barreaux, elle s'arrêta et me montra ce qu'elle avait apporté.

Une bouteille d'eau. Et une couverture.

À leur vue, ma soif et mes frissons redoublèrent. J'avais désespérément besoin de ces deux choses, mais la femme ne donna pas l'impression de vouloir me les donner.

— Je vous en prie, suppliai-je. J'ai affreusement soif et je suis morte de froid.

Elle hésita tellement longtemps que je finis par me demander si elle parlait français. Mais, finalement, elle leva la main et me fit signe d'approcher.

Lentement, craignant de faire quelque chose qui puisse la mettre en colère ou l'alarmer, je m'approchai des barreaux. La regardant attentivement, je tendis mes mains. Alors, l'une après l'autre, elle me passa la bouteille d'eau et la couverture à travers les barreaux.

Je les tins contre ma poitrine, osant à peine croire qu'elles étaient réelles.

— Merci, lui dis-je.

Elle hocha la tête, ce qui m'indiqua qu'au moins elle me comprenait.

— S'il vous plait, je ne veux pas rester ici ! Savez-vous qui m'a enlevée ou pourquoi ? lui demandai-je, encouragée par son geste de bonté.

Pour toute réponse, elle tourna les talons.

— Attendez ! Ne partez pas ! Dites-moi au moins comment vous vous appelez...

Elle jeta un dernier coup d'œil dans ma direction puis, sans me répondre, franchit la porte dans l'autre sens. Quelques secondes plus tard, la lourde porte en métal se referma à nouveau.

J'eus néanmoins le temps d'entrevoir ce qui se trouvait de l'autre côté. Un autre mur de béton vierge qui semblait aussi neuf que les autres autour de moi. Rien qui puisse me donner un quelconque indice de l'endroit où je me trouvais.

Ou peut-être qu'au contraire c'était une indication ? Peut-être s'agissait-il d'un bâtiment neuf ou qui avait été rénové récemment ? Cela voulait-il dire que j'étais toujours à New York ? Je voulais le penser, mais mon corps me disait le contraire. Engourdie et nauséuse, j'avais l'impression

d'être restée longtemps inconsciente. Or, pourquoi cela aurait-il été nécessaire si ce n'était pour me conduire loin de la ville ?

Il pouvait s'agir d'un bâtiment neuf n'importe où. J'étais peut-être à l'autre bout du monde ? Je n'avais aucun moyen de le savoir.

J'étais seule, coupée du monde, sans aucune idée de ce qui allait se passer ensuite. Je fus anéantie par ce sentiment d'isolement. Je sentis à nouveau les larmes monter, mais parvins à les contenir. J'enroulai la couverture autour de moi et retournai m'asseoir sur le rebord.

Je surmonterais cette épreuve. Je ne savais pas comment, mais je la surmonterais. Je devais simplement être forte suffisamment longtemps pour y parvenir.

J'observai la bouteille d'eau. Le bouchon était toujours scellé et il n'y avait aucun signe d'altération. Ce détail me rassura... autant que possible en tout cas. De toute façon, même si l'eau était empoisonnée, je n'avais pas d'autre choix que de la boire. Une partie de la douleur et de la confusion mentale qui m'assaillaient était due à la déshydratation. Cela ne ferait qu'empirer.

J'hésitai un instant avant d'ouvrir la bouteille. Mais une fois que je l'eus fait, toute retenue disparut d'un seul coup. Je portai la bouteille à mes lèvres et bus à grosses gorgées. J'avais l'impression de n'avoir jamais rien bu de meilleur de toute ma vie. J'aurais pu boire toute la bouteille si une soudaine crampe d'estomac ne m'en avait pas empêchée.

Haletant, je me forçai à attendre que la douleur passe avant de continuer à boire. Je continuai ainsi, alternant les pauses nécessaires à la disparition de la douleur, et le fait de boire pour apaiser ma soif. Cet effort m'épuisa.

Lorsque la bouteille fut vide, tout ce que je réussis à faire fut de tirer la couverture plus près de moi et de m'allonger sur le mince matelas. Au début, j'avais toujours la sensation

d'être gelée. Mais, petit à petit, la chaleur de mon corps contenue dans la couverture se mit à me réchauffer.

Mes muscles, qui avaient été contractés pendant des heures, commencèrent à se relâcher. Maintenant que j'avais éteint ma soif, je réalisai que j'avais faim. Pourtant, si l'on m'avait apporté quelque chose à manger à ce moment-là, je n'y aurais pas touché. J'avais encore trop mal au ventre.

Je fixai le plafond au-dessus de moi avec un sentiment croissant d'incrédulité. Étais-je vraiment dans une cellule, détenue par un ravisseur masqué, sans savoir ce qui allait m'arriver ? Bien sûr, je savais que de telles choses se passaient, mais je n'avais jamais sérieusement envisagé d'être un jour victime d'un acte aussi cruel et fou.

Lors des événements publics, tous les membres de la famille disposaient d'un service de sécurité. Mais seuls quelques-uns – mes parents, ma grand-mère et, plus récemment, Todd – en avaient un en permanence. Si, à l'époque, je m'étais estimée heureuse que ce ne soit pas mon cas, je regrettais, à présent, amèrement ne pas avoir fait plus attention à ma sécurité. Les permis de port d'armes étaient difficiles à obtenir à New York, mais j'aurais au moins pu en faire la demande et prendre des leçons de tir.

En me disant cela, je repensai à la rapidité et la force de mon attaquant. Un frisson me parcourut. Si j'avais eu une arme sous mon oreiller, je n'aurais de toute façon pas eu le temps de la prendre, et encore moins de m'en servir.

Réaliser que je n'aurais rien pu faire pour empêcher ce qui m'était arrivé ne fut d'aucun réconfort. Surtout en prenant conscience que j'étais encore plus impuissante à empêcher ce qui allait m'arriver ensuite.

J'avais terriblement besoin de dormir. Je fermai les yeux, mais continuai de voir la lumière aveuglante des néons qui éclairait la cellule. Jusqu'à ce qu'elle commence soudain à s'estomper.

Un instant, j'eus la crainte affreuse d'être plongée dans l'obscurité totale. Mais l'intensité de l'éclairage cessa de baisser. Les lumières étaient toujours allumées, elles étaient simplement très basses.

Avec un soupir de soulagement, je relevai la couverture et me tournai sur le côté. Avant de sombrer dans le sommeil, j'eus le fol espoir que, peut-être, lorsque je me réveillerais, je réaliserais que tout cela n'avait été qu'un cauchemar...

Adam

Lorsque je fus certain que Grace était endormie, je m'assis dans le fauteuil en cuir et fermai les yeux un instant. Je n'avais pas dormi depuis plus de vingt-quatre heures, mais au moins, j'étais assuré que le plan se déroulait parfaitement bien jusque-là.

J'avais bien évalué sa force. Même terrifiée et ressentant toujours les effets de la drogue que je lui avais administrée, elle tenait bon. Je ne pouvais pas lui reprocher les larmes qu'elle avait versées ; c'était une libération nécessaire dans de telles circonstances.

Maria ne se serait jamais permise de désapprouver ouvertement mes choix, mais je savais qu'elle m'en voulait d'avoir décidé d'enfermer Grace dans la cellule. Il est vrai que j'aurais pu choisir un lieu de détention beaucoup plus confortable et tout aussi sécurisé, mais la dorloter aurait été contraire à mes objectifs. Il était bien plus efficace de tout lui retirer, à l'exception de ses besoins les plus élémentaires.

En me redressant, je jetai un coup d'œil aux différents écrans de surveillance disposés le long du mur. Même en ayant atténué la lumière dans la cellule, je voyais toujours parfaitement Grace. Blottie sous la couverture, elle avait l'air minuscule et fragile.

Je repensai à elle dans l'avion, inconsciente et entièrement livrée à ma merci. La prenant dans mes bras pour la porter jusqu'à la chambre principale à l'arrière de l'appareil, j'avais été frappé par sa légèreté. Lorsque nous avions eu l'occasion de discuter au cours de jours précédents, elle avait fait preuve d'une telle force intérieure que je ne m'étais pas aperçu que sa silhouette était à ce point délicate. Mais elle l'était. Je devais m'en souvenir et y prêter attention ; Grace me distrait déjà bien assez.

J'avais aimé la déshabiller, découvrir si elle était vraiment aussi belle que je le soupçonnais. En fait, je m'aperçus qu'elle l'était encore plus. Ses seins étaient hauts et surmontés de mamelons roses délicats. J'avais imaginé passer mon pouce sur eux et les pincer légèrement avant d'en prendre un dans ma bouche pour le sucer puis le mordre. Très doucement, évidemment, sans lui faire mal. Cela ne me dérangeait pas de laisser des marques, mais de celles qui disparaissaient rapidement.

En glissant son short soyeux le long de ses longues jambes fines, je découvris ce qui était certainement la plus belle chatte que j'avais jamais vue. Mademoiselle Delaney prenait soin de se faire raser... Il m'avait été plus difficile que je ne l'aurais voulu de résister à la tentation de glisser un doigt entre ces lèvres roses et tendres et d'en extraire assez d'humidité pour sentir son parfum, et peut-être même le goûter. Même l'horrible robe en toile de jute que j'avais prévu de lui faire porter ne calma pas mon désir pour elle. Si elle n'avait pas été inconsciente...

Mais elle l'était, heureusement. J'avais fait en sorte qu'elle le soit pendant toute la durée du vol. L'anesthésiste auquel j'avais fait appel pour l'endormir sans danger avait déjà travaillé pour moi par le passé. Il y aurait inévitablement des effets secondaires liés à la combinaison de médicaments, mais il savait parfaitement les minimiser.

Je ne pris aucun plaisir à faire subir tout cela à Grace. Même si je devais admettre qu'une partie de moi, infime, avait apprécié l'idée de la malmenner.

Je levai les yeux vers les écrans de surveillance. La couverture avait glissé légèrement, révélant la fine courbe de son épaule. Un court instant, je me laissai aller à l'idée, agréable, d'entrer dans la cellule, la réveiller, la pencher sur le rebord, lui relever l'horrible robe en jute pour découvrir son magnifique cul, écarter ses jolies cuisses et la pénétrer jusqu'à ce que je sois assouvi.

Ma queue se durcit à cette idée, cependant, je me raisonnai : le travail d'abord, le plaisir ensuite. Toujours.

Je me mis au montage de la première vidéo. Très vite, je sus que c'était parfait. Tout en Grace – son langage corporel, les expressions de son visage, sa voix – témoignait de l'authenticité de sa peur. La meilleure actrice au monde n'aurait pas fait mieux.

Aussi bonne que soit la vidéo, j'étais déterminé à ce que la prochaine soit encore meilleure. Avant de me détendre dans le fauteuil en cuir, je décidai de réfléchir à ce que je pouvais faire pour que le deuxième jour de détention de ma prisonnière soit un peu plus difficile que le premier.

CHAPITRE 13

Grace

*L*es lumières s'intensifiant dans la cellule me réveillèrent. Avant que je n'ouvre les yeux, je sentis mon corps se contracter. Même si je voulais croire que rien de ce qui s'était passé n'était réel, je savais parfaitement que ça l'était. Si je voulais sortir de cette épreuve indemne, je devais trouver un moyen de faire face.

J'eus besoin d'aller aux toilettes. Un petit paravent était plié à côté des toilettes chimiques ; je fis usage des deux. Automatiquement, je cherchai ensuite un évier avant de me rappeler qu'il n'y en avait pas. Cela signifiait pas d'eau courante, aucun moyen de se laver ni de se brosser les dents et, surtout, aucun moyen de boire.

Je ressentis une vive sensation de soif et de faim. J'avais l'impression que mon estomac se consumait lui-même. Je frémis à l'idée que, peut-être, mon ravisseur avait l'intention de me priver de nourriture. Soudain, frissonnant de froid, je pris la couverture et l'enroulai autour de moi, refusant toutefois de m'installer sur le rebord. Je préférerais

faire les cent pas à la fois pour me réchauffer et pour me désengourdir. Quel que ce soit ce qui m'attendait, je voulais l'affronter debout.

La porte au fond du couloir s'ouvrit. Je ressentis un profond soulagement en découvrant qu'il s'agissait de « Marilyn », et non de l'homme à la cagoule. Mieux encore, elle m'apportait un plateau. Toutefois, ma sensation de soif et de faim disparut lorsque je réalisai l'occasion qui se présentait à moi : elle allait devoir ouvrir la porte de la cellule pour me déposer le plateau. Si j'agissais assez vite, je pouvais la vaincre et m'échapper. Peu importait ce qu'il y avait de l'autre côté du couloir, je devais prendre le risque.

Je me tenais prête à agir, mais mes espoirs s'envolèrent. Au lieu de d'ouvrir la porte, « Marilyn » ouvrit une fente horizontale au milieu des barreaux et y glissa le plateau. Sans un mot, elle se retourna et partit.

Son intervention avait pris moins d'une minute, mais me laissa profondément bouleversée. J'avais eu l'illusion de pouvoir retrouver ma liberté pour finalement devoir y renoncer aussitôt...

J'étais désespérée. Je ressentais une espèce de vide en moi auquel, compte tenu de mon état de faiblesse, j'étais sur le point de succomber. Mais je me ressaisis et attrapai le plateau. Il y avait une autre bouteille d'eau dessus, scellée comme celle de la veille, un bol de flocons d'avoine nature, une cuillère en plastique et... une serviette en papier. Je fus prise d'un rire nerveux : même dans une cellule, vêtue d'un sac en jute et terrifiée, la bienséance semblait de mise.

Paradoxalement, la faim et la soif vinrent à ma rescousse. Je mis de côté toutes mes pensées et m'assis sur le rebord, posant soigneusement le plateau à côté de moi. L'eau était aussi bonne que la veille et, cette fois, mon estomac ne me faisait pas mal.

Je goûtai ensuite les flocons d'avoine. C'était chaud, mais sans saveur : aucune trace de lait ni de sucre. Mais peu m'importait ; cela avait au moins le mérite d'assouvir ma faim. C'était suffisant, en tout cas pour le moment.

Lorsque je finis mon bol et la bouteille d'eau, je pris la serviette. Ce faisant, elle s'ouvrit légèrement, de telle manière que je puisse voir les quelques mots qui étaient écrits à l'intérieur à l'encre noire. Stupéfaite, je fixai la phrase qui était écrite :

Fai come dice lui e lui non ti farà del male.

Je ne parlais pas italien, mais je le comprenais. Je fus prise d'une excitation soudaine. Cette note ne signifiait pas nécessairement que j'étais en Italie, mais c'était un premier indice sur l'endroit où je me trouvais. Tout ce qu'il me restait à faire à présent était de le déchiffrer.

Grand-mère avait insisté afin que j'apprenne le français plutôt que l'espagnol comme je l'aurais préféré. Même si j'aimais la France, je ne lui en avais jamais été reconnaissante, jusqu'à ce moment-là. La similitude entre les deux langues me permit de deviner au moins ce que cette phrase voulait dire :

Fais ce qu'il dit et il ne te fera pas de mal.

J'espérais de toutes mes forces que ces mots soient vrais. Pourtant, ce qu'ils impliquaient me dérangerait : pour que l'on ne me fasse pas de mal, je devais obéir.

Jusqu'à présent, l'homme à la cagoule n'avait rien fait d'autre que de me poser quelques questions. Mais qu'aurait-il pu vouloir de plus ? Pourquoi quelqu'un, probablement « Marilyn », avait pris ainsi soin de me prévenir de ne pas le défier ?

J'étais en train de réfléchir à ces questions avec angoisse lorsque la lourde porte en métal s'ouvrit à nouveau et que l'objet de ma frayeur entra.

Il était toujours vêtu de noir, la tête toujours dissimulée sous une cagoule. Sa voix mécanique par l'effet de la boîte de distorsion le rendait inhumain. Je n'y avais pas prêté attention la première fois, mais je m'aperçus qu'il était grand et large d'épaules. Sa carrure, et la force qui émanait de lui ne faisaient qu'ajouter à son pouvoir d'intimidation.

— Donne-moi la serviette, ordonna-t-il.

Ma peur, déjà forte, grandit. À ce moment-là, je n'étais pas assez sereine pour me demander comment il savait que j'avais reçu un message. Je ne faisais que penser aux conséquences que cela aurait.

J'étais tétanisée par la peur et le regardais fixement à travers les barreaux.

— Donne-moi la serviette. Vite ! insista-t-il en tendant sa main gantée dans ma direction.

— Tu préfères peut-être que je vienne et que je la prenne moi-même ? ajouta-t-il alors que je ne bougeais pas.

Cette possibilité, et la sensation d'horreur qu'elle provoqua en moi me firent sortir de ma torpeur. Comme une marionnette dont les ficelles avaient été tirées, j'avançai doucement vers lui en titubant. Ma main se mit à trembler alors que je lui tendis la serviette à travers les barreaux, juste assez près pour qu'il puisse l'attraper. Dès qu'il l'eut entre les mains, je m'empressai de retirer ma main.

— C'est un bon conseil, dit-il après avoir pris connaissance du message.

Venais-je vraiment de percevoir une pointe d'amusement dans le ton de sa voix malgré la boîte de distorsion ? À cette pensée, la colère m'envahit, chassant ma peur. En tout cas pour le moment.

— Peut-être, dis-je brusquement, mais cela dépend de ce que vous voulez que je fasse.

Il donna un coup sur les barreaux de la cellule.

— Regarde où tu es. Tu penses vraiment que tu as le choix ?

J'eus un sentiment de rage.

— Je sais où je suis ! Je veux savoir pourquoi. Pourquoi suis-je ici ?

— Parce que c'est là que je veux que tu sois, au moins pour le moment.

J'étais terrifiée au plus profond de moi-même, mais déterminée à ne pas le lui montrer.

— Et que se passera-t-il lorsque vous changerez d'avis ? Vous me tuerez ou me laisserez partir ? C'est pour ça que vous ne voulez pas que je voie votre visage ni celui de la femme, n'est-ce pas ? Afin que je ne puisse vous identifier ni l'un ni l'autre ?... Répondez-moi !

Il resta silencieux suffisamment longtemps afin que je sois terrifiée par ce qu'il allait me répondre. Même si je gardais l'espoir qu'il me relâcherait une fois la rançon payée, la possibilité qu'il ne le fasse pas était bel et bien réelle et envisageable. Combien de victimes d'enlèvement sont finalement rentrées chez elles saines et sauvées ?

— Ce n'est pas toi qui donnes les ordres ici ! répondit-il enfin, au bout de ce qui me parut être une éternité.

— Au contraire, tu as plutôt intérêt à faire ce qu'on te dit si tu veux qu'il ne t'arrive rien. C'est clair ?

— Non, bien sûr que ça ne l'est pas ! Rien de ce qui se passe n'est clair !

Je perçus l'hystérie dans ma voix. La panique était en train de m'envahir, mais j'étais déterminée à la contrôler.

En tout cas jusqu'à ce qu'il dise :

— Déshabille-toi !

Ma peur changea soudainement de nature. Jusque-là, j'étais effrayée de manière générale, chamboulée par ce qu'il m'arrivait, très consciente de mon impuissance et terrifiée à

l'idée que l'on me fasse encore plus de mal que ce que l'on m'avait déjà fait endurer.

Mais lorsqu'il me demanda de me déshabiller, la menace de viol se fit beaucoup plus immédiate et concrète ; elle me saisit au point de m'étouffer et de me faire perdre le peu de raison qu'il me restait.

— Par... pardon ? balbutiai-je.

— Ta robe. Enlève-la ! me dit-il.

Même à travers la boîte de distorsion, son ton était implacable.

— Vous êtes complètement fou !

Les mots jaillirent de moi, enragés, impulsifs. Ce n'était certainement pas une bonne idée ; la dernière chose que j'aurais dû faire était de le défier, mais je ne pus m'en empêcher. Ma peur était crue, saisissante, comme une bête que j'étais incapable de dompter. Mais elle était accompagnée d'une colère si puissante que j'en oubliai même jusqu'à mon instinct de survie.

En revanche, sa réponse fut remarquablement calme.

— Espérons que ce ne soit pas le cas, répondit-il avec un haussement d'épaules.

— Ce serait très mauvais pour toi si je l'étais... Il faut que tu comprennes comment ça marche. C'est comme pour la serviette : soit tu me donnes ta robe, soit j'entre et c'est moi qui te l'enlève !

Je le regardai, presque incapable de respirer. Son calme absolu rendait sa menace encore plus réelle. Je ne savais pas qui il était ni quelles étaient ses motivations, mais je savais qu'il ne reculerait pas.

Il prenait en plus un malin plaisir à me narguer.

— Si ça peut te consoler, ce ne sera pas la première fois que je te vois nue.

Je vis rouge. Le fait qu'il me rappelle à quel point j'étais vulnérable me fit perdre le peu de contrôle qu'il me restait.

— Salaud !

— Très bien. Comme tu veux..., dit-il en sortant une clé de sa poche.

— Attendez !

Je fis tout à coup un constat écoeurant. Cette cellule dans laquelle j'étais maintenue prisonnière était également le seul espace de sécurité qu'il me restait. C'était à la fois une prison et un sanctuaire. Cela n'avait aucun sens, et pourtant, c'était une réalité.

Je serrai les lèvres à m'en faire mal. Je me redressai et, lui tournant le dos, me dirigeai vers le rebord. Sans le regarder, je retirai le sac qui me servait de robe. L'air, contrastant avec la chaleur de mon corps chaud, me parut froid et humide, jusqu'à ce que je prenne la couverture et l'enroule autour de moi.

Je retournai vers les barreaux et lui tendis la robe.

— Vous êtes satisfait ?

En prononçant ces mots, je m'aperçus, les yeux écarquillés, que son sexe était en érection et tendait son pantalon. Mon sentiment de vulnérabilité redoubla et je sentis de la bile monter au fond de la gorge.

— Pas tout à fait, dit-il. Donne-moi la couverture.

Je fus immédiatement prise de tremblements. J'enroulai mes bras autour de moi, tentant vainement d'arrêter. Je ne voulais pas lui montrer que j'avais peur.

— Dois-je vraiment venir la prendre moi-même ? demanda-t-il.

Une larme coula sur ma joue.

— Si je vous donne la couverture, vous resterez de ce côté-ci des barreaux ? lui demandai-je d'une voix faible qui semblait venir de loin.

Je détestai ma lâcheté, mais ne pus lutter contre. Quelques semaines auparavant, sous le choc de ce que j'avais découvert sur ma famille, j'avais été horrifiée et pensais

avoir touché le fond. Mais je ne savais pas encore que j'allais tomber beaucoup plus bas. J'eus le sentiment d'être brisée à l'intérieur, et que mon corps n'était plus qu'une coquille vide et tremblante. Je ne savais pas ce qu'il resterait de moi, si quelque chose devait rester.

L'homme à la cagoule resta silencieux un moment. Ma poitrine se serrait. Je n'arrivais plus à respirer, je n'arrivais plus à penser. Je ne pouvais qu'attendre de savoir quelle serait sa volonté.

— Je resterai de ce côté-là, dit-il enfin.

Je ressentis un immense soulagement, qui laissa presque immédiatement place à un épuisement total. Alors lentement, gardant les yeux baissés, je déroulai la couverture et la lui passai à travers les barreaux.

Instinctivement, je me redirigeai vers le rebord d'un pas titubant. Tournée sur le côté, mes genoux au niveau de mon visage, j'essayais de me cacher le plus possible. Je ne pouvais pas m'arrêter de trembler. Une autre larme brûla ma joue, suivie de beaucoup d'autres.

— Que les choses soient claires, dit l'homme. Tout – l'eau, la nourriture, les vêtements, la lumière, le chauffage – dépend de ton obéissance. Défie-moi d'une quelconque manière et tu resteras nue dans le froid et l'obscurité en ayant faim et soif. Tu comprends ?

Je comprenais parfaitement. Il avait été très clair. J'étais totalement impuissante et vulnérable. Il pouvait faire tout ce qu'il voulait de moi, et je ne pouvais rien faire pour l'en empêcher.

Lentement, n'osant pas le regarder, j'acquiesçai en silence.

Adam

Après m'être assuré que ma prisonnière était sous contrôle, du moins pour le moment, je retournai à mon bureau. Je passai la matinée à gérer les nombreux emails et rapports qui nécessitaient mon attention. J'essayai en tout cas, car j'étais tenté, plus souvent que je ne l'aurais voulu, de jeter un œil aux écrans de surveillance.

Grace restait blottie sur le rebord. Elle n'avait pas bougé ou, si elle l'avait fait, je ne l'avais pas vu. Elle devait certainement avoir froid et la raideur de son corps devait lui faire mal. J'aurais pu élever la température dans la cellule de quelques degrés...

Je regardai l'heure. À peine deux heures s'étaient écoulées et je pensais déjà à la soulager. Il fallait que je me ressaisisse. Je n'avais mis en œuvre mon plan qu'après m'être assuré qu'elle était suffisamment forte pour le supporter. Faire preuve de la moindre compassion envers elle ne ferait que prolonger ses souffrances.

Agacé par mes propres hésitations, je me remis au travail. En d'autres circonstances, j'aurais trouvé ce rapport sur les nouvelles découvertes énergétiques dans l'est de la Méditerranée passionnant. Mais, en l'état, je dus relire les passages clés plusieurs fois.

Finalement, je décidai d'abandonner et d'aller courir. La semaine précédente, le Sirocco soufflant d'Afrique du Nord, avait installé sur l'île une forte chaleur et une humidité lourde et torpide. Mais cela avait désormais laissé place à une brise revigorante et un soleil radieux. J'empruntai la route côtière qui reliait la falaise sur laquelle se trouvait la maison à une plage de sable, puis contournait des espaces broussailleux et rocheux parsemés de cactus et d'oliviers centenaires au tronc noueux.

L'étroit détroit au nord scintillait d'un éclat merveilleux, mais je ne m'y serais aventuré pour rien au monde. Les contre-courants qui s'y trouvaient étaient vicieux, quelle que soit la saison, mais particulièrement en automne. J'avais découvert cela à mes dépens lorsque, peu après avoir tué pour la première fois, je décidai de m'aventurer dans ces eaux dont on m'avait mis en garde depuis toujours. J'avais survécu de justesse.

Je fis un circuit complet parmi ceux que comptait l'île jusqu'à ce que je revienne près de la maison. Je sprintai en remontant la falaise et, lorsque j'atteignis le sommet, j'étais essoufflé et couvert de sueur.

Ma première réaction fut de surveiller Grace par l'intermédiaire des écrans de surveillance, mais je me ravisai et m'obligeai à prendre une douche avant de rejoindre mon bureau. En m'approchant, je vis que Maria m'attendait devant la porte, ce qui ne me surprit pas. Ma gouvernante était une femme de petite taille – elle devait mesurer à peine plus d'un mètre cinquante – âgée d'un peu moins de cinquante ans. Ses cheveux noir de jais, qui n'étaient parsemés que de rares touches de gris, entouraient son visage simple et honnête qui était à l'image de sa personnalité.

Sa famille était au service de la mienne depuis des générations. Maria était venue travailler chez mes parents l'année de ma naissance et avait toujours fait preuve depuis d'une extrême loyauté. Peut-être grâce à cela, j'étais plus tolérant envers elle qu'envers n'importe qui d'autre qui aurait osé me défier.

Pourtant, je fus surpris lorsque je constatai qu'elle n'était pas là pour se faire pardonner une erreur qu'elle avait faite, mais pour me parler de Grace.

— *Signore*, pardon, mais je suis inquiète pour la fille.

— Femme, pas fille, répondis-je simplement. Je n'avais aucune raison de plaider en faveur de mes actes, encore moins de les expliquer.

— Elle a vingt et un ans. Elle a été choyée toute sa vie. Un peu de fil à retordre ne lui fera pas mal, ajoutai-je néanmoins.

Les yeux sombres de Maria se mirent à briller. Je me souvins alors qu'elle avait deux filles, l'une presque du même âge que Grace, et l'autre plus jeune.

— Un peu ? Elle est enfermée dans une cellule, dans le froid. Elle a faim, soif, et ne peut voir le visage de personne, ni le vôtre, ni le mien. Tout cela doit être extrêmement dur pour elle. Vous voulez qu'elle tombe malade ?

— Bien sûr que non... Mais sa défiance n'est utile à personne, encore moins à elle, répondis-je.

— Par contre, plus de notes ! c'est compris ? ajoutai-je sur un ton plus sévère.

Maria souleva un sourcil, surprise que j'aie découvert ce qu'elle avait fait.

— Je n'ai pas pensé à mal, dit-elle avec un soupir.

— Je le sais, rétorquai-je en ouvrant la porte du bureau et la laissant passer devant moi.

Je regardais les écrans de contrôle. Grace était toujours assise sur le rebord, ses bras toujours enroulés autour de ses genoux. Elle frissonnait. Alors que j'étais en train de la regarder, elle leva la tête. Ses yeux étaient écarquillés et sombres, ses lèvres gonflées, comme si elle les avait mordues. Elle avait vraiment l'air misérable.

En découvrant que Grace était nue et réalisant ce que j'avais fait, Maria eut un sursaut.

— Ça ne vous ressemble pas, *signore* !

— On dirait que tu ne me connais pas, la taquinai-je. Ça me ressemble parfaitement au contraire !

Elle ne discuta pas ; cela n'aurait servi à rien, nous le savions tous les deux. Mais elle n'abandonna pas pour autant.

— *Signore*, je vous en prie, laissez-moi lui apporter de l'eau et une couverture. Et quelque chose de plus appétissant que cette bouillie dégoûtante, me supplia-t-elle avec une grimace qui indiquait clairement que ses talents culinaires avaient été offensés.

Je réprimai un sourire.

— De l'eau et une couverture ce soir, pas avant. Pour ce qui est de la *bouillie*, comme tu dis, ça ira pour le moment. J'en ai mangé toute ma scolarité et ça ne m'a pas empoisonné, ordonnai-je.

En fait, j'avais toujours détesté les flocons d'avoine, mais cela importait peu.

— Si mon invitée désire quelque chose de mieux, elle doit le mériter, conclus-je.

Jetant un dernier regard inquiet sur les écrans, Maria se rendit.

— Bien, *signore*. Comme vous voulez...

Ses mots exprimaient l'obéissance, mais son expression indiquait clairement qu'elle désapprouvait. Elle partit en soupirant.

Une fois seul, je m'assis à nouveau à mon bureau. J'avais encore beaucoup de travail à faire, mais je ne parvenais pas à me concentrer. Bien qu'elle reste anormalement immobile, Grace était captivante. J'avais l'impression qu'elle se repliait sur elle-même, essayant de s'éloigner le plus possible de son environnement physique. Cela n'avait pas l'air de très bien fonctionner : au bout d'une heure environ, elle frissonnait plus que jamais.

Dans un moment de faiblesse, je cédai et tapai une commande dans le système de contrôle de la maison, augmentant la température de sa cellule de quelques degrés.

Le changement était imperceptible et je doutai qu'elle s'en aperçoive, mais elle serait légèrement plus à l'aise.

Pour le moment. Demain, il faudrait qu'elle me donne ce dont j'avais besoin. Sinon, j'allais devoir prendre toutes les mesures nécessaires pour m'assurer qu'elle le fasse.

CHAPITRE 14

Grace

Seule dans la cellule, essayant d'échapper à un sentiment de peur persistante aggravé par la faim, la soif et le froid, mon esprit errait dans les méandres les plus sombres de mes souvenirs. J'aurais adoré me souvenir d'un « endroit heureux », mais, au lieu de cela, je pensai inexorablement au cimetière où Patrick avait été enterré.

Ce jour-là, il faisait froid et humide avec un ciel lourd comme du plomb. Tout autour de moi, la famille Delaney était rassemblée dans une image parfaite de solidarité à l'occasion du dernier adieu à ce jeune homme retrouvé mort sous un pont où, selon certains, il aurait vécu plusieurs mois ; un toxicomane ayant laissé plusieurs lettres décousues qui indiquaient clairement qu'il était aux prises avec une schizophrénie paranoïde.

Tout au long des prières, des condoléances murmurées et de l'enterrement, une partie de moi était convaincue que l'image de Patrick révélée aux médias n'était pas celle du cousin que j'avais connue. Plus tard lors de la cérémonie,

lorsque je passai devant les paparazzis empêchés par un cordon d'accéder au lieu de la tombe, j'avais failli leur dire que quelque chose n'allait pas, qu'il y avait des incohérences dans ce qui était raconté. Mais, accablée par le chagrin et aveuglée par les flashes des appareils photo, je décidai finalement de ne pas m'arrêter, ne souhaitant qu'une chose : partir au plus vite.

Partir au plus vite... C'était aussi ce que je voulais à ce moment-là dans ma cellule, plus que jamais. Fuir était devenu l'histoire de ma vie. Mais j'avais fini par atterrir dans un endroit duquel il n'y avait aucune issue.

En levant la tête et en regardant autour de moi, j'eus l'impression que les murs de la cellule se refermaient sur moi. Je n'avais jamais été claustrophobe, mais, à force d'être enfermée dans cet endroit, je craignis de le devenir. J'avais la véritable sensation d'avoir, moi aussi, été enterrée vivante.

La lumière des néons me fit cligner des yeux. Si j'étais reconnaissante de ne pas être dans le noir, ces lumières me rappelaient les flashes incessants des appareils photo et des caméras.

Les caméras...

Brusquement, je quittai le passé et revins dans le présent. Je pensais à une seule chose : comment l'homme à la cagoule avait-il pu savoir pour la serviette ?

Il avait fait irruption seulement quelques minutes après que j'aie lu le message caché. Mais à ce moment-là, j'avais déjà reposé la serviette. Comment avait-il pu savoir et me demander de la lui donner ?

Des caméras.

J'étais surveillée.

J'avais toujours été quelqu'un de secret. L'attention que les médias me portaient depuis mes quinze ans était pénible à supporter, mais j'avais réussi. Mais là, c'était différent. Il s'agissait de mon intimité. C'était si intrusif. J'avais le

sentiment d'être violée, à la fois physiquement et psychologiquement.

Je repensai au déroulement des événements et n'eus plus de doute : j'étais forcément surveillée. Cette idée m'écoeura. Je jetai un coup d'œil rapide vers le plafond. Avec les progrès de la technologie, les caméras de surveillance étaient devenues si petites qu'elles pouvaient être cachées n'importe où. Combien y en avait-il ?

Qui regardait ? L'homme à la cagoule, certainement – ce qui était déjà très dérangeant –, mais y en avait-il d'autres ? Des hommes qui prenaient du plaisir à me voir ainsi vulnérable et pitoyable ?

Quoi d'autres allaient-ils – ou *ils* – me faire subir ?

Je détestais pleurer, mais ne pus retenir mes larmes. Elles coulèrent le long de mes joues alors que je me tenais recroquevillée sur le rebord. Je me sentais comme au bord d'un précipice, poussée par la peur et l'effroi. À chaque respiration, je luttais pour ne pas sombrer.

Les heures passèrent. De temps en temps, j'essayais de me convaincre que ma situation aurait pu être bien pire. J'aurais pu être morte, violée, torturée... en comparaison, le froid, la soif et la faim étaient des maux relativement supportables.

Mais malgré cela, mon sentiment d'impuissance et de violation ne faisait que croître à mesure que la journée s'écoulait. Mon corps engourdi me faisait souffrir de plus en plus. Le désespoir et la douleur devinrent si intenses que je ne les supportais plus. Je devais agir.

Consciente d'être surveillée, je tendis une jambe, puis une autre, tout en essayant de cacher mon corps le plus possible. Cela ne fit pas grand-chose, mais c'était déjà ça.

En réalité, je savais que je ne pouvais pas rester blottie sur le rebord tout le temps de ma captivité. J'allais devoir me lever et marcher. Plus je pensais à la peur que je ressentais à

l'idée de faire ces gestes simples, et plus la colère qui était en moi grandissait.

J'avais été punie uniquement parce que j'avais osé répondre à mon ravisseur. J'avais bien reçu le message : pas question d'être insolente. Je n'allais pas pour autant me soumettre à lui. Il pouvait me maintenir enfermée et me surveiller tant qu'il voulait, il ne contrôlerait jamais mon esprit, pas même une seule seconde. Je ne lui en donnerais jamais l'occasion.

Je découvrais que la colère pouvait être salvatrice. C'était en tout cas un sentiment bien plus agréable que la peur et l'abattement. Cela me donnait de la force et m'encourageait.

Par défi, je me forçai à me lever et à m'étirer. Mon Dieu ! que cela faisait du bien ! Alors que la douleur causée par l'engourdissement de mes membres et de mon dos commençait à s'atténuer, je décidai que je devais cesser de trembler. Il en allait de ma santé mentale. Il était vital que je me concentre sur le fait de traverser cette épreuve seconde après seconde, sans penser ni au passé ni au futur.

Mue par le besoin impérieux de faire *quelque chose*, je tirai le matelas sur le sol. Je n'avais aucun moyen de savoir si les caméras étaient placées à l'avant de la cellule – elles pouvaient être n'importe où –, mais je décidai de faire au moins comme si c'était le cas.

Tout en prenant soin de rester le dos tourné, je m'assis et regardai le mur vide en face de moi en respirant profondément afin de me calmer.

Je n'avais jamais été fan de yoga, mais j'avais suivi suffisamment de cours pour en connaître les bases. Ce simple exercice de respiration assouplit mon corps et calma mon esprit. En surmontant ma peur, j'eus la sensation d'avoir remporté une petite victoire.

Mon moral resta bon tout au long des heures qui suivirent. Il s'améliora encore davantage lorsque

« Marilyn » revint. Non seulement elle apportait une bouteille d'eau et un autre bol de flocons d'avoine – c'est en tout cas ce que cette substance épaisse et insipide semblait être –, mais elle avait aussi une couverture.

— Merci, lui dis-je alors qu'elle me passait le tout à travers les barreaux.

J'aurais aimé lui dire que j'avais apprécié son message, mais je ne voulais pas risquer de lui causer des ennuis. J'espérais simplement qu'elle n'avait pas été réprimandée pour avoir essayé de me reconforter.

Pour toute réponse, elle me désigna le bol qu'elle m'avait apporté plus tôt. Lorsque je le lui donnai, elle le prit et partit sans s'attarder. Je fus à nouveau seule – du moins aussi seule qu'on peut l'être lorsque l'on est sous surveillance.

Enveloppée dans la couverture, je m'assis sur le rebord et dînai. J'avais tellement faim que je ne fis qu'une bouchée des flocons d'avoine. Je finis la bouteille d'eau, puis, soupirant, je me penchai en arrière et appuyai ma tête contre le mur de ciment.

Ma faim et ma soif ainsi atténuées, au moins partiellement, une partie de la pression qui me maintenait tendue comme la corde d'un arc se relâcha. Sur un coup de tête, je regardai vers l'avant de la cellule.

— Il y a des spas où les gens sont prêts à donner beaucoup d'argent pour jeûner et méditer, lançai-je. Si un jour vous décidez d'arrêter les enlèvements, vous devriez envisager d'en ouvrir un...

Je sortis une main de la couverture et désignai la cellule.

Bon, évidemment, il faudrait faire un petit effort sur l'ambiance. Vous devriez mettre quelques tatamis et remplacer les barres par des portes coulissantes en papier de riz, dans un style plus japonais... Vous pourriez même aller jusqu'à ajouter une plante ou deux, de préférence

comestibles. D'ailleurs, si vous pouviez installer tout ça maintenant, ce serait idéal !

Tout à coup, je me mis à bâiller. La peur et le stress qui m'avaient tenue debout dès le moment où je m'étais réveillée dans la cellule ne suffisaient plus à conjurer l'épuisement. Je me sentis assommée. J'eus tout juste la force de remettre le matelas sur le rebord avant de m'allonger dessus, enveloppée dans la couverture.

Presque aussitôt, les lumières s'éteignirent. Cela ne pouvait pas être une coïncidence. J'avais donc raison : il était là, de l'autre côté de la caméra. Ma dernière pensée avant de m'endormir fut que, étrangement, je n'étais pas seule finalement.

Adam

*J*e passai une deuxième nuit sur la chaise de mon bureau à regarder les écrans. Chacun d'eux me donnait une vision légèrement différente de Grace, allongée sur le matelas, dormant beaucoup plus profondément que je ne l'avais espéré.

Il aurait été très simple de transposer les images vidéo sur mon ordinateur portable et de les regarder confortablement installé dans mon lit. Mais, curieusement, une partie de moi voulait partager son inconfort, au moins partiellement.

C'était déjà assez pénible qu'elle me prenne pour un voyeur. Je me serais damné plutôt que de ressembler à la définition du ravisseur donnée par le syndrome de Stockholm.

Le problème était simple : je voulais la baiser. Mais au fond de moi, je savais que c'était plus compliqué que ça.

La regarder faire du yoga – son corps nu, gracieux et élégant, luisant de sueur – m'avait beaucoup excité.

Aussi parce qu'elle avait évidemment compris qu'il y avait des caméras. Elle savait que je la regardais, mais elle fit quand même ses exercices : des mouvements lents et contrôlés, un spectacle de beauté et de force féminine.

Je savais qu'elle n'avait pas fait cela de manière délibérément provocatrice. Elle était à la fois trop intelligente et trop effrayée pour cela. Elle avait simplement fait ce dont elle avait besoin pour son bien-être.

Néanmoins, je ne me souvenais pas avoir déjà été si puissamment excité en regardant une femme. Sa vulnérabilité faisait écho à mon côté sombre. Toutes ces choses que j'imaginai lui faire...

Comment réagirait-elle ? Elle aurait peur, sans doute, mais résisterait aussi, certainement. Pour la résistance, je serais de toute façon bien plus fort qu'elle. Quant à la peur, une partie de moi aimait cela. J'aimais l'idée de la forcer à accepter cette peur, et à m'accepter moi. De l'obliger à prendre le plaisir que je lui donnerais, y compris contre sa volonté.

Je l'imaginai jouir grâce à moi, son corps sublime courbé, la sensation chaude et lisse de sa chatte convulsant autour de moi...

Affalé dans le fauteuil, je caressai mon sexe gonflé à travers mon pantalon. Je frottai de plus en plus fort jusqu'à ce que je réalise ce que j'étais en train de faire. Avec un brin de regret, je m'arrêtai immédiatement.

Aucune femme, aucun être humain ne pouvait entraver la maîtrise que j'avais de moi-même. Le goût de la vengeance que j'avais en moi me poussait à vouloir qu'elle paye pour chaque moment de frustration que je vivais à cause d'elle.

Pourtant, malgré moi, je ne pouvais m'empêcher d'admirer son courage et son esprit. Cette remarque sur l'ouverture d'un spa... Je souris, mais me ressaisis aussitôt.

Rien de tout cela n'avait d'importance. Au fond, elle n'était qu'une jeune femme choyée depuis toujours qui n'avait jamais eu à faire face à de réelles difficultés. Elle céderait assez vite et me donnerait ce que je voulais.

Si elle ne le faisait pas...

M'installant confortablement dans le fauteuil, je me laissai aller à imaginer les différentes manières, à la fois cruelles et agréables, dont je pourrais la briser.

CHAPITRE 15

Grace

*J*e fus réveillée par les lumières qui s'allumèrent soudainement. Je m'assis lentement, ne sachant plus, pendant un instant, où je me trouvais ni ce qui se passait.

Puis la mémoire me revint brutalement, vive et sans pitié. Je me levai, chancelante.

L'homme à la cagoule se tenait de l'autre côté des barreaux. Il était entré sans que je m'en aperçoive.

Malgré la couverture que je tenais autour de moi, je frissonnais. Depuis combien de temps était-il là ? Que me voulait-il ?

Sa voix, modifiée par la boîte de distorsion, me tétanisa.

— Approche.

Je frissonnai de peur. Mon courage de la nuit dernière était loin, remplacé par la conscience de la situation dans laquelle je me trouvais. Les jambes tremblantes, je m'avançai lentement vers les barreaux.

Dès que je fus près de lui, l'homme tendit sa main gantée.

— Donne-moi la couverture.

Était-ce une punition supplémentaire ou voulait-il simplement que je sois nue toute la journée ? La question me brûlait les lèvres, mais je m'abstins de la lui poser ; je ne voulais pas lui donner le moindre prétexte d'entrer dans la cellule.

Lorsque je lui tendis la couverture, je fus frappée par le contraste entre la chaleur relative de ma peau et la froideur de l'air. Le froid et la faim me firent frissonner de plus belle. J'enroulai mes bras autour de moi et commençai à me détourner de lui lorsqu'il m'intima de m'arrêter.

— Regarde-moi !

*H*ésitante, je finis par obéir, mais redressai les épaules et relevai le menton. Certes, je manquais de courage, mais j'avais encore ma fierté. Plutôt mourir que de lui montrer que j'avais peur de lui.

— Comment tu t'appelles ? me demanda-t-il.

La question me surprit : il connaissait déjà mon nom, pourquoi me le redemander ?

Malgré ma confusion, je lui répondis.

— Grace Delaney.

J'étais fière de lui montrer plus d'assurance que je n'en avais eue la veille. Je réussis à dominer ma peur et ne pas y succomber. Je devais continuer à me montrer forte, seconde après seconde et souffle après souffle, jusqu'à ce que je retrouve ma liberté.

— Que t'est-il arrivé ?

Ça aussi il me l'avait déjà demandé. À quel jeu jouait-il ?

— J'ai été kidnappée, lui répondis-je en fronçant les sourcils.

— Tu sais où tu es ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Ce que toute personne normale voudrait évidemment, mais je ne le lui dis pas.

— Partir, rentrer chez moi.

— Est-ce qu'il y a un message que tu voudrais faire passer à ta famille ?

Je ne m'attendais pas à une telle question ; j'étais atterrée. Bien sûr que j'avais un message : « Sortez-moi de là ! Sauvez-moi ! » Mais les mots restèrent bloqués au fond de ma gorge.

J'eus soudain la sensation horrible d'un piège qui se refermait autour de moi ; un piège dont je n'avais jusque-là pas pris conscience.

La scène qui hantait mon esprit depuis des semaines me revint brutalement en mémoire, impitoyable. J'étais sur la terrasse de la maison que mes parents avaient sur la plage, le bruit des vagues était si intense qu'on aurait pu croire que la mer était juste au fond du jardin. Il faisait nuit. Normalement, j'aurais dû être en train de dormir, et personne ne savait que j'étais là.

J'entendis des voix à travers les portes-fenêtres du bureau de mon père.

— On était obligés, dit mon père. Il était devenu trop dangereux.

— Je suis d'accord, répondit oncle Brian. Mais sa mère est... bouleversée.

— Vous avez d'autres enfants. Ça va lui passer.

— J'espère. De toute façon, comme tu le dis, Patrick représentait un trop grand risque. Il avait trahi notre confiance. Tu as bien fait d'insister afin que nous nous débarrassions de lui.

Ma gorge se serra. Tétanisée, je restai dans l'ombre, le long du mur extérieur de la maison. J'avais dû mal entendre. Ils ne pouvaient avoir dit tout cela...

— Nous n'avons pas pris cette décision à la légère, renchérit mon père. Nous lui avons laissé plusieurs chances. Mais il est allé trop loin et n'a pas su s'arrêter. D'ailleurs, même maintenant qu'il n'est plus là, nous ne pouvons pas être certains qu'il n'y aura pas de répercussions. Il en avait peut-être parlé à quelqu'un...

— Ne t'inquiète pas. On a fait en sorte qu'il ne soit plus du tout crédible, répondit oncle Brian d'une voix calme.

On aurait dit qu'il ne parlait pas de son propre fils, mais d'un étranger.

— Même s'il en a parlé à d'autres, personne ne les croira. Mon père sembla satisfait de cette réponse.

Ils passèrent ensuite à d'autres sujets. Je retournai dans ma chambre en titubant, bouleversée par ce que je venais d'entendre. J'essayai de me convaincre que tout cela n'était pas possible : le chef de la famille, mon père, ne pouvait avoir fait tuer mon cousin Patrick ! Pire encore, il ne pouvait l'avoir fait avec la complicité du propre père de Patrick !

Mais je devais me rendre à l'évidence : c'était ce qu'il s'était passé. Au cours des semaines qui suivirent, je réalisai que, au fond de moi, je l'avais toujours su, ou du moins suspecté. Je ne connaissais bien sûr pas la vérité sur la mort de Patrick avant d'avoir surpris cette conversation – je ne pouvais pas savoir que le diable existait vraiment –, mais j'avais toujours su que les Delaney étaient prêts à tout pour l'argent et le pouvoir.

Toute mon enfance, entourée de frères et de cousins tous plus turbulents les uns que les autres, j'avais été considérée comme une petite fille sage et tranquille. On avait eu souvent tendance à oublier ma présence, et j'avais vu et entendu plus que je n'étais capable de comprendre.

Mais cette nuit-là, sur la terrasse, le puzzle commençait enfin à se reconstituer ; l'image qui en ressortait était une vision d'horreur. Dès lors, je ne pensai qu'à une chose :

partir. Je voulais vivre ma vie loin de ma famille, et rendre justice à mon cousin d'une manière qui ne me fasse pas partager son destin.

Comment aurais-je pu leur demander de l'aide désormais, sachant ce qu'ils avaient fait ? Si je les avais appelés au secours, impitoyables comme ils étaient, ils m'auraient vue comme une personne faible, craintive, et facilement manipulable. Pire encore, ils auraient eu raison.

Rien que d'y penser, j'en avais des frissons. Mais je devais également admettre que j'étais dans une situation tout aussi dangereuse, détenue par un ravisseur impitoyable qui pouvait faire tout ce qu'il voulait de moi.

Mon esprit s'emballa, essayant de trouver un moyen de survivre et de continuer à être positive.

Je ne voyais que deux raisons possibles à mon enlèvement : une rançon ou l'abus sexuel. Malgré les conditions difficiles de ma captivité, je n'avais pas été touchée. Le motif de mon ravisseur était donc forcément l'argent.

Grand-mère et les autres membres de la famille ne se sépareraient pas si facilement d'une partie de leur richesse pour me sauver, même en prenant le montant de la rançon sur l'argent en fiducie supposé être le mien. Mais la « princesse de l'Amérique » avait de la valeur pour eux, surtout depuis qu'Adam Falzon avait clairement montré son intérêt pour moi. Ils paieraient. J'en étais persuadée.

Je n'avais aucune tendance à l'autodestruction. La perspective d'affronter plus longtemps la faim, la soif et le froid enfermée dans cette cellule me terrifiait. Mais je refusais de me trahir, surtout en sachant que, quoi que je fasse, l'issue serait la même.

— Réponds à la question, répéta mon ravisseur. As-tu un message pour eux ?

Oui, j'avais un message pour ma famille. Mais ce n'était sûrement pas celui auquel il s'attendait. J'aurais aimé dire à ma famille que j'étais. Moi, quelqu'un avec qui ils allaient maintenant devoir composer. Plus vite ils le comprendraient, mieux ce serait.

J'allai puiser très profondément en moi la force dont – je devais m'en convaincre – j'étais dotée. Dans le silence de la cellule, ma réponse résonna doucement, mais clairement.

— Non.

Adam

*B*on sang ! Qu'est-ce qui n'allait pas chez elle ?

L'enquête que j'avais commandée sur elle ne faisait état d'aucun trouble mental. Or, elle se comportait comme si elle était complètement folle. Pourquoi refusait-elle de demander de l'aide à sa famille ? Pourquoi ne me suppliait-elle pas de réclamer cette aide pour elle ?

J'entrai dans mon bureau en furie, prêt à mettre un coup de poing dans ces putains d'écrans. Chacun d'eux me renvoyait l'image provocatrice de Grace assise sur le rebord, serrant ses genoux dans ses bras. Que devais-je faire pour l'atteindre ? La faim, la soif, le froid et la nudité n'avaient clairement pas eu beaucoup d'impact. Elle avait enduré tout ce que je lui avais fait subir – jusqu'à présent – et me disait encore « non ».

Ce mot dans sa bouche...

Il fallait vraiment que j'accroche un sac de boxe dans le bureau, au moins pendant la durée de son séjour ici. Ça allait

sûrement jurer avec le style classique de la pièce, mais tant pis. Cela me permettrait de me défouler autrement qu'en me branlant.

Incapable de m'asseoir, je passai en revue les portraits de plusieurs de mes ancêtres, des hommes robustes qui avaient plié le monde à leurs désirs. Je savais parfaitement ce qu'ils auraient fait dans ma situation, quels auraient été leurs conseils.

La prendre. L'utiliser. L'anéantir, de la manière la plus gratifiante possible, en tout cas pour moi. Quant à elle...

Je la voulais sous mon corps, impuissante, ne pouvant rien faire d'autre que d'accepter que je la prenne de toutes les manières possibles. Je voulais entendre ses gémissements, ses cris. Sentir les douces contractions de sa chatte convulsant de douleur et de plaisir, si fort qu'elle se sentirait brisée.

Je voulais lécher ses larmes coulant sur sa joue, la tenir fermement et la sentir trembler sous l'effet de la force de l'orgasme que je lui aurais donné. Puis, lorsqu'elle se serait calmée, recommencer.

Jamais une femme ne m'avait excité à ce point. Je ne comprenais pas qu'elle me fasse cet effet-là. Ce ne pouvait pas être uniquement sa beauté ; dans mon monde, toutes les femmes étaient belles. Ce n'était certainement pas non plus ni sa richesse ni son statut – ils n'étaient rien pour moi. J'avais compris qu'elle était intelligente et que sa nature était naturellement douce. Elle était une belle personne, même certainement assez extraordinaire.

Mais rien de tout cela n'expliquait pourquoi je me sentais si attiré par elle. Le son de sa voix, son parfum, la grâce de ses mouvements, le contact de mes doigts sur sa peau...

Je retins un gémissement et regardai le paysage à travers les hautes fenêtres. La vue de la mer parsemée des éclats d'argent de la lumière du soleil n'y fit rien. J'étais incapable

de me calmer. Je serrai les poings et sentis mon corps extrêmement tendu. Seul avec moi-même, je me forçai à m'avouer la vérité.

Avec sa force et à sa douceur, Grace me faisait croire en des possibilités auxquelles j'avais peur de croire.

Je ne réagissais pas bien à la peur. Ce sentiment avait toujours fait ressortir ce qu'il y avait de pire en moi, et se transformait rapidement en colère et en un besoin impérieux de punir.

Heureusement pour elle, je n'avais pas prévu de retourner la voir avant le lendemain. D'ici là, j'aurais retrouvé le contrôle de moi-même, quoi qu'il m'en coûte. Elle céderait, j'en étais certain. J'obtiendrais ce que je voulais d'elle et ensuite...

On frappa à la porte du bureau, interrompant le cours terrifiant de mes pensées. Je me ressaisis.

— Entrez ! dis-je en éteignant les écrans de contrôle.

Ce faisant, je ressentis un vif sentiment de perte. Je compris rapidement qu'elle me manquait déjà.

— Vous n'avez pas l'air en forme, me dit Rolf en entrant. Maria m'a dit que vous dormiez ici et que vous ne mangiez pas, me dit l'homme qui m'avait pris sous son aile et m'avait guidé à la mort de mes parents, en fronçant les sourcils.

— Je vais très bien. Maria s'inquiète inutilement – pour moi et pour notre invitée d'ailleurs.

On pouvait faire confiance aux femmes pour aller au bout de leurs idées ! Maria désapprouvait ce que je faisais et m'avait envoyé Rolf pour me le dire. Après tout, je ne lui en voulais pas...

— Comment ça se passe ? me demanda-t-il en jetant un coup d'œil aux écrans éteints.

Je soupirai.

— Elle est un peu plus têtue que prévu, mais nous progressons. Ce ne sera pas long.

— Vous savez que j’aurais préféré que vous ne fassiez pas ça ? me dit-il après un moment d’hésitation.

Je haussai les épaules. Cela ne faisait aucune différence pour moi.

— C’était nécessaire. Et comme je te l’ai dit, ce sera bientôt terminé.

Rolf sembla soulagé.

— Très bien. Voulez-vous que l’on passe en revue le programme de samedi ?

Je compris que sa question en cachait une autre. Ce qu’il voulait vraiment savoir, c’est si j’aurais l’esprit suffisamment libre et clair d’ici là pour pouvoir me concentrer correctement lors de la réunion planifiée de longue date, avec les chefs de toutes les branches de la famille et divers autres associés, qui devait avoir lieu ici le samedi suivant.

Il devait notamment y avoir des hommes plus âgés que moi qui, malgré leur apparente loyauté, n’aimaient pas être soumis à mon autorité. Ils avaient rallié à leur cause leurs fils et leurs petits-fils, plus proches de mon âge, et dont certains auraient aimé posséder tout ce que j’avais. Je ne doutais pas de ma capacité à les contrôler, mais je compris malgré tout l’inquiétude de Rolf.

— Très bonne idée ! répondis-je.

Je fus soulagé de concentrer mon attention sur autre chose que Grace. Cela me rappela que ma vie ne tournait pas seulement autour d’elle. Pourtant, alors que Rolf et moi discutions des coulisses des alliances et des ambitions de tous les membres de ma famille, je ne pus m’empêcher de penser à la cellule au fond des anciennes fondations de la maison que je dirigeais et à la femme que j’y avais enfermée.

CHAPITRE 16

Grace

*J'*avais l'impression de dériver. Mes nuits étaient agitées, mon esprit envahi par la noirceur de mes pensées dans lesquelles j'étais enfermée, autant que dans cette cellule. Le temps passait, jalonné uniquement par les changements d'intensité des lumières du plafond.

En ce début de ce que je pensais être le quatrième jour, j'avais froid... très froid. On m'avait apporté à manger, toujours la même chose – des flocons d'avoine –, mais je n'arrivais pas à me réchauffer.

Soudain, le bruit lourd du métal résonna dans le couloir étroit. Instinctivement, je me raidis. Ce ne serait sûrement pas « Marilyn » ; elle ne reviendrait pas avant des heures. Ce devait être lui. Il voudrait à nouveau la couverture. Je frissonnais de plus belle à l'idée de la lui donner, mais je ne voulais pas le défier, pas de cette façon.

Ses pas, résonnant sur le sol en ciment, se rapprochèrent progressivement. Il avançait sans hésitation, sûr de lui.

Je ne levai pas les yeux lorsque j'entendis les pas s'arrêter. Je sentis son regard sur moi alors que j'étais recroquevillée sur le rebord.

Il resta silencieux pendant quelques instants – me scrutant, supposai-je. Puis il recommença comme les jours précédents.

— Approche-toi.

Je me levai. Mon corps était engourdi ; chacun de mes os me faisait mal. Lentement, je me dirigeai vers l'avant de la cellule.

— Donne-moi la couverture.

J'hésitai, mais seulement brièvement. Ma nudité me faisait sentir atrocement vulnérable ; ce qui était certainement son but. J'enroulai mes bras autour de moi et regardai n'importe où sauf dans sa direction.

Les questions reprirent. Leur répétition était une autre forme de torture.

— Comment tu t'appelles ?

— Que t'est-il arrivé ?

— Tu sais où tu es ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je donnai à chaque question la même réponse que les jours précédents.

Enfin, il posa la seule question à laquelle je ne pouvais pas répondre.

— Est-ce qu'il y a un message que tu voudrais faire passer à ta famille ?

Tout au long de la nuit, j'avais réfléchi à ma décision de ne pas demander d'aide à ma famille. Afin que la mort de Patrick ait un sens, il fallait que je m'affranchisse de la famille qui l'avait détruit. Je ne pouvais pas trahir mon cousin mort, le jeune homme dont personne ne semblait se soucier. Cela aurait été me trahir également.

La famille s'attendrait à ce que je les supplie de m'aider, tout comme mon ravisseur. J'étais déterminée à ne pas leur donner satisfaction, même si, au fond, je savais que le résultat serait le même : ils paieraient.

Je m'étais répété cela toute la nuit, encore et encore. Aussi, lorsqu'il me posa la question, je lui répondis sans une once d'hésitation.

— Non.

Je n'étais pas experte en langage corporel, mais je vis immédiatement que ma réponse déplut fortement à mon ravisseur. Ses épaules larges se raidirent et ses doigts gantés se transformèrent en poings. Un instant, je retins mon souffle, me demandant s'il avait l'intention de se venger.

Il ne fit rien. Il se contenta de se retourner et de marcher dans le couloir d'un pas allongé et rapide.

— Attendez ! criai-je alors qu'il avait presque atteint la porte métallique.

Il s'arrêta et me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Pourquoi me posez-vous sans cesse les mêmes questions ? Pourquoi n'êtes-vous pas satisfait de mes réponses ? lui demandai-je sans plus y réfléchir.

Un silence de plomb s'installa dans la pièce. Il ne répondit rien, se contentant de me fixer avant de finalement ouvrir la porte et disparaître. Me laissant seule, une fois de plus.

Tremblant davantage de peur que de froid, je tirai le matelas au sol et m'assis dessus, tournant le dos à l'endroit où je pensais que les caméras se trouvaient. Même si j'aurais aimé que ce ne soit pas le cas, je ne pouvais pas ignorer ce fait dont j'étais presque certaine : j'étais filmée.

Cette idée était très gênante, mais c'était le seul moyen de donner à ma famille une « preuve de vie » tout en leur mettant la pression et qu'ils paient pour ma libération.

Je comprenais pourquoi il voulait que je leur demande de l'aide. Combien de temps faudrait-il avant qu'il se lasse

d'attendre et qu'il me force à le faire par d'autres moyens ?

Je ne voulus pas y penser, pas à ce moment-là. J'étais trop bouleversée ; mon corps tremblait encore sous l'effet de cette dernière confrontation avec mon ravisseur.

Lorsque le rêve que j'avais fait la nuit précédente me revint à l'esprit, je m'y réfugiai avec délectation. Je rougis en me le remémorant, mais je préférais la honte à la peur.

Dans mon rêve, j'étais nue, mais au lieu d'avoir froid, j'avais chaud... très chaud... comme si un feu en moi se propageait dans toutes les cellules de mon corps. Plutôt que d'être blottie sur un étroit rebord en béton, j'étais dans un lit immense dont la structure était sculptée dans un magnifique bois épais. J'étais allongée sur le dos, les bras attachés au-dessus de ma tête – ce qui, curieusement, ne me dérangeait pas – et les jambes écartées.

Entre mes jambes, il y avait un homme. Son grand corps musclé, éclairé par le feu de cheminée, avait une couleur dorée. Son souffle parcourait mes cuisses, les lèvres de mon sexe, mon clitoris...

Je gémis. Ma tête bascula lorsque, de sa langue experte et avec une habileté incroyable, il se mit à tourner autour de mon clitoris avant de soudain appuyer fort contre lui. Des vagues de plaisir me submergeaient, faisant monter en moi une excitation si intense que...

J'étais sur le point d'atteindre l'orgasme lorsqu'il leva la tête – ses yeux bleus de glace scintillant dans l'ombre – et me sourit.

Adam.

C'est alors que je me réveillai. Couverte de honte, mon cœur battant la chamade, encore sous le choc d'avoir découvert l'identité de l'homme dans mon rêve, je devais revenir à la dure réalité de ce qui venait de se passer.

Dans les circonstances les plus terrifiantes de ma vie, mon esprit s'était tourné instinctivement vers l'homme dont

je savais, avec une certitude absolue, qu'il était le seul à pouvoir me protéger. L'homme que – si j'étais vraiment honnête avec moi-même – je désirais plus que je n'avais jamais désiré aucun autre.

Alors que j'avais mis une telle énergie à rejeter les avances d'Adam, je me surpris à regretter sa présence et à penser que j'aurais donné n'importe quoi pour être avec lui.

Mais ce n'était certainement pas mon imagination fleur bleue qui allait me sauver. Seules la force et la fierté le pouvaient, que ce soit dans la cellule ou dans la vie en général.

Tout à coup, les lumières s'éteignirent. Je fus plongée dans le noir le plus total. Le peu de perspectives que je pouvais avoir disparut. J'eus la sensation de chavirer. Instinctivement, je mis les mains en avant et posai mes paumes contre le sol afin de me stabiliser.

Mon cœur battait à tout rompre, j'avais le souffle court. Lorsque les lumières s'étaient éteintes les deux dernières nuits, je distinguais encore les contours de la cellule. Cette fois-ci, c'était différent : je ne voyais absolument rien. Comme si j'étais aveugle.

Était-ce une punition pour avoir défié l'homme à la cagoule ? Ou était-ce une autre manière – la pire jusque-là – de me plier à sa volonté ?

Les deux, très probablement... De toute façon, la raison importait peu. Je me mordis la langue jusqu'au sang pour résister à l'envie de le supplier, de négocier, de faire tout ce que je pouvais pour qu'on ne me laisse pas ainsi.

Je réussis à me taire au prix d'un effort extrême. Une fois que mes yeux s'habituaient à l'obscurité, je m'aperçus qu'elle n'était pas aussi complète que je le pensais. De l'autre côté des barreaux, près du plafond, deux petites lumières rouges brillaient.

Les caméras, comme je le soupçonnais. Elles étaient toujours allumées, et lui – ou eux – toujours en train de me regarder. Pourquoi continuer de filmer dans l'obscurité ? À moins que...

Les caméras devaient être équipées d'un système infrarouge ! Cela voulait donc dire que mon ravisseur avait prévu le moment où il me plongerait dans l'obscurité. Il s'était assuré de pouvoir continuer à me voir même si je ne pouvais plus me voir moi-même.

Il s'attendait certainement à ce que je cède, mais tout ce qu'il faisait avait l'effet inverse. Ma détermination ne faisait que croître. J'avais besoin de toute ma force pour le moment où je sortirai. J'en avais besoin pour moi et pour Patrick. Et cette force grandissait grâce à la colère que je ressentais à ce moment-là, dans l'obscurité de ma cellule.

Que l'homme à la cagoule l'ait ou non fait exprès, nous étions engagés dans un combat de volonté. Mais l'enjeu pour moi était bien plus important qu'il ne pouvait l'imaginer. J'étais déterminée à remporter la victoire.

Tout à coup, je ressentis une douleur dans mes yeux. Blanche, brûlante, lancinante. Je les fermai, mais cela n'arrangea rien. Cet éblouissement soudain était une véritable torture.

Les lumières devaient être rallumées. En réalisant cela, je rouvris les yeux, en les plissant d'abord afin d'éviter la douleur. Alors, lentement, mes pupilles se rétrécirent et je pus enfin y voir clair. J'étais dans la cellule, allongée sur le sol, à l'endroit où j'avais dû finir par m'endormir.

Rassemblant tout mon courage, j'osai regarder autour de moi.

Mon ravisseur se trouvait de l'autre côté des barreaux.

Il ne me demanda pas de me lever, mais reprit son flot de questions habituelles.

— Comment tu t'appelles ?

Ma gorge était si sèche que je pus à peine à répondre.

Les autres questions suivirent, l'une après l'autre, après chacune de mes réponses laborieuses.

— Que t'est-il arrivé ?

— Tu sais où tu es ?

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je me mis à rire de manière hystérique. Je savais quelle question il allait me poser ensuite, tout comme je savais quelle réponse j'allais lui donner. Seule ma détermination à résister me faisait tenir debout. Si je cédaï, j'étais brisée.

Après avoir refusé, comme prévu, de lui donner la réponse qu'il attendait, je m'attendis à ce qu'il parte. Mais sa réaction me surprit. Il s'accroupit et fit rouler une bouteille d'eau vers moi à travers les barreaux. Je la saisis et retirai le bouchon.

J'étais en train de boire lorsqu'il quitta la pièce. Quelques minutes plus tard, les lumières s'éteignirent à nouveau.

J'étais comme sortie de mon corps et me regardai moi-même. Je voyais une pauvre jeune femme nue, blottie sur un matelas, les genoux serrés contre sa poitrine. Quelqu'un devait l'aider.

En fait non. Elle devait s'aider elle-même. Mais elle ne le pouvait pas. Pas sans se perdre elle-même.

Je n'arrivais pas à me rappeler pourquoi. Mon raisonnement était altéré, mon esprit trop flou.

Quel dommage, pensai-je malgré tout.

Je plongeai à nouveau dans l'obscurité éclairée uniquement par des fragments de rêves et de souvenirs épars.

J'étais enfant et traversais le champ à côté du domaine familial dans le Maine. Une ombre passa au-dessus des brins d'herbe sauvage. Je me retournai et regardai en direction de la maison. Grand-mère se tenait sur l'un des balcons et me

regardait. Je courus plus vite, forçant sur mes petites jambes qui me portaient de plus en plus loin.

Il faisait nuit. Une fête était organisée dans la maison. Patrick et moi étions assis sur la digue, nos pieds baignés par l'écume légèrement verte des vagues. Il parlait.

— Le Diable prend toujours la forme d'un ange, conclut-il. Sinon, c'est qu'il a un bon conseiller en image.

Dans le clair de lune, je vis son jeune visage usé par la tristesse.

— N'oublie jamais ça, Gracie. C'est important, ajouta-t-il, avant de disparaître en même temps que son sourire.

Je dansais dans les bras d'Adam dans la salle de bal de l'hôtel Plaza où je l'avais vu pour la première fois. Pourtant cela ne s'était jamais réellement passé, si ? Peu importait, j'étais merveilleusement heureuse.

Mais ce bonheur fut de courte durée. Lui aussi disparut, bien que la sensation de ses bras autour de moi persiste.

Je me réveillai. À nouveau cette douleur dans mes yeux. Mais cette fois, je savais ce qui m'attendait.

Les mêmes questions. Les mêmes réponses. Une autre bouteille d'eau roula sur le sol. La faim me rongait, mais j'en étais à peine consciente, plongeant à nouveau dans un demi-sommeil.

Puis l'obscurité fut à nouveau interrompue.

Mais cette fois, c'était différent.

Les lumières restèrent allumées.

Quelque chose claquait contre les barreaux de la cellule. Un son urgent, impitoyable, et incessant.

Je me tournai dans sa direction. « Marilyn » était là, tenant dans une main une bouteille d'eau, et dans l'autre un bol, tandis qu'une couverture pendait sur son bras.

Clignant des yeux, je m'assis lentement.

Lorsque je compris qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination et qu'elle n'allait pas disparaître, j'essayai de

bouger, de me lever, pour prendre ce qu'elle offrait. Mais mon corps était trop engourdi et douloureux ; il ne me répondait plus.

Finalement, « Marilyn » sortit de sa poche la clé qu'elle avait utilisée pour taper contre les barreaux et entra dans ma cellule. Penchée au-dessus de moi, elle porta la bouteille d'eau à mes lèvres.

Je bus, ne réussissant à avaler que de petites gorgées qui, déjà, suffirent à me donner des crampes d'estomac. Lorsque j'eus bu la moitié de la bouteille, elle me tendit le bol. Alors que je me forçais à manger lentement et calmement, elle me mit la couverture sur des épaules. Une fois mon bol et le reste de la bouteille d'eau terminés, je levai les yeux vers elle.

— Je vous remercie.

Elle ne répondit pas. Elle se contenta de faire un geste en direction de la porte de la cellule, toujours ouverte. Alors que je la fixais des yeux, osant à peine croire ce qu'elle semblait suggérer, elle fit un mouvement de flottement avec ses doigts, évoquant la pluie ou une chute d'eau.

Voyant que je ne bougeais toujours pas, elle soupira – le seul son que je l'entendis faire. Je la regardai avec une incrédulité croissante : elle se mit à imiter quelqu'un qui prenait une douche. Elle feignit de retirer ses vêtements, de monter dans la douche, et même de se frotter avec savon invisible.

Une douche ! Était-ce vraiment possible ? J'allais pouvoir être à nouveau propre ?

Instantanément, je ne pensai à plus rien d'autre. Je fus animée d'une énergie nouvelle. Je me relevai doucement. La tête me tournait, mais je parvins à rester debout.

— Une douche serait vraiment formidable, lui dis-je en tenant la couverture autour de moi.

Elle hocha la tête et me prit par le bras, m'aidant à marcher pour sortir de la cellule. Alors que nous

approchâmes de la lourde porte en métal, mon cœur s'emballa. L'idée que cette porte puisse s'ouvrir et que je puisse la traverser m'émua au plus haut point.

Mais avant d'atteindre la porte, « Marilyn » me fit tourner en direction d'un petit mur de séparation dont je ne m'étais pas aperçue jusque-là. Ce mur séparait la cellule de ce qui était une petite salle de douche : il y avait un petit banc en bois sur lequel quelqu'un avait disposé des vêtements propres et plusieurs serviettes, et – ce qui m'importait le plus – un receveur carrelé équipé d'une pomme de douche.

« Marilyn » fit couler l'eau, attendit quelques instants jusqu'à ce qu'elle se réchauffe, puis me fit signe d'entrer.

Je n'hésitai pas une seconde. Laissant tomber la couverture, j'entrai dans le receveur et me plaçai sous le jet d'eau.

Je ressentis un bonheur instantané, une chaleur revigorante. Un sentiment de plénitude m'envahit en expérimentant ce que j'avais toujours considéré comme acquis et que je ne considérerais plus jamais comme tel.

Il y avait à ma disposition une variété de gels douche, de shampooings et d'après-shampooings, tous haut de gamme. Je les utilisai tous, ne m'arrêtant que lorsque chaque centimètre carré de mon corps fut nettoyé et que mes cheveux soient parfaitement propres.

L'eau coulant sur moi éclaircit mon esprit en même temps qu'elle nettoyait mon corps. Maintenant que mes idées étaient plus claires, je me posai une question évidente : pourquoi mon ravisseur permettait-il cela ?

Cet avantage impromptu était-il le signe que j'avais remporté le combat de volonté que nous nous livrions ? Je voulais, mais ne pouvais pas, y croire. La réalité était que ce qu'il m'accordait de manière si inattendue, il pouvait me l'enlever de manière tout aussi inattendue. Il s'agissait peut-être tout simplement d'un stratagème : me redonner espoir

pour finalement me plonger dans un désespoir encore plus grand...

Jusqu'où pouvais-je aller ? Même si je refusais de toutes mes forces de demander l'aide de ma famille dont je voulais à tout prix me libérer, je devais considérer le fait que je ne tiendrai peut-être pas encore longtemps. Pourquoi n'avaient-ils pas encore payé ? Cela devait faire au moins cinq jours, voire plus... Qu'attendaient-ils ?

À moins que...

Ce ne fut pas de l'argent que voulait mon ravisseur.

Il voulait certainement quelque chose d'autre qui, pour Grand-mère, mon père et les autres, valait beaucoup plus que moi.

Ils avaient tué Patrick, même si je ne savais toujours pas pourquoi. Si les enjeux étaient si importants, qu'est-ce qui les empêcherait de me sacrifier également ?

Lorsque je coupai l'eau, « Marilyn » me tendit une serviette. En la prenant, je lui fis un léger sourire. Elle s'était montrée gentille envers moi, en tout cas autant qu'elle le pouvait. Elle ne méritait pas ce qui allait se passer, mais je n'avais pas le choix. Il était hors de question que je retourne dans cette cellule.

Adam

Alors que je regardais Grace se doucher, son corps luisant sous l'effet de l'eau, mon sexe se durcit. C'était devenu une réaction si prévisible chaque fois que je la voyais que je réussis presque à l'ignorer.

Peu importait qu'elle soit plus mince – ses côtes clairement visibles sous sa peau et ses clavicules plus saillantes – ou que sa peau soit si pâle qu'elle paraissait presque translucide. Les effets de l'épreuve qu'elle endurait n'atténuèrent en rien mon désir pour elle. Au contraire, le besoin de la posséder de toutes les manières possibles était devenu une obsession.

Même si je refusais de l'admettre, cette attirance pour elle risquait de me faire perdre le contrôle de la situation.

Elle était beaucoup plus forte que ce que j'avais imaginé. Elle pouvait endurer beaucoup de choses. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer alors même que je me demandais comment cela était possible. Elle avait grandi dans un cocon, entre luxe et privilèges ; comment avait-elle pu devenir la femme qu'elle était – cette femme qui me fascinait et m'exaspérait à la fois ?

Les écrans de surveillance étaient un lien entre nous bien plus puissant que je ne l'aurais imaginé. Je passais tellement de temps à l'observer que j'avais à peine dormi quelques heures au cours de ces derniers jours. Je connaissais désormais toute la gamme de ses émotions, de la peur à la détresse et au chagrin, en passant par le courage – ce courage obstiné que je ne comprenais pas, mais pour lequel, malgré moi, je la respectais. Je savais par cœur les mouvements de sa respiration, les bruits qu'elle émettait dans son sommeil, même ce à quoi elle ressemblait lorsqu'elle était excitée – même si je ne savais pas ce qui était à l'origine de son excitation lorsque cela arrivait.

Avait-elle rêvé de quelqu'un ? Un homme dont elle était amoureuse et dont je n'aurais pas entendu parler ?

Mes mâchoires se crispèrent alors qu'un sentiment de jalousie me transperça comme un couteau.

J'avais depuis longtemps accepté le côté sombre de ma personnalité. C'était du moins ce que je pensais. Car avec

Grace, l'ordre soigneusement entretenu autour duquel j'avais organisé ma vie menaçait de s'effondrer.

Je ne pouvais tolérer cela. Je devais la plier à ma volonté, même si pour cela je devais la briser. Et en même temps, je voulais qu'il ne lui arrive jamais aucun mal, quoi qu'il m'en coûte.

Je devais à tout prix me ressaisir. Je savais ce qu'était mon devoir ; comment aurais-je pu l'oublier alors qu'il était gravé dans mon sang, dans mon ADN ? J'avais besoin d'une pause, de rassembler mes esprits, et de trouver un moyen plus efficace d'obtenir ce que je voulais d'elle.

Je me souvins alors des quelques problèmes familiaux que je devais régler, ce qui me mit de mauvaise humeur, me rappelant le rôle impitoyable que le devoir jouait dans ma vie. Au moins, pendant que j'étais occupé, Grace avait un sursis. J'espérais simplement que nous ne le regretterions ni l'un ni l'autre.

Je jetai un dernier coup d'œil aux écrans de contrôle puis sortis du bureau.

CHAPITRE 17

Grace

« Marilyn » m'avait apporté un pantalon à cordon confortable, un tee-shirt sans manches et une culotte en coton toute simple. Elle n'avait pas prévu de chaussures, mais c'était déjà beaucoup ; le simple fait de pouvoir porter à nouveau des vêtements était un tel soulagement !

Après m'être habillée, je séchai mes cheveux avec une serviette, utilisant ce temps pour réfléchir à la manière dont j'allais procéder. Il pouvait se passer mille choses avant que je ne réussisse à m'échapper, mais je décidai de ne pas en tenir compte et de rester optimiste. Je devais saisir ma chance et espérer de toutes mes forces que mon plan audacieux fonctionnerait, même si ce n'était pas facile.

En parcourant le court chemin qui menait à la cellule, je fis comme si j'avais du mal à tenir sur mes jambes. « Marilyn » réagit comme je l'avais espéré : elle mit son bras autour de ma taille pour me stabiliser. Alors qu'elle me tenait et était collée à moi, je fléchis. Elle se baissa à son tour, essayant de me remettre debout.

Avant qu'elle n'ait le temps de réagir, je la pris par les épaules et la poussai dans la cellule. Surprise, elle ne put m'empêcher de claquer la porte. À mon grand soulagement, il y avait un système de verrouillage automatique ; elle ne pouvait plus sortir.

— *Mio Dio !* cria-t-elle en se retournant vers moi. *Sei pazzo ? Che cosa stai facendo ?*

Je n'étais pas folle, pas encore, et je faisais simplement ce que je pouvais pour essayer de m'en sortir. Mais je n'avais pas le temps de lui expliquer cela ; il fallait faire vite. Si l'homme à la cagoule était en train de regarder les images de contrôle, il s'était certainement déjà rendu compte que j'essayais de m'échapper.

La simple pensée qu'il puisse me rattraper me donna des ailes. Je courus dans le couloir vers la lourde porte en métal. Un instant, je pensai avec effroi que la porte ne s'ouvrirait peut-être pas. Et si elle était elle aussi verrouillée de l'intérieur ? C'est « Marilyn » qui avait la clé. Je ne pouvais pas ouvrir la porte de la cellule pour essayer de la lui prendre, et elle ne me la donnerait jamais volontairement. Mon plan tomberait alors à l'eau et tout espoir de m'échapper serait perdu.

Ma paume, trempée de sueur, glissait inutilement sur le bouton d'ouverture. Je laissai échapper un sanglot de panique. Je saisis le bouton plus fort, de toutes mes forces. Finalement, avec une lenteur atroce, le bouton finit par tourner. Lorsque la porte s'ouvrit, je la franchis à toute vitesse. Le son lourd de la porte qui se ferma retentit si fort que j'étais certaine que quelqu'un l'entendrait.

Au-delà du mur situé immédiatement de l'autre côté de la porte s'étendait un grand espace. Il n'y avait pas de fenêtres ; uniquement des lumières au plafond. Il s'agissait d'une cave qui paraissait beaucoup plus ancienne que la pièce dans laquelle j'avais été séquestrée. Il n'y avait rien, à

part des rangées d'étagères en bois remplies de bouteilles de vin.

Je ne les vis que rapidement, cherchant frénétiquement un moyen de sortir. J'aperçus finalement un petit escalier en pierre ; je montai ses marches deux par deux jusqu'à la porte qui se trouvait en son extrémité. Je l'ouvris lentement et fus soulagée de constater qu'il n'y avait personne derrière.

Je franchis la porte, tremblant sous l'effet des efforts que je venais de faire. J'étais à bout de souffle. En prenant ma respiration, je sentis une délicieuse odeur de cuisine. Ma bouche se mit aussitôt à saliver et mon estomac à gargouiller ; après n'avoir mangé que des flocons d'avoine pendant plusieurs jours, je réalisai que j'avais une faim immense !

Venant d'une pièce adjacente, j'entendis des bruits de casseroles et des gens parler dans un mélange d'anglais, d'italien, et une langue que je n'arrivais pas à identifier. Au bruit qu'il y avait, je compris que toute une brigade était en train de préparer le dîner.

À tout moment, quelqu'un pouvait surgir et me surprendre. Peut-être même l'homme à la cagoule !

Je me précipitai dans un couloir, puis un autre. J'atterris devant une double porte qui donnait sur une véranda en pierre. Une fois dehors, à bout de souffle, je dus m'arrêter, au moins quelques instants. Mes jambes, qui n'étaient plus habituées à un tel effort, s'étaient mises à trembler. Seule l'adrénaline me faisait tenir debout.

La pleine lune se levait à l'Est. Tout autour de moi je ne voyais que la mer, scintillante de lumière. Il me fallut quelques instants pour comprendre : j'étais sur une île ! Je me sentis abattue... S'enfuir aurait été difficile, quel que soit l'endroit, mais sur une île, c'était quasiment impossible.

Juste à temps avant que le désespoir ne m'envahisse et ne me paralyse, j'aperçus au loin les lumières d'une ville. Elles

devaient être à environ un kilomètre de l'endroit où je me trouvais. Je repris espoir ; je pouvais voler un bateau ou, au pire, nager. J'étais prête à tout pour quitter cet endroit.

Je ne pouvais pas me reposer plus longtemps. Revigorée par l'envie féroce de m'en sortir, je me remis à courir, en direction de la mer.

Adam

— Les invités sont sur le quai, dit Rolf.

Il écouta à nouveau dans son oreillette.

— Ils seront bientôt là, ajouta-t-il après quelques secondes.

Je donnai un coup sur chaque manche de mon smoking et fis signe que j'étais prêt. Le hall d'entrée en marbre de la maison était vide ; il n'y avait que Rolf et moi. Ailleurs, le personnel se chargeait des derniers préparatifs en veillant à ce que les moindres détails soient parfaits. La beauté et le luxe avaient certes une valeur intrinsèque, mais ils permettaient également de rappeler le pouvoir de celui qui en était propriétaire.

Mes invités étaient certainement mécontents de ne pas avoir été autorisés à utiliser la piste d'atterrissage, devant à la place être escortés en bateau depuis l'île principale de Malte avant d'être conduits jusqu'à la maison. Mais je prenais un malin plaisir à leur rappeler que nos ancêtres étaient toujours arrivés par la mer ; ils devaient au contraire se sentir honorés de perpétuer cette tradition – tout comme ils allaient devoir perpétuer d'autres traditions au cours des

quelques jours que devait durer la réunion. Les rituels anciens avaient encore leur utilité, notamment lorsqu'il s'agissait de tester la loyauté de son clan.

Avant de les affronter, je succombai à la tentation et décidai de jeter un coup d'œil aux images vidéo de Grace depuis mon téléphone, sur lequel je les avais transférées. En une seconde, les images de la cellule apparurent et je découvris...

Maria, assise sur le rebord de la cellule, les mains sur les genoux et une expression résignée sur le visage.

Merde ! Je fus saisi par un sentiment de choc et de rage. J'écartai aussitôt la possibilité que Maria ait laissé Grace s'échapper. Certes, elle lui avait fait passer une note, mais elle ne l'avait pas fait dans l'intention de me nuire. En revanche, elle ne serait jamais allée jusqu'à permettre à Grace de fuir ; cela aurait été me trahir et elle savait parfaitement que cela aurait entraîné des conséquences terribles, pour elle, mais aussi pour Grace.

Non, tout était de ma faute. J'avais jugé ma prisonnière trop faible – physiquement, pas psychologiquement – pour fuir. C'était la première fois de ma vie que je commettais une erreur de jugement aussi grave, en tout cas qui pouvait avoir des conséquences aussi désastreuses.

— Quelque chose ne va pas ? me demanda Rolf en fronçant les sourcils.

— Mademoiselle Delaney a réussi à s'échapper. Dis aux hommes de la chercher, mais discrètement.

Dans une exceptionnelle expression de surprise, il leva un sourcil.

— D'accord, je les préviens...

— Et occupe nos invités jusqu'à mon retour.

— Vous allez... ?

Nous savions tous les deux que j'aurais dû rester pour accueillir mes invités, ne surtout pas laisser entendre que

quelque chose n'allait pas, et laisser les autres s'occuper de Grace.

Mais comment ne pas courir à sa recherche alors que je savais, pour en avoir été victime moi-même, que la mer qui entourait l'île était en réalité une bête féroce ? J'avais l'impression de revivre cette fois où j'avais failli me noyer, étouffant alors que le courant m'aspirait vers des fonds obscurs. L'idée que Grace puisse subir le même sort et que je risque de la perdre m'était insupportable ; je ne supportais pas qu'il puisse lui arriver quelque chose.

Sans un mot, je quittai le hall d'entrée d'un pas rapide et me mis à courir dès que j'eus passé la porte la plus proche.

Sur trois des côtés de la maison, des falaises tombaient à pic dans la mer. Cela ne lui laissait qu'une seule issue. En parcourant du regard le chemin qui menait à la maison, j'aperçus une forme pâle qui traversait le champ d'oliviers centenaires à proximité.

Sans réfléchir, je me mis à courir dans sa direction.

Elle était rapide, étonnamment rapide compte tenu de ce qu'elle avait vécu ces derniers jours. Mais j'étais un chasseur ; l'instinct de chasse faisait partie de mon ADN, et je n'avais jamais été à ce point excité par une proie. J'avais les meilleures raisons de la poursuivre. Et les plus viles aussi.

À la simple pensée de la maintenir sous mon poids, mon corps se durcit. J'avais hâte de la tenir pendant qu'elle se débattait, de l'entendre haleter et pleurer, et de savourer l'instant où elle réaliserait qu'elle est définitivement prise au piège. L'imaginer se soumettre à ma force me procura un sentiment intense et fulgurant.

Tout à coup, je la vis trébucher. Je m'en voulus, me souvenant que je ne lui avais pas prévu de chaussures. Le terrain était calcaire, recouvert uniquement d'un sol fin et sec. Elle devait avoir mal aux pieds ; peut-être s'était elle-

même coupée ? Si elle tombait, elle risquait de se blesser encore davantage.

Mais elle réussit à se rattraper et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Si, jusque-là, elle ne savait pas qu'elle était suivie, elle le savait désormais. Je la vis reculer dans un mouvement de surprise et de frayeur. J'étais encore trop loin d'elle pour distinguer son visage, mais je devinai qu'elle devait avoir une expression de désarroi et ce que cela pouvait la pousser à faire.

À toute allure, elle monta la colline derrière les arbres et prit la direction de l'étroite plage de sable qui se trouvait à seulement quelques centaines de mètres. Ma poitrine se serra. Si elle allait jusqu'à là-bas...

À mon tour, j'escaladai la colline en courant et me laissai glisser de l'autre côté, sans prêter attention aux ronces qui me griffaient et me faisaient saigner. Une fois en bas, je me relevai d'un bond et regardai rapidement autour de moi.

Je l'aperçus au loin, courir le long de la plage. J'hésitai. Si j'arrêtais de la poursuivre, elle aurait sûrement la bonne idée de chercher un bateau ou un autre moyen de quitter l'île plutôt que de risquer de nager dans une eau dont elle ne connaissait pas la puissance des courants. Sauf si elle était trop paniquée pour penser au danger.

— Grace, ne fais pas ça ! il y a des courants de retour ! lui criai-je, essayant de couvrir le bruit des vagues.

Elle ne m'entendit pas, mais vit que j'étais toujours derrière elle. Avant que je n'aie le temps de la rejoindre, elle se tourna vers la mer, prit le temps d'enlever son pantalon, et disparut dans l'écume des vagues.

CHAPITRE 18

Grace

L'eau glacée me tétanisa. Je pris une grande respiration afin de faire le plein d'oxygène et forçai mon corps à se mouvoir. J'aurais aimé ne pas en arriver là ; j'avais espéré jusqu'au bout pouvoir l'éviter. Mais celui qui me poursuivait était trop rapide, trop fort. Je n'aurais pas pu le distancer. Je n'avais plus qu'à espérer qu'il soit moins bon nageur que moi.

Au-delà de l'étendue d'eau sombre qui me séparait de l'autre rive, les lumières de la ville me redonnèrent espoir. Je pouvais y arriver. Je *devais* y arriver.

Lorsque j'étais enfant, j'avais dit à l'un de mes enseignants que je voulais devenir sirène quand je serai grande. Cette nuit-là semblait être le moment idéal pour réaliser mon rêve...

Passé le choc initial, j'adoptai un rythme régulier, chaque mouvement me propulsant toujours plus loin du rivage. Je n'osais plus regarder en arrière ; je préfèrai garder les yeux rivés sur la rive opposée. Ce n'était vraiment pas loin, à peine plus d'un kilomètre.

Habituellement, je nageais assez bien. Mais le calvaire que j'avais vécu ces derniers jours m'avait épuisée. Très vite, je dus faire une pause et me laisser flotter quelques instants jusqu'à ce que je sois suffisamment forte pour continuer.

Lorsque je me remis à nager, mon corps bougea avec plus de difficulté. Chaque mouvement de mes bras et de mes jambes me demandait un véritable effort. Je refusais de l'admettre, mais le peu de force qui me restait était en train de me quitter plus vite que je ne l'aurais souhaité. Je devais aller plus doucement et m'économiser.

Mais à peine avais-je ralenti que j'aperçus le sillage d'un autre nageur qui se dirigeait droit vers moi. Je ne savais pas qui *il* était, mais ce qui était sûr, c'est que lui ne ralentissait pas. Au contraire, il fendait l'eau de ses mouvements longs et puissants. À cette vitesse, il allait très vite me rattraper. Je fus envahie par la peur. Oubliant ma fatigue, je me remis à nager avec frénésie.

Mais soudain, presque d'un seul coup, je ressentis une sensation différente dans l'eau. Je m'aperçus que j'allais plus vite que mes forces n'auraient dû me le permettre. Pire encore, je constatai que je ne me dirigeais plus en direction de l'autre rive, mais que j'étais attirée vers le large.

J'avais toujours entendu parler des courants de retour, mais je n'en avais encore jamais fait l'expérience. En réalisant ce qui se passait, je me convainquis de ne pas paniquer ; je savais comment gérer cette situation.

Je ne devais pas essayer de lutter contre le courant, car je risquais de m'épuiser et de me noyer. Je devais au contraire me laisser porter par lui et attendre qu'il se dissipe, ce qui serait certainement le cas dans quelques centaines de mètres. Contrairement à ce que mon cerveau me criait, je n'allais pas finir dans l'océan. Tout se passerait bien si je réussissais à garder mon sang-froid.

Bien que cette méthode fût certainement la bonne pour la plupart des courants de retour, ce n'était pas le cas pour celui-ci : il était si puissant que lorsque je tentai de me laisser aller, le courant me happa vers le fond. Dès que j'eus la tête sous l'eau, toute volonté de ne pas paniquer s'évanouit : j'étais terrorisée à l'idée de mourir noyée. Je me débattis frénétiquement pour remonter à la surface, ne réussissant qu'à sortir à peine ma tête de l'eau.

Je luttai contre la force gravitationnelle du courant afin de prendre le plus d'air possible, mais à peine avais-je réussi à inspirer que je coulai à nouveau. Je fermai la bouche et battis des pieds de toutes mes forces. Lorsque je remontai à la surface, je sentis mes poumons me brûler. Mes membres étaient engourdis et mes muscles se contractaient. Du fond de l'eau, je savais que mon niveau d'oxygène était en train de diminuer. Mes idées devinrent confuses et ma vision se brouilla.

Un sentiment d'ironie m'envahit. J'aurais pu rester en sécurité dans ma petite cellule en attendant de découvrir ce que l'homme à la cagoule avait prévu de faire de moi. Au lieu de cela, j'allais mourir en voulant retrouver ma liberté.

J'eus un goût de sel dans la bouche, mais je ne savais pas si cela venait de mes larmes ou de l'eau de mer. Peu importait de toute façon, j'étais tout simplement effondrée, à tel point que j'en oubliai ma peur. Il y avait tellement de choses que je ne pourrais plus jamais faire — tomber amoureuse, coucher avec un homme, me marier, avoir des enfants...

Tout à coup, un épisode me revint en mémoire. Je sortais de Haven House. De l'autre côté de la rue, un homme m'attendait, assis contre une voiture noire et élégante. J'eus un frisson de plaisir en revoyant Adam se redresser et s'approcher de moi d'un pas long et gracieux.

— Grace , dit-il.

Sauf que ça ressemblait davantage à « Grace ! »

Pourquoi criait-il ? Adam ne criait pas. Il avait une réserve typique du Vieux Monde qui le rendait à la fois impénétrable et terriblement séduisant. La partie sombre qui était en moi désirait plus que tout découvrir ce qu'il se passerait s'il abandonnait son infailible sang-froid.

Mais j'étais fatiguée... tellement fatiguée. Mon corps continuait de se mouvoir, luttant de toutes ses forces pour survivre, alors même que je réalisais que la partie était déjà jouée ; j'avais perdu.

Une vague me submergea. L'eau pénétra dans ma bouche et jusqu'au fond de ma gorge. Je toussai, faiblement.

C'était fini, je n'en pouvais plus. Mais je ne l'acceptais toujours pas. Je puisais dans le peu de forces qu'il me restait pour essayer de ne pas céder au courant qui me tirait vers le fonds. Je levai les mains hors de l'eau dans une tentative désespérée de respirer. De vivre.

— Grace !

Au-dessus de moi, à travers les reflets verts et noirs de l'eau, j'apercevais le visage argenté de la lune. Elle était si belle ! Ma vision se rétrécit jusqu'à ce que je ne voie plus que ce cercle rayonnant de lumière. Le cercle devenait de plus en plus petit à mesure que ma vision diminuait, mais avant qu'il ne disparaisse totalement, je sentis des bras puissants me saisir.

Je fus tirée hors de l'eau contre un corps dur comme de la pierre. Je pus enfin respirer, l'air pénétrant dans mes poumons.

— Respire ! ordonna un homme, d'une voix grave et puissante – une voix qui m'était familière, ce qui m'étonna.

— Allez ! Respire !

Malgré la sensation de brûlure dans ma poitrine, j'obéis. L'air emplissait mes poumons, doux, salvateur. J'étais tellement soulagée que je me mis à pleurer.

— Parfait, dit-il. Continue !

Bien que sa force soit bien supérieure à la mienne, le courant de retour nous aspirait toujours. L'homme qui me tenait dans ses bras luttait pour nous maintenir à la surface. Je me demandai pourquoi il ne me laissait tout simplement pas couler. Il aurait eu de bien meilleures chances de s'en sortir sans mon poids qui le tirait encore davantage vers le fonds.

À la pensée qu'il puisse le faire, je m'accrochai à lui encore plus fort. De minuscules lumières blanches brillaient sous mes paupières, me rappelant que j'étais passée très près de la mort, et que j'étais en loin d'être sauvée.

À un moment, le courant se fit moins vif. Sans force et épuisée, je me laissais aller dans les bras puissants qui m'entouraient. Malgré la situation terrifiante, leur force me procurait un sentiment de sécurité absolue. Finalement, après ce qui me parut être une éternité, je sentis le sable sous mon dos et mes jambes alors que l'homme m'allongea sur le rivage, s'écroulant à mes côtés.

Nous étions allongés côte à côte, nos poitrines se soulevant et s'abaissant en rythme. Nous ne dûmes pas un mot. Après quelques instants, il tendit la main et prit la mienne. Ses doigts s'enroulèrent autour des miens, les serrant doucement.

Je ne comprenais rien à la situation. La seule autre personne que j'avais vue lors de ma fuite effrénée était l'ombre de mon ravisseur qui me poursuivait. S'il s'agissait du même homme, cela signifiait qu'il m'avait pourchassée, poussée à me jeter à l'eau, pour finalement me sauver d'une mort certaine en courant lui-même un risque immense.

Qui était-il – mon ravisseur ou mon sauveur ?

Je le sentis bouger à côté de moi et tentai de toutes mes forces d'ouvrir les yeux. Mais mon corps ne répondait plus. Jusqu'à ce que sa main caresse doucement ma joue. À ce

moment-là, tous mes sens réapparurent ; d'un seul coup, j'étais vivante.

Au milieu du bruit des vagues, j'entendis une voix rauque et essoufflée, et pourtant remplie d'inquiétude.

— Grace, regarde-moi. Tu vas bien ?

J'ouvris les yeux. La lune était au Zénith, au milieu d'un ciel cristallin. Sa lumière inondait la plage, éclairant le visage de l'homme au-dessus de moi. En le regardant, je ressentis un choc brutal. Je n'en croyais pas mes yeux. J'avais du mal à comprendre ce que je voyais. *Qui je voyais.*

— Vous !

Tous les événements de ces derniers jours me revinrent subitement en mémoire – toute la peur, la douleur, la crainte. Privée de la sensation de sécurité, enfermée nue dans le noir, forcée de revivre des souvenirs qui me terrifiaient et me rendaient malade. Tout ça à cause de *lui* ?

Le choc et la peur disparurent instantanément. Je ne ressentais plus que de la rage, pure et dévorante. Je n'avais jamais été violente – jamais. Mais je perdis tout contrôle de moi-même et n'avais plus en moi que mes instincts les plus primaires. Plus rien ne comptait que le besoin impérieux de le faire payer pour ce qu'il m'avait fait.

Dans un râle, les lèvres retroussées sur mes dents, je me jetai sur Adam Falzon.

CHAPITRE 19

Adam

Ce n'était pas possible... Cette femme n'avait donc aucune limite ? Après tout ce qu'elle avait traversé, elle avait encore la force de vouloir se battre avec moi, pour ne pas dire essayer de me tuer ?

J'eus à peine le temps de lui saisir les poignets avant qu'elle ne puisse me griffer le visage, voire planter carrément ses ongles dans mes yeux. Malgré cela, elle ne se découragea pas et tenta de me mordre à la gorge ; je réussis tout juste à l'en empêcher !

Incapable de me faire mal physiquement, elle se mit alors à me crier dessus.

— Enfoiré ! Ma famille m'a pratiquement jetée dans vos bras et vous avez osé me faire ça ? C'est comme ça que vous prenez votre pied ? En terrorisant les femmes ? Espèce de pervers névrosé...

— Bon, ça suffit !

Je ne pouvais pas lui reprocher de me dire tout ça, mais je n'avais pas non plus envie d'en entendre davantage. Entre

l'émotion que m'avait causée son évasion et la peur de la perdre que je venais d'avoir, je n'avais jamais autant été sur le point de m'écrouler.

Je n'en revenais toujours pas de m'être sorti une deuxième fois d'un courant de retour. En me jetant à l'eau pour aller à son secours, j'avais revécu la première fois que j'avais failli me noyer, pris dans les filets de la mer. Le pire moment de ma vie, plus horrible encore que lorsque j'ai appris le décès de mes parents. Car finalement, leur assassinat m'avait obligé à me regarder en face et à voir qui j'étais vraiment : un jeune homme qui avait grandi trop vite, qui ne s'était jamais réellement senti en vie, sauf en tuant. Ou en baisant. Entre ces rares moments, j'avais la sensation que la vie n'était qu'une succession d'obligations sans saveur.

À présent, tout me revenait – la mémoire et la douleur, la peur et la colère. C'est comme si mon cerveau refusait de garder tout ça enfoui plus longtemps. La sensation de son corps svelte qui se débattait contre le mien réveillait en moi les passions les plus sombres sans que je puisse y faire quoi que ce soit.

D'un seul coup, je me retournai, la plaquai contre le sable et m'allongeai de tout mon poids sur elle pour l'empêcher de bouger. J'avais pris soin d'enlever ma veste et mes chaussures avant de me jeter à l'eau. Je n'avais sur moi que ma chemise trempée et sentais ses tétons tendus pointer à travers le tee-shirt en coton qu'elle portait. Cela me provoqua une érection aussi soudaine qu'intense. J'étais plus dur que je ne l'avais jamais été et me sentais déjà sur le point de jouir.

— Arrête de bouger, lui ordonnai-je.

Elle ne m'entendit pas, pas plus qu'elle ne s'arrêta de bouger. Elle souleva ses hanches dans une tentative vaine de se libérer de mon emprise.

Je sentais le sang affluer dans mes tympans de plus en plus fort. J'avais eu envie d'elle dès le premier instant où je l'avais vue au gala. Elle avait tout ce que j'aimais chez une femme : elle était souriante, aimable, intelligente, gentille, courageuse, avec une passion sous-jacente qui ne demandait qu'à être libérée. Mais elle avait quelque chose en plus ; quelque chose que je n'arrivais pas à définir, mais qui faisait que je la désirais. Cela ne m'était jamais arrivé.

Pourtant, je me répétais sans cesse qu'elle n'était qu'un moyen d'arriver à mes fins, rien de plus. Une fois que j'aurais obtenu ce que je voulais, je n'aurais plus besoin d'elle. D'ailleurs, de son côté, elle ne voudrait certainement plus entendre parler de moi...

Je savais tout cela, mais, à ce moment-là, je n'y accordai plus aucune importance. Le courant de retour avait failli nous tuer, mais pas seulement : il avait aussi libéré mes émotions les plus fortes, celles que j'avais jusque-là enfouies comme dans une forteresse. J'avais soudain un besoin impérieux de conquérir et de posséder, un sentiment instinctif qui semblait ressurgir du plus profond de mes entrailles.

Sans réfléchir, je passai mes doigts dans ses mèches de cheveux mouillées, douces comme de la soie. Tenant sa tête entre mes mains, je cédaï à l'irrésistible envie de la goûter et l'embrassai doucement, parcourant ses lèvres avec ma langue. Je n'avais alors plus aucune envie de lui faire du mal... du moins pas trop. Au contraire, je voulais qu'elle ait autant envie de moi que j'avais envie d'elle.

— Embrasse-moi, murmurai-je.

À nouveau, elle refusa de m'obéir. Je souris. Si seulement elle savait que sa résistance ne faisait que renforcer mon excitation. Toujours avec mes lèvres sur sa peau, je descendis le long de son cou jusqu'au creux situé au bas de sa gorge.

Là, je la mordis doucement avant de passer ma langue à l'endroit de ma morsure. Elle gémit sous l'effet de la surprise, entrouvrant ses lèvres. J'en profitai pour l'embrasser, dans un baiser à la fois tendre et salé.

Le goût de sa bouche m'enivra, ma queue devenant de plus en plus dure. J'avais à la fois envie de la prendre très profondément et d'écartier ses cuisses pour la goûter.

Elle continuait de résister, essayant de me repousser. Mais dès que nos langues se touchèrent, elle s'arrêta, immobilisée par le choc. Je ressentis une vive satisfaction en constatant que je lui faisais un effet si puissant que je parvins même à venir à bout de sa résistance.

Je l'embrassai passionnément, ma langue enfoncée dans sa bouche, alors que je prenais ses mains dans l'une des miennes pour lui tendre les bras très haut au-dessus de sa tête. De l'autre main, je levai son tee-shirt et pressai son sein – rond, doux, accueillant, son téton dur pressé contre ma paume ; j'étais parcouru de frissons.

Le peu de lucidité que j'avais encore disparut. Je voulais qu'elle se laisse aller autant que moi. Je voulais partager avec elle ce désir si intense et féroce qu'il ne laissait plus aucune place à la raison.

Je levai la tête et plongeai mon regard dans le sien. Ses yeux étaient grands, illuminés par la lune.

— J'ai eu envie de te faire jouir dès le premier jour où je t'ai vue, lui dis-je, avec une voix qui ressemblait davantage à un râle.

— J'ai envie de te voir nue, de t'entendre crier, et de sentir jouir dans mes bras, ajoutai-je avec passion, dans un besoin impérieux de briser toutes les barrières qui pouvaient encore nous séparer.

Avant qu'elle ne puisse dire ou faire quoi que ce soit qui aurait pu me décourager – en supposant que cela ait été

possible – je glissai une main dans sa culotte et écartai ses lèvres.

Mon souffle se coupa. Même si elle détestait cela, si elle me détestait, elle était chaude et totalement trempée, excitée malgré elle. J'eus soudain un élan de tendresse pour elle ; elle aussi semblait partagée entre le désir et la raison. Mais cela ne changea rien ; je ne voulais qu'une seule chose : la posséder.

Ma paume contre son clitoris, je pressai juste assez pour faire monter son excitation puis enfonçai un doigt dans sa chatte avant de m'arrêter. Elle était délicieusement étroite. Quand avait-elle baisé pour la dernière fois ? À l'idée qu'elle ait été avec un autre homme, tous les muscles de mon corps se contractèrent.

Elle ferma ses yeux et détourna la tête.

— Regarde-moi ! ordonnai-je d'une voix ferme. Je veux que tu voies qui est en train de te baiser.

Encore une fois, elle ne fit pas ce que je lui dis et garda les yeux fermés. Aussitôt, je tournai mon doigt contre les parois de sa chatte, cherchant la zone où elle était la plus sensible. Je compris rapidement que je l'avais trouvée : je la sentis couler sur mes doigts alors qu'elle laissa échapper un gémissement et cambra son dos. Mais elle continuait de fermer les yeux, refusant de me regarder.

— Si tu ne m'obéis pas, l'avertis-je, je continue sans aller jusqu'au bout. C'est toi qui me supplieras de te faire jouir...

J'avais rarement été si impitoyable avec les femmes, mais Grace éveillait en moi une sauvagerie que je n'arrivais plus à contenir. Si je n'avais pas été aussi proche de jouir moi-même, j'aurais prolongé son supplice avec un plaisir immense. Mais je gardai cela pour une prochaine fois.

Lentement, je retirai mon doigt de son sexe et le posai sur son clitoris gonflé, doucement, juste pour intensifier son excitation. Ses joues rougirent, sa respiration se fit

irrégulière. Elle était partagée entre la douleur et l'extase que je m'apprêtais à lui donner.

Enfin elle céda et ouvrit les yeux, croisant mon regard. J'avais l'impression d'avoir gagné une bataille. Mais son refus de parler ou de participer à ce que nous faisons autrement que par son corps fit monter en moi une dangereuse combinaison de rage et de passion.

Je n'avais plus ressenti une telle colère depuis l'enfance. Je fus soudain en colère contre la mort, contre la mémoire, contre le devoir... la liste était longue. Je n'étais pas en colère contre elle – elle n'y était pour rien –, mais cela ne faisait aucune différence.

Descendant jusqu'à sa poitrine, je pris son téton entre mes dents et mordis légèrement, tout en caressant très fort son clitoris. Elle ne put se retenir de crier, le son de sa voix résonnant dans l'obscurité de la nuit et se perdant dans le bruit des vagues s'échouant sur le sable, se rapprochant de plus en plus sous l'effet de la marée montante.

Ses cuisses fines tremblaient. Sa chatte dégoulinait d'excitation. À ce moment-là, j'eus envie de tout lui donner : protection, confort, luxe et si possible, moi-même. Quant à moi, j'étais ravi de prendre tout ce qu'elle avait à offrir.

Serrant ses poignets, si fort que je savais qu'elle aurait certainement des traces de contusion, je descendis le long de son corps en ramenant ses mains prisonnières jusqu'au sommet de ses cuisses. Son sexe brillait sous la lumière argentée. Je sentais son odeur : un mélange de sel, de musc, et quelque chose qui n'était qu'à elle.

Elle avait sur moi le même effet qu'une drogue. Je n'étais plus capable de penser. Cédant à une tentation plus grande que toutes celles que j'avais connues jusque-là, je passai ma langue sur son clitoris gonflé... une fois, deux fois. Encore.

— Non, non ! Je ne veux pas..., cria-t-elle d'une voix grave, cambrant son dos.

Sa phrase disparut dans un cri, ma langue lui rendant l'excitation presque insupportable. Son jus coulait sur moi. Je pris le temps de le savourer, longtemps, langoureusement, jusqu'à finalement relever la tête pour la regarder.

Son visage, baigné par le clair de lune, était pâle. Elle avait les yeux écarquillés, les pupilles dilatées. Tout son corps tremblait de désir.

Le prédateur qui était en moi était satisfait, mais pas encore complètement.

— Supplie-moi ! lui dis-je.

Elle n'en fit rien. Je descendis alors à nouveau jusqu'à son clitoris et le suçai juste assez pour continuer de l'exciter, mais sans lui permettre d'aller au bout de son excitation.

— Noooooon !

Je l'apaisai avec ma langue avant de caresser encore son clitoris et de m'arrêter alors qu'elle était sur le point de jouir.

— Demande-le-moi, ma belle, et je te fais jouir comme tu n'as encore jamais joui.

— Je vous déteste !

— Déteste-moi. Je le mérite. Mais ça ne change rien au fait que tu m'appartiens – chacun de tes souffles, de tes cris, des orgasmes, est à moi désormais...

— Arrêtez ! Je vous en supplie... Arrêtez !

Ses yeux s'embruèrent et des larmes coulèrent sur ses joues.

— Si j'arrête, je vais devoir me branler sur toi, pendant que tu me regardes. Ensuite, je te ramènerai à la maison et te mettrai une ceinture de chasteté.

Elle écarquilla les yeux. Je ne pus réprimer un sourire qui devait certainement me donner l'air pervers.

— Tu crois que je n'en ai pas ? Fais-moi confiance, ma famille ne se débarrasse jamais de rien et... comment dire... mes ancêtres avaient des goûts assez inhabituels..., lui dis-je en caressant à nouveau son clitoris, gonflé et chaud. Je te

laisserai comme ça pendant des jours – tu ne pourras plus que t’asseoir sur le rebord, désespérée. Tu crois que ce que tu as vécu ces derniers jours était difficile ? Tu n’as encore rien vu... tu n’as aucune idée de ce dont je suis capable.

— Pourquoi faites-vous ça ? Qu’est-ce que j’ai fait... ?

Il valait mieux pour nous deux que je ne lui dise pas la vérité. Mais je lui devais bien un aveu, même si cela allait certainement lui être désagréable.

— Tu n’as rien fait, ma belle. Tu n’es qu’un dommage collatéral. Si tu fais ce que j’attends de toi, tu devrais t’en sortir pas trop mal.

Apprendre qu’elle n’était qu’une monnaie d’échange ne la dérangerait pas autant que je l’aurais cru. Décidément, cette femme était un mystère pour moi : comment avait-elle pu devenir ce qu’elle était ?

— En vous laissant faire ce que vous voulez de moi ? me répondit-elle avec audace.

J’hésitai. Dans le fond, elle n’avait pas tort. L’imaginer à ma merci me faisait bander au point d’en avoir presque mal. Mais je voulais beaucoup plus que ça. Je voulais son consentement, sa confiance. Son bonheur, même.

Pourtant, je ne lui dis rien de tout cela. Je me contentai de redescendre ma bouche vers son sexe.

— Je veux que tu jouisses pour moi, chérie. C’est tout.

La sentant sous mon poids, ses jambes écartées, je la guidai sans relâche sur le chemin de la jouissance jusqu’à ce qu’elle frémissse enfin, tout son corps en proie à des spasmes. Se cambrant, elle laissa échapper un cri qui sembla l’emmener au Paradis, et même au-delà.

En jouissant, elle était magnifique. Je n’avais jamais rien vu d’aussi beau. Son abandon, qu’elle m’offrit malgré elle, apaisa la bête qui était en moi. En tout cas pour le moment.

CHAPITRE 20

Grace

Tout cela ne pouvait pas être vrai !

Tentant de me remettre d'un orgasme infiniment plus intense que tous ceux que j'avais pu me donner moi-même, je restai allongée, haletante, mon esprit et mon corps semblant si loin de moi que j'arrivais à peine à lever la tête. J'avais l'impression d'avoir explosé et, pire, que mon corps ne se réunifierait plus jamais. En tout cas qu'il ne serait plus jamais le même. Un nouveau monde s'ouvrait à moi. Un monde que je ne pouvais que deviner, mais auquel, instinctivement, j'essayais de résister.

Dans ma confusion, j'étais cependant sûre d'une chose : je détestais Adam Falzon. Je détestais tout ce qu'il m'avait fait. Jusqu'à l'orgasme qu'il venait de me donner de force.

Je n'avais fait que réagir de manière mécanique, rien de plus. J'avais été incapable de contrôler mes sens, même si je l'avais voulu. Cela avait été comme respirer : un réflexe.

En pensant à la respiration, je me souvins instantanément de la mer qui m'avait prise dans ses filets, qui m'avait

aspirée, tentant de me faire couler. Mes mains se recroquevillèrent alors que je revivais ce moment où j'essayais désespérément de ne pas sombrer. Sans m'en rendre compte, je m'accrochai à lui encore une fois.

Je me détestai pour cela, plus que je le détestai, *lui*. Il m'avait fait prendre conscience que j'étais une femme et que, en tant que telle, j'étais extrêmement vulnérable. Mais je refusais cette idée. Je devais être forte. Je devais lutter contre lui, contre ma famille, contre tout ce que le monde et le destin mettaient sur mon chemin.

— Allez vous faire voir ! lui dis-je d'une voix si blanche, si faible, que je me demandai même si c'était vraiment moi qui venais de parler.

Je pris une longue inspiration dans l'espoir que cela me donnerait la force et le courage dont j'avais si désespérément besoin.

— Pourquoi ne pas m'avoir laissée ? demandai-je d'un seul coup, étonnée moi-même de poser cette question.

Était-ce vraiment cela que je voulais savoir ? Ou voulais-je plutôt qu'il me dise pourquoi il m'avait enlevée et laissée croupir dans cette cellule horrible, pourquoi je n'étais qu'un *dommage collatéral* – quoiqu'il ait voulu dire par là – pour ensuite m'obliger à coucher avec lui ?

Un nuage passa devant la lune. Dans l'ombre, le visage d'Adam au-dessus de moi était d'une beauté cruelle. Une beauté diabolique, pensai-je. Mais les mots sonnaient creux dans mon esprit.

— Te laisser où ? Dans l'eau ? demanda-t-il en fronçant les sourcils, comme si la réponse était évidente.

— Tu te serais noyée...

— Je crois que j'aurais préféré, mentis-je.

C'était tellement faux que je m'étouffai presque en le disant. Mais une partie de moi aurait aimé que cela soit vrai.

Car la réalité – le fait que je sois heureuse d’être en vie, sur cette plage, avec lui – était trop difficile à gérer.

— Cela aurait été mieux que de devoir vous supporter ! lançai-je dans un sanglot que je ne pus retenir.

Le regard que je vis alors dans ses yeux me surprit. Il y avait de la colère – une colère si forte qu’elle me faisait presque peur –, mais aussi... de la souffrance ? Je devais certainement me tromper, mais j’en eus réellement l’impression.

Il avait fait tomber son masque, laissant apparaître son vrai visage et son sourire triste.

— Dommage pour toi, ma belle, me dit-il. Je suis loin d’en avoir fini avec toi.

Son ton était dur, mais sa manière de repousser mes cheveux en arrière étonnamment tendre. Alors que j’essayai de m’éloigner de ses mains, il me prit par la nuque et m’empêcha de bouger. Lorsqu’il posa ses lèvres sur les miennes, je me raidis. Il avait un goût salé, musqué... Tout à coup, je réalisai que je commençais à prendre du plaisir. Je sentis une vague de chaleur monter en moi. Je ne savais pas s’il s’agissait de gêne ou d’excitation...

— Arrêtez !

Sa bouche se durcit.

— Crois-moi, si je pouvais arrêter, je le ferais, grogna-t-il, ses lèvres toujours contre les miennes.

En l’entendant me faire une confession si inattendue, je me figeai. Un homme comme Adam pouvait-il vraiment avoir perdu le contrôle de lui-même ? J’avais du mal à le croire, mais je compris que j’étais sur le pont d’avoir une réponse.

Instinctivement, j’essayai de le repousser. Mes mains plaquées contre son torse musclé, je sentais, à travers sa chemise mouillée, la chaleur brûlante de sa peau et la force de ses muscles.

Un frisson me parcourut. Longuement, intensément. Je me souvins alors de la force de ses bras qui m'avaient entourée et tirée hors de l'eau, vers la vie.

Mais je me souvins aussi que c'était à cause de lui que je m'étais jetée à l'eau. Il m'avait plongée dans une frayeur incommensurable, m'obligeant à revivre mes souvenirs les plus terrifiants. Il m'avait forcée à me mettre nue, me plongeant dans l'obscurité la plus totale pendant des heures. Je ne pouvais pas oublier ça. Je ne voulais pas l'oublier.

Au moment où je me promis de ne rien oublier, il posa sa bouche sur la mienne, tout doucement, comme s'il voulait me voler ma respiration. La sensation douce de sa langue glissant sur la mienne m'apaisa... mais je me ressaisis. Je fus à nouveau submergée par une vague de chaleur.

Je tentai de le repousser avec le peu de forces qu'il me restait. Mais mes émotions étaient emmêlées dans des contradictions et ma confusion ne cessait de croître. Je le haïssais. Je le désirais. Il avait éveillé en moi un sentiment de terreur et de rage. Il avait fait tomber toutes mes barrières.

Avec lui, j'avais le sentiment de prendre feu, oubliant dans le même temps la peur et le dégoût que j'avais ressenti au cours des derniers mois. Comme le soleil, Adam éclipsait tout le reste.

— Grace, murmura-t-il d'une voix teintée à la fois de gentillesse et de surprise, comme s'il ne comprenait pas non plus ce qui se passait entre nous.

Les fissures que j'avais déjà en moi devinrent soudain un véritable gouffre, et j'avais le sentiment d'être à la fois d'un côté et de l'autre de l'abîme, incapable de choisir mon camp. Je savais que j'aurais dû ressentir de la haine et de la rage ; que j'aurais dû vouloir m'enfuir à tout prix, reprendre ma vie et l'affronter. Mais, en même temps, je ne pouvais pas me cacher la vérité.

Le désir que je ressentais pour lui, pour tout ce qu'il était – l'illégalité, le mal, l'interdit – brûlait en moi, vif, éveillant tous mes sens.

Il descendit sur mon corps, ses cheveux de soie noire coulant sur mes seins et, avec ses lèvres, traça une ligne incandescente le long de mon ventre, puis plus bas.

Je fus envahie par une langueur douce et exquise. Les yeux grands ouverts, je fixai la lune, essayant de comprendre ce qu'il m'arrivait. Je n'avais jamais été soumise. D'ailleurs, en grandissant dans une famille comme celle des Delaney, je n'aurais pas pu l'être. Sage, peut-être ; un peu timide même – bien que, avec le temps, j'avais appris à dominer ma timidité. Mais soumise, non.

Certes, il m'était déjà arrivé de fantasmer sur un homme qui prendrait le contrôle de moi, qui dissiperait tous mes doutes, et chasserait la prudence et la réserve dans lesquelles j'avais le sentiment de m'être laissée enfermer. Mais il ne s'agissait que de fantasmes et cela n'avait aucun lien avec la relation amoureuse à laquelle j'aspirais.

J'aurais aimé rencontrer un homme comme Will : beau, intelligent, gentil, qui n'aurait juste aucun lien avec ma famille. Quelqu'un avec qui j'emballerais les cadeaux la veille de Noël, avec qui j'assisterais à des matchs de foot, et avec qui je vivrais un amour équilibré qui me permettrait de construire ma vie plutôt que de la détruire.

Des larmes coulèrent sur mon visage, s'échouant dans le sable. Je continuai de pleurer lorsque, sous les lèvres et les mains si diaboliquement expertes d'Adam, je ne pus retenir des cris de plaisir de plus en plus forts. Pourtant, comme la première fois, je luttai, décidée à ne pas céder au plaisir qu'il me faisait ressentir.

Il sourit contre mon sexe.

— Jouis encore, m'ordonna-t-il en enfonçant un doigt profondément en moi.

À mon grand désespoir, gagné par la tension qu'il faisait monter en moi, mon corps lui obéit. Me cambrant sous lui, je jouis dans une extase contre laquelle je ne pouvais désormais plus rien.

Vaincue, je n'arrivais plus à bouger ni à penser. C'est à peine si j'eus la force de le regarder s'éloigner légèrement de moi, juste assez pour déboutonner son pantalon et faire glisser sa fermeture éclair.

Sans pouvoir m'en empêcher, je le regardais fixement.

J'avais déjà vu des images... pas vraiment porno, mais érotiques. Je m'étais toujours dit que ce qu'on y voyait devait forcément être exagéré. Les hommes normaux n'avaient pas...

Mais Adam Falzon n'était absolument pas normal. Alors pourquoi son sexe aurait-il dû l'être ? Il était étrangement et délicieusement séduisant. Son pénis était long et épais, la base plus foncée que sa verge sur laquelle apparaissaient des veines saillantes. Il tenait son sexe dans sa main large et puissante d'une façon à la fois déterminée et indulgente. Alors qu'il bougea légèrement, ses testicules énormes se balancèrent. Dans un réflexe de désir, le bout de ma langue se posa sur ma lèvre supérieure. Je la retirai aussitôt, mais Adam eut le temps de le voir.

— Tu es vraiment un mystère... Tes grands yeux noirs expriment la peur, et pourtant ta bouche..., me dit-il en fixant mes lèvres.

— Cette bouche si séduisante...

Tout à coup, une image me vint à l'esprit. Je me vis à genoux devant lui, caressant son sexe avec ma langue, l'attirant dans ma bouche... le suçant...

— Une autre fois, murmura-t-il.

Il écarta les jambes et s'installa solidement entre elles.

Au début, je n'essayai même pas de résister. J'avais l'impression que tout ce qui était en train de se passer n'était

qu'un rêve... ou un cauchemar. J'avais l'impression de ne plus faire partie de mon corps et d'être spectatrice de ce qui m'arrivait, n'y accordant presque aucune attention. Mais, soudain, je repris possession de moi-même.

Lorsque son sexe commença à me pénétrer, je me raidis. Il était trop gros, trop dur. Je ne voulais pas ça !

— Non ! Non, je vous en prie !

Je me détestai d'avoir une attitude si implorante, mais j'avais trop peur et ne pus m'en empêcher. Une vague de chaleur brûlante m'envahit. J'essayais de me dégager de lui, mais le poids de son corps m'empêchait de bouger.

D'une main, il saisit mes cheveux qu'il enroula autour de son poing et, de l'autre, il écarta mon sexe. Son pouls s'était accéléré, battant violemment contre sa mâchoire. Il me regardait avec un plaisir non dissimulé, ses yeux éclairés par un désir pur et impitoyable.

Tout en caressant mon clitoris, il me pénétra de plus en plus profondément.

— Putain, tu es serrée !

J'avais mal, mais le pire était surtout que j'avais le sentiment d'être envahie. Je compris à ce moment-là pourquoi on parlait parfois de « possession » pour décrire les rapports sexuels. Je m'étais souvent amusée de ce sujet avec des amies lorsque, les plus audacieuses et les plus expérimentées d'entre elles, soulignaient qu'en effet les femmes prenaient possession de la partie la plus sensible et la plus précieuse d'un homme. Mais ce qu'elles ne comprenaient pas, alors, c'était que le sexe, dans certaines circonstances, pouvait être un acte de conquête.

Pénétrée, mon corps ne faisant plus qu'un, je ressentis un sentiment si puissant de soumission que j'en fus effrayée. Instinctivement, je tournai la tête et enfonçai mes dents dans le poignet d'Adam, quelques gouttes de son sang perlant sur mes lèvres. En réaction, il enroula davantage mes

cheveux autour de son poing, tirant sur mon cuir chevelu et me forçant à me laisser faire.

— Sauvage ! me lança-t-il, d'un air plus satisfait que contrarié.

Je n'avais absolument pas réussi à le dissuader. Soutenant mon regard, il me pénétra encore plus loin.

Mais, tout à coup, il s'arrêta, comme saisi par un choc.

— Ne me dis pas que..., commença-t-il en me fixant d'un regard soudain plus doux.

— Tu es vierge ?

Il semblait incrédule et je ne pouvais pas le blâmer. Bien sûr, je n'étais pas la seule fille de vingt et un ans encore vierge. Certaines de mes amies devaient même l'être elles aussi ; seulement, entre tabou et intimité, ce n'était pas un sujet dont on parlait facilement, en tout cas dans les cercles au sein desquels j'évoluais.

Ce n'était pas que j'avais à tout prix voulu préserver ma virginité, pas du tout. C'était simplement que les hommes que j'avais rencontrés jusque-là étaient impressionnés par ma famille et me traitaient comme si j'étais en sucre ou, au contraire, essayaient de me montrer à tout prix que ma famille ne signifiait rien pour eux. Dans les deux cas, ce n'est pas vraiment moi qu'ils voyaient, mais mon nom, avec la richesse et le pouvoir qui l'accompagnaient.

Will faisait exception, mais je m'étais toujours dit que je ne sortirais jamais avec un homme dont l'avenir dépendait de la faveur des Delaney. Ce que j'avais appris il y a quelques mois n'avait fait que renforcer cette décision.

Mais, à en croire Grand-mère, Adam Falzon était bien au-dessus de tout ce que ma famille pouvait oser espérer. Je l'avais vu comme un barbare d'une autre époque, mais je m'étais trompée : il était au contraire un véritable homme de son temps qui n'hésitait pas à utiliser le pouvoir que lui conféraient son héritage et ses penchants naturels pour

dominer les autres et, en l'occurrence, pour me dominer moi, même si je refusais de l'admettre.

— Laissez-moi partir, murmurai-je, le suppliant du regard alors que mes yeux rencontrèrent les siens.

Un instant, je crus qu'il allait céder. Mais ses lèvres charnues et sensuelles se crispèrent, et la lumière dans ses yeux devint sombre et brûlante.

— Jamais, soupira-t-il dans un mouvement de hanches qui poussa toute la longueur de sa verge en moi.

Je criai. Mon sang battait contre mes tympans. Je sanglotais. Mon corps était envahi, déchiré.

Étonnamment, ce fut le murmure de sa voix rauque et basse qui me sortit de l'état de panique dans lequel j'étais.

— Calme-toi, Grace, ça va aller. Ne lutte pas. Laisse venir..., me dit-il avec une tendresse inattendue.

Un sentiment de révolte m'envahit. Plutôt mourir que de lui donner ce qu'il voulait. Sauf que la mort n'était désormais plus pour moi une notion abstraite que j'observais de loin, protégée par ma jeunesse et ma richesse. Je l'avais frôlée de trop près quelques minutes avant. La réalité était que je voulais vivre ; et j'étais prête à tout pour cela.

Une goutte de sueur qui perlait sur son front tomba sur mes lèvres. Son goût salé, mélangé à d'autres saveurs, plus subtiles, m'apaisa.

Je fixai Adam, réalisant alors qu'il faisait d'énormes efforts pour ne pas bouger. Cela avait l'air de lui coûter. Était-il possible qu'il ne veuille vraiment pas me faire mal, en tout cas le moins possible ?

J'avais du mal à l'admettre, mais petit à petit, Adam restant immobile, mon corps s'habitua à être possédé par lui. Avec le recul, je réalisai que les orgasmes qu'il m'avait donnés malgré moi m'avaient préparée à lui. Pas encore suffisamment, mais assez pour que, lorsqu'il se remit à

bouger en moi, lentement et avec précaution, une vague de plaisir monta doucement du plus profond de moi-même.

Instinctivement, j'essayai de la refouler, mais elle était plus forte que moi. Rapidement, elle irradiia tout mon être. La douleur et le plaisir se mêlaient, devenant indissociables l'un de l'autre. Perdue dans un tourbillon de sensations, je ne pouvais que m'accrocher à lui alors qu'il me pénétrait encore et encore. À chaque va-et-vient, ses testicules tapaient lourdement contre mes fesses et son souffle rauque envahissait mes oreilles.

— T'es tellement bonne, murmura-t-il.

Le temps était comme suspendu, chaque instant se transformant en une bulle unique, longue, de sensations. Tout mon corps se contracta dans une puissance inouïe. Abandonnant toute résistance, je m'accrochai à lui. Il pouvait me prendre ; faire ce qu'il voulait de moi. Il n'y avait rien que je puisse faire contre cela.

À ce moment-là, une extase blanche et chaude prit naissance au fond de moi. Submergée par des vagues de plaisir trop grandes pour moi, je criai dans l'abandon le plus terrifiant.

— *Adam !*

CHAPITRE 21

Grace

Lorsque je repris connaissance, j'étais enveloppée dans une couverture et portée sur la plage en pente. Devant moi, je distinguais, dans la lumière de la lune, une voiture – une jeep ou quelque chose de ce genre – garée le long de la route qui longeait la côte. Il y avait d'autres voitures identiques. Des hommes se tenaient près des voitures, mais aucun ne s'approcha de nous.

Je n'avais pas besoin de regarder qui me portait pour savoir que c'était Adam. Au plus profond de moi, j'avais compris qu'il n'aurait permis à personne d'autre de le faire. Mais, à part cela, je ne comprenais rien de ce qui se passait.

Je me souvenais parfaitement avoir été dans l'eau et avoir failli me noyer. Après ça... tout était flou. J'avais la sensation persistante que quelque chose de cataclysmique s'était passé sur la plage avec Adam, mais avant que je puisse essayer de me souvenir plus précisément, je sombrai dans le sommeil.

La lumière m'éblouit, me faisant mal aux yeux. À travers mes paupières à peine entrouvertes, je vis un vaste hall

d'entrée en marbre avec un escalier en colimaçon qui montait vers un endroit que je ne voyais pas. Tout à coup, je réalisai que je devais être dans la maison que j'avais fuie, ce qui signifiait que...

La cellule ! Je ne pouvais pas supporter l'idée d'y retourner. De retrouver l'obscurité, le froid, la faim et la soif, avec mes souvenirs comme seule compagnie. Paniquée, j'essayai de me lever, mais mon corps refusait de bouger. Toute ma force et ma volonté avaient disparu. J'étais impuissante, obligée de rester dans les bras d'Adam.

J'entendis un homme parler près de nous. Sa voix était grave et avait un léger accent. Il semblait inquiet.

— Monsieur ? Vos invités...

La réponse d'Adam fut brève, ne laissant aucune place à la discussion.

— Dis-leur que je les verrai demain matin.

L'homme murmura une réponse, mais Adam l'ignora. Il semblait touché de me voir dans cet état. En se détournant son regard de l'homme qui venait de lui parler, il pencha sa tête sur moi.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller, murmura-t-il.

J'eus envie de rire, mais n'en eus pas la force. Comment pouvais-je le croire ? Plus rien ne pouvait bien aller désormais. Quoiqu'il se passe ensuite, j'allais devoir vivre en permanence avec le souvenir de ce qu'il m'avait fait subir. En supposant que je m'en sorte vivante.

Je n'aimais pas m'appesantir sur mon propre sort, mais, malgré moi, des larmes coulèrent le long de mes joues. Instinctivement, je tournai ma tête dans la poitrine d'Adam, tout mon corps tremblant sous la force de mon désespoir.

Il resserra ses bras autour de moi. D'un pas rapide, il contourna l'escalier. La terreur me serra la gorge.

— S'il vous plait, ne faites pas ça..., murmurai-je.

Il s'arrêta un instant. Je sentais son regard sur moi.

— Tu dois me laisser prendre soin de toi, répondit-il d'un ton grave.

Dans la cellule ? Cela n'avait aucun sens. Il m'avait détruite sur la plage. Tout mon corps me faisait mal et j'avais le sentiment d'être souillée par notre passion et la perte de ma virginité. Même s'il me permettait de prendre une autre douche, cela ne serait jamais assez pour me laver de tout ce que je ressentais. Et l'idée de devoir m'allonger sur le mince matelas posé sur le rebord en béton...

Soudain, je pensai au pire : il n'irait quand même pas jusqu'à me baiser dans la cellule ?

Mes larmes coulèrent de plus belle, je ne pouvais plus les retenir. Il n'avait donc aucune pitié ?

Adam me parla sans que je comprenne puis, me serrant fort contre lui, il tendit la main et poussa quelque chose. Un instant plus tard, j'entendis des portes en métal s'ouvrir doucement.

Il fit quelques pas, entra quelque part, et appuya sur un bouton. Tout à coup, je sentis que nous nous élevions.

Soulagée de constater que nous montions au lieu de descendre, j'entrouvris les yeux, juste assez pour apercevoir que nous étions dans un ascenseur. C'était un modèle ancien : une sorte de cage avec des parois en fer forgé logée dans une gaine en pierre. Il y avait des dessins moulés dans les parois : j'aperçus un paon aux plumes déployées et un cerf caché dans des buissons.

Nous montions à toute allure. L'ascenseur semblait ancien, mais, de toute évidence, avait été maintenu en excellent état. Alors que nous continuions de monter, je me demandais combien d'étages comptait la maison. Je n'avais fait qu'apercevoir l'intérieur, mais de ce que j'avais vu, on aurait dit une sorte de manoir ou...

Une image me vint soudain à l'esprit : un château avec des tours immenses construites dans des murs épais. L'idée

me sembla ridicule, mais pas totalement improbable.

Enfin, l'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent. Adam me porta jusque dans une grande pièce circulaire dotée de hautes fenêtres offrant une vue panoramique sur le ciel nocturne. J'avais raison, nous devions être dans une tour.

— Où sommes-nous ?

Ma voix était enrouée et faible.

— Dans tes nouveaux quartiers, me dit-il alors qu'il me tenait toujours dans ses bras et continuait de marcher.

Nous passâmes sous une grande arche et arrivâmes dans une autre pièce, plus petite.

Tout doucement, il m'allongea sur un long banc capitonné. Un instant après, j'entendis le bruit de l'eau couler.

Je relevai légèrement la tête. Ce que je vis me sembla totalement irréel : nous étions dans une salle de bains somptueuse. Le sol et les murs étaient en marbre blanc et rose pâle, et le plafond en forme de dôme était orné d'une fresque représentant... des anges ? Je clignai des yeux, mais ils étaient toujours là et me souriaient. Les lampes incrustées dans les murs de la pièce diffusaient une lumière chaude et dorée. J'aperçus deux lavabos avec des robinets qui semblaient être en or massif. Grand-mère avait les mêmes, mais elle était la seule de la famille à en avoir – personne d'autre n'avait osé rivaliser avec son extravagance.

En pensant à elle, à ma famille, j'eus un sentiment de malaise. Mais je le chassai rapidement, essayant plutôt de comprendre ce changement si radical de ma situation.

Une odeur de jasmin me parvint. Adam était assis sur le rebord d'une grande baignoire à pattes de lion, et versait de l'huile parfumée dans l'eau fumante. Ce spectacle me sembla si incongru que je ne pus m'empêcher de rire. D'essayer de rire, en tout cas, car cela ressemblait davantage à un gloussement étranglé.

Mais Adam m'entendit. Reposant la bouteille d'huile en cristal sur une étagère à proximité, il s'approcha de moi et m'aida à me relever. Mes jambes étaient si tremblantes que je n'avais d'autre choix que de m'accrocher à lui. La couverture tomba, découvrant mon corps nu.

Même dans la lumière dorée, j'étais d'une pâleur extrême. Des traces de contusion formaient des taches sombres qui contrastaient avec la blancheur de ma peau. Certaines, les plus marquées, avaient dû être causées dans l'eau. Mais je savais que d'autres étaient les conséquences de ce qui s'était passé sur la plage, des marques de doigts sur mes seins et mes hanches laissées par Adam. Entre mes cuisses, j'aperçus des taches rose pâle. Je rougis en réalisant qu'il s'agissait d'un mélange de mon sang et de son sperme.

Instinctivement, je levai les yeux vers lui. Son visage était grave. Son regard sombre et insondable.

— Il faut te laver, me dit-il d'une voix ferme.

Me portant jusqu'à la baignoire, il m'y plongea avec précaution. Mon corps se raidit au contact de la chaleur soudaine de l'eau, mais, rapidement, mes muscles se décontractèrent. La baignoire était si grande et moi si faible que je devais faire attention de ne pas couler.

Mais Adam était là pour veiller à ce que cela n'arrive pas. Debout à côté de la baignoire, il retira ses vêtements. Sa chemise d'abord, qu'il jeta par terre et écarta d'un léger mouvement de pied. Puis son pantalon, et son caleçon.

Il était nu, devant moi. Grand. Ses épaules et son torse portaient les traces de mes griffes. Ses hanches étroites donnaient naissance à des cuisses puissantes entre lesquelles...

Ma poitrine se serra. Après ce qui s'était passé sur la plage, comment pouvait-il être déjà à nouveau excité ?

Et qu'avait-il l'intention de faire ?

Malgré la sensation apaisante de l'eau, je ressentis une douleur au fond de moi. Je détournai le regard. Si j'avais eu plus de force, j'aurais essayé de m'enfuir – à nouveau. Mais j'avais à peine la force de ne pas me laisser couler...

De l'eau déborda de la baignoire alors qu'Adam entra dans le bain derrière moi. Il m'allongea contre son torse, mes jambes placées entre les siennes. Je sentais son sexe tendu contre mes fesses. La température de l'eau ne semblait pas calmer son excitation.

— Ferme les yeux, murmura-t-il contre ma joue.

J'obéis, étant de toute façon trop fatiguée et trop anéantie pour faire quoi que ce soit d'autre. La sensualité luxueuse du bain ne lui faisait peut-être aucun effet, mais, quant à moi, je m'y abandonnai totalement. S'il ne m'avait pas tenue dans ses bras, j'aurais certainement coulé.

Cette pensée me terrifia, mais les images de la mer me submergeant me semblaient loin désormais. À présent, je flottais dans l'eau, dans ses bras, et plus rien d'autre ne comptait. Après avoir ressenti tant de douleur, de peur et cette extase nouvelle et terrifiante, je me laissai submerger par le plaisir du moment que j'étais en train de vivre.

Je n'étais que vaguement consciente lorsqu'il se mit à me laver les cheveux avec le pommeau de douche qui se trouvait à côté de la baignoire. Après avoir rincé chaque grain de sable dans mes cheveux, il me massa la tête avec un shampooing au jasmin. Mon cou se cambra et je gémissais doucement sous l'effet du plaisir immense que je ressentais. D'un coup, il s'arrêta.

— Est-ce que je te fais mal ?

— Non, c'est... très agréable, lui dis-je.

C'était même mieux que ça. C'était tellement normal. Le genre de chose qu'un homme fait à la femme qu'il aime. Et le genre de chose qu'une femme amoureuse laisse faire.

Mais rien n'était normal entre Adam et moi. J'étais stupide de le penser, ne serait-ce qu'un instant.

Malgré tout, je ne voulais surtout pas qu'il arrête. Pas maintenant. Et encore moins lorsque, ayant fini de me laver les cheveux, il versa du gel de douche dans ses mains et se mit frotter doucement et avec soin chaque partie de mon corps. Ses mains larges et calleuses passèrent sur mes bras, mes aisselles, avant de recouvrir mes seins dans un geste à la fois tendre et légèrement douloureux, ses pouces caressant doucement mes mamelons pointus.

Je gémis à nouveau et me laissai aller encore davantage dans ses bras.

— Tu es tellement belle..., murmura-t-il, glissant ses mains sur mon ventre puis entre mes jambes.

Avec un soin minutieux, il essuya les traces de sa présence en moi.

— Si forte... et pourtant si vulnérable. Les femmes sont un mystère, Grace. En tout cas certaines femmes, toi.

Je retins un souffle alors qu'il caressa légèrement mon clitoris toujours gonflé.

— Je ne suis pas forte, lui dis-je dans un murmure.

Cela me faisait mal de l'admettre, mais je ne pouvais plus le nier.

— Si, tu es forte, répondit-il. C'est pour ça que je t'ai choisie, parce que j'ai vu la force qui était en toi. Même si, je dois bien l'avouer, tu m'as montré que je l'avais sous-estimée...

Je voulus lui demander ce qu'il voulait dire, mais la sensation de ses mains si douces sur mon intimité m'en empêcha. Je fermai les yeux en laissant échapper un profond soupir.

— Ne t'endors pas, murmura Adam. Pas encore.

Je luttai pour lui obéir et ne pas m'endormir. Après avoir fini de me laver et s'être lavé lui-même, il me sortit de la

baignoire.

Enveloppée dans un drap de bain immense, je m'assis docilement pendant qu'il brossait et séchait mes cheveux. De temps en temps, j'osais regarder dans le miroir. Il se tenait derrière moi, dans une posture puissamment masculine, ne portant qu'une serviette nouée autour de ses hanches étroites.

Je fixai sa poitrine sculptée et suivis des yeux la ligne de poils noirs qui disparaissait sous sa serviette. J'imaginai alors pouvoir le toucher librement, lécher son torse et...

Je me ressaisis. Comment pouvais-je avoir envie de lui ? Je devais me souvenir qu'il m'avait fait *mal*. Très mal. Certes, il m'avait fait ressentir un plaisir bien supérieur à tout ce que j'aurais pu imaginer, mais cela ne changeait rien. Je ne voulais rien avoir à faire avec lui ! Et pourtant...

— Non ! criai-je.

Je ne réalisai pas que j'avais parlé à voix haute jusqu'à ce que je voie la réaction d'Adam. Il se figea instantanément et posa sa main sur ma nuque. J'aurais pu penser que, ce faisant, il voulait m'apaiser, mais je savais parfaitement que ce geste traduisait son besoin instinctif de contrôle.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Je le regardai dans le miroir, persuadée d'avoir mal entendu. Il n'avait pas pu réellement me demander cela, si ? Mais son regard – inquiet, interrogatif – me le confirma.

— Certaines femmes trouveraient peut-être amusant d'être droguées, enlevées, enfermées nues dans une cellule, poursuivies, et sauvées de la noyade pour finalement être violées, mais ce n'est pas mon cas., lui répondis-je dans un sourire moqueur.

Il rougit. Sa main se resserra sur mon cou. Je réalisai, trop tard, à quel point j'avais été idiote de le provoquer alors que j'étais si vulnérable.

Et tellement épuisée. La longue phrase que je venais de faire avait puisé mes dernières forces. Je n'avais plus aucune arme. Je baissai les épaules ; je n'avais plus qu'une envie : me glisser dans un lit et dormir.

Je fus vite exaucée. Après m'être demandée, pendant un moment qui me parut interminable, comment Adam allait réagir, il me prit à nouveau dans ses bras et me porta dans la pièce d'à côté.

Un lit à baldaquin en teck sculpté se trouvait au milieu, orné de rideaux rouges transparents flottant doucement dans la brise qui passait à travers les hautes fenêtres, et entouré de tapis orientaux recouvrant le sol en ardoise sombre.

D'autres meubles – une coiffeuse, un bureau, et bien d'autres – étaient disposés de telle manière à dégager la vue spectaculaire à travers les fenêtres. Chacun semblait être une pièce d'antiquité rare. Entre les hautes fenêtres, des murs en pierre – d'un genre que je n'avais jamais vu auparavant – brillaient au clair de lune. Le tout était d'une beauté magnifiquement exotique.

— Est-ce votre chambre ? demandais-je.

— Non, c'est la tienne.

Je regardai autour de moi, me disant que je n'avais jamais rien vu d'aussi luxueux ni dans les maisons de ma famille ni dans les hôtels cinq étoiles où nous avions l'habitude de séjourner. On aurait dit la chambre d'une reine.

— Ma nouvelle prison ? rétorquai-je, ne pouvant m'empêcher d'être cinglante malgré mon émerveillement.

— Pour l'instant, répondit-il en haussant les épaules.

Il me déposa alors sur le bord du lit et, sans me laisser le temps de réagir, retira le drap de bain dans lequel j'étais enveloppée.

Instinctivement, je croisai les bras sur ma poitrine. Mais cela était apparemment inutile, car Adam sembla ne prêter

aucune attention à ma nudité.

— Il va falloir que nous parlions, poursuivit-il. Malheureusement, j'ai des invités pour quelques jours et vais devoir m'en occuper. Nous verrons une fois qu'ils seront partis.

L'incertitude implicite qu'il y avait dans ce qu'il venait de me dire me fit perdre le peu de sang-froid que j'avais recouvré.

— Laissez-moi partir, Adam ! Si vous ne le faites pas, je vous assure que je continuerai à essayer de m'échapper. Je ne peux pas vivre comme ça. Je ne veux pas. Tout, mais pas ça !

Je n'en dis pas plus, mais nous comprîmes tous les deux ce que je sous-entendais – que j'aurais préféré mourir.

Il me fixa, immobile, coupant même sa respiration. On aurait dit une statue, un être illusoire

Finalement, son souffle reprit. Il tendit la main vers moi. Pensant qu'il avait l'intention de me toucher, j'eus un geste de recul pour m'éloigner de lui. Je réalisai soudain que j'étais certainement allée trop loin et qu'il me punirait pour avoir osé lui parler ainsi. Faible comme je l'étais, je n'étais pas sûre de pouvoir le supporter.

Mais il se contenta de tirer les couvertures.

— Couche-toi, me dit-il d'une voix dépourvue d'expression. Tu as besoin de dormir, insista-t-il alors que j'hésitai, craignant ce qu'il pourrait me faire.

Je fus soulagée. Je ne savais pas si je devais le croire ou non, mais peu importait. De toute façon, je n'avais pas d'autre choix que d'obéir.

Dès que je fus couchée, il remit les couvertures sur moi.

— J'ai laissé la lumière allumée dans la salle de bain. Est-ce suffisant ? me demanda-t-il avant d'allumer la lampe de chevet.

Je n'en revenais pas qu'il me pose cette question après m'avoir laissée pendant des heures dans l'obscurité la plus

totale parce que je ne lui disais pas ce qu'il voulait...

J'acquiesçai en silence. À ce moment-là, tout ce que je voulais, c'était qu'il me laisse tranquille. Pourtant, lorsqu'il le fit, quittant rapidement la pièce pour aller prendre l'ascenseur, je ressentis instantanément un vide terrifiant.

Mes émotions contradictoires étaient trop difficiles à supporter. Blottie sur le côté, les jambes pliées, je fermai les yeux et tentai de me détendre. Au loin, à travers les hautes fenêtres, j'entendais le murmure de la mer. Même si je savais désormais qu'elle pouvait être dangereuse, le bruit de ses vagues s'échouant lentement sur la plage m'apaisa, la douleur que je ressentais semblant même s'atténuer. Pensant une dernière fois à tout ce qui s'était passé, je sombrai dans un sommeil profond, sans rêves.



PARTIE III

CHAPITRE 22

Adam

Qu'avais-je fait ?

En quittant la tour jusque dans mes appartements, je me fis une multitude de reproches, tous plus sévères les uns que les autres.

Le pire pour moi était de penser que j'avais dérogé à la ligne de conduite que je m'étais fixée depuis toujours : le devoir avant tout. Depuis tout petit, je m'étais accroché à ce principe comme un enfant s'accroche à une bouée qu'on lui lance alors qu'il est en train de se noyer dans un torrent de chagrin et de peur. Seul le devoir m'avait permis de faire face à la réalité, donnant à ma vie un sens, une forme et une direction. Jusqu'à ce moment sur la plage où, submergé par ma passion explosive et dévorante pour Grace, j'avais prononcé ce mot qui avait tout changé :

— Jamais.

Je ne voulais plus jamais la laisser partir, peu importe qui elle était et pourquoi je l'avais enlevée. J'avais besoin d'elle comme j'avais besoin d'air, de lumière, de nourriture et

d'eau pour vivre. Elle m'était devenue essentielle à un point qui me donnait le vertige.

En pénétrant si profondément dans son corps vierge, j'étais devenu un autre. Je n'étais plus l'Adam Falzon que je connaissais, mais un homme dévoré par des besoins que je n'avais jamais ressentis auparavant. Un homme capable de se comporter d'une manière qui m'était jusque-là inconnue.

J'étais hanté par ce mot qu'elle m'avait lancé – *viol* – et la terrible réalité qu'il évoquait. J'essayai de le chasser de mon esprit, mais il restait là, envahissant, perturbant.

Je n'étais habitué à ressentir ni la culpabilité ni la honte. Confronté d'un seul coup aux deux à la fois, je ne savais pas comment gérer. En fait, j'étais très étonné de pouvoir ressentir des sentiments qui m'avaient toujours été étrangers aussi intensément.

Si j'avais été un homme meilleur, je me serais juré de ne plus jamais la toucher. Mais j'évinçai immédiatement cette idée. Si mes parents avaient vécu, si je n'étais pas devenu un tueur pour les venger, j'aurais peut-être été quelqu'un de bon ? Mais cela n'avait aucune importance. Je devais faire avec ce que j'étais et non avec ce que j'aurais pu être.

Au-delà de la culpabilité et de la honte, Grace avait piqué mon orgueil. Toutes les autres femmes que j'avais eues avant elle avaient tout fait pour rester avec moi. Je ne me faisais aucune illusion sur ce qui leur plaisait en moi : ma richesse, mon pouvoir, mon physique, et certainement, même, ma part d'ombre.

Aucune d'elle n'avait jamais été suffisamment proche de moi pour savoir quel homme j'étais vraiment. Je ne l'aurais pas toléré, tenant plus que tout à mon intimité. Mais jamais, absolument jamais, je n'avais forcé une femme à coucher avec moi, à part peut-être dans des jeux de domination mutuellement consentis, mais cela était différent.

Complètement différent.

Même si j'aurais aimé que cela ne soit pas le cas, j'étais pourtant obligé d'admettre que ce qui s'était passé sur la plage n'était pas un jeu de domination mutuellement consenti.

Mais il n'y avait en moi aucune place pour la repentance, et encore moins l'expiation. Peu importe ce que j'avais fait ou ce que cela faisait naître en moi, je n'avais pas l'intention de laisser partir Grace. Au contraire, j'étais plus que jamais déterminé à faire d'elle ce que je voulais.

J'avais eu l'intention de rester avec elle dans la tour, mais, sentant que sa détresse m'attendrissait plus qu'elle n'aurait dû, j'avais finalement décidé de partir. Pourtant, même si j'étais convaincu qu'elle ne mettrait pas fin à ses jours, je ne pouvais pas prendre le risque qu'elle le fasse – elle l'avait sous-entendu après tout. J'avais dû prendre la décision qui s'imposait.

Je réfléchis à tout cela en me rasant et m'habillant, puis, avant de quitter mes appartements, j'appelai Rolf pour qu'il me rejoigne. Il m'attendait devant ma porte lorsque je sortis.

— Monsieur ! me dit-il en inclinant la tête.

Cet homme grand et sévère – un ancien colonel de l'armée suisse – avait été le bras droit de mon père. Lorsque mes parents furent assassinés alors que je n'avais que huit ans, Ross m'avait protégé, me sauvant de l'océan de chagrin dans lequel j'aurais pu me noyer. Il était devenu mon mentor puis, à terme, mon ami. J'avais confiance en lui plus qu'en quiconque.

Malgré les circonstances, je ne pus m'empêcher de sourire.

— Tu réalises que tu m'appelles comme ça uniquement quand j'ai fait quelque chose qui ne te plaît pas ?

Il eut l'air surpris, presque mal à l'aise, mais ne nia pas.

— Si vous le dites... Monsieur. Mademoiselle...

J'hésitai. Rolf n'avait jamais approuvé l'enlèvement de Grace. Il avait tout fait pour m'en dissuader. Maintenant que je n'avais plus l'excuse du devoir, je savais ce qu'il allait me dire. Mais cela ne changerait rien.

— Mademoiselle Delaney est en sécurité, pour le moment. Il faut que je parle à Gunther, l'interrompis-je finalement.

— Tout de suite ?

— Oui. Tout de suite.

En parlant, nous marchions dans le long couloir recouvert d'une moquette en direction d'un petit escalier en pierre et en colimaçon situé dans une partie extérieure de la maison d'origine. Le manoir avait été agrandi au fil des siècles. D'un vulgaire donjon construit à la hâte par des envahisseurs impitoyables, il était devenu une demeure aux allures de palais. Mais c'était aussi chez moi, l'endroit où je me sentais véritablement moi-même et le plus à l'aise pour remplir mes obligations.

J'étais rassuré d'avoir Rolf à mes côtés, et je soupçonnais que, de son côté, il n'aurait pas voulu être ailleurs à ce moment-là. Mon comportement devait l'inquiéter. Je ne pouvais pas l'en blâmer : je m'inquiétais moi-même.

— Pourquoi ne l'appellez-vous pas dans ce cas ? me demanda-t-il alors que nous atteignions le rez-de-chaussée.

— J'espère qu'il pourra mettre la main sur quelque chose dont j'ai besoin.

Comme je m'y attendais, Gunther était dans l'armurerie, un bâtiment bas en pierre dissimulé par des buissons et se trouvant à plusieurs centaines de mètres de la maison, bien que toujours dans l'enceinte du mur de protection. En tant qu'armurier, titre qui remontait à plusieurs siècles, il avait pour mission de conserver un arsenal d'armes, certaines modernes et d'autres beaucoup plus anciennes. J'avais vu en lui un mélange intéressant d'historien militaire, d'artisan et de guerrier. Nous nous étions tout de suite bien entendus.

— Monsieur ? dit-il en me voyant entrer.

En règle générale, à cette heure-ci, il était en train de se détendre en compagnie de sa dernière conquête. Mais avec les invités que nous avons en ce moment, il était en permanence à son poste, prêt à intervenir en cas de besoin.

À trente ans, il avait à peu près ma taille, des cheveux blond coupé court, et un visage que les femmes devaient certainement trouver beau malgré la cicatrice qu'il avait à gauche de son front – le souvenir d'une mauvaise rencontre en Libye.

Si ma venue devait certainement le surprendre, il ne le montra pas. Pas plus qu'il ne montra son étonnement lorsque je lui dis ce que j'attendais de lui.

— Pour un homme ou une femme ? demanda-t-il.

— Une femme, mince.

— Et quelle longueur ?

— Dix mètres, pas plus, répondis-je après avoir évalué la distance nécessaire.

— Et aussi léger que possible.

Il acquiesça puis disparut dans les rangées de rayonnages au fond du bâtiment où était entreposé le stock. Il revint rapidement, portant avec lui ce que je lui avais demandé : une chaîne assez courte avec, d'un côté, un bracelet en acier et, de l'autre, une solide manille. Il me la tendit, en même temps que la vieille clé qui allait avec.

— As-tu une idée de la raison pour laquelle nous avons cela en stock ? lui demandai-je en lui prenant la chaîne des mains ?

— Je ne sais pas, Monsieur, répondit-il en haussant les épaules. En tout cas, j'ai l'impression qu'elle n'a jamais servie.

Cette idée me rassura légèrement. Même si je n'aurais pas été choqué que l'un de mes ancêtres ait un jour voulu utiliser une telle chaîne ; étrangement, je trouvais même l'idée

réconfortante. Je m'étais toujours senti tellement différent des autres... pour une fois, j'aurais eu l'impression d'être normal !

— Je n'en ai pas pour longtemps. Dès que j'ai terminé, je te rejoins auprès de nos invités, dis-je à Rolf en portant la chaîne dans mes mains alors que nous retournions en direction de la maison.

Il n'avait fait aucun commentaire, mais son silence en disait long sur ce qu'il pensait. Je meublai la conversation, autant pour lui faire penser à autre chose que pour dissiper mon embarras.

— Comment se comportent-ils ? demandai-je.

— Comme à leur habitude, répondit-il tout en sous-entendus. Votre absence a suscité une certaine tension.

— C'est parfait. Il faut qu'ils soient déstabilisés, rétorquai-je avec un léger sourire.

Il comprenait parfaitement ce que je voulais dire sans avoir besoin de me demander pourquoi. Ma famille était toujours difficile à gérer, mais les récents changements que j'avais dû opérer pour nous adapter à la nouvelle conjoncture avaient aiguisé encore davantage les tensions. Compte tenu de l'humeur dans laquelle j'étais, je me ferais un plaisir d'y remédier.

Rolf ne partagea pas mon enthousiasme.

— Ne les sous-estimez pas, me conseilla-t-il. Parmi les plus anciens de votre famille, certains vous envient suffisamment pour vouloir causer votre perte.

— Au risque de paraître arrogant, répondis-je, ils l'auraient déjà causée s'ils l'avaient pu.

— Peut-être, mais la véritable menace vient de leurs fils. Vous touchez à leur honneur. Ils ne supportent pas l'idée que leurs vies privilégiées soient le résultat d'une lutte acharnée qui dure depuis des siècles et que vous menez toujours en

leur nom. Ils ont peur de vous et, et c'est justement parce qu'ils vous craignent que certains sont prêts à vous détruire.

Je hochai la tête. Rolf avait parfaitement résumé la situation. Je n'avais aucune sympathie pour ceux de ma famille qui voulait nettoyer le passé, mais je comprenais en même temps leurs motivations. Si j'avais pu nettoyer mon propre passé, je l'aurais peut-être fait.

En fait, j'étais épaté par ceux qui pensaient réellement que le dégoût de la violence était suffisant pour en éliminer le besoin. Ce genre de pensée magique était le fruit d'une éducation privilégiée et protégée – une éducation que je n'avais pas eue en raison de la mort de mes parents.

— Ils sont tous assez intelligents, dis-je. Ils sont sûrement capables de voir le monde tel qu'il est réellement.

— Capables, oui, mais pas nécessairement disposés à le faire, répondit-il en haussant les épaules.

— Ils croient en leur propre vertu, et se sont convaincus que vous la mettez en péril. Plus vous attendez pour agir, plus ils deviendront dangereux.

Je n'avais aucune intention d'attendre. Au contraire, j'étais impatient de régler le problème. Il fallait que je donne à la famille, ou du moins à certains de ses membres, une leçon de pouvoir. Plus tôt je le ferais, et plus tôt je pourrais me consacrer à Grace. J'avais beau essayer de me concentrer sur les dangers de ces prochains jours, je ne pouvais m'empêcher de penser à elle.

Nous nous séparâmes dans le hall central. Rolf retourna surveiller nos invités, et je repris l'ascenseur jusqu'en haut de la tour. En entrant dans la chambre, je regardai immédiatement vers le lit. Éclairée par le clair de lune, Grace dormait profondément, tournée sur le côté.

Parfait. Je n'avais plus qu'à faire le nécessaire et à partir. J'espérais réussir à ne pas la réveiller. Elle serait certainement scandalisée en découvrant ce que je

m'apprêtais à faire lorsqu'elle se réveillerait, mais chaque chose en son temps...

Je m'approchai du lit doucement. Ses mains étaient coincées sous son oreiller, ses lèvres légèrement entrouvertes. Elle avait l'air jeune et incroyablement belle. Les cernes sous ses yeux et le léger froncement de son front rappelaient ce que je lui avais fait endurer.

Et ce qu'elle devrait encore endurer...

J'étais impitoyable sur ce point. Ce qui était fait était fait. Je ne pouvais pas effacer le passé, même si je l'avais voulu. Je l'avais dans la peau désormais. J'avais faim d'elle, d'une manière impérieuse. Je la prendrais encore, mais seulement après avoir fait en sorte qu'elle ait autant envie de moi que moi d'elle, qu'elle me supplie plutôt que de me rejeter. Je voulais qu'elle soit une partenaire entièrement consentante.

L'idée de la prendre à nouveau m'excita. Je ne prêtai pas attention aux doutes qui s'éveillèrent dans le fond de ce qui était certainement ma conscience. Tout ce que je voulais, c'était rétablir mon orgueil en la forçant à admettre ses véritables désirs.

Gardant cet objectif à l'esprit, je soulevai les couvertures au pied du lit et attachai le bracelet en acier autour de sa cheville, veillant à ce qu'il soit parfaitement verrouillé. Une fois de plus, je fus frappé par ce mélange de délicatesse et de force qu'elle incarnait. Ses os étaient si fragiles et pourtant elle avait tellement de force. Malgré moi, j'étais impressionné.

Rapidement, j'attachai l'autre extrémité de la chaîne à l'un des montants du lit fixé dans le sol. La chaîne, enroulée au sol, brillait dans la lumière argentée ; on aurait dit un serpent prêt à attaquer.

Tout à coup, elle se mit à bouger les paupières. Je me figeais, craignant de la réveiller. Mais, dans un léger soupir,

elle replongea aussitôt dans un sommeil profond et, je l'espérais, apaisé.

En regardant mes mains, je me surpris moi-même en constatant que je les avais serrées en poing pour m'empêcher de la toucher. Je devais quitter la pièce au plus vite, car je ne pourrais retenir encore longtemps la tentation de la baiser à nouveau. Heureusement, j'avais un autre moyen de défouler la tension que j'avais en moi.

Je devais d'abord régler le problème de ma famille. Une fois que cela serait fait, je serais libre de me concentrer sur Grace.

Ma queue était de plus en plus dure, mais je devais résister. Je voulais beaucoup plus que son corps. Je voulais tout d'elle : son corps, son esprit, son âme... son cœur ?

Je chassai immédiatement cette dernière pensée. Je n'avais jamais cherché l'amour. Mis à part quelques souvenirs de ma mère, je n'étais même pas sûre de savoir de quoi il s'agissait. En tout cas, si l'amour existait, cela n'avait certainement rien à voir avec ce que je ressentais pour Grace Delaney – ce qui était d'ailleurs tout aussi bien puisqu'elle avait toutes les raisons de me haïr. Et elle allait bientôt en avoir encore plus.

Une brise soufflait à travers les hautes fenêtres, transportant avec elle l'odeur de la mer. Je remis les couvertures correctement au-dessus d'elle afin qu'elle n'ait pas froid, puis quittai la chambre sans faire de bruit.

CHAPITRE 23

Grace

*J*e fus réveillée par la lumière éclatante du soleil et le cri perçant des mouettes. Un air pur et tiède emplissait la pièce qui était d'une beauté exquise. Je ressentais une réelle plénitude. Mais ce sentiment disparut dès l'instant où je me souvins de l'endroit où j'étais et de la manière dont j'étais arrivée là.

Je me redressai brusquement, serrant les couvertures contre ma poitrine et regardant autour de moi. Un soupir de soulagement m'échappa lorsque je constatai que j'étais seule. J'avais au fond de moi une sensation étrange, comme le vague souvenir d'Adam revenant dans la chambre au beau milieu de la nuit, me regardant, debout près du lit...

Vêtu d'un tailleur élégant et raffiné à l'image de la force et le pouvoir de domination qui émanaient de lui, il tenait à la main quelque chose qui brillait, reflétant la lumière de la lune.

Il devait s'agir d'un rêve... Convaincue que tout cela n'était que le fruit de ma fatigue et de mon imagination, je

décidai de me lever.

Mais j'en fus empêchée. Sentant quelque chose d'inhabituel à mes pieds, je regardai et failli hurler.

Ma cheville était coincée dans un bracelet d'acier, relié à une longue chaîne enroulée sur le sol à côté du lit. A priori, elle était assez longue pour me permettre d'atteindre la salle de bain, mais pas plus loin.

Je me souvins alors de ce qu'Adam m'avait répondu sur la plage lorsque je l'avais supplié de me laisser partir.

« Jamais ! »

Une vague de terreur, mélangée à un autre sentiment que je refusai d'admettre me submergea. Je réalisai qu'en effet, il ne me laisserait peut-être jamais partir.

Ses sentiments pour moi avaient peut-être évolué, et le décor était peut-être différent. Mais cela ne changeait rien dans le fond : j'étais toujours la prisonnière d'Adam Falzon.

Tout mon corps se mit à trembler sans que je puisse l'en empêcher. Je devais me calmer et reprendre mon sang-froid. Il fallait que je trouve un moyen de faire face à la situation. Le fait qu'Adam me séquestre pour demander une rançon était déjà grave, mais tout ceci – cette chambre, la chaîne... tout indiquait que ses intentions avaient changé.

Tout à coup, les images de ce qui s'était passé entre nous sur la plage me revinrent à l'esprit, provoquant en moi une sensation de brûlure, de déchirure. Le plaisir intense qu'il m'avait procuré avait peut-être atténué la douleur, mais pas le choc que j'avais ressenti en me sentant envahie, prise, possédée, ni ce sentiment de confusion totale qui m'assaillait depuis.

Je l'avais désiré.

Il ne m'avait pas donné le choix.

Les deux étaient vrais et pourtant si irréconciliables. Encore une fois, j'étais partagée entre ce que je savais devoir ressentir et ce que je ressentais réellement.

Plutôt que d'essayer de trouver une réponse, je sortis du lit et marchai, malgré la chaîne qui était attachée à mon pied, jusqu'à la salle de bain.

Pour être honnête, la chaîne était en fait étonnamment légère, tellement que j'essayai même de la casser. Mais les apparences étaient trompeuses : j'avais beau tirer de toutes mes forces, je ne pouvais la détacher ni de mon pied ni du lit.

Abandonnant pour le moment toute idée de m'enfuir, je pris soin de moi, réussissant même à prendre une douche. La douleur persistante que je ressentais au plus profond de moi me faisait réfléchir, mais je luttais pour cesser de penser à ce qui s'était passé. Une chose à la fois : je ferai le point plus tard ; pour l'instant, je devais gérer la situation dans laquelle j'étais.

Mon reflet dans le miroir de la salle de bain lorsque je sortis de la douche me surprit. Mes cheveux mouillés étaient plus foncés que leur couleur habituelle. C'était également le cas de mes yeux dont le vert s'était assombri. J'étais pâle et mes pommettes étaient plus saillantes que d'habitude. Mais, à part cela, j'avais l'air incroyablement normale. Comment est-ce possible ?

Depuis quelques années, j'avais le sentiment de porter un masque en permanence. Mais à présent, cette impression était plus grande que jamais. J'étais terrifiée : jamais mon être intérieur n'avait été plus en contradiction avec mon apparence.

J'essayais de me distraire en me séchant les cheveux, mais ce sentiment de détachement persistait, provoquant en moi une sorte d'angoisse.

Soudain, je réalisai que j'avais faim. En effet, je n'avais rien mangé depuis longtemps. Enveloppée dans une serviette, je retournai dans la chambre, me demandant ce que je devais faire : certes, il y avait une salle de bain pour

me laver, mais qu'en était-il des repas ? Comment les prendre alors que j'étais enchaînée au lit ?

Je n'eus pas à attendre longtemps. Quelques instants plus tard, j'entendis le bruit de l'ascenseur qui montait. Je me figeai, pensant que c'était peut-être Adam qui revenait et ne sachant pas si cela me faisait peur ou me rendait heureuse. Mais lorsque la porte s'ouvrit, je vis Maria qui tenait dans ses mains un plateau et des vêtements propres.

Ne semblant en aucun cas me tenir rigueur de ce que j'avais fait la dernière fois que nous nous étions vues, elle me sourit.

— Tu réveillée... bien ! me dit-elle dans un français approximatif.

Elle s'avança et posa le plateau sur une table ronde près des fenêtres. Ce faisant, son regard se fixa sur la chaîne qui me tenait prisonnière.

— *Pazienza... Capisci ?* me conseilla-t-elle en soupirant et secouant la tête.

— Que je sois patiente ? Oui, je comprends, lui répondis-je.

Mais comprenais-je vraiment ? Me conseillait-elle de me montrer patiente envers ma situation ou envers Adam ? De toute façon, cela importait peu. Au fond, c'était la même chose.

Lorsqu'elle souleva la cloche en argent qui recouvrait l'assiette qu'elle venait de déposer, mon appétit se rouvrit d'un seul coup. Pas de flocons d'avoine cette fois, mais de la véritable nourriture : une omelette onctueuse, un rouleau de pâte feuilletée fourrée à la ricotta, des tranches de jambon, et des fraises en dessert. Je salivai d'envie. Sans attendre, je m'assis à la table et me mis à manger.

J'avais le sentiment que c'était le meilleur repas de ma vie. Peu importe ce qu'il m'arriverait désormais, je ne prendrais plus jamais la nourriture pour acquise. Je mangeais

sans m'arrêter, ne prenant que le temps de boire quelques gorgées du café que Maria m'avait versé.

— C'est délicieux, murmurai-je entre deux bouchées.

Elle répondit par un signe de tête, l'air ravi, puis déposa les vêtements sur le lit.

— *Capisci l'italiano* ? me demanda-t-elle.

— Est-ce que je comprends l'italien ? répétai-je en français. Pas bien. Je suis désolée, ajoutai-je en faisant non de la tête.

— Où sommes-nous, à Malte ? demandai-je, tentant malgré tout de communiquer.

Sachant que nous étions sur une île et que la maison dans laquelle nous nous trouvions était grande et ancienne, j'imaginai volontiers qu'il s'agissait d'une propriété qui appartenait depuis toujours à la famille d'Adam.

Mais je voulais en être certaine.

J'aurais pensé que Maria hésiterait à me répondre, mais je me trompais.

— *Si, Malta ! L'isola dei falchi*, me répondit-elle avec une fierté non dissimulée.

L'isola dei... l'île des... *falchi...* faucons ? Un sentiment de naufrage m'envahit. Mon espoir de trouver de l'aide s'envola lorsque je compris que j'étais sur une île privée appartenant aux Falzon. À Adam. Détenue dans son royaume personnel, entourée d'une mer remplie de courants de retour... comment aurais-je pu m'échapper ?

Mon appétit disparut en même temps que mon espoir. Je posai la fourchette.

— Pourquoi ? *Perché* ? lui demandai-je – mon italien était rudimentaire, mais je connaissais au moins ce mot-là

— *Perché* ? répéta-t-elle pour m'indiquer qu'elle avait compris. *Il signor Falzon... le dira. Se lo desidera*, répondit-elle dans un mélange de mauvais français et d'italien.

« S'il le voulait ? » Tout ne se résumait donc qu'à ça ? Adam ne faisait que ce qu'il voulait ?! Je fus envahie par la colère et dus prendre sur moi pour ne pas exploser. Quoi que je fasse de toute façon, il était clair que je n'obtiendrais rien de plus de Maria.

Elle attendit jusqu'à ce qu'elle soit sûre que j'aie terminé de manger, puis retira le plateau et partit en m'adressant un dernier sourire bienveillant.

J'étais seule à nouveau.

Au moins, j'avais des vêtements... les miens ? Je n'en revenais pas. La dernière fois que j'avais vu cette chemise blanche en coton ornée de trois boutons aux poignets et cette jupe en mousseline de soie évasée, elles étaient suspendues dans l'armoire de mon appartement de Manhattan. Adam avait dû les prendre le soir où il m'avait enlevée. Mais pourquoi ? Je ne comprenais plus rien... Lorsqu'il avait accepté que je m'habille dans la cellule, ce n'était qu'avec des vêtements impersonnels et fonctionnels. Pourquoi prévoir à présent une tenue plus habillée ?

Cela signifiait-il qu'il avait anticipé le jour de ma libération et pensé qu'il me faudrait une tenue adéquate pour mon retour dans le monde ?

Il avait donc été si convaincu que ce jour-là arriverait ? Que ma famille lui donnerait ce qu'il voulait ?

Mais ils ne l'avaient pas fait et il avait dû changer ses plans.

— Jamais.

Ce mot résonnait en moi comme une sentence.

Alors que je m'habillais, les mains tremblantes, je remarquai qu'il n'y avait pas de sous-vêtements. De toute façon, je n'aurais pas pu mettre de culotte à cause de la chaîne. Mais il n'y avait pas non plus de soutien-gorge ; je me demandais s'il l'avait fait exprès. Nue sous mes vêtements, je sentais la douce sensation de la mousseline de

soie sur mes fesses, mes hanches et mes jambes, et le coton de ma chemise posé comme une caresse sur le bout de mes seins.

Voulant à tout prix ne plus penser à ce qu'il s'était passé sur la plage, à ce mélange de douleur et de plaisir que j'avais ressenti, je décidai d'explorer la pièce. Très vite, je pris conscience des limites que m'imposait la chaîne.

Je pouvais approcher à quelques mètres des grandes fenêtres, suffisamment pour apprécier la vue, mais pas plus près. Trois des fenêtres donnaient sur la mer et le ciel à perte de vue. La quatrième, en revanche, était face à un terrain plat au bout duquel se trouvaient de vieilles ruines en pierre et qui se terminait lui aussi en pente raide.

Sans surprise, je constatai que je ne pouvais pas non plus accéder à l'ascenseur, pas plus qu'à l'ancien escalier en pierre qui se trouvait à côté et dont le colimaçon était si étroit qu'on aurait dit une coquille de nautilus.

Plusieurs meubles étaient en revanche à ma portée. C'était le cas notamment des tables de chevet de chaque côté du lit, sur lesquelles était disposée une collection de livres, principalement des romans. Tous avaient l'air d'avoir déjà été lus, et aucun n'était un *best-seller* actuel. Je pensai qu'ils me seraient néanmoins bien utiles dans les moments d'ennui. Mais ce n'était pas pour tout de suite. Je m'approchai alors du grand coffre en bois posé au pied du lit. Je pensai que ce meuble évocateur devait certainement contenir des choses mystérieuses... Je soulevai le couvercle, mais constatai avec déception qu'il ne contenait que des couvertures et des oreillers.

Je continuai mon exploration et m'attardai un instant sur les rideaux rouges transparents qui entouraient le lit à baldaquin et qui flottaient dans la brise marine pénétrant dans la chambre par les fenêtres ouvertes. S'ils avaient l'air relativement neufs, le lit, lui, semblait très ancien. Depuis

combien de temps était-il ici, dans cette chambre au sommet de la tour ? Et d'ailleurs, à qui appartenait cette chambre ?

D'autres femmes y avaient-elles été maintenues en captivité ?

Cette pensée m'effraya. Je m'étais toujours dit qu'Adam avait dû m'enlever parce qu'il voulait quelque chose de ma famille – même si je ne savais pas de quoi il s'agissait. Mais cette chambre, qui semblait équipée comme une prison dorée, me fit penser qu'il avait peut-être l'habitude de séquestrer des femmes pour satisfaire sa perversion ? Quelles qu'aient été ses intentions initiales, peut-être avait-il décidé finalement de faire de moi son nouveau jouet ?

Cette idée me donna la nausée. Je pris quelques profondes respirations pour me calmer. La nausée se dissipa, mais pas mon anxiété.

En proie aux pensées les plus sombres, je tentais désespérément de leur résister lorsque, soudain, j'entendis à nouveau l'ascenseur qui arrivait. Je poussai un soupir de soulagement à l'idée que Maria revienne.

Mais je m'aperçus rapidement que je me trompais. Ce n'était pas Maria, c'était Adam, redoutable dans son costume sombre sur mesure qui ne faisait que souligner son pouvoir et son autorité.

Nous ne nous quittâmes pas des yeux alors que, sans un mot, il se dirigea directement vers moi.

J'eus un mouvement de recul, mais me ravisai : quelle que soit son intention, je tenais à garder ma fierté et lui faire face sans lui montrer la moindre crainte.

CHAPITRE 24

Grace

Adam s'arrêta à quelques centimètres de moi. Il était si proche que je pouvais voir que sa mâchoire était contractée et sentir toute la volonté qui émanait de lui. Ses yeux bleus de glace brillaient. Une mèche de cheveux noir ébène tombait sur son front. Je dus réprimer la tentation envie ridicule de la lui remettre en place et d'en profiter pour toucher sa peau lisse et chaude.

Je m'étais toujours dit qu'avoir l'air offensé était le meilleur moyen de se défendre. Ce que je fis. Ignorant le souvenir de la sensation de douleur et de plaisir que j'avais ressentie sur la plage et qui réapparut en le voyant, je montrai la chaîne du doigt.

— C'est une blague ? détachez-moi !

Son magnifique visage sombre afficha un air de surprise. À quoi s'attendait-il ? À ce que je me laisse faire docilement ? Cela me fit presque rire. Il avait encore beaucoup à apprendre sur moi...

Immédiatement, il dissimula sa surprise et la remplaça par un sourire froid et moqueur. J'étais furieuse. Comment osait-il ?!

— Jamais, me dit-il de sa bouche sensuelle alors que j'étais en train de réfléchir à une réponse appropriée.

En un seul mot, il rétablit l'ordre qui était établi entre nous. Je me forçai à respirer profondément, essayant de recouvrer mon calme. Pour me protéger de lui, je lui tournai le dos, dans un bruit de mousseline de soie et de chaîne métallique.

— Retourne-toi, ordonna-t-il.

Sa fermeté me saisit, mais je décidai de ne pas y céder

L'ignorant délibérément, je m'éloignai autant que la chaîne me le permit. Le regardant par-dessus mon épaule, je dissimulai la peur qui m'avait envahie par le plus grand mépris.

— Avez-vous envisagé les sites de rencontres ? J'ai entendu dire que c'était un excellent moyen de rencontrer des femmes consentantes. Peut-être même que vous pourriez en trouver quelques-unes disposées à partager vos peccadilles ?

Il écarquilla légèrement les yeux.

— C'est un très joli mot... Beaucoup plus agréable que « perversion », répondit-il.

— Si même le mot vous plaît..., rétorquai-je en haussant les épaules.

Ma bravade n'alla cependant pas plus loin que la chaîne me le permit. Dès qu'il s'approcha de moi, mon courage disparut instantanément.

Instinctivement, je brandis mes deux mains dans une tentative – que je savais déjà vaine – de l'empêcher de s'approcher de moi.

— N'approchez pas, lui dis-je.

J'avais voulu dire cela avec la même fermeté qu'il avait utilisée à mon encontre, mais je ne réussis qu'à avoir l'air implorante.

Toutefois, à ma grande surprise, il s'arrêta aussitôt. Nous nous regardâmes un long moment, avant que mon regard ne descende sur sa poitrine dont le mouvement lent suivait le rythme de sa respiration délibérément appuyée.

— Maria m'a dit que tu avais déjeuné ? finit-il par demander.

Mes yeux se levèrent pour rencontrer les siens. Il s'était jeté à l'eau, risquant sa vie pour sauver la mienne. De toute évidence, je comptais pour lui, même si je ne savais pas pourquoi ni concilier ce fait avec tout ce qu'il m'avait fait subir. Comment pouvait-il se soucier de savoir si j'avais mangé alors qu'il m'avait privée de nourriture décente pendant plusieurs jours ?

— Pourquoi ? demandai-je. Pourquoi ce changement ? Un vrai repas, une vraie chambre, tout ça..., insistai-je en désignant ce qui nous entourait.

— Même mes propres vêtements... Pourquoi ?

— La cellule et tout le reste n'ont plus de raison d'être, répondit-il simplement.

C'est donc ainsi qu'il comptait effacer d'un revers de main tout ce qu'il m'avait fait subir ? L'obscurité et le froid, la douleur et la peur, tout ? Ma gorge se serra sous l'effet de la fureur que je ressentais. Si la nuit dernière sur la plage, je m'étais laissée à mon côté sombre qu'Adam avait réveillé en moi, je ne pouvais me permettre d'y succomber à nouveau. Pas si je voulais avoir une chance de lui échapper.

— Parce que ma famille ne vous a pas donné ce que vous vouliez ? demandai-je avec le plus grand calme possible. Mais que leur avez-vous demandé ?

— Cela n'a plus d'importance maintenant.

— Bien sûr que si ! répondis-je dans un mouvement d'impatience ou, plutôt, de désespoir. Dites-moi ce que vous voulez. Si vous me laissez partir, je peux vous aider à l'obtenir.

En fait, je n'étais pas sûre de le pouvoir – ni de le vouloir – réellement, mais peu importait. J'étais prête à tout pour retrouver ma liberté.

Mais Adam répondit très vite à ma question, me faisant perdre dans le même temps tout espoir.

— Tu ne peux pas. Ce que je veux n'est pas en ton pouvoir.

J'avais l'impression que rien n'était en mon pouvoir ! Un rictus se dessina sur mes lèvres. Je ne parvenais pas à dissimuler l'amertume qui montait en moi.

— Et donc vous vous êtes dit que vous alliez m'utiliser autrement ? demandai-je, espérant de toutes mes forces qu'il me donnerait tort.

Il s'approcha de moi et prit mon menton dans le creux de sa main, son pouce caressant ma lèvre inférieure. Malgré moi, j'eus envie de prendre son pouce dans ma bouche et de le lécher avec ma langue... Un frisson me parcourut.

— Je te veux, Grace. Tu le sais parfaitement. Mais ce qui s'est passé sur la plage était... regrettable, répondit-il le regard sombre, comme s'il savait que le mot était à la fois insuffisant et trop peu précis

Cette soirée avait été si mouvementée, entre vie, mort, passion et lutte... je me sentais incapable de digérer tout cela. Mais cela importait peu... Adam était là, devant moi, faisant battre mon cœur et monter une chaleur du plus profond de moi.

Lorsqu'il lâcha mon menton et recula, je ressentis instantanément un vide, si grand que j'en fus moi-même étonnée.

— Si j'avais su que tu étais vierge, j'aurais pris beaucoup plus de précautions. Je suis sincèrement désolé pour ce que j'ai fait, même si cela ne change rien. Pour ton malheur, tu combles quelque chose en moi que je ne soupçonnais même pas avant de te rencontrer. Te laisser partir m'est... impossible.

Ses mots me troublèrent, sans que je sache si c'était le fait qu'il se confie si franchement ou le contenu même de ce qu'il venait de me dire qui me déstabilisait le plus. J'avais beau retourner la situation dans tous les sens, toute notre relation n'était que contradiction. Il s'excusait, mais, en même temps, il n'avait aucune intention de changer de comportement. J'étais outrée. Et pourtant, je fus parcourue par un frisson que j'aurais préféré ne pas ressentir. Que voulait-il dire en prétendant que je comblais un besoin en lui ?

— Je croyais que je n'étais qu'un dommage collatéral ?

Il eut l'air embarrassé, mais le dissimula très vite.

— C'était une tournure maladroite. Oublie.

Je n'étais pas prête de l'oublier, pas plus que je n'oublierais ce que je venais d'apprendre sur lui. Bien qu'il veuille faire croire le contraire, il était capable de regretter ses actions. Il avait une conscience, si dissimulée soit-elle.

Cela me redonna de l'assurance. Je soulevai la chaîne et la laissai tomber lourdement contre le sol en ardoise, le son résonnant contre les murs de pierre.

— Cela ne vous suffisait pas de m'avoir séquestrée dans une tour, il fallait en plus que vous m'attachiez ?

Pendant une demi-seconde, je vis apparaître sur son visage l'ombre d'un regret qu'il avait du mal à regarder en face. Comme toujours, il dissimula très vite cette émotion, mais j'avais eu le temps de la capter. Je savais désormais qu'il pouvait lui aussi être vulnérable, au moins par certains côtés.

— C'est pour ta sécurité, me répondit-il pourtant, d'un air sûr de lui, comme s'il ne doutait pas de ses actes, aussi scandaleux fussent-ils.

Je le regardais, essayant de comprendre ce qu'il voulait dire. Tout d'un coup, je me souvins de ce que je lui avais dit la veille.

— Soyons clairs : je ne me ferais jamais de mal, lui dis-je en rougissant.

— Très bien, mais ce n'est pas ma seule préoccupation, me répondit-il en haussant les épaules, d'un air qui indiquait clairement qu'il n'était pas convaincu.

Avant que je puisse lui demander ce qu'étaient ses autres préoccupations, il se transforma, devint plus séduisant et attirant encore. C'était quelque chose dans ses yeux, dans ses lèvres, dans la posture de son corps musclé. C'était là indéniable et – bien que j'essaye de le nier – irrésistible.

J'assistais, impuissante, à sa transformation, tentant malgré tout de trouver la meilleure réponse à lui faire. Je ressentais à la fois de la colère et de la peur ; je décidai de m'en tenir à la colère, un sentiment plus sécurisant. Mais au fond de moi, sous des couches de sensations nouvelles, il y avait quelque chose de beaucoup plus animal. Je m'en étais aperçue pour la première fois sur la plage...

Non, en fait, ce n'était pas vrai. Cet aspect de ma personnalité avait explosé en moi lorsque j'étais dans l'eau et que je luttais contre le courant de retour. À ce moment-là, j'avais ressenti très fort en moi le désir de vivre. Pas de vivre prudemment, mais sauvagement, sans entrave, avec l'idée que ma vie ne serait jamais assez longue, quel que soit le jour où elle s'arrêterait. Or là, devant lui, je ressentis à nouveau cette soif de vie, insatiable – c'était comme une vengeance sur tout ce que je n'avais pas vécu que je ne pouvais plus ignorer.

Le regard d'Adam indiquait clairement qu'il comprenait parfaitement ce qui était en train de se passer en moi.

— Tu m'as déjà prouvé que tu étais pleine de ressources. Je préfère assurer mes arrières, me dit-il d'une voix aussi douce qu'une caresse.

— Mais la vérité, c'est que j'adore te voir attachée, ajouta-t-il en levant puis laissant retomber ses larges épaules dans un geste ironique qui mimait la résignation.

Je compris qu'il cherchait à me choquer. Je dois dire qu'il y parvint... Des images me vinrent à l'esprit, toutes plus lubriques les unes que les autres. J'avais lu certains de ces livres dans lesquels il est question de « salles de jeux » remplies de *sex-toys* exotiques et d'appareils étranges. Ils m'attiraient sans que j'en comprenne vraiment la raison, ou sans que je veuille *admettre* pourquoi. Mais pour moi, il ne s'agissait que de fantasmes, pas de quelque chose qui pourrait réellement m'arriver.

Jusqu'à ce que je rencontre l'homme qui avait à la fois la volonté et les moyens de satisfaire ses moindres caprices, et ses pulsions sexuelles les plus sombres.

— Vous ne pouvez pas faire cela, répondis-je, regrettant aussitôt le choix de mes mots – c'était comme agiter un chiffon rouge devant un taureau...

Mais peut-être que c'était ce que je voulais finalement, inconsciemment ?

Il s'avança si près de moi que son corps effleura le mien.

Instinctivement, je fis un pas en arrière. Lorsqu'il s'avança à nouveau, je reculai aussi loin que je pus, jusqu'à sentir le montant du lit entre mes omoplates et la raie de mes fesses. Mes mamelons, qui pointaient déjà, se durcirent encore davantage, et mon entrejambe me rappela que j'étais nue sous ma jupe : je me sentais devenir de plus en plus humide.

J'inspirais longuement. L'air était rempli de parfums différents, un mélange subtil et évocateur de lotion après-rasage aux notes de cuir et d'agrumes associée au tissu délicat de lin et de laine du costume qui recouvrait sa peau dorée par le soleil. L'ensemble mettait tous mes sens en éveil.

Du bout du doigt, il suivit la courbe de ma mâchoire puis continua jusque dans mon cou. Je tournai la tête, tentant de dissimuler le plaisir que je ressentais à son contact.

— Je peux le faire. Et je le fais, répondit-il finalement, avec un ton qui débordait d'arrogance. D'ailleurs, je suis certain que c'est toi qui finiras par me le demander.

Je n'en revenais pas. Je le regardais, bouche bée. Croyait-il vraiment à ce qu'il venait de dire ? Sur le point de lui dire qu'il se trompait grossièrement, je me ravisai, réalisant – tétanisée – qu'il était peut-être en effet en capacité de me faire faire des choses dont je ne me serais jamais crue capable.

Il me dévorait du regard, les paupières lourdes, à la manière d'un félin. Mon regard se posa sur sa bouche si délicieusement dessinée. Je l'observai avec une fascination involontaire, revivant malgré moi la sensation de ses lèvres sur mon corps – de ses lèvres qui me caressaient autant qu'elles me tourmentaient, faisant naître en moi un désir brut que je ne me connaissais pas.

— Je veux tout de toi, me dit Adam, le son velouté et rauque de sa voix me prenant aux tripes. Ta passion, évidemment, mais aussi ton intelligence, ta raison, cette maîtrise à la fois décontractée et raffinée que tu arbores comme un masque. Lorsque j'en aurai fini avec toi, tu seras entièrement nue, sans plus rien pour dissimuler qui tu es vraiment. Je connaîtrai absolument tout de toi. Tu seras à moi comme tu ne pourras jamais être à personne d'autre.

Ses mots résonnèrent en moi – lourds, séduisants, impitoyables. Mes jambes se mirent à trembler. Si je n'avais pas été appuyée contre le lit, je me serais certainement effondrée à ses pieds de manière lamentable.

— Il gèlera en enfer avant que cela n'arrive, lui lançai-je. C'était la seule réponse que je pus prononcer

Loin de le contrarier, mon attitude défiante sembla au contraire lui plaire.

— Défi relevé, Mademoiselle Delaney, me répondit-il dans un sourire qui menaçait de détruire ma résolution déjà fragile.

Sans me laisser le temps de réagir, il approcha son visage du mien, juste assez pour poser ses lèvres sur un coin des miennes. Ce léger contact me fit frissonner. J'écartai mes lèvres dans un aveu d'abandon, laissant échapper un léger soupir.

— Tout de toi, répéta-t-il. Et vite.

Sa large main effleura le galbe de ma poitrine, puis descendit le long de ma taille, de ma hanche et au-delà. Son geste était à la fois possessif, comme si je lui appartenais déjà, étrangement tendre. Je me sentis totalement vulnérable face à lui. J'attendais, sans me l'avouer vraiment, qu'il relève ma jupe, glisse ses doigts dans ma chatte nue, et qu'il me caresse, comme il l'avait fait la nuit précédente.

Mes cuisses se serrèrent, me faisant prendre conscience à quel point mon clitoris était gonflé et sensible. Il lui avait suffi de quelques mots et d'une légère caresse pour faire de moi, non seulement sa prisonnière, mais aussi son jouet – un jouet consentant qui plus est.

J'éprouvai envers lui une profonde rancœur, craignant de ne jamais trouver la force de lui résister véritablement.

Pendant un instant terriblement intense, nous nous regardâmes sans rien dire. C'est comme si nous étions ensemble dans une bulle flottant au-dessus de nos désirs

inassouvis et menaçant d'éclater à tout moment. Puis, brusquement, il recula.

— Demande à Maria si tu as besoin de quoi que ce soit, me lança-t-il en se retournant pour partir.

Sa désinvolture eut raison du peu de sang-froid qu'il me restait.

— Tout ce que je veux c'est la seule chose que j'ai besoin : une scie à métaux ! lui criai-je alors qu'il marchait en me tournant le dos.

Son rire sincère et narquois me nargua jusqu'à ce qu'il entre dans l'ascenseur et s'en aille.

Adam

On peut dire qu'elle avait du courage. Et de l'esprit... « Une scie à métaux ! » Je ris en repensant à sa réflexion, me disant toutefois que je devais m'assurer qu'elle ne puisse jamais s'en procurer une. Si elle parvenait à s'échapper, cela pourrait avoir des conséquences graves.

Surtout maintenant.

Je savais parfaitement ce que les membres de ma famille diraient s'ils apprenaient que j'ai enlevé la princesse de l'Amérique, et que j'avais en plus l'intention de la garder. Le pouvoir des Delaney n'était rien comparé au nôtre, mais il était suffisant pour leur permettre de se venger. Chez les Falzon, si nous avions perduré si longtemps et de manière si prospère, c'est que nous n'avions jamais provoqué le conflit délibérément. Mais nous ne l'avions jamais craint non plus, ni avec des étrangers ni au sein de notre propre famille.

La réunion de la soirée de la veille n'était qu'un prélude à celle qui était sur le point de s'ouvrir. C'était un rituel : chaque année, tous les chefs des différentes branches de la famille se réunissaient au siège historique des Falzon pour renouveler les vœux de fidélité et de loyauté qui nous unissaient. Généralement, cette réunion se passait sans trop de conflits, et était surtout une occasion de trop boire et de nous donner quelques tapes dans le dos. Mais cette année promettait d'être beaucoup plus intéressante.

Cela se confirma un instant plus tard, lorsque l'ascenseur atteignit l'étage principal et que les portes s'ouvrirent. Un homme – de la même taille que moi, mince et athlétique – se tenait directement en face, et semblait absorbé par l'étude d'un portrait d'un ancêtre accroché au mur. En me voyant dans l'ascenseur, Sebastian leva les sourcils, feignant la surprise, comme s'il se rappelait alors seulement quelle partie de la maison il desservait exclusivement.

— La tour, cousin ? Qu'est-ce qui peut bien te pousser à aller si haut ?

Je ne fis pas semblant de ne pas comprendre. Bien qu'il n'ait pas grandi, comme moi, dans la maison, il y était venu assez souvent pour connaître parfaitement l'histoire de la tour. Pendant des siècles, elle avait été le refuge – certains diraient, la cage dorée – de concubines, d'odalisques, ou d'autres femmes aux titres divers, mais qui, finalement, étaient toutes des esclaves sexuelles si belles que l'on préférait les cacher plutôt que de risquer de provoquer un conflit sanglant.

Je ne savais pas si tout cela était vrai, mais je ne pouvais que constater que mon père, qui avait véritablement aimé ma mère, ne s'était jamais intéressé à cette partie de la maison. Moi non plus d'ailleurs, jusqu'à maintenant. Néanmoins, par tradition, la chambre de la tour avait toujours été entretenue et prête à être utilisée.

Je sortis de l'ascenseur, le verrouillai et mis la clé unique dans ma poche.

— Je ne suis pas certain que cela te regarde, mon cher cousin...

Sebastian et moi avions le même âge, vingt-huit ans. J'étais son aîné de trois mois seulement, mais je me sentais beaucoup plus âgé que lui, plus âgé que la plupart des hommes présents d'ailleurs.

Tandis que mon cousin s'était consacré à devenir un champion d'escrime, s'entraînant sans relâche à manier le fleuret, l'épée et le sabre, j'étais occupé à tuer – j'avais commencé par les responsables de la mort de mes parents, puis j'avais continué avec d'autres, lorsque cela avait été nécessaire.

Sebastian avait les mains propres, en tout cas relativement pour un Falzon. Les miennes étaient loin de l'être. Pourtant, il aspirait à me remplacer.

Il n'était pas le seul à nourrir cette ambition. Je savais que, depuis plus d'un an, d'autres hommes, dont son père et son grand-père, l'encourageaient, cherchant à me prendre le pouvoir au bénéfice de leur branche.

Sebastian était le candidat idéal, l'un des jeunes hommes privilégiés de la famille auxquels Rolf avait fait référence. Persuadés de la noblesse de leurs objectifs, ils étaient prêts à tout, même à des actes mal préparés, voire destructeurs.

J'étais sincère lorsque j'avais dit à Grace qu'il y avait d'autres dangers. Mais j'avais préféré ne pas lui dire à quel point j'avais hâte de les éradiquer. Gérer ce genre de situations était pour moi une véritable distraction et cela allait me permettre d'oublier, au moins temporairement, le flot d'émotions qu'elle avait fait naître en moi.

Un instant, j'essayai d'imaginer ce que penserait mon cousin s'il savait à quel point je lui étais reconnaissant.

Finalement, je passai un bras autour de son épaule et lui souris.

— Comment va cette magnifique créature avec laquelle tu t'es fiancé ?

Ma question sembla le gêner. Sa fiancée était la fille d'une puissante famille suisse, alliée de la nôtre depuis des siècles. Impeccablement éduquée, elle possédait un esprit vif et une personnalité hors du commun. J'avais toujours pensé qu'elle passait à côté d'une brillante carrière de dominatrice, mais je me trompais peut-être... Après tout, Éloïse était peut-être très différente dans l'intimité ?

— Elle va bien, je te remercie. Et toi ? Tu penses honorer ton devoir et te marier un jour ?

— Ce n'est pas pour tout de suite..., répondis-je.

Peu m'importait de ce qu'il pensait de mon mépris de la tradition. Je ne m'attacherais jamais à une femme à moins que chacune de mes cellules soit attirée par elle.

En silence, je pensai que j'avais rencontré cette femme-là. J'étais même allé jusqu'à l'enchaîner à un lit au haut d'une tour, à portée de main. Jusqu'où étais-je prêt à aller pour Grace ? Je faisais semblant de me poser la question, mais j'en connaissais parfaitement la réponse : beaucoup trop loin, bien au-delà des limites de la décence ou de la convenance.

Mais je voulais d'abord faire face à la situation difficile au sein de ma famille. Lâchant son bras, je souris à nouveau.

Sebastian avait l'air perplexe, voire surpris par ma gentillesse. Il était suffisamment arrogant pour en conclure que je ne me doutais pas de ses intentions. Tant mieux, cela servait mes objectifs... pour le moment.

Nous pénétrâmes ensemble dans le hall principal de la maison, dont les murs rougis par les flammes de la vaste cheminée semblaient rappeler que le sang ne tarderait pas à couler.

CHAPITRE 25

Grace

La journée passa avec une lenteur insupportable. J'essayai de lire, mais j'étais incapable de me concentrer sur l'histoire alors que je vivais une réalité bien plus étrange...

Finalement, je me divertis avec un jeu d'échecs que je trouvai dans l'une des tables de chevet. J'avais appris à y jouer lorsque j'étais petite. J'adorais ce jeu dont l'objectif était d'anticiper les mouvements de son adversaire – je compris plus tard que c'était là une qualité essentielle pour survivre dans la famille Delaney.

Mais, inexorablement, mes pensées revenaient à Adam. Savait-il jouer aux échecs ? J'imaginai que oui – certainement avec la même opiniâtreté et la même volonté impitoyable dont il faisait preuve en tout. Quels étaient ses autres loisirs ? Je rougis : la réponse à cette question était facile à trouver, et incroyablement excitante.

Lasse, je rangeai le jeu d'échecs et fis les cent pas, autant que me le permettait la chaîne à laquelle j'étais attachée. Je devais réfléchir à ma situation et trouver une façon de m'en

sortir. Il devait y avoir un moyen de persuader Adam de me détacher de cette maudite chaîne, mais lequel ? Il semblait convaincu que cela était nécessaire pour me protéger de moi-même. Pire encore, il avait reconnu qu'il aimait me voir attachée.

Je ne pus pas m'empêcher d'imaginer les autres manières dont il pourrait m'attacher...

Des dizaines me vinrent à l'esprit ! Mon cerveau essayait d'être raisonnable, mais ce n'était pas le cas de mon clitoris ni d'aucune autre partie de mon corps qui n'attendait qu'une chose : être touchés, caressés, effleurés, pour finalement être plongés dans un orage de plaisir dont je n'avais jamais soupçonné la puissance...

Je surpris ma main à glisser sous ma jupe et l'enlevai juste à temps. Je devais garder la tête froide ! Et si je rentrais dans son jeu et lui demandais de me baiser ? En ayant l'air suffisamment convaincante pour qu'il me croie sincère ? Étais-je capable de lui faire croire que je cédaux désirs les plus sombres qu'il avait éveillés en moi... que je me soumettais à sa volonté... que j'étais prête à lui donner tout ce qu'il demandait... ?

Je laissais échapper un gémissement. Je devais regarder les choses en face : au moment même où je commencerais à faire semblant de m'abandonner à Adam, la réalité prendrait le pas sur la fiction. À quoi cela m'avancerait-il ?

En plus de perdre définitivement ma liberté, je perdrais aussi ma fierté.

Confrontée à cette perspective qui terrifiait, je saisis la chaîne et tirai dessus de toutes mes forces. Je ne pouvais pas supporter d'être attachée ! Mais je ne pouvais rien y changer non plus. La chaîne était solide ; tout ce que je réussis à faire fut d'abîmer le bois du lit qui portait désormais les traces de mon désespoir...

Finalement, j'abandonnai et me laissai glisser au sol. Adossée contre le lit, je luttai pour ne pas pleurer. J'aurais certainement fini par laisser couler mes larmes si je n'avais pas entendu le son de l'ascenseur qui montait. Je me figeai.

À mon grand soulagement, pensai-je, ce n'était que Maria. Tout sourire, elle m'apportait un repas.

Nous parvînmes à échanger un peu plus que les fois précédentes, mais cela restait très rudimentaire. *Pazienza*, répétait-elle sans cesse. Mais j'arrivais au bout de ma patience...

Je pris une autre douche, mais cela ne suffit pas à calmer l'embrasement que je ressentais en moi. Je fus tentée de me soulager moi-même, mais je résistai. Après ce qui s'était passé sur la plage, je me sentais encore trop fragile et vulnérable pour cela.

Lorsque, dans la soirée, Maria revint avec le dîner, elle semblait inquiète, le regard vide.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demandai-je. *Problema* ? insistai-je en utilisant le peu d'italien dont je me souvenais pour qu'elle puisse me comprendre.

— *Si... Problema...*, soupira-t-elle. *Famiglia*, ajouta-t-elle d'un air résigné.

Un problème de famille ? Cela signifiait-il que d'autres membres de la famille Falzon, outre Adam, vivaient sur l'île ? Savaient-ils que j'étais ici ? Était-ce cela la source du problème, ou autre chose ?

— *Perché un problema* ? demandai-je.

Elle tarda à répondre, me donnant la nette impression qu'elle hésitait à me faire des confidences.

— *Disaccordo*, finit-elle par me dire. Comment vous dites en français ? *Rivali...*, ajouta-t-elle en tapant ses deux poings l'un contre l'autre, mimant la confrontation entre deux béliers.

— Des rivaux ? Pour quoi ? Le pouvoir ? demandai-je, réalisant que le dernier mot était difficile à comprendre. Il pouvait aussi bien désigner l'énergie que l'autorité. J'essayai une approche différente. *Forza* ?

La force. La capacité d'imposer sa volonté sur celle des autres.

— *Si, Forza !* acquiesça-t-elle vigoureusement. *Ma non preoccuparti. Il signor Adam vincerà*, me conseilla-t-elle avant de partir.

Ne pas m'inquiéter... je ne comprenais pas bien comment elle pouvait penser que je serais rassurée par le fait qu'Adam gagne. Sauf si cela voulait dire que, selon elle, le contraire serait pire ?

À nouveau seule, je n'avais pour seule compagnie que cette dernière pensée qui troublait mon esprit. Mais cela ne m'empêcha pas de manger avec appétit – un appétit que j'avais désormais retrouvé. En avalant la dernière bouchée, je sentis que j'avais décidément trop mangé. Ayant besoin d'un peu d'exercice, je marchai le long des fenêtres, aussi près du rebord que je le pouvais.

Taillées directement dans la pierre, elles étaient hautes et cintrées, certaines ornées de petits diamants dans le treillis en métal, et d'autres avec des carreaux qui avaient été remplacés par une variété de verre plus moderne. Entrouvertes, elles laissaient entrer une brise marine rafraichissante.

La vue qu'elles offraient était absolument magnifique, digne des plus grands tableaux impressionnistes. Au loin, au milieu de la mer que le coucher du soleil rendait violette, on distinguait d'autres îles, notamment celle vers laquelle j'avais essayé de nager.

Je savais vaguement que la principale île de Malte était une destination touristique très prisée. Là-bas, les gens devaient être en train de dîner avant de continuer la soirée

dans un endroit distrayant. Je les imaginai rire, bavarder, flirter... un monde si loin de moi désormais...

J'avais l'impression de vivre hors du temps. Comme si toute ma vie s'était envolée, ou avait été placée derrière une vitre m'empêchant d'y accéder. Je la voyais toujours, au moins dans mon esprit, mais je n'avais plus aucun contact avec elle.

Cette situation aurait dû me terroriser, mais, loin d'en être bouleversée, je me sentais étrangement... soulagée. À première vue, c'était absurde. J'avais échappé à une cage pour finalement être enfermée dans une autre. Je devais reconnaître que mon nouvel environnement était plus confortable, mais j'étais devenue prisonnière d'un homme impitoyable qui m'avait clairement fait comprendre qu'il reculerait devant rien pour arriver à ses fins.

Pourtant, même si je me l'avouais difficilement, cette impuissance était presque libératrice. Pendant des mois, j'avais lutté pour découvrir la vérité sur la mort de mon cousin Patrick. Ayant découvert l'horrible vérité et l'implication de ma famille dans ce qui lui était arrivé, je savais que je devais me libérer de Grand-mère, de mon père... de tous. Je devais vivre ma propre vie, trouver un moyen de rendre justice à mon cousin qui n'avait pas mérité une telle fin.

Je me sentais submergée par tout ce que j'avais découvert, mais, maintenant, je ne pouvais de toute façon plus rien y faire. Je n'avais d'autre choix que de vivre l'instant présent, quel qu'il soit.

En observant les premières étoiles se profiler à l'Ouest, je me détendis légèrement. Je m'étais approchée de l'unique fenêtre qui donnait du côté de la terre. J'étais trop loin pour pouvoir voir ce qu'il se passait en bas, mais je fus surprise de constater que je pouvais entendre les sons.

Des voix me parvinrent dans l'air de la nuit. J'avais de la peine à les distinguer, mais, en me concentrant, elles devenaient plus distinctes.

Il y avait deux hommes... ils parlaient français. L'un d'eux semblait nettement plus jeune que l'autre ; il devait avoir une vingtaine d'années, pensai-je. Il semblait énervé, en tout cas agité.

-... assez longtemps ! Il faut y mettre un terme. Nous sommes au 21^{ème} siècle, bon sang ! Nous devons arrêter de vivre dans le passé et nous comporter en hommes civilisés !

— Tu as raison. Mais il faut être prudents. Si nous agissons trop vite, nous risquons de tout perdre, répondit l'homme plus âgé d'un ton calme et contrôlé.

Une rafale de vent m'empêcha un instant d'entendre. Impatiente, j'attendis qu'elle passe.

-... devons, disait le jeune homme lorsque j'entendis à nouveau. C'est pour le bien de la famille. Nous ne pouvons plus attendre !

— Mais il y a des règles...

— Elles sont aussi barbares que tout le reste !

— Peut-être, mais si tu veux le renverser, tu n'auras peut-être pas d'autre choix que de les respecter.

Le vent se remit à souffler.

-... persuasion... les autres verront..., perçus-je néanmoins.

-... Espérons-le. Mais c'est à toi de voir... Demande-toi si tu le veux vraiment, Sebastian ? Jusqu'où es-tu prêt à aller ?

Je n'entendis pas la réponse, si tant est qu'il y en eût une. Après quelques instants, je réalisai que les hommes devaient être rentrés à l'intérieur. J'essayai de donner un sens à ce que je venais d'entendre.

Maria m'avait dit qu'il y avait des rivalités au sein de la famille, semblant ne pas douter qu'Adam réussisse à les

surmonter. Ce Sebastian était-il l'un des rivaux dont Maria avait parlé ? Qu'avait-il l'intention de faire ?

Tout à coup, je m'interrompis, réalisant que j'étais en train de m'inquiéter pour l'homme qui me retenait prisonnière. Où avais-je la tête ? Les deux hommes que je venais d'entendre avaient raison. Adam était un barbare, incapable ou refusant d'accepter qu'au 21^{ème} siècle, on ne pouvait pas se faire justice soi-même ni faire tout ce que l'on voulait.

Comme il l'avait fait lorsqu'il avait tué les meurtriers de ses parents. Je frissonnai en pensant à l'âge qu'il devait avoir lorsqu'il le fit, à peine quatorze ans. À en croire les rumeurs, sa vie avait depuis pris un cours sombre et sinueux. Mais cela signifiait-il qu'il n'avait absolument aucune morale ?

Je repensai à la façon dont il m'avait parlé de sa vie et de son attachement au devoir. Je me souvins de ce qu'il avait dit lorsque nous avions dîné chez mes parents à New York – une époque qui me paraissait si lointaine :

« Les décisions que je prends affectent non seulement le bien-être de ma famille, mais également la vie des familles qui nous servent depuis des générations. Il est de mon devoir d'assurer leur bien-être, pas uniquement sur le plan matériel : je fais aussi en sorte qu'elles vivent dans la paix et la dignité. Cela est plus important que tout le reste ».

Ma mère avait semblé douter de lui, présumant qu'au-delà du devoir, il devait mener aussi sa propre vie, et qu'il était certainement libre de faire ce qu'il voulait. Je revis le léger sourire avec lequel il lui répondit, expliquant qu'il n'avait pas été élevé dans cette mentalité.

Je ne pus m'empêcher de me demander si cela était également vrai pour Sebastian, qui qu'il fût. Si Maria savait qu'il y avait des tensions et des rivalités au sein de la famille, j'imaginai qu'Adam devait bien plus. Je ne doutai pas qu'il

avait sans doute déjà planifié la manière dont il allait gérer ce qui allait arriver.

J'espère qu'il échoue. Si Sebastian était aussi mécontent des méthodes d'Adam qu'il avait semblé l'être, il me libérerait certainement immédiatement en découvrant ma captivité. J'imaginai même qu'il irait jusqu'à me dédommager pour les souffrances que j'avais endurées.

Néanmoins, la pensée qu'Adam puisse être laissé aux mains de ma famille après ma libération me fit frémir. Je savais ce qu'ils avaient fait à Patrick. Même si je ne savais pas encore *pourquoi* ils l'avaient fait, je ne pouvais pas imaginer qu'ils seraient plus magnanimes envers l'homme qui avait osé les défier.

Mon estomac se noua. Je n'excusais pas Adam, loin de là. Mais je savais aussi, désormais, qu'il était illusoire de croire que le 21^{ème} siècle appartenait à des hommes civilisés. Je n'avais qu'à regarder les agissements de ma propre famille pour comprendre jusqu'où les gens étaient prêts à aller pour plus de richesse et de pouvoir, ou pour défendre une idéologie. Si Sebastian réussissait à devenir le nouveau chef des Falzon, il devait se préparer à un réveil brutal.

Et qu'est-ce que cela signifierait pour les gens dont Adam avait parlé, ceux qu'il considérait comme son devoir de protéger ? Rien de très bon, pensai-je.

Fatiguée par toutes ces réflexions contradictoires, je décidai de me préparer pour la nuit et d'enfiler la longue chemise de nuit en soie que Maria m'avait apportée. Pliée, elle paraissait tout à fait innocente ; mais une fois sur moi, je constatai qu'elle était entièrement transparente. La pensée qu'Adam avait chez lui de telles choses me contraria...

Je me mis au lit et tirai les couvertures sur moi. Allongée sur le dos, je fixai le plafond. Je pensais ne jamais réussir à m'endormir, mais les événements intenses de ces derniers jours m'avaient épuisée. Après m'être tournée et retournée

pendant un temps qui me sembla infini, je sombrai finalement dans un sommeil agité par des rêves troubles, dans lesquels des voix d'hommes en colère se mêlaient au son de chaînes en acier.

CHAPITRE 26

Adam

*J'*attendis le milieu de la nuit pour rendre visite à Grace. Je ne voulais surtout pas prendre le risque de la réveiller. Si je l'avais fait, la tentation de passer la nuit avec elle aurait été trop forte. Par chance, elle dormait profondément lorsque j'entrai dans sa chambre. La chambre était baignée par le clair de lune qui, passant à travers les rideaux rouges transparents, éclairait la silhouette élancée de Grace.

Je fus troublé par sa beauté si puissante. Ce n'était pas simplement son visage magnifique et son corps parfait, c'était aussi tout ce que je sentais en elle : du courage, de la force, de l'élégance. Une fois de plus, je fus étonné qu'elle puisse appartenir à la famille Delaney.

Alors que je la regardais respirer, je fus envahi par un sentiment de paix inhabituel. Cela me parut pour le moins ironique, en contradiction avec l'érection que j'étais en train d'avoir, mon sexe devenant de plus en plus dur et mes bourses gonflées. Inévitablement, l'intensité de mon

excitation me fit réfléchir à la manière dont je pourrais la persuader d'accepter sa captivité.

Pour moi, même la plus grande endurance et la résilience ne pouvaient changer le fait que la libération sexuelle était une expérience rationnelle et épisodique. Mais pour Grace, cela pourrait devenir une cascade qui ne prendrait fin que par une satiété et un épuisement ultimes. J'avais hâte de découvrir jusqu'où elle était capable d'aller, mais, malheureusement, je devais encore attendre.

La réunion de famille se déroulait comme prévu. Petit à petit, les camps se dessinaient. Les plus téméraires – peut-être les plus fous – choisissaient leur camp, même si Sebastian devait encore se déclarer. Il imaginait sans doute être un véritable homme d'État avec son discours moderne et ses manières actuelles. Cela m'aurait fait rire si je n'avais pas été si impatient d'en finir avec toute cette histoire pour pouvoir me concentrer sur Grace.

Elle avait joué aux échecs. Je regardai les pièces éparpillées autour du plateau sur les couvertures. Grace était de l'autre côté, tournée vers moi. J'étais stupéfait par son image, par ses lèvres douces et humides et par l'air de défi dans ses yeux.

Chacun de nous déplaçait ses pions avec précaution. Quel serait mon prochain coup ? Quel serait le sien ?

Tout à coup, j'eus un flash. Je la voyais s'ouvrir d'elle-même à moi, sa chatte lisse et humide, et étouffant un gémissement.

Un nuage passa sur la lune. J'en profitai pour quitter la pièce dans l'ombre. La quitter était presque douloureux physiquement, mais une autre partie d'échecs m'attendait en dehors de la tour, qui nécessitait mon attention.

Malgré l'heure tardive, Gunther était dans l'armurerie.

— Monsieur ? dit-il lorsqu'il me vit entrer, il posa l'exemplaire en lambeaux de « Guerre et Paix » qu'il était

en train de lire.

— J'ai besoin d'un peu d'exercice, lui dis-je en enlevant ma veste et en prenant l'un des gilets pare-balles suspendus à proximité

— Bien sûr, me répondit-il en se levant avec un léger sourire. à quoi pensez-vous ?

Parfois, je me disais que j'aurais vraiment dû naître des siècles plus tôt. Cela se confirma au cours de l'heure qui suivit. À la fin, j'étais essoufflé, trempé de sueur, et avais une blessure au bras qui nécessitait un bandage.

Mais Gunther, pourtant expert en la matière, n'était pas en meilleure forme que moi. Cela me donna une grande satisfaction.

Lorsque je quittai mes appartements, le lendemain matin, Rolf m'attendait. Il avait l'air reposé et décontracté. Je me dis que c'était bon signe.

Il ne perdit pas de temps pour aborder la question qui nous préoccupait.

— Vous pensez que c'est pour aujourd'hui ?

Je pensais à Grace, endormie dans la tour. L'impatience me gagna.

— Je pense, oui.

Ces réunions de famille avaient un rituel, des protocoles à observer. Parmi eux, il y en avait un en particulier qui n'était jamais évoqué, mais qui était dans l'esprit de tous. Nous y pensions chaque fois que l'on regardait les bannières de guerre déchirées et les lames ensanglantées qui ornaient les murs de l'ancienne salle dans laquelle nous nous réunissions. Il flottait dans l'air, comme un rappel silencieux bien réel de ce que nous étions et de qui nous étions.

Peu importe que certains d'entre nous prétendaient que ces temps étaient révolus. Je savais qu'ils ne l'étaient pas. J'allais le leur prouver aujourd'hui, utilisant cette dure, mais inévitable réalité à mes propres fins.

Deux heures s'étaient écoulées depuis le début de la présentation du matin – une analyse du rendement des actifs de la famille que j'avais pris soin de rendre particulièrement longue et fastidieuse – faite par l'un de mes employés à qui j'avais confié cette tâche :

— Le *deleveraging* dans le secteur des matières premières, cumulé à la signature de contrats d'options sur ces marchés, a permis d'obtenir des retours sur investissement moyen nettement supérieurs aux performances du marché, dans une fourchette de...

Je surveillais Sebastian depuis le début de la présentation. Malgré tous ses efforts pour paraître calme et intéressé, il était clairement tendu. À mesure que le temps passait, son impatience devenait de plus en plus évidente. L'air excédé, il levait régulièrement les yeux au ciel en soupirant.

Finalement, il n'y tint plus. Se levant d'un seul coup, il interrompit la présentation.

— Je t'en supplie Adam ! Personne ne conteste le fait que tu as largement contribué à l'enrichissement de la famille ! Ce sont tes méthodes que nous contestons.

Les autres membres de la famille qui s'étaient assoupis autour de la table, écrasés par la chaleur étouffante, se réveillèrent en sursaut. Certains eurent l'air surpris, voire choqués, d'une telle interruption. Je pris soin de prendre note de qui, il s'agissait – cela voulait dire qu'ils ne connaissaient pas, ni n'avaient soupçonné, les intentions de Sebastian. Quant aux autres, j'étais heureux de constater qu'ils étaient peu nombreux ; je m'en occuperai plus tard.

Assis au bout de la table en teck sombre et brillant longue d'une vingtaine de mètres, je réprimai un sourire.

— Mes méthodes ? Est-ce que tu fais allusion à la décision de passer de la répartition de l'actif à la répartition du risque ? Si c'est le cas, je peux t'assurer que c'est ce qui se fait en ce moment dans le secteur des investissements. En fait, depuis que nous avons fait cela...

Je n'avais pas pu résister au plaisir de le ridiculiser. En me défiant, Grace m'avait mis de mauvaise humeur. J'avais besoin d'un exutoire pour évacuer la colère et la frustration qui menaçaient de me faire perdre la maîtrise, déjà ébranlée, que j'avais de moi-même. Heureusement, mon cousin ne sembla pas se calmer.

— Tu sais parfaitement que ce n'est pas de cela que je parle ! s'exclama-t-il, se rapprochant de l'endroit où je me trouvais. Tu peux essayer autant que tu veux de nous faire croire que tout ce que tu fais est légal et transparent, mais nous savons pertinemment que ce n'est pas vrai ! Tu penses que tu es au-dessus de la loi, que tu es libre de recourir à la menace, à l'intimidation, à la violence, même, pour atteindre tes objectifs ? Il faut que tout cela s'arrête !

Je dois reconnaître que tout ce que Sebastian venait de dire était vrai. Il n'y avait qu'à voir la manière dont je retenais Grace prisonnière pour comprendre que je m'embarrassais peu des subtilités de la légalité. Ce qu'il ne semblait pas comprendre, en revanche, c'est que personne ne le faisait, en tout cas pas ceux qui dirigeaient véritablement le monde.

— J'espère, cher cousin, que tu n'es pas en train de sous-entendre que je dirige cette famille comme une organisation... criminelle, lui lançai-je, feignant de m'offusquer. Comment pourrais-je le faire alors que c'est nous qui faisons les lois ?

Des rires, à la fois gênés et suffisants, éclatèrent autour de la table. Même ceux qui étaient mes ennemis savaient que ce que je venais de dire était vrai. Au fil des siècles,

l'influence de notre famille était devenue telle que nous étions assurés de ne presque jamais enfreindre les lois en vigueur, si tant est que cela eût une quelconque importance. Et quand bien même, personne, parmi les personnes qui auraient pu nous interdire quoi que ce soit, n'était suffisamment fou pour intervenir.

Cela ne me rendait pas particulièrement heureux. Mais c'était tout simplement ainsi ; je me contentais de prendre le monde tel qu'il était. L'expérience m'avait montré que tous ceux qui allaient contre l'ordre établi étaient ceux qui avaient finalement fait subir le plus de tort aux autres. Même si, pour être tout à fait juste, ce n'était pas toujours le cas.

— Mais peut-être veux-tu parler de moralité ? D'obéissance à une loi supérieure ? C'est cela ? dis-je en me levant face à lui.

Il haussa les épaules.

— Appelle ça comme tu veux. Le fait est que la violence n'a plus sa place dans le monde moderne et civilisé. Or, notre famille en est encore à l'âge de pierre ! Nous nous cramponnons à des traditions lugubres qui n'ont plus leur place dans le monde d'aujourd'hui. Au cours de ce siècle. Et c'est toi qui veux cela !

— Et tu penses que cela me rend inapte à diriger cette famille ? répondis-je.

Il fallait que cela sorte. Si je ne l'avais pas aidé, Sebastian aurait mis des heures à admettre que c'était finalement cela qu'il voulait dire. Il pâlit, pris de cours d'avoir été découvert aussi brusquement. Néanmoins, il se ressaisit rapidement, ce qui m'impressionna.

— Il y a sept ans, lorsque tu as pris le pouvoir, beaucoup d'entre nous étaient inquiets, reprit-il plus calmement. Nous espérions que tu avais abandonné certaines de tes mauvaises habitudes, que tu avais mûri... et que tu continuerais de mûrir. Ton père était un homme éclairé...

Mes narines se dilatèrent. Je n'étais pas surpris qu'il parle de mon père, mais je n'étais pas non plus disposé à le tolérer.

— Mon père a été massacré, avec ma mère et une douzaine d'autres personnes qui servaient cette famille.

Je lançai un regard aux hommes et aux quelques femmes qui se trouvaient autour de la table. Certains étaient trop jeunes pour avoir quoi que ce soit en relation avec ce qui s'était passé, mais la plupart avaient une grande part de responsabilité.

— Aucun de vous n'a levé le petit doigt ! lançai-je en les regardant tous un par un, les obligeant à baisser les yeux. Vous avez laissé nos ennemis, enhardis par leur succès, devenir encore plus forts et plus déterminés que jamais à nous détruire. Et vous avez confié à un enfant – moi, en l'occurrence – le soin de les arrêter en appliquant la seule justice capable de le faire.

Me tournant vers mon cousin, je repris :

— Dis-moi, Sebastian, combien de membres de cette famille ont été assassinés ces dernières années ? Ton père peut-être ? Ton grand-père ?

Les deux hommes esquissèrent un mouvement de gêne, mais je les ignorai et continuai.

— La violence a cessé parce que j'y ai mis fin par ces mêmes actes que tu me reproches aujourd'hui. Voilà ce qu'est votre loi supérieure, votre moralité.

— Tu avais tes raisons, et nous le comprenons parfaitement, répondit mon cousin, l'air désolé de constater que je n'étais pas sensible aux subtilités du monde moderne. Mais nous avons le devoir de montrer l'exemple. Le monde ne deviendra jamais meilleur si nous ne...

Ce n'était pas le moment de me parler de devoir, un sujet qui était devenu pour moi un point sensible. Le mauvais moment pour faire mon devoir, vu que c'était devenu un point sensible pour moi. Soudain, je perdis patience.

— Serais-tu en train de me défier ? lui demandai-je.

À ces mots, je sentis de l'agitation autour de la table. Les dos se relevèrent, les épaules se raidirent. Je constatai que ceux qui étaient au courant des intentions de Sebastian étaient néanmoins très surpris de me voir prendre les devants si brusquement, bien que cela ne sembla pas non plus leur déplaire.

Les autres, ceux qui n'avaient rien vu venir, tombaient des nues en prenant soudain conscience du sérieux de la situation. Même s'il n'avait pas été utilisé depuis des siècles, le duel restait, dans la famille, le meilleur moyen de gagner légitimement le pouvoir. La dernière fois que cela avait été évoqué, c'était sept ans auparavant lorsque, déterminé à éradiquer tous les doutes quant à ma capacité à diriger la famille, j'annonçai que j'étais prêt à prendre en duel quiconque déciderait de s'élever contre moi. Tous ayant à l'esprit la façon dont j'avais éliminé les assassins de mes parents, mon élection à la tête de la famille fut rapide et unanime. Personne n'avait osé s'opposer à moi. Pas encore.

Si cela n'était plus le cas, c'était le moment de le reconnaître. Mais Sebastian semblait toujours hésitant.

— Es-tu en train de me défier ? répétais-je, élevant la voix afin de remplir la pièce et que tous entendent le mépris que j'avais en moi.

— Je..., commença Sebastian, avant de s'interrompre.

Je voyais le doute dans ses yeux. Il n'avait pas peur, au contraire : il avait déjà fait preuve de plus de courage que tous les autres. Mais il faisait partie de ces hommes – intelligents, mais naïfs – qui pensent qu'un problème est complexe quand il est en réalité très simple. C'était un défaut que je devais l'aider à régler.

— Tu n'as peut-être pas suffisamment de cran pour cela ? Ça ne fait rien... La famille ne peut pas être dirigée par un

faible, encore moins par un naïf, dis-je en me détournant de lui, comme si je le congédiais.

Un... deux... trois... Je comptai silencieusement... quatre... cinq... Combien de temps mettrait-il pour...

Soupçonnant ses intentions, cela faisait maintenant un an que je l'observais attentivement. Derrière son raffinement, sa culture, son intelligence, et même ses croyances si profondément ancrées et pourtant si mal fondées, mon cousin était en fait gouverné par l'orgueil. J'avais de la sympathie pour cela, l'orgueil étant un sentiment qui m'était également très familier. Mais cela ne m'empêcha pas de l'utiliser contre lui.

— C'est ce que tu penses de moi ? demanda Sebastian, la fureur prenant enfin le pas sur sa sacro-sainte maîtrise. Parfait, je vais te montrer de quoi je suis capable ! Oui, je te défie ! Toi et toute la partie sombre du passé de cette famille que tu représentes et que tu perpétues ! Tu veux vraiment remettre à l'honneur un rituel primitif de virilité et de domination ? Très bien, allons-y !

Il lui en avait fallu du temps ! Je laissai échapper un imperceptible soupir de satisfaction sans perdre la neutralité de mon expression. Je devais avoir l'air sûr de moi sans être arrogant.

J'étais au contraire déterminé à ne laisser aucun doute sur le sérieux de ce que nous nous apprêtions à faire. J'étais même disposé à laisser à Sebastian une chance de faire marche arrière s'il le voulait.

— Soyons clairs : tu es en train de me défier formellement pour prendre la tête de la famille. Tu acceptes donc de te respecter les règles édictées par nos ancêtres il y a plusieurs siècles ?

— Oui ! C'est bien ça..., répondit Sebastian d'une voix qui exprimait l'incertitude malgré son audace apparente.

Je ne doutais pas qu'il ait révisé ce qu'étaient les règles du duel avant de décider de me défier, mais je n'étais pas certain qu'il en comprenait bien toutes les implications. Je réprimais un sourire.

— Ces règles sont un peu différentes de celles auxquelles on vous habitue dans les cours d'escrime. Les points ne sont pas électroniques. Il s'agit d'un véritable combat, avec tout le danger et la douleur que cela implique. Je me permets toutefois de te rappeler que nos ancêtres considéraient que les liens du sang étaient sacrés. Cela étant, nous ne sommes pas obligés de nous battre à mort. Le combat peut tout à fait se terminer lorsque l'un de nous sera trop blessé ou trop épuisé pour lever son épée. Bien sûr, si c'est trop pour toi, tu peux encore abandonner avant d'en arriver là, conclus-je avec une sollicitude feinte.

— Ne te fais pas de souci pour moi, cousin, rétorqua-t-il en ricanant.

— Alors très bien, dis-je en inclinant la tête en signe d'acquiescement. Rolf sera mon parrain. Quel est le tien ?

Sebastian nomma un autre de nos cousins qui se leva rapidement et vint à ses côtés. Comme Sebastian, Karl était pâle et semblait ébranlé par la soudaine tournure des événements, mais parvenait à conserver toute sa contenance. Toute la pièce était plongée dans un profond silence, les membres de la famille présents prenant conscience de qui était en train de se passer.

— Le choix des armes revient à celui qui a été défié, annonça Rolf, rompant le silence.

— Nous savons déjà quelles armes tu ne choisiras pas, Adam ! intervint Sebastian avec un petit sourire sarcastique.

— Ah bon ? Quelles armes ?

— Les armes d'escrime – le fleuret, l'épée et le sabre. Tu sais parfaitement que je suis un escrimeur hors pair.

— Je le sais, en effet. Mais tu te trompes. Je ne voudrais surtout pas prendre le risque de choisir une arme que tu ne manies pas parfaitement ; une fois le duel terminé, on prétendrait que tu as été désavantagé.

Tout le monde avait compris, sans le dire, que ce que je venais de dire, « une fois le duel terminé », n'était pas de bon augure pour lui.

— Je vais donc respecter les traditions de notre famille et choisir une arme bien connue de nos ancêtres : l'épée longue.

Sebastian ne fit rien pour dissimuler son étonnement. Ni cacher sa surprise.

— Tu penses vraiment que l'on peut se battre avec des antiquités décrochées du mur ? Elles risquent de se briser au premier coup porté, dit-il avec l'air d'un expert s'adressant à un novice particulièrement ignorant.

Je fis signe à Gunther de s'avancer.

— Notre armurier est un homme aux multiples talents, dont celui de fabriquer des épées, déclarai-je, alors que Gunther retirait un fourreau en cuir, révélant les épées qui se trouvaient à l'intérieur.

Tous retinrent leur souffle. La lumière du feu dans la cheminée faisait briller les lames de ces magnifiques épées, les premières créées sur l'île des faucons depuis plus de deux cents ans. Je lui en avais fait spécialement commande en prévision de ce moment.

Même mon cousin ne put cacher sa fascination. Il s'avança, son regard rivé sur le super acier de Damas.

— Elles sont... impressionnantes, déclara-t-il.

J'acquiesçai.

— Mais différentes de ce que tu as l'habitude de voir. Je te laisse choisir l'épée que tu préfères et t'entraîner à son maniement pendant quelques heures. Je pense que tu ne seras pas déçu.

— C'est... très généreux de ta part, dit Sebastian.

Il passa sa main sur les lames avant de choisir l'une des deux épées. En le soulevant, il la déplaça lentement dans les airs, évaluant son poids et réalisant à quel point il était équilibré.

— C'est remarquable, conclut-il. C'est vous qui avez fabriqué cela ? demanda-t-il alors en s'adressant à Gunther.

— En effet, Monsieur. Selon les méthodes anciennes : feu, marteau, feu. C'est la réplique exacte des armes qu'utilisaient vos ancêtres, répondit Gunther, reprochant subtilement à mon cousin son dédain des traditions.

Mais Sebastian ne releva pas, trop occupé à admirer l'objet qu'il avait entre les mains. La façon dont il manipulait l'épée confirmait ce que je savais déjà : il serait un adversaire redoutable. Je décidai de mettre toute bravade de côté et de ne pas prendre l'issue du duel pour acquise.

— Rolf et Karl se chargeront tous les deux des préparatifs nécessaires, déclarai-je. Je présume que vous voulez tous assister au duel ? demandai-je en regardant les membres de la famille assis autour de la table.

Je savais parfaitement qu'ils n'auraient manqué ce combat pour rien au monde. Ils étaient aussi attirés par la promesse de sang et de mort que l'étaient nos ancêtres, même si certains refusaient de l'avouer.

En attendant, j'avais moi-même des préparatifs à faire. Si par hasard Sebastian l'emportait, je devais assurer la sécurité de Grace et veiller à son retour immédiat à la vie que je lui avais volée.

Avec un dernier coup d'œil à l'homme qui ambitionnait de me prendre ce qui était me revenait légitimement, je quittai la salle.

CHAPITRE 27

Grace

*M*e tenant le plus près possible des fenêtres du côté ouest de la tour, mon regard fut attiré par une grande enceinte carrée située à une centaine de mètres de la maison. Quelques hommes ratisaient le sol, lentement et avec précaution, tandis que, de l'autre côté du mur de pierre, se tenait un autre groupe d'hommes et de quelques femmes qui discutaient.

Plus tôt, lorsque Maria m'apporta le déjeuner, je notai qu'elle avait l'air préoccupée et n'était pas d'humeur à parler. Je compris que les discussions familiales avaient dû mal se passer. Sebastian avait-il tenté de s'imposer ? Adam avait-il réagi ?

Je réfléchissais à cela lorsque les hommes finirent de ratisser le terrain et se retirèrent. D'autres personnes continuaient d'arriver, rejoignant celles qui se trouvaient déjà autour de l'enceinte. Tout à coup, un jeune homme blond sortit d'un bâtiment en pierre voisin. Il portait de ses deux mains tendues, un long paquet recouvert d'une housse

en cuir. Les gens s'écartèrent pour le laisser passer, et le jeune homme déposa le paquet sur une table en bois placée juste à l'extérieur du terrain carré qui venait d'être ratissé.

Quelques instants plus tard, quatre hommes sortirent de la maison et s'approchèrent à leur tour du terrain. L'un d'eux était Adam. Sans prêter attention aux trois autres qui l'accompagnaient, je le fixais, sentant monter en moi une vague d'émotions contradictoires. Sous l'éclat du soleil chaud de l'après-midi, il paraissait toujours aussi puissant et fascinant. Plus je le regardais, et plus j'avais l'impression que le reste du monde avait cessé d'exister.

La chaîne était tendue à son maximum, mais je tentais malgré tout d'avancer un peu plus, voulant me rapprocher le plus possible des fenêtres. L'homme blond ouvrit le paquet posé sur la table. Lorsqu'il eut retiré la housse en cuir, j'eus le souffle coupé en découvrant deux épées épaisses et longues, chacune devant faire environ un mètre. Même de là où je me trouvais, je percevais toute leur beauté mortelle.

J'essayais de me résonner, mais c'était plus fort que moi : mon cœur battait à toute allure. Je repensai à la conversation que j'avais surprise la veille :

— C'est pour le bien de la famille. Nous ne pouvons plus attendre !

— Mais il y a des règles...

— Elles sont aussi barbares que tout le reste !

Une vague d'effroi m'envahit.

Adam fit signe à l'homme en face de lui de prendre l'une des épées, puis prit celle qui restait. Il se recula avec son aisance habituelle puis dessina avec l'épée un arc de cercle, comme pour tester son poids et son équilibre. Un homme plus âgé s'approcha alors d'Adam et de son adversaire, portant dans ses mains ce que j'imaginai être une Bible.

Retenant mon souffle, plus attentive que jamais, je distinguai des mots dans une langue que je n'avais jamais

entendue auparavant, certainement du maltais. À l'attitude d'Adam et des autres personnes autour de lui, je compris qu'un serment était en train d'être prononcé. Lorsque cela fut terminé, Adam et l'autre homme – de toute évidence Sebastian – pénétrèrent dans l'enceinte, l'épée à la main. Je voulais détourner le regard, mais je ne pouvais m'empêcher de regarder, les yeux grands ouverts.

Ce que je voyais était une confirmation de ce que je savais déjà : la famille Falzon était vraiment d'un autre temps... Même si Sebastian semblait vouloir faire évoluer les choses, il n'en restait pas moins qu'il était malgré tout disposé à participer à ce rituel qu'il qualifiait lui-même de *barbare*. Je me demandai si Adam trouvait lui aussi qu'un tel rituel appartenait à une époque révolue. Je me dis que non. Cela devait flatter son côté mâle et son inclination naturelle à s'imposer physiquement, dont j'avais moi-même fait les frais.

Je voulais le voir souffrir. Il le méritait après tout ce qu'il m'avait fait. Mais en même temps, je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il soit blessé, ou... Mon Dieu, j'étais tellement perdue ! Je n'arrivais même pas à lui en vouloir. C'était mon côté Delaney...

Je retins mon souffle. Adam et Sebastian tournaient chacun autour de l'autre, épée à la main. Chacun semblait prendre la mesure de son adversaire. La tension était à son comble et contrastait avec le soleil qui brillait sans se soucier de quoi que ce soit. De l'autre côté du mur de pierre, les personnes qui étaient venues assister au combat se pressèrent pour ne rien perdre de ce qui se passait.

Sebastian attaqua le premier. Son épée fendit l'air, Adam se décalant rapidement pour esquiver le coup. Mon cœur fit un bond ; je dus mettre ma main devant la bouche pour me retenir de crier. Les minutes qui suivirent ne laissèrent aucun doute quant à la détermination des deux hommes,

aucun semblant envisager la défaite. Ils s'affrontaient sans relâche, le bruit de leurs épées et de leurs râles s'élevant au-dessus de la forteresse de l'île.

Ce spectacle me donnait la nausée. Je voulais quitter la fenêtre pour ne plus voir ce combat atroce, mais j'étais en même temps incapable de bouger : j'étais malgré moi subjuguée par ce rituel vieux de plusieurs siècles dont la sauvagerie et la domination semblaient pourtant appartenir à une époque révolue. Tout comme j'étais malgré moi subjuguée par Adam.

Adam

Au bout de cinq minutes, je me sentis à l'aise. Je maintenais un rythme régulier dans mes mouvements – bond avant, attaque, parade, bond arrière – et maniais mon arme avec dextérité. Surtout, j'avais parfaitement cerné mon adversaire.

Comme je m'y attendais, sous ses dehors d'homme cultivé, raffiné et méprisant la violence, Sebastian avait en lui le goût du combat. Fort, entraîné, et confiant dans ses capacités, il s'opposa à moi sans crainte.

Il combattait avec un raisonnement implacable, mettant ma défense à l'épreuve dès qu'il le pouvait. De mon côté, je portai quelques coups, suffisamment pour qu'il ne se doute pas que, en réalité, je ne faisais que le tester pour comprendre sa méthode.

Il faisait chaud, et le terrain sur lequel nous combattions était en plein soleil. Sebastian était habitué à se battre dans

des salles d'escrime climatisées, avec des armes souples et légères, pas avec une épée qui pesait près de deux kilos. Contrairement aux armes auxquelles il était coutumier et qui pouvait se manier d'une seule main, celle-ci devait être tenue des deux mains. Autre différence majeure avec le sport dont il était champion : il n'y avait aucune règle, seule la victoire comptait.

Des gouttes de sueur apparurent sur le front de mon adversaire et coulèrent jusque dans ses yeux, le brûlant et le forçant à cligner des yeux. J'en profitai pour réaliser une fente rapide, poussant puissamment sur ma jambe. Je ne voulais pas le blesser, pas encore : je posai ma lame à plat sur son torse, ne le faisant que reculer de quelques pas avant qu'il ne retrouve sa position de garde.

Secouant rapidement la tête pour retrouver ses esprits, il s'avança de nouveau vers moi. Je me fendis à nouveau en poussant sur ma jambe, mais Sebastian para le coup et riposta, me touchant à l'épaule. Le son de l'acier de nos épées qui se croisaient résonnait contre le mur de pierre qui protégeait derrière lequel se trouvait notre famille. J'aperçus rapidement leur regard avide, assoiffé de sang, mais je n'en tins pas compte et restai concentré sur le combat.

Nous tournions l'un autour de l'autre, brandissant nos épées, chacun de nous cherchant à prendre l'avantage sur l'autre, avant de croiser à nouveau nos épées dans un bruit assourdissant. Le combat dura longtemps. Nos ombres s'étendaient sur le sol mis à rude épreuve et duquel s'élevaient des tourbillons de poussière dans l'air chaud.

Les muscles de mes bras et de mon dos commençaient à me faire mal. J'ignorai la douleur et décidai de changer de tactique, devenant plus offensif. Lentement, mais inexorablement, j'amenai à Sebastian à reculer vers le mur. Une fois qu'il fut dos au mur, je bondis sur lui. Nous étions si proches que nos gardes se touchèrent. Il accusa le coup,

essayant de conserver malgré tout cette attitude polie et lisse typique du monde dans lequel il évoluait où une distance devait toujours être maintenue et les règles respectées.

— Tu es trop gentleman pour ça, cousin. Admets-le et abandonne, lui dis-je en découvrant mes dents.

— J'apprends vite, tu vas rapidement t'en apercevoir..., répondit-il dans un sourire narquois.

Je dus reconnaître qu'il respecta sa promesse. Dans une rafale de coups, il reprit le dessus et s'approcha de moi, aussi près que mes défenses le lui permirent. J'évitai de justesse un coup qu'il porta à ma cuisse, dangereusement proche de l'artère fémorale. S'il m'avait touché, je me serais vidé de mon sang en quelques minutes seulement.

Évidemment, j'aurais été secouru avant que cela ne devienne fatal. Plusieurs de mes hommes formés aux premiers secours se trouvaient à proximité, prêts à agir immédiatement dans le cas où l'un de nous en aurait besoin. Je n'avais pas encore prévu de les faire intervenir, mais il était évident que le combat ne pouvait se terminer que dans le sang. Cela me convenait parfaitement.

Conscient de la force de mon adversaire, je décidai de frapper fort et rapidement, déjouant sa garde et le blessant au bras droit. J'avais délibérément évité de lui toucher un muscle ou un nerf, mais il fut néanmoins très surpris.

S'il avait encore des doutes sur ma détermination à remporter ce combat, le sang qui coulait sous veste matelassée et la douleur que la plaie lui causait sans doute avaient dû les faire disparaître instantanément. J'attendis de voir quelle serait sa réaction. S'il était aussi intelligent et raisonné qu'il le prétendait, il réaliserait sûrement qu'il n'était pas à la hauteur d'un combat aussi brutal.

Mais il était aussi un Falzon. Il avait en lui des instincts qui, alors qu'il me combattait, étaient en train de fissurer l'image de raffinement à laquelle il s'était naïvement

identifié. Plutôt que d'abandonner, il continuait de tourner, envahi par une rage brûlante dont je savais, d'expérience, qu'elle rendait impossible toute réflexion rationnelle et pouvait réduire à néant l'instinct de survie de n'importe qui.

Je poursuivis le combat de manière beaucoup moins violente, néanmoins suffisante pour le faire reculer encore une fois jusqu'au mur. Sa poitrine se soulevait excessivement, ses poumons cherchant l'air à tout prix. Il fit une courte pause le temps de reprendre sa respiration.

Quelques instants plus tard, il revint à l'attaque. Je me contentai de bloquer ses coups sans toutefois chercher à le toucher moi-même. Il était fatigué et le sang qui continuait de couler de sa blessure suffirait à le faire abdiquer sans que j'aie besoin de le blesser davantage.

Mon refus de l'attaquer en ne faisant que parer ses coups décupla sa rage. Il multipliait les attaques, ses mouvements devenant de plus en plus maladroits et mal coordonnés. J'aurais presque pu ressentir de la sympathie pour lui s'il ne m'avait pas empêché de voir Grace.

Je repensai à elle. À moins de la ramener temporairement dans la cellule, je n'aurais rien pu faire pour l'empêcher d'assister au combat. Je le regrettais, surtout parce que cela renforcerait sûrement ce qu'elle pensait de moi, et aussi – je devais bien l'avouer – parce qu'une petite partie de moi craignait qu'elle ait pu être séduite par Sebastian. Dans un instant de faiblesse, je levai les yeux vers la tour.

Ce faisant, j'exposai ma gorge. Mon cousin profita de l'occasion : dans une pulsion meurtrière qui était le point culminant de la rage et de la peur qu'il avait ressenties tout au long du combat, il fonça sur moi. Hurlant sauvagement, il approcha son épée à quelques centimètres seulement de ma gorge, prêt à me décapiter.

Le temps ralentit. L'air emplit mes poumons. Le sang s'accéléra dans mes veines. Un sentiment de puissance

imprégna chaque cellule de mon corps. Instantanément, je fus envahie par une joie féroce et sauvage. Je connaissais cette joie, c'était la même que j'avais ressentie en tuant les meurtriers de mes parents.

Dans ce rituel que nos ancêtres avaient instauré pour établir la suprématie d'un des membres de la famille sans gaspiller la vie des autres membres inutilement, Sebastian avait franchi une ligne. Même de loin, je pouvais voir l'effroi sur le visage de ceux qui nous regardaient lorsqu'ils comprirent ce que cela impliquait.

Son père et son grand-père, en particulier, semblaient bouleversés, sachant parfaitement quelle était ma relation avec la mort. Malgré les liens de sang qui nous unissaient, personne, pas même eux, ne pourrait me blâmer pour avoir pris la vie de l'homme qui avait failli prendre la mienne.

Mon instinct, brut et infailible, me conféra une force sans limites. J'esquivai son coup et enroulai ma jambe autour de la cheville de Sebastian. Concentrant toute son attention sur moi, il avait omis de se protéger. Mon croche-patte, rapide, violent, le fit tomber à terre.

Étalé sur le dos, il avait du mal à se lever. Avant qu'il ne puisse le faire, je plantai la pointe de ma lame dans sa joue, ouvrant une plaie profonde et béante. S'il vivait, il aurait une cicatrice à vie. Mais cela n'était pas assez pour me satisfaire.

Peu importe qu'il n'ait pas la même conscience que moi de ce que voulait dire tuer et mourir. Il avait accepté le risque en me défiant. Il me suffisait de planter mon épée dans sa gorge afin que personne ne remette à nouveau en cause ma légitimité à la tête de la famille. Une vie – celle de Sébastien – contre des décennies de paix familiale.

Sans hésiter, je plaçai la pointe de mon épée sous son menton. J'appuyai légèrement au niveau de sa gorge, faisant apparaître une légère goutte de sang.

En le regardant, je me sentais sans aucune pitié. Ma pulsion meurtrière prenait le pas sur tout le reste.

Et pourtant, malgré moi, j'hésitai.

Je savais que Grace regardait. Elle avait déjà suffisamment de raisons de me craindre et de me haïr ; soudain, je sentis que je ne supportais plus de lui en donner davantage.

La soif de sang que j'avais en moi se heurta à un désir profond, plus puissant que tout ce que j'avais pu ressentir auparavant. Finalement, j'allai contre ma nature, prenant une décision qui était celle d'un monde que je ne connaissais pas, avec un nouvel équilibre.

Alors que mon cousin me regardait avec terreur, effrayé d'être si proche de sa propre mort, je donnai un coup de pied à son épée afin qu'elle soit hors de sa portée et retirai la mienne de sa gorge. Lui tendant la main, je lui ordonnai de prendre la seule décision qui pouvait nous sauver tous les deux.

— Abandonne.

CHAPITRE 28

Grace

*M*es jambes se dérochèrent à l'instant où le duel se termina. Je tombais à genoux, mes bras serrés autour de ma taille. J'étais prise de violentes convulsions, voyant sans cesse l'image de l'épée passant tout près du coup d'Adam.

Je tentai de calmer ma nausée. Toutes les émotions que j'aurais dû ressentir laissèrent place à un immense soulagement de savoir Adam en vie.

Ce n'est qu'après que je réalisai que Sebastian l'était aussi.

L'homme que j'avais vu jusqu'ici comme un monstre se révélait être bien plus compliqué que ce que je pensais. Tous comme mes sentiments envers lui, que je ne comprenais pas.

Je me redressai lentement. La fin d'après-midi était encore chaude, pourtant j'étais morte de froid. Peut-être aussi parce que je ne portais rien d'autre qu'un haut en coton léger et une jupe presque transparente, qui n'était – cette fois – pas la mienne. Il s'agissait de vêtements que je ne connaissais pas, certainement achetés dans des boutiques de

l'île principale de Malte. Ils avaient certainement été choisis dans le but de me plaire ; malheureusement, ce n'était pas le cas.

Je me mis à faire les cent pas. J'étais épuisée, mais trop agitée pour rester en place. J'avais toujours du mal à comprendre le spectacle auquel je venais d'assister. Venant d'une famille comme celle des Delaney, je comprenais tout à fait que certains soient prêts à tout pour obtenir et conserver le pouvoir. Mais un duel ? Cela me semblait surréaliste à notre époque. En même temps, je dois dire que, finalement, je trouvais cela plus pur, plus honnête et direct.

Si Adam avait été tué... Un long frisson me parcourut. Même si j'essayais de me convaincre que je ne devais pas m'inquiéter pour lui, la réalité était différente. Dans son monde, sous son contrôle, j'étais en train de devenir quelqu'un que je reconnaissais à peine, une femme en proie avec des passions obscures et interdites qui menaçaient de submerger tout ce qui restait de celle que j'étais avant. J'aurais voulu être moins vulnérable, ne pas devenir ainsi... mais je ne pouvais pas lutter contre.

Des voix s'élevaient du bas de la tour. Je saisis aussitôt cette occasion de me distraire et m'approchai aussi près que je le pus des fenêtres. Plusieurs voitures avaient été avancées, les moteurs en marche. Les hommes et les quelques femmes que j'avais vus assister étaient en train de quitter les lieux.

Sebastian fut l'un des derniers à partir. Avant de monter dans sa voiture, il se retourna et regarda une dernière fois la maison, la parcourant du regard comme pour s'en imprimer. Il était très beau ou, du moins, l'avais été. La longue blessure qui lui barrait la joue était recouverte d'un épais pansement. Je doutais que la cicatrice finisse par disparaître, même avec la meilleure chirurgie esthétique. Chaque fois qu'il se

regarderait dans un miroir, il allait devoir désormais se souvenir de sa défaite en face d'Adam.

Un instant, nos regards se croisèrent. Immédiatement, je fis un pas en arrière. Mais c'était trop tard, je savais qu'il m'avait vue. Je ne sais pas pourquoi, mais cela me troubla.

Je n'eus pas le temps d'y réfléchir davantage. Presque aussitôt, j'entendis le bruit de l'ascenseur et sortis de mes pensées. Je pensai que Maria m'apportait mon dîner, mais lorsque les portes s'ouvrirent, je découvris Adam.

Il était très différent de celui que j'avais vu se battre et risquer sa vie quelques minutes avant. Il avait pris une douche, quelques gouttes d'eau étant toujours accrochées à ses cheveux épais couleur noir de jais. Il était très élégamment habillé, portant un tee-shirt noir moulant et un jean qui mettait en valeur la puissance de son corps parfaitement affûté.

Je ne réalisai pas tout de suite qu'il portait un plateau. Il y avait deux assiettes chacune recouverte d'une cloche en argent, deux verres... deux tout.

Je ne comprenais plus rien. Après tout ce qui s'était passé entre nous, nous allions dîner ensemble ? Comme si nous étions un couple ? Je me demandais à quelle partie de lui il avait fait appel, entre sa froideur impitoyable et sa passion sauvage, pour penser organiser un événement si normal, pour ne pas dire banal.

Mon estomac gargouilla, brisant le silence entre nous.

— La dernière chose dont je devrais pourtant avoir envie, c'est de nourriture, lançais-je, embarrassée.

Il haussa les épaules, semblant indiquer que cela était tout à fait normal.

— Approcher la mort de près ouvre souvent l'appétit... Toutes sortes d'appétit, me dit-il.

Je repensai à ce qui s'était passé entre nous sur la plage après que nous eûmes failli nous noyer... Je rougis. Quel

appétit s'était ouvert en lui après avoir frôlé la mort deux fois en si peu de jours ? J'eus envie de le lui demander, mais j'avais peur, au fond, de découvrir ma propre réaction. Je me ravisai.

Il me regarda de la tête aux pieds d'un air entendu, comme s'il savait exactement les contradictions avec lesquelles je me battais.

— Je suis désolé que tu aies assisté à ce spectacle, dit-il pourtant doucement, semblant presque sincère.

Je le revis dans un corps à corps brutal, luttant pour sa suprématie, perpétuant des traditions cruelles qui appartenaient à un autre temps et qui pourtant continuaient d'exister à notre époque, qu'on le veuille ou non. Un combat sauvage dans lequel il aurait pu perdre la vie et qui a failli coûter la vie d'un autre homme. Je pensai au sang jaillissant sous la pointe de son épée, souillant l'acier brillant de la lame.

— Et vous n'êtes désolé que pour ça ? demandai-je en frissonnant.

Les mots m'avaient échappé sans que j'aie le temps de me demander si je voulais vraiment connaître la réponse.

Nos yeux se croisèrent. Son regard se fit plus sombre, ses pupilles se dilatèrent. J'avais l'impression qu'en me regardant, il voyait à l'intérieur de moi un paysage que lui seul pouvait voir. Mais je refusai de détourner le regard. Peu importe ce qu'il avait en tête, je voulais savoir.

— Je n'ai jamais été très enclin aux regrets, finit-il par répondre.

Je le fixai, essayant de comprendre comment il pouvait paraître si insensible à ce qui m'avait affecté si profondément. Calmement, comme si les circonstances étaient tout à fait ordinaires, il posa le plateau sur la table ronde près des fenêtres, puis me tendit une chaise.

J'hésitai à le rejoindre, cédant finalement à l'appel de la faim et, plus encore, de la curiosité. En m'approchant de lui, je sentis le poids de la chaîne sur ma cheville et la douceur du tapis sous mes pieds nus. Le contraste entre les deux – le confort et le luxe du tapis face à la réalité de ma captivité – me parut assez ironique.

Je m'empressai de m'asseoir avant que le tremblement de mes jambes ne trahisse la faiblesse que je ressentais en sa présence. Mais j'étais déterminée à lui tenir tête, en tout cas, le plus possible.

— Sebastian et vous ne pouviez pas trouver un meilleur moyen de régler vos différends ? lui demandai-je, alors qu'il était en train de contourner la table.

Sur le point de tirer son siège pour s'asseoir, il s'arrêta net et me fixa du regard. Même séparée de lui par la table, je ressentais encore l'aura virile qui l'entourait. J'étais troublée, plus que je ne l'aurais voulu. Je détournai délibérément mon regard, essayant d'oublier à quel point il était beau – un ange noir qui pouvait m'emmener à la fois au paradis et en enfer.

— Comment connais-tu son prénom ? demanda-t-il.

Heureusement, j'avais grandi dans une famille dans laquelle on apprenait depuis l'enfance à faire semblant. Rassemblant mon calme, je dépliai ma serviette en lin avec une désinvolture exagérée, la plaçai sur mes genoux et haussai les épaules.

— J'ai entendu deux hommes parler la nuit dernière. Ils avaient l'air très remontés contre vous et la manière dont vous dirigiez votre famille. L'un d'eux a appelé l'autre par son prénom. Il a également mentionné des règles à respecter pour vous évincer, mais Sebastian a répondu qu'elles étaient barbares. À ce moment-là, je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, mais je sais maintenant à quel point il avait raison.

— J’imagine, répondit-il, les lèvres serrées.

J’hésitai à poursuivre, mais j’étais déjà allée trop loin pour reculer.

— Pendant un instant, j’ai vraiment cru qu’il voulait vous tuer.

Mes mains tremblaient. J’essayai de les joindre pour atténuer le tremblement, mais cela ne servit à rien. Finalement, je les cachai sur mes genoux.

Lorsque je levai les yeux à nouveau, Adam était en train de me fixer, avec un regard intense, mais mystérieux. Je n’avais aucune idée de ce à quoi il pensait, mais la chaleur qui émanait de lui me réchauffa instantanément, faisant rougir l’intégralité de mon corps.

Quand enfin il s’assit, avec cette grâce qui le caractérisait, je laissai échapper un léger soupir de soulagement. Néanmoins, le souvenir de ma sensation de son corps sublime contre le mien me troubla, en même temps qu’il me rappela également la douleur que j’avais ressentie et qui persistait.

Je fus submergée par une vague de colère et de peur. Immédiatement, je me dis que je ne devais pas avoir peur. Je devais m’en tenir à la colère uniquement ; c’était un sentiment sain, bon pour moi. Je devais maintenir la colère en moi, et ne pas céder à la tentation d’être faible face à lui.

La bouteille de Bordeaux qu’il avait apportée était déjà ouverte. Alors qu’il nous versait un verre, j’aperçus sur l’étiquette le nom d’un célèbre domaine français. La lumière du soleil couchant filtrait à travers la bouteille, diffusant des ombres d’un rouge éclatant sur ses mains puissantes.

Je les observai. Je fus frappée par leur force et leur élégance, ainsi que par leur capacité à s’adapter aussi facilement aux épées qu’aux femmes.

— Tu devrais manger avant que cela ne refroidisse, me conseilla-t-il en reposant la bouteille.

Je n'aimais pas l'idée de devoir manger en sa présence, mais ma faim était trop grande. En prenant une première bouchée du merveilleux morceau de viande cuit au beurre qui m'était servi, je fermai les yeux de plaisir – un plaisir presque sensuel.

Nous mangeâmes en silence puis lorsque je n'eus plus faim – de nourriture – je posai ma fourchette. En le regardant de l'autre côté de la table, je fus frappé par la jeunesse de son apparence. Il avait vraiment l'air d'avoir son âge, et pas du tout l'âge d'un homme capable de m'enlever et de me maltraiter. Je me demandai ce qui l'avait amené à devenir comme ça. Certainement des traumatismes dans l'enfance, une découverte trop précoce de la mort, et un pouvoir trop important...

Quelle que soit la réponse, je devais voir la réalité en face. Aussi raffiné qu'il parût à ce moment-là, Adam Falzon était un prédateur, habitué à prendre ce qu'il voulait, peu importe le prix à payer pour les autres. Je devais me souvenir de ça. Toujours.

Pourtant, je ne parvenais pas non plus à rapprocher ce prédateur de l'homme que j'avais vu sur la plage qui n'avait pas hésité à risquer sa vie pour sauver la mienne, m'obligeant ensuite à un plaisir immense, pour finalement me rappeler avec la pire brutalité que je n'étais qu'une prisonnière.

— Puis-je vous poser une question ? demandai-je.

Cette question m'avait échappée un peu trop rapidement, mais je ne la regrettai pas. Il était plus que temps de jouer cartes sur table.

— Probablement pas celle à laquelle tu penses, mais essaye toujours, répondit-il en posant sa fourchette et me regardant avec prudence.

— Qu'est-ce que vous vouliez – et voulez toujours – de ma famille qui justifie d'aller aussi loin ? À moins que tout

cela soit très normal pour vous ?

Même si j'essayai de ne pas y penser, j'avais secrètement peur de cela en effet – peur qu'Adam ait, avant moi, enlevé plusieurs autres femmes afin de les utiliser et de les briser. Je ne pouvais pas croire que cela fut vrai, mais je ne pouvais pas non plus écarter totalement cette possibilité. Cette question me hantait en permanence, comme une douleur persistante.

Je m'attendis à ce qu'il me réponde de manière évasive, mais il me surprit.

— J'utilise les gens tout le temps pour atteindre mes objectifs. Je n'hésite pas à les mettre sous pression s'il le faut. Mais je n'ai jamais été aussi loin qu'avec toi. Cette situation est tout à fait exceptionnelle, m'avoua-t-il, avec une franchise désarmante.

Au-delà de ses mots, ce qui me rassura fut la lumière dans ses yeux. J'étais convaincue qu'il disait la vérité. Malgré tout, j'avais besoin d'en savoir davantage.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous pourriez vouloir à ce point ?

J'avais vu avec quelle convoitise ma famille le considérait. Ils avaient même été jusqu'à essayer de me jeter dans ses bras pour obtenir ses faveurs. Qu'aurait-il pu leur demander qu'ils auraient refusé ?

— Il vaut mieux que tu ne saches pas, répondit-il d'un ton définitif.

— Ne pas savoir n'est jamais une bonne solution, rétorquai-je. C'est juste une esquive, un moyen de ne pas regarder en face ce qui nous dérange.

Je faillis ajouter que je savais parfaitement que ma famille était un nid de vipères guidées uniquement par l'ambition et la cupidité, mais je me ravisai, jugeant que j'étais déjà bien assez vulnérable vis-à-vis de lui. Je ne lui révélai pas non plus ce que j'avais découvert au sujet de ma famille et l'effet dévastateur que cela avait eu sur moi, car je savais qu'une

telle révélation n'aurait fait que lui donner des cartes supplémentaires.

Au lieu de cela, j'inspirai de manière ostensiblement longue, expirant lentement. Si une approche ne fonctionnait pas, j'en essayerais une autre. J'étais en tout cas décidée à ne pas lui laisser le loisir d'être cet inconnu insaisissable et intimidant qu'il cherchait à être.

— Si vous ne me dites pas ce que vous attendez de ma famille, expliquez-moi au moins ce qui s'est passé aujourd'hui. Pourquoi vous et Sebastian vous êtes-vous battus ?

Je m'attendais à ce qu'il refuse encore de répondre, mais, à ma grande surprise, il me répondit.

— Mon cousin et moi sommes fondamentalement différents. Il pense que le monde est beau ; ce qui n'est pas mon cas. S'il avait réussi à me remplacer à la tête de la famille, beaucoup de gens auraient fait les frais de sa naïveté. Je devais l'en empêcher.

— Et le seul moyen pour ça était de vous battre en duel, comme au Moyen-Âge, et risquer votre vie ?

Un sourire ironique apparut sur ses lèvres sensuelles.

— Que veux-tu que je te dise ? Ma famille respecte la tradition. Quel que soit le conflit, le duel est à la fois la meilleure défense et l'arme la plus efficace. Quant au risque, Sebastian a un code de conduite qui place l'esprit sportif au premier plan. Dans son monde, respecter les vertus d'équité, de courage et de persévérance est une récompense en soi. Moi, en revanche...

— Vous vivez selon des croyances plus réalistes ?
l'interrompis-je.

— J'aurais pensé que tu serais plus en phase avec la vision du monde de Sebastian, me répondit-il en plissant les yeux sous l'effet de la surprise.

— Vous n’êtes peut-être pas si doué que vous le pensez pour analyser la nature humaine ? D’ailleurs, lorsque vous avez baissé la garde un instant, votre cousin à l’esprit soi-disant si sportif n’a d’ailleurs pas hésité à essayer de vous tuer.

À l’évocation de ce moment, je ressentis à nouveau de la frayeur et réprimai un haut-le-cœur.

— Je pense que cela l’a surpris au moins autant que moi, répondit Adam. En tout cas, ça s’est plutôt bien terminé.

Bien terminé ? Ayant grandi dans une famille comme la mienne, je savais parfaitement qu’un rival humilié était une menace dangereuse. Adam le savait sûrement au moins aussi bien que moi...

— Pourquoi l’avez-vous épargné ?

S’il me donnait une réponse à cette question, je comprendrais mieux l’homme qui me retenait prisonnière – pas seulement en raison de ma chaîne au pied d’ailleurs, comme mes sentiments l’indiquaient, malheureusement...

— Mademoiselle Delaney serait-elle en train de me montrer son côté sanguinaire ? répondit-il en cambrant son sourcil noir délicatement dessiné. Tu penses que j’aurais dû le tuer ?

— Non ! Bien sûr que non. Je ne souhaite la mort de personne, m’exclamai-je.

En prononçant ces mots, je repensai à Patrick. J’eus soudain l’impression d’être au bord d’un puits sans fond et que j’étais sur le point de sombrer. Si, l’instant d’avant, je me sentais réchauffée par la présence d’Adam, à présent je frissonnai, enroulant à nouveau mes bras autour de moi.

Lorsque je repris mes esprits, il s’était levé de sa chaise et était accroupi devant moi. Il tenait mes deux mains dans les siennes, comme pour permettre de me reposer sur lui.

— Qu’est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

Son inquiétude et la douceur inattendue de son ton me firent fondre en larmes. Je me repris aussi vite que je pus.

— Rien..., répondis-je.

Il serra plus fort ses mains, dans un signe d'encouragement à lui dire la vérité.

— Tout. Vous... nous.

Aussitôt, je regrettai ce que je venais de dire. Je n'aurais pu dire autre chose de plus idiot, de plus pathétique, ou de plus inapproprié...

Mes pensées confuses cessèrent tout à coup puis disparurent totalement alors qu'Adam me regardait avec un regard brillant et chaleureux, qui me calma aussitôt.

— Nous..., murmura-t-il, lâchant l'un de mes poignets pour glisser sa main large et puissante derrière ma nuque.

CHAPITRE 29

Grace

Dès qu'Adam posa ses lèvres sur les miennes, je fus submergée par un plaisir brut et langoureux. Au fond de moi, je savais que je devais le repousser, au moins essayer. Mais j'en étais incapable. L'étonnante tendresse avec laquelle il m'embrassa se transforma très vite en quelque chose de beaucoup plus fort. Sentant sa langue sur ma lèvre inférieure, je retins mon souffle, envahie par une vague de chaleur, emplies de saveurs et de parfums. Mon cœur battait à tout rompre. J'avais le sentiment que tout avait disparu à l'intérieur de moi, laissant place à un immense désir.

J'essayai de me souvenir que je le détestais. Il était cruel, violent, dangereux, ne se souciant que de ses objectifs, prêt à tout pour les atteindre. Il m'avait volé mon monde – aussi perfide fût-il – pour le remplacer par le sien, où seule sa volonté comptait.

Mais au fur et à mesure que sa langue se mêlait langoureusement à la mienne, j'avais de plus en plus de mal à me souvenir de tout cela. Pourtant, je savais que tout cela

était indécent : je n'aurais pas dû avoir envie de lui... je n'aurais pas dû céder à la tentation... je devrais...

Que m'avait-il dit déjà ? Que malheureusement pour moi, je comblais quelque chose en lui qu'il ne soupçonnait pas avant de me rencontrer. Même après ce qui se passa entre nous sur la plage, je n'avais aucune idée de ce que cela voulait dire. Mais maintenant, je commençais à l'entrevoir.

La réponse me vint de la partie de moi la plus enfouie, celle que je nourrissais pendant mes nuits blanches et où se cachaient mes fantasmes les plus inavoués et pourtant les plus sincères, même si je faisais de mon mieux pour les refouler. Cette partie de moi qui me rappelait à quel point les êtres humains étaient en fait seuls. À quel point j'étais seule.

J'avais au fond de moi le besoin, presque douloureux, d'être connectée à une autre personne. Quelqu'un qui me connaîtrait et m'accepterait pour ce que je suis vraiment et non pour ma famille ni pour l'image que m'avaient fabriquée les médias. Instinctivement, je savais que sans cette connexion avec cette autre personne, je ne serais jamais complètement en vie.

Se pouvait-il qu'Adam soit cette personne ? Je n'en avais aucune idée. Mais il me touchait comme un homme déterminé prêt à brûler la terre entière pour obtenir ce qu'il voulait.

Malgré moi, je fus sensible à cela.

Notre baiser s'intensifia, nos souffles s'accélérent. Une vague de frissons parcourue. Me laissant porter par elle, je m'abandonnai à la tentation et aspirai sa langue, d'abord timidement puis de plus en plus passionnément. Son corps, grand et ferme, vibrait contre le mien. J'avais l'impression de vouloir l'avalier, que nos deux corps fusionnent. Je voulais tout de lui...

La brise caressait mes jambes, me faisant frissonner. Adam se leva, continuant de m'embrasser, et me guida

jusqu'à l'autre bout de la pièce, jusqu'à ce que je sois appuyée contre l'un des larges montants du lit. Lorsqu'il détacha ses lèvres des miennes, je faillis crier, mais me ravisai en réalisant ce qu'il allait faire.

Avec une grâce incroyable, Adam s'accroupit devant moi. Il défit le seul bouton qui tenait ma jupe, la faisant glisser le long de mes jambes. Ses longues mains s'enroulèrent autour de mes cuisses et les écartèrent. J'étais totalement offerte à lui.

— Non..., soufflais-je d'une voix tremblante, faible, pressante, troublée.

Il leva les yeux vers moi, le bleu acier de ses yeux illuminé par une lueur brûlante.

— Je veux te goûter, murmura-t-il d'un ton presque autoritaire. Ses doigts séparèrent mes lèvres. Il colla son visage contre ma fente puis, sans cesser de me regarder, inspira profondément.

Un sentiment de gêne m'envahit. Je n'aurai pas dû aimer cela... je ne pouvais pas...

Du bout de sa langue, il effleura mon clitoris, avant de tourner autour doucement et de l'effleurer à nouveau.

Je gémis de plaisir, longuement. Mes jambes tremblaient. Tout tournait autour de moi. Je saisis ses épaules larges et musclées, m'accrochant à lui pour ne pas vaciller.

Je sentais sa bouche... Sa bouche si habile...

Il me savourait doucement. Sa langue qui passait lentement et langoureusement sur mon sexe m'embrasait. C'était trop... et en même temps trop peu...

J'enfonçai frénétiquement mes doigts dans sa peau, le pressant de continuer... ou d'arrêter. Je ne savais plus ce que je voulais, mais peu m'importait.

— Adam, je vous en prie...

Lorsque, soudainement, il mordilla mon clitoris, j'eus le souffle coupé. Le contact de ses dents provoqua en moi un

plaisir si immense que j'eus le sentiment qu'il envahit chacune de mes cellules, au point de me faire oublier tout le reste. Je penchai la tête en arrière. S'il n'avait pas enroulé un bras autour de mes hanches pour me maintenir en place, je me serais certainement effondrée tant j'avais la sensation de devenir de plus en plus légère.

— Je veux que tu jouisses pour moi, Grace, me dit-il en introduisant sa langue à l'intérieur de mon vagin entièrement soumis et passant son pouce sur mon clitoris, provoquant en moi des ondes de plaisir. .

Je sentais un orgasme monter en moi. J'essayai de le maîtriser, mais je ne contrôlais plus rien désormais. Des vagues de plaisir longues, infinies, me parcoururent, emportant sur leur passage toutes mes barrières. J'étais bouleversée. Des larmes coulèrent sans que je comprenne pourquoi, toute conscience de moi-même disparaissant sous l'effet d'un orgasme fracassant qui m'anéantit.

Je reprenais à peine mes esprits lorsqu'Adam se leva, m'enroulant de la puissance de ses bras et me procurant un sentiment de sécurité infinie. Sa bouche se posa sur la mienne. Je m'abandonnai à lui, à mon excitation, à mes désirs. À ma défaite. Un sentiment de culpabilité me submergea.

Pourquoi lui, si dur, si cruel ? Pourquoi étais-je séduite par lui comme je ne l'avais jamais été auparavant ? Le destin, le karma, les astres, quoi que ce fut... ce ne pouvait être en tout cas qu'une ironie.

— Je te déteste, murmurai-je.

Il s'éloigna un peu pour me regarder. Ses pommettes saillantes étaient rouges, ses yeux dissimulés derrière ses paupières baissées. Il semblait à la fois amusé et satisfait, arborant une satisfaction toute masculine devant ce tutoiement nouveau qui était un aveu de défaite. Il m'avait conquise. Je perçus toutefois quelque chose de plus, un

soupçon de vulnérabilité que je ne lui avais jamais vue jusque-là et qui me fit oublier un instant le tourbillon de mes propres émotions.

— Je préfère quand tu murmures mon prénom, me dit-il.

Sans me laisser le temps de répondre, son regard changea à nouveau, se faisant plus charnel, presque animal. Ce fut son seul avertissement de ce qu'il s'apprêtait à faire.

D'un geste rapide, il retira mon haut. J'étais complètement nue. Il me retourna, plaquant mon dos contre sa poitrine. Je sentais ses muscles fermes et saillants sous son tee-shirt en coton. J'imaginai son corps nu. Il m'apparaissait en dieu de la guerre et de l'amour, l'incarnation même de la virilité.

Il n'aurait jamais dû entrer dans ma vie. Le monde dans lequel j'évoluais était à l'opposé de lui : trop civilisé, trop raffiné, avec des rôles très différents pour les hommes et les femmes qui nous faisaient oublier à quel point nous étions en fait identiques, égaux, presque interchangeable.

Adam faisait fi de tout cela. Je savais, pour l'avoir vu qu'il ne faisait que jouer un rôle et qu'il était tout à fait à l'aise dans des environnements plus codifiés. En fait, le véritable Adam était avec moi maintenant, me tenant dans ses bras, me rendant esclave de mon désir pour lui et me pliant à sa volonté.

— Mets-toi à genoux, ordonna-t-il.

Non ! La colère, la peur, et tout simplement l'instinct de survie me crièrent de ne pas le faire.

Il plaça sa jambe d'acier entre les miennes, me poussant légèrement pour me déséquilibrer et me faire glisser au sol, doucement, en me retenant de ses bras musclés. Sans me laisser le temps de réagir, il pencha le haut de mon corps en me forçant à m'appuyer contre le lit, mes fesses entièrement offertes à lui.

— Tu es parfaite, murmura-t-il. De ses grandes mains puissantes, il caressa mes fesses, les agrippant dans un geste de possession. Il descendit ensuite ses mains jusqu'à l'intérieur de mes cuisses et écarta mes jambes, laissant échapper un soupir de satisfaction.

— Tu es tellement belle, gonflée, mouillée, lisse. J'ai tellement envie d'être en toi... mais je vais attendre.

Mes yeux s'écarquillèrent. Je sentais son érection contre mes fesses. Son sexe était long, épais, et lourd à l'intérieur de son jean. Je gémis en me souvenant de la dernière fois qu'il m'avait prise : j'étais partagée entre la peur de souffrir encore et le besoin impérieux de l'avoir à nouveau en moi.

— Je sais que tu as envie, mais je ne te donnerai rien de plus, me dit-il d'une voix rauque, son visage plaqué contre ma nuque.

Il fit pénétrer son doigt en moi, caressant doucement l'intérieur de mon vagin, jusqu'à atteindre l'endroit le plus sensible.

Je fus envahie par un plaisir chaud et aveuglant. Mes muscles abdominaux se contractèrent. Je voulais plus, tellement plus... Comme pour le supplier, je frottai mes hanches contre lui.

— Ok, je vais m'occuper de toi..., murmura-t-il.

Il se cambra au-dessus de moi. Il tourna son doigt à l'intérieur de moi, me procurant un plaisir immense auquel je n'essayai même pas de résister. Mes seins étaient gonflés, mes tétons durs comme de la pierre frottaient contre le couvre-lit en soie. Mon clitoris tremblait. Je n'en pouvais plus. J'avais envie de jouir, désespérément, mais je ne pouvais pas, pas si tôt après...

Il appuya sa paume contre mon clitoris ultrasensible, le pressant avec juste la bonne intensité alors que son doigt continuait à aller et venir à l'intérieur de moi. J'étais couverte de frissons – prise au piège entre le lit et son corps

puissant et dur, je n'avais d'autre choix que de me laisser aller au plaisir que je ressentais. Et au son merveilleux de sa voix qui m'envoûtait.

— Je vais te maintenir dans cet état en permanence – ta chatte douce, chaude, gonflée, et mouillée prête à me recevoir à tout moment... Chacune de tes inspirations sera une vague de plaisir, murmura-t-il en enfonçant son doigt plus profondément, et me caressant plus fort.

Je me frottais contre lui dans un désir fou, frénétique.

— Tu sauras avec certitude que tu es à moi, me dit-il en mordillant le creux entre mon cou et mon épaule.

Je ne pus retenir un cri alors que, n'y tenant plus, je jouis. Je jouissais encore et encore, sans pouvoir m'arrêter, Adam continuant de tourner son doigt en moi et de caresser mon clitoris. Lorsque l'orgasme se calma enfin, j'étais dévastée. Encore une fois, je ne pus retenir mes larmes. Je sanglotais, pouvant à peine respirer.

— Arrête, le suppliai-je, lorsque je pus enfin parler.

Il ne répondit pas, pas directement, mais posa doucement sa langue entre mes jambes, comme pour apaiser le plaisir qu'il m'avait infligé. Se relevant, il m'attira à lui, puis m'allongea sur le lit, les jambes écartées.

— Putain, tu es tellement belle, dit-il dans une sorte de râle, reculant légèrement pour mieux me regarder.

Sa main glissa vers son entrejambe. Il caressa son sexe en érection à travers son jean. À mon tour, je le regardai, incapable de détacher mon regard. On aurait dit un animal sauvage, indompté et viril, venu tout droit d'un monde qui n'existait pas.

Le sang coulait dans mes veines à une vitesse à la fois terrifiante et grisante. L'envie que j'avais de lui résonnait dans tout mon corps. Les rideaux rouges autour du lit flottaient, traversés par la brise qui pénétrait dans la chambre par les hautes fenêtres. Les murs de la chambre

brillaient au clair de lune. J'étais comme transportée dans une autre dimension, dans laquelle aucune des règles que je connaissais n'existait et où rien n'avait d'importance que celui qui était avec moi.

J'étais toutefois suffisamment consciente pour savoir que je me laissais dominer par mon instinct, que j'étais droguée de plaisir. J'étais résolue à ne pas céder si facilement. Tout en moi me criait que je devais à tout prix trouver un moyen de rétablir l'équilibre entre nous.

C'est en tout cas ce que je me disais. Mais la réalité était plus complexe, plus sombre que je ne l'aurais jamais imaginé : aussi fort que j'essayais de lutter contre, j'étais sous l'emprise de mes propres pulsions. Tout à coup, n'écoutant que mon désir, je me mis à genoux et avançai à quatre pattes vers lui.

Surpris, il leva un sourcil. Soutenant son regard, je défis le bouton de son jean. Aussitôt, il mit sa main sur la mienne pour m'empêcher d'aller plus loin.

— Grace ?

Mon audace semblait le déstabiliser. Pour la première fois, je vis de l'incertitude dans ses yeux.

J'étais sur la bonne voie. Plus je le fragilisais et plus j'avais de chance de m'en sortir sans risquer de me noyer. C'était ce que je voulais après tout, non ? L'autre alternative – que je puisse ne pas vouloir m'en sortir, mais au contraire rester pour lui procurer un plaisir aussi intense que celui qu'il m'avait fait ressentir, pour que nous soyons tous deux à égalité, totalement nus l'un en face de l'autre, sans plus rien pour nous séparer que l'honnêteté – n'était ni saine, ni normale, ni acceptable. Et pourtant...

— Laisse-moi faire, lui dis-je.

— Non.

Je levai les yeux vers lui, mes cils encore mouillés par les larmes que le plaisir m'avait fait couler. Le bout de ma

langue se posa sur mes lèvres gonflées par son baiser langoureux.

— Pourquoi ? demandai-je.

Mais je connaissais parfaitement la réponse. Il voulait garder le contrôle absolu de la situation. Il me voulait entièrement soumise. Mais j'étais incapable de l'être en permanence. Peut-être était-il habitué à des femmes plus expérimentées, plus fortes que moi ? Mais moi je ne pouvais accepter sa domination plus longtemps.

J'avais envie de lui. J'avais besoin de lui. Il me devait bien ça...

D'un coup, il se ressaisit.

— Disons que c'est une forme de pénitence, me dit-il brusquement, la voix légèrement étouffée.

Cela n'avait aucun sens. Le sexe faisait partie intégrante de sa personnalité, j'en étais certaine. Comment pouvait-il y renoncer ? À moins que...

Une explication me vint à l'esprit. Si j'avais raison, cela changeait tout ; en tout cas beaucoup de choses.

— Parce que tu m'as blessée ?

Ses joues fines, adoucies par sa barbe naissante, rougirent légèrement.

— Je te l'ai dit, si j'avais su que tu étais vierge, j'aurais été beaucoup plus doux avec toi.

À ces mots, j'imaginai ce qui aurait pu se passer, à la manière dont cela aurait pu se passer. Prise de frissons, je respirai doucement.

— Et c'est ce que tu veux maintenant, me traiter avec douceur ?

Ce que je venais de dire me parut absurde, en totale contradiction avec ce qu'il venait de me faire vivre. Pourtant, sa sincérité ne fit aucun doute lorsque, sans me quitter des yeux, il acquiesça.

Son aveu me donna confiance. Me redressant, je frottai doucement ma poitrine sur toute la largeur de son torse, savourant le toucher rugueux du coton tendu par ses pectoraux saillants, chauds et durs comme de la pierre. Instantanément, mes mamelons se firent plus durs et plus sensibles. J'étouffai un gémissement alors que je me balançai, me frottant lentement contre lui.

J'étais envahie de plaisir. Je penchai ma tête en arrière, mes cheveux effleurant la courbe de mes fesses alors que je fermai mes yeux. Je tendis la main, attrapant ses fesses bombées et musclées pour l'attirer plus près de moi. Inclinant mes hanches, je caressai ma chatte contre son sexe gonflé de désir à travers son pantalon.

Je voulais qu'il me baise à nouveau. Si ce n'était pas maintenant, ce serait bientôt. Je savais que, lorsque cela arriverait, je serais incapable de l'en empêcher. Je n'étais d'ailleurs pas sûre de vouloir l'en empêcher.

Mais je n'étais pas non plus prête à accepter toutes ses conditions. Loin de là.

— Tu veux que je sois chaude, murmurai-je. Mouillée, lisse, excitée au point de ne plus pouvoir penser à autre chose que toi ?

Dans un murmure qui ressembla davantage à un souffle, il acquiesça.

— Mais tu refuses de me laisser te toucher... alors que je ne veux qu'une chose : te goûter, te sucer, te sentir éjaculer dans ma bouche et avaler chaque goutte de ton sperme...

Je n'avais aucune idée d'où les mots me venaient. Je me choquais moi-même. Mais ils eurent un effet puissant sur Adam. Cessant instantanément de me repousser, ses longues mains agrippèrent mes hanches, si fort que cela me fît presque mal.

— Je ne sais pas comment tu peux être aussi débridée et garder cet air innocent, me dit-il.

Je souris, continuant de me frotter contre lui. L'excitation montait en moi. Je voulais plus, je voulais toucher le bon endroit...

Il n'y avait qu'un moyen d'y parvenir. Sans réfléchir, j'enroulai mes jambes autour de ses hanches et mes bras autour de son cou, me dressant contre lui. La sensation de son jean rugueux contre mon clitoris me fit gémir. Le plaisir était toujours plus intense. Ondulant de plus en plus vite, j'écartai un peu plus mes jambes afin de sentir encore davantage son sexe dur contre le mien.

La sensation était divine. J'étais terriblement excitée, au bord d'un nouvel orgasme. Je sentais ma chatte couler sur lui, mouillant son jean. Si je continuais, il finirait par être trempé.

— Tu sens comme je suis mouillée ? murmurai-je.

Mes hanches bougeaient de plus en plus vite, de plus en plus fort... J'imaginai son doigt en moi, puis son sexe magnifique devenant plus gros et plus dur à chaque va-et-vient à l'intérieur de moi.

Dans un rôle, il plaça son bras sous mes fesses

— C'est vraiment ce que tu veux ? Tu es certaine d'être prête ? me demanda-t-il d'une voix de velours teintée d'incrédulité.

Je me sentais prête en effet. Je ne pensais qu'à une seule chose : le plaisir qui montait de plus en plus en moi. Je me masturbais contre lui, ressentant une joie immense lorsqu'il se mit lui aussi à onduler au même rythme que le mien. Chaque mouvement menaçait de me faire jouir. J'enfouis mon visage dans le creux de son cou, luttant pour retenir mes gémissements. Le parfum de notre excitation mutuelle emplissait la pièce ; même les murs semblaient en être imprégnés.

Au fond de moi, je savais que mon plaisir était d'autant plus intense que, cette fois, c'est moi qui l'utilisais,

l'obligeant à participer alors qu'il ne l'avait pas voulu. Je goûtais à mon tour au délice d'outrepasser les scrupules. J'avais voulu qu'il souffre pour ce qu'il m'avait fait, mais ceci était en fait un châtement bien meilleur que tous ceux auxquels j'aurais pu penser, d'autant plus qu'il se l'infligeait lui lui-même.

Je n'avais presque rien à faire.

Je retirai l'une de mes mains qui était autour de son cou, et la fit glisser jusqu'à son cul dur comme de la pierre, avant de descendre encore plus bas, au niveau de ses testicules que je sentais bouger sous mes doigts. Alors que je serrai ma main, il gémit à travers ses dents serrées.

— Qu'est-ce qui est le plus intense ? lui demandai-je — la douleur ou le plaisir ? Est-ce que tu fais la différence d'ailleurs ?

— Ne te fatigue pas, murmura-t-il en continuant de se frotter contre moi, tu ne gagneras pas à ce jeu-là.

Je laissai échapper un rire guttural. C'était certainement inapproprié, mais je ne pus m'en empêcher.

— Tu ne t'en es peut-être pas rendu compte, mais je suis certaine de gagner au contraire. Si tu jouis, je gagne ; si tu ne jouis pas, ce sera moi, et donc je suis encore gagnante.

— Tu oublies que je pourrais quitter la partie. Je pourrais arrêter maintenant... te laisser me supplier de continuer.

Cette éventualité me déstabilisa un instant alors que je repensai à la ceinture de chasteté dont il m'avait déjà menacée. Mais je repris mon assurance.

— Si tu fais ça, je me masturberai, lui dis-je, avant d'ajouter, en mordant son oreille : tu pourrais même regarder...

Je ne me reconnaissais plus moi-même ! Où cette partie audacieuse et sensuelle de ma personnalité s'était-elle cachée toutes ces années ? J'avais évidemment ressenti du désir auparavant, mais jamais de cette façon et jamais aussi

intensément pour agir comme j'étais en train de le faire. Adam fit tomber toutes mes barrières – de manière brutale et cruelle, mais aussi avec une passion et un plaisir incommensurables.

Adam et la chambre de la tour, loin du monde réel, un lieu de plaisir lubrique et charnel.

Je sentis un long frisson le parcourir intensément.

— Tu vas le faire, mais seulement quand je le dirai, me dit-il d'une voix grave, sombre et envoûtante qui caressa la peau de mon cou.

Je te mettrai à genoux et mettrai ma queue dans ta bouche, ajouta-t-il. Tu crieras de plaisir en me sentant durcir au fond de ta gorge.

Sa main se glissa entre mes fesses. Une vague de plaisir m'envahit alors qu'il introduisit le bout de son doigt dans mon cul

— Une fois que je t'aurai suffisamment préparée, je baisera ton cul aussi. Je te l'ai dit : je veux tout de toi. Mais à mes conditions. Pas aux tiennes...

Je voulus lui demander ce que j'avais en contrepartie, outre des orgasmes époustouflants. Mais ses mots combinés, prononcés en même temps que le frottement de son érection et de mon clitoris, m'empêchèrent de prononcer quoi que ce soit. Nous étions dans une bataille à la fois de plaisir et de volonté, aucun de nous n'étant disposé à faire des concessions. Me servant de lui sans vergogne, je me frottais toujours plus fort contre son sexe.

De son côté, il était sans pitié. Ses yeux étaient à demi clos. Son corps superbe était chaud et dur contre le mien. J'avais l'impression de le revoir lors du duel, empli d'une force implacable. Nue devant lui qui était habillé, je me sentais extrêmement vulnérable. J'étouffai un sanglot, réalisant seulement maintenant que plus il me faisait jouir seule, sans lui, plus je me sentais vide.

En réaction, il bougea de plus en plus vite et de plus en plus fort contre ma chatte trempée dans laquelle il avait glissé un doigt. Le plaisir montait en moi à toute allure. Je me contractai de plus en plus autour de lui, la tension toujours plus forte jusqu'à ce que, arrivée au zénith, elle n'explode d'un seul coup avec une force fracassante.

Je criai, m'accrochant à lui de toutes mes forces alors que j'étais en train de vivre l'orgasme le plus intense de toute ma vie. J'étais aveuglée par des éclats d'une lumière chaude et blanche au fond de mes yeux. Mes poumons, manquant d'air, me brûlaient. Mais cela n'était rien comparé au feu qui menaçait d'embraser mon corps tout entier.

— Respire, murmura Adam.

J'avais l'impression qu'il était très loin de moi, mais, instinctivement, j'obéis, inspirant lentement. J'avais l'impression d'être en apesanteur, comme si mon esprit avait quitté mon corps. Je n'étais plus qu'un flot de sensations que rien ne pouvait arrêter.

Et pourtant, Adam ne s'arrêta pas.

CHAPITRE 30

Grace

Toute la nuit ne fut qu'une succession d'orgasmes, tous plus intenses les uns que les autres. J'étais incapable de dire le nombre de fois où il m'avait fait jouir ni de quelle façon. Lorsque, épuisée, je n'eus même plus la force de crier, il cessa et me laissa dormir.

Lorsque je me réveillai, la lumière éclatante me fit mal aux yeux. Les paupières encore closes, le sentiment de vide que je ressentis en moi me fit réaliser à quel point Adam m'avait conquise.

À travers les hautes fenêtres de la tour, la journée était fraîche et accueillante. Sa quiétude joyeuse semblait ignorer la débauche de la veille. Avant même de m'asseoir sur lit et d'essayer de me lever, je ressentis pleinement chaque partie de mon corps. Je n'avais pas mal ; j'étais au contraire emplie d'une sensibilité et d'une tendresse nouvelles.

Ainsi que d'une grande confusion. À propos d'Adam, de moi, de tout.

Jusqu'à ce que je reprenne mon souffle et ouvre enfin les yeux. Je regardai autour de moi, les rideaux rouges du lit flottant dans la brise, et le soleil faisant briller le bracelet métallique autour de ma cheville. Je sentis naître au fond de moi une colère sourde. Elle devint de plus en plus forte, jusqu'à faire remonter dans mon esprit les éléments les plus sombres et les plus affreux de ma vie. Ma famille, Patrick... Toute cette réalité que je devrais finir par affronter.

Je laissai ces souvenirs douloureux envahir mon esprit, les accueillant même avec une certaine joie. Après tout, mieux valait cela que le désir pathétique qui était sur le point de me convaincre – mais j'étais déjà convaincue – que je ressentais une forme de connexion avec l'homme qui m'avait enlevée, me maltraitait, et se servait de moi comme son objet sexuel.

Pendant un instant, je pensai que je me réfugiais dans la colère parce que tout le reste – la passion et le désir véritables qu'Adam faisait naître en moi – était trop intense, bouleversait trop ma vie, ma personnalité, afin que je puisse l'accepter.

Je chassai cette pensée et me levai, tenant difficilement sur mes jambes. J'avais l'impression que mes os me lâchaient. J'avais entendu parler de l'effet des endorphines sur le cerveau, et savais qu'elles étaient notamment provoquées par l'orgasme. Cela voulait donc dire qu'Adam avait provoqué en moi une overdose de cette substance euphorisante, et que j'étais maintenant en pleine descente.

Dans la salle de bain, me regardant dans le miroir, j'essayai de faire le point sur ce qui s'était passé. Adam avait refusé obstinément de jouir avec moi – c'était sa « pénitence » m'avait-il dit... Mais ce faisant, il avait assouvi son besoin de contrôle, m'obligeant à me soumettre à lui complètement.

Avant de le connaître – une période qui me paraissait lointaine, mais qui était pourtant toute proche – jamais je

n'aurais pensé être capable de me laisser submerger si complètement par un homme. Je fus effrayée de découvrir que je savais si peu de choses à propos de moi-même. Mais ce qui me terrorisa encore davantage, c'était qu'Adam avait parfaitement compris cela et qu'il en profitait pour me manipuler plus sournoisement.

Je détestais la peur ; elle faisait ressortir le pire en moi. Notamment la colère, un sentiment avec lequel je me sentais beaucoup plus à l'aise et pour lequel — après m'être contenue toute ma vie — je découvris avoir un certain talent.

Mon regard se posa sur la table ronde près du lit. La vaisselle du dîner d'hier avait disparu, remplacée par un plateau sur lequel était posée une carafe (qui, je l'espérais, contenait du café) et, sur le coffre, se trouvait une pile de vêtements propres et soigneusement pliés.

Je me demandai si tout cela avait été amené par Maria pendant que je dormais encore, ou par Adam. Au fond de moi, je connaissais la réponse. Lorsque j'étais très vulnérable, comme ce fut le cas sur la plage ou encore hier soir, il voulait me garder entièrement pour lui. Il se plaisait à me faire exister uniquement à travers sa présence, ses gestes, sa volonté.

La pensée qu'il m'ait observée pendant mon sommeil me donna un haut-le-cœur. En me privant de liberté, il me privait également d'intimité, ce qui était presque pire. Lorsque j'étais dans la cellule, je n'appartenais qu'à moi-même, alors qu'ici, dans cette tour, je risquais de devenir sa chose.

Je valais plus cela. J'étais plus forte que cela. Je devais l'être. Les médias m'avaient surnommée « la princesse de l'Amérique » et les gens pensaient peut-être que je vivais en effet comme une princesse, mais la réalité était beaucoup plus dure. Je ne pouvais pas me permettre d'être faible, pour

rien au monde, et surtout pas pour du plaisir lubrique. Cela me détruirait.

D'une manière ou d'une autre, et quoi qu'il advienne, je devais trouver un moyen de lui échapper, peu importe le prix.

Adam

— *M*onsieur ?

Je quittai des yeux les écrans sur lesquels j'observais les dernières fluctuations des marchés boursiers mondiaux. Je regrettai parfois ma décision d'avoir investi une grande partie de la fortune familiale dans de l'or caché dans les coffres de certaines banques d'Allemagne, d'Angleterre, des États-Unis, ou d'ailleurs. Mais aujourd'hui, j'étais plutôt satisfait...

Non seulement les cours mondiaux étaient en berne, mais, en plus, je n'aurais pas pu me concentrer sur des investissements alors que je ne pensais qu'à Grace. Les images de la nuit précédente tournaient dans ma tête... Son beau visage transformé par le plaisir lorsqu'elle jouissait... sa longue et élégante colonne vertébrale penchée sur le lit... Le doux son rauque de sa voix lorsqu'elle murmurait mon nom d'un ton implorant... L'odeur de sa peau, la chaleur de son corps...

Je me sentais à la fois heureux et contrit : la pénitence se révélait plus difficile que je ne l'avais imaginé. Aussi étais-je heureux de pouvoir penser à autre chose.

Rolf se tenait dans l'embrasement de la porte de mon bureau, son crâne chauve luisant sous la lumière du hall. Son front était marqué par l'inquiétude et il avait l'air hésitant, ce qui était chez lui inhabituel.

— Monsieur, répéta-t-il.

Il était très énervé contre moi. Je ne pouvais plus faire semblant de ne pas comprendre pourquoi. Au contraire, je commençais à me rendre compte moi-même que, depuis que j'avais vu Grace la première fois, je n'étais plus moi-même.

Lorsque je m'étais rendu au gala, cette fameuse soirée, à New York, cela faisait des mois que je négociais avec sa famille. Ma patience était à bout. Lorsque je vis Grace, je m'étais immédiatement demandé si je pouvais me servir d'elle pour leur forcer la main.

Était-elle aussi séduisante que je me l'étais imaginé d'après les photos et les vidéos que j'avais vues d'elle, suffisamment pour que sa famille me donne enfin ce que je demandais ? Et surtout, était-elle assez forte pour survivre à ce que je prévoyais de lui faire subir et pouvoir ensuite réintégrer sa vie sans traumatisme et sans jamais regarder en arrière ?

Il ne me fallut que cinq minutes pour comprendre qu'elle était au-delà de tout ce que j'avais pu espérer. J'aurais dû me rappeler que je pouvais être un vrai démon si je voulais et oublier tout le reste. Dès l'instant où je fus devant elle, je sus que je la voulais pour moi seul.

Les jours où je dus l'enfermer dans la cellule avaient été un supplice pour nous deux – je méritais la peine que cela m'avait infligée, mais pas elle. Et le pire, c'est qu'ils ne m'avaient pas permis d'obtenir ce que je voulais, en tout cas pas tout à fait, ce qui revenait au même.

Les vidéos que j'avais d'elle, surtout lorsque j'avais intensifié la pression sur elle, auraient dû fonctionner. En la voyant souffrir, les Delaney auraient dû accepter n'importe

quel marché pour la sauver. Au lieu de cela – sans même connaître l'identité de son ravisseur ni jusqu'où il était prêt à aller s'il n'obtenait pas ce qu'il voulait –, ils refusèrent catégoriquement de céder à quoi que ce soit.

J'ajoutai cela à la longue liste de leurs crimes. Ils paieraient pour cela en même temps que tout le reste.

— Entre, dis-je à Rolf en désignant la chaise de l'autre côté de mon bureau. Assieds-toi.

Rolf s'approcha, les mains derrière le dos. Malgré mon invitation, il resta debout.

— Merci, monsieur, mais je vais rester bref. J'aimerais prendre quelques jours de congé, si cela ne vous pose pas de problème.

Rolf avait toujours accepté la personne que j'étais, veillant uniquement à ce que je sois aussi bien préparé que possible à vivre avec les conséquences de mes choix. Je savais que, quoi que je fasse pour lui, je ne pourrais jamais lui rendre ce que je lui devais.

Lorsqu'il s'approcha de mon bureau, je vis sur son visage des marques d'inquiétude et de stress. La douleur du chagrin.

— Que se passe-t-il ? lui demandai-je, craignant de connaître la réponse.

Il détourna les yeux, comme pour m'épargner ses sentiments.

— C'est ma sœur, Clara, dit-il les lèvres serrées. Elle a dû être hospitalisée à nouveau.

— Je pensais qu'elle allait mieux ?

En posant la question, je savais parfaitement qu'elle ne pouvait pas aller bien. Sa vie d'épouse et de mère heureuse avait basculé du jour au lendemain lorsque son mari et leurs deux jeunes enfants étaient décédés. Le genre de tragédie dont personne ne pouvait se remettre.

— Elle essayait de tenir le coup, me répondit Rolf. Mais cela va bientôt faire un an que son mari et les petits sont

morts et une chaîne de télévision locale a eu la mauvaise idée de faire un reportage à cette occasion. Elle a replongé.

Il s'interrompit et haussa ses larges épaules. Il n'avait pas besoin d'en dire davantage : l'inquiétude qui le rongait était évidente. Il avait perdu sa nièce, son neveu et son beau-frère ; il risquait maintenant de perdre la seule famille qui lui restait, sa sœur.

— J'ai essayé de la convaincre de partir et de déménager, reprit-il. Je lui ai même proposé de venir s'installer ici. Mais elle veut rester près de l'endroit où ils ont vécu.

Je hochai la tête. Sa douleur me faisait d'autant plus de peine qu'elle me renvoyait à mon propre échec, bien que Rolf m'ait toujours soutenu que ce n'en était pas un. Il m'avait demandé, en dernier recours, d'enquêter sur les circonstances de la mort du mari de sa sœur et de leurs enfants. Lorsque je découvris la vérité et je voulus intervenir, il avait tout fait pour m'en dissuader en me convainquant que les repréailles que j'envisageais, bien que réjouissantes d'un certain côté, avaient un coût moral trop important. Il avait eu raison, mais c'était à moi d'en assumer les conséquences, pas à lui.

— Vas-y, lui dis-je. Prends tout le temps qu'il te faut.

— Quelques jours, répondit-il. Les médecins pensent que c'était plus un appel au secours qu'une véritable tentative. Ils pensent qu'avec une thérapie et des soins appropriés...

Je doutais que sa sœur retrouve un jour le goût de vivre. Pas temps que ceux qui étaient responsables de sa douleur restaient impunis. Je comprenais parfaitement son sentiment ; j'avais vécu la même chose à la mort de mes parents. Jusqu'à ce que je décide de faire justice moi-même.

Les gens ignoraient les véritables vertus de la vengeance. Ce qu'ils voyaient avant tout – et ils n'avaient pas complètement tort – c'était les séquelles qu'elle pouvait causer non seulement aux familles, mais également à des

clans, des tribus et même des pays entiers. Mais ils oubliaient que, bien gérée, la vengeance pouvait aussi être purifiante, et permettait de guérir même les blessures les plus profondes. Il suffisait pour cela qu'elle soit totale.

J'aurais voulu venger sa sœur, non seulement pour elle, mais aussi pour Rolf. Je le lui devais. Non seulement pour tout ce qu'il avait fait pour moi, mais aussi pour le remercier de celui qu'il m'avait permis de devenir, ce chef de clan qu'il servait loyalement. Au fond, c'était à lui que revenait le mérite du bien-être de tous ceux dont la vie était liée à la mienne.

Sebastian ne méritait pas le privilège de diriger la famille, notamment parce qu'il n'avait pas compris que c'était justement un privilège. Un privilège que j'avais dû défendre pour la deuxième fois, pour lequel je m'étais battu, et pour lequel – s'il n'y avait pas eu Grace – je n'aurais pas hésité à tuer.

Malgré tout, en écoutant Rolf dans mon bureau, je réalisai que je risquai de devenir indigne de ce privilège, autant que mon cousin. En tout cas si je continuai de laisser mes besoins les plus sombres et les plus secrets interférer avec ma mission pour laquelle tant de personnes me faisaient confiance.

— Merci, me répondit Rolf.

Je savais qu'il le pensait vraiment. Sa gratitude était aussi réelle que sa souffrance. Pourtant, il semblait avoir autre chose à me dire. Il était ce genre d'hommes qui, même terrassés par le chagrin, prenaient encore le temps de penser aux autres.

— Mademoiselle Delaney...

Je ne voulais pas en parler, même avec lui.

— Je m'en occupe.

Il comprit ce que cela voulait dire, acquiesça et partit, fermant doucement la porte derrière lui. Je restai assis un

moment. Je sentais mon sexe se durcir, mes testicules se gonfler, et une envie sauvage d'elle monter en moi. Je ressentais en moi un vide immense qu'il me fallait combler au plus vite.

Il ne me fallut que quelques minutes pour me lever, prendre la clé dans ma poche, et me diriger vers l'ascenseur.

CHAPITRE 31

Grace

*J'*entendis le bruit de l'ascenseur. Je n'avais plus le temps de m'habiller et attrapai le drap pour me couvrir. Le tenant enroulé autour de moi, je fixai Adam alors qu'il entra dans la pièce.

Il portait les mêmes vêtements que la veille, ce qui me fit penser qu'il n'avait peut-être pas dormi du tout. Les légers cernes qu'il avait sous les yeux semblaient me donner raison.

Toutefois, cela ne semblait pas avoir altéré sa détermination féroce. L'intensité de son regard me fit frissonner, mais je ressaisis, résolue à faire de mon mieux pour ne pas me laisser aller à mes désirs, quel que soit ce qu'il pouvait entreprendre.

Sûr de lui, il remit la clé de l'ascenseur dans sa poche et s'approcha de moi, ne s'arrêtant que lorsque nous fûmes à quelques centimètres l'un de l'autre. Je restai figée, refusant de reculer. Cela me permit de ne pas avoir à me pencher vers lui lorsqu'il prit mon menton, ses longs doigts collés à ma

joue. Son souffle sur ma peau et l'odeur de son parfum me firent trembler.

— Dis-moi, me lança-t-il, que dois-je faire ?

Déglutissant avec difficulté, je tenais le drap de toutes mes forces. Je craignais que, s'il glissait – ou s'il était déchiré – toute ma volonté disparaisse.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je, perplexe.

Il s'approcha de moi et fit glisser sa main sur ma gorge, sans pression, mais me faisant néanmoins sentir sa force.

— C'est quoi le problème avec ta famille ? Pourquoi ne veulent-ils pas te sauver ?

Je pris une longue inspiration. Bien que j'aurais aimé qu'il en fût autrement, j'étais une Delaney, victime du nom que je portais. Si je lui disais ce dont ils étaient vraiment capables, que penserait-il de moi ?

Dans l'espoir de détourner son attention, je ripostai.

— Ils sont impitoyables. C'est comme ça qu'ils ont obtenu leur pouvoir et qu'ils le gardent. Mais s'il y a quelqu'un qui peut comprendre ça, c'est bien toi !

Son regard se fit plus sombre. Brusquement, il laissa retomber sa main et recula, me regardant fixement.

— Quoi que tu penses de moi, ne te méprends pas : leur comportement est bien pire que le mien. Tu es jeune, innocente. Tu mérites d'être aimée et protégée. Or eux sont prêts à te sacrifier.

Ma gorge se serra. Même si je savais déjà à quel point je comptais peu pour ma famille, la vérité était toujours douloureuse à entendre. Ce qui me perturba encore davantage fut que c'était lui, Adam, qui m'avait vue telle que j'étais. La pensée d'être aimée et protégée par lui...

Je me forçai à respirer pour recouvrer mes esprits. Déterminée à rester offensive, je laissai éclater ma colère, le sentiment auquel j'avais décidé de m'accrocher.

— Je ne suis plus aussi innocente que ça. Et on peut dire que c'est grâce à toi !

Il rougit, mais ne détourna pas le regard. Au contraire, il semblait prêt à entendre tout ce que j'avais à lui dire, comme s'il était conscient qu'il le méritait.

— Il doit bien y avoir un moyen de les faire fléchir, poursuivit-il, imperturbable. Quelque chose à quoi ils tiennent vraiment.

Son insistance à évoquer en même temps sa culpabilité et celle de ma famille m'arrachèrent un rire amer.

— Tu te fixes un objectif impossible à atteindre. La seule chose qui intéresse vraiment ma famille, c'est leur image publique. C'est le rempart qui les protège de toute menace et leur permet de conserver leur richesse et leur pouvoir. Ils cultivent cette image depuis trois générations, construisant une légende autour d'eux digne des plus grands contes de fées – tout aussi fictive, d'ailleurs. Tu ne peux rien contre cela.

— Il y a forcément un moyen, insista-t-il.

Je fis non de la tête.

— Non, il n'y en a aucun. Même si le public apprend que j'ai été enlevée, cela ne fera que renforcer la sympathie que les gens ont pour ma famille. Ils prétendront faire tout ce qui est possible pour obtenir ma libération et personne ne doutera de leur sincérité, insistai-je pour lui faire comprendre la réalité. Tu pourras leur demander tout ce que tu veux, tu ne l'obtiendras jamais, ajoutai-je d'un air désabusé.

— Il faut que je trouve un moyen. C'est une question de devoir. Des vies – au moins une – dépendent de cela, finit-il par me dire difficilement.

Pas un instant je ne doutai de lui. Sa sincérité était évidente. En outre, au fond de moi, je savais déjà que les enjeux devaient être extrêmement importants pour lui.

D'ailleurs, je trouvais cela assez réconfortant, en tout cas pour moi.

— Je suis vraiment désolée, répondis-je. Mais honnêtement, je ne sais pas ce qui pourrait les faire céder, à part eux-mêmes.

Pourtant, j'allais moi aussi devoir trouver un moyen de faire tomber leur rempart, à la fois pour Patrick et pour moi. S'il n'était pas trop tard, je pourrais peut-être même aider Adam. Cette idée ne me parut pas si étrange qu'elle l'aurait été quelque temps auparavant. Au contraire, cela semblait presque aller de soi.

Pendant un instant, je faillis tout lui dire – ce que j'avais découvert sur la mort de Patrick, tout ce dont ma famille était capable pour protéger ses intérêts, ma détermination à les faire payer. Si nous unissions nos forces...

Tout à coup, je réalisai ce que j'étais sur le point d'envisager et fus en colère après moi-même. Comment pouvais-je avoir une telle idée ? Aider l'homme qui m'avait enlevée et maltraitée ? Je n'avais qu'à m'autoproclamer esclave pendant que j'y étais !

Je ne pouvais pas – je ne voulais pas ! – être si faible. Ma fierté et mon instinct de survie me l'interdisaient.

Son regard était désespéré. Je réalisai alors qu'il avait confiance en ce que je lui disais, tout comme j'avais confiance en ce que lui me disait. D'ailleurs, pourquoi aurait-il dû douter ? Même s'il regrettait certainement le peu d'intérêt que me portait ma famille, il savait qu'il pouvait m'utiliser d'une autre manière, beaucoup plus personnelle, et que mon corps était tout à fait disposé à accepter.

Je me demandais s'il allait justement vouloir m'utiliser ou s'il allait s'en aller. Dans les deux cas, de toute façon, j'étais loin de pouvoir lui échapper.

À moins que...

Adam avait la clé de l'ascenseur. Je l'avais vu la mettre dans sa poche quelques minutes auparavant. Il devait forcément avoir l'autre clé, celle de la chaîne que j'avais à la cheville. Était-elle également dans sa poche ?

Si je pouvais les lui prendre toutes les deux sans qu'il s'en aperçoive...

J'avais très peu de chances d'y parvenir, mais c'était la seule solution. J'avais vu des bateaux amarrés dans les détroits qui entouraient l'île. Les gens allaient et venaient tout le temps. Je pourrais certainement monter sur un bateau qui me permettrait de quitter l'île...

Déterminée à tenter de mettre mon plan en application, je passai doucement ma main sur le creux de sa joue. La sensation de sa barbe naissante était douce sur ma peau. Un frisson de plaisir me parcourut. Même si j'essayai de résister, je ne pouvais rien y faire : j'étais inexorablement attirée par lui.

— Je suis désolée, lui dis-je. J'aimerais pouvoir t'aider.

Il me regarda d'un air perplexe. Je compris qu'il se demandait ce que j'étais en train de faire et pourquoi. Me souvenant de mon audace la nuit précédente, je sentis que j'étais sur le point de rougir. Mais je me ressaisis. Je devais m'en tenir à ce que j'avais décidé.

C'était le seul moyen. À moins qu'il ne se soit masturbé – et je doutais qu'il l'ait fait, étant donné qu'il était en « pénitence » –, il devait être très excité. Nous n'étions qu'à quelques mètres d'un lit très confortable. Pourquoi ne pas en profiter ?

Finalement, j'étais aussi machiavélique que n'importe quel Delaney et qu'Adam lui-même, mais peu importait. Au contraire, je ressentis un certain plaisir pervers en pensant à la façon dont je voulais le toucher, à ce que je voulais lui faire ressentir, et à l'orgasme que je voulais lui donner.

Lentement, soutenant son regard, je laissai tomber le drap que je tenais autour de moi. Alors que je me tenais nue devant lui, luttant contre l'envie de me couvrir, il retint son souffle.

Je n'eus alors plus aucun doute. Sans lui laisser le temps de m'en empêcher, je me mis à genoux devant lui.

Adam

En regardant Grace agenouillée devant moi, ses cheveux auburn et soyeux reflétant les rayons du soleil matinal qui filtraient dans la chambre, je me dis que je ne pouvais pas la laisser faire cela. Je ne l'avais pas fait la nuit précédente ; je ne le devais pas davantage maintenant.

Je me convainquis que je devais la prendre par les épaules, l'aider à se relever, ramasser ce fichu drap et l'enrouler autour d'elle. Non seulement était-ce la meilleure chose à faire, même si ce n'était pas dans mes habitudes, mais si je la laissais prendre le contrôle, cela risquerait de se retourner contre moi.

Les nouvelles de Clara m'avaient rappelé à mon devoir. Je décidai de me concentrer entièrement sur ce que je devais faire – cela permettrait de canaliser la passion et les pulsions que la femme à mes pieds déclenchait en moi.

— Grace, non.

Je voulais être doux avec elle. Elle était si vulnérable et pourtant si courageuse. J'étais bouleversé par sa sensualité naturelle. Depuis le début, je savais qu'elle avait en elle

quelque chose de passionné ; la nuit dernière m'avait donné raison. Mais elle était encore tellement novice...

Un frisson de plaisir intense me parcourut lorsque sa fine main s'enroula autour de mon sexe. Comment avait-elle fait pour ouvrir ma fermeture éclair sans que je m'en rende compte ? Elle apprenait vite !

Mais pour faire ce que j'avais à faire, j'avais besoin de toute ma lucidité. Sa bouche sur ma queue n'était certainement pas le moyen d'y parvenir, même si c'était très doux. Je devais me rappeler que... je devais...

Dès que sa langue toucha mon gland, je gémis et fermai les yeux. Elle était un feu divin, brûlant toutes mes réserves et ne laissant que mon désir brut.

D'abord tout doucement, puis avec de plus en plus d'assurance, elle me prit dans sa bouche plus profondément. Le sentiment de succion combiné à la caresse chaude et humide de sa langue veloutée eut raison de moi. Le souffle court, je laissai tomber ma tête en arrière.

— Oui, chérie... c'est parfait.

Elle était incroyablement douée. Elle n'était pas encore experte, mais elle était instinctivement à l'écoute des besoins de mon corps. Le plat de sa langue suivait chaque veine le long de ma verge alors qu'elle continuait à me sucer. À une vitesse qui me surprit, je sentis mes testicules se gonfler.

Réalisant à peine ce que je faisais, je passai mes mains dans ses cheveux, tenant sa tête et la poussant sur ma queue jusqu'au fond de sa gorge. J'étais envahi par un plaisir sauvage, incapable de me contrôler. Je baisai sa bouche des mouvements secs et rapides, résolu à prendre tout ce qu'elle avait à m'offrir, de toutes les manières possibles.

Je n'étais pourtant pas complètement barbare. Lorsque je sentis que j'étais sur le point d'éjaculer, j'essayai de me retirer. Mais, saisissant mes fesses de ses mains, elle

m'arrêta. Surpris, je baissai les yeux vers elle ; elle me regarda et fit un léger signe de tête indiquant qu'elle ne voulait pas que je sorte. Je n'en pouvais plus. Aussitôt, une jouissance chaude et aveuglante monta le long de ma colonne vertébrale et explosa en moi. Traversé par des spasmes violents et chauds, mon cœur battant à toute allure, je fus déchiré par un rugissement de plaisir animal.

Lorsque, finalement, mon orgasme se calma, je restai immobile et bouche bée devant elle. J'étais stupéfait de la voir rester à genoux, léchant lentement sous mes yeux les dernières gouttes de mon sperme avec sa bouche pulpeuse.

En la regardant, mon sexe se durcit à nouveau.

Grace

C'était... surprenant. Un peu inconfortable, mais indéniablement excitant. Je sentis que ma chatte était humide et mes seins tendus. Un sentiment de triomphe me submergea en repensant à Adam, à ses traits magnifiques contractés sous l'effet de ma bouche, et au plaisir qui avait fait vibrer son corps entier.

En cette lueur dans ses yeux alors qu'il était encore en train de me regarder.

Mon souffle se fit plus court. J'étais troublée par la chaleur de son regard, la beauté de sa bouche, la sensation de ses mains sur mes épaules nues...

— Lève-toi.

J'obéis sans hésiter. Mon corps entier brûlait de désir pour lui. Ma chatte était humide et gonflée, avec un

sentiment de vide que seul lui pouvait combler.

— Assieds-toi sur le lit, me dit-il.

J'obéis encore. Mes seins étaient si durs qu'ils me faisaient mal et mon bas-ventre se contractait à la simple idée qu'il allait peut-être me pénétrer. J'avais tellement envie de lui !

Sans me quitter des yeux, il se pencha pour enlever ses chaussures et ses chaussettes, puis en se redressant, passa son tee-shirt par-dessus sa tête, révélant la beauté sculpturale de son torse. Instinctivement, je passai le bout de ma langue sur mes lèvres en le regardant.

Enfin, avec un léger sourire, il retira son jean. Il était entièrement nu devant moi. J'avais déjà vu son corps lorsque nous avions pris un bain, après la plage. Mais, cette fois, c'était différent. Ou peut-être était-ce moi qui étais différente... j'étais plus consciente, plus excitée, et avais plus que jamais besoin de le toucher. Je ne savais pas combien de temps il passait derrière son bureau à gérer son empire, mais cela ne se voyait pas. Il ressemblait plutôt à un combattant, davantage fait pour les arènes que pour les réunions. Ma gorge se serra à la vue de son torse musclé, de ses abdominaux parfaitement dessinés, et du V que formaient ses muscles au-dessus de son aine. Je sentais toujours le goût de son sperme sur ma langue et avais férocement envie de lui.

Il s'approcha du lit, se tenant devant moi, son érection brandie fièrement vers le haut en direction de son nombril. Son gland me faisait penser à une prune mûre et juteuse que j'aurais pu sucer indéfiniment.

L'envie de le goûter à nouveau était irrésistible, mais il ne m'en laissa pas le temps.

— Écarte tes jambes. Je veux voir ta chatte, m'ordonna-t-il.

Mon cœur battait à tout rompre. Malgré ma gêne, j'écartai mes cuisses.

Il sourit.

— Tu as envie de me sucer, c'est ça ? me dit-il en se penchant sur moi et en caressant ma chatte trempée.

Lorsque son gland effleura mon clitoris, je fermai les yeux en gémissant.

— Tu es tellement mouillée, murmura-t-il d'une voie basse et rauque. Tellement ouverte... de quoi as-tu envie ? me dit-il en me regardant droit dans les yeux.

— Je voudrais... Mes joues étaient brûlantes de honte. Tu sais très bien...

— Tu voudrais que je te baise ? C'est ce que tu veux dire ? me demanda-t-il amusé.

Piquée, je décidai de le prendre à son propre jeu.

— Tu ne serais pas en train de me demander la permission par hasard ? lui répondis-je en levant un sourcil, l'air défiant.

Son sourire disparut, laissant place à un regard d'une sensualité si pure que je sentis sa chaleur au plus profond de moi.

— Tu me bouleverses, Grace. Avec toi, j'oublie qui je suis, me dit-il d'un ton grave.

Cet aveu me déconcerta, surtout venant de cet homme qui m'avait paru si indomptable. Il ne l'était donc pas tant que cela. Il était comme tout le monde après tout...

Mes yeux se posèrent sur son bras droit où une fine bande rouge barrait son puissant biceps. En la voyant, ma gorge se serra. Je voulais qu'il paye pour ce qu'il m'avait fait et en même temps, je ne pouvais pas supporter l'idée qu'il soit blessé.

Malgré moi, des larmes embuèrent mes yeux. Je le fis disparaître rapidement, mais Adam eut le temps de les voir.

Il s'assit et, doucement, me prit dans ses bras, ses longues mains chaudes me caressant le dos.

— Dis-moi ce que tu veux, ma belle, murmura-t-il.

— Toi, lui répondis-je dans un souffle à peine audible. Je ne pouvais pas le nier. Je ne pouvais *plus* le nier. À ce moment-là, l'avenir m'importait peu : j'avais envie de lui, et c'était tout.

Il émit un son qui ressemblait à un rugissement et s'avança vers moi. Il s'allongea sur le lit et me positionna au-dessus de lui, mes cuisses chevauchant ses hanches. Je haletai en sentant son membre long et dur se coller contre ma fente.

— Je suis à toi, murmura-t-il.

Sa permission était tout ce dont j'avais besoin. Sans plus attendre, je me levai, saisis sa verge et frottai mon sexe trempé d'humidité sur son gland. Le sentir là, sur ce qui était devenu le centre de mon être, annihila toute sensation de douleur que je pouvais encore avoir. Je retins mon souffle et m'abaissai lentement, m'empalant doucement sur toute la longueur de son membre tendu comme une épée.

En voyant les traits de son visage contractés de plaisir, je ressentis un degré de passion que je n'avais jamais connu jusqu'alors. Il fit glisser ses mains de mes cuisses jusqu'à mon entrejambe et, avec ses pouces, frotta mon clitoris. Le plaisir était si intense qu'il me brouillait la vue, mon corps se raidissant autour de lui. Je ne pus retenir un cri sourd lorsque son gland parvint jusqu'au fond de mon ventre. Son sexe était si gros, me remplissant si complètement, que je fus étonnée moi-même qu'il puisse pénétrer en moi entièrement.

Lentement, avec précaution, je me soulevai pour libérer son sexe, et frottai ma chatte chaude et glissante contre lui. Puis je repris le mouvement de haut en bas, encore et encore,

et me mis à trembler, sentant qu'un orgasme allait bientôt me submerger. Je bougeais de plus en plus vite...

— Putain, tu es parfaite. Je n'ai jamais vu une telle sensualité, haleta Adam en me saisissant par les hanches pour m'empaler plus fort sur sa queue. Ses yeux bleus de glace se mirent à briller alors qu'ils me regardaient derrière ses paupières lourdes.

— Si tu pouvais te voir là, maintenant... Tu vis, tu respires le sexe. Tu es une vraie déesse.

Avant même que je puisse répondre, il me fit tomber sur lui pour m'embrasser dans un baiser sauvage et dévorant, sa langue profondément enfoncée dans ma bouche. Il fit bouger son bassin, sa verge se plantant en moi de plus en plus fort. Mes seins, se frottant contre son torse musclé, me procuraient une sensation délicieuse. Je sentais tout mon corps se crisper et se raidir de plus en plus jusqu'à ce que...

— Viens, Grace, murmura-t-il. Au son de sa voix, basse, dure, autoritaire, et pourtant emplie du même besoin que celui que je ressentais au plus profond de moi, je m'abandonnai. Alors, doucement, au comble du plaisir, je le sentis pénétrer à nouveau en moi une fois, deux fois, avant de jouir à son tour, prononçant mon nom dans un soupir saccadé alors que sa semence coulait sur ma chatte gourmande.

Dans un cri, je m'effondrai contre sa peau trempée de sueur. Mon cœur battait à toute allure, tout mon corps rougi et tremblant sous l'effet encore vif de l'orgasme que je venais de vivre. Je ne voulais rien d'autre que profiter pleinement de cette intense volupté dans laquelle il venait de me plonger, ma douleur et mon anxiété n'étant désormais qu'un lointain souvenir.

Mais je devais me rappeler que rien n'avait changé. J'étais toujours sa prisonnière et il était toujours mon ennemi.

J'aurais été stupide et pathétique de l'oublier, même si la tentation était grande.

Plutôt que de m'abandonner à ses côtés, je luttai pour rester éveillée, écoutant son cœur ralentir sous ma joue, son souffle devenant plus profond, et ses bras se détendre enfin.

J'attendis quelques instants... cinq minutes... dix... jusqu'à ce que je sois certaine qu'il dorme réellement. Seulement alors je me détachai tout doucement de son étreinte. Glissant du lit, je fouillai ses vêtements qui étaient jetés au sol. Je trouvai la première clé presque immédiatement dans la poche de son jean où je l'avais vu la mettre. Je continuai de chercher frénétiquement, une vague de soulagement me traversant lorsque, finalement, je trouvai la seconde.

Les tenant toutes les deux dans ma main, je m'assis sur le tapis. La chaîne autour de ma cheville reflétait de manière menaçante la lumière du soleil. Les mains tremblantes, j'essayai la première clé. Lorsque je constatai que ce n'était pas la bonne, je réessayai avec la seconde.

J'eus l'impression que le son de la serrure qui s'ouvrit fit un bruit tonitruant. Lorsque, écartant les bords de la boucle métallique, je libérai ma cheville, un sentiment de victoire me gagna tout entière. Je me levai, saisis mes vêtements posés sur le coffre, et les enfilai à la hâte. J'étais toujours en train de rentrer ma chemise dans ma jupe en daim lorsque je courus vers l'ascenseur.

Il ne me restait plus qu'à introduire la clé dans la serrure située sur le tableau de commande pour atteindre le rez-de-chaussée. Une fois en bas, je n'avais pas de plan précis, mais je ne pouvais pas laisser cela me décourager. Le plus important était de retrouver la liberté, ensuite je verrai.

Je me demandai ce qu'il se passerait si Adam entendait l'ascenseur et se rendait compte que je m'étais échappée. Pourrait-il me suivre en utilisant l'escalier adjacent ? Mais l'escalier devait aussi être sécurisé par une clé en bas... Mais

s'il avait son téléphone portable avec lui ? Il pourrait alerter ses hommes pour qu'ils m'arrêtent !

Je me détestai de ne pas avoir pensé à vérifier si Adam avait son téléphone avec lui. J'étais en train de me demander si je devais retourner ou non dans la chambre à la recherche de son éventuel téléphone, lorsque je sentis sa présence dans mon dos. Avant même de me retourner, je sus avec certitude ce que j'allais voir.

Malgré tout, je n'étais pas préparée à mon sentiment lorsque je fus face à Adam, nu et furieux, traversant la chambre pour venir récupérer la femme qui avait utilisé son propre désir pour elle comme une arme contre lui. Pas plus que je n'étais préparée à la réaction que me procura la douleur de la trahison que je vis dans ses yeux.

Mais il ne me laissa pas le temps de m'habituer. Passant son bras derrière ma taille, il me plaqua contre son corps puissant. Un sanglot monta dans ma gorge alors que, de sa main libre, il prit mes cheveux et les tira, me forçant à me tenir la tête en arrière. Ses yeux brillaient d'une rage à peine contenue alors qu'il plantait son regard dans le mien.

L'homme amoureux et passionné avait de nouveau laissé place au ravisseur impitoyable, déterminé à me faire payer ce que j'avais fait.

Adam

*L*a pièce était juste en dessous de celle occupée par Grace dans la tour, mais, contrairement à la sienne, elle n'avait pas de fenêtre. La seule lumière provenait des deux lampes à arc

que j'avais fait installer. À part ces deux lampes, la pièce était vide, à l'exception de la chaise.

Et de la caméra. C'était un élément important, même si elle ne la voyait pas.

Bien que je sois furieux contre elle de m'avoir dupé ainsi, je pensais toujours ce que je lui avais dit plus tôt : elle était une déesse.

Mais je retournerais désormais sa sensualité contre elle, l'utilisant de la manière la plus brutale et humiliante possible pour parvenir à mes fins.

Il se faisait tard. Elle avait eu suffisamment le temps de réfléchir à sa punition.

Soupirant légèrement, je fis les derniers ajustements à la chaise, m'assurant que les manchettes qui seraient prochainement attachées autour de ses chevilles et de ses poignets délicats resteraient en place lorsqu'elle lutterait de toutes ses forces.

Car elle lutterait. Je ferais en sorte qu'elle lutte. Mais cette fois, il n'y aura pas de clémence.

Ni même le moindre espoir de fuite.



TOME 2 - L'HEURE DE LA REVANCHE



PARTIE IV

CHAPITRE 32

TROIS SEMAINES PLUS TARD

Grace

— *A*vez-vous déjà entendu parler du « syndrome de Stockholm » ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, je pense que vous en présentez tous les symptômes.

La psychologue devant laquelle j'étais assise était d'un âge moyen, blonde, tirée à quatre épingles, et extrêmement professionnelle. Il émanait d'elle un mélange de sérieux et de compassion qui devait sans doute plaire à la grande majorité des gens qui venaient la voir. J'étais parfaitement certaine qu'elle n'avait que les meilleures intentions ; pourtant, je la détestais.

Tout comme je détestais le thérapeute que j'avais vu la semaine précédente. Celui-ci avait toutefois attendu la fin de notre première session pour rendre le même diagnostic.

Elle avait mis deux fois moins de temps.

Au rythme où j'allais, le quatrième ou cinquième psychologue que je verrais trouverait ce dont je souffre rien

qu'en me voyant franchir le pas de sa porte.

Syndrome de Stockholm. Un phénomène psychologique qui pousse les otages à ressentir de l'empathie, de la sympathie et des sentiments positifs à l'égard de leurs ravisseurs, allant parfois jusqu'à les défendre et à s'identifier à eux.

Je levai les yeux de mes mains serrées sur mes genoux et m'éclaircis la gorge.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que ma situation est plus compliquée que cela, dis-je d'une voix faible, conséquence du fait que je ne parlais presque pas ces derniers temps.

Trois semaines après être rentrée seule à New York, dans un jet privé, je quittais encore rarement mon appartement. Hilary avait appelé de Haven House, inquiète de mon absence. J'avais prétexté une grippe à laquelle elle avait fait semblant de croire. Will avait laissé plusieurs messages, mais je n'y avais pas répondu et n'avais pas l'intention de le faire.

Après avoir dû faire face à mes parents et à Grand-mère qui m'avaient interrogée pour tenter d'obtenir des informations que j'avais refusé de leur donner, je m'étais refermée complètement sur moi-même. J'étais comme un animal blessé. Je n'aspirais qu'à une chose : me pelotonner quelque part et rester seule. Mais mon instinct de survie me poussa finalement à chercher de l'aide. Or, cela s'avérait bien plus difficile que je ne l'avais imaginé.

— Lorsque l'on vit des chocs importants, poursuit la psychologue, l'esprit cherche des moyens de se protéger. Vous ne m'avez pas dit qui était votre ravisseur, mais j'imagine que c'était un bel homme, sûrement très séduisant. Le genre qui vous aurait attirée dans des circonstances normales.

— J'ai été attirée par lui dès le moment où nous nous sommes rencontrés, admis-je.

C'était un euphémisme. Je tremblais intérieurement rien qu'en me rappelant le moment où je le vis pour la première fois depuis l'autre bout de la salle de bal de l'Hôtel Plaza.

Malgré la puissance de mes émotions, je m'efforçai d'expliquer à la psychologue pourquoi je ne pensais pas être atteinte de ce syndrome de Stockholm dont elle venait de me parler.

— Mais ensuite, lorsque j'ai découvert que c'était lui qui avait organisé mon enlèvement, j'étais toujours attirée par lui. Je crois même que c'était encore plus intense. Et quand nous faisons l'amour...

Je m'interrompis, rougissant en me souvenant de ses mains sur moi, de sa bouche, de sa beauté renversante et de la puissance de son corps. Et de cette proximité que j'avais ressentie avec lui, ce sentiment d'avoir retrouvé la personne à qui j'avais toujours appartenu ; c'était quelque chose que je n'avais jamais ressenti avant lui.

— Vous n'avez pas résisté ? demanda-t-elle doucement.

— J'ai essayé la première fois. Mais ensuite plus du tout, au contraire...

La plage... Ce moment où nous avons échappé à la mort... Le corps d'Adam s'enfonçant dans le mien, ma peau cherchant la sienne, l'explosion incandescente de plaisir et cet orgasme qui avait emporté jusqu'à mon âme. Et ensuite, dans la chambre de la tour, dans ce lit bordé de rideaux rouges, cette intimité si puissante et impitoyable que nous avions partagée...

— Vous avez essayé de survivre. Vous avez fait ce qu'il fallait.

Le désespoir m'arracha la vérité :

— Non, j'ai fait ce que je *voulais*. J'avais *envie* de lui. J'ai toujours envie de lui d'ailleurs...

Je ne pouvais pas nier cette vérité ; je ne le voulais pas. Rien dans ma vie ne m'avait préparée à l'intensité brutale et

viscérale de mon besoin d'Adam. Ni à ce sentiment de vide et de déchirure que j'avais ressenti après qu'il m'ait libérée.

Il m'avait réintégrée dans un monde où je ne me sentais plus à ma place. Sans un mot d'explication, à un moment où j'étais encore totalement bouleversée par ce qu'il m'avait fait à la fin. Je fermai les yeux, revoyant la pièce sans fenêtre, la chaise à laquelle il m'avait attachée...

Mais je ne pouvais pas en parler, ni à elle ni à personne d'autre. Je me contentai de la regarder à nouveau dans les yeux :

— Il y a vraiment quelque chose qui ne va pas chez moi, j'ai l'impression d'être complétement folle.

— Vous souffrez de ce que l'on appelle un « trouble de stress post-traumatique ». Il y a des médicaments pour cela...

Je l'interrompis, secouant la tête :

— Je ne veux pas être droguée ! Je veux simplement comprendre et... je veux tourner la page. Je veux que tout cela soit derrière moi et que je puisse continuer d'avancer.

Elle hocha la tête. Elle avait l'air de parfaitement comprendre ce que je voulais dire, alors que pour moi tout cela ne faisait aucun sens... Comment pouvais-je espérer oublier un jour ce qui m'était arrivé ? Pourquoi aurais-je d'ailleurs dû le vouloir alors que ces événements m'avaient fait découvrir un monde de plaisir et de désir dans lequel je n'aspirais qu'à retourner ?

— Les médicaments peuvent vraiment vous aider, insista la psychologue. Mais pour l'instant, il faudrait commencer par aller voir la police. L'avez-vous envisagé ?

Non, je ne l'avais pas envisagé. D'ailleurs, je m'étais assurée que les médecins étaient tenus par le secret professionnel avant de les consulter. Tant que je ne leur donnais pas de raison de penser que je représentais une

menace pour moi-même ou pour quelqu'un d'autre, ils ne pouvaient rien révéler de ce que je leur confiais.

Malgré ce que craignait Adam, je n'avais aucun intérêt à me faire du mal. Quant aux fantasmes de vengeance que je nourrissais... ils n'étaient justement que des fantasmes – jamais je ne les aurais réalisés. Au moins pour cela, Dieu merci, j'étais restée moi-même.

Pourtant, cela ne suffisait pas. J'avais l'impression que je manquais de temps pour trouver un moyen de reconstruire ma vie sans lui.

— Je ne pense pas qu'aller voir la police puisse m'aider, répondis-je. Je n'ai aucune preuve et, de par ma notoriété, tout ce que je leur dirais ferait la une des journaux. Or, la dernière chose dont j'ai envie en ce moment, c'est d'être sous les feux de la rampe...

Je ne m'étais pas connectée à Internet depuis mon retour, mais lors d'une de mes rares sorties de l'appartement, j'avais aperçu ma photo à la une d'un tabloïd avec un titre qui disait : « Pourquoi la princesse de l'Amérique se cache-t-elle à nouveau ? »

— Je comprends..., me dit-elle. Peut-être pourriez-vous déposer une plainte sans nommer l'homme qui vous a fait ça ; une plainte contre X... Vous m'avez dit que vous n'aviez même pas dit à votre famille qui il était ; il est clair que vous le protégez. Je veux simplement vous mettre en garde : cela risque de vous coûter très cher.

Alors que je ne répondis pas, elle tenta une approche différente.

— Mettons cela de côté pour le moment, même si nous devons en reparler... Parlez-moi plutôt de votre appétit : est-ce que vous mangez correctement ?

— À peu près..., mentis-je.

J'avais perdu beaucoup de poids depuis mon retour trois semaines auparavant, en plus du poids que j'avais déjà perdu

durant ma captivité. J'avais l'air aussi fragile que je l'étais intérieurement. Je savais que j'allais devoir résoudre ce problème.

La psychologue m'étudia avec scepticisme.

— Et votre sommeil ? Vous dormez bien ?

J'avais en effet fini par dormir, épuisée. Mais, j'étais réveillée toutes les nuits par des rêves étranges et torrides dans lesquels je voyais Adam et qui me mettaient dans état d'excitation presque douloureuse. Je restais alors éveillée, haletante, en larmes et remplie d'une douleur émotionnelle comme je n'en avais jamais connue.

— Oui... même si je me réveille souvent.

La psychologue posa son carnet.

— Il est très important que vous preniez soin de vous. Sinon, vous ne pourrez jamais aller mieux. En plus de nos séances, j'aimerais que vous rencontriez un nutritionniste. Elle pourra vous aider à surmonter votre réticence à manger, me dit-elle de manière affable, mais ferme.

J'étais donc aussi anorexique ?

Les diagnostics s'accumulaient, tranchants, implacables. Médicaments, références, étiquettes... Je voyais tout un monde thérapeutique s'ouvrir devant moi ; ce n'était pas très attrayant...

— Je vais y penser, répondis-je.

Son visage se durcit. Derrière son masque de parfaite professionnelle, je sentais qu'elle commençait à s'impatienter. Je ne pouvais pas lui en vouloir, je m'impatientais moi-même. J'aurais voulu que tout cela soit fini, terminé, oublié. Je voulais avancer, redevenir moi-même, oublier Adam Falzon aussi rapidement et aussi profondément qu'il m'avait certainement oubliée lui-même après avoir obtenu ce qu'il désirait.

Je ne savais d'ailleurs pas ce que c'était. Ni lui ni ma famille ne me l'avaient dit. Je ne pouvais que le supposer, de

par l'attitude hostile que ma famille avait envers moi, qu'il devait s'agir de quelque chose de bien plus important que ce qu'ils auraient été prêts à donner pour ma libération. J'avais prévenu Adam qu'ils ne lui donneraient pas facilement ce qu'il demanderait. Rien d'autre n'avait d'importance à leurs yeux que leur réputation, derrière laquelle ils cachaient toutes sortes de crimes. Malheureusement, il avait finalement trouvé un moyen de les faire céder et d'obtenir ce qu'il voulait. Quoi que ce fut...

Les questions résonnaient dans ma tête, impitoyables et incessantes. L'absence d'explication de ce qui m'était arrivé commençait à me rendre folle. Je devais trouver un moyen d'arrêter d'y penser, mais la thérapie ne semblait pas être la solution.

Durant les dernières minutes de la consultation, j'écoutai, acquiesçai aux bons moments, et ne contestai plus rien de ce que la jolie femme blonde en face de moi disait. Mais mentalement, j'étais déjà loin.

Je la quittai sans prendre d'autre rendez-vous.

CHAPITRE 33

Grace

En sortant de l'immeuble dans lequel se trouvait le cabinet de la psychologue que je venais de voir, je fus éblouie par la lumière dorée de cet après-midi d'automne. Je mis la capuche de mon sweat sur la tête, et enfilai mes mains dans les poches. Les gens me doublaient d'un pas rapide sur Park Avenue ; tous semblaient très occupés et déterminés. Si j'avais eu plus d'énergie, je les aurais enviés. Des taxis passaient, mais je n'essayai même pas d'en arrêter un. Malgré la fatigue, je ressentais le besoin de bouger : je décidai de marcher, même si je n'avais nulle part où aller.

Je traversai Madison Avenue en direction du sud de Manhattan. Je passai devant les nombreuses boutiques que j'avais adorées dans ma vie d'avant, mais, ce jour-là, je ne fus tentée par aucune d'elles. J'avais le sentiment que tous mes sens étaient engourdis ; le monde était devenu pour moi sans saveur et sans relief. Ni la cacophonie des klaxons, ni l'odeur de curry qui s'échappait d'un *foodtruck*, ni le vol d'un jet dans le ciel bleu éclatant ne suscitèrent mon intérêt.

Je marchais depuis un certain temps déjà lorsque je réalisai que l'un de mes lacets s'était défait. En me baissant pour le refaire, je jetai un coup d'œil dans la direction d'où je venais. Environ dix mètres plus loin, un homme grand et costaud, vêtu d'un blouson et d'un pantalon noirs, se retourna brusquement et fit semblant d'observer la vitrine de la chocolaterie devant laquelle il se trouvait. Terrifiée à l'idée d'être repérée par les paparazzi, je mémorisai son apparence avant de me redresser et de continuer.

Quelques minutes plus tard, alors que j'attendais à un feu rouge, je le vis à nouveau. Mais cette fois, il était de l'autre côté de la rue. Je me mis à trembler. Je tentai de me raisonner : il devait tout simplement s'agir de quelqu'un qui allait dans la même direction que moi, comme des centaines d'autres personnes sur les trottoirs encombrés.

Malgré tout, je profitai de tomber sur une station de métro pour m'y engouffrer. Je contournai les tourniquets d'accès aux quais et empruntai le couloir qui conduisait vers la Cinquième Avenue. Lorsque je revins au niveau de la rue, l'homme avait disparu.

Me sentant à la fois soulagée et stupide, je repris ma marche. Lorsque j'arrivai près de mon immeuble, j'entrai dans une supérette. En déambulant dans les rayons, je fus écœurée à la vue de toute cette nourriture. Je pris de la compote de pommes, du pudding à la vanille, et, dans un élan d'optimisme, des macarons au fromage congelés, avant de payer et de sortir rapidement.

Lorsqu'enfin je refermai derrière moi la porte de mon appartement, je laissai échapper un soupir de soulagement. Cet endroit était devenu mon refuge – ce qui était assez ironique puisque c'était aussi l'endroit où j'avais été enlevée.

Après avoir pris une douche chaude, j'enfilai un vieux pyjama confortable et m'assis sur le canapé avec un plaid, un pot de compote de pommes, et une bouteille d'eau. Je me dis

que ce n'était qu'un en-cas et que j'allais me relever pour me préparer un repas plus substantiel, peut-être même commander quelque chose. Mais les heures passèrent, la nuit tomba, sans que je fasse autre chose que d'appuyer sur la télécommande dans l'espoir de tomber sur quelque chose à regarder qui pourrait me distraire.

Lorsque, finalement, je me levai pour aller aux toilettes, il était un peu plus de minuit. En m'étirant, je regardai par l'une des fenêtres. La rue en bas était presque déserte ; seules quelques voitures passaient de temps en temps. Ce n'était pas surprenant : j'habitais dans l'un des quartiers calmes de New York. Tout le monde était déjà couché et se reposait en prévision de la journée du lendemain.

En tout cas, presque tout le monde... Alors que mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je vis l'ombre d'un homme se dissimuler dans l'entrée d'un immeuble de l'autre côté de la rue.

Je crus d'abord avoir rêvé. À cette heure-ci, les températures avaient chuté, la nuit était froide : personne ne pouvait être là... J'avais presque fini par me convaincre lorsque les phares d'une voiture illuminèrent brièvement le renfoncement de l'immeuble dans lequel il m'avait semblé voir une ombre. Je distinguai alors clairement un homme grand et vêtu de noir. Il ne s'agissait pas du même homme que j'avais vu plus tôt dans la rue, mais il lui ressemblait : jeune, athlétique, avec une allure professionnelle et déterminée.

Immédiatement, je m'éloignai de la fenêtre et enroulai mes bras autour de moi dans un instinct de protection. Je tentai de me dire que cet homme pouvait être là pour n'importe quelle raison : il pouvait s'agir d'un fumeur sur le point d'allumer une cigarette, d'un policier surveillant un suspect, ou de n'importe qui d'autre.

Mais au fond de moi, même si j'essayai de la nier, je connaissais la vérité : cet homme était là pour moi. La seule chose que je ne savais pas, c'était pour qui il travaillait. Ma famille, qui ne me croyait pas quand je prétendais ne pas savoir qui m'avait enlevée et qui voulait à tout prix récupérer ce qu'elle avait été forcée de donner en échange de ma libération ?

Ou...

Se pouvait-il que cet homme – et celui que j'avais plus tôt – travaille pour Adam ? Mais dans quel but ? Quel intérêt Adam pouvait avoir à continuer de me surveiller ? Savoir qui je voyais ; à qui pourrais-je raconter ce qui s'était passé ? Ou pour une autre raison... Peut-être que lui non plus ne supportait pas que notre histoire soit terminée ?

L'espoir que je ressentis soudain à cette simple idée me consterna. Je devais être complètement malade pour souhaiter une telle chose ! Pourtant, je continuai d'espérer qu'Adam soit derrière tout ça...

Une fois couchée, blottie sous les couvertures du lit dans lequel j'avais été enlevée, je finis par m'endormir. Je rêvai d'Adam. Ses mains sur moi, le son de sa voix, le goût et l'odeur de sa peau, et, surtout, cette certitude que je ressentais lorsque j'étais auprès de lui – et seulement de lui – d'être enfin pleinement entière. Je me réveillai plusieurs fois, mon oreiller imbibé de larmes, et mon corps empli d'un sentiment de manque vertigineux. Puis je me rendormais, sombrant dans un néant dont j'avais peur de ne jamais pouvoir sortir.

CHAPITRE 34

Adam

Bordel ! Je me détournai de l'écran de l'ordinateur portable posé sur mon bureau et luttai contre l'envie de donner un coup de poing dans le mur à côté de moi. Les notes piratées dans le système de la dernière psychologue que Grace avait consultée, combinées aux photos d'elle prises tout de suite après son rendez-vous, confirmaient mes craintes.

Je m'étais dit que la libérer était la meilleure chose à faire ; qu'il aurait été égoïste de la garder auprès de moi, et que je méritais la souffrance que me causerait indubitablement son absence. Elle retournerait dans son monde, reconstruirait sa vie et aurait un avenir dans lequel je n'avais aucune place. Mais je réalisais maintenant que, malgré toutes mes bonnes intentions, je continuais de la faire souffrir.

Je regardais les images de Grace de manière compulsive. Elle portait un jean et un sweat, loin de son élégance naturelle, et son visage dissimulé sous sa capuche indiquait clairement qu'elle ne voulait absolument pas être reconnue.

Mais les hommes à qui j'avais demandé de la surveiller étaient doués. Sur plusieurs photos, je distinguai suffisamment son visage pour voir à quel point elle était pâle et traumatisée.

Et mince. Elle avait encore perdu du poids. Sa fragilité me fendait le cœur ; elle était tellement différente de la femme forte et courageuse que j'avais connue...

Malgré tout, elle restait terriblement belle. Je n'arrivai pas à la quitter des yeux. En la regardant, je me souvenais du son de sa voix, de l'odeur de sa peau, de la manière dont elle frissonnait sous mes doigts. Je ressentis à la fois un désir vorace et brutal et le besoin impérieux de la protéger. Ce dilemme me déchirait.

— Monsieur ?

Je fis pivoter mon fauteuil. Rolf me surveillait depuis la porte de mon bureau. Son regard d'habitude si impénétrable ne dissimulait pas cette fois son inquiétude.

— Comment va mademoiselle Delaney ? demanda-t-il.

— Pas de changement. Ça empire, même.

— Je suis désolé d'apprendre cela.

Rolf était sincèrement peiné. Je me souvins alors qu'il s'était opposé à l'idée d'enlever Grace et de l'utiliser comme je l'avais fait. Mais je n'avais pas suivi ses conseils, n'écoutant que ma fierté et ma conviction que le devoir passait avant tout le reste.

Certaines des choses que j'avais lues dans le rapport de la psychologue flattaient mon côté sombre. Non seulement Grace refusait de condamner son ravisseur, mais elle exprimait en plus à son égard une attirance et un désir intenses. Elle lui pardonnait pour ce qu'il avait fait en arguant qu'il devait avoir eu de bonnes raisons pour cela. Surtout, elle était convaincue qu'elle ne pouvait pas vivre sans connaître ces raisons.

Mais au-delà de cela, tout le reste suscitait en moi une très grande inquiétude. Difficulté à manger. Indication d'une perte de poids récente significative. Sommeil troublé et insuffisant. Pâleur. Isolement. Refus de suivre un traitement.

Même si j'étais conscient de violer sa vie privée, je ne regrettais rien. Même à distance, j'étais déterminé à veiller sur elle. Toutefois, compte tenu des circonstances, il me fallait faire beaucoup plus.

Soudain, je pris ma décision.

— Je vais à New York. Prends les dispositions nécessaires, dis-je à Rolf en me redressant derrière mon bureau.

Peut-être était-ce mon imagination, mais j'eus l'impression de distinguer un imperceptible sourire sur le visage de Rolf.

Deux heures plus tard, installé dans mon jet privé, le « Gulfstream », qui venait de décoller de Malte en direction de l'Ouest et rejoignait son altitude de croisière, je fixai mon attention sur un autre sujet. Trop sensible pour être numérisé, le dossier que j'avais dans les mains contenait l'unique copie des informations compilées récemment concernant mon cousin Sebastian.

Malheureusement, malgré sa défaite lors de son combat contre moi pour prendre la tête de la famille, il n'avait pas abandonné ses ambitions. Au contraire. Alors qu'il se remettait de ses blessures dans une clinique privée près de Londres, il avait noué une alliance avec plusieurs familles rivales de la nôtre.

Sebastian avait eu parfaitement le droit de me défier, mais, selon nos traditions familiales, le duel que nous avons disputé aurait dû mettre fin à ses velléités. Le fait qu'il

continue malgré tout à conspirer contre moi, allant même jusqu'à se rapprocher de certains de nos ennemis potentiels, trahissait un niveau de rage qui confinait à l'irrationnel.

Bien que je sois disposé à lui laisser un peu de temps pour accepter sa défaite, je ne pouvais tolérer un tel comportement. En outre, je le détestais qu'il m'oblige ainsi à détourner mon attention de Grace.

Je réfléchis un court instant aux options dont je disposais avant de passer un appel. L'homme que je contactai était de la génération de mon père. Il n'avait pas soutenu Sebastian, du moins pas ouvertement, mais je savais qu'il était proche du père de mon cousin.

Nous discutâmes brièvement. Plus exactement : je parlai et il écouta.

— Ma patience a des limites, conclus-je. Si je dois gérer cela moi-même, sachez que je n'hésiterai pas un instant.

Il me répondit qu'il comprenait et qu'il ferait passer le message aux personnes concernées.

Sa réponse me satisfit. Pour le moment... Pendant le reste du vol, je tentai de me concentrer sur des rapports financiers – cela ne fut pas chose facile, mes pensées me ramenant continuellement vers Grace. Que faisait-elle ? Avec qui était-elle ? Prenait-elle suffisamment soin d'elle ?

Lorsque nous atterrîmes au petit aéroport au nord de New York, je n'avais qu'une envie : rejoindre Grace, la prendre dans mes bras et trouver un moyen – n'importe lequel – de nous soigner tous les deux.

Mais je ne le pouvais pas. Je l'avais trop blessée. Tout ce que je ferais risquerait d'aggraver la situation. La seule solution était de faire ce que je n'avais pas fait depuis les événements sanglants et traumatisants de mon enfance : permettre à quelqu'un d'autre de contrôler une situation centrale et vitale pour moi.

C'était à Grace de décider ce qui s'est passé entre nous.

— Où allons-nous, monsieur ? demanda Rolf une fois que le douanier de l'aéroport eut terminé ses contrôles.

M'installant à l'arrière de la longue limousine, ma résolution menaçait de s'affaiblir.

— À l'hôtel, répondis-je rapidement avant de changer d'avis.

Celui dans lequel je préférais descendre lorsque j'étais en ville – même si, à ce moment précis, j'aurais préféré rejoindre l'appartement de Grace...

J'étais déterminé à me tenir à l'écart pour le moment, mais cela ne m'empêchait pas de vouloir en savoir le plus possible sur sa situation.

— Dis aux hommes qui surveillent mademoiselle Delaney de me retrouver sur place. Je veux un rapport complet dès mon arrivée.

Il acquiesça et passa l'appel. Pendant ce temps, je regardai par la fenêtre. Je ne voyais rien du paysage, mon esprit étant uniquement absorbé par les souvenirs de Grace – la beauté de son sourire, la douleur de ses larmes, son honnêteté et sa force, la sublime sensualité de son visage, et son expression lorsqu'elle était en proie au plaisir. Et surtout, cet air blessé de femme trahie lorsqu'elle m'avait regardé au moment où je l'avais libérée.

La douleur que je ressentais était toujours aussi vive. J'acceptais la souffrance, mais étais déterminé à y mettre fin. D'une façon ou d'une autre.

CHAPITRE 35

Grace

— *Hilary* ?

Je ne pus dissimuler ma surprise en voyant la directrice de Haven House en ouvrant la porte de mon appartement. Ma première pensée fut de me demander comment elle avait pu entrer dans l'immeuble pendant mon absence. Ma seconde fut que j'aurais dû m'attendre à sa visite.

Hilary Berenson était une femme rassurante : âgée d'une cinquantaine d'années, elle avait des cheveux bruns courts et bouclés, une bouche charnue marquée par les rides du sourire, et l'air de quelqu'un qui ne fait jamais rien par hasard. Il y avait en elle cette rare combinaison de pragmatisme et de compassion qui permettait de résoudre tous les problèmes, en particulier lorsqu'il s'agissait d'aider ceux que la société méprisait, en l'occurrence les hommes et les femmes sans abri souffrant de troubles mentaux.

Je n'éprouvais pour elle qu'admiration. Pourtant, à ce moment-là, je n'étais pas particulièrement ravie de ce qui

ressemblait à une embuscade, aussi bien intentionnée soit-elle.

— Il faut que nous parlions, me dit-elle.

— À quel sujet ? demandai-je avec précaution en lui faisant signe de rentrer.

Lorsqu'elle m'observa de plus près, son regard cinglant se fit inquiet.

— De ce qu'il t'arrive, me répondit-elle d'une voix plus douce en continuant de me regarder.

— Nous nous sommes parlées une fois, puis tu as cessé de répondre aux appels et tu ne viens plus au refuge. Tu devais t'attendre à ce que je m'inquiète...

Avec le recul, je me dis qu'en effet, j'aurais dû m'y attendre. Mais je n'étais tellement pas habituée à ce que l'on se préoccupe de mon bien-être que je n'avais pas pensé qu'elle puisse se faire du souci pour moi. Même ma famille ne s'en faisait pas ; tout ce qu'il leur importait était de pouvoir m'utiliser pour servir leurs intérêts. Quant à mes amis, on m'avait toujours appris à mettre une certaine distance entre eux et moi.

Adam faisait exception. Je savais qu'il se souciait réellement de moi, mais je refusais de penser à lui. J'étais déjà dans un état de faiblesse et de confusion trop important.

— J'ai simplement traversé un petit passage à vide, lui dis-je. Je suis désolée que tu te sois inquiétée et je te remercie d'être passée, mais ça va aller. Je t'assure...

Je suivais son regard alors qu'elle passa en revue mon appartement : la couverture et l'oreiller sur le canapé, les plantes qui n'étaient pas arrosées depuis plusieurs jours, et l'état de négligence général évident. Elle se pinça les lèvres, prenant un air encore plus déterminé.

— Et qu'est-ce qui a déclenché ce passage à vide ? me demanda-t-elle.

Avant que je puisse répondre, elle me prit des mains le petit sac de courses et se dirigea vers la cuisine.

— Tu as du thé, n'est-ce pas ? Je vais en faire ! me lança-t-elle en rangeant les courses.

Cinq minutes plus tard, nous étions assises à la table de la cuisine avec des tasses de thé fumantes. Hilary avait insisté pour mettre plusieurs cuillères de sucre dans la mienne ; je devais admettre que c'était délicieux.

— Sam aussi est inquiet pour toi, m'annonça-t-elle, faisant référence au responsable de la sécurité à Haven House. C'est l'homme le plus intuitif que je connaisse ; il sent quand les gens ont des problèmes et, selon lui, tu en as en ce moment.

— Qu'est-ce qui lui fait penser cela ? demandai-je surprise.

Je m'étais tellement isolée ces derniers temps que la simple idée que quelqu'un puisse deviner à ce point ma vie me semblait incroyable.

— Il m'a parlé d'un type qui t'attendait devant le refuge il y a quelques semaines, juste avant que tu ne disparaisses. Il avait une magnifique voiture de luxe, paraît-il... Mais ce n'est pas ce qui a le plus attiré son attention. Aussi costaud qu'il soit, il m'a dit qu'il n'aurait pas aimé devoir se mesurer à lui... C'est quoi le problème ? C'est qui ce type ?

— Ce n'est personne, répondis-je trop vite.

Hilary arqua ses sourcils en signe de suspicion.

— Je veux dire que nous ne sommes pas ensemble, dis-je pour essayer de me rattraper.

— En ce moment ? Ou vous n'avez *jamais* été ensemble ? demanda-t-elle. Je sais, je suis curieuse, je suis intrusive, je franchis les limites, tout ça..., reprit-elle sans me laisser le temps de répondre. Ma grand-mère disait que j'étais une vraie fouine... Mais je tiens à toi, et cela n'a rien à voir avec le

gros chèque que tu m'as déposé l'autre jour. Tu es une belle personne, Grace. Tu ne mérites pas d'être dans cet état.

— Dans une minute, tu vas me dire que ce n'est pas juste, répondis-je avec un léger sourire.

Hilary se mit à rire. C'était un truisme : la vie n'était pas juste. Les épreuves frappaient tout le monde, les bonnes comme les mauvaises personnes. Certains finissaient même dans la rue et développaient des troubles mentaux à cause de choses qu'ils avaient faites ou dont ils avaient été victimes, mais surtout parce que la vie était souvent terriblement cruelle.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire, me demanda-t-elle.

Je fixai ma tasse de thé, me concentrant sur les mouvements de la vapeur qui s'élevait comme un serpent de son panier.

— Je ne pense pas pouvoir faire quoi que ce soit.

— Arrête, je t'en prie ! C'est n'importe quoi ! Essaie de voir un psy ?

— J'ai essayé ! J'en ai vu deux. Ça ne m'a servi à rien...

Elle fronça les sourcils, déterminée à trouver une solution.

— Essaie un spa. Fais des bains de boue et des massages aux pierres chaudes...

Cette simple pensée me fit frémir. La dernière chose dont j'avais envie était de sentir les mains d'une inconnue sur moi. Une seule personne pouvait le faire, et il ne le faisait que dans mes rêves. Ou dans mes cauchemars... Je n'étais plus très sûre de savoir ce que c'était.

— Non, ça ne me dit rien.

— Un acupuncteur, alors ? Il paraît que c'est excellent pour les émotions...

— Je déteste les aiguilles.

Hilary m'examina de l'autre côté de la table.

— Décidément, tu es dure ! Attends, je sais... retourne au travail. Pas tous les jours bien sûr, car tu n'es clairement pas en état. Mais cela te changerait les idées. Tu pourrais faire la cuisine : tu es douée pour ça, et tu aimes ça en plus... Tu parlerais à des gens, les écouterais... Je suis certaine que le simple fait de changer de décor te ferait du bien.

Je trouvai l'idée tentante. Me souvenir que d'autres personnes avaient des problèmes me permettrait de remettre les miens en perspective. Je pourrais peut-être même faire quelque chose de positif, même s'il ne s'agissait que de préparer un bon repas.

— Tu as raison, répondis-je impulsivement. C'est une excellente idée.

— Je compte sur toi, me lança Hilary quelques minutes plus tard alors qu'elle était en train de partir. Sérieusement, peu importe ce qu'il t'arrive, sache que tu n'es pas seule...

J'acquiesçai en retenant mes larmes.

Ce soir-là, je regardai un film sur Netflix et mangeai la moitié des macaronis au fromage et un flan à la vanille. Ce n'était peut-être pas la meilleure idée pour mon estomac, mais ça l'était sans aucun doute pour mon humeur.

Je me dis que j'étais sur la bonne voie. Cette nuit-là, allongée dans la fraîcheur de mes draps, je dormis profondément et, pour la première fois depuis mon retour, ne fit aucun rêve.

Tôt le lendemain matin, j'étais à Haven House. Sam m'accueillit avec un grand sourire ; Hilary se montra un peu plus expansive.

— Merci mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Cela m'aurait épuisée de devoir retourner à Manhattan !

Je savais pertinemment qu'elle était née dans le Queens, à deux pas de Manhattan – même s'il fallait en effet marcher un peu. Ce n'était pas tout à fait à côté, mais très proche malgré tout. Pourtant, je ris, d'une part parce que je m'en sentis la force et d'autre part parce que cela me fit du bien, même si c'était un peu étrange.

— Attends que j'aie terminé de préparer le repas. J'ai peut-être perdu la main...

— Impossible ! Tu as la cuisine dans la peau... Qu'est-ce qu'il y a au menu ?

— J'ai envie de faire un chili, répondis-je instinctivement.

Un plat simple, sans fioritures et sans chichis. Les premières fois que j'en avais fait, j'avais eu la main très légère sur le piment. Jusqu'à ce qu'une ancienne professeure d'anglais devenue bénéficiaire de Haven House me rappelle ce que Shakespeare avait dit à propos de la vie qui était trop courte et du fait qu'il était donc important de la vivre pleinement, en jetant un pot entier de piment en poudre – avec le pot lui-même – dans le plat. J'avais retiré le pot, mais retenu la leçon.

— Grace prépare du chili pour le déjeuner ! cria Hilary.

Plusieurs personnes assises autour des tables du salon applaudirent. Il ne me restait plus qu'à ne pas les décevoir...

Quelques heures plus tard, alors que le chili était en train de mijoter dans une grosse marmite. Je sortis et étais en train de profiter de l'air frais et vivifiant lorsque mon téléphone sonna. C'était Will... une fois de plus.

Forte de ma nouvelle résolution de reprendre contact avec le monde extérieur, je répondis.

— Enfin ! s'exclama-t-il. Je commençais à penser que tu t'étais volatilisée.

Il hésita un moment.

— Ou que tu m'en voulais finalement plus que tu ne me l'avais laissé paraître...

Je dus réfléchir un instant avant de me souvenir qu'il avait prévenu ma famille que j'avais discuté avec Adam la première fois que nous nous étions rencontrés lors d'un gala de charité auquel Will m'avait accompagnée. Avec tout ce qui s'était passé depuis, j'avais l'impression que cet épisode datait d'une autre époque. Mes parents et Grand-mère avaient été ravis de ce rapprochement, y voyant la possibilité d'une alliance avec la famille extrêmement puissante d'Adam. D'ailleurs, ils espéraient toujours autant ce rapprochement entre nos deux familles puisque j'avais prétendu ne pas connaître l'identité de mon ravisseur.

Mes idées étant désormais plus claires grâce à un repas et une nuit de sommeil relativement corrects, je comprenais pourquoi la psychologue s'était inquiétée du fait que je veuille protéger Adam. Mais je n'avais aucun regret. Rien de ce qu'il m'avait fait ne pouvait rivaliser avec le mal dont ma famille était capable.

— Je suis désolée, j'ai eu la grippe.

Je n'étais pas très à l'aise avec les mensonges, mais il me sembla qu'il était plus sûr de m'en tenir à la même version que j'avais donnée à Hilary. Elle n'y avait pas cru, mais peut-être que Will y croirait...

— Ah, merde, dit-il, apparemment soulagé que je ne sois pas en colère contre lui. Tu vas mieux ?

J'étais loin d'aller mieux, mais je ne pouvais pas lui répondre cela.

— Disons que je tiens debout, me contentai-je de répondre. Et toi ? Quoi de neuf ?

— Oh, tu sais, comme d'habitude, le travail... la campagne de ton frère...

— Comment ça se passe ?

J'avais presque oublié que mon frère aîné, Todd, était candidat au Congrès. J'étais à peu près certaine qu'il remporterait les élections, d'abord parce que son adversaire était un parfait inconnu, mais surtout parce que chez les Delaney, on ne perdait jamais. La famille y veillait.

— Bien, répondit Will. Très bien même. Il va obtenir un siège confortable et sûr et une bonne couverture médiatique. Il fera deux mandats pour être réélu, puis la voie du Sénat lui sera tout naturellement ouverte.

— Larson ne compte pas se représenter ? demandai-je.

Âgée d'un peu plus de cinquante ans, Larson était actuellement la sénatrice la plus âgée de New York. Je ne savais pas qu'elle avait prévu de se retirer si tôt.

— C'est l'accord tacite habituel. Elle ira dans le secteur privé pendant un moment, gagnera un bon salaire – une petite fortune même, qu'elle prétendra avoir légitimement gagnée. Ensuite elle se verra confier une fonction d'ambassadrice quelque part, à Londres ou à Paris... puis un siège au gouvernement fédéral. Tu sais comment ça se passe...

Je le savais, en effet ; à tel point que je n'écoutai qu'à moitié. Avec la propagation du terrorisme, les postes diplomatiques dans les principales capitales occidentales n'étaient plus aussi prisés qu'ils l'avaient été. Mais Larson n'avait probablement pas eu le choix. J'étais prête à parier que la famille avait quelque chose sur elle – de réel ou de fabriqué de toutes pièces. Plutôt que d'essayer de lutter, Larson était assez intelligente pour accepter ce qu'on lui proposerait et passer à autre chose.

— Et donc, tu penses aller à Washington avec Todd ? demandai-je.

— Peut-être... je ne sais pas. J'y réfléchis.

Tout à coup, son ton fut teinté d'une pointe d'incertitude et d'appréhension. La dernière fois que Will et moi avions

parlé, il avait laissé entendre qu'il savait quelque chose au sujet de la mort de mon cousin Patrick survenue l'année précédente. En apparence, les causes de sa mort étaient claires : un jeune homme perturbé victime d'une overdose. Mais, comme cela était souvent le cas avec les Delaney, la réalité n'était pas ce qu'elle semblait être.

La conversation que j'avais surprise quelques mois auparavant entre mon père et celui de Patrick m'avait révélé la terrible vérité : la famille avait commandité la mort de Patrick. Je ne savais toujours pas pourquoi, mais j'étais déterminée à le découvrir.

Dans les semaines qui suivirent mon retour à New York, j'avais été trop absorbée par mes propres problèmes pour penser à autre chose. Mais je me sentais désormais prête à honorer la promesse que je m'étais faite : rendre justice à Patrick.

— Nous devrions nous voir, dis-je à Will.

Ce n'était pas une conversation que je voulais avoir au téléphone.

Will hésita. C'était un garçon honnête, mais il côtoyait la famille depuis bien trop longtemps pour ne pas connaître la sombre réalité qui se cachait derrière l'image de perfection que nous arborions. Même s'il ne savait pas avec certitude ce qui était arrivé à Patrick, le destin tragique de mon cousin lui avait certainement fait prendre conscience de ce qu'il risquait si sa loyauté envers la famille venait à faillir, ne serait-ce qu'un tout petit peu.

J'attendis, pensant qu'il allait refuser de me rencontrer et inventer une excuse. Mais il accepta.

— Peut-être que nous le devrions, en effet. J'ai deux ou trois à choses à faire, mais je t'appelle ensuite, d'accord ? répondit-il finalement.

— Oui, bien sûr !

J'étais heureuse qu'il ait accepté de me parler, mais en même temps, je me dis que cela prouvait bien qu'il craignait quelque chose.

— Je dois y aller. Prends soin de toi, Grace, conclut-il alors que j'étais sur le point d'insister afin que nous nous voyions immédiatement.

— Toi aussi, répondis-je – mais il avait déjà raccroché.

Je restai à Haven House encore quelques heures avant de rentrer chez moi. J'avais des lessives à faire et j'eus même envie d'aller chez le coiffeur. Ce n'étaient que des petites choses, mais je sentais malgré tout que j'étais sur la bonne voie. Même si j'étais encore loin d'aller parfaitement bien. Les choses les plus simples me demandaient toujours beaucoup d'efforts ; j'avais l'impression d'avancer dans un épais brouillard avec des bottes de plomb aux pieds.

Mais j'avançais... À la fois pour Patrick à qui je m'étais promis de rendre justice, et à la fois, car je sentais que je devais absolument recouvrer mes forces physiques et émotionnelles si je voulais vivre.

Dans la soirée, je pliai mon linge et décidai d'allumer la télévision pour me tenir un peu compagnie. Une émission d'économie enregistrée plus tôt dans la journée était en train d'être diffusée. Je l'écoutais de manière distraite, en pensant aux choses que je devais faire ensuite – me fixant uniquement des petits objectifs pour être certaine de pouvoir les atteindre – lorsque, soudain, l'animateur présenta son invité.

En un instant, tout bascula.

CHAPITRE 36

Grace

*J*e restai bouche bée devant ma télévision. Presque sans m'en apercevoir, je tendis la main pour toucher l'écran. Mes doigts caressaient l'image lorsque, d'un seul coup, reprenant mes esprits, je les retirai.

Mais je ne pouvais pas détourner le regard, obnubilée par ce visage en gros plan, ces yeux bleu de glace impénétrables et cette bouche sensuelle qui esquissait un léger sourire.

Adam.

Il était donc ici, à New York, et non à des milliers de kilomètres de l'autre côté de l'océan.

Le voir apparaître si soudainement, sans préavis, me terrassa. J'avais du mal à réaliser.

Il n'accordait jamais d'interviews, soucieux de préserver sa vie privée. En le voyant, je me demandai pourquoi il avait décidé de faire une exception. Mais ce qui me surprit surtout, c'était de voir à quel point il paraissait à l'aise. Comme si ce qui s'était passé entre nous ne lui avait laissé absolument aucune séquelle. Alors que moi...

Sans détourner le regard de l'écran, je m'assis doucement dans mon canapé, sentant que mes jambes étaient sur le point de se dérober.

Son corps grand et athlétique était mis en valeur par un costume gris anthracite sur mesure qui faisait ressortir sa force et son autorité naturelles. La virilité franche de ses traits renforçait encore cette impression de puissance et de volonté. La première fois que je l'avais vu, je l'avais trouvé incroyablement et sauvagement masculin. La suite m'avait donné raison...

Il semblait incarner le type même de l'homme civilisé et urbain du vingt-et-unième siècle, mais je savais que cela n'était qu'une image. Sous son costume de luxe battait le cœur d'un guerrier habitué à prendre tout ce qu'il désirait sans attendre de permission.

— J'aime beaucoup New York, déclara-t-il lorsque le journaliste lui demanda, d'un ton obséquieux, ce qui l'avait amené en ville. J'ai d'ailleurs un appartement au Plaza, car j'aime venir ici aussi souvent que possible.

Son sourire me fendit le cœur. Je ne me souvenais pas de l'avoir déjà vu avec un sourire si détendu, presque sympathique. C'était un aspect supplémentaire de sa nature complexe que j'avais tant espéré découvrir un jour, même si j'essayai à tout prix de nier l'emprise qu'il continuait d'avoir sur moi. Que ce soit dans mes rêves ou éveillée, à chaque instant, même après qu'il m'ait libérée, que je sois revenue dans mon monde, je restais toujours sa prisonnière ; tout en moi le réclamait.

Ils parlèrent ensuite de l'état des marchés financiers, mais je n'écoutais plus. Je ne pensais qu'à une seule chose : l'homme qui avait brisé ma vie n'était qu'à quelques kilomètres de l'endroit où j'étais assise, tremblant à la fois de désir et de rage.

Peut-être que les psychologues avaient raison et que j'avais vraiment besoin d'une étiquette, de médicaments, de références... de tout ça.

Ou peut-être devrais-je saisir l'occasion qui se présentait et faire la seule chose qui me ferait du bien ?

Sans réfléchir davantage, je bondis sur mes pieds et me dirigeai vers la porte, m'arrêtant soudain en réalisant que je n'avais ni téléphone, ni portefeuille, ni chaussures, ni veste...

Après m'être préparée rapidement, je sortis à toute allure de mon appartement. Une fois dans la rue, je hélai un taxi. La circulation était dense, mais fluide. J'essayai de réfléchir le moins possible durant tout le trajet. Mais lorsque le taxi me déposa devant l'hôtel Plaza, je ressentis sur mes épaules tout le poids de ce que je m'apprêtais à faire ; un sentiment renforcé par le souvenir de la dernière fois où j'étais venue ici pour ce gala de charité lors duquel j'avais fait la connaissance d'Adam.

Une vague de nausée monta en moi. Je ne pouvais pas faire cela, j'étais trop faible. J'avais besoin de plus de temps. Il reviendrait certainement à New York une prochaine fois. Je le verrais à cette occasion, lorsque je serais plus calme, plus en forme, et que je pourrais exiger qu'il me dise pourquoi il m'avait fait subir tout cela, sans m'effondrer devant lui.

Mais, dégoûtée par ma propre lâcheté, je me ressaisis et me forçai à ne plus trembler. La fille effacée et fragile que je voyais depuis quelque temps dans le miroir n'était pas moi. Même si je craignais et méprisais ma famille, j'étais des leurs ; j'étais une Delaney. Mes ancêtres avaient eu le courage de quitter les tourbières d'Irlande pour reconstruire leur vie dans un nouveau monde. Je me devais d'être à la hauteur de leur courage.

Après un instant d'hésitation, je m'approchai de la réception. Qu'allais-je bien pouvoir dire ? Que je voulais tout simplement voir Adam Falzon, l'un des hommes les plus

riches et puissants de la planète ? Il ne serait peut-être de toute façon pas là ? Ou peut-être avait-il laissé des instructions pour ne pas être dérangé ? Pire encore, il était peut-être avec quelqu'un... Une femme ?

À cette pensée, je ressentis en moi une vive douleur qui me coupa le souffle. La jeune femme élégamment vêtue derrière le comptoir de la réception releva la tête. En me voyant, elle fronça les sourcils.

— Tout va bien, mademoiselle ?

J'avais les mains moites et la gorge nouée, comme si quelqu'un essayait de m'étrangler, mais à part ça, oui, j'allais bien...

— Excusez-moi, répondis-je en faisant semblant de tousser pour reprendre mon souffle. Je voudrais voir monsieur Adam Falzon, dis-je d'un trait.

Elle me sourit d'un air cordial et professionnel.

— Monsieur Falzon, oui, bien sûr. Est-ce qu'il vous attend ?

— Non, mais si vous le prévenez de ma présence...

La froideur qu'elle arborait disparut à l'instant où elle me regarda de plus près.

— Oh, mademoiselle Delaney ! Je suis vraiment désolée de ne pas vous avoir reconnue tout de suite. Je préviens immédiatement monsieur Falzon que vous souhaitez le voir, me dit-elle en attrapant le téléphone si rapidement qu'elle fit tomber le combiné.

Se ressaisissant, elle sourit nerveusement et passa l'appel.

Je me forçai à respirer calmement, inspirant et expirant profondément. Si je pouvais faire cela, tout se passerait bien. Mais les secondes me parurent une éternité...

— Oui, monsieur, tout de suite, l'entendis-je dire enfin alors que j'étais presque au bout de mes forces.

Elle fit un signe de la main à un agent de la sécurité en civil qui se tenait à proximité.

— Pourriez-vous accompagner mademoiselle Delaney à l'appartement du dernier étage, s'il vous plaît ?

Je suivis l'homme jusqu'à l'ascenseur privé. Il saisit le code d'accès sécurisé, puis les portes se refermèrent. La montée était rapide et si silencieuse que je pouvais entendre les battements de mon cœur. Je tentai de garder mon sang-froid, me répétant en silence la raison pour laquelle j'étais là et ce que j'allais dire à Adam. Je pouvais y arriver. Je le devais.

Mais lorsque les portes de l'ascenseur s'ouvrirent à nouveau, je sentis ma résolution fondre comme neige au soleil. Adam se tenait dans le hall d'entrée privé. Il m'attendait.

Adam

Une partie de moi n'en revenait toujours pas que mon plan ait si bien fonctionné. Après une interminable journée d'interviews – accordées uniquement dans l'espoir que Grace, en me voyant et me sachant en ville, prendrait elle-même l'initiative de venir me voir –, elle était enfin devant moi.

Elle était très amincie, pâle et me regardait avec un air terriblement défiant. Mais elle était là, suffisamment proche de moi afin que je puisse la toucher. J'avais terriblement envie de la prendre dans mes bras, mais je me forçai à ne pas le faire.

— Grace...

Son nom était comme une caresse sur ma langue. En le prononçant, le goût de ses lèvres, de sa peau, de sa chatte me revint. J'eus soudain terriblement envie d'elle, de tout ce qu'elle était. J'espérai qu'elle ne s'en aperçoive pas ; je ne voulais pas la faire fuir.

— Adam..., répondit-elle fébrilement.

Je ressentis toute la tension qui émanait d'elle ; mon cœur se contracta. Nous nous regardâmes l'un l'autre jusqu'à ce que les portes de l'ascenseur commencent à se refermer. Rapidement, elle descendit et rejoignit le palier.

— Je voudrais te parler, me dit-elle en relevant le menton.

— Bien sûr, répondis-je en lui indiquant l'entrée de mon appartement.

En pénétrant dans le salon principal, elle s'immobilisa. En effet, la vue depuis le duplex que j'occupais sur la Cinquième Avenue et Central Park était spectaculaire. Le soir commençait à tomber sur la ville, mais les derniers rayons de soleil donnaient une couleur orangée aux lacs et aux étangs parsemant l'étendue de verdure qui arborait déjà les prémices de l'automne.

Ce paysage était presque unique au monde ; c'était celui que je préférais. Mais à cet instant, toute mon attention était concentrée sur la femme à laquelle je pensais nuit et jour.

— Tu veux boire quelque chose ? demandai-je.

Elle se retourna et me regarda, ses yeux emplis d'émotion. Je sentais qu'elle avait du mal à ne pas s'effondrer.

— Non, merci. Je ne serai pas longue. Je veux juste que tu répondes à une question.

— Bien sûr, si je peux.

Sa simple présence me déstabilisait. Elle portait une jupe beige resserrée à la taille par une ceinture plus foncée, et un

pull vert Mélèze presque de la même couleur que ses yeux magnifiques. Ses cheveux auburn étaient attachés en queue de cheval. J'étais heureux de voir qu'elle prenait à nouveau soin d'elle : c'était la preuve que sa force et son courage prenaient le dessus sur les idées noires qui l'assaillaient et dont je savais parfaitement que j'étais l'unique responsable.

— Ça ne t'ennuie pas si je me sers un verre ? lui demandai-je en désignant le bar.

— Pas du tout, je t'en prie.

Je me versai deux doigts du Glenfiddich vingt et un ans d'âge et pris un moment pour le savourer avant de me retourner.

— Que veux-tu savoir ?

Elle fit quelques pas dans la pièce, laissant glisser ses doigts sur le dossier du canapé Chesterfield.

— Pourquoi as-tu fait cela ? Qu'as-tu demandé à ma famille en échange de ma libération ?

— Tu m'as déjà posé cette question.

En effet, après l'avoir maintenue assise sur une chaise dans cette pièce sans fenêtre, lorsque je lui avais annoncé que je la libérais, elle m'avait crié *Pourquoi ! Dis-moi pourquoi !*

Je voyais encore ses larmes couler. Chacune était enfouie en moi, tranchante, douloureuse, impitoyable. Je n'osais pas me demander pourquoi elle avait pleuré ce jour-là – si c'était par crainte de ce qui l'attendait ou pour autre chose. Le rêve de notre union qui ne se concrétiserait jamais ?

Pourtant, j'étais là, à New York, dans la même pièce qu'elle, enfin prêt à lui dire la vérité. Parce qu'elle en avait besoin, mais aussi parce que, même si j'essayais de m'en dissuader, je ne pouvais m'empêcher de penser que, contre toute attente, elle comprendrait. Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce qu'elle me pardonne ; mais je ne désespérais pas

qu'elle puisse m'accorder l'absolution, même si le chemin risquait d'être long et semé d'embûches.

— Je ne te l'ai pas dit, car je me suis dit que moins tu en saurais, et plus ta famille te considérerait comme une victime innocente, repris-je.

Les Delaney étaient de redoutables prédateurs. Ils détectaient la moindre faiblesse et n'hésitaient pas à l'exploiter, sans aucune pitié. Elle n'aurait eu aucune chance contre eux.

Son regard se fit plus sombre.

— Es-tu en train de sous-entendre qu'ils auraient pu croire que j'étais ta complice ?

Hésitant à répondre, je regardai le fond de mon verre puis bus une autre gorgée. Je n'avais jamais eu besoin de recourir à l'alcool pour me donner du courage ; c'était la première fois. Mais plus rien n'était comme avant. J'avais l'impression que toutes mes certitudes volaient en éclats, que mon monde était secoué par un violent séisme.

— Parce que tu penses que cela n'aurait pas été le cas ?

Elle était suffisamment intelligente pour savoir que j'avais raison.

— Je ne me fais aucune illusion sur ce que ma famille est capable de faire. D'ailleurs, si tu te souviens, je t'avais prévenu.

C'était vrai. Elle l'avait fait et, ce faisant, m'avait donné la solution pour les faire céder. Les Delaney ne se souciaient que de leur réputation, de leur image dorée de famille parfaite derrière laquelle ils dissimulaient tous leurs crimes. Pour protéger cela, ils étaient prêts à tout sacrifier, y compris l'une des leurs. Lorsqu'elle me l'avait dit, je n'avais pas voulu la croire, mais les événements m'avaient montré à quel point elle avait raison.

Pourtant, contre toute attente, elle ne leur avait jamais dit que c'était moi qui l'avais enlevée. Je lui vouais pour cela une

immense admiration ; je prenais désormais toute la mesure de sa rareté, de sa beauté, de sa valeur incalculable, et de sa profondeur.

Avant de prendre conscience de la véritable ampleur de sa détermination, j'avais supposé que, une fois que la grand-mère de Grace aurait compris qui lui avait arraché ce qu'elle avait eu tant de mal à lâcher, elle chercherait à se venger, avec toute la folie dont elle était capable. J'avais donc pris les précautions appropriées, comme je l'aurais fait si j'avais eu affaire à un loup enragé. Mais je n'avais finalement pas eu besoin de me défendre ; Grace m'avait protégé, même si, pour ma part, je n'étais pas parvenu à lui rendre la pareille. Jusqu'à maintenant en tout cas.

Je bus la dernière gorgée de whisky et posai le verre sur le bar.

— Très bien, je vais te dire la vérité puisque tu y tiens tant. Mais, avant, tu dois me promettre une chose, l'implorai-je. Une fois que je t'aurais dit la vérité, promets-moi de répondre à une question.

— Quelle question ?

— Plus tard, répondis-je doucement. Pour le moment, je te conseille de t'asseoir.

CHAPITRE 37

Grace

*J*e tremblais. Je n'arrivais pas à réaliser que j'étais réellement là, face à Adam. J'étais entièrement concentrée sur lui. Une foule d'émotions contradictoires me submergeaient. En même temps, je décelai en lui une résolution nouvelle que je ne comprenais pas tout à fait.

Je regrettais presque, maintenant, d'avoir refusé un verre.

Il s'assit sur la chaise en face de moi. Il était à la fois suffisamment loin pour que je puisse respirer un peu plus facilement, et suffisamment proche pour que je ressentie fortement sa présence.

Pendant un long moment, il ne fit que me regarder. Je faisais de mon mieux pour paraître calme et forte, mais mon anxiété devait être évidente. Je faillis faire un bond lorsqu'une horloge grand-père installée dans l'appartement sonna sept heures.

Lorsque l'horloge cessa de retentir, Adam commença à me raconter.

— L'année dernière, un bus scolaire est tombé dans un ravin dans le sud de la Californie, près de Santa Monica. Cet accident a fait la une des journaux ; tu en as certainement entendu parler.

Je fronçai les sourcils, me demandant pourquoi il évoquait cette tragédie qui avait certes ému tout le monde, mais qui était désormais de l'histoire ancienne.

— En effet, je me souviens. Deux classes revenaient d'une excursion, répondis-je. Leur bus a fait une sortie de route et est tombé de plusieurs centaines de mètres, ne laissant aucun survivant.

Le récit factuel de l'accident ne pouvait faire oublier l'horreur de toutes ces vies, si nombreuses, si jeunes, qui, ce jour-là, s'étaient éteintes en un instant. On avait beau se dire que c'était le destin, la fatalité, un accident... on ne pouvait s'empêcher de se sentir révolté par un tel drame.

— Apparemment, c'était la faute du conducteur, ajoutai-je.

Adam acquiesça.

— Il s'appelait Manuel Velasquez. Il était chauffeur de bus scolaire depuis une douzaine d'années sans jamais avoir eu le moindre problème. Selon son médecin, il était en bonne santé. L'enquête a révélé qu'il n'était pas au téléphone au moment de l'accident. Aucune trace d'un quelconque problème personnel qui aurait pu le perturber. Pas de trace d'alcool ni de drogue. Et sa femme a déclaré qu'il avait bien dormi la veille, si bien que la fatigue ne pouvait pas non plus être la cause de l'accident.

Un mauvais pressentiment montait en moi. Tout à coup, j'eus l'image terrifiante de ce bus scolaire quittant la route, suspendu un instant dans le ciel, avant de disparaître. J'eus l'impression d'entendre les cris de terreur des enfants et des adultes qui les accompagnaient s'évanouir à mesure que le bus chutait, avant de cesser, tous en même temps, dans un

bruit de tôle froissée et de verre brisé lorsque, violemment, ils s'écrasèrent contre le sol dur et impitoyable.

Mon pressentiment laissa place à une réalité évidente. Je compris que cet accident avait quelque chose à voir avec ma famille... avec moi. Je devais savoir ce qui s'était passé, même si le poids de la vérité risquait d'être insupportable.

— Si ce n'est pas la faute de Velasquez, quelle est la cause de l'accident alors ? lui demandai-je.

Adam hésita longuement. Je me demandai s'il finirait même par me répondre. Mais il le fit.

— Un homme qui travaille pour moi et qui est aussi l'un de mes amis proches s'est posé cette même question. Rolf avait de bonnes raisons de le faire : il était le beau-frère de l'un des parents qui accompagnaient les enfants ce jour-là. Cet homme avait dû faire des heures supplémentaires pour pouvoir prendre un jour de congé et accompagner ses enfants, des jumeaux de huit ans. Un garçon et une fille. Après avoir enterré son mari et leurs enfants uniques, la sœur de Rolf, Clara, a fait une grave dépression. Depuis, elle enchaine les séjours en hôpital psychiatrique et en clinique privée. Il y a quelques semaines, elle a de nouveau tenté de mettre fin à ses jours.

— Oh, mon dieu...

Mon estomac se noua. Je fus submergée par un sentiment d'impuissance terrifiant. J'eus l'impression de revivre ce moment où j'avais découvert que Patrick ne s'était en fait pas suicidé.

— Rolf occupe une place très importante dans ma vie depuis que je suis enfant, poursuivit Adam. Mais au-delà de cela, c'est l'une des rares personnes sur qui je peux compter et qui s'est toujours montrée loyale envers moi. Je me sens redevable envers lui. Lorsqu'on lui fait du mal, à lui ou à l'un de ses proches, c'est comme si l'on me faisait du mal à moi.

C'était une façon de penser très ancienne, pensai-je, digne du Moyen-Âge. Le monde avait changé. Quoique... l'avait-il réellement ? Combien de gens ordinaires, coupés de l'élite de ce monde, se sentaient privés de leurs droits, sans recours, dénigrés par la justice quand ils en avaient le plus besoin ?

— Et il t'a demandé de l'aider...

Ce n'était pas une question. Le lien entre la route au-dessus d'un canyon en Californie, le château de Malte, et l'appartement au dernier étage d'un hôtel de luxe en plein cœur de Manhattan devenait de plus en plus évident, même s'il me manquait encore quelques pièces du puzzle. Plus j'approchais de la vérité, plus elle me faisait peur ; mais je ne pouvais plus revenir en arrière. Je devais savoir.

— Selon les informations que Rolf a été en mesure de recueillir, beaucoup de choses ont été dissimulées, répondit Adam. J'ai donc mené mon enquête et ai découvert la vérité.

Il dit cela en donnant l'impression que la découverte de la vérité avait été facile, mais je devinai que cela n'avait pas dû être le cas, même si je ne doutais pas de sa force et de sa détermination.

— Quelle vérité ? demandai-je.

— Des fragments de verre, des traces de peinture et des marques de dérapage qu'on a retrouvés sur les lieux indiquent qu'il y avait eu un autre véhicule, un véhicule qui roulait bien au-dessus de la vitesse autorisée. En prenant un virage trop rapidement, il a quitté sa trajectoire. Le chauffeur du bus a essayé de l'éviter, en vain. La force de l'impact a alors poussé le bus dans le canyon.

Des hurlements d'enfants... des adultes tentant désespérément de les calmer alors que le conducteur, en tournant le volant de toutes ses forces, se battait pour les sauver alors même qu'il devait certainement savoir que ses efforts ne serviraient à rien...

— Les autorités ont-elles identifié ce véhicule ?
demandai-je tout en me doutant de la réponse.

Adam secoua la tête.

— Ils ont clôturé le dossier avant même d'essayer.

Je ressentis un puissant dégoût qui fit remonter une bile amère au fond de ma gorge.

— Quelqu'un a été payé pour cela, conclus-je.

— Peut-être. Peut-être aussi qu'on a exercé de la pression sur cette personne. Ou les deux, je ne sais pas. Ce que je sais, en revanche, c'est que si l'enquête avait été menée correctement, on aurait découvert que le véhicule appartenait à un médecin d'un centre de désintoxication situé près du lieu de l'accident. Il s'agit d'une clinique réservée aux riches et aux puissants : des stars, des hommes d'affaires, des hommes politiques... Bien que le taux de réussite soit assez bas, la clientèle bénéficie de tout le confort possible. Ce matin-là, un patient qui s'était procuré de la drogue clandestinement auprès du personnel a « emprunté » la voiture du médecin et est allé faire une petite balade...

J'avais du mal à respirer. Le puzzle se reconstituait petit à petit, révélant une réalité sombre, déchirante, insupportable. Tout à coup, je me revis près de la console en marbre du salon de l'appartement de Grand-mère. Au centre des photos soigneusement encadrées de ses neuf enfants se trouvait celle de son cadet, celui qu'elle appelait encore son « bébé », bien qu'il soit dans la quarantaine ; un homme qui avait conservé un visage d'enfant, souvent absent aux réunions de famille en raison de ses problèmes de toxicomanie dont il était victime depuis toujours.

— Oncle Ned...

Adam acquiesça.

— Les preuves découvertes par mes enquêteurs ne laissent aucun doute sur le fait que c'est lui le responsable.

Après l'accident, il est rentré à la clinique et a raconté ouvertement à plusieurs membres du personnel ce qu'il s'était passé. Il n'a montré aucun signe de regret ni de remords. Il a même été jusqu'à dire qu'il ne se faisait aucun souci, car il savait que sa famille le protégerait, comme elle l'avait toujours fait.

— Tu veux dire qu'il avait déjà causé des accidents ? Tué des gens ?

— Oui. Nous avons découvert qu'il avait tué au moins quatre autres personnes lorsqu'il était encore à l'université, déclara Adam. À la fin de sa première année, alors qu'il conduisait avec sa petite amie côté passager, la voiture est passée par-dessus le pont ; il a laissé la fille se noyer et a nagé jusqu'à la rive. L'autopsie a révélé qu'elle avait survécu pendant environ une heure, le temps que la voiture se remplisse d'eau petit à petit jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus respirer. S'il était allé chercher des secours, elle aurait pu être sauvée. Au lieu de cela, il est rentré chez lui et a appelé un avocat de la famille, qui a immédiatement fait le nécessaire pour dissimuler la vérité.

Mon estomac se serra encore davantage. Pendant un instant, je fus sur le point de vomir. Adam dut voir ma détresse, car il réagit rapidement, venant s'asseoir à côté de moi sur le canapé.

— Je suis désolé, je n'aurais pas dû te dire tout cela, me dit-il en prenant mes deux mains dans les siennes. La dernière chose que je veux est de te faire du mal, et pourtant je vois bien que je suis en train de te faire souffrir.

Son désarroi me déchira le cœur. Le peu de force qu'il me restait menaçait de s'effondrer. Je m'accrochai à lui.

— Je veux savoir la vérité, toute la vérité. C'est pour cela que je suis venue.

Malgré tout, Adam hésitait à poursuivre son récit.

— Après avoir appris l'existence de Ned, qu'as-tu fait ? insistai-je.

— J'ai fait dire à ta famille, par des intermédiaires, que ton oncle devait payer pour ce qu'il avait fait, me répondit-il avec un léger sourire ironique. Ils n'ont pas semblé très réceptifs...

J'imaginai bien volontiers que l'idée n'avait pas dû leur plaire, en effet. Qu'un Delaney puisse être soumis aux mêmes lois que tout le monde les avait certainement fait beaucoup rire. Leur arrogance n'avait d'égale que leur cruauté. Les deux leur avaient plutôt réussi jusque-là ; ils n'avaient aucune raison de changer, d'autant plus qu'ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire. Mais même s'ils l'avaient su, ils ne se seraient sûrement pas comportés différemment.

— As-tu pensé à rendre l'affaire publique ? demandai-je.

Il secoua la tête.

— J'avais promis aux personnes qui ont parlé à mes enquêteurs de préserver leur anonymat. Ils étaient tous terrifiés par les représailles de ta famille ; à juste titre.

À présent, je comprenais tout. Adam avait tenté une approche civilisée. Il avait offert à oncle Ned une chance de se dénoncer, même tardivement, et de faire ce qui était juste. Mais je le soupçonnais d'avoir su dès le départ que cela n'aurait aucun effet et qu'il allait devoir agir à sa manière.

— Tu as donc décidé de faire justice toi-même ?

À la fois pour cet homme qui travaillait pour lui et était son ami, pour cette femme détruite par un chagrin qu'aucun être humain ne pourrait supporter, et surtout pour les enfants et leurs accompagnateurs qui avaient tous péri dans un ciel bleu et froid.

— Je t'ai enlevée, car je pensais que ta famille, bien que réticente à me livrer Ned, préférerait te sauver toi au lieu de

ton oncle, cette épave violente et destructrice qui n'avait jamais fait que du mal.

Je laissai échapper un petit rire amer.

— C'est pour ça que tu as prétendu t'intéresser à moi, n'est-ce pas ? Mais ça n'a pas marché... et pour cause ! On voit bien que tu ne les connais pas.

— Je n'ai pas fait semblant de m'intéresser à toi, me répondit-il.

Je me demandai s'il pensait vraiment ce qu'il disait. En même temps, il n'avait aucune raison de me le dire s'il ne le pensait pas.

— Mais je ne savais pas à qui j'avais affaire ; je l'ai découvert à mes dépens. J'ai commis une erreur de jugement que je regretterai jusqu'à la fin de mes jours, poursuivit-il, m'interrompant dans mes réflexions.

Au moins à propos de ses regrets, je ne doutai pas de sa sincérité. Pourtant, je ne pus m'empêcher de ressentir de l'amertume à l'idée qu'il ait pu souhaiter que nos chemins ne se soient jamais croisés.

— Tu as gagné, finalement, lui rappelai-je. Tu as eu ce que tu voulais.

Je n'avais pas besoin de connaître les détails de sa victoire pour être certaine qu'elle s'était produite. La rage contenue avec laquelle ma famille m'avait accueillie lorsque je suis rentrée en était la preuve. D'une manière ou d'une autre, Ned avait finalement dû payer pour ses crimes.

— C'est grâce à toi. C'est toi qui, sans le savoir, m'as indiqué ce que je devais faire pour leur forcer la main, répondit Adam.

Il me fallut un moment pour comprendre. Lorsqu'enfin je compris, mon visage devint rouge de terreur.

— Les vidéos ! Qu'est-ce que tu en as fait ?

Celles où l'on me voyait dans la cellule devaient être assez horribles. Mais les dernières... celles qu'Adam avait faites à la

fin...

La lumière des lampes à arc au-dessus de la chaise. Le craquement des bracelets en cuir qui me liaient les chevilles et les poignets. Le son vif du métal se faisant de plus en plus fort au fur et à mesure que je me débattais. Le goût salé de ma peau baignée de sueur. Et Adam se tenant dans l'ombre, ne me quittant jamais des yeux alors que je criais et me débattais, déterminée à résister jusqu'à n'en plus pouvoir. Jusqu'à ce que mes sens, si fortement éveillés par lui, me submergent.

Je serrai mes cuisses l'une contre l'autre alors les souvenirs firent monter en moi une douce chaleur, m'emplissant à la fois de honte et de désir.

Trois semaines plus tôt

*J*e n'étais pas préparée à mon sentiment lorsque je fus face à Adam, nu et furieux, traversant la chambre pour venir récupérer la femme qui avait utilisé son propre désir pour elle comme une arme contre lui. Pas plus que je n'étais préparée à la réaction que me procura la douleur de la trahison que je vis dans ses yeux.

Mais il ne me laissa pas le temps de m'habituer. Passant son bras derrière ma taille, il me plaqua contre son corps puissant. Un sanglot monta dans ma gorge alors que, de sa main libre, il prit mes cheveux et les tira, me forçant à me tenir la tête en arrière. Ses yeux brillaient d'une rage à peine contenue alors qu'il planta son regard dans le mien.

L'homme amoureux et passionné avait de nouveau laissé place au ravisseur impitoyable, déterminé à me faire payer ce que j'avais fait.

Il ne me laissa pas l'occasion de dire un mot. Il ôta les vêtements que j'avais enfilés à la hâte et m'attacha de nouveau au lit. Je restai là, partagée entre la peur et la colère, éblouie par la lumière du soleil dont les rayons filtraient à travers les hautes fenêtres qui surplombaient la mer.

Une brise agitait les rideaux rouges transparents du lit à baldaquin. Tirant les couvertures sur moi, je me réfugiai dans la chaleur laissée par nos corps. L'odeur de sexe – salée, musquée, tentante – imprégnait les draps. Je respirai profondément et luttai contre un sentiment de regret d'avoir tenté de m'évader. Au moins avais-je essayé, même si j'avais échoué.

Ma fierté et mon instinct de survie m'avaient poussée à saisir la moindre occasion de m'enfuir. Mais ni ma fierté ni mon instinct de survie ne pouvaient soulager le sentiment que je ressentis à ce moment-là, ce mélange pervers d'effroi et d'excitation qui m'envahit en attendant de découvrir comment Adam déciderait de réagir.

Lorsqu'il finit par revenir, j'étais à bout de nerfs. Vêtu d'un jean noir et d'un t-shirt noir soulignant la largeur de son torse musclé, il me détacha et me sortit du lit sans dire un mot. Me tenant par le bras d'une main ferme, il me tira jusqu'aux marches du petit escalier en pierres qui menait au bas de la tour.

— Attends ! m'écriai-je.

J'étais nue. J'osai espérer qu'il n'avait pas l'intention de me faire sortir comme ça...

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu...

Il me fit taire d'un regard glaçant. Marchant difficilement derrière lui, je trébuchai et serais tombée s'il ne m'avait pas rattrapée en me prenant dans ses bras, le tissu rugueux de

son jean se frottant contre mes fesses alors que je me débattais.

Je réussis à lui donner un coup de poing au menton, mais cela n'eut aucun effet. M'immobilisant avec une aisance humiliante, il me fit descendre les escaliers, mais uniquement jusqu'à l'étage immédiatement en dessous. Me remettant sur mes pieds, il ouvrit une lourde porte en bois. Je découvris une pièce entièrement plongée dans l'obscurité, uniquement éclairée par deux lampes à arc, avec pour seul mobilier une chaise en acier fixée au sol.

À la vue de ce décor, je fus prise de panique. Instinctivement, je fis demi-tour, mais fus interrompue dans mon élan par le corps d'Adam. J'eus l'impression de me heurter à un mur de pierre, aussi solide que ceux qui m'entouraient.

Je tentai de résister, me débattant et hurlant, mais cela n'eut aucun effet. Il ne lui fallut que quelques secondes pour m'asseoir sur la chaise et m'attacher les poignets dans le dos. Alors qu'il se pencha près de moi, ses yeux croisèrent les miens. Soutenant mon regard, il écarta mes jambes jusqu'à ce qu'elles soient complètement ouvertes et que je sois entièrement offerte à lui. De son index, il effleura mon sexe, sépara mes grandes lèvres, et caressa mon clitoris.

— Ta chatte est tellement belle... murmura-t-il.

C'étaient les seuls mots qu'il avait prononcés depuis la veille, exprimant une pointe de regret et de finalité qui me fit tressaillir.

Je ne savais pas ce qu'il comptait faire de moi, mais je savais que, quoi que ce fut, je ne pourrais pas le supporter.

— Ne fais pas cela, Adam, je t'en prie ! le suppliai-je, submergée par la peur.

Il ne répondit pas, se contentant d'attacher fermement chacune de mes chevilles à un pied de la chaise avec des gestes froids et calculés. Lorsqu'il eut fini, j'avais les jambes

entièrement écartées. J'étais impuissante, incapable de bouger.

— C'est bon, j'ai compris, haletai-je. Je n'aurais pas dû essayer de m'enfuir, mais...

Sans me laisser terminer, Adam tendit la main sous la chaise. Je remarquai alors que la chaise était percée juste au niveau de mon sexe. Je commençais à peine à comprendre à quoi cela pouvait servir lorsqu'il pressa la paume de sa main contre mon clitoris, séparant à nouveau mes lèvres avec son index et son majeur. De son autre main, il tenait la tête large et bulbeuse d'un vibromasseur fermement contre ma vulve.

Alors que je le fixais d'un air horrifié après avoir compris ses intentions, il se releva, me tourna le dos, et entra dans la pénombre. Presque aussitôt, j'entendis un léger vrombissement et sentis la tête du vibromasseur tourner contre ma vulve.

— Non !

Une chaleur me parcourut tout le corps tandis que mon souffle s'accéléra.

— Salaud ! ne fais pas ça ! lui criai-je en regardant le vibromasseur à travers le trou de la chaise.

Il ne répondit pas, mais je sentis sa présence près d'une table à côté de laquelle brillait une lumière qui ne pouvait être que celle d'une caméra ; l'œil du diable. Le fait qu'Adam m'ait filmée lorsque j'étais dans la cellule était déjà suffisamment terrible, mais là, c'était encore pire...

— Noooooon !

En criant, je vis sa main bouger. Je compris qu'il avait un appareil de contrôle. Plus il appuyait, plus la vitesse du vibromasseur augmentait.

Je tentai de toutes mes forces de décaler le bas de mon corps, mais Adam m'avait trop bien attachée pour que je puisse bouger. Chaque fois que je bougeais, j'avais l'impression de m'appuyer encore plus fort contre la large

tête du vibromasseur qui tournait si vite que je sentais ses pulsations de mon clitoris jusqu'à mon vagin. Il ne fallut que quelques secondes afin que je sois trempée et extrêmement excitée.

Pourtant, je luttai contre un orgasme puissant que je sentais monter en moi. Je ne voulais pas jouir comme cela, je ne devais pas ! Pourtant, tout mon corps me criait l'inverse. Mes mamelons devinrent si durs que j'en eus presque mal. Mon cou se cambra, faisant tomber ma tête en arrière. Toute mon attention se concentrait lentement, mais inexorablement, sur la pression délicieuse que je ressentais entre mes cuisses.

Lorsqu'Adam augmenta encore la vitesse, je ne pus résister plus longtemps. Laissant couler mes larmes, je criai de plaisir alors que mon vagin se contractait, réclamant la queue qui aurait dû être en lui, même si je maudissais l'homme qui me faisait ça.

Vague après vague, les contractions se propagèrent dans tous les muscles de mon corps pendant un temps qui me parut interminable, jusqu'à ce que, finalement, les vibrations ralentissent. Mon corps entièrement relâché, je respirais fort pour récupérer l'air qui me manquait alors que j'entendais battre mon cœur frénétiquement, comme un oiseau pris au piège dans une cage.

Au prix d'un immense effort, je relevai la tête et regardai l'obscurité devant moi. Adam n'avait pas bougé. Il était toujours là ; il me regardait. Je voulais lui hurler dessus, tenter de le convaincre...

Mais il ne m'en laissa pas le temps. Le vibromasseur accéléra à nouveau, me replongeant dans un état de désir sexuel ardent. J'étais l'esclave d'un cycle impitoyable d'excitation et de jouissance.

Les orgasmes se succédaient les uns après les autres. Le plaisir devenait une torture qui annihilait toute réflexion ou

volonté. Mon corps se contractait encore et encore, jusqu'à ce que mes muscles convulsent. Mon sexe dégoulinait sur la chaise que je sentais lisse sous mes fesses. Mes cuisses tremblaient et des spasmes contractaient mon abdomen. Le moindre filet d'air caressant mes seins gonflés et mes mamelons engorgés ne faisait que me torturer encore davantage.

Mon corps finit par prendre le dessus sur le peu de raison qu'il me restait. Je fus plongée dans un état que peu de personnes connaissent : je découvris ma nature purement charnelle, la force animale tapie entre mes cuisses et dans les zones suractivées de mon cerveau.

Sentant les yeux d'Adam sur moi, je regardai dans l'obscurité et, lentement, délibérément, je passai ma langue sur mes lèvres, imaginant lécher sa queue. Je l'entendis gémir dans l'ombre.

Il s'avança légèrement, suffisamment pour que je puisse le voir plus distinctement. Sa main glissa le long de la fermeture éclair de son jean, passant sur son sexe en érection. Il défit son pantalon, libérant ainsi sa queue tendue, longue, épaisse, et si dure qu'elle semblait sur le point d'éclater.

Alors que je fixais son membre, incapable de détourner le regard, il se branla, d'abord lentement, puis de plus en plus rapidement. Il soutenait mon regard, réduisant la distance entre nous alors que sa main glissait le long de sa queue de plus en plus vite.

Des gouttes de sperme commençaient à sortir de son gland. Je le regardais, fascinée, sentant un énième orgasme monter en moi – sauvage, impitoyable... à l'image d'Adam. Incapable de résister à cette vague de plaisir qui menaçait de me submerger, je plongeai mon regard dans le sien, tous mes sens férocement en éveil... grâce à lui...

Je laissai éclater un sanglot au fond de ma gorge en prenant conscience de la vérité : malgré ce que je voulais croire, et malgré tout ce qu'il m'avait fait, j'avais désespérément besoin de lui. Il était l'air que je respirais, le sang qui coulait dans mes veines, la force qui me rendait vivante.

L'orgasme qui me traversa fut si intense que je fus éblouie par une lumière blanche, comme si une nova avait éclaté devant mes yeux. À travers cette lumière, je distinguai Adam qui s'était approché de moi – si proche que, si mes mains n'avaient pas été menottées, j'aurais pu le toucher.

Sa tête était tombée en arrière, révélant la contraction de sa gorge puissante. Son corps musclé, puissant, bougeait au rythme du mien. Je haletai, murmurant son nom. Son sperme chaud éclaboussa mes seins et mon ventre, coulant sur ma peau comme une caresse alors que je me délitai dans un plaisir épais et doux-amer.

CHAPITRE 38

Grace

Je regardai Adam à l'autre bout du salon. Dans son costume gris anthracite parfaitement adapté à son corps puissant, il paraissait toujours aussi indomptable. Mais sa raideur et la légère inclinaison de sa tête laissaient présager une méfiance que je n'avais jamais vue chez lui auparavant. Je compris, au gonflement de son sexe dans son pantalon, que lui aussi se souvenait de ce qui s'était passé entre nous dans cette pièce sans fenêtre peu de temps avant que je sois « libérée » et que je prenne l'avion pour rentrer à New York.

La force brutale et implacable de ces souvenirs – vie, mort, extase, désespoir – me secoua profondément. Même si j'essayai de leur résister, ils s'emparaient de moi sans aucune pitié. Sous leur poids, les barrières que je m'étais construites commençaient à vaciller pour finalement s'écrouler complètement.

Elles laissèrent place à toute la rage et l'humiliation que j'avais refoulées, jusqu'à les oublier moi-même. C'était elles qui m'empêchaient de me soigner, de dormir, de ressentir de

la joie et de l'espoir. À présent, elles menaçaient de prendre le dessus sur le peu de raison que je possédais encore.

Pendant un instant, il me sembla voir Adam à travers la soie rouge transparente des rideaux du lit à baldaquin. Je revis son corps magnifique contre le mien, la passion sauvage dans ses yeux, la courbe audacieuse et sensuelle de sa bouche...

Je clignai des yeux et l'image disparut. Mais ma rage demeura, se faisant de plus en plus forte à chaque respiration.

— Qu'est-ce que tu as fait de ces vidéos ? répétais-je en criant, alors qu'il ne me donnait aucune réponse.

Il me sembla le voir tressaillir... L'impression était si fugace que je l'avais peut-être imaginé.

— Je n'ai envoyé à ta famille qu'une version écourtée et très retravaillée de chaque vidéo, leur laissant entendre qu'il y avait beaucoup plus. Les vidéos de toi dans la cellule n'ayant produit aucun effet, j'ai suivi les conseils que tu m'avais donnés pour les convaincre, me répondit-il finalement d'un ton calme et mesuré, qui contrastait avec l'hystérie dont j'avais fait preuve, mais qui laissait néanmoins transparaître une pointe de tristesse.

— Et tu savais que rien ne serait plus relayé sur Internet qu'une sextape d'une personne célèbre ? lui lançais-je avec dégoût, comme un poison que je devais sortir de moi avant qu'il ne me tue. Évidemment, les vidéos de moi dans la cellule n'auraient fait que susciter la sympathie du public, pour moi et pour ma famille. Mais les dernières vidéos... ajoutai-je.

Je ressentis une nausée intense.

— J'espère que tu n'as pas... ? réussis-je à dire alors que j'étais à peine capable de respirer

Non, il ne l'avait pas fait. Si la vidéo de moi ayant plusieurs orgasmes, attachée sur une chaise, avait été

diffusée, je n'aurais pas pu mettre un pied hors de mon appartement sans être poursuivie par une nuée de paparazzi. Tous les obsédés, les pervers et autres loufoques m'auraient déjà rendue célèbre ; je serais devenue une star suscitant à la fois le choc et l'excitation, et donnant lieu à de nombreuses spéculations classées X.

Quant à ma famille...

— Cela aurait été un énorme scandale, lui dis-je. L'image publique des Delaney, si soignée depuis toujours, aurait été ternie à un point irrécupérable. La réputation de la famille se serait effondrée. Toutes nos affaires auraient été passées au crible...

La douleur m'empêcha de poursuivre. Je l'avais toujours su, mais j'en étais désormais certaine : les personnes qui étaient censées m'aimer le plus n'en avaient absolument rien à faire de moi.

— C'est pour ça qu'ils ont finalement accepté de te donner Oncle Ned, repris-je, malgré la peine incommensurable que je ressentais. Ce n'était pas pour me sauver *moi*, mais pour se sauver eux...

Adam acquiesça d'un air désolé. Il commença à s'approcher de moi, avant de se raviser et de s'arrêter. Mais je vis dans ses yeux tous ses sentiments pour moi.

— Je t'en prie, lui-je d'un ton qui trahissait mon désarroi. Garde ton empathie, ta pitié, quoi que ce soit ! Cela n'a aucun sens. Tu m'as utilisée autant qu'eux. Je n'ai été pour vous tous qu'un moyen de parvenir à vos fins.

Je ne pleurai pas ; j'en étais incapable. Les larmes que j'aurais pu verser se diluèrent dans l'enfer de mes émotions. Elles furent brûlées en même temps que les rêves auxquels je m'étais accrochée. Des rêves absurdes, stupides, à propos d'un homme qui ne m'avait finalement vue que comme une étape nécessaire à l'accomplissement de son devoir.

À son crédit, Adam n'essaya pas de me contredire.

— C'est vrai. Au début, je t'ai choisie parce que je pensais que tu étais suffisamment forte pour résister à une captivité qui ne devait être que très courte. Je n'avais pas prévu que tout cela aurait un tel effet sur nous.

Il ne venait pas de dire ça ? Il n'aurait pas osé ! Mais c'était Adam, différent de tous les hommes que j'avais connus avant lui. Il ne reconnaissait aucune limite, à l'exception de celles qu'il se fixait lui-même.

— *Nous* ? lui crachai-je dans un mépris amer. Tu veux me faire croire que *tu* as été touché ? Tu parles ! tu n'as fait qu'utiliser l'intimité que nous avons partagée pour la transformer en monnaie d'échange. As-tu pensé un seul instant à ce que cela me ferait ?

J'aurais aimé ne pas dire ces derniers mots, mais ce fut plus fort que moi. J'avais essayé de ne pas les prononcer en me mordant la langue, mais je ne réussis qu'à me faire saigner. Je me sentais déjà suffisamment exposée et aurais préféré ne pas l'être davantage ; je me sentais nue devant lui, incapable de lui dissimuler quoi que ce soit.

Ses yeux brillèrent d'une lueur sombre. Je le vis serrer et desserrer ses poings au bout de ses bras tendus, comme s'il luttait pour ne pas tendre les mains vers moi et...

— *Un seul instant*, tu dis ? demanda-t-il comme me lançant un défi. Je n'ai pas cessé de penser à ce que tu ressentais, comme maintenant d'ailleurs ! Je t'ai laissée partir justement parce que tu mérites d'être libérée de moi ! Tu crois que je n'ai pas conscience de ce que je suis ? De ce dont je suis capable ?

Je ne savais pas ce qui était le plus fort en moi à ce moment-là : la rage que je ressentais à son encontre ou l'amour que j'éprouvais pour lui. Bien sûr, je le détestais pour ce qu'il m'avait fait – ou ce qu'il *nous* avait fait, comme il le prétendait –, mais en même temps, il avait agi par devoir, au nom de valeurs profondément ancrées en lui, et

guidé uniquement par la volonté de rendre la justice dans un monde injuste. Si cela faisait de lui un monstre, alors une partie de moi, la plus sombre, l'était tout autant.

Je ne m'étais jamais conformée aux attentes de ma famille, autrement qu'en apparence. Mais à présent, la princesse de l'Amérique comme on m'appelait – même si j'avais toujours détesté ce surnom – avait bel et bien disparu. Elle était morte noyée dans un courant de retour, laissant place à celle que j'étais vraiment. J'avais le sentiment d'être réellement née au moment où Adam et moi nous unîmes dans une frénésie sauvage sur la plage. J'étais enfin devenue *moi*.

Même si je refusai de l'admettre ce jour-là, faire l'amour avait été une façon pour nous de célébrer la vie ; un pied de nez à la mort. S'il pensait un seul instant que je pourrais oublier, il me connaissait très mal. La question était surtout de savoir si je serais un jour capable de lui pardonner ?

Assaillie par la douleur et la rage que je ressentais, je restai figée, incapable de bouger. Pas Adam. En une seconde, il se rapprocha de moi. La distance, les mondes, les réalités qui nous séparaient disparurent dans le néant. Je sentis ses pommettes saillantes m'effleurer et la chaleur de son souffle sur mon visage. L'énergie vibrait entre nous.

— Pourquoi refuses-tu de m'écouter ? demanda-t-il. J'ai fait ce que je pensais être juste – pour Rolf, pour les personnes qui dépendent de moi, mais aussi pour toi. Je ne pouvais pas me laisser influencer par mes sentiments. Lorsque tu as tenté de t'échapper – de te mettre à *nouveau* en danger –, j'ai été obligé d'agir. Je devais mettre fin à tout cela et te laisser partir !

Il passa une main dans ses cheveux dans un geste de profonde frustration et s'écarta légèrement de moi, sur le point de se relever.

Je vis rouge à nouveau. La rage que je ressentais en pensant à tout ce qui nous avait déchirés menaçait de me consumer. Une seule chose était plus forte que ma rage, que tout le reste : une envie brûlante, puissante, charnelle, et dévorante.

— Ne fais pas ça, dis-je

Il se retourna et plongea son regard dans le mien, fronçant les sourcils.

— Faire quoi ?

— T'éloigner de moi. Après tout ce qui s'est passé entre nous...

Les souvenirs de notre intimité, de nos mains, de tout ce que nous avons révélé à nous-mêmes s'imposèrent à moi – puissants, implacables. J'eus le sentiment de sombrer et perdis le peu de sang-froid qui me restait.

D'un coup, ma main frappa sa joue maigre. Le son de ma paume claquant contre sa peau résonna dans le salon immense, contre les murs recouverts de soie, et au-delà des portes-fenêtres de la terrasse ouverte, disparaissant dans la nuit qui commençait à tomber sur la ville.

Ma main brûlait sous l'effet de la gifle que je venais de lui donner, mais je m'en apercevais à peine. Ce qui me frappa surtout, c'est qu'il avait à peine réagi. Je m'attendis à ce qu'il réplique. Mais, au lieu de cela, il resta immobile. Je compris alors qu'il était prêt à accepter toutes les punitions que je déciderais de lui infliger et qu'il pensait mériter.

Je fondis en sanglots. Tout mon corps tremblait, ma vision brouillée par les larmes.

— Ne nie pas ce qui s'est passé entre nous, le suppliai-je presque dans un profond désespoir. Ou alors, dis-moi que je me trompe, que j'ai tout inventé. Mais ne mens pas – ni à moi ni à toi-même.

Il retint son souffle, expirant lentement. Je vis une lueur différente dans ses yeux, comme si lui aussi baissait les

armes.

— Que je ne mente pas ? demanda-t-il.

J'avais le sentiment d'être au bord d'un gouffre, que le sol se dérobaît sous mes pieds, et que j'allais bientôt découvrir si je pouvais vraiment voler ou...

Je relevai la tête.

— Nous méritons tous les deux la vérité, lui dis-je en soutenant son regard.

Nous nous tûmes pendant d'interminables secondes. Je pouvais à peine respirer. Mon cœur battait à toute allure. Ma gorge était nouée par un sentiment de regret, de perte, de désespoir...

— Grace...

Personne n'avait jamais prononcé mon nom avec une telle tendresse, entre supplication et bénédiction. Personne ne m'avait jamais touchée comme il le fit à ce moment-là, après s'être approché de moi, passant tendrement sa main le long de ma joue, séchant mes larmes.

— Grace, dit-il encore, son visage s'illuminant d'une lumière nouvelle – celle de l'amour..

CHAPITRE 39

Adam

*J*e sentis une pointe de sang sur sa langue lorsque je l'embrassai dans un baiser passionné qui m'étonna moi-même.

J'étais émerveillé par sa capacité à pardonner qui dépassait tout ce que j'avais osé espérer.

Mais le sang, cette source de vie qui coulait en elle, éveilla en moi la partie de moi la plus sombre...

J'avais envie d'elle – je ressentis le besoin impérieux de la prendre, puissamment, rapidement, contre le mur le plus proche, plongeant en elle jusqu'à la faire hurler de plaisir et lui donner tout ce que j'avais. Je l'aurais ensuite prise encore et encore, jusqu'à faire disparaître toutes les barrières entre nous, et qu'il ne reste plus que la réalité de notre besoin l'un de l'autre.

Mais avant cela...

Elle voulait la vérité et je voulais la lui donner. Pourtant, les mots me manquaient pour décrire quelque chose que je n'avais jamais connu dans ma vie et dont je ne comprenais

pas le sens. Tout ce que je pouvais faire était de le lui montrer.

Mes mains tremblèrent alors que je les glissai sous sa jupe, sur ses cuisses minces et tendues, jusqu'à son entrejambe. Je laissai échapper un gémissement en sentant son humidité.

Passant un bras autour de ses hanches, je relevai sa jupe jusqu'à la ceinture en cuir qu'elle portait à la taille. Elle retint son souffle, mais ne résista pas. Pas plus qu'elle ne résista lorsque je la retournai afin que nous soyons tous les deux face aux portes-fenêtres donnant sur la terrasse. À l'horizon, le ciel était encore couleur lavande et orangée, mais Central Park était déjà plongé dans une obscurité sans étoiles.

Toutes les villes dans lesquelles j'étais allé étaient identiques : elles n'étaient formées que d'enclaves isolées certes connectées les unes aux autres, mais en fait coupées du monde. Malte était le seul endroit qui me paraissait différent : on y ressentait encore la vibration du monde.

— Garde les yeux ouverts, murmurai-je en respirant son odeur.

Doucement, j'écartai son string, découvrant sa chatte rose, douce et brillante. Ignorant mon érection presque douloureuse, j'écartai ses lèvres et passai mon index sur son clitoris.

Elle gémit – un son à la fois doux et plaintif. Lorsqu'elle posa ses mains sur les miennes – l'une au niveau de sa taille et l'autre sur son sexe – je sentis qu'elle frissonnait. Elle semblait espérer mes gestes, en demander davantage. Je me remis alors à la caresser, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, nos mains s'entremêlant, les siennes posées sur les miennes.

— Tu es tellement belle, lui dis-je alors qu'elle laissa tomber sa tête en arrière en gémissant.

Elle était proche, très proche. Son corps courbé et tendu épousait le mien. J'enfonçai profondément mon pouce en elle, tournant à l'intérieur de sa chatte alors que ma paume pressait son clitoris. Elle était si chaude, si sensible à mes doigts, qu'il ne fut pas difficile de la faire jouir. Elle convulsa de plaisir, rapidement, brutalement, pendant un long moment.

Lorsqu'enfin elle se calma, je laissai tomber ma tête dans le creux de son épaule tout en la maintenant debout. Je fus envahi par une sorte de soulagement étrange, une sorte d'exaltation humiliante. Enfant, j'avais reçu une éducation religieuse, mais la foi s'était toujours limitée pour moi aux cierges que l'on allumait à la fin de la messe. Pourtant, ce jour-là, dans les bras de Grace, je ressentis une gratitude qui était davantage de l'ordre de la communion – certains avaient rencontré Dieu ; j'avais rencontré Grace.

Aussi profane que cela puisse être, je ne regrettai rien, peu importe ce qui suivrait.

J'observais nos reflets sombres encadrés dans la porte-fenêtre lorsque Grace, bien réelle, en chair et en os, emplie d'une chaleur incandescente, se retourna dans mes bras, face à moi. Ses doigts effleurèrent ma joue, s'attardant un instant sur l'endroit précis où elle m'avait giflé. Je restai immobile, essayant en vain de sonder ses pensées. Son expression était parfois transparente, franche ; mais ce n'était pas le cas à ce moment-là. Je sentais qu'elle était en proie à un doute qui faisait rage en elle, mais dont j'étais incapable de connaître l'origine.

Juste au moment où je me disais qu'elle allait peut-être partir, sa main glissa le long de ma poitrine et vint se poser sur ma queue. Je retins mon souffle, empli d'une excitation douloureuse. J'avais désespérément envie d'elle, me retenant uniquement en raison du regret et de la culpabilité que je ressentais pour tout ce que je lui avais fait subir.

Levant les yeux vers moi, elle me regarda à travers l'épaisse frange de cils qui surplombait ses yeux.

— Pas de mensonges, me dit-elle en s'appuyant fermement contre mes épaules, tout en s'avancant pour me forcer à reculer jusqu'au canapé Chesterfield dans lequel je m'assis.

Me souriant, elle remit ses cheveux soyeux derrière ses épaules puis me chevaucha. Sa jupe était enroulée autour de sa taille, laissant apparaître sa magnifique chatte luisante d'excitation.

Je savais déjà qu'elle pouvait être passionnée et sensuelle, mais je découvris à ce moment-là, avec stupeur, à quel point elle pouvait aussi être audacieuse. D'un geste sûr, elle ouvrit mon pantalon et libéra mon sexe, m'arrachant un gémissement.

Se tenant droite au-dessus de moi, elle ôta son pull qu'elle jeta sur le côté, ne portant plus qu'un soutien-gorge en dentelle pâle assorti à son string. Elle cambra alors le dos, bombant ses seins dont elle caressa les pointes.

Des gouttes de sperme coulèrent de mon gland.

— Grace..., lui dis-je d'une voix rauque, comme pour l'avertir.

— Tais-toi, me dit-elle.

J'arquais les sourcils en signe d'étonnement ; elle m'imita.

— Nous parlerons plus tard. Pour le moment, je ne veux entendre que ton corps.

— Mon corps dit que je suis sur le point de jouir, réussis-je à dire entre mes dents serrées.

— Attends encore, me dit-elle, enroulant sa main autour de la base de mon sexe.

Je haletais luttant contre l'envie intense de laisser éclater le plaisir en moi, un plaisir tellement fort qu'il était à la fois physique et presque spirituel. Cette sensation de tiraillement

et d'engorgement était un tourment délicieux. Ne me laissant aucun répit, Grace descendit lentement sur moi jusqu'à ce que son sexe chaud et humide se frotte contre le mien et l'inonde.

— ... Grace !

Ignorant ma voix, elle ondula sur moi, tenant ma queue dans une main et frottant mon gland contre son clitoris. Je l'observais. Elle était intensément érotique. J'étais à la fois excité et émerveillé par son audace.

Elle me prenait, *moi* – Adam Falzon – pour un jouet, m'utilisant pour son propre plaisir. C'était quelque chose de tout à fait nouveau pour moi.

Bien sûr, elle devrait tôt ou tard me rendre la pareille ; mais pour le moment, je la laissai faire. Même si pour moi la situation devenait de plus en plus délicate, mon sperme s'accumulant et menaçant d'exploser à l'arrière de mon crâne.

Au moment où j'eus le sentiment que je ne pouvais plus supporter davantage, Grace s'assit sur moi jusqu'à prendre ma queue dans sa chatte chaude et serrée, avant de se relever, parfaitement équilibrée, se tenant à moi d'une main tandis que, de l'autre, elle caressait son sein. La voir ainsi danser au-dessus de moi, comme une sorte de rituel ancien, était une véritable torture...

Stop ! criai-je, mais uniquement dans mon esprit. Au prix d'un effort surhumain, je parvins à rester silencieux. Elle ne voulait entendre que mon corps, m'avait-elle dit. Je décidai donc de le laisser parler et de donner libre cours à mon désir patient, à mon endurance, et, surtout, à ma volonté de lui donner tout ce dont elle avait besoin.

J'étais prêt à mourir pour cela... Pour tenir le coup, je cherchai à tout prix à distraire mon esprit. De manière assez improbable, je repensai à une vieille blague sur un croque-

mort qui avait besoin d'une semaine pour se débarrasser du sourire d'un cadavre priapique.

— Tu souris, me dit Grace d'un ton légèrement accusateur.

— Non, c'est une grimace. Tu es en train de me tuer...

Elle rit – ce qui provoqua en moi une sensation agréable, malgré mes souffrances – et s'abaissa un peu plus sur moi. Je la regardai, ravi, alors qu'elle me chevauchait. Être à ce point utilisé était pour moi une expérience entièrement nouvelle. J'étais en effet plus habitué à être celui qui utilisait l'autre. Mais Grace était si belle, si séduisante, et l'étreinte de sa chatte serrée et gourmande si merveilleuse...

Sur le point de jouir à nouveau, elle rejeta la tête en arrière tandis que les muscles de son ventre ondulaient. Elle était uniquement concentrée sur son plaisir, sa main serrant toujours fermement ma queue, lorsque, soudain, elle jouit. Alors que les premiers spasmes d'orgasme la secouèrent, elle me libéra enfin.

Je criai à mon tour – un cri étrange et obscène – et m'accrochai à ses hanches, alors qu'une jouissance plus puissante que toutes celles que j'avais connues jusque-là me submergeait. Même grisé par le plaisir, je prenais pleinement conscience de l'intensité de ce que nous venions de partager, tout comme je prenais pleinement conscience de Grace elle-même.

CHAPITRE 40

Grace

*J*e ne me souvenais plus d'être allée dans la chambre. Adam avait dû me porter, puis retirer le reste de mes vêtements avant de nous couvrir tous les deux. Lorsque je me réveillai dans la nuit, son corps nu était enroulé autour du mien. Je restai un moment couchée sur le côté, sentant le poids de son bras et de sa cuisse posés sur moi comme si, même dans son sommeil, il voulait m'empêcher de m'enfuir.

Tout à coup, je repensais à mon audace de la veille. Je rougis de honte. Ce qui m'étonna le plus était qu'Adam se soit laissé faire.

Je me demandai quelle était la dernière fois qu'il avait accepté d'être ainsi dominé. Quelle était la dernière fois qu'il avait laissé le contrôle à quelqu'un d'autre, en particulier dans l'intimité ? Surtout, je me demandai comment je devais interpréter ses actes, qui avaient sans aucun doute plus de sens que ses mots. Je ne savais plus quoi penser ; je n'osais croire à l'espoir qu'Adam m'avait laissé entrevoir.

Je sortis de mes pensées en sentant le mélange de son sperme et de ma cyprine entre mes cuisses. Je me glissai hors du lit en prenant soin de ne pas le déranger. Dans la salle de bain somptueuse, je pris une douche, ce qui me procura un immense sentiment de soulagement. Cela ne durerait sûrement pas, mais je savourai l'instant.

Lorsque je retournai dans la chambre, enveloppée dans le peignoir en éponge blanc que j'avais trouvé soigneusement plié sur une étagère, Adam était encore endormi. Je pris le temps de l'observer, me tenant debout à côté du lit. Toutes les lampes étaient éteintes, mais les lumières de la « ville qui ne dort jamais » filtraient à travers les rideaux et l'éclairaient. Les couvertures avaient glissé au niveau de sa taille, révélant son torse parfaitement sculpté.

Il était tellement beau... Je repensai à son passé douloureux, dramatique – quant à son avenir, j'étais incapable de me l'imaginer...

Détournant mes yeux d'Adam, je marchai pieds nus jusqu'à la cuisine parfaitement aménagée et qui étincelait d'autant plus qu'elle semblait avoir été rarement utilisée. Je trouvai de la tisane dans l'un des placards. Je mis le sachet dans une tasse d'eau et mis le tout au micro-ondes, récupérant la tasse avant que la minuterie ne sonne. Le peignoir que je portais était beaucoup trop grand ; je dus relever les manches avant de saisir la tasse.

Je m'installai dans un fauteuil du salon, ramenant mes genoux sous mon menton. Je résistai à l'envie lâche de prendre mes vêtements et de m'échapper. Après tout, j'avais obtenu ce que je voulais : je savais désormais pourquoi Adam avait agi ainsi. En repensant à ce qui était arrivé à Oncle Ned, un frisson me parcourut, même si je savais qu'il le méritait. Mais je ne pus m'empêcher de me demander comment Grand-mère se vengerait de moi pour l'avoir, même

involontairement, obligée à livrer son « bébé » – j'étais certaine que sa vengeance serait sévère...

Depuis mon retour à New York trois semaines auparavant, je n'avais parlé à mes parents qu'une seule fois. Une mère normale n'aurait plus quitté sa fille après que celle-ci ait été kidnappée et ait enduré tant d'épreuves – la mienne était restée distante et ne prenait jamais de mes nouvelles.

Je savais ce que cela voulait dire ; ce n'était pas fini. Patrick avait été tué en partie par son propre père ; je savais que le mien était parfaitement capable de faire la même chose.

Une fois de plus, je pensai quitter la ville, aller dans un endroit plus calme où je pourrais trouver un moyen de gagner ma vie. Mais le fantôme de Patrick me suivrait où que j'aille, me rappelant à mes obligations.

Je compris soudain ce qui poussait Adam. Depuis longtemps déjà, j'avais renoncé à la notion de devoir envers ma famille, car je savais, d'instinct, qu'ils n'étaient pas dignes de confiance. La mort de Patrick avait changé cela ; d'un coup, je sus que j'avais eu raison, ce qui orienta ma vie dans une toute nouvelle direction, vers un nouveau but. Mais pour Adam, la notion de devoir s'était toujours imposée à lui ; c'était la seule chose qui guidait sa vie. Cela était peut-être en train de changer ?

En pensant à lui, une douce chaleur m'envahit. Vierge jusqu'à récemment, j'étais déstabilisée de découvrir mon goût assumé pour l'érotisme. Pourtant, cela n'occultait pas l'intensité des émotions que je ressentais envers lui : de la colère et de la douleur profondes mélangées à un besoin encore plus profond de panser les blessures que nous avons tous les deux.

Instinctivement, je sentis la présence d'Adam. Je levai les yeux et le vis devant moi, dans l'encablure de la porte du salon. Il avait enfilé un bas de pyjama qui descendait bas sur

ses hanches fines, laissant le haut de son corps magnifique entièrement nu.

— J'ai eu peur que tu sois partie, me dit-il d'une voix grave, encore endormie.

— J'y ai pensé, lui dis-je, frappée de le voir une fois de plus admettre si facilement sa vulnérabilité.

Il s'avança vers moi, frottant distraitemment sa poitrine de sa main droite.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? me demanda-t-il en me regardant droit dans les yeux.

Je détournai mon regard et haussai les épaules.

— C'est impossible de trouver un taxi en pleine nuit, mentis-je.

Il rit de l'absurdité de mon excuse et prit une chaise sur laquelle il s'installa, les jambes tendues et croisées dans ma direction.

— Tu veux en savoir plus ? Avoue-le, me dit-il.

Un instant, je pensai le nier, mais je décidai finalement de saisir cette occasion.

— Est-ce que la sœur de ton ami, Rolf, va mieux ? lui demandai-je doucement.

Je me demandai en effet si cette femme, qui avait perdu son mari et ses deux enfants, trouvait la vie plus supportable maintenant qu'elle savait que justice avait été rendue ?

— Il est trop tôt pour le dire, mais les premiers signes sont encourageants.

— Tant mieux...

Tout en me regardant, il enroula ses doigts maigres autour de son menton, le bout de son index appuyant légèrement sur sa lèvre inférieure.

— Je dois te parler de ton oncle, finit-il par me dire.

— Je n'ai pas besoin des détails, lui répondis-je en levant la main pour lui indiquer de ne pas m'en dire davantage.

Son expression s'assombrit – reprenant un instant sa dureté habituelle, alors qu'il continuait de me regarder droit dans les yeux, d'un air à la fois circonspect et concentré.

— Je pense que si au contraire. Ton oncle a été livré à l'heure et au lieu dont nous étions convenus. Mais lorsque mes hommes sont arrivés sur place, ils ont découvert qu'il était déjà mort, soigneusement installé dans un cercueil, vêtu d'un costume Armani, un bouquet de lys posé sur sa poitrine.

Je restai bouche bée, complètement abasourdie par une telle révélation.

— Il y avait un mot avec les fleurs, poursuivit Adam. Ta grand-mère y expliquait qu'elle avait elle-même fait mettre fin à ses souffrances plutôt que de laisser en endurer davantage.

Je ne savais pas ce qui me choquait le plus. Je savais que Grand-mère n'hésitait pas à s'affranchir des barrières morales et émotionnelles lorsqu'il s'agissait d'atteindre ses objectifs, mais jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle irait jusqu'à tuer son « bébé ». Comme je ne pouvais imaginer qu'elle ait osé prétendre que, ce faisant, elle avait fait preuve de miséricorde, alors qu'en réalité, elle n'avait fait que sacrifier son propre fils sur l'autel de ses ambitions les plus folles ! La vie de Ned en échange de la réputation de la famille... Je me demandai combien d'autres sacrifices seraient encore nécessaires avant la fin de cette terrible affaire, en supposant qu'il y ait une fin un jour...

— J'étais très inquiet pour toi lorsque je t'ai laissée partir. Je me demandais quel sort ta famille te réserverait, déclara Adam. Je sais jusqu'où ils sont prêts à aller...

Il s'interrompit un instant, semblant hésiter à poursuivre.

— Je pensais que tu leur dirais que c'était moi qui t'avais enlevée et que toute leur colère serait dirigée contre moi.

J'étais prêt à y faire face. Mais je refuse que tu deviennes leur cible.

J'eus terriblement envie de lui en apprenant qu'il était prêt à me protéger. Mais je me ressaisis ; il y avait tellement de choses que je voulais encore savoir.

— Pourquoi es-tu venu à New York ? La véritable raison, pas celle que tu as racontée à ce journaliste... C'était quoi déjà ? Ah oui : ton amour de la ville...

— Je savais que tu n'allais pas bien. Et puis j'étais inquiet de la réaction de ta famille. Je ne pouvais rester loin de toi plus longtemps.

— Comment as-tu su... ? lui demandai-je en le regardant droit dans les yeux.

Je repensai alors à mes impressions, tous ces moments où j'avais le sentiment que quelqu'un me suivait, cette peur que j'avais si souvent ressentie...

— Tu m'as fait suivre ?

Il soutint mon regard.

— Je ne pouvais pas risquer que l'on te fasse davantage de mal. Mais je ne pouvais non plus m'imposer à nouveau à toi, me répondit-il sans aucune gêne et semblant au contraire assumer entièrement ses actes.

Je le vis néanmoins rougir légèrement, comme s'il repensait à la façon dont il s'était imposé à moi la première fois.

— J'ai donné ces interviews dans l'espoir que tu me voies à la télévision, et que tu prennes l'initiative de venir me retrouver en comprenant que j'étais ici.

Et c'est exactement ce que j'avais fait. Un léger sentiment de colère m'envahit en réalisant à quel point il m'avait une fois de plus manipulée. Pour gagner un peu de temps, je bus une gorgée de tisane, mais son goût amer me fit poser rapidement ma tasse sur la table basse.

— Tu es très fort pour manipuler les gens, lui dis-je.

Il passa une main sur sa nuque et haussa les épaules.

— Parfois, pas toujours. Certainement pas avec toi : tu ne cesses de me surprendre...

— Pourtant, je suis là. C'est bien ce que tu voulais, non ?

Son regard se posa sur le canapé. Les coussins portaient encore la trace de nos deux corps unis par la passion.

— En fait, répondit Adam, je ne savais pas ce que je voulais. Mes plans n'avaient pas été aussi loin...

Je me sentis rougir – dans un mélange de gêne et de désir. Mais je décidai de ne rien laisser paraître.

— J'aurais pu venir ici avec une arme à feu, dis-je pour faire diversion.

— C'est vrai, tu aurais pu.

Mon estomac se noua. Je compris, à la façon dont il m'avait répondu, qu'il m'aurait laissée l'utiliser.

— Mais, ajouta-t-il doucement, je savais que tu ne le ferais pas.

— Comment pouvais-tu en être si sûr ? Je suis une Delaney après tout, même si préférerais ne pas l'être... lui dis-je.

Je ne savais pas pourquoi j'insistai sur ce fait, comme pour être certaine qu'aucun de nous ne l'oublie, mais je sentis que c'était important pour moi à ce moment-là

Au loin, une sirène se mit à retentir, se faisant de plus en plus stridente avant de s'arrêter tout à coup, replongeant la ville dans un silence absolu.

— Je sais ce que tu as dit aux psychologues que tu as vus, avoua-t-il.

Je le regardai avec incrédulité. J'avais peur de comprendre. Il ne pouvait pas être sérieux... il n'aurait pas fait cela ?

Je commençai à me lever, mais Adam fut debout avant moi et posa ses mains sur mes épaules.

— Tout ce que je voulais, c'était être sûr que tu obtiennes l'aide dont tu avais besoin, me dit-il rapidement avant que je ne puisse dire quoi que ce soit.

J'étais consumée par la rage.

— Et ça ne te suffisait pas de savoir que je voyais un psychologue, lui rétorquai-je avec dégoût.

Il sembla fléchir, mais ne céda pas.

— Tu ne retournais jamais voir le même psychologue après le premier rendez-vous. Tu ne quittais presque pas ton appartement, et les rares fois où tu sortais, tu avais l'air de n'avoir ni mangé ni dormi. J'ai fini par me dire que je devais savoir ce qui n'allait pas.

— En piratant des dossiers médicaux confidentiels ?

Rien ne pouvait excuser une telle violation de ma vie privée. Peu m'importait qu'il ait fait cela par inquiétude pour moi ; il n'avait aucune limite !

C'est en tout cas ce que je pensais. Je compris, à ce qu'il me dit ensuite, qu'il était peut-être en train de changer.

— Je sais que c'était mal, admit-il doucement. Je n'aurais pas dû faire cela. Mais essaye de comprendre : j'ai été choqué par ce que tu as dit aux thérapeutes. Je ne savais pas quoi en faire. J'ai compris que, malgré leurs diagnostics, tu continuais de soutenir que tes sentiments pour moi étaient réels.

Il détourna un instant le regard avant de le poser à nouveau sur moi. Ses yeux étaient écarquillés, ses pupilles dilatées. Il semblait émerveillé.

— Je me suis alors pris à penser... à espérer... que c'était peut-être vrai, après tout ?

Mon cœur battait à toute allure. Je pris une longue inspiration et expirai lentement. Qu'il ait appris mes sentiments profonds me mettait à nu d'une manière insupportable. Mais ce n'était pas cela qui me préoccupait le plus.

— Mais pourquoi est-ce si important pour toi ? lui lançai-je.

Il retira ses mains de mes épaules. Ne plus sentir sa peau suscita en moi un vide douloureux. J'étais en proie à une incertitude insupportable, attendant sa réponse, quelle qu'elle soit.

— Parce que tu as bouleversé toutes mes certitudes. Je ne me reconnais presque plus. Avant de te rencontrer, ma vie était simple. Le devoir était tout ce qui comptait pour moi. C'était tout ce dont j'avais besoin, me dit-il.

Il avait l'air de se confronter sincèrement à la réalité, laquelle – aussi déstabilisante soit-elle – s'imposait à lui. Il semblait croire réellement à ce qu'il disait, mais il faisait fausse route. Je ne pouvais pas le laisser se tromper aussi grossièrement.

— Ce n'est pas vrai. Toi, tu as été aimé par tes parents. Tu as connu ce qu'est une vraie famille. C'est pour ça que tu as cru que ma famille ferait tout ce qui était en leur pouvoir pour me sauver.

Il sembla déstabilisé par ce que je venais de lui dire.

— Tu as peut-être raison, finit-il par répondre. Mais ce que j'ai connu dans mon enfance me semble si lointain que c'est comme si cela était arrivé à une autre personne. Si je ne m'étais pas accroché au devoir, je n'aurais eu aucune prise. Ma vie aurait été incontrôlable.

Je compris que cela aurait été terrible pour le petit garçon meurtri qu'il avait été. Le contrôle avait été sa bouée de sauvetage, et l'était encore aujourd'hui. Je fus troublée de constater à quel point cela faisait écho au besoin que j'avais moi-même de reprendre le contrôle sur ma propre vie.

— Et c'est pour cela que tu veux me protéger, n'est-ce pas ? repris-je doucement. Parce que tu considères que c'est ton devoir ?

— Oui et non. Je veux te protéger parce que tu le mérites, mais aussi parce que je ne supporte pas l'idée que l'on puisse te faire du mal. Je ne pensais pas un jour pouvoir m'inquiéter pour quelqu'un à ce point.

Son aveu me toucha d'autant plus qu'il avait l'air lui-même complètement désarmé face à une telle réalité. De toute évidence, Adam était loin d'être réconcilié avec ses sentiments, quels qu'ils soient.

Quant aux miens, ils étaient encore trop contradictoires afin que je puisse être sûre de quoi que ce soit. Je ne pouvais pas nier que quelque chose avait changé entre nous ces dernières heures, mais je ne savais pas ce que cela donnerait au-delà du moment que nous étions en train de vivre.

La pièce était baignée d'une lumière gris clair qui donnait à ses yeux habituellement d'un bleu glacial une lueur plus chaleureuse, moins défensive.

Peut-être était-il donc sincère ? Je n'avais qu'un seul moyen de le savoir...

— Tu m'as dit tout à l'heure que tu voulais me poser une question..., lui rappelais-je, saisissant mon courage à deux mains.

Je vis sa gorge se serrer. Je compris tout à coup que cet homme – puissant, combatif, courageux, apparemment indomptable – était, comme moi, en proie à ses doutes et ses peurs. D'une certaine manière, je fus rassurée de me sentir à égalité avec lui.

— Malgré tout ce qui s'est passé, tout ce que je t'ai fait, y a-t-il un moyen que nous puissions être ensemble ? me demanda-t-il enfin, avec une voix plus douce que d'habitude qui trahissait son embarras.

Je m'étais attendue à ce qu'il me demande si j'étais prête à lui pardonner. J'aurais même su quoi lui répondre. Mais sa question me plongea dans la plus grande confusion.

Je ressentais à la fois un immense bonheur à l'idée d'être vraiment avec lui, mais, dans le même temps, ma raison me faisait hésiter. Les psychologues me l'avaient maintes fois répété, et même sans eux, j'en étais consciente : aux yeux de la société, j'étais une victime et j'aurais dû haïr Adam, le faire payer pour ce qu'il m'avait fait. Ses explications constituaient des circonstances atténuantes, mais elles ne changeaient rien au fait qu'il avait été mon bourreau.

Mais la vérité était que je ne me sentais pas victime. Il m'avait *manqué*, je l'avais *attendu*, et j'avais tout fait pour le retrouver. Personne ne m'avait forcée à revenir, ni lui ni qui que ce soit d'autre. En outre, il m'avait libérée.

Le souvenir de la nuit que nous venions de passer mêlé à son regard sur moi empli de désir finit de me convaincre. Il avait été honnête envers moi ; il méritait que je sois honnête envers lui.

— Je ne sais pas, Adam. Mais je suis prête à essayer si tu l'es aussi, dis-je doucement, dans le silence de la nouvelle journée qui s'annonçait.

CHAPITRE 41

Adam

*J*e n'arrivais pas à quitter Grace des yeux, comprenant à peine ce qui venait de se passer. Elle n'avait pas dit non. À quoi pouvait-elle bien penser ?

Je faillis lui rappeler toutes les raisons pour lesquelles elle devrait mettre le plus de distance possible entre nous, mais je n'avais qu'une envie : la porter jusqu'au lit et me perdre en elle avant qu'elle ne change d'avis.

Pourtant, je m'abstins ; je savais parfois me montrer civilisé... Et d'ailleurs, elle n'avait pas non plus dit « oui ». Elle était disposée à essayer, ce qui était déjà bien plus que ce que j'avais espéré. Tellement plus que, un bref instant, je ne sus comment réagir.

Jusqu'à ce que la raison – malgré ma confusion – reprenne le dessus.

— Merci, lui dis-je.

Les mots étaient mal choisis, mais reflétaient toute ma gratitude pour la confiance – même timide – qu'elle m'accordait. J'étais résolu à en être digne.

Cette nouvelle résolution fut tout de suite mise à l'épreuve... Alors que Grace bougeait ses épaules, le peignoir qu'elle portait trop grand pour elle, glissa sur son bras, révélant la peau laiteuse de son sein. Je décidai de résister à la tentation...

— Que dirais-tu d'aller prendre un petit déjeuner ? demandai-je hâtivement.

C'était ce que les couples normaux faisaient, après tout : partager les repas, aller au cinéma, passer du temps ensemble... Je réalisai soudain que je n'avais jamais cherché à séduire une femme et que je n'avais qu'une idée très superficielle de la façon de s'y prendre. Une sensation rare de gaucherie m'envahit, que je chassai immédiatement.

La lumière du soleil matinal accentuait le creux de ses joues. Cela finit de me convaincre.

— Petit déjeuner ! lançai-je avec détermination, enthousiasmé par le sourire qu'elle me fit.

Nous choisîmes un petit café à quelques rues au nord du Plaza. À cette heure-ci, la terrasse était presque vide. Le soleil illuminait le ciel, réchauffant l'air frais de ce début d'automne. Lorsque nous fûmes installés, j'observai les moindres détails de Grace. Je la trouvai fascinante.

Elle n'aimait pas la sauce hollandaise et demanda gentiment qu'elle ne lui soit pas servie avec les œufs pochés qu'elle avait commandés. Elle semblait apprécier son jus d'orange pressée, mais le sirotait avec parcimonie. Le silence ne semblait pas la déranger, au contraire de moi qui m'inquiétais de ce qu'elle pouvait penser.

J'adorais la regarder. Ses cheveux auburn et soyeux parfaitement peignés tombaient sur ses épaules. Ses lèvres tendres étaient légèrement enflées, portant les traces de la nuit passionnée que nous avons passée. Je la trouvai très pâle, même si, sentant mon regard sur elle, elle rougit presque imperceptiblement.

— Combien de temps peux-tu rester à New York ? me demanda-t-elle.

J'appréciai la subtilité de sa question : combien de temps *pouvais-je* rester plutôt que combien de temps *comptais-je* rester... elle savait que j'avais des impératifs, dont certains ne pouvaient pas attendre.

— Je peux rester aussi longtemps que toi tu veux rester, répondis-je néanmoins.

Elle parut hésitante. Je sentais que quelque chose la préoccupait.

— Je n'ai pas l'intention de partir. Il y a plusieurs choses que je dois faire ici, déclara-t-elle enfin.

Je pensai d'abord qu'elle faisait référence à Haven House, que je savais être important pour elle. Mais une autre possibilité m'apparut.

— Tu ne préfères pas être loin de ta famille ? lui demandai-je afin de sonder ce qu'elle avait en tête.

Dans une ville de sept millions d'habitants, il aurait dû être facile de les éviter, mais les Delaney étaient partout : dans le milieu de la finance, de la politique, de la presse... Elle ne pouvait pas faire autrement que de les trouver sur son chemin tôt ou tard.

Grace piqua un bout de blanc d'œuf avec sa fourchette, mais ne le porta pas à sa bouche, se contentant de le déplacer dans son assiette.

— Je ne serais jamais assez loin... S'ils décident de se venger à cause de Ned, ils me retrouveront, où que je sois.

J'étais d'accord avec elle. C'est pourquoi j'étais déterminé à la protéger. Elle n'avait pas besoin de savoir tout ce que cela impliquait, mais j'avais besoin de comprendre ses intentions.

— J'ai l'impression que tu n'es pas du genre à rester les bras croisés en attendant qu'ils agissent, lui dis-je.

C'était un euphémisme. J'avais déjà eu l'occasion de constater à quel point elle pouvait être déterminée.

— En effet, admit-elle. Mais je n'ai pas non plus l'intention d'être trop impulsive. Il faut que je réfléchisse à la meilleure manière d'agir.

Je fus légèrement soulagé qu'elle veuille agir avec précaution ; mais le simple fait qu'elle veuille *agir*, m'inquiétait.

— Si tu envisages de les défier frontalement...

Si c'était ce qu'elle envisageait de faire, je voulais le savoir afin de pouvoir l'aider. L'imaginer agir seule face à sa grand-mère machiavélique et à tous les autres me faisait craindre le pire.

Elle continua de faire tourner sa nourriture dans son assiette avant de poser sa fourchette.

— Je préférerais me concentrer sur nous pour le moment, d'accord ? me dit-elle en me regardant droit dans les yeux.

Je ne discutai pas davantage, même si j'en étais tenté. Malgré mon différend avec Sebastian, j'étais habitué à être responsable des autres, celui qui apportait des réponses et donnait des directives. Mais Grace m'obligeait à tempérer ce penchant naturel, même si cela m'était difficile. Pour me faciliter la tâche, j'essayai de voir cela comme une sorte de pénitence.

Je me dis qu'elle se confierait à moi quand elle se sentirait prête, ce qui n'arriverait peut-être jamais... En attendant, je ne pouvais qu'espérer que les événements n'ébranleraient pas ma nouvelle résolution de rester en retrait.

Nous traversâmes Central Park pour rentrer à l'hôtel. D'autres couples se promenaient, profitant de la chaleur exceptionnelle pour la saison. Nous nous confondions avec eux, au moins en apparence, et je dois avouer que je trouvais très agréable de ressembler à un couple ordinaire.

Nous nous embrassâmes sous un saule près d'un étang. Elle avait un goût de soleil et de Grace. Un goût de perfection.

Lorsque nos lèvres se séparèrent enfin, elle prit ma main et la retourna dans la sienne. Du bout des doigts, elle caressa la fine cicatrice blanche qui barrait ma paume et que m'avait faite l'un des assassins de mes parents lorsque je l'avais tué, dans une tentative désespérée de sauver sa vie.

— Comment t'es-tu fait cela ? demanda-t-elle.

— Je me suis coupé en éminçant des champignons, mentis-je.

— Tu cuisines ? s'étonna-t-elle, sans même chercher à cacher son incrédulité.

— Non, admis-je. Mais j'ai vu des gens le faire...

Elle sourit, d'un air qui me parut légèrement triste. Elle repassa ses doigts sur ma cicatrice avant de plonger son regard dans le mien. Ses yeux grands et lumineux voyaient au-delà de ce que tout le monde voyait.

Portant ma main à ses lèvres, elle l'embrassa doucement. La chaleur de son souffle sur ma peau me fit tressaillir.

— Rentrons à l'hôtel, dit-elle.

CHAPITRE 42

Grace

*B*oum...

Boum...

Rrrr...

BOUM !

Je me redressai, groggy, serrant les couvertures contre ma poitrine, et regardai autour de moi. Les rideaux de la chambre étaient encore tirés, mais la lumière qui les traversait laissait penser qu'il devait être le milieu de la matinée. Je ne savais pas à quelle heure j'avais fini par m'endormir, mais je me sentais parfaitement reposée.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Les trois jours qui s'étaient écoulés depuis que j'avais rejoint Adam au Plaza avaient été une révélation. Je n'aurais pas pu souhaiter un amant plus tendre, plus passionné. Il avait été l'homme le plus attentionné au monde.

Nous avons passé presque chaque heure ensemble et j'avais le sentiment de le connaître sous un jour désormais entièrement nouveau. Petit à petit, nous baissions la garde et

nous ouvrons l'un à l'autre. Adam avait même évoqué certains souvenirs qu'il avait de ses parents, des moments heureux qu'ils avaient partagés avant la tragédie qui changea sa vie pour toujours. De mon côté, je lui racontais les stratagèmes que j'avais mis en place dans mon enfance pour éviter les événements familiaux ou, lorsque j'étais obligée d'y assister, pour me rendre invisible.

Bien sûr, tout n'était encore pas parfait – je ne m'étais toujours pas confié à lui à propos de Patrick et j'avais l'impression qu'il y avait des choses qu'il ne me disait pas –, mais nous avons fait des progrès remarquables.

Boum...

D'où venait ce raffut ?

Poussée par la curiosité – et aussi par un brin d'inquiétude –, j'enfilai un bas de pyjama et un caraco qui étaient parmi les quelques vêtements que j'étais allée chercher rapidement chez moi, et marchai jusqu'à l'endroit d'où le bruit venait.

Dans un couloir qui partait de la pièce principale de l'appartement, je poussai une porte qui donnait sur une salle de sport parfaitement aménagée. Adam s'y trouvait en compagnie d'un autre homme – jeune, extrêmement musclé, les cheveux rasés, et de qui émanait la même puissance qu'Adam.

Immédiatement, je compris qu'il ne s'agissait pas d'une séance d'entraînement ordinaire ni d'un cours d'arts martiaux. L'un et l'autre semblaient essayer sérieusement de se blesser, sinon pire. L'élégance des lieux – c'était la première fois que je voyais un gymnase avec des lustres en cristal – ne faisait que souligner cette ambiance de sauvagerie délibérée et contrôlée.

Ils semblaient aussi forts l'un que l'autre alors qu'ils se tournaient autour courbés et les bras en avant, perlant de sueur. Toute mon attention était concentrée sur Adam. Il

était à la fois cet homme que j'avais découvert à Malte – dur, impitoyable, déterminé, et parfois cruel – et cet amant merveilleux que je venais de découvrir : généreux, passionné et capable d'une profonde tendresse. Chaque jour, chaque nuit, je prenais de plus en plus conscience de l'amour que je ressentais pour lui, pour tout ce qu'il était.

Je retins mon souffle lorsque le deuxième homme tenta soudainement d'asséner à Adam un coup de poing au niveau de son visage. Adam parvint à l'esquiver de justesse. Il était sur le point de répondre lorsque son adversaire fit un pas en arrière et leva les deux mains.

— Attends, dit-il en faisant un signe de tête dans ma direction pour attirer l'attention d'Adam sur ma présence.

Adam se retourna, plantant son regard sur moi, ce qui me fit rougir de la tête aux pieds. Malgré la distance qui nous séparait et la présence de l'autre homme, une réelle intimité s'établit. Je ne pouvais pas détacher mon regard de lui.

— Je suis désolée, dis-je, me sentant soudain de trop. Je ne voulais pas vous déranger.

— Tu ne déranges pas du tout, me répondit doucement Adam en s'avançant vers moi. Je suis désolé si Jacob et moi t'avons réveillée, ajouta-t-il avec un sourire à la fois amusé, séducteur, et tellement viril...

Je jetai un coup d'œil vers l'autre homme, mais il était déjà parti. J'admire son sens de la discrétion...

— De quel sport s'agissait-il ? un mélange de plusieurs arts martiaux ?

— Pas exactement. Jacob est expert dans un système de combat au corps à corps mis au point par l'armée, répondit-il.

Il s'interrompt. Je crus qu'il allait m'en dire davantage, mais il n'en fit rien.

— J'ai besoin d'une douche. Pourquoi ne nous cherches-tu pas un endroit pour le déjeuner ? reprit-il finalement.

J'étais sur le point de suggérer de prendre une douche avec lui, mais me ravisai. Après tout, nous n'étions pas enchaînés... Et puis peut-être avait-il besoin de temps pour s'occuper de ses affaires ?

— Très bien, je vais voir ce que je peux trouver.

À la demande d'Adam, nous sortions tous les jours pour aller au restaurant, voir un film au cinéma, ou nous promener, tout simplement. La première fois que nous fûmes photographiés par des paparazzi, j'étais consternée. Lui, non. Sa désinvolture me surprit d'abord, jusqu'à ce que je comprenne qu'il s'attendait à ce que cela se produise. Il l'avait même prévu.

Je n'eus pas besoin de me connecter à Internet pour être certaine que les photos de la « princesse de l'Amérique » marchant main dans la main avec l'héritier de l'une des familles les plus anciennes et les plus riches de l'aristocratie européenne étaient devenues virales. Au fond de moi, je connaissais les conséquences de cela, mais je n'y étais pas préparée.

Je venais juste de finir de m'habiller et attendais Adam dans le salon lorsque mon téléphone portable sonna. En voyant le nom de l'appelant sur l'écran, ma gorge se serra. Un instant, j'envisageai la possibilité de ne pas répondre, mais je me ravisai, refusant de montrer un quelconque signe de faiblesse à ma famille. Ils étaient plus forts qu'une meute de loups pour détecter les proies fragiles.

— Ma chérie ! s'exclama ma mère lorsque je décrochai. Comment vas-tu ? Nous sommes inquiets de ne pas avoir de tes nouvelles... évidemment, j'imagine que tu as besoin de temps pour te remettre de cette terrible affaire.

Je serrai le téléphone plus fort et me forçai à garder mon calme. Son insensibilité était à couper le souffle, mais cela ne me surprenait finalement pas. Je savais parfaitement qu'elle garderait ses distances avec moi plutôt que de prendre le

risque de faire elle aussi l'objet de l'inévitable vengeance de Grand-mère.

D'ailleurs, peut-être plus aussi inévitable. Ou du moins reportée. Je devais reconnaître qu'Adam avait vu juste : sa stratégie pour faire croire à ma famille que je pouvais encore leur être utile fonctionnait, en tout cas pour le moment.

— J'ai été très surprise de te voir en photo avec Adam Falzon ; je ne savais pas que tu le revoyais, me dit-elle d'un ton plus timide.

— Vraiment ? Je pensais que c'était ce que vous vouliez, répondis-je d'un ton plat.

— Bien sûr ! Mais tout de même... est-ce qu'il est au courant ?

— Au courant de quoi, maman ?

— De ce qui t'est arrivé... Non, bien sûr que non. Tu n'aurais pas été assez stupide pour le lui dire. Mais quand même, ces vidéos sont tellement horribles... soupira-t-elle, trahissant le fait qu'elle était davantage irritée que peinée pour moi. Enfin, reprit-elle, il ne reste plus qu'à espérer qu'il ne le découvre jamais. J'imagine qu'il ne serait pas ravi d'apprendre que tu n'es plus aussi pure que tu en as l'air...

Mes yeux me brûlèrent. Je fis de mon mieux pour retenir mes larmes refusant absolument qu'elle m'entende pleurer. Cela ne servait à rien de m'apitoyer sur ce que je n'avais pas eu – une mère aimante, une famille soudée. Je devais faire ma vie sans eux, cela valait mieux pour moi. C'était le seul moyen pour moi d'avoir un avenir, ce que Patrick n'avait pas eu.

Le souvenir de mon cousin renforça ma résolution.

— Tu voulais quelque chose de particulier, maman ?

— Nous aimerions vous voir, toi et Adam. Ainsi que Grand-mère. Il faut que tu sois patiente avec elle. Je suis certaine qu'elle sera ravie d'apprendre que c'est sérieux entre toi et Adam...

La patience était la dernière chose que je me sentais capable de ressentir, et je ne fis rien pour le dissimuler.

— Elle devra attendre encore un peu... Adam et moi sommes très occupés.

Ma mère retint son souffle. Je compris que j'avais réussi à la choquer.

— Quoi ? Ma chérie, tu n'es pas sérieuse. Tu vas la contrarier...

Je ne voulais pas que Grand-mère me voie avec Adam. Sombre et machiavélique comme elle l'était, j'étais persuadée que, non seulement elle comprendrait qu'Adam savait ce qui m'était arrivé, mais également qu'il en était la cause.

— Fais-moi confiance, maman. Je viendrai vous voir lorsque ce sera le moment, rétorquai-je, avant de raccrocher sans lui laisser le temps de répondre.

Alors que je glissais mon téléphone dans la poche de ma jupe, je vis Adam apparaître à l'entrée du salon. Il portait un jean et une chemise blanche. Le col ouvert, les cheveux mouillés, il avait l'air... magnifique. J'eus terriblement envie de lui. Pourtant, je ne laissai rien paraître, encore sous le coup de la conversation que je venais d'avoir.

— Tu vas bien ? me demanda-t-il en s'avançant vers moi.

Dissimulant ma peine, j'esquissai un sourire que je savais peu convaincant.

— Mieux que ce à quoi je m'attendais, répondis-je. Tu veux toujours sortir ?

— Est-ce toujours nécessaire ? me demanda-t-il en prenant mes deux mains dans les siennes et me regardant droit dans les yeux.

— Non, ma famille sait pour nous. Nous sommes tranquilles pour quelque temps. Mais Adam...

Je m'interrompis, hésitant à terminer ma phrase, même si je savais que je devais lui dire.

— Tu ne pourras pas toujours me protéger, poursuivis-je. Je dois trouver un moyen de les affronter.

— Laisse-moi t'aider.

J'étais très tentée d'accepter son aide, mais je ne le pouvais pas.

— Il y a des réponses que je dois trouver, des personnes avec lesquelles je dois parler. Personne n'acceptera de m'aider si tu es avec moi, rétorquai-je.

Je pensais à Will en particulier ; je savais qu'il se méfiait d'Adam. D'autres devaient ressentir la même chose. Je ne pouvais prendre aucun risque, surtout si je voulais être certaine de réussir.

Je m'attendis à ce qu'Adam insiste, redoutant de devoir le convaincre.

— Très bien... dit-il finalement. Essayons ta méthode. Mais je vais demander à mes hommes de veiller sur toi, ce n'est pas négociable. Et tu devras me tenir au courant de tout.

Je relâchai mes épaules, sentant la tension me quitter. J'étais tellement soulagée que j'aurais pu accepter n'importe quelles conditions, mais celles-ci semblaient tout à fait raisonnables.

— D'accord, répondis-je.

Il sourit et m'attira vers lui, posant ses lèvres sur les miennes. La chaleur de son corps fit disparaître mes craintes et mes doutes. Je m'abandonnai entièrement à lui, mêlant ma passion à la sienne.

Je ne savais pas encore que je finirais par me demander comment j'avais pu être si naïve pour le croire.

CHAPITRE 43

Grace

— Quelle surprise ! me lança Will.
Il semblait ivre.

Je m'installai sur le canapé en cuir, soudain inquiète pour lui. Adam travaillait dans la pièce dont il avait fait un bureau, me laissant tout le loisir de contacter la personne qui, à mon avis, était la plus susceptible d'avoir des informations sur Patrick.

— Tu m'avais dit que tu m'appellerais, lui rappelai-je.

— Ooooh, c'était il y a quelques jours à peine. Ne sois pas si gourmande !

— Will...

— Pardon, j'ai été malpoli ? Alors *comment* vas-tu ? En pleine romance ? Falzon est-il vraiment le prince charmant que l'on dit ou tout cela n'est qu'une légende ?

C'était le problème avec la célébrité... tout le monde connaissait nos vies.

— C'est toi qui m'intéresses pour le moment, répondis-je.

Will ne répondit rien, avant de rire, ou de gémir... je n'aurais su dire.

— Je ne peux pas croire que tu aies dit ça. Cela doit être ton côté Delaney... Tu n'y peux rien : tu es une garce manipulatrice.

— Arrête ! Ni toi ni moi n'avons la vie facile en ce moment. Il faut qu'on parle.

— De quoi ?

J'entendis le son d'une bouteille contre un verre.

— De Patrick, dis-je après avoir respiré profondément pour garder mon calme.

— Quoi ? Tu ne vas pas me faire croire que tu n'as pas entendu parler de l'affaire Snowden ? Les murs ont des oreilles pourtant... toutes ces petites oreilles pointues de tous ces enfoirés qui nous gouvernent. Et toi et moi on sait très bien qui est bien placé au gouvernement, n'est-ce pas ? On sait qui tire grossièrement les ficelles...

Je l'entendis soupirer profondément et boire une gorgée.

— Tu sais, ce qu'on ne sait pas c'est uniquement ce qu'ils veulent bien cacher. C'est un nid de vipères...

Je me demandai à quel point les vipères dont Will parlait étaient venimeuses. Ned avait placé la barre très haut en matière de dépravation. Je n'étais pas sûre qu'il puisse y avoir pire que lui.

— Tu es chez toi ?

— Pourquoi devrais-je te le dire ?

Génial, il n'était pas seulement ivre, il était aussi agressif.

— Parce que je voudrais venir te voir.

— Noooooooooon ! Que dirait ton petit amoureux ? Tu sais qu'il a très très très mauvaise réputation... Il paraît qu'il n'en est pas à son premier cadavre...

— Cela n'a rien à voir avec Adam. Je veux juste te parler.

Je fus interrompue par la voix d'Adam depuis son bureau. Je ne comprenais pas ce qu'il disait, mais il était clairement

en colère. Je tendis l'oreille, mais n'entendis que « Sebastian ! », avant qu'il ne se remette à hurler.

— J'avais un faible pour toi, tu sais, me dit Will.

Je ne savais pas et je ne voulais pas le savoir. Tout ce qui m'importait pour le moment était de savoir ce qu'avait encore fait le cousin d'Adam, mais ce n'était pas le moment.

— Combien de verres as-tu bus ? demandai-je plutôt à Will.

— Pas assez. La petite sœur de Todd, la princesse dans la tour. Je me suis souvent demandé si comme Raiponce tu faisais monter les princes en lançant tes cheveux par la fenêtre, me dit-il avant de se remettre à rire.

Mais cette fois, j'eus l'impression qu'il s'agissait davantage d'un sanglot.

Je me levai et me dirigeai vers la porte. J'enverrais ensuite un texto à Adam pour lui dire où j'allais, afin que ces hommes ne courent pas dans toute la ville pour me retrouver.

— Reste avec moi au téléphone, d'accord ? dis-je à Will.

— Pourquoi, t'as peur que je me casse ?

— Non, mais tu n'es pas dans ton état normal. Je vois bien que tu as peur de quelque chose. Que s'est-il passé ?

— Les oreilles... les murs... Le plus triste, c'est que j'aime vraiment bien Todd. Je pense qu'il pourrait faire du bon travail à Washington, mais il ferait mieux de faire gaffe à lui... il pourrait bien finir sous un pont lui aussi !

Un frisson me parcourut. Patrick avait été retrouvé sous un pont. Qu'est-ce que Will savait exactement sur la mort de mon cousin ?

— D'ailleurs, si on ne fait pas gaffe, on finira tous comme ça, ajouta-t-il d'un ton morose.

— Nous pouvons les arrêter, lui dis-je en appuyant sur le bouton de l'ascenseur. Il faut juste me dire ce que tu sais.

Les portes en métal poli s'ouvrirent. Dès que je fus dans l'ascenseur, la connexion fut rompue.

— Will !

Merde ! J'allais devoir le rappeler, en espérant qu'il décroche.

Mon téléphone sonna alors que je traversai le hall de l'hôtel. Je pensai que c'était Will qui me rappelait. Je me trompai.

— Où es-tu ? me demanda Adam.

— Je vais chez un ami. J'allais justement t'envoyer un texto.

— Fais demi-tour et reviens tout de suite !

— Pourquoi, que se passe-t-il ?

— Bon sang, Grace, fais ce que je dis !

Bien sûr que non, je n'allais pas faire ce qu'il disait... Nous n'étions plus à Malte. Nous étions convenus de repartir sur de nouvelles bases. *Mais pour qui se prenait-il au juste ?*

— Non, je dois y aller. Je t'appelle quand j'ai terminé.

Je raccrochai sans lui laisser le temps de me répondre. Je me mis à trembler, mais n'en tint pas compte et m'engageai sur la Cinquième Avenue. Je devais prendre un taxi, ou le métro, mais je devais arriver chez Will le plus vite possible.

Je n'avais parcouru que quelques centaines de mètres lorsqu'un SUV noir ralentit à mon niveau le long du trottoir. Trois hommes en descendirent. Pendant quelques secondes – pas plus –, j'aurais pu réagir et m'enfuir en courant, mais, au lieu de cela, je restai figée, refusant de croire ce qui était en train de se passer.

Un homme grand, vêtu de noir, la tête rasée, et portant des gants en cuir noir me saisit.

— Je suis désolé, mademoiselle Delaney, mais j'ai des ordres, l'entendis-je vaguement me dire.

Enfin, mon instinct reprit le dessus. Je tentai de me débattre, mais je sentis la piqure d'une aiguille dans mon

cou, et n'eus plus la force de résister. Juste avant que ma vision ne se brouille, je fixai des yeux marron étrangement chaleureux. Je fus alors éblouie par une intense lumière blanche avant de sombrer dans l'inconscient.

*J*e fus réveillée par le bruit de moteurs d'avion et le parfum frais et vif de l'air conditionné. J'avais mal à la tête, mais c'était supportable. Au moins cette fois-ci, on m'avait administré moins de médicaments, pensai-je.

Y avait-il d'autres différences ? Je touchai mon corps et je fus soulagée de constater que je portais toujours les vêtements avec lesquels j'avais quitté l'appartement. C'était une réelle amélioration par rapport à la robe en jute ou la nudité...

J'ouvris les yeux doucement. La cabine dans laquelle je me trouvais était plongée dans l'obscurité, à l'exception de quelques lampes de lecture au-dessus de sièges gigantesques. Y compris celui en face de moi.

Adam était assis là, étudiant un dossier ouvert devant lui. Alors que je le regardais, l'homme à la tête rasée s'approcha de lui et se pencha pour lui parler à l'oreille. Adam écouta et acquiesça.

— Merci, Rolf. Tiens-moi au courant, lui dit-il.

Je fermai les yeux et feignis d'être toujours endormie. Mais rapidement, je n'eus plus à faire semblant : les médicaments que l'on m'avait fait prendre faisaient encore effet ; je sombrai à nouveau dans un profond sommeil.

Lorsque je repris connaissance, la cabine était inondée de lumière. Une demi-douzaine de personnes – peut-être plus ? – allaient et venaient. Le son des moteurs était différent : nous amorcions la descente.

Adam se pencha sur moi. Je retins mon souffle, résistant à l'envie de lui hurler dessus. J'étais en effet submergée par un puissant sentiment de trahison. Mais la colère que je ressentais contre moi-même était encore plus forte. Je lui avais fait confiance ; comment avais-je pu commettre une erreur aussi grossière et pathétique ?

— Monsieur, nous sommes sur le point d'atterrir.

Adam s'éloigna. Aussitôt, sa présence me manqua. Je me détestai d'autant plus.

Quelques instants plus tard, les roues de l'avion touchèrent le sol. Nous parcourûmes une courte distance avant de nous arrêter. J'entendis le sifflement de l'air lorsque la porte de la cabine s'ouvrit.

Le froid me saisit. Je me redressai.

— Doucement, me dit Adam. Tu risques d'avoir la tête qui tourne.

Je le foudroyai du regard et tentai de m'éloigner de lui, mais il resta près de moi.

— Comment as-tu pu me faire cela ? lui lançai-je avec amertume et incrédulité.

— Je ne pouvais pas risquer de te perdre, me répondit-il la mâchoire serrée.

— Mais tu m'as perdue ! Je ne te ferai plus jamais confiance !

Je perçus de la douleur dans ses yeux et crus un instant qu'il allait faire marche arrière. Mais cela ne fut qu'une nouvelle preuve de ma naïveté.

— La première fois, je t'avais enlevée par devoir, me dit Adam.

— Et cette fois-ci ?

Ses yeux bleu de glace rencontrèrent les miens. Je perçus sa détermination impitoyable, mais également les feux à peine éteints d'une passion à laquelle aucun de nous deux ne pouvait résister.

— Cette fois-ci, je t'ai enlevée pour moi.

Je savais ce que je devais dire – qu'il avait tort, qu'il ne pouvait pas faire ça, qu'il devait me laisser partir. Mais aucun mot ne me vint. Je ne résistai pas lorsqu'il m'enveloppa dans une couverture douce et chaude.

Me prenant dans ses bras, il remonta la cabine jusqu'à la sortie de l'avion. Éblouie par la lumière du jour, je plissai les yeux. L'air glacial qui me frappa le visage me fit instantanément reprendre mes esprits, et je réalisai que la couverture dans laquelle j'étais enroulée était en hermine, la fourrure des rois et des princes.

Je me blottis contre lui et observai le paysage. Ce n'était pas les collines de Malte, mais un mur de montagnes enneigées qui s'élevaient au-dessus de nous, majestueuses et triomphantes.

— Où sommes-nous ? murmurai-je.

Adam se dirigea vers la file de véhicules obscurs qui nous attendaient.

— Quelque part où personne ne pourra te faire de mal.

Je levai les yeux vers lui et observai sa mâchoire virile et sa bouche pulpeuse. Je repensai à ses lèvres sur moi, tentantes, excitantes, décidées...

— Sauf toi, lui répondis-je avec cynisme.

Il plongea son regard dans le mien.

— Non, je ne te ferai jamais mal, me dit-il doucement, avec une pointe de tristesse.



PARTIE V

CHAPITRE 44

Grace

— *J*e sais que tu m'en veux, me dit Adam, me portant dans ses bras.

Blottie contre lui, sentant son corps dur et implacable, je ne tentai même pas de répondre. Ma colère et ma déception étaient encore trop fraîches, trop vives. Les quelques jours que nous avons passés ensemble dans son appartement de l'Hôtel Plaza m'avaient fait espérer que nous pourrions dépasser les débuts difficiles de notre relation pour construire un avenir commun. Maintenant qu'Adam m'avait enlevé cette illusion, je me sentais blessée et ne pensais pas pouvoir guérir un jour.

Mon silence ne le dissuada pas. Sans s'arrêter, Adam me porta le long d'un couloir recouvert de moquette épaisse jusqu'à des portes en bois sculptées maintenues ouvertes qui donnaient dans une pièce élégante avec une vue magnifique sur les Alpes enneigées scintillant sous le soleil matinal. La beauté du décor contrastait avec mon humeur maussade.

Au centre de la pièce se trouvait un immense lit à baldaquin placé sur une estrade, et entouré de rideaux de soie bordeaux. Adam m'y déposa soigneusement. La couverture en hermine qu'il avait enroulée autour de moi dans l'avion tomba légèrement. Je la retins fermement autour de moi, dans un geste de protection naïf : Adam m'avait maintes fois prouvé qu'il ne reculait devant rien lorsqu'il s'agissait d'obtenir ce qu'il voulait.

Posant l'un de ses genoux sur le matelas, il se dressa au-dessus de moi. Son corps était magnifique et je dus rassembler toutes mes forces pour ne pas l'embrasser, malgré ce qu'il venait de me faire.

— J'étais obligé de faire cela, me dit-il.

Sa voix – basse, profonde, teintée d'inquiétude – me fit l'effet d'une caresse. Elle déclencha en moi une émotion chaude qui me noua l'estomac. Il était si proche de moi que je sentais l'odeur de son costume en laine et lin fraîchement nettoyé, mélangé au parfum frais et masculin de son gel douche. Je devinais son corps ; tous mes sens étaient en éveil. J'eus l'impression de sentir sur ma langue le goût de sa peau. Je revis nos deux corps s'unir dans cette communion parfaite qui était au-delà de la raison et des sentiments.

— Je pensais réellement ce que je t'ai dit tout à l'heure : je ne te ferai plus jamais confiance, lui dis-je en le regardant, d'un ton qui trahissait la douleur que je ressentais.

Ses yeux bleu de glace se firent plus sombres.

— Si c'est vrai, je le regretterai pour toujours. Mais cela n'y change rien. Tu es à moi. Je ne t'abandonnerai pas, me répondit-il en prenant mon menton entre ses doigts et soutenant mon regard.

— Tu m'empêcherais de partir même si je ne veux pas être avec toi ? demandai-je.

L'idée me paraissait absurde. Adam était beau comme un dieu, riche comme Crésus, et plus puissant que la plupart des

chefs d'État... il était habitué à ce que les femmes tombent à ses pieds. Pourquoi garder justement celle qui voulait à tout prix lui échapper ?

— Je ne peux pas te laisser partir, me répondit-il lentement, comme pour me faire prendre conscience qu'il pensait réellement ce qu'il disait.

Pourtant, il passa le dos de sa main sur ma joue avec une douceur inattendue. Je frémis, et je fus certaine qu'il s'en aperçut.

— Tu m'es devenue indispensable, Grace. Tu m'es aussi vitale que l'air que je respire. Ma vie sans toi ne serait qu'un champ de ruines...

Je sentis ma gorge se serrer, mais je refusai de me laisser submerger par l'émotion. J'avais compris depuis bien longtemps que les paroles importaient peu ; seuls les actes comptaient, et les siens étaient condamnables. Quelles que soient ses raisons, il n'avait pas le droit de m'enlever de mon monde et de ma vie uniquement pour satisfaire ses propres désirs. Pas une deuxième fois. Jamais d'ailleurs.

Je pouvais pardonner une fois, du moins essayer, surtout en sachant qu'il avait agi pour réparer un crime odieux et empêcher que cela ne se reproduise. Mais deux fois ? Sans s'en rendre compte, Adam m'avait aidée à me réveiller : sa manière d'agir me promettait un avenir et une vie que je ne pourrais jamais tolérer, même si, au fond de moi, j'étais parfois tentée d'y adhérer.

— Tu dois me laisser partir, lui dis-je, en priant pour qu'il m'entende vraiment. J'ai des responsabilités, des choses à faire. Il y a des gens qui dépendent de moi...

Je pensais en particulier à Will et à la dernière conversation que j'avais eue avec lui. Cela devait faire douze heures, ou plus ? Qu'avait-il dû penser en ne me voyant pas arriver chez lui alors que je lui avais dit que je venais... Ivre et désespéré comme il l'était, qu'avait-il bien pu faire ?

À ces pensées, je tentai de me lever, mais en fus empêchée par Adam qui me maintint fermement sur le lit.

— Calme-toi, murmura-t-il. Peu importe ce que tu dois faire, nous allons régler le problème ensemble. Mais pas tout de suite ; je dois régler une affaire urgente, conclut-il avant de se relever et de s'éloigner de moi.

Ne plus sentir sa peau contre la mienne était une torture qui me plongea dans une profonde colère envers moi-même. Comment pouvais-je faire preuve de tant de faiblesse ? Je me ressaisis et me redressai dans le lit.

— *Je suis une affaire urgente ! Si tu penses un seul instant que je vais accepter cela...*

Il passa une main sur sa cravate en soie bleue, de la même couleur que ses yeux, et me regarda froidement.

— Je ne le pense pas, mais cela ne change rien. Tout ce qui m'importe, c'est d'assurer ta sécurité.

Par contre, il n'avait pas l'intention de me protéger de lui ; il l'avait clairement admis. Je fus à nouveau tentée de me soumettre à lui – d'accepter tout ce qu'il avait à m'offrir, en matière de plaisir et de protection. Mais je combattis cette tentation de toutes mes forces.

— Tu n'as pas le droit de faire ça ! Ma vie m'appartient ! C'est à moi de décider ce que je veux faire, y compris des risques que je veux prendre !

En parlant de risques, j'avais conscience d'en prendre un en le défiant ainsi. Mais j'avais lutté trop longtemps pour enfin échapper au contrôle de ma famille ; ce n'était pas pour me soumettre au sien.

— Tu m'as dit toi-même que tu m'avais choisie parce que tu savais que j'étais suffisamment forte pour survivre à ce que tu comptais me faire endurer, ajoutai-je. Tu ne peux changer d'avis comme ça et me considérer tout à coup comme une petite fille fragile qui doit être protégée de tout !

C'était un coup bas de lui rappeler ce qu'il m'avait fait. Mais je ne faisais que jouer selon ses propres règles.

Son regard s'obscurcit. Je connaissais ce regard et je savais ce qu'il signifiait. Il se refermait sur lui-même, brandissant le bouclier du pouvoir et de l'autorité qu'il assumait depuis bien trop jeune, un bouclier qui avait fini par altérer sa véritable nature, tout comme le feu altère l'acier, le pliant selon la volonté du forgeron.

— Ne crois pas que je doute de ta force, dit-il enfin. Je te le prouverai la prochaine fois que nous...

J'attendis, redoutant ce qu'il allait dire et l'effet que cela aurait sur moi. Je ressentis alors soudain l'effet de son corps dans le mien ; la chaleur que provoquait en nous la passion avide et insatiable que nous ressentions l'un pour l'autre. Malgré son côté froid et distant, Adam était un homme extrêmement charnel qui avait éveillé en moi des choses que je n'avais jamais soupçonnées.

Mais cela n'était pas surprenant. Il faisait l'amour comme il faisait tout le reste, qu'il s'agisse de traverser une salle de bal ou de combattre un adversaire dans une arène. Je réalisai à quel point j'étais proche de me laisser enchaîner à lui, et cela me fit tressaillir.

— La prochaine fois que nous ferons l'amour, conclut-il.

Les larmes me montèrent aux yeux. Je me sentis grotesque, mais j'étais submergée par un sentiment amer de colère et de regret qui me rendit cinglante.

— Parce que tu crois que nous avons déjà fait l'amour ? J'ai plutôt eu l'impression que tu me baisais parce que j'étais là et que c'était facile...

Ce n'était absolument pas vrai, mais je m'en fichais : je voulais le pousser à réagir franchement, sans filtre.

Ses pommettes saillantes rougirent ; ses yeux brillèrent d'une lueur menaçante.

— On ne peut pas vraiment dire que tu sois « facile », chérie. Au contraire. Tu as bouleversé ma vie. Si j'avais plus de temps, je te rappellerais volontiers ce que cela veut dire...

Je ne sus quoi lui répondre et me réfugiai dans l'agressivité.

— Alors, va régler ton *affaire* ! dis-je en sortant une main de la couverture en hermine et en lui faisant signe de s'en aller. Mais ne t'attends pas à me trouver ici à ton retour.

Je m'attendis à ce qu'il réagisse violemment, comme il l'avait fait la dernière fois que j'avais essayé de lui échapper. Je me demandai d'ailleurs si ce n'était pas ce que je cherchais... Mais je me trompai. Il se contenta de me sourire avec une assurance toute masculine.

— Je pourrais de nouveau t'enchaîner au lit... me dit-il d'une voix sourde et profonde qui semblait venir du plus profond de lui. Mais je ne vais pas me donner cette peine. Il n'y a que deux moyens de quitter cet endroit : la télécabine avec laquelle nous sommes arrivés, qui est ultra sécurisée et surveillée par plusieurs gardes, et l'hélicoptère.

Je repensais à la télécabine que nous venions de prendre pour rejoindre le sommet éloigné de la montagne et le foudroyai du regard. De toute évidence, redescendre ne serait pas facile, mais cela ne voulait pas dire que je n'essaierais pas.

Même si Adam semblait certain que je ne le ferais pas.

— Fais comme chez toi et n'hésites pas à demander si tu as besoin de quelque chose : de la nourriture, un massage... tout ce que tu veux, me dit-il en désignant d'un signe de tête le téléphone sur la table à côté du lit. Je serai de retour le plus tôt possible.

— Ne te dépêche pas pour moi, murmurai-je alors qu'il avait déjà quitté la pièce.

Dès que la porte se referma derrière lui, je sautai hors du lit et traversai la pièce. Je tirai sur la lourde poignée dorée de

la porte et fus estomaquée de constater qu'elle n'était pas verrouillée.

Était-ce un oubli ? Adam était peut-être trop préoccupé par toutes les choses qu'il avait à faire et ne s'était pas aperçu qu'il n'avait pas verrouillé la porte ? J'aurais été ravie qu'Adam puisse lui aussi commettre des erreurs, mais j'abandonnai très vite cette possibilité. En réalité, il était tellement persuadé que je ne pourrais jamais quitter sa maudite montagne qu'il n'avait même pas pris la peine de verrouiller la porte.

Un instant je pensais courir derrière lui et lui demander à nouveau de m'écouter, mais je renonçai, réalisant à quel point cela serait inutile. Je devais prendre les choses en main.

Mais avant tout, j'avais besoin de me rafraîchir. Une porte se trouvait en face du lit. Je l'ouvris, et découvris une salle de bains spacieuse et somptueusement équipée. Mon reflet dans le miroir au-dessus du lavabo – le teint pâle et les yeux creusés – m'accabla. Détournant le regard, je pris le temps d'observer les articles de toilette qui étaient posés sur le rebord en marbre : un blaireau au manche recouvert de cuir sombre, à côté d'un rasoir assorti, une boîte en bois poli à l'intérieur de laquelle se trouvait un savon à barbe dont le parfum, familier, fit naître en moi une vague de désir intense...

Rapidement, je posai la boîte et retournai dans la chambre. Un rapide coup d'œil dans la garde-robe confirma mes soupçons : une rangée entière de costumes et de chemises sur mesure, des vêtements pour homme plus décontractés...

Même s'il savait combien j'étais en colère et contrariée, Adam n'avait pas jugé bon de m'accorder l'intimité d'une chambre d'amis. Au contraire, il avait eu l'arrogance de m'emmener directement dans son propre lit. Son insolence

ne fit que renforcer ma résolution. Sans attendre davantage, j'ouvris la porte et sortis de la pièce.

CHAPITRE 45

Grace

*J*e venais de parcourir une dizaine de mètres dans le couloir qui menait au large escalier en colimaçon lorsque je vis l'homme au crâne chauve et luisant qui le montait. Il faisait la même taille qu'Adam, mais était plus âgé de plusieurs dizaines d'années.

Je m'arrêtai net, figée par le souvenir de ce que j'avais mis de côté dans mon esprit depuis mon réveil dans l'avion. Les gants de cuir noir, l'aiguille me piquant dans le cou, et la voix que j'avais entendue avant de sombrer dans l'inconscient.

« Je suis désolé, mademoiselle Delaney, mais j'ai des ordres ».

Je l'avais revu dans l'avion et avais pris le temps de mieux l'observer, comprenant que c'était à lui qu'Adam avait confié le soin de m'enlever.

— Vous êtes Rolf, lui lançai-je malgré moi.

Face à l'homme dont la nièce et le neveu, ainsi que le beau-frère, étaient décédés à cause de ma famille, je me

sentis mal à l'aise.

Le public voyait les Delaney comme un clan charismatique et brillant, dévoué au service de la nation. En réalité, nous étions prêts à tout pour protéger notre richesse et notre pouvoir, y compris à tuer.

Instinctivement, je fis un pas en arrière. Malheureusement, il n'y avait aucune issue me permettant de fuir, et encore moins de dissimuler la honte et la culpabilité que je ressentais et qui menaçaient de me consumer. À ce moment-là, Rolf aurait pu me dire tout ce qu'il voulait ; je ne lui en aurais pas tenu rigueur.

Il s'arrêta en face de moi. Il avait une allure militaire, incarnant la force et l'autorité. Le costume gris foncé qu'il portait semblait aussi net et ordonné qu'un uniforme. Je me souvins alors de ce qu'Adam m'avait dit à propos du rôle que cet homme avait joué dans sa vie et de tout ce qu'il lui devait.

— Excusez-moi, me dit-il. Je ne voulais pas vous surprendre.

Sa réponse me troubla : cela n'avait aucun sens de la part d'un homme qui avait toutes les raisons de me détester. Pourtant, je ne vis aucune haine dans son regard. Au contraire, il semblait réellement désolé d'avoir pu me déranger.

Sa bienveillance ne fit que renforcer mon sentiment de culpabilité qui était difficilement soutenable.

— C'est à moi de m'excuser, répondis-je en rassemblant tout mon courage. Pour votre sœur, son mari, leurs enfants...

Ma voix tremblait. Aucun mot ne pouvait suffire à exprimer le dégoût que m'inspiraient tous les membres de ma famille.

— Vous n'avez rien à voir avec ça, mademoiselle Delaney. Au contraire, vous aussi êtes victime de cette situation, rétorqua Rolf.

Sa réponse me surprit ; me choqua même... Et je rougis en réalisant qu'il devait savoir ce qui s'était passé entre Adam et moi, ma captivité, la cellule, et tout le reste. Pourtant, Rolf ne semblait exprimer ni mépris ni pitié. Je ne perçus en lui que de la compréhension.

S'était-il comporté de la même manière avec Adam lorsqu'il était enfant, dévasté par la mort de ses parents ? Et lorsque, adolescent, il avait cherché à se venger de la manière la plus sanglante qu'il soit ? Si tel était le cas, j'imaginai volontiers à quel point ce soutien avait dû être précieux pour Adam.

Cela m'encouragea à lui poser la question que me brûlait les lèvres.

— Comment va votre sœur ?

Rien n'aurait pu réparer ce qui s'était passé, mais Adam m'avait dit que la mort de mon oncle avait été un soulagement pour elle. Mais il était trop tôt pour savoir si elle retrouverait le désir de vivre.

— Clara fait de son mieux pour essayer de vivre avec ce qui s'est passé, déclara Rolf. Savoir que l'homme responsable de l'accident est aujourd'hui mort l'aide beaucoup.

À la fois reconnaissante et soulagée qu'il accepte de discuter avec moi d'une question aussi douloureuse, j'osai faire un pas de plus.

— Elle ne connaît pas les circonstances de la mort de Ned, n'est-ce pas ?

J'espérais que non. En tant que mère endeuillée par la perte de ses enfants, je ne pouvais pas imaginer comment elle réagirait si elle apprenait que Grand-mère avait tué son propre fils, son « bébé », plutôt que de le laisser punir par d'autres. C'était une preuve de plus de la folie dont souffrait ma famille, un nœud de vipères dans lequel se mêlaient plusieurs générations de monstres.

— Je n'ai pas jugé utile de le lui dire, répondit Rolf. Il lui suffit de savoir qu'il est mort. Elle est rassurée par le fait qu'il ne pourra plus faire de mal à qui que ce soit.

Je partageai le soulagement de la sœur de Rolf, même si je savais que le danger que représentait ma famille était toujours aussi grand. Mais j'étais déterminée à y faire face afin de faire toute la lumière sur la mort de mon cousin Patrick. Si Will disait juste, Patrick avait été tué, car il savait des choses qui menaçaient Grand-mère et les autres.

Savoir ce que Patrick avait découvert était sans doute le seul moyen de les empêcher de continuer de faire du mal. Mais pour cela, il fallait que je quitte cette montagne et la Suisse.

— Il faut absolument que je parle à Adam, dis-je.

— Malheureusement, il est occupé pour le moment. Il m'a demandé de vous faire visiter les lieux, si cela vous convient.

Comme si j'étais une invitée, et non une prisonnière, et lui rien d'autre qu'un hôte ayant un peu de retard ? La colère me hérissa les poils. Adam connaissait la situation aussi bien que moi ; il avait simplement décidé de ne pas en tenir compte, comme il le faisait avec tout ce qui pouvait l'empêcher de faire ce qu'il voulait.

J'eus envie de hurler, mais me ressaisis. Rolf ne me dirait certainement pas comment m'échapper, mais il pouvait peut-être me fournir quelques indices utiles, en commençant par la raison pour laquelle nous avons quitté New York.

— Je vous remercie de cette proposition ; je serais en effet ravie de découvrir le château. Quant à Adam, je comprends qu'il a certainement des priorités, la... euh, la *situation* étant ce qu'elle est, ajoutai-je timidement.

Rolf me regardait droit dans les yeux. Son expression était insondable. Je ne savais absolument pas ce qu'il pensait.

— C'est malheureux, bien sûr. Toutes les parties raisonnables considèrent que l'affaire est réglée, finit-il par me répondre.

Encouragée par le fait qu'il accepte de m'en dire autant, je décidai d'en savoir un peu plus.

— Mais elle ne l'est pas...

— Non, mais rassurez-vous ; où que soit Sebastian, il doit être très seul. Le respect de la tradition est profondément ancré dans la famille Falzon. Son propre père l'a dénoncé.

Sebastian ! Mon cœur se mit à battre à toute allure en repensant au duel qui l'avait opposé à Adam, dans un combat qui semblait appartenir à un autre temps et qui, pourtant, était le seul moyen que la famille Falzon utilisait pour régler ses problèmes. En un instant, tout me revint en mémoire : l'odeur du sang absorbé par le sol desséché, la chaleur du soleil brûlant, les grognements d'Adam et Sebastian et les murmures de leur famille attendant la mort de l'un d'entre eux. Je fus terrorisée à l'idée que quelque chose puisse arriver à Adam.

Je pris une profonde inspiration et me forçai à me concentrer sur le moment présent. Une partie de ce que Rolf me dit ne sonnait pas juste. Je me souvins de la conversation que j'avais entendue entre Sebastian et son père. Le vieil homme m'avait semblé encore plus avide de pouvoir que son fils. Je ne pouvais pas croire qu'il céderait si facilement.

Rolf se décala pour me laisser passer devant lui dans les escaliers. Alors que nous descendions vers le rez-de-chaussée, j'hésitai à poser davantage de questions. J'avais mes propres problèmes à régler – notamment la perte de confiance que j'avais en Adam –, mais, dans le même temps, je n'arrivais pas oublier ce que j'avais entendu, et ne pouvais m'empêcher de penser que quelque chose n'allait pas.

— Je comprends l'importance de la tradition, mais nous sommes au vingt-et-unième siècle. J'imagine que Sebastian

n'est pas le seul à vouloir tourner le dos au passé... Étant donné l'importance des enjeux, j'espère qu'Adam ne tiendra pas pour acquise la loyauté des membres de sa famille, dis-je lorsque nous arrivâmes dans le vaste hall d'entrée.

Rolf me regarda fixement. Je soutins son regard.

— Vous allez vite vous apercevoir que monsieur Falzon prévoit toutes les éventualités me dit-il avec ce qui semblait être un léger sourire.

— Celles qui sont prévisibles, corrigeai-je doucement. Personne ne peut anticiper tout ce qui peut arriver.

— C'est vrai, concéda Rolf. Les actions de Sebastian suscitent quelques inquiétudes. Notamment en raison du fait qu'il est certainement au courant de votre relation avec monsieur Falzon.

Je fus parcourue d'un frisson. Je me souvins de ce moment, à Malte, lorsque Sebastian avait levé les yeux dans ma direction alors que je me trouvais dans la tour. Je ne doutais pas qu'il m'avait vue, mais avait-il eu le temps de me reconnaître ?

— Pourquoi le serait-il ?

— Ce n'est un secret pour personne. Les photos de vous deux ont fait la une des journaux ces derniers jours.

Je rougis en pensant à l'image que nous avons dû donner à New York. Un couple amoureux, se promenant main dans la main, sans se soucier du reste du monde.

— Pourquoi Adam ne m'en a-t-il pas parlé ?

— À quel moment avez-vous discuté de la situation ? me demanda Rolf en arquant un sourcil.

Je rougis encore davantage. Je ne l'avais pas dupé un seul instant ; il savait parfaitement qu'Adam ne m'avait rien dit. J'en fus à la fois soulagée et gênée.

— J'aurais dû me douter qu'on ne vous dupait pas si facilement, lui dis-je en m'excusant.

Il haussa les épaules, comme pour mieux me faire comprendre qu'il ne m'en voulait pas.

— Vous n'avez pas eu le temps de discuter de quoi que ce soit. Tout a été trop vite.

— Cela n'explique pas pourquoi il vous a laissé le soin de m'expliquer les choses.

— Il n'a aucune idée de ce que je suis en train de faire, répondit Rolf. Ce que je vous dis est de ma propre initiative.

Il me regarda dans les yeux, comme pour mieux souligner l'importance de ce qu'il s'apprêtait à me dire.

— Pour le moment, il doit se concentrer sur Sebastian. Pour le bien de tout le monde, y compris le vôtre. Il sait cela, même s'il aimerait qu'il en soit autrement.

Nous traversâmes une galerie remplie d'œuvres d'art qui, en d'autres circonstances, auraient retenu toute mon attention. Mais dans la situation que j'étais en train de vivre, je n'en remarquai aucune, sauf une. Mon regard se posa sur un portrait d'Éros chevauchant une moto dans un décor sombre et urbain. Le petit chérubin semblait tout droit venu de l'enfer alors qu'il s'apprêtait à lancer une flèche d'amour avec son arc.

Je me souvins alors que les parents d'Adam avaient été des collectionneurs d'art, en particulier d'art moderne.

— Adam a-t-il vécu ici lorsqu'il était enfant ? demandai-je.

La question m'échappa et je m'en voulus de ne pas m'être empêchée de la poser. Je devais rester concentrée sur mon retour à New York. Je n'avais aucune envie d'être à nouveau enfermée, quels que soient la complexité de mes émotions et l'apparent changement de circonstances.

Rolf acquiesça.

— Tout à fait. D'ailleurs, c'était sa résidence préférée parmi celles appartenant à sa famille.

— Pourquoi ? demandai-je en continuant de regarder le chérubin diabolique.

— Il adore le ski.

La réponse me surprit. Je m'étais attendu à une explication plus pragmatique, en lien avec l'immense richesse des Falzon et la nécessité de la protéger. Mais peut-être que Rolf souhaitait rester discret.

— Rien à voir avec les banques suisses ?

Il sourit avec un soupçon de nostalgie.

— Les banques suisses étaient un argument à l'époque où la richesse était libellée en or ou en devises. Maintenant qu'il s'agit d'électrons ou même tout simplement d'informations, il vaut mieux gérer autrement.

Il n'avait pas besoin de m'en dire davantage. De ce que j'avais vu de la gestion financière de ma propre famille, j'avais compris que tout le monde essayait d'exploiter les failles du système.

— Le véritable avantage de cet endroit, c'est surtout sa position défensive, reprit Rolf en m'invitant à franchir la porte qui donnait sur un balcon au bout de la galerie.

Ce faisant, je compris immédiatement ce qu'il voulait dire. J'eus le sentiment que le sol se dérobaît sous mes pieds... Perché au sommet d'une montagne, le château surplombait le vide dans lequel se fondaient les ombres des falaises alentour. Je n'avais jamais eu le vertige... jusqu'à ce moment-là. Je ne savais pas si c'était le choc d'avoir été à nouveau enlevée par Adam, la douleur qui me serrait le cœur, ou simplement le fait qu'il y ait moins d'oxygène compte tenu de l'altitude, mais j'eus un étourdissement.

Néanmoins, je pris la peine de contempler le paysage autour de moi. La vue était à couper le souffle. Les Alpes étaient majestueuses, bien sûr, comme toujours. Mais le château lui-même, semblant prendre racine dans la roche pour s'élever de manière majestueuse jusqu'au ciel, était

encore plus impressionnant. Des fanions arborant le blason des Falzon attachés aux tourelles flottaient au vent. Les rayons du soleil couchant se reflétaient dans les vitres des fenêtres à meneaux. On aurait dit un château de conte de fées, et peut-être qu'il l'était, en quelque sorte. Mais...

— Le château est en pierre noire ? m'étonnai-je.

— Cette montagne contient beaucoup d'obsidienne, acquiesça Rolf.

Cela expliquait la lumière froide, presque métallique, qui émanait des murs extérieurs du château. J'imaginai ce à quoi il devait ressembler chaque matin et chaque soir : un joyau renfermant les feux d'un enfer gelé... Un frisson me parcourut. Tout me paraissait irréel, ce qui devait être normal compte tenu de l'endroit où je me trouvais et la manière dont j'y avais été emmenée.

Une question m'obsédait. Je redoutais de la poser, mais je brûlais de connaître la réponse. Finalement, je n'y tins plus.

— Qu'est-il arrivé aux parents d'Adam ?

Je ne sais pas si Rolf fut surpris par ma question ; en tout cas, il n'en montra rien.

— Ils ont été tués, loin d'ici, alors qu'ils étaient sur leur yacht en Méditerranée, répondit-il simplement.

— Qui les a tués ?

Pourquoi voulais-je savoir ? Je devais plutôt me concentrer sur le fait de partir, de mettre de la distance entre moi et l'homme qui avait brisé ma vie, et de trouver un moyen d'avancer sans lui.

Pourtant, j'attendais la réponse. Adam avait exécuté les responsables de la mort de ses parents, en traquant jusqu'au dernier d'entre eux, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent. Il n'avait pas pu faire cela sans l'aide de Rolf ou, en tout cas, sans que ce dernier soit au courant.

— Avec le niveau de richesse et de pouvoir qu'ont les Falzon depuis si longtemps, déclara Rolf, il y a peu de rivaux.

Mais il en existe : d'autres familles, dans d'autres endroits du monde. L'un d'eux en particulier a commandité leur meurtre.

La réponse de Rolf éveilla ma curiosité ; je savais que plusieurs alliances pouvaient se former au sein d'une même famille, et au-delà.

— En particulier ? Cela veut donc dire que quelqu'un d'autre voulait également leur mort ?

Il posa rapidement ses yeux sur moi, puis détourna le regard.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

Mais il ne le nia pas non plus... Je frissonnai. Le soleil brillait toujours, mais je me sentais comme s'il avait disparu, plongeant le château aux murs noirs dans une obscurité encore plus profonde.

— J'imagine que les Falzon avaient pris des précautions pour assurer leur sécurité, dis-je. Comment un tel drame a-t-il pu se produire ?

— Il y a eu des failles, mais on ne sait encore pas exactement pourquoi...

Après tant d'années ? J'étais pourtant certaine qu'Adam avait mené une enquête très approfondie ; comment des zones d'ombres pouvaient-elles subsister ? Certains secrets devaient être profondément enfouis...

— Je ne peux pas croire qu'Adam ait renoncé à découvrir la vérité, repris-je.

Rolf soupira.

— Il n'a pas renoncé, mais il a dû continuer à avancer malgré tout. Ses responsabilités envers la famille et tous ceux qui la servent l'ont obligé à mettre sa quête entre parenthèses.

Il n'avait pas besoin de me dire jusqu'où Adam était prêt à aller pour faire ce qu'il considérait être son devoir. Je le savais déjà parfaitement.

— Et maintenant, ce problème avec Sebastian...

Rolf haussa ses larges épaules comme pour signifier que toute cette histoire n'était pas très grave. Pourtant, son regard indiquait clairement qu'il était plus inquiet qu'il ne voulait le laisser paraître.

J'en comprenais aisément la raison. La déloyauté de Sebastian avait dû raviver la douleur de trahison et la rage qu'Adam portait en lui depuis son enfance. Adam pouvait canaliser cette douleur et cette rage de la manière la plus productive possible pour mettre définitivement fin à la menace que représentait son cousin. J'éprouvai de la sympathie pour cela, en particulier car j'étais moi-même confrontée à la trahison de ma propre famille.

Mais cela risquait également de l'affaiblir, le poids des émotions et des souvenirs étant trop lourd à supporter. Cette pensée me fit frissonner et j'enroulai mes bras autour de moi. Le soleil réchauffait le balcon, mais il ne pouvait rien contre le froid glacial qui s'était emparé de moi.

CHAPITRE 46

Grace

— *Will* !

Ma voix trembla de soulagement en entendant Will à l'autre bout du fil. Je m'assis rapidement sur le bord du lit pour discuter plus confortablement.

De l'autre côté de la pièce, la porte du dressing était ouverte. En mon absence, quelqu'un avait rangé mes vêtements parfaitement en ordre à côté de ceux d'Adam. Cela n'était que le énième rappel du pouvoir d'Adam, d'autant plus puissant qu'il semblait naturel, voire inévitable. Il avait voulu que je sois dans son château : j'y étais ; il voulait que nous ayons l'apparence d'un couple normal : ce fut fait. Que voudrait-il ensuite ?

— Salut ! répondit Will, d'une voix enrouée.

Il semblait méfiant et pas particulièrement enchanté d'avoir de mes nouvelles.

Malgré tout, je ne pus cacher mon inquiétude.

— Est-ce que tu vas bien ?

— Je vais comme quelqu'un qui a une gueule de bois spectaculaire. Il faut dire qu'hier j'ai vraiment abusé. Je crois que tu m'as appelé d'ailleurs ? Je suis désolé si j'ai dit quelque chose de déplacé. J'étais complètement bourré.

— Tu ne te souviens vraiment pas de ce que tu m'as dit ? demandai-je, étonnée.

Je n'avais pas envisagé cette possibilité, et je n'étais d'ailleurs pas certaine de le croire.

— Non vraiment pas ; j'étais vraiment cuit, m'assura-t-il. Quoi de neuf alors ?

— J'ai fait un voyage, disons... inattendu.

Je ne voulus pas lui en dire davantage, pas pour le moment, et lui donner l'occasion de changer de sujet.

— C'est pour ça que je ne suis pas allée chez toi. Mais je suis inquiète pour toi. Et à propos de Todd, ce que tu m'as dit...

— Peu importe ce que j'ai dit. Tout va bien.

Je compris, à la rapidité avec laquelle il me répondit, qu'il se souvenait parfaitement de ce qu'il m'avait dit. Je décidai de l'obliger à me dire la vérité.

— Non, tout ne va pas bien, lui dis-je en serrant le téléphone. Todd est-il en danger ?

Je ne connaissais pas bien mon frère. Il avait quitté la maison pour ses études lorsque j'étais toute petite. Mais il était mon frère. Je ne supportais pas l'idée qu'on puisse un jour le retrouver mort sous un pont comme Will l'avait laissé entendre. Ni lui, ni qui que ce soit d'autre d'ailleurs...

Sobre, Will était beaucoup moins disert.

— Quel danger ? Ses groupies politiques ? Il en a un paquet ! s'ils vont tous voter, on est sûrs de gagner...

— Tu sais très bien que je ne parle pas de cela. Je veux que tu me dises pourquoi tu m'as dit tout ça hier.

Il se tut assez longtemps pour que je me demande s'il avait raccroché.

— Une journaliste a posé des questions gênantes à Todd hier. Elle voulait savoir si la rumeur selon laquelle la Fondation Delaney recevait de l'argent de gouvernements étrangers et certains avantages en échange de faveurs politiques était vraie.

— Je ne savais même pas qu'une telle rumeur circulait, répondis-je. Je n'aurais jamais imaginé que cela soit possible d'ailleurs : les secrets de la famille sont très protégés et je m'étonne qu'une simple journaliste ait pu y avoir accès...

— Évidemment, dit Will. Personne n'est assez fou pour porter une telle accusation contre ta famille, même de manière anonyme. En tout cas pas sans preuves incontestables. C'était un piège, destiné à le prendre au dépourvu pour le pousser à révéler des informations compromettantes.

— Et il s'est laissé prendre ?

Ce n'était pas le genre de mon frère. Il était trop intelligent et ambitieux pour tomber dans un piège aussi grossier.

— Bien sûr que non, me rassura Will. Il a noyé le poisson en parlant du travail formidable accompli par la fondation. Cela aurait pu être la fin de l'histoire s'il n'en avait parlé à un sbire de la famille sous le coup de la colère. Du coup, une de ses apparitions publiques a été annulée et il a été convoqué par votre chère grand-mère... Elle lui a passé un sacré savon, lui rappelant son devoir de loyauté envers la famille, qu'il devait être reconnaissant de tout ce qui était fait pour lui, qu'il devait rester concentré sur son objectif, etc., etc. Il m'a dit qu'il ne l'avait jamais vue aussi en colère.

Je savais que Grand-mère avait toujours été lunatique. En une seconde, son dédain glacial pouvait se transformer en une fureur éclatante. Je frémis en pensant à quel point son humeur devait être exécration après qu'elle ait été forcée de tuer elle-même son « bébé ».

— Comment sais-tu tout cela ? demandai-je.

— Parce qu'après sa soufflante, ton frère a eu besoin de se confier à quelqu'un. Et c'est tombé sur moi... Nous sommes sortis, initialement pour ne boire qu'un verre ou deux. Et puis...

Je connaissais la suite : ils avaient bu beaucoup plus que prévu. Je me fis la réflexion que Will était toujours dans les parages lorsqu'un Delaney avait besoin de quelque chose. C'était utile pour nous, mais également pour lui... Jusqu'à maintenant.

— Qu'est-ce que Todd a dit d'autre ?

— Rien... du moins, après avoir déçu, je réalise que ce n'était rien d'important. Je suis désolé si je t'ai inquiétée.

— Dis-moi quand même, l'exhortai-je.

Il se tut à nouveau. J'en fis de même, déterminée à attendre aussi longtemps qu'il le faudrait pour obtenir une réponse.

Will avait beaucoup de qualités, mais la patience n'en faisait pas partie...

— ça te servirait à quoi de savoir ? finit-il par demander brusquement.

J'hésitai, ne sachant pas à quel point je pouvais être honnête avec lui. Je n'avais encore dit à personne ce que j'avais découvert sur la mort de Patrick. D'abord parce que je pensais que cette information était trop dangereuse pour être partagée, mais surtout parce que je ne savais pas à qui me fier. Celui en qui j'avais le plus confiance en ce moment était Adam, mais cela était extrêmement étrange et déroutant au vu des circonstances.

— Hier, tu m'as dit que nous devons tous faire attention, à commencer par Todd, si nous ne voulions pas être retrouvés morts sous un pont comme Patrick, dis-je finalement doucement.

— Bon sang, Grace, j'étais ivre ! Ne prends pas au sérieux ce que je t'ai dit...

Je ne le crus pas un instant. Au contraire, j'étais persuadée que l'alcool n'avait fait que rendre Will plus libre de révéler ses craintes les plus profondes et les plus sombres. Il refusait simplement de les avouer maintenant qu'il était redevenu lui-même. Je ne lui en voulais pas, mais je décidai de le pousser dans ses retranchements.

— Tu penses toi aussi qu'il y a quelque chose qui cloche dans la version officielle de la mort de Patrick, n'est-ce pas ? le défiai-je. Tu as commencé à m'en parler il y a quelques semaines, en me disant qu'il avait un don pour analyser les situations, mais qu'il ne savait pas à quel moment s'arrêter. Todd aurait-il dit quelque chose qui t'a fait penser cela ?

Will gémit.

— Dire que je pensais que tu étais une femme calme et apaisante. Tu n'abandonnes jamais en fait !

— Cela t'étonne ? Je suis une Delaney, je te rappelle. Même si je préférerais que cela ne soit pas le cas, rétorquai-je. Tu regardes des films d'horreur ? lui demandai-je ensuite avant qu'il n'ait le temps de répondre.

— Quoi ? Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que dans tous les films d'horreur il y a toujours une personne innocente qui décide de ne pas faire ou dire quelque chose. Et à ce moment-là, on sait que c'est elle qui sera la prochaine à mourir.

Will soupira. Je compris que je venais de marquer un point.

— Je t'ai vraiment sous-estimée, n'est-ce pas ?

— Tu n'es pas le premier, murmurai-je dans un souffle.

Ma famille m'avait en effet toujours sous-estimée. Mais cela n'est pas uniquement de leur fait : je me sous-estimais moi-même. Finalement, c'était Adam qui croyait le plus en moi ; il avait toujours pensé que j'étais assez forte pour

supporter ce qu'il avait prévu de me faire endurer. Quelle ironie de penser que c'était mon ravisseur qui avait le plus de respect pour ma personne.

Je fus blessée en pensant que cela semblait pourtant ne plus être vrai, en tout cas pas lorsqu'il s'agissait de faire face à la menace de Sebastian.

Will m'interrompit, m'empêchant de m'apitoyer sur mon sort.

— Tu as gagné, dit-il, je vais tout te dire. Mais je te préviens, tu vas être déçue... Tu sais que la femme de Todd, Carla, travaille pour la fondation ? Et que Patrick a fait un stage là-bas l'été avant sa mort ?

— Oui, bien sûr.

J'avais d'ailleurs failli y travailler moi aussi. La fondation était l'un des lieux de prédilection de Grand-mère pour placer les membres de la famille qui avaient besoin ou désiraient travailler en leur donnant l'illusion qu'ils faisaient quelque chose d'utile.

— Todd m'a dit qu'il y a un an, juste après la mort de Patrick, Carla lui avait confié que ton cousin avait piqué une énorme colère à propos de quelque chose qu'il avait découvert à la fondation, poursuivit Will. Carla a affirmé qu'elle ne savait pas de quoi il s'agissait, mais Todd pense que la réaction excessive de votre grand-mère à la question de la journaliste veut peut-être dire que Patrick avait découvert quelque chose de louche. Du coup, il a peur que quelque chose surgisse qui pourrait nuire à sa campagne.

Je reconnaissais bien là mon frère : Grand-mère craignait qu'il perde de vue son objectif, mais, en réalité, il ne vivait que pour ça.

— Or, tu penses que cela pourrait signifier quelque chose de bien pire ? demandai-je.

Il soupira.

— Encore une fois, j'étais saoul. Cuit. Torché. Quand je me suis réveillé ce matin, j'ai réalisé que ma réaction était exagérée... très exagérée. Patrick se confiait à moi de temps en temps. Sûrement parce que j'étais extérieur à la famille et que lui aussi avait l'impression de ne pas faire partie du clan. Je savais qu'il cherchait quelque chose, mais je ne savais pas du tout ce que c'était. Si c'est ce que je crois, cela n'a rien à voir avec sa mort.

— Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

— Mais c'est évident, Grace... si je n'avais pas été totalement ivre hier, je l'aurais compris.

— Alors explique-moi !

— Okay : si ta famille utilise réellement sa fondation pour échanger des faveurs avec des dictateurs, des criminels de guerre, qui que ce soit, dis-toi que toutes les preuves sont si profondément enfouies qu'il serait impossible de les retrouver. C'est comme si elles n'existaient pas. Cela veut dire que Patrick n'aurait pas pu être une menace pour eux, quoi qu'il ait pu imaginer. J'ai longtemps pensé, comme toi, que la version officielle de son décès n'était pas la bonne. Mais si ta famille a menti sur les circonstances de sa mort, c'est sûrement uniquement pour épargner sa mémoire.

Croyait-il vraiment à ce qu'il était en train de me dire ou tentait-il de s'en convaincre pour échapper à une réalité trop terrifiante ?

Je connaissais la réponse à cette question. Je réalisai alors que, si j'avais cru que Will aurait pu m'aider à découvrir la vérité sur la mort de Patrick, il ne serait en réalité d'aucune aide, sauf à m'avoir mise sur la piste de la fondation. J'eus la gorge nouée par la déception.

— Fais quand même attention à toi, parvins-je à dire malgré ma peine. Todd t'en a dit plus qu'il aurait dû. Lui ne risque pas grand-chose : il a de la valeur pour la famille, car

il est sur le point d'entrer au Congrès. Mais ce n'est pas ton cas.

Même si Will était fidèle à la famille, au point de faire l'impasse sur ses soupçons, il n'était qu'un pion. Le mieux qu'il pouvait lui arriver était d'être simplement d'être utilisé, mais il risquait fort d'être sacrifié lui aussi.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Ta grand-mère m'aime bien.

Soudain, je ressentis sur mes épaules tout le poids de ce qui s'était passé ces dernières vingt-quatre heures. Je n'eus pas le courage ni la force de rappeler à Will que Grand-mère n'aimait les gens que tant qu'ils faisaient ce qu'elle voulait. Mais même dans ce cas, son affection ne durait jamais longtemps. La loyauté envers la famille devait sans cesse être renouvelée.

— Je sais à quel point tu aimais Patrick, reprit Will plus doucement. Il vaut peut-être mieux que tu t'éloignes un peu de tout ça le temps de faire un peu ton deuil. C'est bien que tu sois... où déjà ?

— En Suisse.

Il était inutile de lui cacher la vérité. Lui s'était montré honnête envers moi, du moins pour le moment.

— Avec Adam.

Je savais ce que Will pensait d'Adam et, depuis son appel de la veille alors qu'il était ivre, je savais aussi ce qu'il ressentait pour moi. Je m'attendis à une réponse cinglante... Mais il sembla juste résigné.

— Ta famille est au courant ?

Je repensai à l'excitation de ma mère lorsqu'elle avait appris que je « revoyais » Adam. Si elle avait su la vérité sur ce qu'il m'avait fait, aurait-elle été aussi enthousiaste ? Même si cela me faisait mal, je devais voir la réalité en face : la seule personne qui se souciait vraiment de mon bien-être était Adam.

— Je ne pense pas qu'ils sachent que nous avons quitté la ville, répondis-je. Je préférerais qu'ils ne l'apprennent pas.

— Tu peux compter sur moi, je ne leur dirai rien. Mais Grace... prends soin de toi. D'accord ?

Je le lui promis, même si je ne savais pas si j'allais en être capable... Après avoir raccroché, je restai assise sur le lit et tentai de réfléchir à ce que je devais faire ; en vain. Ma conversation avec Will m'avait laissé un sentiment de profonde solitude et de vulnérabilité.

Les larmes me montèrent aux yeux, mais je les chassai aussitôt. Je devais absolument garder mes émotions sous contrôle. Je décidai de prendre un bain pour rassembler mes esprits. Je me levai et me dirigeai vers la salle de bain dans laquelle j'avais aperçu, plus tôt, une grande baignoire.

Dès que j'entrai dans l'eau fumante, mes muscles se détendirent instantanément. Je m'allongeai avec un soupir de soulagement. J'avais pris soin de fermer la porte de la salle de bain à clé ; je n'avais pas vu Adam depuis de nombreuses heures, et n'avais aucune intention de le laisser interrompre ce moment de détente – même si une partie de moi aurait souhaité le contraire...

En effet, je ne pouvais m'empêcher de penser à lui. Je me souvins de nos quelques jours passés à New York, et la manière dont il m'avait demandé que nous soyons ensemble, révélant ainsi le côté vulnérable de sa personnalité que je ne lui connaissais pas. Pour la première fois depuis notre rencontre, il avait semblé me laisser le choix.

Ma gorge se serra alors que je respirai l'odeur de l'huile au jasmin que j'avais versée dans l'eau du bain. Plutôt que de me relaxer, ce parfum me rappelait la passion que nous avions vécue avec Adam... intense, impérieuse, et en même temps si tendre... Plus j'essayai de ne pas y penser, plus les images me revenaient en mémoire. Finalement, incapable de me détendre, je sortis du bain. Enveloppée dans un immense

peignoir blanc que je trouvai soigneusement plié sur une étagère à côté de la baignoire, je retournai dans la chambre.

J'avais faim. Plus tôt, Rolf m'avait proposé un déjeuner, mais j'avais refusé, trop contrariée pour pouvoir avaler quoi que ce soit. Ma colère n'était pas vraiment retombée, mais je devais absolument manger quelque chose.

Mon regard se posa sur le téléphone à côté du lit. Adam m'avait dit de ne pas hésiter à l'utiliser pour quoi que ce soit... Je saisis le combiné et une jeune femme me répondit aussitôt, comme si elle avait guetté mon appel.

— Bonjour mademoiselle Delaney ! Désirez-vous quelque chose ?

Elle parlait avec un léger accent suisse et semblait à la fois très professionnelle et attentionnée.

— Pourrais-je avoir du thé, s'il vous plaît ? Et quelque chose à grignoter, répondis-je.

— Tout de suite, mademoiselle.

Elle n'exagérait pas. J'eus à peine eu le temps d'enfiler un bas de pyjama et un caraco, lorsque j'entendis frapper à la porte.

La jeune employée entra, portant dans ses mains un plateau en argent sur lequel étaient posés une théière, une tasse, un sucrier, un petit pot de lait, et une assiette avec un assortiment de mini-sandwichs. Elle posa le plateau sur une table près des fenêtres et se tourna vers moi.

— On m'a demandé de vous remettre ceci, me dit-elle les yeux baissés, en me tendant une enveloppe à bulles blanche.

L'enveloppe était épaisse et lourde. J'attendis qu'elle soit partie avant de l'ouvrir et d'extraire la feuille pliée qui se trouvait l'intérieur. Je reconnus immédiatement l'écriture tracée à l'encre bleu foncé d'un stylo-plume :

Rejoins-moi pour le dîner sur la véranda à zohoo. S'il te plait.
Adam

Je l'imaginai écrire ce message, ses longs doigts délicats glissant sur le papier. Aussitôt, je revis ces mêmes doigts caresser mon corps et fus envahie par un désir intense. J'essayai de me convaincre que ce message aux allures de convocation n'était qu'une preuve supplémentaire de sa nature autoritaire et dominatrice et que je devais en être scandalisée. Mais je ne pus m'empêcher d'être touchée par la fin de son message, qui effaçait tout le reste : *s'il te plait*.

Will avait fini par se convaincre lui-même de croire à une version qui, de toute évidence, était fausse, uniquement pour ne pas avoir à affronter une réalité inacceptable. Je ne voulais pas faire cette même erreur vis-à-vis d'Adam. Mais s'il essayait vraiment de me donner le choix, je devais le savoir.

Tout dépendait de cela.

CHAPITRE 47

Grace

*J*e portais une longue robe rouge moulante qui descendait jusqu'aux pieds. Ce n'était pas mon style habituel – j'optais généralement plutôt pour des tenues plus raffinées lorsque j'étais invitée à des événements, et décontractées le reste du temps –, mais j'avais acheté cette robe sur un coup de tête et ne l'avais encore jamais portée. Je l'avais ajoutée aux vêtements que j'avais décidé d'emporter pour les quelques jours avec Adam à l'hôtel Plaza, à New York, en cas d'occasion spéciale.

Je me dis qu'elle serait parfaite pour ce dîner. En voyant mon reflet dans le miroir du vestiaire, je découvris une femme qui semblait beaucoup plus assurée que je l'étais en réalité. Une femme capable d'avoir le monde – ou un homme... – à ses pieds.

Un employé en uniforme m'attendait en bas du large escalier menant au rez-de-chaussée. Silencieusement, avec un sourire, il m'indiqua la direction de la véranda. Je traversai une longue galerie éclairée par des appliques dorées

et remplie de statues grecques et romaines de style classique. Une horde de dieux et de déesses antiques m'observèrent jusqu'à ce que j'atteigne les larges portes ouvrant sur la véranda.

Des torchères placées de chaque côté créaient un halo de lumière dorée au milieu de l'obscurité et, grâce aux chauffages installés sur leur socle, permettaient de ne pas sentir la fraîcheur du soir. La véranda en pierre semblait être suspendue dans les airs – une île flottant dans l'espace.

Un bouquet de lilas dégageait un parfum délicieux qui se mariait à merveille avec la table somptueusement dressée : une nappe et des serviettes en lin épais, des plats en porcelaine et des verres en cristal. Les flammes de hautes bougies blanches posées au milieu dansaient légèrement, traversées par la brise. Soudain, un frisson me parcourut et les poils de ma nuque se dressèrent ; je n'eus pas besoin de me retourner pour savoir que je n'étais pas seule.

— Tu es très belle, me dit Adam en sortant de l'obscurité, avec un sourire légèrement triste.

Je levai le regard vers lui. Malgré le peu de lumière, ses yeux bleu de glace étincelaient d'une intensité si froide que je ressentis une sensation de brûlure.

Le décor, le tailleur noir qu'il portait, le ton de sa voix... tout était d'une élégance extrême. Mais cela ne suffisait pas à dissimuler l'avidité de son regard ; il semblait vouloir me dévorer.

J'étais perdue, prise entre l'envie de fuir et le désir irrésistible d'aller vers lui, de presser mon corps contre le sien et de me laisser envelopper par ses bras et son assurance. Je décidai de ne pas bouger et de l'affronter de manière directe.

— Je te remercie, mais c'est pour moi que je me suis habillée ainsi, pas pour toi, lui dis-je avec un air de défi.

— Donc on a les mêmes goûts ? me répondit-il d'une voix basse et enrouée, chargée de promesses sensuelles.

Instantanément, je me rappelai la facilité avec laquelle il me procurait un plaisir intense et répété, me laissant à chaque fois haletante et épuisée. Je me ressaisis et pris une grande inspiration.

— Il faut que nous parlions, lui dis-je. Je veux dire, entre personnes civilisées, modernes, et comprenant que certains comportements ne sont pas acceptables, ajoutai-je afin d'être certaine qu'il comprenne le message.

Une fraction de seconde, il parut amusé, avant de reprendre son regard acéré de prédateur. Son excitation grandissante était communicative ; je frissonnai en pensant où cela allait certainement nous mener.

— Très bien, me répondit-il en tirant une chaise à mon attention.

Je m'assis avec précaution, en veillant à ce qu'aucune partie de mon corps ne frôle le sien. Pourtant, je savais que cela ne servait pas à grand-chose : le simple fait de le voir suffisait à faire vaciller ma résolution. Sa voix suave, le parfum frais et viril de sa peau, les images de notre passion qui me revenaient en mémoire...

Je chassais tout cela, déterminée à lui résister.

Un serveur en chemise blanche déposa devant chacun de nous une assiette contenant l'entrée, et nous servit du vin : un Sancerre blanc. Lorsque nous fûmes à nouveau seuls, je saisis mon verre et pris une longue gorgée. Adam fit de même, le vin coulant dans sa gorge faisant rouler les muscles de son cou. Un instant, je me pris à imaginer ce que notre vie aurait pu être si nous avions continué de vivre comme ces quelques jours à New York. Si aucun événement dramatique ne s'était immiscé entre nous. Si nous n'avions été qu'un homme et une femme passionnément attirés l'un par l'autre, seuls, ensemble, libres de vivre notre idylle.

Un sentiment de nostalgie me submergea. Je reposai mon verre un peu trop brusquement, faisant gicler quelques gouttes de vin.

— Rolf m'a parlé de Sebastian, dis-je enfin, ma voix résonnant dans le silence de la montagne.

Adam prit une autre gorgée de vin et, avec calme, posa son verre à son tour. Il me regarda fixement depuis l'autre bout de la table.

— Je m'en doutais. Il est d'ordinaire plus taciturne, mais je suis heureux qu'il se soit montré plus éloquent avec toi. J'espère que cela t'aura permis d'être moins en colère après moi que tu ne l'étais ce matin.

Pensait-il vraiment ce qu'il venait de me dire ? Croyait-il réellement qu'une explication donnée par quelqu'un d'autre que lui suffirait à me calmer ? De toute évidence, il me connaissait encore très mal...

— Ne te méprends pas, répondis-je sèchement. Je suis ici uniquement parce que tu as écrit « s'il te plait » dans le mot que tu m'as fait transmettre.

Je vis son regard s'assombrir, reflétant la lueur vacillante des bougies. Il se recula légèrement dans sa chaise, posa son coude sur l'accoudoir et enroula sa main autour de son menton, son index posé sur sa lèvre inférieure. Il m'observa sans rien dire.

Je soutins son regard, essayant à tout prix de ne pas me souvenir de la sensation de ses lèvres sur les miennes, de sa virilité qui se transformait si rapidement en tendresse lorsqu'il se laissait aller... Mais ce n'était pas le cas à ce moment-là ; il semblait extrêmement tendu et arborait un air froid et distant, comme si j'étais un problème qu'il devait analyser et résoudre.

— Que dois-je comprendre, Grace ? Que tu es sensible à la courtoisie ou... que tu aimerais me voir à genoux devant toi ? Remarque, cela ne me dérangerait pas, si tu me laisses

passer mes mains sous cette robe provocante que tu as choisie de porter, les glisser sur tes jambes nues jusqu'au haut de tes cuisses, séparer tes lèvres avec mes doigts, et y glisser ma langue...

Une sensation de chaleur m'envahit, me faisant oublier dans le même temps la fraîcheur alpine.

— ça suffit, l'interrompis-je. J'admets que j'ai été faible avec toi, au détriment de ma sécurité et de ma fierté. Mais tu es allé trop loin en m'emmenant ici de cette manière. Je ne pourrais jamais te le pardonner.

Il leva un sourcil, affichant un sourire sardonique tout en conservant un regard sombre.

— Vraiment ? Même si je te dis que, juste au moment où tu quittais l'hôtel, j'apprenais que Sebastian était à New York ? Il a été vu à proximité du Plaza, dans les rues où tu t'apprêtais à marcher, seule. Tu as refusé de revenir ; lorsque j'ai tenté de te convaincre, tu m'as raccroché au nez ! Je n'avais pas le choix... me dit-il sans le moindre soupçon d'excuses.

Ce qu'il venait de m'annoncer – enfin – était en effet déstabilisant, mais cela ne changeait rien.

— Bien sûr que tu avais le choix, lui dis-je avec fermeté. Tu aurais pu me rattraper et m'expliquer pourquoi tu étais inquiet, plutôt que d'envoyer Rolf et tes hommes de main m'enlever comme un vulgaire paquet.

Adam me regardait sans sembler me comprendre. C'était comme si, habitué à ne rendre des comptes qu'à lui-même, il n'imaginait pas un seul instant que sa réaction ait pu être différente. Je me sentis désemparée.

— Et courir le risque que tu refuses de m'écouter ? À ton avis, qu'est-ce qu'il se serait passé ensuite ? Nous nous serions disputés ? Tu aurais fait une scène ? Tu aurais peut-être même appelé la police ? Je devais absolument te mettre

hors de danger. Il fallait agir vite et tu n'étais pas très... coopérative.

La légère pause qu'il marqua avant le dernier mot me fit penser qu'il avait voulu utiliser un mot différent. Désobéissante, peut-être ? Les gens lui obéissaient tellement tout le temps... Mais j'étais déterminée à ne pas faire comme tout le monde. Je me demandai comment nous pourrions un jour voir les choses de la même manière en étant si différents...

Afin de me donner une contenance, je pris ma fourchette et piquai une noix de Saint-Jacques, sans pour autant la manger. Toutes mes pensées étaient centrées sur Adam et l'incertitude que je ressentais à son égard.

Je le détestais pour ce qu'il m'avait fait ; pour avoir ainsi brisé ma confiance en lui et m'avoir plongée dans un tel abîme de colère et de regret. Le simple fait d'essayer de comprendre ou d'accepter ses actes m'exaspérait. Mais en même temps...

J'imaginai à quel point il avait eu peur de me perdre lorsqu'il avait appris la présence de Sebastian ; cela avait dû raviver la blessure toujours ouverte que représentait la mort prématurée de ses parents.

Mais je ne pouvais pas – je ne *devais* pas – me laisser apitoyer ; je risquais de me perdre moi-même... Je pensai que tout le monde portait en soi des blessures du passé. Certes, toutes les blessures ne se valaient pas, mais cela n'était pas une excuse suffisante pour permettre à Adam d'imposer sa volonté de manière aussi implacable.

Je posai ma fourchette et pris une longue inspiration.

— Je n'aurais pas dû venir ce soir. Tant que tu ne réalises pas que tu as mal agi, nous n'avons rien à nous dire.

Le vent se mit à souffler, faisant danser les flammes des bougies. L'ombre et la lumière dissimulaient et éclairaient alternativement son visage. Je ne savais plus quel homme

j'avais devant moi : celui qui m'avait torturée à Malte ou l'amant passionné de New York ? Je me sentis submergée par la confusion et détournai rapidement les yeux.

— Où vas-tu ? me demanda-t-il en se levant en même temps que moi.

— Trouver une chambre ou, encore mieux, un moyen de quitter cette fichue montagne.

— Tu penses réellement que t'éloigner de moi changera quelque chose ? lança-t-il, crispé.

Un frisson me parcourut. Jusqu'où était-il prêt à aller ? Il fallait que je sache.

La colère et la douleur que je ressentais me rendirent imprudente.

— Peut-être pas, mais il est hors de question que je dorme dans le même lit que toi. Pas ce soir.

Je le poussais à bout délibérément pour le forcer à réagir. Il avait le choix entre briser définitivement les timides liens qui nous unissaient encore ou, au contraire, réparer ceux qui avaient été détruits. J'avais hâte de découvrir ce qu'il allait faire.

— C'est très dommage, me dit-il en contournant la table pour s'approcher de moi. J'ai découvert que j'aimais beaucoup me réveiller à tes côtés.

Je reculai d'un pas, mais cela n'eut aucun effet : la distance entre nous diminuait de manière alarmante... Il posa ses longs doigts fins sur ma joue et les fit glisser doucement jusque dans mon cou. Une vague de désir m'envahit, contre laquelle j'essayai de lutter ; en vain.

— Si seulement tu savais ce que je ressens pour toi... murmura-t-il.

Je savais ce qu'il m'avait dit : que je lui étais aussi vitale que l'air. Mais, même si j'aurais voulu y croire, je n'y parvenais pas. Et pourtant, je sentis mon côté romantique

prendre le dessus, malgré les leçons que j'avais apprises d'Adam lui-même.

Sans oser détourner mon regard du sien, je secouai la tête.

— Tu me fais peur, dit-il. Pour toi, pour nous. C'est très regrettable...

Il s'approcha un peu plus de moi, me forçant à reculer jusqu'au mur en pierre de la terrasse. Sa main s'enroula doucement, mais implacablement, autour de ma gorge, me faisant lever la tête pour que nos regards se croisent.

— Je supporte mal la peur ; elle fait ressortir le pire de ce qu'il y a en moi, dit-il calmement.

Je ne la supportai pas bien non plus, surtout lorsqu'elle s'accompagnait de confusion et de contradiction. J'aurais dû être encore plus en colère et effrayée, et je l'étais. Mais je sentais la chaleur et l'humidité monter entre mes jambes. J'avais clairement envie de lui, oubliant tout le reste.

— La dernière fois que j'ai ressenti une telle peur, poursuivit Adam, c'était lorsque mes parents ont été tués, me dit-il d'une voix séduisante et étrangement apaisante, alors même que ce qu'il disait était plutôt inquiétant. À l'époque, la peur et la rage se firent de plus en plus fortes jusqu'à devenir insupportables et me submerger totalement. J'ai alors tué, sauvagement, de mes propres mains, toutes les personnes qui étaient liées, de près ou de loin, à la mort de mes parents. Je ne sais plus si je te l'avais dit.

J'acquiesçai silencieusement, du mieux que je pus compte tenu des circonstances. Sa main tenant mon cou sans trop de puissance, je pouvais respirer sans difficulté ; mais je sentis néanmoins ma poitrine se serrer sous l'effet de la pression qui ne cessait de croître en moi. J'étais poussée dans une direction dans laquelle je ne voulais pas aller. Pourtant, mes désirs les plus enfouis me submergeaient inexorablement ; des désirs que je n'avais jamais soupçonnés avant qu'Adam

n'entre dans ma vie ; avant que sa volonté, à la fois brute et sauvage, ne fasse tomber toutes mes barrières.

Comme s'il avait senti mon hésitation, il relâcha légèrement la pression. Je sentais la chaleur de son souffle dans mon cou, la douceur de sa main contrastant avec la cruauté de ses mots.

— Je devrais te punir, dit-il, pour m'avoir désobéi, pour t'être mise en danger, et, surtout, pour la peur que je ressens depuis que tu es entrée dans ma vie. Mais je ne supporte pas l'idée de te voir souffrir.

Il recula légèrement, sans détourner son regard du mien. J'eus le souffle coupé en découvrant le désarroi dans ses yeux qui contrastait si franchement avec l'image d'homme contrôlé et impénétrable qu'il renvoyait.

Il passa son pouce sur ma lèvre inférieure, la tirant légèrement.

— Que dois-je faire avec toi, Grace ? murmura-t-il avec douceur.

CHAPITRE 48

Grace

Que dois-je faire avec toi ?

La question resonna au plus profond de moi. Je me la posai moi aussi ; à la fois vis-à-vis d'Adam et vis-à-vis de moi-même.

Je savais ce que je devais faire. Mais comment trouver la force de le quitter alors que tout en moi voulait rester près de lui ?

Toute ma vie, à ma manière, j'avais lutté contre l'obligation d'obéir, d'être sage, de me soumettre... Mais savoir ce que ma famille avait fait à Patrick, à la sœur de Rolf, et certainement à beaucoup d'autres personnes, n'avait fait que renforcer ma détermination. Pourtant, à cet instant, face à Adam, j'étais tout sauf déterminée.

— Laisse-moi partir, répondis-je sans conviction – ma réponse se perdant dans le flot d'émotions qu'il provoquait en moi.

À ma grande surprise, Adam n'hésita pas un instant : il me lâcha instantanément et recula. L'espace qu'il laissa

soudain entre nous me déséquilibra : libérée si brusquement, j'eus l'impression de tomber – instinctivement, je tendis la main vers lui.

Sa main serra la mienne, nos doigts s'entrelacèrent. Ce fut comme une explosion : soudain, tout en moi eut envie de lui.

— Tu joues avec moi, Grace... murmura-t-il. Tu es cruelle. Mais tu as raison... je le mérite.

À l'idée d'avoir pu le blesser, les larmes me montèrent aux yeux. Adam me prit dans ses bras.

— Arrête-moi, me dit-il doucement d'un ton presque implorant.

— Comment ? soupirai-je, sentant le plaisir irradier tout le long de mon corps.

— Dis-moi que tu me hais pour ce que j'ai fait et que tu ne veux plus jamais me voir.

Je tentai de le lui dire, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je fus incapable de lui mentir, malgré mon orgueil, la honte, et la colère – laquelle était pourtant entièrement justifiée.

Une larme coula sur ma joue, qu'Adam essuya avec sa langue, me faisant frissonner. Il ferma brièvement les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, ils brillaient d'une lueur qui semblait révéler ce qu'il y avait au plus profond de lui.

Il passa ses doigts dans mes cheveux et les planta sur ma tête. Je sentis à nouveau le mur contre mon dos et son érection entre mes cuisses.

— Tu vois ce que tu me fais ? me dit-il dans un souffle, avant de poser ses lèvres sur les miennes.

Il m'embrassa sauvagement, sans retenue, sa langue emplissant ma bouche de son goût et de son parfum. Je sentis le bas de mon ventre se crispier d'une manière à la fois douce et cruelle.

Au-delà des sensations, de la raison, Adam était comme une fièvre dans mon sang, une vague de folie contre laquelle je ne pouvais rien. Je m'ouvris à lui comme une fleur au soleil.

Néanmoins, il restait en moi un soupçon de raison, auquel je m'accrochai de toutes mes forces.

— Le personnel... dis-je dans un sursaut lorsqu'enfin il se détacha de moi.

— Ne t'inquiète pas, ils ne nous dérangeront pas, m'interrompit-il avec la certitude arrogante que semblaient lui conférer sa naissance et ce château dans lequel nous nous trouvions.

Passant ses mains sous la soie fragile de ma robe, il la remonta lentement le long de mes cuisses tout en maintenant son regard plongé dans le mien. Étrangement, je me sentais en confiance ; je savais que si je l'avais vraiment voulu, il m'aurait laissée partir. Je me sentis alors autorisée à succomber à son désir... et au mien.

Lorsqu'il arriva au niveau de mon entrejambe, il passa ses doigts sur le bout de soie humide qui s'y trouvait. Je rougis en réalisant qu'il ne pouvait que comprendre dans quel état d'excitation j'étais.

— Tu es trempée, constata-t-il avec une satisfaction évidente qui confinait au soulagement.

Il glissa son index sous le tissu de mon string et le posa sur mon clitoris de manière experte. Il le caressa doucement, tournant subtilement autour de manière répétée, ce qui décupla instantanément mon excitation.

Mes mamelons se durcirent encore davantage contre le tissu fin de mon soutien-gorge. La tension qui s'était accumulée en moi toute la journée alors que je n'avais fait que penser à lui devint tout à coup trop forte. Ma tête tomba en arrière, mes yeux grands ouverts. Je vis le ciel immense parsemé d'étoiles et eus la sensation de m'y noyer.

— Tu es tellement sensuelle, murmura Adam, ses lèvres effleurant les miennes. Je ne pensais pas qu'une telle sensualité pouvait exister ; et je suis sûr que toi non plus, avant que tu ne me rencontres. Je me trompe ?

Il avait raison. Grâce à lui, je m'étais révélée à moi-même et m'étais découverte d'une manière que je n'avais jamais soupçonnée avant lui. Des images me revinrent : la première fois que nous avons fait l'amour, sur la plage... les nuits – et les jours – qui avaient suivi... Mais elles disparurent aussitôt, brûlées, en même temps que tout le reste, dans le feu qui s'était emparé de moi.

La sensation de son corps contre le mien me coupa le souffle. Je relevai la tête et découvris sur son visage un sourire de satisfaction.

Comme il me l'avait dit, il s'agenouilla devant moi et passa son bras autour de mes hanches afin que je ne puisse plus bouger. Il tira mon string et écarta les lèvres gonflées de mon sexe.

— Je n'ai jamais vu une chatte aussi belle, me dit-il, son souffle caressant d'une douce chaleur ce qui était devenu l'unique centre de ma conscience. Rose, brillante... c'est une véritable invitation...

Je laissai échapper un gémissement étranglé. Malgré toute l'assurance qu'il tentait de me communiquer, je me sentais extrêmement exposée. Mais, plutôt que de me faire reculer, l'idée d'être vue dans un moment aussi intime et vulnérable ne faisait qu'accroître mon ardeur. Je n'y accordai aucune importance ; j'étais libérée, comme je ne l'avais jamais été dans ma vie, et me laissai aller de plus en plus loin...

Adam posa le bout de sa langue à l'endroit où son doigt se trouvait, me faisant fondre instantanément de plaisir. Sans m'en rendre compte, je passai mes doigts dans sa chevelure douce et soyeuse. Je voulais... Il fallait...

Alors que j'étais sur le point de jouir, Adam s'arrêta. Il se releva et prit mon visage entre ses mains. Ses yeux brillaient d'une lueur sombre, et ses lèvres portaient les traces de mon excitation.

— Dis-moi que tu as envie de moi...

Je ne sus s'il me l'ordonnait ou s'il me le demandait ; je n'étais pas en état de faire la distinction. Mes jambes ne me soutenaient presque plus ; je pouvais à peine tenir debout. Mon corps entier était inondé d'une chaleur incandescente, et mon cœur battait à tout rompre.

À ce moment-là, la lune sortit timidement de derrière les nuages, éclairant la terrasse en pierre d'argent qui semblait en fusion ; un instant, j'eus le sentiment de sortir de mon propre corps et d'observer notre couple baigné par cette lumière étincelante et chatoyante. Je nous vis dans un halo de vérité, sans masques ni filtres. Nous étions totalement transparents l'un pour l'autre ; il suffisait que nous nous en apercevions.

Je tentai de parler, de lui dire ce qu'il m'avait demandé, mais en fus incapable ; j'en étais empêchée par l'intensité de son regard et les vibrations qui traversaient son corps long et dur. Je me contentai de faire glisser ma main le long de sa poitrine jusqu'à son entrejambe, et de caresser son sexe sur toute sa longueur.

Adam n'opposa aucune résistance, ce qui éveilla encore davantage mes sens. Me sentant autorisée à aller plus loin, je défis sa ceinture en cuir et déboutonnai son pantalon. Tout en continuant de le caresser, je fis glisser sa fermeture éclair, libérant son sexe lourd, chaud et entièrement tendu qui se pressa contre mon corps. Cela déclencha en moi un besoin impérieux : je voulais le sentir au fond de moi, qu'il me prenne avec la même force que celle avec laquelle je le désirais.

Sa queue toujours dans ma main, je relevais une jambe sur sa hanche, amenant mon clitoris contre son gland doux et humide. La sensation était divine, mais je voulais plus ; j'avais *besoin* de plus, l'intensité de mon désir me faisant gémir.

Un bref instant, Adam sembla satisfait. Mais, très vite, une lueur plus animale brilla dans ses yeux. Glissant ses mains sous mes fesses, il me souleva et, en me regardant fixement, m'empala sur lui.

J'étouffai un cri de plaisir en laissant tomber ma tête dans son cou. Il était si grand, si fort, si élancé, que je devais étirer mon corps pour qu'il puisse me prendre. Je sentais son cœur battre violemment, et la sueur perler sur sa peau alors qu'il me tenait contre lui.

Il se mit alors à bouger, lentement, avec mesure, déclenchant en moi une avidité que je n'avais encore jamais ressentie. Malgré tous mes efforts pour accélérer le rythme, il continuait de me prendre avec délicatesse. Finalement, n'y tenant plus, je plantai mes dents dans le creux de son épaule.

Je n'avais jamais fait une telle chose, mais je n'étais plus moi-même, perdue dans un océan de sensations et d'émotions qui me traversaient avec fureur. En proie à une excitation si intense que je me sentis agoniser doucement, je laissai tomber toutes mes barrières.

Je sentis le rugissement monter dans la poitrine d'Adam avant qu'il ne sorte dans un son dur et sauvage qui sembla fendre la nuit. Il serra plus fort mes hanches et mes fesses – j'étais certaine que cela me laisserait des ecchymoses le lendemain, mais cela m'était égal. Laisant libre cours à son désir sauvage, il me pénétra avec une fureur débridée. Sa queue dure et épaisse entra et sortait dans un va-et-vient incessant. À chaque poussée, je le sentais taper au plus profond de moi, et ses poils caresser mon clitoris avec douceur.

Je laissai échapper un cri étouffé alors qu'un orgasme incommensurable me submergea. Adam jouit lui aussi, renforçant et prolongeant mon propre plaisir. Toute l'incompréhension qui était entre nous disparut instantanément. Seul restait le besoin impérieux que nous avions l'un de l'autre.

Je me sentis comblée. Pour le moment...

CHAPITRE 49

Grace

— C'est vraiment délicieux, dis-je en fermant les yeux.

Le goût à la fois acidulé et sucré explosait sur ma langue. C'était merveilleusement bon et je ne pus m'empêcher d'en reprendre une bouchée.

— Tiens, dit Adam en souriant, me tendant son assiette en cristal par-dessus la table.

Nous étions assis autour d'une petite table ronde dans la chambre principale où nous avons fait servir notre dîner après notre interlude enflammé sur la terrasse et la longue douche que nous avons ensuite partagée. J'étais émerveillée par la discrétion des serviteurs qui allaient et venaient sans que l'on s'en aperçoive. Mais la seule chose à laquelle je pensais réellement était le plaisir immense que m'avait procuré l'homme en face de moi et qui éveillait tous mes sens.

La colère que j'avais ressentie dans l'avion en réalisant ce qu'Adam avait fait était redescendue : je me sentais si apaisée que j'étais incapable de ressentir la moindre tension.

J'étais pourtant certaine que la trêve entre nous serait de courte durée, mais je m'y accrochai justement parce qu'elle était fragile. C'est en tout cas ce que je me dis à ce moment-là.

Sa robe de chambre en soie noire était légèrement ouverte, laissant apparaître sa poitrine musclée et bronzée, recouverte d'un léger duvet de poils noirs et soyeux. Je ressentais encore le plaisir que j'avais eu à la caresser, faisant glisser mes doigts jusqu'à ses abdominaux saillants et jusqu'à son sexe.

Soudain consciente que toutes ces pensées devaient me faire rougir, je levai les yeux vers lui. Il souriait légèrement, comme s'il savait exactement ce à quoi j'étais en train de penser. Il avait l'air à la fois détendu et déterminé, comme un prédateur ayant conquis sa proie, mais attentif à ne pas la laisser s'échapper.

Je frissonnai et mes seins se durcirent légèrement. Je portais un caraco en coton et un bas de pyjama confortable – le mieux que je pouvais faire compte tenu de ma garde-robe réduite...

— Je ne peux pas, répondis-je en regardant avec gourmandise l'assiette qu'il me tendait.

— J'insiste. En plus, c'est en effet très bon, mais c'est encore meilleur de te regarder manger avec autant de plaisir...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Du *Pflaumenkuchen*.

Voilà pourquoi je n'avais jamais appris l'allemand : les mots étaient atrocement longs et, malgré tout le respect que je vouais aux Allemands, j'avais toujours l'impression, lorsque je les entendais, qu'ils criaient plus qu'ils ne parlaient... Mais cela était certainement dû à mon manque de connaissance de la langue, et je supposai volontiers que mon propre langage devait produire le même effet.

— Pardon ? lui dis-je en écarquillant les yeux.

— Un gâteau aux prunes. Mais c'est une recette un peu particulière ; on ajoute notamment des amandes. C'était l'un de mes desserts préférés quand j'étais petit.

Adam petit... à l'âge où il était encore innocent, aimé par ses parents, et évoluant dans un monde de privilèges et de confort...

— Comment était ton enfance, ici, à Malte ? demandai-je doucement.

— Je te l'ai dit, je ne m'en souviens pas très bien ; j'ai l'impression que ce n'était pas moi, me répondit-il en haussant les épaules.

— Pourtant, tu te souviens du gâteau aux prunes...

— C'est vrai... et d'autre chose aussi.

Ce semblant de confiance qu'il venait de me faire sans s'en apercevoir sembla le surprendre lui-même.

— Raconte-moi, l'exhortai-je sans lui laisser le temps de réfléchir.

Je souhaitais à la fois prolonger ce moment et en profiter pour en savoir plus. J'avais sincèrement envie de comprendre mieux Adam, tout comme j'avais envie de croire encore quelques instants que rien d'autre n'existait que nous, seuls dans cette pièce perchée, loin des atrocités du monde. Je savais que cela n'était qu'un mirage, mais je décidai de me laisser leurrer.

Il haussa les épaules, comme pour ne pas accorder trop d'importance à ce qu'il aurait préféré oublier.

— Le craquement des bûches dans la cheminée du hall principal... et la sensation de froid sur mes joues la première fois que j'ai fait du ski.

— Tu étais heureux ?

Je connaissais la réponse, mais je voulais l'entendre me le dire.

— Je crois, oui. Jusqu'à ce que... Tu sais.

Jusqu'à l'assassinat de ses parents, un évènement qui avait littéralement détruit sa vie, ouvrant une plaie qui, je le savais, ne s'était jamais refermée.

— Et après ? Tu as continué de vivre ici ? demandai-je de la manière la plus douce possible, consciente que je m'engageai sur un terrain qu'il avait depuis toujours maintenu confidentiel.

— Non, je suis allé en internat. Pour les vacances, j'allais à Malte.

Je repris une bouchée du gâteau et le laissai fondre sur ma langue.

— Cette maison était vide alors ? demandai-je, essayant d'imaginer les salles hautes, les galeries remplies d'œuvres d'art et les tours de pierre s'élevant dans le ciel, vides, attendant le retour d'Adam.

— Non. Mon oncle Christophe a pris la direction des affaires de la famille jusqu'à ce que je sois prêt à prendre la relève. Il a vécu ici avec sa femme et ses enfants, dont Sebastian.

Cette révélation me surprit. Mais je réalisai aussitôt qu'il n'y avait finalement rien de surprenant : il fallait bien que quelqu'un s'occupe des affaires des Falzon avant qu'Adam prenne le relais. Ce qui était étonnant, en revanche, c'était que ceux qui avaient dirigé la famille avant Adam n'avaient malheureusement pas fait preuve de loyauté envers lui...

— Tu veux dire que le père de Sebastian a été le chef de la famille Falzon jusqu'à ce que tu sois en âge de l'être ?

— En effet. Mais il a joué ce rôle à contrecœur. Le reste de la famille a dû l'en persuader. Il a finalement accepté en précisant bien que cette situation ne devait être que temporaire.

Je fus incapable de cacher mon incrédulité. Je n'avais jamais vu personne abandonner les rênes du pouvoir de son plein gré. En dépit de son âge avancé et de sa folie qui ne

faisait qu'empirer, Grand-mère maintenait son emprise mortelle sur la famille. Et elle était loin d'être la seule. Mon père et celui de Patrick s'accrochaient avec ténacité au pouvoir qu'ils avaient réussi à acquérir et qui, s'ils l'avaient utilisé à bon escient, aurait été tout à fait louable. En l'occurrence, je ressentis une sueur froide en pensant au jour où, inexorablement, j'allais devoir m'élever contre eux. Je préfèrai, pour l'instant, me concentrer sur Adam et ne pas penser à tout cela, tant que je le pouvais encore.

— Malgré tout, dis-je en avalant une autre bouchée de *kuchen*, j'imagine qu'il a dû être surpris lorsque tu as revendiqué la fonction de chef de famille en étant si jeune.

— Tu crois que Sebastian m'a défié parce qu'il pense que la famille aurait dû rester entre les mains de son père ?

— Ce n'est pas impossible, surtout si l'on pense que c'est son père qui l'a encouragé à le faire : ce n'est pas vraiment la réaction d'un homme qui ne voulait pas garder le pouvoir...

— Pourtant maintenant, le père semble contre le fils et me jure fidélité.

— Et tu crois qu'il est sincère ? demandai-je, sachant parfaitement que les mots prononcés ne reflétaient pas toujours la réalité...

— Je ne sais pas... j'attends d'en savoir davantage pour me prononcer.

Cui bono ? disaient les Romains lorsqu'ils cherchaient à déterminer la responsabilité de chacun. À qui profite le plus un acte ? Selon eux, il suffisait de trouver la réponse à cette question pour identifier celui qui était derrière les manettes.

Je me demandai si Adam soupçonnait l'homme qui s'était donné tant de mal pour cacher ses propres ambitions d'avoir joué un rôle dans la mort de ses parents. Je me sentis submergée par un sentiment d'appréhension en imaginant la manière dont il pourrait se venger...

Adam coupa court à mes spéculations.

— Pour le moment, nous avons des problèmes plus importants à régler, déclara-t-il. As-tu suffisamment mangé ?

Je me sentis rougir. J'avais l'impression d'avoir mangé l'équivalent de ce que je mangeais habituellement en deux ou trois repas, et pourtant j'avais encore faim – notamment de lui...

— C'était vraiment délicieux, répondis-je en essayant d'excuser ma gourmandise.

— Tu n'as toujours pas repris le poids que tu avais lorsque nous nous sommes rencontrés... Je suis prêt à te servir tous les *flaumenkuchen* du monde si cela peut t'aider à te remplumer ! me dit-il avec un regard peiné.

Je savais qu'il se souvenait des jours éprouvants que j'avais passés dans la cellule et de l'état dans lequel il m'avait retrouvée après que je sois rentrée à New York.

Je n'oubliais pas non plus, même si j'essayais. Les endorphines que mon corps libérait chaque fois qu'Adam me faisait atteindre l'orgasme et la sensation de bien-être qu'elles provoquaient, me donnant l'envie de vivre le présent et d'oublier tout le reste. Mais je conservais malgré moi la prudence que j'avais développée en ayant été élevée dans une famille comme la mienne.

Comment pouvais-je oublier qu'il avait admis avoir voulu me faire mal ? Certes, il avait aussi dit qu'il ne supportait pas l'idée de me voir souffrir, mais cela n'y changeait rien. Adam était dangereux pour moi, peut-être plus physiquement, mais en tout cas pour mon équilibre émotionnel et, surtout, pour ma confiance en moi. Il aurait fallu que je sois folle pour envisager le moindre avenir à notre relation.

Tout à coup, je pris conscience qu'Adam était toujours en train de me regarder. Il fronçait ses sourcils épais.

— Tu réfléchis trop, me dit-il, comme s'il avait entendu mes doutes.

La désinvolture apparente avec laquelle il me lança cette remarque me heurta. J'étais lasse de n'être qu'un objet qu'on sortait pour faire joli lors de certaines occasions. La princesse de l'Amérique n'était pour beaucoup qu'un pantin ; elle n'existait que pour satisfaire les attentes des autres. Je la haïssais !

— Alors que tu préférerais que j'écarte les cuisses dès que tu me le demandes ? rétorquais-je avec une vulgarité délibérée.

Je savais que je risquais de réveiller le monstre en lui, mais cela m'était égal. Le calme que je ressentais après l'amour s'était révélé encore plus éphémère que ce à quoi je m'attendais pour laisser place à une colère féroce.

Il arqua ses sourcils et se redressa dans son fauteuil.

— Où veux-tu en venir ? me défia-t-il.

Je pris une longue inspiration et expirai lentement. Je sentais toujours sur ma langue le goût du gâteau aux prunes, mais il avait à présent une saveur amère. La vérité était la dernière carte que j'avais à jouer.

— Tu sais parfaitement où je veux en venir ! répliquai-je. Je te l'ai déjà dit : je sais que j'ai été faible avec toi ; mais je ne peux plus me permettre de l'être. Pas si je veux survivre.

Les révélations de Will résonnaient dans ma tête. Ma famille avait *tué* Patrick. Ils l'avaient assassiné de sang-froid pour qu'il ne puisse pas révéler ce qu'il avait découvert. Il devait y avoir une preuve de cela, quelle qu'elle soit... Je devais la trouver ! Mais je n'avais aucune intention de finir sous un pont ; or, c'était ce qui m'attendait si je ne me ressaisissais pas.

— C'est vraiment ce que tu penses ? demanda Adam d'une voix sans expression.

Il ne disait rien, mais je n'étais pas dupe. Je voyais la colère dans ses yeux, et quelque chose de plus... quelque chose de chaud, de sombre, de sauvage et d'intense.

Quelque temps auparavant, j'aurais essayé de l'apaiser ; mais je n'en étais plus là. J'étais décidée à ne pas reculer. Je ne devais pas reculer ; pas au point où j'en étais.

— Bien sûr que c'est ce que je pense ! lui lançai-je. Sinon, je ne serais pas assise ici avec toi. Peu importe ce qui s'est passé sur la terrasse...

Il se leva d'un seul coup et, avec grâce, contourna la table pour venir vers moi. Assise devant lui, je me sentis fléchir face à sa taille et sa force. Mais je me ressaisis : je devais à tout prix lui résister. La nuit était proche et mes efforts risquaient d'être vains, mais je devais au moins essayer.

Il prit mon menton et me fit lever la tête dans sa direction pour me forcer à le regarder. Je frémis en voyant dans ses yeux un désir intense que je ne lui avais encore jamais vu. Mais il le contrôlait parfaitement, du moins pour l'instant. Il était décidément plus fort que moi...

— Mais tu es là, Grace, avec moi. Et j'ai bien l'intention d'en profiter pleinement, finit-il par me dire, faisant naître en moi une appréhension féroce

CHAPITRE 50

Adam

Même au regard de ma propre morale – peu orthodoxe – j’avais conscience de mal me conduire. Avoir organisé l’enlèvement de Grace à New York, aussi brusquement, pouvait se justifier – au moins partiellement –, mais je n’aurais pas dû la baiser sur la terrasse...

J’avais pourtant eu l’intention d’attendre, mais le fait qu’elle ne cesse de répéter qu’elle ne pouvait pas me faire confiance, et son insistance à vouloir mettre de la distance entre nous m’avaient poussé à bout. Je m’étais mis à nu devant elle, lui avouant à quel point j’avais besoin d’elle, et elle n’avait fait que piétiner tout cela avec mépris, pour ensuite prétendre que c’était elle la plus faible de nous deux.

En regardant ses yeux verts qui me lançaient des éclairs de défiance, je regrettais de ne pas être à nouveau avec elle sous la douche. Par fierté, j’avais voulu lui montrer, ainsi qu’à moi-même, que – malgré les apparences – j’étais capable de me comporter de manière civilisée. Mais le désir

sauvage que je ressentis pour elle à ce moment-là était la preuve que cela n'était en fait pas le cas.

Elle pensait que j'étais une menace pour elle. Cela m'était insupportable, d'autant plus que j'étais incapable d'affirmer qu'elle se trompait. Je pouvais la protéger du monde extérieur, mais pas de moi...

J'étais comme j'étais. Elle pouvait me haïr, me craindre, vouloir me fuir même. Mais elle ne pouvait pas m'échapper. Rien au monde n'aurait pu m'obliger à la laisser partir, surtout en sachant tous les dangers auxquels elle était exposée.

Je savais que Sebastian était dangereux, mais les Delaney représentaient une menace encore plus grande. Je savais parfaitement jusqu'où ils étaient capables d'aller s'ils venaient à suspecter son implication, aussi infime soit-elle, dans la mort de Ned. L'imaginer à leur merci renforça la colère que je ressentais déjà vis-à-vis d'eux.

Mais ce qui m'inquiétait encore davantage, c'était les allusions qu'elle avait faites, involontairement, à une chose qu'elle devait faire et pour laquelle elle devait absolument retourner à New York. Elle semblait dire que des gens comptaient sur elle. J'aurais aimé qu'elle ne fasse référence qu'à Haven House, mais je savais qu'il s'agissait d'autre chose.

Notamment certainement à Will Foster, un jeune homme ambitieux et l'un des plus proches amis de son frère, Todd Delaney. Je l'avais vu au bras de Grace au gala où nous nous étions rencontrés pour la première fois. Elle l'avait appelé quelques heures auparavant. Je le savais, car je n'avais pas hésité à pirater son téléphone portable lorsque nous étions à New York – c'est d'ailleurs comme cela que je savais également qu'elle lui avait parlé juste avant de quitter le Plaza à la hâte, s'engouffrant dans les rues où Sebastian l'attendait.

Avec le recul, je regrettais de ne pas avoir écouté ses conversations. J'étais en effet torturé par l'idée qu'elle puisse éprouver des sentiments pour ce Will Foster et que c'était peut-être pour lui qu'elle était si désireuse de retourner à New York.

Cette idée était insupportable.

— Lève-toi, lui ordonnai-je.

Elle me regarda fixement, mais refusa de bouger.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, arrogante.

Je ne pris pas la peine de répondre. Je me penchai vers elle avec l'intention de la prendre dans mes bras, de la porter jusqu'au lit et de lui faire passer toute envie de me quitter. Mais elle ne m'en laissa pas le temps : d'un coup, elle se leva et se plaça de l'autre côté de la table.

Son regard brillait d'une lueur sombre, mais elle adopta une posture de défiance. Elle avait l'air à la fois d'une proie fragile et d'une déesse méprisant les simples mortels, dont je faisais assurément partie à ses yeux.

Cette combinaison attisa les deux côtés de ma personnalité : d'un côté, j'aimais la sentir soumise et impuissante, et, de l'autre, j'étais irrésistiblement attiré par sa force et son courage. Les deux étant incompatibles, je décidai de me concentrer uniquement sur la rébellion qui illuminait son regard.

— Ne fais pas ça, dit-elle.

Pervers et arrogant comme je l'étais, sa résistance rendait ma victoire, que je savais certaine, d'autant plus délectable.

— Faire quoi ? demandai-je en souriant et en m'approchant d'elle.

— Tu le sais très bien. N'utilise pas mon attirance pour toi contre moi. Cela ne fera qu'empirer la situation.

Je ne voyais pas comment la situation pouvait être pire : elle était déjà déterminée à me quitter. Rien ne m'était plus terrible que d'imaginer ma vie sans elle.

En pensant à cette éventualité, je fus submergé par des émotions plus féroces et menaçantes que tout ce que j'avais pu ressentir jusque-là. Même la trahison de Sebastian n'était qu'une simple contrariété en comparaison de ce que je ressentais à l'idée de pouvoir perdre Grace. Je ne m'étais jamais senti aussi vulnérable et incontrôlable depuis la mort de mes parents. Sauf qu'à l'époque, je n'étais qu'un enfant. Aujourd'hui, j'étais un homme – un homme habitué à toujours obtenir ce qu'il voulait.

Je ne jouais plus. Je me dirigeai droit sur elle – sachant depuis longtemps que le meilleur moyen de résoudre les problèmes était de les affronter et de les prendre à bras le corps. C'était la seule manière de les résoudre. Elle n'avait pas dit qu'elle me détestait – pas encore –, mais j'étais prêt à courir ce risque plutôt que de la laisser partir.

— Non, dit-elle à nouveau d'une voix tremblante.

Je ne savais dire si elle avait davantage peur de ses propres sentiments ou de moi. Mais, de toute façon, à ce moment-là, cela n'avait absolument aucune importance. Tout ce qui m'importait, c'était de la garder près de moi, peu importe ce qui m'en coûterait et les conséquences.

Grace jeta un rapide coup d'œil vers la porte par-dessus son épaule. Suivant la direction de son regard, je laissai échapper un petit rire sarcastique.

— Tu n'y arriveras jamais, lui dis-je

Elle n'avait aucune chance de m'échapper. J'étais d'ailleurs persuadé qu'elle n'en aurait bientôt plus envie... J'allais la coucher sur le lit, la déshabiller, caresser chaque partie de son corps sublime toute la nuit, tout en la punissant pour ce qu'elle m'avait fait ressentir, l'obligeant à jouir encore et encore, jusqu'à ce qu'elle en pleure et hurle mon nom, me suppliant de continuer de la baiser. Alors, à l'aube, elle saurait qu'elle m'appartenait et l'accepterait.

Mais Grace semblait voir les choses autrement. Elle me fixait, les yeux plissés. Je vis qu'elle se rendit compte qu'elle ne pourrait pas s'échapper, mais je n'étais pas du tout préparé à sa réaction.

— Très bien, finit-elle par dire. Comme tu veux...

Elle saisit la petite table autour de laquelle nous étions assis et la secoua violemment. La vaisselle vola en éclats.

Je fixai les bris de verre et de porcelaine éparpillés sur le sol avec incrédulité. Je n'en revenais pas que la princesse de l'Amérique ait pu faire preuve d'une telle violence.

Alors que je restai immobile, elle souleva la table de toutes ses forces et la lança dans ma direction.

J'étais estomaqué. Pris au dépourvu, je n'eus pas le réflexe de réagir et la table s'écrasa contre ma poitrine, me faisant reculer d'un pas. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle réagisse d'une telle manière et, d'après son regard, je n'étais pas le seul à être choqué. Grace semblait elle-même stupéfaite par ce qu'elle venait de faire. En revanche, elle ne semblait pas regretter un seul instant, me regardant même avec un regard encore plus déterminé.

Instinctivement, je me dirigeai vers la porte, m'attendant à ce qu'elle profite de ce moment de distraction pour essayer de s'enfuir. Mais encore une fois, je m'aperçus que je l'avais sous-estimée.

Alors même que la table s'écrasait au sol en plusieurs morceaux, elle prit une profonde inspiration, se baissa et ramassa un plat en porcelaine au sol.

— Grace...

Nos regards se croisèrent. Je vis quelque chose se briser en elle. Elle semblait débarrassée de sa retenue, de sa bienséance, et de sa douceur naturelles. C'était comme si elle avait jeté tout cela hors d'elle en même temps qu'elle avait jeté la table.

— Je t'ai fait confiance ! hurla-t-elle. J'ai même eu des sentiments pour toi ! Peux-tu seulement imaginer la trahison que je ressens après tout ce que tu m'as fait ?

Des larmes coulaient sur son visage qui, malgré la colère, restait d'une beauté incroyable. Je la fixai, à la fois horrifié et captivé, jusqu'à ce que le plat vole dans les airs, en direction de ma tête.

Je l'évitai de justesse, mais ce fut loin d'être terminé. Des tasses, des verres, des couverts... Grace lançait sur moi tout ce qui lui tombait sous la main. Si certains missiles atterrissaient sur le mur, la plupart m'atteignaient.

— Comment ai-je pu être aussi stupide ? cria-t-elle. Je suis pourtant habituée ! Toute ma vie j'ai eu affaire à des gens sans pitié et sans cœur ! Je sais très bien que je ne peux compter que sur moi-même et que je dois me méfier de tout le monde. J'aurais dû rester sur mes gardes, mais tu m'as fait croire qu'avec toi ce serait différent, et je l'ai cru !

Désespérée, elle éclata en sanglots, me touchant droit au cœur. Je savais que ses angoisses étaient liées à sa famille. Mais, jusqu'à ce que j'arrive dans sa vie, elle les affrontait. Je devais me rendre à l'évidence : c'était à cause de moi si elle était dans une telle agonie. Toute la peur et l'horreur qu'elle avait vécues lorsque je l'avais enfermée dans la cellule étaient en train de ressortir, avec des effets dévastateurs – tant pour elle que pour moi.

En ce qui me concernait, j'étais prêt à assumer une telle souffrance – je la méritais, même. Mais je ne pouvais supporter de la voir souffrir à nouveau. Je m'avançai vers elle avec l'intention de la réconforter, mais, avant que je puisse approcher davantage, elle saisit un couteau. Le tenant fermement, elle me menaça, le pointant dans ma direction.

Elle haletait, les yeux écarquillés et sauvages, les cheveux ébouriffés, et tremblante de rage. Malgré tout, elle m'impressionnait. J'étais émerveillé par son audace. Même

un homme aurait hésité à pointer une arme sur moi ; mais pas Grace. La colère qu'elle avait si longtemps refoulée et qui était en train d'exploser, dans un mélange de douleur et de peur, annihilait toutes ses craintes ; elle semblait n'avoir aucune limite.

Cette indifférence totale pour sa propre sécurité me poussa à bout. Sans lui laisser le temps de réagir, je m'approchai d'elle et lui saisis le poignet, le serrant fort pour l'obliger à lâcher le couteau.

— Lâche, ordonnai-je.

À mon grand étonnement, elle serra son poing davantage. Ne voulant ni la laisser me poignarder ni lui casser le poignet, je choisis une autre option : j'enroulai un pied autour de sa cheville et donnai un coup sec afin de la déséquilibrer. Avant même qu'elle puisse reprendre son souffle, je lui tordis le bras dans le dos et la poussai contre le mur, plaquant son visage suffisamment fort pour chasser l'air de ses poumons. Elle criait, sentant qu'elle était en train de lâcher sa prise. Tout en maintenant son bras derrière elle, je lui arrachai le couteau de la main et le jetai à l'autre bout de la pièce.

Mais cela ne suffit pas à la calmer. Elle n'était plus qu'un bloc de fureur et de détermination. Ses fesses bombées contre mon sexe firent exploser en moi un désir brûlant et féroce qui sembla décupler mes forces. La tenant fermement contre le mur, je me penchai plus près d'elle, inspirant son parfum.

— Laisse tomber, chérie, lui dis-je d'une voix grave et dure. Je mérite tes reproches, tous tes reproches. Tu veux mon sang ? Tu vas l'avoir... Mais je ne te laisserai jamais partir. Jamais ! lui murmurai-je avec une voix grave dure et brutale.

Grace laissa échapper un cri de rage. Elle essaya de se retourner, mais je la tenais trop fermement. J'étais

déterminé à la forcer à se rendre. Elle n'avait avoué qu'une seule fois qu'elle pourrait oublier les débuts de notre histoire et qu'elle serait prête à vivre une histoire avec moi sur de nouvelles bases.

Au cours de ma vie, j'avais souvent eu l'occasion de constater que le désir – de l'argent, du pouvoir, des femmes – justifiait tout. Tout ce que nous désirons est, par définition, bon et juste. Naïvement, j'avais cru être au-dessus d'une telle illusion. Jusqu'à ce que mon désir de Grace et tout ce qu'elle représentait pour moi m'empêchent de penser à quoi que ce soit d'autre.

La serrant contre le mur, au milieu des bris de vaisselle et des restes de notre dîner romantique, je me sentis mis à nu, réduit à mon simple instinct de survie. Malgré tout, je gardais au fond de moi un semblant de conscience.

Quelque part, j'avais de l'empathie pour les émotions contre lesquelles elle se débattait. Elle détestait se sentir faible, mais plus encore, elle ressentait comme une forme d'auto-trahison les sentiments qu'elle avait pour moi. Or, sa nature fière et provocante ne pouvait pas supporter cela – elle n'avait d'autre choix que d'exploser.

Mais le fait que je la comprenne ne changeait rien : je ne lui avais pas menti en lui disant que la peur faisait ressortir le pire de ce qu'il y avait en moi...

Je l'éloignai du mur et plaquai son visage sur le sol, la forçant à s'agenouiller. Je l'entendis pleurer lorsque j'arrachai son caraco et pris l'un de ses seins dans ma main. De mon autre main, je descendis son pantalon et tendis la main sous ses hanches, posant mes doigts sur son ventre plat. D'un geste brusque, je la cambrai, la forçant à se mettre à genoux, la joue plaquée contre la moquette.

— Tu vas écarter les cuisses, dis-je entre mes dents. Pour moi, toutes les fois que je le voudrais. Mais tu ne seras

jamais brisée, ajoutai-je. Tu es beaucoup trop forte pour ça et, surtout, je ne le permettrai jamais.

Elle haleta et me regarda par-dessus son épaule avec rage et incrédulité face à ce que je m'apprêtais à faire. Soutenant son regard, j'enfonçai un doigt dans sa chatte, constatant avec surprise qu'elle était mouillée. Je laissai échapper un grognement guttural, mi-soulagé mi-victorieux. Rapidement, je me débarrassai de ma robe de chambre, saisis ma queue, et l'enfonçai en elle d'un seul coup, brutalement, jusqu'à ce que mes bourses butent contre sa chatte.

Avec un immense effort, je réussis à faire une pause. En la tenant fermement par les hanches, Grace était à ma disposition, révélant la ligne élégante de son dos. Elle ne bougeait pas, ne résistait pas, mais ne participait pas non plus. Les yeux grands ouverts, elle avait un air vide, comme pour s'éloigner de moi délibérément de la seule façon qu'elle pouvait.

Or, je refusai qu'elle s'éloigne de moi, même mentalement. J'étais incapable de le supporter.

— Tu es la personne la plus forte que je connaisse, lui dis-je en la pénétrant à nouveau, mais plus lentement, en savourant. Tu crois vraiment que je ferais tout cela pour toi si je n'étais pas réellement dingue de toi ? ajoutai-je en lui caressant le clitoris avec mon pouce et mon index.

Elle gémit. Je ne sus si c'était de désespoir ou de plaisir – peut-être était-ce les deux ? En tout cas, cela ne fit que m'exciter encore davantage. Je la pénétrais dans des va-et-vient incessants jusqu'à me perdre en elle, observant ses réactions avec attention. J'avais désespérément envie – besoin – qu'elle soit avec moi. J'utilisai toute mon habileté et ma capacité de contrôle pour vaincre sa résistance en la submergeant d'un plaisir dont elle ne pourrait plus se passer.

J'y parvins, bien que difficilement. Elle lutta plus longtemps que je ne l'aurais cru possible avant de succomber à son désir. Lorsqu'enfin elle jouit, ce fut si intense que son orgasme nous fit vibrer l'un et l'autre de la tête aux pieds.

Les contractions enveloppantes de sa chatte chaude et humide coulant sur ma queue eurent raison de moi. Je laissai échapper un cri d'une voix enrouée, me tenant désespérément à elle alors que j'avais l'impression que tout autour de moi se dissolvait. Cédant au pouvoir qu'elle exerçait sur moi, je jouis en elle avec une force inouïe.

Malgré l'état de torpeur dans lequel m'avait plongé un tel orgasme, je me demandai si elle avait conscience que c'était elle qui avait pris le dessus ? Je réalisai soudain que je ne voulais rien lui cacher, même si cela devait m'exposer à une douleur plus forte que ce que je pouvais endurer.

Je ne me reconnaissais pas...

Anéanti, je me relevai et la portai jusqu'au lit dans lequel j'avais imaginé – dans un excès d'arrogance – l'avoir à ma merci. Elle me regarda fixement, m'offrant ses yeux vert émeraude dans lesquels j'eus envie de me perdre

Je fus dur à nouveau. Trop vite : mon corps était en train de devenir esclave du sien... Allongé au-dessus d'elle, appuyé sur un bras, je la pénétrai doucement, essayant d'être le plus délicat possible. Ses jambes pliées autour de moi, elle m'offrait son corps dans un abandon exquis. Je pensai à Circé, à Ève... à toutes ces femmes qui avaient mené les hommes à leur perte.

Si cela devait m'arriver, j'étais heureux de me perdre pour elle. J'avais envie de laisser mon cœur battre, mon esprit implorer, tout ce qui était moi se dissoudre dans un sentiment d'extase. Je ne voulais que son plaisir, l'entendre gémir et crier, la protéger et la rendre heureuse. Rien d'autre ne comptait, ni Sebastian, ni la famille, ni la vengeance, ni la

justice... rien de ce qui m'avait façonné et guidé avant qu'elle n'entre dans ma vie.

Rien d'autre ne comptait que Grace.

.

CHAPITRE 51

Adam

Lorsque je me réveillai, le ciel semblait hésiter entre la nuit et le jour. L'esprit encore endormi, je m'allongeai sur le dos et regardai le plafond en bois sculpté au-dessus du lit. Un sentiment de vide, que je connaissais malheureusement trop bien, s'empara de moi. Je n'en fus pas surpris : c'était un sentiment que j'avais souvent en me réveillant. À force, il était presque devenu un vieux compagnon de route.

Mais, cette fois, c'était différent. Je le ressentis moins violemment, comme si j'étais en train de devenir plus fort que lui.

Grace était endormie à côté de moi. Sa présence me soulagea, au point – presque – de m'étourdir. Je ne pus m'empêcher de sourire en la regardant, me demandant comment sa famille si horrible avait pu lui donner un prénom si bien choisi.

Je fermai les yeux, repensant aux images de ces dernières heures. Je revoyais Grace, le dos courbé, une fine pellicule de sueur faisant briller sa peau d'albâtre, gémissant à travers sa

bouche charnue et parfaitement dessinée. Je sentais encore mes doigts sur sa peau fine à l'intérieur de ses cuisses, écartant ses lèvres lisses et humides. Je me revoyais caresser son clitoris avec ma langue, savourant son goût et son parfum qui me donnaient la sensation d'être pleinement vivant. Je me souvenais de cette manière dont elle criait mon nom lorsqu'elle jouissait, succombant à un orgasme après l'autre. Plus rien ne semblait exister – nous étions unis et seuls au monde.

Je me redressai d'un seul coup. Je voulus la toucher, mais me ravisai. Elle devait être épuisée, et j'aurais d'ailleurs dû l'être aussi. Pourtant, mon sexe se durcit malgré moi. Avec précaution, je retirai le drap au-dessus d'elle. Elle était allongée sur le côté, son visage tourné vers moi et les genoux légèrement pliés. Endormie, sa force et son courage laissaient place à une fragilité qu'elle mettait d'ordinaire tant d'énergie à dissimuler.

Ma gorge se noua. D'un bond, je sortis du lit et me rendis dans la salle de bain après avoir jeté un dernier coup d'œil dans sa direction.

Je fis couler l'eau de la douche pour lui laisser le temps de se réchauffer, et en profitai pour regarder le paysage à travers les hautes fenêtres. Le soleil commençait à apparaître, s'élevant doucement au-dessus des sommets, sa lumière éblouissante reléguant les ténèbres de la nuit au passé.

En observant les montagnes, je repensais au jour où je faillis tomber dans une crevasse. Je skiais avec mon père lorsque, soudain, je sentis le sol se dérober sous mes pieds. Je fus sauvé de justesse par mon père qui eut le réflexe de m'attraper et de me tirer hors de danger. Je n'avais pas repensé à cet épisode depuis des années ; j'avais l'impression de revoir mon père à côté de moi, le teint

blanchi par la peur, la bouche crispée, mais la voix particulièrement douce.

— Tout va bien ? m'avait-il demandé avec soulagement.

Ce n'est qu'en y repensant ce jour-là que je compris à quel point il avait dû avoir peur... Je l'avais rassuré, lui disant que j'allais bien avec cette confiance naïve dans le monde qu'ont les enfants. Aussitôt, j'avais oublié l'incident pour profiter de la journée. De mon père.

Les vitres des fenêtres commencèrent à s'embuer, masquant le paysage et indiquant que l'eau était désormais chaude. J'entrai dans la douche et laissai l'eau couler sur moi. Mais je la sentais à peine ; c'était comme si je n'étais plus vraiment là, mais dans le passé, dans l'innocence de cette journée. Contrairement à beaucoup de mes souvenirs, celui-là ne me semblait pas appartenir à quelqu'un d'autre que moi. Je savais que ce jeune garçon inconscient était moi, je revivais pleinement le danger, et j'avais conscience que mon père n'était plus là.

Je sentis sur mes lèvres un goût salé, et mon visage était humide. Je fronçai les sourcils, ne comprenant pas immédiatement que ce n'était pas à cause de la douche : je pleurais...

J'avais pleuré pour mes parents juste après leur mort, mais jamais depuis. Sentir à nouveau des larmes couler sur mes joues me troubla, mais me soulagea également : je réalisais que j'étais encore humain alors que j'avais depuis longtemps la sensation de ne plus l'être.

Lorsque je repris le contrôle de moi-même, je sortis de la douche, me séchai, et m'approchai des fenêtres. Le système de ventilation dans la salle de bain avait fait disparaître la vapeur, révélant à nouveau toute la beauté du paysage.

Dans quelques semaines, la neige tomberait sur les sommets arides et sur les cols. Les bergers rassembleraient leurs troupeaux et les feraient redescendre dans les plaines

pour les mettre à l'abri de l'hiver. Je voulais rester dans cette maison le temps d'assister à cette transformation du paysage – même si, au fond de moi, je savais que cela n'était qu'un prétexte pour passer du temps avec Grace, comme lors de notre trop bref séjour à New York.

Soudain, je fus submergé par une douleur immense en repensant à mes parents disparus et à tout ce que j'avais perdu. Instinctivement, je cherchai du réconfort dans la seule chose qui me faisait du bien : de retour dans la chambre, je jetai ma serviette au sol et me glissai dans le lit à côté de Grace. Sentir sa peau m'excitait, mais cela me calmait également.

— Je suis désolé, lui murmurai-je, collé à elle, la courbe de son corps épousant le mien.

J'étais désolé de l'avoir enlevée, de l'avoir blessée, et, surtout, d'avoir brisé sa confiance et lui avoir fait croire qu'elle était moins pour moi que ce qu'elle représentait en réalité. Je m'en voulais terriblement.

Sa respiration se fit plus douce. Je me raidis, ne voulant pas la réveiller. Mais c'était trop tard : les paupières battantes, elle se tourna vers moi et se blottit dans mes bras, douce et somnolente. Ma poitrine se serra en même temps que ma queue se durcit. Comme toujours avec Grace, j'étais partagé entre le besoin de la protéger et l'impératif, tout aussi vital, de la posséder. Les deux étaient pourtant incompatibles ; j'allais devoir trouver un moyen...

Elle me regardait sans rien dire. Elle prit mon visage dans sa main, ses doigts effleurant ma barbe naissante qui avait poussé durant la nuit. Elle laissa échapper un léger soupir.

Sa réaction me stupéfia. Même si elle avait fini par apprécier elle aussi la nuit que nous venions de passer, j'avais conscience que je ne méritais que sa colère. Pourtant, elle n'en ressentait aucune.

— Grace...

— Chut, murmura-t-elle en posant son index contre mes lèvres.

J'étais décontenancé. Je ne sus si elle ne voulait pas que je m'excuse, que je tente de rationaliser ce qui s'était passé entre nous, ou que je n'essaye pas de nier que j'étais prêt à tout pour l'avoir, quel qu'en soit le prix à payer pour nous deux.

Sans me laisser le temps de continuer ce que je voulais dire, elle se plaqua contre moi et plaça sa jambe sur la mienne, m'offrant sa fente douce et humide. Sa bouche sur la mienne était tendre ; sa langue hésitante. Je me sentis submergé par sa pureté et sa douceur qui chassèrent mes pensées les plus sombres. J'avais le sentiment que je ne pourrais plus jamais me passer d'elle. Pourtant, je m'interdis de bouger et la laissai prendre les devants.

Elle hésita, mais seulement un instant. Je découvris qu'au-delà de toutes les qualités que je lui avais déjà découvertes, elle avait en plus le courage de laisser libre cours à son désir. Je me sentis tout petit face à son honnêteté, même si je savais qu'elle conservait vis-à-vis de moi une part de mystère.

Elle fit glisser sa main de mon visage jusqu'à mon épaule. Je m'étendis sur le dos, la regardant se redresser et me chevaucher. Bien qu'elle ne dise rien, je sentais l'ampleur de son envie, la pureté de son désir annihilant ses doutes à propos de nous, de ce que nous étions ensemble. Ce que nous pourrions être.

Je savais à quel point tout cela était fragile, mais je décidai de ne pas y penser ; en la regardant, je ne voulais qu'une chose : que ce moment dure toujours.

Sa peau avait rougi légèrement. Le parfum de son excitation augmentait l'intensité de la mienne qui finit par devenir si intense qu'elle en était presque insupportable. Je respirai profondément, m'emplissant de sa douceur.

Soudain, je vis son regard changer, ses yeux brillant d'une lumière plus sombre.

Caressant les légères ecchymoses sur ma poitrine qu'elle m'avait infligées, elle se mordit la lèvre inférieure, suffisamment fort pour faire couler une petite goutte de sang pourpre. Cela devait faire mal, mais elle était insensible à la douleur, qui semblait avoir disparu en même temps que sa colère.

— Tu es une véritable tortionnaire, la taquinai-je

Nos regards se croisèrent à nouveau avant que Grace ne penche la tête en avant, ses cheveux doux et soyeux caressant chaque centimètre de ma peau. Elle posa ses lèvres douces sur chacune des marques que j'avais sur la poitrine, avec une tendresse qui menaçait de me faire succomber, comme si elle voulait absorber toute trace de douleur en moi.

Et elle n'était pas loin d'y parvenir...

Ma poitrine se serra. Je dus me forcer à respirer, mes mains crispées sur les draps alors qu'elle descendait de plus en plus bas avec sa bouche, les muscles de mon abdomen se contractant sous son contact. J'adorais la sensation de sa bouche sur ma queue et la voir ainsi savourer cette partie de mon corps avec autant de passion et d'admiration. Tout m'excitait en elle : sa soumission, son acceptation de mon besoin de domination, et, surtout, la confiance en moi que suscitait sa vulnérabilité.

Mon désir d'elle devenait de plus en plus indomptable et menaçait d'exploser.

— Grace... trouvai-je la force de dire, alors que l'excitation avait désormais envahi tout mon corps, inondant mon esprit, d'ordinaire si sombre, d'une lumière nouvelle. S'il te plait...

Je me surpris moi-même en prononçant ces mots que j'utilisais si rarement. C'était pourtant grâce à eux que j'avais persuadé Grace de m'accorder une deuxième chance.

Je lui avais menti lorsque je lui avais dit que c'était par simple courtoisie : la vérité c'est que je l'avais implorée. Et je l'implorais à nouveau.

Une autre femme aurait profité de ma faiblesse pour obtenir quelque chose de moi. Mais pas Grace. Tout en continuant de me regarder, elle se redressa, enroula sa main autour de ma queue et posa mon gland sur sa chatte. Elle était chaude et humide. Je sentis ses muscles se relâcher alors qu'elle s'empala sur moi. Son visage se crispa. Elle mordilla à nouveau sa lèvre inférieure alors qu'elle enfonçait ma queue complètement en elle.

Sa chatte était serrée autour de moi, déclenchant en moi un désir qui menaçait d'exploser à chaque instant. Je me sentais exposé et implorant, ma capacité de contrôle volant en éclats.

S'appuyant sur mes épaules, elle se redressa. Son visage était rouge, ses yeux coiffés de longs cils brillaient d'une lueur sauvage. Toute sa concentration était focalisée sur ce qui se passait entre nous.

Mon désir était si puissant que j'arrivais à peine à respirer. Mais je ressentais quelque chose en plus – un soulagement, une envie profonde... de la tendresse. Mes barrières tombaient les unes après les autres et je devenais toujours plus vulnérable.

Ou peut-être que, grâce à cela, je me révélais... je ne savais plus où j'en étais, mais cela m'était égal.

Ma vision se rétrécit. J'eus l'impression de voir de loin ma main se lever vers son visage pour repousser les mèches de cheveux qui étaient tombées sur ses yeux. Je voulais la voir, tout entière, et je voulais qu'elle le sache.

— Tu es tellement belle, murmurai-je d'une voix rauque qui exprimait toute la brutalité de mon désir pour elle.

Je vis de la déception dans ses yeux. Cela ne dura qu'un instant, mais j'eus le temps de le percevoir. Elle était

habituée à être traitée comme un objet, un accessoire, mais je savais qu'elle était beaucoup plus. Je devais absolument lui en faire prendre conscience.

Mais j'étais pour le moment incapable de lui expliquer quoi que ce soit. Chacune de mes respirations renforçait mon excitation : je sentais mon sang fuser dans mes veines, mon cœur battre à toute allure, et mes testicules se gonfler de manière inexorable et animale.

— Tu es belle de l'intérieur. J'aime *qui* tu es, et non ce *que* tu es, réussis-je à dire malgré tout, haletant.

Les mots étaient confus, mais ils étaient honnêtes.

Son visage s'éclaircit, affichant une expression de surprise et de plaisir timide. Ses mains caressèrent mes épaules et descendirent jusque sur mes biceps que je contractais afin de ne pas succomber trop rapidement à la férocité de mon désir.

— Laisse-toi aller, me dit-elle si doucement que j'eus la sensation d'avoir rêvé.

— Je ne peux pas, soufflais-je, la sueur perlant sur mon front.

— Si, tu peux, répondit-elle en ondulant sur moi dans un rythme étrangement apaisant alors que mon excitation était en train de battre des records.

Mais je résistai. Si je me laissais aller comme elle me l'avait suggéré, je savais que je tomberais dans un gouffre. Et si je ne me laissais pas aller...

J'étais déjà dans un gouffre ; Grace était mon unique chance d'en sortir.

Je sentis un cri rauque naître au plus profond de moi, faisant vibrer tout mon corps, et jaillir de moi dans ce qui ressemblait davantage à un rugissement. D'un bond, je me levai du lit, l'attrapai par les hanches, et la pénétrai d'un seul coup. Mon corps claquait contre le sien, dans une

communion de chair et de chaleur, ses cris faisant écho aux miens.

Le peu de retenue que j'avais réussi à conserver avait disparu d'un seul coup. Je prenais tout ce qu'elle m'offrait et espérais que ce que j'avais à lui offrir suffirait à guérir les blessures que nous portions tous les deux.

CHAPITRE 52

Grace

*J*e cherchai un balai, une pelle, et quelque chose pour mettre tous les débris – les fragments de vaisselle et les bouts de nourriture éparpillés sur la moquette, laquelle devrait probablement être champouinée.

Quant à la table... Elle était renversée sur le côté, l'un des pieds cassé ne tenant plus que par quelques fibres. Je ne pensai pas pouvoir la réparer malheureusement... La scène apocalyptique ne laissait aucun doute sur ce qu'il s'était passé.

Sur ce que j'avais fait

D'ailleurs, tout le monde m'avait certainement entendu hurler et jeter tout ce qui me passait sous la main...

Un frisson de honte me parcourut. Je posai la main sur mon visage, comme si me cacher pouvait faire oublier ce que j'avais fait... Je sentis la bile me brûler le fond de la gorge.

Grand-mère était sujette aux grosses colères. J'en fus témoin pour la première fois lorsque j'avais six ans : je m'étais alors réfugiée sous une table en argent sculptée

ayant appartenu à Alexandra Fedorovna Romanovna, la dernière impératrice russe dont le fils était hémophile et qui connut un destin tragique, tuée dans une cave avec le reste de la famille impériale, les corps ayant été jetés dans un puits de mine avant d'être enterrés sans ménagement sous un chemin forestier. Comme quoi, la richesse et le pouvoir semblaient souvent conduire à des tragédies...

Je revoyais la scène comme si j'y étais. Mon père était devant Grand-mère, le visage pâle et les mains tremblantes alors qu'elle lui hurlait dessus. Je ne savais plus s'il s'agissait de quelque chose qu'il avait fait ou pas fait... Mais je me souvenais qu'elle postillonnait de rage et que ses mains ressemblaient à des griffes. Mon père était terrorisé et je l'étais tout autant.

L'idée de pouvoir ressembler, même un tout petit peu, à Grand-mère m'empêchait de respirer et me donnait la nausée.

Lorsque je retirai la main de mon visage, rien n'avait changé.

Et tout avait changé.

Le lit attira mon regard aussi inexorablement que le Nord attire l'aiguille d'une boussole.

Adam était allongé sur le dos, son bras musclé étendu dans ma direction, comme si, même pendant son sommeil, il me cherchait. J'humidifiai mes lèvres sèches avec le bout de ma langue. Je ne pouvais m'empêcher de le regarder : il avait la beauté d'un ange déchu, ses traits étant moins féroces que lorsqu'il était réveillé.

Son front large était adouci par une mèche de cheveux noirs de jais, ses sourcils épais surplombaient ses yeux fermés, dont les longs sourcils venaient caresser ses pommettes. Du regard, je descendis le long de son nez droit jusqu'à sa bouche – forte, charnue, sensuelle. J'eus soudain envie de le rejoindre dans le lit, de caresser sa mâchoire

carrée recouverte d'une légère barbe, et de poser mes lèvres sur les siennes, puissantes et habiles.

Mon regard continua de descendre. Je pris une longue inspiration en admirant ses biceps marqués, ses épaules sculptées, et ses avant-bras noueux. Il semblait trop beau pour être réel. On aurait dit une statue vivante.

Même en dormant, il rayonnait de force. Ses mains, en particulier, me fascinaient – grandes, puissantes, parfaitement manucurées. Seules les quelques callosités et cicatrices qu'on découvrait en les observant de plus près révélèrent ce qui se cachait derrière son apparence civilisée.

Un léger duvet courait tout le long de la dalle plate de ses pectoraux et de son abdomen, disparaissant sous le drap. Je rougis en me souvenant l'avoir parcouru avec ma langue...

Dans la nuit, dans l'obscurité, dans notre passion, j'avais capitulé. Pas face à Adam – même si cela me tentait depuis notre première rencontre –, mais devant ma propre résistance. Je m'étais délestée de tous les conflits internes qui me déchiraient ; j'avais cessé de m'obliger à être, ressentir, et faire ce qui ne me correspondait pas pour m'accepter telle que j'étais réellement et être à l'écoute de mes propres envies et besoins.

Après des mois – des années même si j'étais honnête – de doute et d'insécurité, j'avais finalement décidé de me faire confiance.

J'avais vécu depuis si longtemps aux prises avec des émotions trop intenses – le choc et la peur, la crainte et la colère, le désir et la culpabilité – se succédant les unes aux autres, qu'une cacophonie insupportable de sentiments résonnait constamment en moi. Mais soudain, je réalisai que tout cela était parti, comme balayé par une grande tempête, pour laisser place à un calme olympien. Je ressentis un soulagement immense.

Après m'être levée du lit et avoir enfilé des vêtements, j'étais en train de chercher de quoi réparer les dégâts de la veille lorsqu'Adam se réveilla et s'assit dans le lit.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demanda-t-il, plongeant son regard dans le mien.

— J'essaye de trouver de quoi nettoyer tout cela, répondis-je, incapable de détourner les yeux.

Il fronça les sourcils.

— Le personnel s'en chargera.

— Je préférerais qu'il n'ait pas à le faire, rétorquai-je.

Je tenais en effet à m'en occuper moi-même. En tant que Delaney, on m'avait toujours appris qu'il fallait, au moins en apparence, accorder la même importance à tous les individus, quel que soit leur rang dans la société. Pour mon père, mon oncle et d'autres membres de la famille, cela n'était qu'un jeu dont ils s'amusaient en privé. Mais pour certains Delaney, dont Patrick, moi-même, et Todd – malgré son ambition –, il s'agissait d'une règle importante à suivre. Que ce soit par rébellion ou pour d'autres raisons, nous avions en tout cas tourné le dos à la corruption de nos aînés et tenté d'emprunter une autre voie.

Patrick n'était plus là, et Todd pouvait encore céder à la malédiction des Delaney. Quant à moi... je ne savais même pas si je réussirais à survivre à l'affrontement avec ma famille, que je savais pourtant inéluctable. Mais j'étais en revanche certaine que je voulais vivre selon ce que je pensais juste et honnête, et cela impliquait notamment de ne pas demander à d'autres de réparer des dégâts que j'avais moi-même causés.

Adam m'observa quelques instants puis sembla convaincu par mon initiative. Il rejeta le drap et sauta hors du lit, se tenant devant moi, nu et puissant. Il donnait l'impression d'être parfaitement bien dans sa peau, mais – comme je

commençais à m'en apercevoir – la réalité était beaucoup plus complexe que cela.

— D'accord, lança-t-il. Donne-moi une minute ; je vais voir ce que nous pouvons faire.

Je le regardai avec un mélange de surprise et de soulagement alors qu'il disparut dans la salle de bain et en ressortit pour enfiler un pantalon de jogging noir et un tee-shirt noir. Une fois habillé, il ouvrit une porte si parfaitement intégrée dans un mur de la suite que je ne l'avais pas remarquée auparavant. Elle donnait sur un couloir aux murs blancs éclairé par des néons, dont la modernité contrastait avec le luxe désuet de la suite et de ce que j'avais vu du reste du château.

— Attends-moi ici, dit Adam. Je reviens tout de suite.

En effet, il réapparut quelques minutes plus tard avec un balai, une pelle et un rouleau de sacs-poubelle en plastique noir. Le voir avec des objets si basiques me parut totalement incongru.

— Comment les as-tu trouvés ? lui demandai-je, étonnée.

— Je suis descendu à la buanderie, me répondit-il en haussant les épaules, comme si l'explication était évidente.

Je compris alors comment faisait le personnel du château pour aller et venir sans être vu.

— Il y a des passages de ce genre dans tout le château ? demandai-je.

— Ce ne serait pas très pratique de transporter les aspirateurs et les seaux d'eau en passant par les salons... acquiesça-t-il en refermant la porte du couloir.

— Tu as raison, mais je suis tout de même surprise que tes ancêtres aient pensé à ce détail en construisant cet endroit...

Il leva un sourcil d'un air amusé.

— Ils n'y ont pas pensé. Ces passages étaient à l'origine une issue de secours permettant de fuir le château en cas

d'urgence, me dit-il en soulevant la table renversée et en arrachant le pied cassé pour le mettre dans un sac-poubelle.

Il ne semblait avoir ni colère ni ressentiment, que ce soit pour ce que j'avais fait ou pour mon insistance à ne pas demander aux domestiques de nettoyer à ma place.

— Et ces issues de secours ont-elles parfois été utilisées, demandai-je, me retenant de lui dire que je m'étonnais de sa patience.

Je me doutais que le château n'avait jamais dû être attaqué directement, mais peut-être avait-il déjà été le théâtre de guerres intestines, comme celle qui opposait aujourd'hui Adam à une partie de la famille Falzon.

— Pas à ma connaissance. En revanche, ces passages ont toujours été très utiles pour aller et venir sans être vu. Et puis certains ont fini par être rénovés et utilisés par le personnel.

— Et les autres ?

Ses yeux se rétrécirent, et il me fixa de ses yeux bleu de glace.

— Ne te fais pas d'illusions... Il ne s'agit que de souterrains qui ont tous été condamnés.

Je n'avais pas posé cette question en imaginant qu'il puisse y avoir un moyen de m'échapper du château, mais le fait qu'Adam me le rappelle, avec cette réponse, que j'étais encore une fois tenue prisonnière, assombrit mon humeur. Je repensai à nouveau aux événements qui s'étaient déroulés depuis mon enlèvement à New York jusqu'à notre soirée de la veille.

— Grace..., me dit-il avec une pointe de regret dans la voix.

Je ne répondis pas.

— Finissons-en avec le ménage, reprit-il, et ensuite je pense qu'il faudrait que nous parlions...

Toujours sans répondre, je me mis à genoux et commençai à mettre les morceaux de vaisselle cassée dans un sac. Mes cheveux tombèrent sur mon visage, mais je ne fis rien pour les dégager : je me sentais déjà trop mise à nue devant lui pour m'exposer encore davantage.

Alors que j'étais en train de ramasser les derniers morceaux d'une magnifique assiette en porcelaine bleue et blanche, datant certainement d'un siècle ou deux, mon estomac se mit à gargouiller assez bruyamment. Embarrassée, je fis comme si de rien n'était, mais Adam avait entendu.

Il attrapa tous les sacs, ouvrit à nouveau la porte cachée et se mit sur le côté, tendant la main dans ma direction afin que je le rejoigne.

— Ça suffit, suis-moi !

— Où ça ? demandai-je en le rejoignant.

Il laissa tomber les sacs dans un vide-ordures juste derrière la porte et on entendit la vaisselle s'écraser dans un bruit sourd et lointain.

— Aux cuisines ! me lança-t-il.

En voyant ma surprise, il sourit.

— Je ne suis pas le plus grand cuisinier du monde, mais je me débrouille...

J'étais sidérée à l'idée qu'Adam puisse vouloir faire la cuisine ou au moins me préparer quelque chose à manger. Je n'essayai même pas de cacher mon étonnement.

— J'ai pensé que tu serais peut-être plus à l'aise sans le personnel. Je leur ai donné congé. Sauf au personnel de sécurité, bien sûr. Ils sont tous à leurs postes et Rolf est là aussi. Mais à part eux, nous sommes seuls, m'informa-t-il d'un ton rassurant.

Il avait dû faire cela lorsqu'il était descendu. Ma gorge se serra. Je n'étais pas habituée à une telle considération.

— Merci, lui dis-je d'un ton hésitant.

— Je préférerais que tu me remercies en mangeant, me répondit-il d'un ton sérieux.

— Après tout ce que j'ai avalé hier soir, je ne suis pas sûre d'avoir très faim, mentis-je.

En réalité, j'étais affamée. D'après la position du soleil, je devinai qu'il devait être le début d'après-midi. Nous avons dormi toute la matinée – ce qui n'était guère surprenant compte tenu de la nuit que nous avons passée...

— Ton estomac vient de dire le contraire, répondit-il. Qu'en dis-tu ? As-tu envie de goûter à ma cuisine ? demanda-t-il en se penchant vers mon ventre et en s'adressant à lui directement.

Je gargouillai à nouveau : la réponse était claire... Je réalisai à quel point j'étais incapable de contrôler la moindre de mes envies lorsque j'étais en face d'Adam.

— Tu es prête à affronter le pire ? me dit-il avec un large sourire en se redressant.

Ce côté enjoué, voire drôle, de sa personnalité me surprenait agréablement. Je savais qu'il avait gagné, mais j'étais déterminée à ne pas abandonner si facilement...

— Ça dépend. Tu as un micro-ondes ? demandai-je avec une fausse défiance, comme pour lui signifier qu'il y avait peut-être dans les frigos quelque chose de prêt que nous n'aurions plus qu'à faire réchauffer.

— Tu veux dire ce rectangle métallique qu'on utilise pour réchauffer rapidement ?

— J'imagine que personne ne livre de nourriture ici, répondis en écarquillant les yeux.

Il rit en tendant la main vers la mienne. J'hésitai un instant avant de la prendre, mais, dès l'instant où je mis ma main dans la sienne, un sentiment de bien-être m'envahit. Je ne savais pas si cela durerait, mais je décidai de m'y accrocher pour le moment.

Nous marchâmes le long du couloir et descendîmes plusieurs escaliers jusqu'à arriver dans une cuisine immense. Elle était tellement grande qu'on devait pouvoir y préparer des repas pour plusieurs centaines de personnes. Les armoires et les appareils électroménagers en inox étaient assortis à un sol en carrelage rouge brique, et les murs blanchis à la chaux étaient éclairés par des spots incrustés. La pièce était divisée en plusieurs espaces fonctionnels : l'un d'eux était doté de plans de travail en marbre et devait être réservé à la confection des desserts ; dans un autre, au moins une douzaine de woks étaient suspendus, révélant le goût du maître des lieux pour la cuisine asiatique...

Adam se dirigea directement vers un grand réfrigérateur en inox. Ouvrant l'une des quatre portes, il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Nous avons de la chance ! s'exclama-t-il en extrayant un plateau de charcuterie sur lequel étaient disposées des tranches de roulade de poulet farcie, des bouchées de terrine parfumée à la canneberge et à la pistache, ainsi que des tranches de *pata negra*. Il posa le plateau sur le comptoir devant moi, et ajouta une miche de pain croustillante qui sentait bon le blé et sortait à peine du four.

J'étais émerveillée par la perspicacité de son personnel.

— Tu sais que ce n'est pas tout à fait ce que l'on appelle « cuisiner » ? le taquinai-je.

— Je suis plutôt un cueilleur-chasseur, rétorqua-t-il, amusé, en jetant un coup d'œil au plateau devant nous. Venaison, sanglier, pain sauvage...

Sa plaisanterie nous fit rire tous les deux alors que nous nous regardâmes. C'était un moment de plaisir simple. Je finis par détourner les yeux ; l'intimité du lieu suscitait en moi des émotions auxquelles je n'étais pas préparée.

— Tu veux du vin ? me demanda Adam, désignant une cave à vin qui semblait contenir plusieurs centaines de

bouteilles.

— Pas pour moi, dis-je en secouant la tête et résistant à la tentation.

Il acquiesça et alla chercher une bouteille d'eau gazeuse dans le réfrigérateur.

Nous mangeâmes en silence. Tout était excellent, mais très riche. Je fus vite rassasiée.

— Il y a certaines choses que je voudrais vraiment te dire, lança finalement Adam alors que j'étais en train de boire un peu d'eau. Mais pour le moment, je pense qu'il est plus important pour moi de t'écouter.

Il m'avait dit cela avec une candeur qui me stupéfia. Je sentais que la nuit passionnée que nous venions de partager avait changé quelque chose entre nous. J'espérais tellement que cela soit vrai que j'en avais presque mal au cœur. Je le fixai, ne sachant pas quoi répondre.

— Tu m'as dit tout à l'heure que tes sentiments pour moi étaient une menace pour ta propre survie ; j'aimerais comprendre pourquoi, reprit-il d'une voix douce et contrôlée, alors que la contraction de sa mâchoire trahissait à quel point il était en fait affecté.

J'hésitai. J'étais partagée entre le désir de me libérer en disant ce que je ressentais et la peur de ce que cela pourrait avoir comme conséquences. Adam était bien placé pour savoir à quel point ma famille était au-dessus des lois et que cela la rendait dangereuse. Plutôt que de risquer de me perdre, il était parfaitement capable de m'enfermer dans un endroit encore plus sécurisé que le château et de se battre contre eux pour les empêcher de me nuire.

Je ne pouvais pas laisser cela arriver. C'était ma famille, pas la sienne – c'était à moi de régler le problème. Cette réalité m'apparut soudain comme une évidence.

Le silence s'installa entre nous.

— S'il te plait, Grace... finit-il par dire tranquillement, ne supportant plus d'attendre ma réponse.

Je réalisai qu'avec ces mots, il se mettait à nu – lui qui était davantage habitué à ce que les gens lui obéissent... Ma poitrine commença à se desserrer.

— Il y a un... problème avec ma famille que je dois régler, dis-je finalement lentement. Pour cela, je vais avoir besoin de toutes mes forces. Je ne peux pas me permettre d'être faible ou...

Je levai à nouveau les yeux vers lui. Je fus frappée par sa beauté, mais aussi par sa force. Certes il pouvait parfois être violent, mais il était toujours guidé par un sens de l'honneur et du devoir qui était rare dans le monde d'aujourd'hui.

— Je ne peux pas me permettre d'être distraite, repris-je.

— Tu n'es pas en train de faire référence à ce qui s'est passé avec ton oncle ? me répondit-il en fronçant les sourcils.

— Non, pas du tout. Ça, c'est une affaire réglée ; en tout cas en ce qui me concerne.

Car je savais que Grand-mère ne serait jamais capable d'oublier et qu'elle serait prête à tout pour venger son « bébé ». Mais, au-delà de cela, j'avais pleinement conscience que si Patrick avait réellement découvert des choses pouvant potentiellement mettre à mal l'empire de la famille, personne n'était en sécurité. Si je craignais pour la vie de Will, de Todd et de la mienne, je redoutais surtout que des innocents puissent être des dommages collatéraux : un domestique, un assistant ou un journaliste qui tomberaient par hasard sur quelque chose qu'il n'aurait pas dû découvrir... Tout le monde était potentiellement en danger de mort.

Y compris Adam.

J'inspirai et expirai lentement, me préparant à affronter la tempête que ce que je m'apprêtais à dire allait sans aucun

doute déclencher.

— La vérité est que je ne veux plus rien te dire, car je ne veux pas que tu sois impliqué.

CHAPITRE 53

Adam

Quoi ?

Grace croyait-elle vraiment que j'allais la laisser affronter sa famille seule ? Comment une femme si intelligente et si courageuse pouvait-elle se méprendre à ce point ?

Je ne savais pas si je devais être en colère ou... encore plus en colère.

Je repensai à la tour de Malte où plusieurs de mes ancêtres avaient enfermé des femmes pour leur plaisir... mais aussi pour celui des femmes en question. Les Falzon étaient des guerriers, mais nous avons aussi d'autres compétences.

Je sentais mes racines refaire surface chaque fois que je m'opposais à Grace. L'envie de la protéger mêlée au besoin de la posséder – et de la baiser – annihilait toutes mes capacités de raisonnement et de jugement.

Mais je savais que cette méthode ne fonctionnait pas avec Grace. Le seul moyen que j'avais de la soumettre était de la faire jouir. Si seulement je pouvais la garder toujours dans

cet état, grisée par le plaisir, chaude, humide, et implorante...

C'était une image séduisante qui me faisait bander rien qu'en y pensant, mais je devais rester concentré sur la situation qui se présentait à moi.

Grace m'avait dit que nous devions parler comme deux adultes du vingt-et-unième siècle – même si je n'étais pas certain que de me lancer une table à la figure était ni très adulte, ni très moderne... mais cela importait peu. En fait, je savais que j'avais mérité ce qu'elle avait fait, et j'étais d'ailleurs fier d'elle pour l'avoir fait. Mais, pour le moment, je devais réfléchir vite.

Je m'y connaissais en stratégie... Je savais que si je l'avais affrontée tête baissée, elle m'aurait battu. Je décidai donc de réagir plus subtilement.

Je me levai, débarrassai notre déjeuner tardif, et lui tendis la main.

— Suis-moi, je voudrais te montrer quelque chose.

Surprise, elle cligna ses yeux vert clair. Ce n'était pas la réaction à laquelle elle s'était attendue lorsqu'elle avait jeté le pavé dans la mare. Parfait. Plus je pouvais la déstabiliser, mieux c'était.

Lentement, elle se leva et – à mon grand soulagement – me tendit la main. La chaleur douce de sa peau m'apaisa. Je réussis à sourire calmement alors que tout en moi – mon corps et mon esprit – brûlait de désir pour elle.

Nous quittâmes la cuisine par les larges portes battantes menant à la salle à manger principale du château dans laquelle se trouvait une immense table Sheraton en acajou pouvant accueillir soixante personnes. Je m'y étais souvent installé petit pour construire des châteaux les jours de mauvais temps.

Cette pièce avait toujours exercé sur moi une fascination particulière, notamment en raison de sa décoration. Des

lustres en or et en cristal illuminaient les tableaux sanglants qui ornaient les murs, signés par les plus grands peintres : Carracci, Altdorfer et Goya, entre autres. Ces œuvres surdimensionnées représentaient toutes des scènes de bataille ; les invités dégustaient les mets et les vins les plus raffinés sous les yeux de soldats aux jambes tranchées et aux entrailles déchirées. Ma famille avait un véritable don pour faire preuve de cruauté même lors des occasions les plus distinguées...

Je me dépêchai de faire sortir Grace de cette pièce et l'entraînai dans l'une des galeries qui longeaient le périmètre du château. Nous passâmes devant les hautes fenêtres donnant sur les montagnes. Entre chacune d'elle se trouvait une statue grandeur nature moulée à partir de statues originales de mes ancêtres conservées à Malte. Ces hommes et ces femmes du Moyen-Âge semblaient observer les portraits encadrés de leurs descendants qui étaient accrochés au mur opposé.

Grace les regarda avec attention.

— Je n'ai jamais rien vu de tel ! Comment Rolf a-t-il pu omettre de m'emmener ici lorsqu'il m'a fait visiter le château ? dit-elle doucement, absorbée par les œuvres d'art.

Je reconnaissais bien là l'homme en qui je plaçais toute ma confiance : il lui avait fait visiter les lieux, mais m'avait laissé le soin de lui faire découvrir cette partie-là.

— Presque personne ne vient ici, dis-je. C'est une partie exclusivement réservée aux Falzon.

Elle se retourna en rougissant légèrement et me regarda.

— Mais je ne suis pas...

— Cela n'a pas d'importance, l'interrompis-je. Tu as un problème avec ta famille dont tu ne veux pas me parler. Je comprends cela, mentis-je.

Je ne comprenais absolument pas, mais j'appliquais une stratégie pour laquelle je devais me montrer patient.

— J'ai pensé que ma famille pourrait t'offrir un peu de perspective, repris-je. Tu as devant toi les personnes qui ont dirigé ma famille, ajoutai-je en désignant les statues qui nous faisaient face. Elles n'étaient pas forcément les plus vertueuses ni les plus intelligentes, mais elles savaient diriger parce qu'elles savaient affronter les problèmes. Tous savaient évaluer les risques, élaborer une stratégie, et concevoir des solutions. Et surtout, ils savaient comment survivre.

J'avais réussi à capter son attention.

— Ils étaient plutôt doués pour la survie, à ce que je vois, dit-elle en regardant les statues et les portraits peints.

La nostalgie que je distinguai dans sa voix me déchira. Je ne pouvais pas supporter qu'elle puisse penser qu'elle ne survivrait peut-être pas à l'affrontement avec sa famille et, pire encore, qu'elle l'accepte.

Prenant son bras – j'avais désespérément besoin de la toucher – je l'attirai vers l'une des statues. L'homme qu'elle représentait portait une cotte de mailles et un casque. De ma taille, musclé, cet homme était mort à environ soixante ans, ce qui était vieux pour l'époque. Même mort, ses traits étaient puissants et résolus. Une épée accrochée à la taille, il tendait la main, semblant demander quelque chose.

— C'est Guillaume Falzon, dis-je. Le premier de la lignée. C'est lui qui a établi la famille à Malte. Il a eu quatre fils et deux filles. Malgré une vie de combats, il a réussi à mourir dans les bras de sa femme.

— Était-ce l'une de ces femmes dont tu m'as parlé, enlevées comme butin de guerre ?

J'acquiesçai.

— Comme tu le vois, répondis-je en désignant la statue à côté de celle de Guillaume, Dame Yasmine était très belle.

La femme de mon ancêtre était, elle aussi, morte à un âge avancé. Malgré tout, on pouvait voir qu'elle ne s'était jamais

départie de sa beauté. De grands yeux fermés dans un sommeil éternel et des pommettes hautes surplombaient des lèvres pulpeuses, le tout ne laissant aucun doute sur l'effet qu'elle devait avoir sur les hommes lorsqu'elle était animée par la vie et la passion. Comme son mari, elle aussi tendait une main, l'autre étant posée sur sa poitrine.

— C'est pour elle que Guillaume a construit la tour de Malte, l'informai-je. Elle en fut la première occupante.

Grace rougit, ce qui me procura une certaine satisfaction. J'espérai qu'elle se souvenait de ce qui s'était passé entre nous dans la chambre de la tour.

— Il l'a gardée enfermée longtemps ? demanda-t-elle, légèrement troublée.

— Jusqu'à ce qu'ils se marient. Tu vois... malgré des débuts difficiles, leur histoire a plutôt bien fini. Les statues originales de Guillaume et Yasmine se trouvent toujours, avec les autres, dans la crypte familiale à Malte. Ils y sont allongés côte à côte, si près que leurs doigts se touchent, dis-je en me penchant plus près de Grace.

Sa chaleur, sa force, son courage... tout en elle me plaisait. Elle me séduisait sans effort, sans même s'en rendre compte.

— Chaque soir, Guillaume rendait visite à Yasmine dans la tour, poursuivis-je.

Je n'aurais pas dû lui parler de tout cela en étant si près d'elle : le parfum subtil de sa peau mêlé à ses phéromones naturelles avait sur moi un effet prévisible. Je dus lutter contre l'envie de la coucher par terre et de la baiser sauvagement.

— Pour la séduire, il lui offrait des choses rares, murmurai-je en touchant sa nuque et sentant le frisson que cela lui procura. On raconte que leur relation était passionnelle, et qu'on entendait les cris de plaisir de Yasmine au-delà des murs du château. On dit également que, grâce à l'intensité de leur amour, les torrents asséchés se

mirent à couler à travers les montagnes, que la terre redevint fertile, et que les femmes stériles tombèrent enceintes.

— C'est tellement romantique, soupira Grace. L'attachait-il lui aussi au lit ?

J'essayai de ne pas sourire, mais en fus incapable.

— Certainement... même si la chaîne que j'ai utilisée pour toi était d'une époque beaucoup plus récente, ce qui laisse supposer qu'au moins un autre de mes ancêtres a eu la même idée que Guillaume et moi...

Son regard parcourut la ligne des portraits jusqu'à ceux datant du dix-neuvième siècle.

— Lui ? demanda-t-elle.

Sa perspicacité me stupéfia : elle s'était arrêtée sur l'ancêtre auquel je m'identifiais le plus. D'ailleurs, nous portions le même nom : Adam Falzon.

— Peut-être. De ce que je sais de lui, c'est en effet assez probable. Mais pourquoi as-tu pensé justement à lui ?

— Parce qu'il te ressemble. Enfin... tu lui ressembles ! Qu'a-t-il fait ?

— Il a aidé à vaincre Napoléon, fait fortune dans le Pacifique Sud, épousé une femme dont on dit qu'elle était la plus brillante et la plus belle d'Europe. Rien d'exceptionnel pour un Falzon...

Elle me jeta un regard cinglant qui, à mon grand plaisir, se transforma en sourire. Un sourire forcé, mais un sourire tout de même... Je me sentis heureux de lui avoir changé les idées, ne serait-ce qu'un instant.

— Qu'est-ce que tu cherches à me faire comprendre, Adam ? me demanda-t-elle doucement. Que les Falzon sont tous des romantiques discrets ?

Je me raidis. Pendant un instant, je fus très tenté d'être tout ce qu'elle désirait et tout ce dont elle avait besoin... Mais je ne pouvais pas la tromper. Peu importe ce que cela me coûterait à court terme, je ne voulais pas le faire.

— Si nous le sommes, c'est de manière tellement discrète que même nous ne le savons pas, répondis-je franchement. Ce que je voulais dire, c'est que nous savons résoudre les problèmes.

Je devais rester concentré sur mon objectif de la convaincre de se confier à moi, mais c'était difficile. Son regard sur moi, la proximité de sa peau... Je n'étais pas sûr de pouvoir lui résister.

Incapable de me contenir davantage, je caressai son bras nu du bout des doigts. Je sentis un frisson la parcourir... La sentir si réceptive augmenta encore davantage le désir pour elle que j'avais en moi depuis que je m'étais réveillé en posant mon regard sur elle.

J'enroulai mon bras autour de sa taille et l'attirai à moi. D'abord crispée, elle se détendit et se laissa aller contre moi. Je fermai les yeux un instant, remerciant silencieusement la force invisible qui nous avait réunis : même si Grace n'allait pas me faire confiance à nouveau si facilement, elle était trop courageuse et honnête pour ne pas reconnaître le besoin que nous avons l'un de l'autre. Je mesurais la rareté de cela et la chance que nous avions.

À tel point que je trouvai le courage de lui dire ce que j'avais appris au cours des périodes les plus sombres que j'avais vécues avant elle.

— Chérie, quel que soit le problème, nous serons plus forts si nous l'affrontons ensemble.

Grace inclina la tête en arrière et me regarda.

— Tu as peut-être raison, mais je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit. Me dit-elle en tremblant légèrement. Ma famille a déjà fait suffisamment de mal ; je ne veux pas qu'ils s'en prennent à toi.

Je plongeai mon regard dans le sien, résistant à l'envie d'embrasser ses lèvres douces et pulpeuses. J'étais stupéfait

qu'après tout ce que je lui avais fait elle puisse encore être inquiète pour moi.

Mes parents m'avaient toujours protégé lorsque j'étais enfant, puis Rolf avait tenté d'en faire autant après leur mort. Jusqu'au jour où je n'acceptai plus d'être protégé – ma soif de sang était devenue trop importante. Depuis, j'avais toujours affronté le danger seul ; je dirigeais les autres, mais étais également celui qui portait le fardeau du danger et du risque. Je me demandais si Sebastian avait conscience de ce que le pouvoir impliquait...

De toute façon, cela importait finalement peu. Je ne l'aurais jamais laissé prendre le contrôle de notre famille. J'avais déjà pris certaines précautions pour cela, et je n'hésiterais pas à en prendre d'autres s'il le fallait. Au fil du temps, ma conception du devoir avait grandi ; avec le pouvoir de la famille derrière moi, je trouverais un moyen de combler tous les besoins et tous les désirs de Grace.

Elle avait déclenché en moi une passion plus ténébreuse et féroce que jamais, mais également – pour la première fois de ma vie – de la tendresse. Lentement, je m'approchai d'elle et posai délicatement mes lèvres sur les siennes, douces et provocantes. Alors qu'elle accueillit mon baiser dans un léger relâchement, je la serrai dans mes bras, glissant une main sous ses fesses et...

Brusquement, je me souvins que la galerie – comme toutes les autres parties du château, à l'exception des appartements privés – était surveillée par des caméras de sécurité.

À contrecœur, je m'écartai légèrement de Grace pour prendre mon téléphone portable qui se trouvait dans ma poche.

— Qu'est-ce que tu fais ? murmura Grace alors que je composai le numéro, ses bras enroulés autour de mon cou et ses tétons durs frottant contre ma poitrine.

— J'appelle la sécurité pour leur demander d'éteindre les caméras de la galerie, répondis-je d'une voix rauque.

Je la sentis frissonner alors qu'elle réalisa que j'étais sur le point de lui faire l'amour ici, sous le regard de mes ancêtres, des hommes et des femmes qui auraient certainement compris notre passion.

Le téléphone sonna, une fois, deux fois... trois fois. Personne ne répondit.

Je fronçai les sourcils et, d'un geste rapide, je remis Grace debout.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle, l'air inquiet.

Je n'étais pas certain qu'il y ait un problème, mais cela n'avait pas d'importance : je refusais de prendre le moindre risque pour la sécurité de Grace. Il y avait dans le château plusieurs pièces sécurisées ; je devais la mettre à l'abri dans l'une d'elles en attendant de savoir ce qu'il se passait.

Soudain, il y eut une explosion juste à côté de nous : les portraits des tableaux basculèrent et les statues s'effritèrent dans un épais nuage de plâtre qui nous empêchait de voir quoi que ce soit. Lorsqu'enfin la poussière se dissipa, nous fûmes pris pour cible par des tirs d'armes automatiques.

CHAPITRE 54

Grace

— *B*aisse la tête !

Les coups de feu ne cessaient de retentir, suivis par des tirs de riposte. Adam me poussa contre un mur, me protégeant de son corps grand et musclé.

J'aurais dû être terrifiée par ce danger qui avait soudainement éclaté partout autour de nous, mais je ne ressentais que de la confusion. Je ne comprenais pas comment une telle situation avait pu se produire dans un château qui devait être l'un des endroits les plus sécurisés d'Europe. Pourtant, c'était le cas et je n'étais absolument pas préparée à y faire face. Je ne savais pas quoi faire, où aller, comment aider Adam, ni comment me protéger. Prenant de plus en plus conscience de ce qui était en train de se passer, je me mis à trembler.

— Ça va aller, me dit-il d'une voix basse et grave. Tant que je suis là, il ne t'arrivera rien.

Lui qui m'avait fait subir tant de choses, à qui je m'étais jurée de ne plus jamais faire confiance, aurait dû être la

dernière personne que j'aurais pensé pouvoir me protéger. Pourtant, je savais, sans l'ombre d'un doute que c'était le seul qui ferait tout pour que rien ne m'arrive, quel qu'en soit le prix. Me sentir si dépendante de lui me ramena tout à coup à ma propre impuissance...

Adam ne me laissa pas le temps de réfléchir davantage. Saisissant ma main, il me fit courir le long de la galerie jusqu'à un couloir. À notre droite, je vis des hommes en treillis courir dans une arcade formée de fines colonnes de pierre et se disperser dans le vaste hall principal du château, leurs bottes battant violemment contre le sol en marbre. D'autres hommes, vêtus de noir, leur tiraient dessus dans une scène apocalyptique, le brouhaha fracassant d'ordres criés et de sonneries d'alarmes ajoutant à la confusion.

— Qui sont ces hommes ? criai-je à Adam ? Comment sont-ils entrés ?

Pour unique réponse, Adam se tourna dans ma direction et jeta par-dessus mon épaule un regard noir qui me fit tressaillir. Je compris que je n'étais pas l'objet de sa rage, mais je savais que quelque chose de terrible était sur le point de se passer.

Je me retournai et trouvai la réponse à toutes mes questions : Sebastian entra dans la salle. Son visage et sa posture ne laissaient aucun doute sur le fait qu'il était en proie à une exaltation féroce, arborant un sourire indiquant clairement qu'il était prêt à tuer. Il semblait déterminé à se venger de sa défaite sur le champ d'honneur par la trahison et la ruse.

— Comment... ? commençai-je.

— Les anciens passages, m'interrompit sèchement Adam. Ils ont dû tuer les gardes près de l'un d'entre eux et faire sauter la porte d'entrée.

Son regard devint de plus en plus sombre.

— J’aurais dû comprendre que Sebastian les avait certainement découverts lorsqu’il vivait ici, enfant. Je l’ai sous-estimé, dit-il d’un ton de reproche envers lui-même.

— Tu n’avais aucun moyen de savoir...

Pourtant, je compris au regard de défiance qu’il me lança que rien de ce que j’aurais pu dire n’aurait pu l’empêcher de penser qu’il avait commis une erreur. Il ne pensait plus qu’à la manière de la réparer.

À cet instant, la seule chose qui comptait était d’échapper au danger. Nous courûmes jusqu’à un autre couloir, à l’angle duquel Adam s’arrêta brusquement. Je me précipitai derrière lui, cherchant à me protéger derrière son dos large et rassurant. Sans me laisser le temps de récupérer, Adam me fit tourner et me poussa dans une alcôve.

— Ne fais pas de bruit, dit-il.

Dissimulés dans l’obscurité, Adam se tenait devant moi, son corps musclé me protégeant du danger. Sa présence me fit frissonner, comme une décharge électrique qui éveilla tous mes sens. La chaleur de sa peau que je sentais à travers ses vêtements dissipa le froid qui s’était emparé de moi. Le rythme régulier de son cœur apaisa le mien qui s’était mis à battre la chamade. Fermant les yeux un instant, je savourai la force qu’il dégageait et qui lui permettait de garder le contrôle sur la situation.

Lorsque je rouvris les yeux, je vis, par-dessus son épaule, de plus en plus d’hommes en treillis courir dans tous les sens. Les coups de feu continuaient de retentir, mais de manière plus espacée. J’étais écoeurée à l’idée que Sébastien puisse prendre le contrôle du château.

— Il faut que je te mette à l’abri dans une pièce sécurisée, me dit Adam.

Malgré la rage qui l’animait, il semblait garder son sang-froid. Le prédateur qu’il était savait faire face aux

renversements de situation, lorsque c'était lui qui était la proie.

Mais je n'avais pas la même capacité de résilience que lui... J'étais rongée par la peur ; pas pour moi, mais pour lui.

— Pourquoi seulement moi ? Et toi ? demandai-je d'un air alarmé.

— Tu penses vraiment que je peux rester caché pendant que d'autres hommes se battent pour moi ? me répondit-il avec stupéfaction.

J'eus envie de lui répondre que c'est exactement ce que faisaient les chefs sans pour autant être considérés comme des lâches. Tous acceptaient d'être protégés : les chefs militaires restaient derrière les lignes de front, les hommes politiques étaient entourés par une horde de gardes du corps prêts à prendre une balle à leur place... quant aux membres de ma famille, ils n'allaient nulle part sans leurs hommes de sécurité pour les protéger du « peuple » que nous prétendions servir.

Mais je savais que pour Adam, cela était impossible. Il n'aurait jamais laissé ses hommes prendre plus de risques que lui-même.

— Non, bien sûr que non, répondis-je. Mais je ne veux pas plus que toi rester là sans rien faire. Je peux certainement vous aider d'une manière ou d'une autre ? tentai-je de le convaincre en pensant que, si nous nous sortions de ce mauvais pas, j'apprendrais à me défendre ; je ne voulais plus jamais ressentir l'impuissance que je ressentis à ce moment-là.

Il me regarda avec surprise ; il ne s'attendait pas à ce que je veuille être à ses côtés plutôt que de le laisser se battre seul. Je savais qu'il avait Rolf pour cela, et certainement d'autres hommes également. De toute évidence, il fut surpris par une telle demande de ma part...

Sa surprise me fit prendre conscience que nous avions encore beaucoup de chemin à faire l'un vers l'autre si nous voulions poursuivre notre relation – en supposant que nous puissions la poursuivre. Je pensais réellement ce que je disais lorsque j'avais dit à Adam que je ne pourrais jamais plus lui faire confiance. Mais, à présent, confrontée au danger, je ne pouvais plus me mentir : l'idée qu'il soit blessé, ou pire, m'était insupportable. Je ressentis une douleur si profonde et intense que je ne pensai pas pouvoir la supporter.

— Ce n'est pas ton combat. Sebastian est mon problème, me dit-il doucement, sensible à ma détresse.

Du dos de sa main, il caressa ma joue si doucement que j'en eus le souffle coupé. Je plongeai mon regard dans le sien ; ses yeux brillaient d'une vulnérabilité que je n'avais jamais vue en lui auparavant, pas même lorsqu'il se livrait à moi si complètement à moi lorsque nous étions seuls la nuit.

— Mon cousin a compris ce que tu représentais pour moi, me dit-il en frissonnant. S'il t'approche...

Soudain, je me souvins de ce qu'il m'avait dit : que j'étais aussi vitale pour lui que l'air qu'il respirait et que sa vie sans moi n'était qu'un champ de ruines... Lorsqu'il avait prononcé ces mots, j'avais surtout entendu son impitoyable détermination à ne jamais me laisser partir. Mais, à présent, j'osai me demander si moi-même je n'avais pas terriblement envie de rester à jamais à ses côtés.

J'eus presque envie de rire en réalisant l'incongruité de la situation : j'avais attendu le pire moment et le pire endroit, et il m'avait fallu autant d'hommes armés, pour prendre conscience de quelque chose de si romantique !

Les coups de feu redoublèrent, me sortant de mes pensées et interrompant ce moment d'intimité entre nous. Sans plus attendre, Adam vérifia que le couloir était dégagé, puis me tira par la main, m'obligeant à courir.

Soudain, la silhouette imposante d'un homme armé d'un long fusil apparut dans un couloir latéral. Le temps sembla s'arrêter. Je me figeai, incapable de penser, de bouger, ni même de respirer. Adam me plaça derrière lui.

— Rolf ! s'exclama-t-il avec soulagement.

Ma vision s'éclaircit et je vis le rapide échange silencieux entre les deux hommes – un signe de tête, un froncement de sourcils, une tête penchée. J'étais émerveillée de voir à quel point ils pouvaient communiquer sans avoir besoin de se parler.

— Je savais que vous vous dirigeriez par là, dit Rolf en tendant à Adam son long fusil et en en tirant un autre du fourreau en bandoulière qu'il avait dans le dos. Nos hommes tiennent l'aile nord et nous avons des renforts qui arrivent, mais les hélicoptères sont encore à une demi-heure d'ici.

— Commençons par mettre Grace à l'abri dans une pièce sécurisée ; on avisera ensuite, répondit Adam.

Escortée par les deux hommes, Adam tenant toujours fermement ma main dans la sienne, je fus conduite vers des portes coulissantes à l'autre bout du couloir.

— Où allons-nous ? demandai-je, réussissant à conserver mon calme grâce à la confiance absolue que j'avais en Adam.

J'étais certaine qu'il vaincrait ; l'idée même que cela ne puisse pas être le cas m'était d'ailleurs insoutenable.

— Juste là, me dit-il en désignant les portes coulissantes au fond du couloir. Il y a une pièce sécurisée que j'ai fait installer il y a quelques années et que Sebastian ne connaît pas. Tout comme les autres modifications qui ont été apportées dernièrement, ajouta-t-il en échangeant un autre regard avec Rolf.

Je fus rassurée.

Mais le soulagement ne fut que de courte durée : alors que nous étions encore à environ cinquante mètres des portes,

une balle passa devant nous et percuta le mur que nous étions en train de longer.

— Baisse-toi ! cria Adam en me poussant au sol.

Je sentais son corps sur le mien, consciente qu'il me protégeait, mais je ne pouvais m'empêcher de concentrer mon esprit sur les tirs qui me semblaient toujours plus proches de nous. La peur me glaçait le sang ; j'étais comme un animal traqué, uniquement absorbée par la volonté farouche de mettre un terme au danger qui menaçait de m'enlever ce que j'avais de plus cher. Pour la première fois, j'eus le sentiment de comprendre un peu mieux ce qu'avait dû ressentir Adam à la mort de ses parents et la raison pour laquelle il avait rompu ainsi tout lien avec les règles du monde civilisé, préférant devenir un ange vengeur.

Mon ange, déchu, certes, mais qui ne l'était pas ? Je n'avais pas voulu tomber amoureuse, surtout pas alors que ma vie était dans une situation si précaire. Je n'avais même jamais été sûre de savoir comment aimer quelqu'un. Pourtant je l'aimais, d'un amour brut, réel et extrêmement précieux.

Les coups de feu se firent plus nombreux, certains désormais très proches de nous. Adam et Rolf ripostaient. Il fallait que ça s'arrête. Nous devons nous lever et atteindre la pièce sécurisée pour qu'Adam puisse ensuite continuer de se battre, vaincre Sebastian, et...

Un léger grognement. Rien de plus. Et quelques gouttes de sang sur ma joue.

Plus tard, je m'émerveillerais qu'il n'ait pas davantage exprimé sa douleur.

Adam recula légèrement. Ses genoux fléchirent. Une tache rouge apparut sur sa poitrine, de plus en plus grande. J'eus le temps de voir sa surprise, sa tentative vaine de rester debout, et le moment où il capitula. Alors que je me précipitai pour le retenir, son corps puissant s'effondra au sol, lentement.

Ce que j'avais redouté le plus venait d'avoir lieu sous mes yeux. J'étais incapable de comprendre ce qui se passait ; j'avais l'impression que ce n'était pas réel.

Rolf réagit en premier. Cessant le feu, il souleva Adam par les épaules, alors que j'étais incapable de faire quoi que ce soit, le regard fixé sur les gouttes de sang qui tombaient de plus en plus nombreuses sur le sol en marbre.

— Suivez-moi ! cria Rolf.

D'instinct, je me redressai et le suivis aveuglément, les yeux rivés sur le corps immobile d'Adam.

Enfin, nous arrivâmes au bout du couloir. Rolf ouvrit les portes coulissantes et nous pénétrâmes dans une pièce qui était de toute évidence une bibliothèque. Sans hésitation, il se dirigea vers l'une des étagères murales et, après quelques gestes rapides, une porte secrète s'ouvrit sans bruit.

— Entrez vite, m'ordonna-t-il.

La porte se referma doucement derrière nous, déclenchant un système de fermeture étanche qui fit un léger bruit.

Les lumières s'étaient allumées automatiquement lorsque nous pénétrâmes dans la pièce qui était à peu près de la même taille que la chambre d'Adam. Tout était parfaitement organisé : sur le mur à droite de la porte, des lits superposés pour huit personnes étaient installés ; sur le mur d'en face, des écrans de surveillance étaient suspendus, chacun affichant des vues de différentes parties du château ; et sur le mur d'en face, des étagères contenant des stocks de nourriture et des bouteilles d'eau jouxtaient une armoire métallique grise fermée par une serrure à code, laquelle devait certainement contenir des armes et des munitions.

Rolf allongea Adam sur l'une des couchettes inférieures. D'un coup sec, il lui retira son tee-shirt imbibé de sang, dévoilant la blessure.

Je réprimai une nausée et une envie de hurler.

— Allez chercher la trousse de secours, me dit Rolf en désignant une boîte posée sur l'étagère à proximité.

Je me précipitai, les mains tremblantes alors que je posai la trousse au sol et l'ouvris. Adam était à peine conscient. Il se battait pour rester vivant et semblait vouloir dire quelque chose. Je me penchais vers lui pour entendre.

— Reste, me dit-il avec difficulté.

Ma gorge se serra en réalisant qu'il avait besoin de moi. Je pris sa main et entrelaçai mes doigts dans les siens pour essayer de le rassurer. Avec un léger soupir, il ferma les paupières.

— Il vaut mieux qu'il ait perdu connaissance, me dit Rolf. Ça risque de faire mal...

Je me forçai à détourner mes yeux du visage d'Adam et regardai son torse. La balle l'avait percuté à plusieurs centimètres sous son épaule gauche, creusant une cavité plus grosse que l'épaisseur de mon pouce et provoquant une hémorragie.

— Qu'allez-vous faire ? demandai-je d'une voix haute et pressante, mon cœur battant si fort que je m'entendais à peine.

— La balle est ressortie, déclara Rolf. C'est la bonne nouvelle. La mauvaise est qu'il semble qu'elle ait perforé une artère. Donnez-moi les bandages.

Les mains toujours tremblantes, j'obéis et observai Rolf recouvrir la plaie avec les bandes puis appuyer dessus avec le talon de sa main.

— Avec un peu de chance, cela permettra de stopper l'hémorragie. Nous le saurons dans quelques minutes. En attendant, jetez un coup d'œil là-bas et dites-moi ce que vous voyez, ajouta-t-il en désignant les écrans de contrôle sur le mur d'en face.

Je lâchai la main d'Adam à contrecœur. Rolf essayait peut-être seulement de me distraire, mais je sentais qu'il y

avait une réelle nécessité de savoir ce qui se passait en dehors de la pièce dans laquelle nous nous étions réfugiés. En tenant à peine debout, je me déplaçai vers les écrans de contrôle, m'appuyant sur une chaise placée devant pour garder l'équilibre.

Je balayai rapidement les images du regard. Des hommes se déplaçaient à travers tout le château. Les hommes de Sebastian, en treillis, semblaient à peu près aussi nombreux que ceux d'Adam, vêtus de noirs. Je serrai les lèvres en découvrant des corps qui gisaient sur le sol dans le hall central et ailleurs ; la plupart semblaient être des hommes de Sebastian, mais cela ne suffit pas à me reconforter.

Les images d'une caméra positionnée à l'extérieur du château attirèrent mon attention. On y voyait un hélicoptère à l'arrêt au milieu d'un grand espace plat, gardé par des hommes en treillis. Plusieurs d'entre eux surveillaient le ciel.

— Ils ont un hélicoptère, annonçai-je à Rolf. Je ne sais pas s'il s'agit d'un des leurs ou s'il appartient à Adam... En tout cas, ils ont sécurisé la piste d'atterrissage.

— Ce n'est pas une bonne nouvelle...

Je n'eus pas à demander pourquoi. Malgré tous les efforts déployés par Rolf, le sang continuait de couler à travers les bandages placés sur l'épaule d'Adam.

— L'hémorragie ne s'est pas résorbée, n'est-ce pas ? demandai-je en retournant près d'Adam.

Rolf fit non de la tête. Ses traits étaient tirés ; il semblait terriblement inquiet.

— Il a besoin de soins, dit-il doucement. Un chirurgien de terrain devrait arriver avec les renforts.

Ma gorge était sèche, je pouvais à peine parler. Il y avait tellement de sang...

— Est-ce qu'ils arriveront à temps ?

Rolf tourna la tête et me regarda ; je vis dans ses yeux une vérité que je refusais d'admettre.

— Cela dépend de la rapidité avec laquelle ils réussiront à vaincre les hommes de Sebastian et à nous atteindre, déclara-t-il.

Je regardai à nouveau les écrans de contrôle. Il n'y avait toujours aucun signe des hélicoptères de renfort. En revanche, de plus en plus d'hommes de Sebastian prenaient position autour de la piste d'atterrissage. De toute évidence, Sebastian avait anticipé l'arrivée de renforts et se préparait à les empêcher d'atterrir.

— Il y a forcément quelque chose que nous puissions faire, dis-je la voix brisée.

Rolf hésita un instant, en proie à une bataille intérieure qui semblait aussi féroce que celle qui était en train de se dérouler dans le château. J'attendais qu'il parle, chaque seconde de son silence étant une véritable torture.

— Dites-moi ! hurlai-je, n'y tenant plus.

Rolf regarda le sang qui continuait de couler de l'épaule d'Adam malgré ses efforts désespérés pour l'arrêter.

— Je sais que cela n'est qu'un maigre réconfort, mais je peux vous assurer que celui qui a fait cela le paiera de sa vie.

Je ne pus dissimuler ma surprise ; c'était la dernière chose à laquelle je m'attendais.

— Qu'est-ce que vous êtes en train de dire ? Pourquoi ?

Rolf hésita à nouveau.

— Tous les avoirs de la famille – les comptes, les autorisations – sont protégés par des codes d'accès. Sebastian aura donné l'ordre strict de prendre Adam vivant, car sans lui, il n'a aucun moyen d'obtenir ces codes. Si Adam meurt maintenant, tout ce que Sebastian a fait ne servira à rien, finit-il par me dire, les mots semblant être arrachés de sa bouche.

— Je ne comprends pas. Il n'avait pas l'air de vouloir à tout prix qu'Adam reste en vie lorsqu'ils se sont battus en duel. Il semblait tout à fait prêt à le tuer à ce moment-là.

Le souvenir de ce duel brûlait encore en moi. Je ne pus m'empêcher de regretter que, ce jour-là, Adam n'ait pas tué Sebastian plutôt que de décider de l'épargner.

— Le duel était conforme aux plus anciennes lois et traditions de la famille Falzon, déclara Rolf. Si Sebastian l'avait remporté, les codes lui auraient été communiqués dans le cadre du transfert de pouvoir. Un cabinet d'avocats au service de la famille depuis des siècles conserve un exemplaire des codes les plus importants dans ce but précis.

— Pourquoi ne les donneraient-ils pas tout simplement à Sebastian maintenant ?

— En agissant ainsi et en s'affranchissant des méthodes traditionnelles de la famille Falzon, Sebastian commet un péché capital. De nombreux membres de la famille considéreront ses actions comme illégitimes. Dans ces circonstances, le cabinet n'aura d'autre choix que de conserver les codes jusqu'à ce que l'affaire soit réglée de manière légale.

— Il lui suffira de soudoyer ou de menacer les avocats...

— Sebastian a ses partisans, mais la famille est loin de s'unifier derrière lui, répondit Rolf, les lèvres crispées. D'autres saisiront cette occasion pour se proposer comme chef de famille. Chaque action qu'il entreprendra pour obtenir les codes sera contrecarrée ; la lutte pourrait durer des années.

— Il a certainement pensé à tout cela...

— Je pense aussi. Il compte capturer Adam vivant et le contraindre, d'une manière ou d'une autre, à lui donner les codes. Grace, ces comptes contiennent des dizaines de milliards de dollars. Une fois que Sebastian y aura eu accès, il sera invincible.

J'étais horrifiée. Je savais qu'Adam n'aurait jamais donné les codes si facilement. Sebastian devait le savoir et avait certainement prévu de le torturer... ou de *me* torturer. Peut-

être avait-il su que j'étais dans le château et avait-il eu l'intention de m'utiliser pour contraindre Adam à lui donner ce qu'il voulait ?

« *Mon cousin a compris ce que tu représentais pour moi.* »

Domage pour Sebastian, tous ses efforts seraient vains. Adam allait mourir de son hémorragie avant qu'il n'ait le temps d'essayer de le contraindre.

La réalité de la situation m'apparut soudain clairement dans toute sa froideur, provoquant en moi une sorte de paix étrange. D'un bond, je me relevai.

— Où allez-vous ? me demanda Rolf.

Toujours penché au-dessus d'Adam, il maintenait fermement les bandages contre sa poitrine dans la tentative vaine de contenir le sang qui continuait de couler et inondait le matelas.

— Je vais voir Sebastian et lui dire qu'Adam est en train de mourir. S'il reste ici et continue à se battre, il n'aura jamais les codes, répondis-je en me dirigeant vers la porte.

— Il promettra de lui fournir des soins médicaux.

— Nous savons tous les deux que cela n'a pas de sens. Dès que Sebastian aura les codes, il nous tuera tous. Mais s'il s'en va maintenant et qu'il permet à l'aide d'arriver, il a une chance d'obtenir les codes un jour.

— Parce qu'il vous aura comme otage ?

Rolf avait l'air consterné. Je sentais qu'il était en proie à un conflit qu'il ne savait pas comment résoudre. Il m'avait parlé des codes afin que je réalise que c'était le seul moyen de gagner du temps pour Adam, mais, dans le même temps, il ne voulait pas que je prenne de risque.

— Vous devez comprendre le risque que vous courez, me dit-il.

Je haussai les épaules. J'étais d'un calme qui me surprit moi-même. Sur l'un des écrans de contrôle, je vis Sebastian. Il était toujours dans le hall central. Je parcourus rapidement

les images des autres écrans : personne n'était dans la bibliothèque ni dans le couloir. Je pouvais quitter la pièce sécurisée sans en révéler l'existence.

— Adam est plus fort et plus intelligent que Sebastian, dis-je. Il l'a déjà prouvé une fois ; il le prouvera à nouveau.

— S'il vit, répondit Rolf, me rappelant que j'étais peut-être sur le point de basculer dans un avenir où je serais seule, prise au piège entre les mains d'un tueur qui cherchait à se venger.

Cette pensée était terrifiante, mais cela ne changeait rien à ma détermination. Nous étions en train de perdre un temps précieux ; il fallait que j'y aille.

Je tournai la roue en métal sur la porte et entendis le système de fermeture étanche se défaire. Je regardai une dernière fois Adam. Il était toujours aussi beau et semblait le même, à l'exception du sang qui coulait de sa plaie et de la pâleur grandissante de sa peau.

Ma poitrine me serra. Je pouvais à peine respirer.

— Il doit vivre, dis-je doucement.

Ce n'était que trois mots, mais ils suffirent à me donner du courage. Avec ses mots en tête, je traversai la bibliothèque et passai les portes coulissantes. Immédiatement, je vis des hommes en treillis courir vers moi, me laissant à peine le temps d'envoyer une prière simple et essentielle en direction de la salle sécurisée dont je venais de sortir.

Vis.

Pour que nous puissions vivre tous les deux. Ensemble.



PARTIE VI

CHAPITRE 55

Adam

Lorsque je me réveillai, j'eus le sentiment d'être en enfer. Je ressentais une douleur atroce à l'épaule et avais l'impression que tout mon corps était en train d'agoniser. Mais cela n'était rien comparé à la terreur qui me rongait.

Grace était partie.

Je le savais de manière instinctive. Même inconscient, j'avais ressenti l'angoisse de la perdre. Son absence me plongeait dans un gouffre sombre et froid dans lequel je suffoquais ; un endroit où il ne pouvait y avoir que le désespoir et la mort.

J'ouvris les yeux. Un médecin était penché au-dessus de moi.

— Foutez-moi la paix.

Ma remarque eut l'air de le surprendre, mais il continua malgré tout. Le sourire qu'il arborait me donnait envie de le frapper. J'essayai de lever mon bras pour le repousser, mais j'en étais incapable ; mon corps refusait de m'obéir.

— Calmez-vous, me dit-il. Nous avons stoppé l'hémorragie et sommes en train de vous transfuser. Vous serez à l'hôpital au plus tard dans une heure.

— Je m'en fous ! Où est-elle ?

Rolf apparut dans mon champ de vision. Il avait l'air d'avoir vieilli de dix ans depuis la dernière fois que je l'avais vu, avant de perdre connaissance.

— Elle est entre les mains de Sebastian, m'annonça-t-il, sachant que cela ne servait à rien d'essayer d'édulcorer la situation.

Je ne comprenais pas... Je me souvenais que nous avions réussi à nous rendre dans la pièce sécurisée ; il était impossible qu'il ait pu y accéder et l'enlever...

Soudain, je compris ce qui s'était passé et réalisai pour quelle raison j'étais encore en vie.

Je voulus demander à l'homme sur qui j'avais toujours pu compter pourquoi il l'avait laissée faire, mais les mots ne sortaient pas. De toute façon, je ne pouvais pas en vouloir à Rolf. Je savais que la décision avait dû être celle de Grace ; je connaissais sa passion et son courage.

Dans un effort qui me parut immense, je tentai de m'asseoir, mais ne réussit qu'à bouger légèrement.

— Allez-y doucement, me dit le médecin avec ce que je pris pour de la condescendance. Vous n'êtes pas encore sorti d'affaire.

C'était un homme bon, qui ne faisait que son travail. Pourtant, j'avais envie de lui tordre le cou. Heureusement pour lui, je n'en avais pas la force.

— Ça m'est égal... Je dois..., réussis-je à dire avant d'avoir le souffle coupé par la douleur de l'air qui pénétrait mon poumon. Remettez-moi sur pieds, soufflai-je, désespéré.

— Comptez sur nous, répondit Rolf en posant sa main sur mon bras pour m'apaiser, comme il l'avait toujours fait, avec force et compassion. Vous allez la retrouver, j'en suis certain.

Sebastian l'avait prise afin que j'aille la chercher ; j'allais y aller. La seule chose qui m'inquiétait était de savoir ce qu'il allait lui faire jusqu'à mon arrivée. Je savais qu'il ferait payer à Grace chacun de mes péchés.

J'avais des sueurs froides alors que mon cœur se déchirait. Je sentis naître, au plus profond de moi, un cri de désespoir. Je fis de mon mieux pour le contenir, mais en fus incapable :

Dans ce hurlement, je libérai tout ce que j'avais contenu depuis si longtemps – mon enfance, mes parents, la douleur animale que j'avais ressentie au moment de leur mort, Grace, et la douceur qu'elle avait apportée dans ma vie. Tout cela remontait du plus profond de moi, implacablement. C'était comme un monstre que je ne pouvais plus garder enfermé ; un monstre qui demandait à reprendre sa vie, son indépendance. Sébastien – ce pauvre Sebastian, stupide et condamné – l'avait libéré.

Au fond de moi, je pensai que je devais prévenir les autres, leur dire qu'un monstre s'était échappé. Mais c'était trop tard. Je sentis la piqûre de l'aiguille que le médecin planta dans mon bras juste avant de sombrer dans le néant.

Ma dernière pensée fut de la récupérer – même si je devais brûler la terre entière pour cela.

Lorsque je me réveillai à nouveau, la douleur avait diminué. J'étais allongé sur un lit dans une chambre entièrement blanche : murs et plafond blancs, draps blancs, et des stores blancs à travers lesquels j'entrevois une étendue d'herbe pâle et, plus loin, un mur surmonté de fil barbelé.

D'après la lumière, je compris qu'il était tôt le matin, peu de temps après l'aube. En essayant de m'asseoir dans mon lit, je découvris que j'étais relié à une intraveineuse.

La porte s'ouvrit et un infirmier entra : jeune homme athlétique qui devait être un ancien militaire.

— Essayez de ne pas bouger, monsieur Falzon, me dit-il en allemand. Le médecin est en route. Je vais prendre vos constantes si vous êtes d'accord...

J'acquiesçai – de toute façon, je n'avais pas le choix. J'étais encore faible, bien que la peur qui me rongeaît fasse monter mon taux d'adrénaline. Les questions m'assaillaient : depuis combien de temps étais-je sorti ? Où était Grace ? Qu'était-elle en train de vivre ? La rage se mêlait à une terreur féroce ; j'aimais ce sentiment. Comment avais-je pu un jour penser que mon côté sombre devait être maîtrisé ? Mon besoin de tuer était sain, pur, honnête : c'était moi.

— Où est Herr Hauser ? demandai-je en faisant référence à Rolf.

— Il vient juste de sortir pour aller prendre un café. Il a passé la nuit ici. Il devrait être de retour rapidement.

— Depuis combien de temps suis-je ici ? demandai-je d'une voix rauque.

— Vous avez été amené il y a dix-huit heures, monsieur. Le médecin vous donnera plus de détails.

Un homme chauve d'une cinquantaine d'années entra dans la pièce et fit un signe de tête à l'infirmier.

— Je suis ravi de vous voir en pleine forme, monsieur Falzon, me lança-t-il en souriant. Votre opération à l'épaule s'est bien passée ; il n'y avait aucune lésion nerveuse ni tendineuse. Avec une rééducation physique appropriée, vous devriez retrouver une mobilité complète d'ici peu de temps.

Je l'écoutais à peine. La seule chose à laquelle je pensais était ce chiffre que m'avait donné l'infirmier : « dix-huit ». Dix-huit heures depuis que j'étais bloqué dans cette chambre alors que Sebastian avait Grace...

— Il faut que je me lève, dis-je.

— Pas tout de suite, me répondit le docteur en fronçant les sourcils. Vous devez d'abord récupérer des forces.

— Je dois me lever. Tout de suite ! insistai-je avec véhémence.

Les deux hommes échangèrent un regard, évaluant ma demande en silence. Leur discrétion était typique de ce genre de clinique, quel que soit leur endroit dans le monde ; jusqu'à présent, je n'avais jamais été hospitalisé moi-même, mais j'avais rendu parfois visite à certains de mes hommes qui en avaient eu besoin.

Rolf avait certainement choisi la clinique la plus proche, ce qui voulait dire que j'étais toujours en Suisse. D'expérience, je savais que l'une des principales qualités des Suisses était leur pragmatisme : un client riche était à peu près assuré d'obtenir ce qu'il souhaitait.

Finalement, le médecin abdiqua.

— Nous pouvons essayer, monsieur Falzon, concéda-t-il d'un air hésitant. Mais si je vois que vous ne tenez pas debout, il faudra vous recoucher et vous devrez accepter les soins dont vous avez besoin.

Cet imbécile semblait penser que j'allais m'écrouler ; j'allais lui prouver le contraire : cinq minutes plus tard, j'étais debout et avançais dans le couloir qui se trouvait juste derrière la chambre. C'est à ce moment-là que Rolf réapparut

— On dirait que j'arrive juste à temps, me dit-il en haussant un sourcil et en posant son café.

D'un signe de tête rapide, il congédia le médecin et son infirmier et me prit par le coude. M'appuyant sur lui plus que je ne l'aurais souhaité, je continuai de marcher, déterminé à rester debout. Je ne pensais jamais si bien que lorsque j'étais sur mes pieds ; couché, je ne faisais qu'agoniser.

Nous continuâmes à marcher dans le couloir. À mon grand soulagement, l'effet des médicaments était en train de disparaître : la douleur m'aidait à rester concentré.

Rolf attendit que nous soyons suffisamment isolés pour me parler.

— Nous avons perdu quatre hommes, m’annonça-t-il. Leurs familles ont été prévenues et sont prises en charge. Cinq autres ont été blessés et sont en convalescence. Douze ennemis sont morts ; nous sommes actuellement en train de les identifier, mais il semblerait que ce soit des hommes tout ce qu’il y a d’ordinaire.

Il voulait dire par là que c’était le genre d’hommes facilement embauchés pour ce genre de travail en échange d’un salaire intéressant.

— Nous avons un contact ? demandai-je dans l’espoir que nous ayons un indice quant à l’endroit où Grace pouvait se trouver.

Rolf secoua la tête.

— Pas encore. Les images satellites ne sont pas géniales, mais nous avons une trace radar d’un avion qui a atterri dans un aéroport privé près de Paris. Nous pensons que Sebastian et les hommes qui lui restent étaient à bord avec mademoiselle Delaney.

Je hochai la tête en réfléchissant. Je savais que mon cousin avait établi sa base à Paris depuis plusieurs années et qu’il y faisait affaire avec les habitants les moins recommandables de la ville, ce qui allait certainement lui être utile au cours des prochains jours.

Malgré sa forme physique, Sebastian était comme beaucoup d’autres membres de ma famille, enclin à la paresse qu’accompagnaient le plus souvent la grande richesse et les privilèges. Je me demandai jusqu’où il descendrait dans les ténèbres sordides de la Ville Lumière, où des terroristes, des trafiquants de drogue et des voyous prêts à tout partageaient une cause commune.

— Nous avons des hommes sur le terrain, déclara Rolf. S’il est là-bas, ils le trouveront.

— Je veux un groupe d'assaut prêt à partir, ordonnai-je.

Je voulais seulement être certain que Sebastian ne puisse pas s'échapper. Pour le reste, il était à moi ; je voulais le tuer moi-même et profiter de chaque instant de son agonie.

Voyant mon sourire, Rolf fit un pas en arrière. C'était un homme perspicace et il me connaissait parfaitement.

— Est-ce que ça va ? me demanda-t-il prudemment.

Nous savions tous les deux qu'il ne parlait pas de ma condition physique.

Je soulevai mon épaule, laissant la douleur me brûler en même temps qu'elle libérait le monstre qui était en moi. Je le sentis montrer les crocs et sortir les griffes.

— Je ne me suis jamais senti aussi bien. Je me sens réellement moi-même...

Une heure plus tard, alors que le médecin avait accepté de me laisser sortir contre une coquette somme, Rolf semblait plus inquiet que jamais.

CHAPITRE 56

Grace

*J'*étais plongée dans l'obscurité la plus totale. Le manque d'air me faisait suffoquer. Je me sentais coupée du monde, comme enterrée vivante. Je n'avais jamais eu aussi peur de toute ma vie.

J'essayais de rester le plus calme possible, mais cela était presque impossible. Dès l'instant où j'avais annoncé à Sebastian qu'Adam était en train de mourir, il fut saisi par une colère noire. N'ayant connu que des privilèges depuis sa naissance, il avait un sentiment de toute-puissance ; il ne supportait pas d'être contrecarré, quelles que soient les circonstances. Le fait que sa volonté de prendre le contrôle de la famille dépende de la vie d'un autre homme le mettait hors de lui.

Fou de rage, il ordonna à ses hommes de se retirer, tout en jurant les pires représailles si les codes relatifs aux biens de la famille ne lui étaient pas remis. Je n'avais plus aucun doute quant au fait qu'il me ferait du mal ; je me demandais seulement jusqu'à quel point.

La privation sensorielle était un bon début. Je me souvins vaguement d'un cours à ce sujet auquel j'avais assisté lors de mes études à l'université. Sur le long terme, cette méthode pouvait provoquer de l'anxiété, des hallucinations et même la folie.

Je commençai déjà à perdre la notion du temps. J'étais incapable de dire depuis quand j'étais enfermée dans ce qui n'était qu'un trou dans le sol ; une oubliette, comme on appelait au Moyen-Âge ces minuscules cachots dans lesquels on avait à peine la place de s'accroupir et accessibles uniquement par une trappe au plafond. Je fus saisie par un sentiment de terreur en songeant que ce nom signifiait, littéralement, lieu d'oubli dans lequel les gens mouraient de faim, de soif, et de folie.

Je me forçai à respirer. Lentement, je levai ma main qui, dans l'obscurité, était invisible et semblait être une partie désincarnée de moi-même jusqu'à ce que mes doigts effleurent une pierre brute et humide. Lorsque j'osai me pencher plus près, des étincelles apparurent devant moi.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une hallucination due à l'épuisement et la peur. Mais peu à peu, je m'aperçus que ces minuscules et presque imperceptibles fragments lumineux provenaient d'une matière minérale incrustée dans la pierre. Dans d'autres circonstances, mes yeux n'auraient jamais été assez sensibles pour les remarquer, mais, dans l'obscurité, je les percevais clairement ; ils me donnaient quelque chose à quoi me raccrocher, une connexion au monde réel au-delà de ces ténèbres dans lesquels j'étais totalement désorientée.

Où étais-je ? Après avoir décollé d'un petit aéroport situé à quelques minutes de route du château, j'avais eu l'impression que nous avions volé moins d'une heure. J'avais entendu le bourdonnement des moteurs de l'avion et distingué de légers filets de lumière malgré le sac en toile que l'on avait mis sur ma tête. Me concentrer sur cela

m'aidait à surmonter la douleur dans mes bras qui avaient été attachés fermement derrière mon dos avec des liens en plastique pendant toute la durée du vol. Malgré tous mes efforts, je n'arrivais pas à deviner l'endroit où nous avions atterri – cela pouvait être dans une douzaine de pays.

J'étais sûre d'une chose en revanche : Adam me retrouverait. Il viendrait, vaincrait Sebastian, et tout redeviendrait comme avant. Je m'accrochai à cette pensée pour éviter de penser au temps qui passait et à la température qui devenait de plus en plus froide. Mes bras avaient été détachés, mais je n'avais pas suffisamment de place pour les enrouler autour de mes genoux. En fait, je pouvais à peine bouger, et mon corps se refroidissait impitoyablement. Je frissonnais violemment lorsque, tout à coup, la trappe au-dessus de moi s'ouvrit, laissant passer une lumière aveuglante.

— Amène-la !

Des mains rugueuses m'attrapèrent et me hissèrent hors de l'oubliette. Après tant d'heures dans l'obscurité, la lumière était douloureuse et me forçait à plisser des yeux. Je distinguai néanmoins Sebastian. Nous étions dans une grande pièce circulaire sans fenêtres ni meubles. Sur l'un des murs, une fresque aux couleurs criardes représentait des corps nus se tordant dans ce qui ressemblait étrangement à un puits de mine. Je n'y prêtai pas davantage attention, me concentrant sur l'homme qui était mon plus grand ennemi et qui pouvait m'ôter la vie à tout moment.

Il était toujours vêtu de treillis, mais ceux-là semblaient neufs, parfaitement propres et repassés. Ses cheveux blonds plaqués en arrière faisaient ressortir la cicatrice sur sa joue. Je me dis que cela aurait dû lui rappeler ce que coûtait le fait de défier Adam, mais cela semblait au contraire avoir pour seule conséquence d'alimenter en lui un terrible désir de vengeance.

— Grace ! s'exclama-t-il en me voyant. Comme c'est gentil de vous joindre à nous. J'espère que votre logement vous plaît ?

Me demandant s'il était réellement fou ou s'il faisait semblant de l'être, je relevai la tête. Tout mon corps me faisait payer le fait d'être restée si longtemps dans un si petit espace, mais, instinctivement, je refusai de montrer le moindre signe de faiblesse.

— C'est parfait, merci, répondis-je. D'autant plus que je n'avais jamais eu une telle occasion de découvrir la finesse des geôles médiévales...

Ses yeux s'écarquillèrent. Il éclata de rire – dans ce qui ressemblait davantage à un aboiement – puis me donna un coup de poing au visage, me faisant tomber instantanément sur le sol en pierre froid.

Deux de ses hommes me remirent debout. Mon visage me faisait mal et une douleur à la base de ma colonne vertébrale me fit penser que je m'étais certainement fêlé un os. Sonnée. Je fixai Sebastian, sa vue provoquant en moi un profond dégoût.

— Un peu de respect, je vous prie, me dit-il en faisant mine de retirer de la poussière imaginaire sur sa chemise. Je sais que vous êtes habituée à ce que l'on vous considère comme la « princesse de l'Amérique », mais pour moi vous n'êtes que la pute de mon cousin.

Il s'approcha de moi, si proche que je pouvais voir le mouvement de ses narines et la sueur couler sur son front malgré le froid qui régnait dans la pièce. Lorsqu'il tendit sa main vers moi, je rassemblai toutes mes forces pour ne pas bouger : il enroula ses doigts autour d'une de mes mèches de cheveux, tirant dessus, assez fort pour me faire mal.

— Alors, Grace, comment était votre séjour dans la tour de Malte ? me demanda-t-il en se penchant plus près de moi.

Son souffle sentait l'alcool – le cognac, me sembla-t-il. Il avait l'air d'en avoir beaucoup bu...

— L'avez-vous trouvé... agréable ? poursuivit-il. Quand tout cela sera terminé, je vous ramènerai là-bas. Nous en profiterons ensemble.

La simple pensée que Sebastian puisse toucher mon corps me dégoûtait ; je déglutis avec difficulté, essayant de repousser la nausée qui montait en moi.

— Amenez-le ! ordonna Sebastian à un garde qui se tenait à proximité.

Je fus tétanisée par la peur, espérant de toutes mes forces qu'il ne s'agisse pas d'Adam... Ça ne pouvait pas être lui !

Mon cœur se serra, m'empêchant de respirer et de faire le moindre geste. Soudain, un homme fut traîné dans la pièce et jeté à genoux devant Sebastian. Lui aussi portait des treillis, mais les siens étaient couverts de sang et de terre. Il avait été battu si brutalement qu'un de ses yeux était fermé et son nez cassé.

Même si j'étais horrifiée par l'état dans lequel cet homme était, je ne pus m'empêcher d'être soulagée en réalisant qu'il ne s'agissait pas d'Adam. Mais mon soulagement fut de courte durée, me souvenant tout à coup de ce que Rolf m'avait dit à propos du fait que l'homme qui avait tiré sur Adam le paierait de sa vie. Je constatai très vite qu'il ne s'était pas trompé : d'un geste rapide, Sebastian tira son arme de l'étui qu'il portait à la ceinture et la pointa sur l'homme à terre devant lui.

— Ne détourne pas les yeux, Grace, hurla-t-il. Je veux que vous voyiez ça !

Sans la moindre hésitation, il arma le pistolet et tira à l'arrière de la tête de l'homme, faisant gicler du sang et des morceaux de cervelle partout, notamment sur mon visage. Je hurlai d'horreur. Ma vision se brouilla. J'avais le sentiment

que la pièce se refermait sur moi. Je voulais m'échapper, mais il n'y avait pas moyen de sortir.

L'homme était immobile, face contre terre, le sang coulant abondamment de sa nuque. L'un de ses yeux était toujours ouvert et semblait me fixer.

Je n'arrivais pas à croire que j'étais en train de vivre une telle situation ; j'avais l'impression d'être dans un cauchemar. Pourtant, c'était la réalité, et je n'avais aucun moyen d'y échapper...

Je me courbai, prise de convulsions qui me coupaient le souffle, alors que des larmes de terreur et de dégoût inondaient mon visage.

— Remets-la dans le trou, ordonna Sebastian en remettant le pistolet dans son étui, alors que je me redressai et me forçai à lui faire face. Lorsque vous serez enfermée, reprit-il à mon attention, réfléchissez à ce qui vient de se passer, Grace. La prochaine fois que vous aurez le sang de quelqu'un sur vos joues, ce sera celui d'Adam. Je vous promets que vous le regarderez mourir, mais pas avant de m'avoir supplié de le tuer.

Il semblait habité par une folie que je n'avais jamais vue chez personne, pas même chez Grand-mère.

— Je ne le tuerai pas tant que vous ne m'aurez pas fait plaisir, de toutes les manières possibles, me dit-il en faisant glisser son regard sur moi. Mais avant, il va falloir vous nettoyer ; vous êtes dans un sale état, poursuivit-il avec un sourire macabre.

Éclatant de rire, il se tourna et sortit de la pièce.

Je sanglotais toujours lorsque la lourde trappe de l'oubliette se referma au-dessus de moi, me plongeant à nouveau dans l'obscurité.

CHAPITRE 57

Adam

— *V*as-y, fais-le ! dis-je en serrant les dents.

Rolf fronça les sourcils. Nous nous trouvions dans le gymnase, ancien salon de la résidence parisienne construite pour l'un de mes ancêtres au dix-septième siècle. On apercevait depuis les fenêtres l'île Saint-Louis jusqu'à l'un des rares ponts qui la reliaient au reste de la ville. Les quelques hôtels particuliers de la petite île au milieu de la Seine étaient discrets et ultra-luxueux, occupés par des personnes comme moi, qui accordaient une grande importance à leur vie privée et qui avaient les moyens de la protéger.

Nous avons quitté la clinique en Suisse quelques heures plus tôt, et étions arrivés à Paris à la tombée de la nuit. J'avais dormi quelques heures pendant le voyage, réveillé en sueur par des cauchemars dans lesquels je voyais Grace. Heureusement, je ne m'en souvenais que vaguement, mais cela ne faisait aucune différence : mon inquiétude à son sujet

ne faisait que croître d'heure en heure, surpassée uniquement par la violence du monstre qui était en moi.

J'avais eu l'occasion de tuer Sebastian sur le champ d'honneur à Malte et je l'avais laissée passer, craignant que Grace ne me le pardonne pas. Je me jurai de ne plus jamais commettre cette erreur à nouveau : sa vie était désormais tout ce qui comptait.

Obéissant à ma demande, Rolf m'injecta des stéroïdes dans mon épaule.

— C'est tout, me dit-il en reculant légèrement. Une dose plus forte risquerait d'être dangereuse.

Je savais qu'il avait raison, mais cela m'était égal. Les stéroïdes, cumulés aux analgésiques que je prenais, me permettraient de retrouver un niveau de performance que je n'aurais jamais atteint sans cela. Au moins pour une courte période, mais cela serait suffisant pour ce que j'avais à faire.

Je tendis le bras, remarquant avec satisfaction que le médecin avait raison : il semblait n'y avoir aucune lésion tendineuse ni nerveuse. Malgré tout, je me réjouis d'être droitier et que ce soit mon bras gauche qui ait été touché.

Jacob, mon entraîneur, se tenait près de nous et attendait. Il avait évalué mon état et avait préparé des exercices de combat adaptés. Si je devais me battre au corps à corps, je devais être aussi préparé que possible.

Gunther était également arrivé de Malte la nuit précédente. Mon maître d'armes était en train de concevoir des solutions pour l'attaque qui, je le sentais, arriverait bientôt.

Dans le sous-sol insonorisé de l'hôtel particulier, une équipe triée sur le volet se préparait à prendre d'assaut le lieu où se trouvait Sebastian dès que nous le découvririons. Chaque quartier de Paris dans lequel mon cousin était susceptible de se trouver était sous surveillance. Les alliés que nous avons au sein de la police et d'autres branches de

la sécurité nationale coopéraient pleinement avec nous : tous savaient que la ville allait bientôt devenir le théâtre de violents combats entre les factions rivales de la famille Falzon, et, même s'ils le redoutaient, ils étaient disposés à l'accepter.

Pourtant, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, je ressentais une angoisse grandissante qui finit par me submerger.

— Et si nous nous trompions ? dis-je. Si Sebastian n'était pas ici ?

En effet, il pouvait tout aussi bien se trouver à des centaines, voire des milliers, de kilomètres, dans un endroit auquel je n'avais pas pensé et pour lequel je n'étais pas préparé. Nous n'aurions alors plus aucune chance de sauver Grace...

J'étais consommé par la peur, ce qui donnait au monstre qui était en moi le carburant nécessaire pour se déchaîner encore davantage.

— Votre cousin n'est pas invincible, me dit Rolf doucement.

Il essayait de me ménager et de mesurer jusqu'où j'étais prêt à aller. Il savait mieux que quiconque ce dont j'étais capable. Il n'essaierait pas de m'empêcher de faire quoi que ce soit – Rolf était beaucoup trop loyal pour cela –, mais il ferait en sorte de limiter le plus possible le carnage.

Cela ne me posait pas de problème, tant que la seule personne que je voulais tuer ne respirait plus au prochain lever du soleil.

— Sebastian est comme tout le monde : son histoire personnelle le rend prévisible, poursuivit Rolf. Il est évident qu'il s'est réfugié dans la ville où il se sent le plus fort et le plus en sécurité. Et c'est précisément ici. Il est tout proche ; j'en suis sûr et certain.

Je respirai profondément. Rolf avait raison, mais il ne faisait que me rappeler ce que je savais déjà. La victoire dépendait non seulement des armes et de l'entraînement, mais également de la connaissance psychologique de son adversaire. Le grand stratège chinois, Sun Tzu, l'avait d'ailleurs lui-même écrit dans L'Art de la guerre : « Connais-toi, connais ton adversaire, et cent batailles ne te mettront pas en danger ».

Mon père m'avait appris cela ; ce n'était pas le moment de l'oublier.

— Alors qu'est-ce qu'il attend ? repris-je plus calmement. Cela fait presque quarante-huit heures maintenant qu'il a Grace...

— Il sait que vous êtes blessé et que, s'il intervient trop tôt, il court le risque de se battre contre vos hommes, mais pas contre vous. Il attend jusqu'à ce qu'il soit certain que vous soyez suffisamment fort pour vous battre vous-même, m'expliqua Rolf.

Ce qu'il ne dit pas, mais ce que je compris néanmoins, c'était que Sebastian attendrait que je puisse aller le combattre moi-même, mais qu'il n'attendrait pas que j'aie repris suffisamment de force pour le vaincre. Je me demandai comment il comptait s'y prendre.

Pendant ce temps, Grace était à sa merci. J'étais habité par une fureur intense, pure, vive et qui m'aidait à rester concentré. Je me levai et fit bouger mon épaule, content de constater que je ne ressentais presque plus la douleur.

— Savons-nous où se trouve Éloïse Utzinger ? demandai-je, déterminé à utiliser toutes les armes à ma disposition.

— Nous pouvons la trouver, me répondit Rolf, sans laisser paraître la moindre inquiétude à propos de mes intentions.

— Parfait. Je veux qu'elle vienne ici, ordonnai-je.

Je ne me faisais aucune illusion et savais que Sebastian n'échangerait pas Grace contre sa fiancée. Leur relation n'était basée que sur un intérêt personnel mutuel, sans sentiments ni de l'un ni de l'autre. Mais Éloïse pouvait néanmoins me servir...

Après tout, j'étais très doué pour manipuler les femmes. J'avais manipulé Grace dès notre première rencontre.

Grace

Un quatuor à cordes jouait du Mozart. Les gens discutaient et souriaient, alors que les bouquets luxuriants disposés sur les tables diffusaient un parfum délicieux.

Je prêtais à peine attention à tout ce qui m'entourait, uniquement concentrée sur l'homme qui se tenait devant moi.

Ses traits étaient à la fois fins et virils – une mâchoire large et carrée, des lèvres charnues et sensuelles, des pommettes larges, un nez fin et des yeux bleu de glace perçants. Sa perfection aurait pu le rendre presque irréel, mais il était au contraire magnifiquement, sauvagement humain. Il était la virilité incarnée.

— Je ne voulais pas vous surprendre.

Sa voix profondément chaleureuse me fit tressaillir. Sa présence me rendait à la fois heureuse et étrangement inquiète.

— Qu'est-ce qui vous amène ici ce soir ? lui demandai-je.

Il leva un sourcil, comme étonné que je lui pose cette question.

— Les pingouins, bien sûr !

Alors qu'il parlait, l'un de ces petits oiseaux capricieux se dandinait, suivi rapidement par une douzaine d'autres, tous marchant d'un pas pressé.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Je vais être en retard... Marmonnait le dernier d'entre eux en regardant sa montre à goussets.

C'était n'importe quoi... J'aurais plutôt dû voir un lapin blanc, pas un pingouin. Je n'étais pas Alice aux pays des merveilles et il n'y avait pas de miroir... quelque chose n'allait pas.

— Vous n'aimez pas les pingouins ? demanda Adam, l'air inquiet.

— Si, bien sûr. Qui ne...

Je suivis la petite troupe du regard et mes yeux tombèrent sur un trou dans le mur à travers lequel on voyait une autre pièce : des corps nus se mouvaient dans une fosse. À proximité, un homme gisait immobile sur le sol ; l'arrière de sa tête avait disparu.

— Je dois y aller, dis-je, soudainement prise de panique.

— Attendez ! *

Adam s'approcha tout près de moi, réduisant au strict minimum la distance qui nous séparait. Bien que son contact fut frais et léger, son corps frôlant le mien provoqua en moi une chaleur intense. Je dus lutter contre l'envie de me rapprocher de sa main, de le supplier de me toucher davantage.

— N'ayez pas peur, me dit-il. Il n'y en a plus pour longtemps...

Loin d'être réconfortée, je ne ressentais que de la terreur. Pas pour moi, mais pour lui. Des gouttes rouge vif tombaient sur le sol, montant petit à petit sur mes pieds, mes chevilles, puis le long de mes jambes, jusqu'à devenir une vague sanglante me tirant vers le fond.

Mes poumons étaient vides ; Je ne pouvais pas respirer. Adam était parti et, sans lui, je me sentais perdue. Le sel se mêlait au goût de fer sur ma langue, dans ma gorge, et m'étouffait. Je luttai de toutes mes forces jusqu'à ce que finalement, à court de volonté et d'espoir, je m'abandonne aux ténèbres.

*J*e sentis une légère brume d'eau effleurer mon visage et, lentement, péniblement, j'ouvris les yeux.

Des formes apparurent, me faisant réaliser que je n'étais plus dans l'oubliette. Deux hommes essayaient de me maintenir debout et j'entendais à proximité comme un bruit de vagues qui s'échouaient ainsi qu'un son étrange et percutant que je ne parvenais pas à identifier.

Soudain, les ténèbres laissèrent place à une lumière blanche et éblouissante qui me fit mal aux yeux et m'aveugla quelques instants. Lorsqu'enfin je pus voir à nouveau, Sebastian se tenait devant moi.

— Comment allez-vous, Grace ? demanda-t-il avec une fausse sollicitude. À dire vrai, vous ne semblez pas très en forme...

Je me raclai la gorge et rassemblai toutes mes forces pour pouvoir lui répondre.

— Vous savez que vous êtes fou, n'est-ce pas ? Je suis une experte en la matière et, croyez-moi, vous êtes complètement cinglé !

— Vraiment ? C'est une affirmation très amusante de la part de celle qui couche avec l'homme qui l'a kidnappée. Honnêtement, Grace, je pense que vous avez de graves problèmes psychologiques.

Un frisson me parcourut. Comment savait-il qu'Adam m'avait enlevée ? S'il connaissait également les motivations d'Adam et qu'il en informait ma famille, cela aurait des conséquences dévastatrices. Même si Adam battait Sebastian, ma famille risquait de vouloir se venger de lui.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dis-je, espérant qu'il me croie.

Il rit.

— Vous pensez honnêtement que j'aurais déclaré la guerre à mon cousin sans avoir avant cherché quels étaient ses points faibles ? Pendant que je croupissais dans cet hôpital, poursuivit-il en effleurant la cicatrice sur son visage, après ce qu'il m'a fait, certains de mes associés ont persuadé l'une des employées de Malte de parler. Maria... Je fus très étonné par tout ce que cette femme a révélé après qu'on l'a eu menacée de tuer sa fille et sa petite-fille.

Maria ! D'après mes informations, elle était la seule, avec Rolf, à connaître la vérité sur ce qui s'était passé à Malte. Mais la femme qui m'avait nourri et fait de son mieux pour prendre soin de moi lorsque j'étais dans la cellule était d'une loyauté sans faille envers Adam – jusqu'à ce qu'elle soit obligée de choisir entre cette loyauté et ses enfants...

Ma gorge se serra. Je pouvais à peine parler.

— Sont-elles... ?

— Mortes ? Non, pas encore. Je les ai maintenues en vie au cas où elles pourraient encore m'être utiles. Mais une fois que tout cela sera terminé... je n'aurai plus de raison de les épargner, dit-il en haussant les épaules.

D'autant plus que, s'il ne se débarrassait pas d'elles, il prenait le risque qu'elles révèlent jusqu'où il avait été prêt à aller pour usurper la place d'Adam. Certains membres de l'élite dirigeante mondiale – ceux que Sebastian considérait comme ses pairs – risquaient de se méfier d'un homme dont les actes étaient si outranciers qu'ils risquaient de

compromettre leur propre position. S'ils apprenaient tout cela, il était fort à parier que Sebastian ne serait pas convié à certains événements, qu'il serait évincé de certaines discussions, et que de nombreuses opportunités lui seraient refusées à jamais.

Je me demandai comment il envisageait d'éviter tout cela s'il réussissait à devenir le chef de la famille Falzon grâce à la trahison et au meurtre. Mais je savais que cela ne lui serait pas très difficile... En tant que Delaney, je savais parfaitement que l'on pouvait aisément tromper les gens en leur racontant des choses complètement fausses ; mais il fallait pour cela qu'aucun témoin susceptible de révéler la vérité ne reste en vie.

— Elles sont au service de votre famille depuis des générations... dis-je la gorge serrée et ressentant au plus profond de moi la douleur du désespoir.

— C'est un nouveau monde, rétorqua Sebastian, bafouant des siècles de tradition d'un simple geste de la main. Les priorités ne sont désormais plus les mêmes. Vous, en revanche, vous m'êtes encore très utile...

Plissant les yeux, il m'observa avec intensité, comme si j'étais une espèce rare et exotique.

— Adam s'est toujours montré désinvolte vis-à-vis des femmes. Mais il semble que ce soit différent avec vous... il vous kidnappe, vous enferme dans la tour de Malte réservée aux maitresses les plus précieuses, puis vous suit à New York. Espérons qu'il mette autant d'énergie à vouloir vous sauver !

— Est-il toujours en vie ? demandai-je avec difficulté, effrayée par ce qui avait pu lui arriver après que j'aie décidé de me rendre à Sebastian pour le sauver – peut-être était-il déjà trop tard ?

— Je l'espère bien. Je serais très déçu d'avoir fait tous ces efforts pour rien. D'ailleurs, en parlant d'efforts, il faut que

nous les poursuivions...

Il se décala sur le côté, révélant une grande cuve en verre remplie d'eau et tenue par un cadre métallique qui se trouvait derrière lui, au centre de la pièce. D'environ un mètre et demi de large et trois mètres de long, elle était suffisamment profonde pour qu'une personne s'y noie.

Cela était déjà assez inquiétant, mais, lorsque je levai le regard et que je découvris ce qui se trouvait au-dessus de la cuve, partiellement submergé, je fus littéralement terrifiée.

— Je vous avais bien dit que nous vous laverions, n'est-ce pas ? me demanda sournoisement Sebastian en sortant un couteau et en commençant à couper mes vêtements lentement et méthodiquement.

CHAPITRE 58

Adam

— *M*ademoiselle Utzinger ! Lançai-je à la jeune femme qui entrait dans mon bureau, l'observant en inclinant légèrement la tête.

Avec ses cheveux blonds enroulés dans un chignon, son teint pâle, son corps mince et son air intouchable, Éloïse avait la perfection figée d'une sculpture de glace grande nature. Sauf que, dans son cas, je doutais que quelque chose puisse la faire fondre...

Certainement pas Sebastian, en tout cas, pour qui elle n'avait toujours montré qu'un intérêt très raisonné. Mon cousin était jeune, riche, beau, vraisemblablement viril et issu d'une grande famille. Cela était suffisant pour la convaincre d'accepter de l'épouser lorsque cela lui avait été proposé par une équipe d'avocats représentant nos deux familles.

À l'époque, je n'avais pas été choqué par une approche aussi pragmatique du mariage. Mais je ne savais pas, alors, ce que signifiait vraiment s'occuper d'une femme.

— J'étais sur le point d'aller chez mon coiffeur, me dit-elle en s'asseyant en face de moi.

Éloïse ne montrait aucun signe de nervosité, à part, peut-être, une légère contrariété. Calmement, elle lissa sa jupe et croisa ses jambes galbées.

— Tes hommes se sont montrés plutôt rustres, ajouta-t-elle.

— J'en suis sincèrement désolé, répondis-je sans aucun effort pour avoir l'air sincère. Il se trouve que la situation est assez urgente.

Je savais qu'elle avait rendu visite à Sebastian une fois lorsqu'il était hospitalisé dans une clinique privée à l'extérieur de Londres. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle pensait de la blessure que je lui avais infligée ou de la cicatrice permanente que cela lui laisserait, mais j'étais certain, en revanche, qu'elle était au courant du duel, même si ce n'était certainement pas Sebastian qui lui en avait parlé. Le monde des familles riches et puissantes comme la nôtre était trop petit pour qu'un tel événement puisse être tenu secret.

Je devais découvrir si elle était également au courant des derniers agissements de Sebastian, et si elle y avait participé dans l'objectif de faire progresser le statut de l'homme qu'elle s'apprêtait à épouser. Quoi qu'il en soit, cela ne faisait aucune différence. Si elle avait des informations qui pouvaient m'aider à trouver Grace, elle allait devoir me les communiquer.

— Quand as-tu vu Sebastian pour la dernière fois ?

— J'imagine que tu dois savoir mieux que moi où il se trouve, me répondit-elle en arquant ses sourcils parfaitement épilés.

— Je le savais, en effet, jusqu'à ce qu'il disparaisse de la clinique. Il y a deux jours, il est réapparu au cours d'une

attaque contre moi. Il a pris quelqu'un en otage et je veux qu'il libère cette personne.

— Une femme ? s'enquit-elle d'un air surpris.

— Pourquoi, tu trouverais cela étonnant ?

Elle haussa ses minces épaules parfaitement ajustées dans sa veste de tailleur de grande marque.

— Pour être franche, je ne te pensais pas capable d'un tel attachement pour une femme. D'après ce que j'avais compris, les femmes étaient pour toi parfaitement interchangeables – et jetables...

Elle disait vrai ; c'était en effet le cas avant Grace. Néanmoins, j'étais curieux de savoir comment elle le savait et, surtout, je voulais l'amener à parler.

— Qu'est-ce qui t'a fait croire cela ? demandai-je. Nous nous connaissons à peine...

— Tu me sous-estimes, Adam, me lança-t-elle. Avant d'accepter d'épouser Sebastian, j'avais plutôt envisagé un mariage avec toi. Après tout, c'est toi le chef de la famille Falzon !

Quant à elle, elle était une femme ambitieuse qui avait besoin de tout contrôler – sa vie et les hommes qu'elle laissait y entrer. Je réprimai un élan de gratitude pour tout ce qu'elle avait découvert sur moi qui l'avait convaincue de se tourner vers un autre candidat...

Elle me regarda en plissant les yeux. Je pouvais presque voir les calculs qu'elle était en train de faire. Si elle arrivait à la conclusion que Sebastian avait une réelle chance de me remplacer, lui soutirer des informations risquait de devenir beaucoup plus difficile et de prendre beaucoup de temps. Un temps que je n'avais pas.

— Je n'aurais jamais pensé que Sebastian puisse représenter un réel danger pour toi, me dit-elle avec un sourire sournois. Pourtant, si nous sommes ici, c'est sûrement qu'il y est parvenu, je me trompe ?

— Soyons clairs : Sebastian ne deviendra pas le chef de la famille Falzon et il ne t'épousera pas. Je l'ai épargné une fois. Je ne le ferai pas une deuxième fois, répondis-je rapidement afin de dissiper ses doutes.

— Même si cela signifie sacrifier la vie de cette femme à laquelle tu sembles tant tenir ?

Je devais reconnaître qu'elle était maligne. Mais je m'y attendais. Éloïse était comme moi : le fruit de générations entières qui ont su comment tirer profit du moindre avantage et ne s'en sont jamais privées.

— Ne t'inquiète pas d'elle, lui dis-je. Inquiète-toi plutôt de toi.

— Pourquoi ? me demanda-t-elle en m'étudiant, la tête légèrement inclinée.

— Parce que je ne vais pas me contenter de tuer Sebastian. Toute personne qui l'a aidé, d'une quelconque manière, devra également rendre des comptes.

Son regard se fit plus glacial encore.

— Avant d'aller trop loin dans cette voie, je tiens à te rappeler que j'ai moi aussi mes alliés...

Je haussai les épaules.

— Avec tout le respect que je dois à ta famille, Éloïse, les crimes commis par les Utzinger au cours de leur ascension dans la hiérarchie sociale n'ont pas fait couler beaucoup de sang. Alors que ma famille...

Je m'interrompis, me contentant de laisser le reste de ma phrase à son imagination.

— Je connais parfaitement la réputation de ta famille, siffla-t-elle, ses joues se teintant de rouge. Si j'ai pu croire que Sebastian était plus civilisé, je n'ai jamais pensé cela de toi.

— Alors tu sais que tu ferais mieux de me donner les informations que je veux.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? rétorqua-t-elle, les mains tellement crispées sur ses genoux que ses phalanges devenaient blanches.

— Où est-il ?

— Je ne sais pas, répondit-elle instantanément, sans hésitation. Cela fait plusieurs semaines que nous ne nous sommes pas parlé.

Je pensai à la façon dont Grace avait risqué sa vie pour me sauver, alors qu'Éloïse n'avait pas hésité à s'éloigner le plus vite possible de l'homme qui avait échoué à prendre le pouvoir. Décidément, ces deux femmes ne pouvaient pas être plus différentes l'une de l'autre...

— Ce n'est pas le comportement d'une fiancée dévouée, me moquai-je afin de la pousser dans ses retranchements.

— C'est la vérité ! Je n'avais plus tellement envie de me marier avec lui ces derniers temps. J'aurais pu lui pardonner de s'être lancé dans ce duel étrange contre toi s'il avait gagné. Mais il a perdu. Je ne vois pas comment il peut récupérer sa position au sein de la famille désormais.

— Donc tu n'as rien à voir avec l'attaque qu'il a lancée contre moi ?

— Absolument pas, insista-t-elle. D'ailleurs, je te crois quand tu dis que tu vas le tuer. Sebastian est fou de ne pas reconnaître que tu es plus fort que lui, au moins en ce qui concerne la volonté et la cruauté.

En observant Éloïse en face de moi, je décidai de la croire, au moins jusqu'à un certain point. Si elle avait su ce que Sebastian tramait, une femme aussi calculatrice qu'elle aurait fait en sorte d'être à l'abri jusqu'à ce que le conflit entre Sebastian et moi soit terminé, quelle qu'en soit l'issue. Jamais elle n'aurait pris le risque de rester en ville en sachant que mes hommes y étaient. Néanmoins, je n'en avais pas fini avec elle...

— Je te crois ; tu ne sais peut-être pas où il se trouve actuellement, dis-je aussi calmement que je pus, alors que j'étais sur le point de perdre mon sang-froid.

J'étais en effet conscient que chaque minute était vitale, or je ne savais toujours pas où Grace se trouvait ni ce qui pouvait lui arriver.

— Mais j'imagine que tu as mené ta petite enquête sur l'homme que tu t'apprêtais à épouser, poursuivis-je. Alors réfléchis, Éloïse, réfléchis bien et vite. Où Sebastian se sentirait-il le plus en sécurité ? Où a-t-il bien pu se cacher ?

Un silence pesant s'installa entre nous, mais seulement pendant un court instant. Je vis dans ses yeux son changement d'attitude, le moment où la défiance laissa place à la capitulation. Ne pas partager la culpabilité de Sebastian n'était pas la même chose que d'être considérée comme innocente. Elle devait m'aider, ne serait-ce que pour s'aider elle-même.

— Je vais essayer de t'aider, concéda-t-elle.

Je fis un signe de contentement et me levai.

— Un de mes hommes sera en poste à l'extérieur. Si tu as quelque chose d'utile pour moi, dis-le-lui, lançai-je en allant ouvrir la porte.

— Je ne sais pas ce que tu veux que je lui dise, répondit Éloïse derrière moi.

— Tout : un endroit qu'il aurait mentionné, un commentaire qu'il aurait fait, une personne à laquelle il aurait parlé, un intérêt particulier qu'il aurait pu avoir dans quelque chose... Il y a du papier sur le bureau. Fais une liste.

Je me détournai d'elle et de tout ce qu'elle représentait, même si j'aurais souhaité, lâchement, ne pas sortir de cette pièce et pouvoir encore continuer d'espérer.

Je vis Rolf venir vers moi. Je compris, à son regard, qu'il était sur le point de m'annoncer quelque chose de douloureux que je craignais de ne pas pouvoir supporter.

CHAPITRE 59

Adam

*J*e ne comprenais pas ce que j'étais en train de regarder. Je voyais une pièce, sans fenêtre et aux murs de pierre. Je supposai qu'il s'agissait d'une pièce souterraine, car il y avait très peu de lumière. Je ne réussis à distinguer qu'un cadre en métal avec en son centre quelque chose de circulaire ; étrangement, cela me fit penser à une grande roue miniature, bien que le contexte soit tout sauf festif.

L'homme qui avait livré le colis contenant la vidéo était toujours en train d'être interrogé par mes hommes, mais je doutais qu'il leur apprenne quoi que ce soit d'utile. Sebastian avait fait exprès d'utiliser une méthode aussi ancienne : tout contenu vidéo contenait des indications des serveurs par lesquels il passait. Bien qu'il existe des moyens de masquer ces informations – beaucoup de connus, d'autres non – ceux-ci étaient de plus en plus sophistiqués, ceux pour les retrouver l'était tout autant. Or, je travaillais avec des hackers parmi les plus performants au monde.

Mais ils devaient faire face à des difficultés trop grandes pour eux : leur expertise était inutile dans un monde humain non binaire où les possibilités restaient infiniment plus nombreuses que celles qu'un ordinateur pouvait imaginer. Le malheureux messenger avait été recruté à la suite d'une série de découpes, d'intermédiaires qui s'étaient déjà volatilisés. Cela prendrait des jours, sinon plus, pour les retrouver et, même dans ce cas, rien ne garantissait que quiconque serait en mesure de dire d'où venait le colis.

Tout à coup, la pièce que j'étais en train de regarder sur la vidéo fut inondée d'une lumière blanche éblouissante, si intense qu'il était impossible de voir quoi que ce soit. Puis elle s'estompa progressivement, révélant...

Je me forçai à respirer profondément, tentant de garder mon calme. Mes mains étaient si crispées sur les accoudoirs de ma chaise que j'entendais le bois craquer, prêt à rompre. Mon regard était rivé sur la scène que je voyais à l'écran. Malgré l'horreur, j'étais incapable de détourner le regard.

Grace était attachée à la roue métallique, maintenue en place par de larges lanières de cuir noir au-dessus et au-dessous de sa poitrine, au niveau de ses hanches et à ses chevilles.

Les cheveux trempés, elle avait l'air terrifiée : deux hommes se tenaient à côté de la roue et la tournaient lentement, plongeant Grace dans la cuve, et maintenant son visage immergé dans l'eau une minute... une minute et demie... deux minutes...

Des bulles s'échappaient de son nez alors qu'elle luttait contre le besoin vital d'inhaler de l'air. C'était une bataille perdue d'avance. Inévitablement, l'accumulation de dioxyde de carbone dans ses poumons provoquerait des spasmes de son diaphragme. Les spasmes augmenteraient en douleur et en intensité jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus résister au réflexe automatique de respirer. Alors, elle se noierait.

Avant que cela n'arrive – juste avant –, la roue tourna à nouveau ramenant Grace à l'air libre. Elle aspirait l'air autant qu'elle pouvait, sa poitrine luttant contre la pression des lanières en cuir. Ses yeux écarquillés étaient emplis de peur, et sa peau semblait plus pâle et plus froide que jamais. L'hypothermie devait l'affaiblir encore davantage.

À peine avait-elle eu le temps de retrouver un peu son souffle que la roue se remit à tourner, plongeant à nouveau son visage dans l'eau.

Impuissant, je ne pouvais que rester assis et assister à la torture qu'elle était en train de subir. La regarder lutter et souffrir. La regarder perdre ses forces en même temps que tout espoir de s'en sortir vivante.

Lorsque, enfin, la roue cessa de tourner, Grace perdit connaissance. C'est alors que Sebastian apparut devant la caméra. Il passa son index sur sa cicatrice dans un geste dont je soupçonnai qu'il n'était même pas conscient. En le voyant, je ressentis à nouveau le besoin impérieux de le tuer – à Malte, maintenant, ou en tout cas dans un avenir très proche. Lorsque j'en aurais terminé avec lui, il ne resterait rien de son corps ; son cercueil serait vide – il n'y aurait pas de corps à entourer de fleur et sur lequel se recueillir. Il ne resterait plus qu'à fermer le cercueil pour épargner aux gens la vision horrible de sa dépouille. Je m'en fis la promesse, avant même qu'il ne commence à parler.

— Pauvre Grace, dit le futur cadavre. Comme tu peux le voir, elle passe un mauvais moment et tout ça à cause de toi, cousin. J'espère que sa confiance en toi n'est pas mal placée. De toute façon, nous le saurons bientôt. Apporte-moi les codes à l'adresse indiquée dans l'emballage. Viens seul. Dès qu'ils seront vérifiés, je la libérerai. Sinon...

Le champ de la caméra s'agrandit, révélant d'autres outils de torture éparpillés dans la pièce. Rapidement, j'aperçus un pilori, plusieurs torches de soudage et un nœud coulant

accroché au plafond, placé de manière à assurer une strangulation lente plutôt qu'une mort rapide causée par une rupture du cou.

— Tu as deux heures, cousin. Ne me fais pas attendre. Si tu es en retard..., dit-il en haussant les épaules, le prochain colis que tu recevras sera celui de ses restes.

— Vous savez qu'il ment, dit Rolf à la fin de la vidéo.

Il était assis à côté de moi et avait lui aussi regardé la scène de torture. Il n'avait pas bougé, pas un muscle, mais son regard en disait long : il était aussi perturbé que moi.

— Dès qu'il aura les codes, il vous tuera, ainsi que Grace, ajouta-t-il.

J'acquiesçai, perplexe. Une partie de moi voulait croire que je pouvais racheter tous mes péchés en mourant pour elle ; Grace continuerait sa vie, serait aimée, vieillirait dans la paix et le confort. Mais je savais que cela ne se passerait pas ainsi : sa beauté, sa lumière, sa bonté et son courage disparaîtraient – à cause de moi.

Le monstre qui sommeillait en moi se réveilla à nouveau, m'entraînant avec lui dans des ténèbres dont je savais ne pouvoir sortir qu'avec mon sens du devoir et de l'honneur sur lequel je devais m'appuyer. Pourtant, cette fois, ce n'était pas comme d'habitude. Je ressentais un désir incontrôlable qui bouillait dans mes veines ; une euphorie si puissante qu'elle brisait les ténèbres et me conférait une force qui me rendait capable de tout. C'était presque encore plus effrayant que tout ce que j'avais ressenti auparavant.

Malgré cela, j'étais terrifié à l'idée de perdre Grace. Même les monstres les plus redoutables réagissaient de manière instinctive aux grands dangers. Confronté au chagrin et à la douleur, je décidai de me battre sur le terrain qui m'était le plus familier : la chasse et le massacre.

— Est-ce que l'on sait où la vidéo a été tournée ? demandai-je, détournant le regard de ce spectacle

insoutenable.

— C'est un petit cabinet d'avocats, répondit Rolf. Il a récemment été repris par ce que les avocats pensent être une entreprise d'exportation italienne, mais qui semble être en fait qu'une société-écran. Ils n'ont pas plus d'informations, mais ils ont l'expertise pour déterminer si les codes sont les bons.

Peut-être mentaient-ils, mais je me doutais que Sebastian avait fait en sorte que cela ne soit pas le cas. L'un de ses hommes avait certainement infiltré l'entreprise afin de veiller à tout éventuel signe de trahison. Que cela soit le cas ou non, je ne pouvais prendre aucun risque.

Deux heures. À la fois rien et une éternité...

— Dis aux hommes de se tenir prêts, ordonnai-je en me levant pour récupérer la vidéo et retourner à mon bureau.

Éloïse s'assit plus profondément dans son siège et croisa les mains.

— C'est un côté de Sebastian que je ne connaissais pas, dit-elle d'une voix calme.

Son regard exprimait une légère surprise, et la crispation de ses lèvres suggérait vaguement le dégoût qu'elle ressentait, mais, en dehors de cela, elle ne semblait pas affectée par les images qu'elle venait de voir.

— As-tu une idée de l'endroit où la vidéo a pu être tournée ? lui demandai-je.

Il y avait peu de chance qu'elle me donne la réponse, mais je misai sur le fait qu'Éloïse avait sans nul doute enquêté sur Sebastian, au moins avec autant de minutie que lorsqu'elle avait enquêté sur moi avant de finalement accepter de l'épouser. Elle était beaucoup trop intelligente pour ne pas tout savoir sur l'homme dont elle envisageait de partager le lit, ne serait-ce que pour donner naissance à un ou deux

héritiers. Pourtant, Sebastian avait réussi à lui cacher son côté le plus sombre et le plus grossier.

Ce qui ne voulait pas dire qu'Éloïse n'avait pas elle-même ses propres secrets... J'avais vu passer quelque chose sur son visage lorsqu'elle regardait la vidéo : elle eut l'air de reconnaître quelque chose, ou de ressentir un certain malaise. Mais peut-être étais-je tout simplement si désespéré que je cherchais des réponses là où il n'y en avait pas.

Elle me fixa du regard. Le monstre en moi soutint son regard, impassible, et la vit devenir livide.

— Peut-être, prononça-t-elle doucement en jetant un dernier regard à l'écran désormais noir.

CHAPITRE 60

Grace

Des radiateurs avaient été installés dans la pièce en pierre sans fenêtre, dissipant le froid qui régnait à l'extérieur. Je m'assis sur un canapé, regardant fixement la porte en face de moi. Elle était fermée, mais cela n'avait pas d'importance : je savais parfaitement ce qu'il y avait de l'autre côté. Le bassin, la roue, et tous ces autres instruments de torture tous plus terrifiants les uns que les autres que j'avais aperçus.

J'étais à nouveau habillée, mieux, d'ailleurs, que lorsque je m'étais rendue pour sauver Adam. La robe en laine blanche que je portais était simple, mais élégante, resserrée à la taille et arrivant à mi-mollet. On m'avait même apporté un châle en cachemire dans lequel j'avais enveloppé mes épaules.

Sebastian m'avait en outre autorisée à prendre une douche et à laver mes cheveux ; j'essayai de me concentrer sur le bonheur de me sentir propre pour ne pas penser au reste. Pourtant, je savais que ce confort relatif était un piège,

tout comme la nourriture et l'eau que l'on m'avait apportées. J'avais suivi suffisamment de cours de psychologie pour comprendre ce qu'était en train de faire Sebastian : me donner de l'espoir, me faire croire que le pire était passé, pour finalement me replonger dans la douleur et le désespoir afin d'affaiblir encore plus efficacement le peu de force qu'il me restait. Il savait qu'Adam trouverait ce spectacle insoutenable.

Maria avait-elle parlé à Sebastian des caméras vidéo placées à l'extérieur de la cellule ? Était-ce à ce moment-là qu'il avait eu l'idée de m'utiliser pour obliger Adam à céder ? Si c'était le cas, je ne pouvais pas la blâmer ; et, de toute façon, cela importait peu désormais.

Tout cela – la pièce, moi, les instruments de torture de l'autre côté de la porte – était un piège. Son unique but était d'attirer Adam, d'obtenir les codes et de le tuer. Adam viendrait ; j'en étais persuadée. Et lorsqu'il arriverait...

Un sentiment de colère m'envahit. Je l'accueillis et m'y accrochai, sentant, malgré le choc et la peur, que c'était la meilleure façon de réagir à ce qui était en train de se passer.

Je devais nourrir cette colère, la laisser grandir, et prier pour qu'elle devienne assez grande et suffisamment puissante pour masquer la peur qui menaçait de me paralyser. Cela était malgré tout un peu effrayant pour moi, car c'était totalement contraire à la manière dont je réagissais habituellement, en tout cas avant les récents événements.

Prenant machinalement une miette de pain du sandwich qui était posé devant moi et auquel je n'avais pas touché, je pensai à Sebastian. Il se fichait éperdument de moi ; seul Adam comptait pour lui. Mais à trop peu faire attention à moi, il avait sous-estimé ce dont j'étais capable.

Bien sûr, en l'état, je ne représentais pas pour lui un grand danger : le regard vide, je restai assise docilement, me

contentant du plaisir de me sentir propre, sèche, et habillée – en tout cas pour le moment – en me demandant ce qu’il allait faire de moi ensuite.

Mais je décidai de me ressaisir : je me levai, me dirigeai vers la porte, et l’ouvris.

La pièce qui se trouvait derrière était vide, uniquement éclairées par quelques appliques murales qui diffusaient une lueur jaune pâle. Dans l’obscurité, l’eau de la cuve était immobile, ainsi que la roue.

Je marchai jusqu’à l’autre bout de la pièce et collai mon oreille contre une porte fermée derrière laquelle j’entendais des murmures de voix.

— Du nouveau ?

C’était Sebastian. Malheureusement, je connaissais suffisamment sa voix pour la reconnaître sans me tromper.

— Non, monsieur, pas encore, répondit avec déférence un autre homme dont la voix indiquait qu’il devait être jeune.

— Il ne nous donnera jamais les codes, en tout cas pas si facilement.

Cette voix était celle d’un homme plus âgé et m’était familière. La dernière fois que je l’avais entendue, c’était lorsque j’étais dans la tour de Malte, la veille du duel.

« Son propre père l’a dénoncé ». Les mots de Rolf me revinrent à l’esprit... Mais je me souvins également qu’il avait également sous-entendu que l’homme qui avait dirigé la famille Falzon après le décès des parents d’Adam n’avait peut-être pas abandonné l’ambition de reprendre les rênes des affaires familiales un jour. Qu’il avait peut-être même tué pour cela. « J’attends d’en savoir davantage pour me prononcer », m’avait répondu Adam lorsque je lui avais demandé s’il pensait le père de Sebastian sincère envers lui.

De mon point de vue, la question était réglée. Le père de Sebastian conspirait avec lui pour tuer Adam. Or, un homme

capable de cela n'hésiterait pas à éliminer tous ceux qui s'interposaient entre lui et le pouvoir qu'il convoitait.

— Peut-être est-il encore trop faible pour donner les ordres nécessaires, suggéra Sebastian.

— Ne sois pas stupide, siffla son père. Même mourant, il continuerait d'imposer sa volonté. Il est fort, déterminé.

— Tu en parles comme s'il n'était pas vraiment humain, rétorqua Sebastian avec un ressentiment évident, celui d'un homme blessé de n'avoir jamais été assez à la hauteur aux yeux de son père.

— Tu es trop jeune pour prendre la mesure de ce qu'il a fait alors qu'il n'était encore qu'un enfant. De ce qu'il est devenu.

— Tu oublies que je l'ai affronté sur le champ d'honneur...

— Et tu as échoué, répondit le vieil homme en ricanant avec mépris. T'es-tu seulement demandé pourquoi il t'avait épargné ?

— Pourquoi n'aurait-il pas dû m'épargner ? Le duel n'a jamais été destiné à tuer des membres de la famille ; uniquement à établir les liens hiérarchiques...

— Idiot ! Tu as toi-même violé cette règle lorsque tu as tenté de lui trancher la gorge ! Après cela, il avait parfaitement le droit de t'ôter la vie. En t'épargnant, il n'a fait que montrer son mépris envers toi, envers quiconque osant le défier.

Sebastian hésita un instant avant de répondre.

— Je ne suis pas d'accord, finit-il par dire lentement, comme s'il s'aventurait sur un terrain inconnu. Je pense qu'il l'a fait pour elle. Il ne voulait pas qu'elle voie qui il est réellement.

— Espérons-le, répondit son père. S'il tient vraiment à elle, il risque de se montrer vulnérable.

J'en avais assez entendu. La peur et le dégoût que je ressentis à l'idée qu'Adam puisse être blessé, voire tué à cause de moi, effacèrent toute autre considération. Il était temps d'agir.

Jetant un coup d'œil rapide autour de moi, je vis plusieurs petites torches de soudage portables posées sur une table. Chassant de mon esprit toute image de ce pour quoi elles avaient été prévues, j'en saisis une et je l'examinai soigneusement, constatant avec soulagement qu'elle était presque identique à celles que j'avais utilisées en cours de sculpture sur métal que j'avais suivi en première année. Je me souvenais d'ailleurs que j'avais beaucoup apprécié ce cours ; je l'avais trouvé très amusant... Jamais dans mes rêves les plus fous – ni dans mes pires cauchemars – je n'aurais pu imaginer que ce cours allait un jour me sauver la vie. Et peut-être aussi celle d'Adam.

Mais je ne me faisais aucune illusion : une torche de soudage n'était pas la meilleure arme qu'il soit... Je devais faire très attention en l'utilisant, et elle ne durerait pas longtemps. Je n'avais qu'une seule chance, pas plus.

Mon cœur se mit à battre à toute allure alors que les secondes passaient. Avec le recul, je me dis qu'il aurait même dû battre plus vite tellement la situation était stressante. Mais, étrangement, je me sentais calme et concentrée à l'intérieur de moi, guidée uniquement par ma détermination.

J'étais en pleine concentration lorsque, soudain, des tirs retentirent, suivis par des cris d'hommes dont certains étaient des cris de douleur.

CHAPITRE 61

Adam

*N*ous descendîmes par l'escalier métallique en colimaçon qui menait du rez-de-chaussée de l'hôtel particulier situé dans le quartier de Montmartre qu'avait reconnu Éloïse. En apparence, il était tout à fait normal, à un détail près : la trappe qui avait été installée et qui menait à ce qui ressemblait à la ville des ténèbres sous la ville des lumières.

Comme beaucoup d'autres villes européennes, Paris était un palimpseste : les couches architecturales se superposaient les unes aux autres et avaient fini par former un amas épais au fur et à mesure du temps. L'époque dans laquelle nous vivions n'était qu'une mince couche de vernis recouvrant les époques plus anciennes et leurs péchés, destinée à être très vite recouverte à son tour par les générations futures.

La plupart des Parisiens ne pensaient jamais à ce qu'il y avait sous leurs pieds, sous le métro, dans les égouts, ni même dans les catacombes où s'entassaient les os de leur ancêtres et où seuls les touristes s'aventuraient. Rares étaient les habitants de la ville qui avaient déjà visité les

kilomètres d'égouts qui fendaient les ténèbres souterraines. Armés de cartes dessinées à la main, les « cataphiles », comme ils s'appelaient eux-mêmes, s'aventuraient dans les canaux enfouis pour aller nager dans d'anciennes carrières remplies d'eaux cristallines. Le monde souterrain avait ses habitués : certains y faisaient la fête, y organisaient des spectacles, y construisaient des autels qu'ils recouvraient de bougies, ou y créaient des œuvres d'art rupestres.

Ce monde tant aimé par certains était inconnu du plus grand nombre ; un lieu réservé à une petite élite qui le préservait jalousement pour différentes raisons.

— Je reconnais la fresque, avait déclaré Éloïse.

— Quelle fresque ? avais-je demandé.

— Tu vois ce bout de rouge, juste là, à travers l'ouverture de la porte ?

En regardant plus attentivement, j'avais en effet vu une partie d'un membre courbé et une bouche béante qui semblait se tordre dans un cri silencieux.

— Je peux me tromper, mais je pense l'avoir déjà vue auparavant, avait-elle indiqué.

Elle tremblait légèrement, ayant perdu son sang-froid par sa rencontre, pourtant brève, avec le monstre qui était en moi. Je n'en retirai aucune fierté. La seule chose qui comptait pour moi était de sortir de la situation dans laquelle Grace et moi étions pris au piège. J'étais déterminé à ce qu'elle, au moins, puisse en réchapper.

L'escalier en colimaçon aussi étroit qu'une coquille de nautilus était loin d'être idéal pour l'assaut. Cela nous obligea à pénétrer en file indienne, diminuant ainsi l'effet de surprise. Mais nous réussîmes néanmoins à surprendre nos adversaires, faisant irruption dans une pièce dans laquelle des hommes en treillis étaient en train de prendre le café, leur arme posée à côté d'eux. On dit que quatre-vingt-dix

pour cent de la guerre est l'attente. Pour le reste, mieux vaut ne pas s'en souvenir...

Nous tirâmes sur eux des rafales rapides de balles déchirant l'air. La pièce étant petite, les hommes de Sebastian n'avaient nulle part où se réfugier. Ce fut fini en quelques secondes seulement : tous tombèrent au sol, morts ou agonisants.

Passant rapidement les corps en revue, je constatai que Sebastian n'en faisait pas partie. En poursuivant mon exploration des lieux, je le trouvai deux pièces plus loin, se tenant devant Grace. Contrairement à l'état dans lequel je m'étais attendu à la trouver après la vidéo que j'avais vue, Grace semblait calme, son visage entouré par ses cheveux qui tombaient sur ses épaules. Sa tenue blanche me fit penser à une mariée. Où à une femme qui était sur le point d'être sacrifiée.

Alors que je la fixais, elle tourna la tête vers moi. Nos regards se croisèrent un bref instant, le sien semblant dire « Te voilà enfin. Je t'attendais ». Je vis également autre chose dans son regard, qui me semblait rassurant sans que je comprenne réellement pourquoi...

Mais je n'eus pas le temps de m'attarder davantage. Sebastian se retourna, pointant une arme automatique directement sur moi.

C'est alors que Grace alluma un chalumeau sur le visage de Sebastian qui, hurlant de douleur, lâcha son arme et recula. Mais le répit ne dura pas ; la flamme du chalumeau que tenait Grace s'éteignit presque immédiatement, permettant à Sebastian de se ressaisir. Il bondit alors sur elle et lui serra la gorge de ses deux mains, la soulevant de plusieurs centimètres alors qu'elle essayait de se libérer.

Pointant mon arme pour tirer, je réalisai que je ne le pouvais pas : Grace se tenait entre moi et mon cousin. Peu importait, la vengeance serait encore meilleure de cette

façon... Jetant mon arme sur le côté, je sautai sur Sebastian, ce qui eut pour effet de nous faire tomber tous les trois au sol.

. Le coup lui coupa le souffle ; ouvrant la bouche pour crier de douleur, il ne put qu'émettre un faible râle. Agonisant, manquant d'air, il relâcha sa prise, permettant ainsi à Grace de se libérer et de se dégager.

Cela me soulagea, mais seulement brièvement. Bien que mes hommes aient pris le contrôle des lieux, elle était encore loin d'être en sécurité... Cette pensée décupla ma détermination.

Je devais reconnaître que Sebastian était fort, et motivé par la rage et la douleur. Mais, malgré cela, il n'était rien face au monstre. Je pouvais le tuer en un instant, avec ou sans arme. Mais je choisis de faire durer le moment ; je le gardai en vie suffisamment longtemps pour sentir ses pommettes se briser sous mes poings et savourer ses cris. Son sang giclait dans mes yeux, m'aveuglant presque. Mais cela ne m'arrêtait pas. Je repensais à la cuve dans laquelle il avait plongé Grace. La rage que provoquait en moi ces images se mêlait à un autre sentiment encore plus douloureux qui me brûlait les veines : la culpabilité d'avoir moi-même enfermé Grace dans une cellule quelques semaines auparavant.

Je m'en voulus tellement que, lorsque Sebastian, dans un dernier effort désespéré, ouvrit de nouveau la plaie sur mon épaule, je ressentis une forme d'expiation alors que la douleur me déchirait, enflammait chacun de mes nerfs, traversant tout mon corps. Je n'étais alors plus qu'un animal sauvage et primitif.

Saisissant la tête de Sebastian entre mes mains, je la cognai contre le sol en pierre. Une fois... deux fois... encore et encore. Ses yeux exorbités me dévisageaient avec horreur alors que l'arrière de son crâne était réduit en bouillie, mais

cela ne me suffit pas. Je continuai de cogner sa tête. Du sang giclait en quantité sur mon visage et mes mains – il s’agissait principalement du mien, mais cela m’était égal. Au loin, perdue dans le brouillard de ma fureur, j’entendais la voix de Grace m’implorant d’arrêter, mais j’en étais incapable.

Pas avant que des bras puissants ne m’éloignent de ma proie, me retenant avec vigueur alors que je me débattais.

— Ça suffit, me dit Rolf avec un ton de sympathie – peut-être même de pitié – qui me surprit et me ramena à moi.

Je fus alors assailli par tout le poids de ce qui venait de se passer. J’avais sauvé Grace, mais ce faisant, je lui avais révélé le monstre qui faisait partie de moi – et il n’y avait pas de retour en arrière possible.

À peine conscient, j’entendais mon cœur battre si vite que j’eus l’impression qu’il allait exploser. Les ténèbres se rapprochaient de tous les côtés. Arrêtant de lutter, je m’abandonnai.

CHAPITRE 62

Adam

Le bêlement d'un bouc me réveilla. Ce n'était pas le pleur d'un chevreau ni une chèvre tentant de rassurer son petit ; c'était clairement la plainte à gorge déployée d'un mâle en colère ou qui aimait donner de la voix...

Quand enfin, après plusieurs minutes, il cessa de bêler, ses congénères ripostèrent. Les canards qu'il avait dérangés se mirent à hurler dans ce qui devint rapidement une véritable cacophonie après plusieurs minutes.

J'ouvris les yeux. Au plafond, les poutres en bois sombres étaient traversées par les rayons du soleil. Tournant ma tête sur le côté, je vis de hautes fenêtres ouvertes sur un balcon en fer forgé et auxquelles étaient accrochés des rideaux de gaze flottant dans l'air parfumé.

Je ne savais pas où j'étais, mais, Dieu merci, je n'étais de toute évidence pas de retour à la clinique suisse.

J'avais la sensation de connaître l'endroit. Je l'associais d'ailleurs avec un vague sentiment de détente et de réconfort. De bonheur, même.

Soudain, un souvenir me revint à l'esprit : une horde de culs blancs et duveteux se dandinant à toute vitesse en direction d'un étang parsemé de feuilles de lys vert. Au-delà, des vignobles parfaitement entretenus descendant des collines en pente douce, surplombant le Rhône, qui se rendait, paisible, à son rendez-vous avec la Grande bleue.

Réunissant mes forces, je me redressai dans le lit. Mon corps était lourd et je sentis que j'étais blessé du côté gauche. D'épais bandages blancs couvraient mon épaule, et mon bras était plié au coude, immobilisé contre ma poitrine.

Reprenant immédiatement mes esprits, une douleur qui n'avait rien à voir avec une blessure physique me transperça.

Grace...

Luttant pour respirer, je jetai les couvertures en arrière, fis glisser mes jambes sur le bord du lit et réussis à me lever. Je ne me sentais pas très stable, mais je parvins néanmoins à me rendre jusqu'à la fenêtre pour contempler le paysage qui me parut terriblement familier bien que je n'y vienne que très rarement.

J'étais en Provence, dans la ferme que mes parents avaient achetée peu de temps après leur mariage. C'était l'endroit où ils aimaient venir s'isoler de temps en temps, loin des exigences et des responsabilités imposées par les affaires familiales. Enfant, ce lieu était pour moi le paradis.

Je compris que Rolf m'avait emmené loin de Paris alors que j'étais encore inconscient, me conduisant au seul endroit où, selon lui, je trouverais un peu de réconfort. La démarche était louable, mais vaine : ma poitrine était contractée et je devais me forcer à respirer.

Où était Grace ? Cette question m'obsédait. Après tout ce qu'elle avait enduré, elle avait dû vouloir être le plus loin possible de moi. Mais qu'est-ce que cela voulait dire exactement ? Était-elle retournée à New York, dans les filets

de sa famille ? Ou était-elle quelque part ailleurs où elle pourrait se reposer et reconstruire une nouvelle vie ?

Où qu'elle soit, je n'avais qu'une seule certitude : je ferais tout pour la protéger contre le moindre danger. Y compris de moi-même. La confrontation avec Sebastian m'avait ouvert les yeux : je représentais pour Grace le plus grand des dangers. J'étais la première chose dont elle devait se protéger. Même si cela me déchirait le cœur, je le lui devais ; aucun sacrifice n'était trop grand pour assurer sa sécurité.

Pourtant, penser à l'avenir sans elle m'était insupportable. Je ne voyais qu'un désert sombre que je me sentais incapable d'affronter et qui provoquait en moi une douleur atroce ; une agonie brûlante pire que tout ce que j'avais pu ressentir auparavant.

Le bouc reprit ses vocalises, couvrant le caquetage des canards. Je m'accrochai à ce son, essayant de me concentrer sur lui et sur le paysage autour. Mais la noirceur en moi était trop intense ; à chaque battement de cœur, je me sentais sombrer de plus en plus.

Tout à coup, une femme apparut d'un coin de la maison. Grande et mince, elle portait une robe courte sans manches de la couleur des blés qui faisait ressortir sa peau légèrement hâlée. Tournant le dos à la lumière du soleil, son visage était plongé dans l'ombre.

— Tais-toi ! ordonna-t-elle au bouc. Tu vas le réveiller !

Le son familier de sa voix m'apaisa, comme un baume au miel doux et chaud posé délicatement sur mes plaies. Je n'en revenais pas. Je devais rêver... Il ne pouvait pas s'agir de...

Le bouc la fixa un instant avant de se mettre à brouter l'herbe, se détournant d'elle ostensiblement, comme si c'était lui à présent qui réclamait le silence. Les canards qui avaient rejoint l'eau de l'étang battirent brièvement des ailes avant de s'immobiliser, laissant enfin le silence régner à nouveau. La femme souleva sa chevelure auburn et l'enroula

en chignon au sommet de sa tête. Malgré la distance, j'aperçus très clairement les ecchymoses sur sa gorge.

Mon esprit se figea, laissant mon instinct prendre le dessus. Il fallait que je sache s'il s'agissait d'une illusion ou si elle était bien réelle.

En un instant, je fus hors de la chambre et descendis les marches de l'escalier deux par deux, me précipitant à l'extérieur de la maison, à l'endroit où se trouvait la femme que j'avais vue. En arrivant près d'elle, je pensai à ralentir pour ne pas l'effrayer, mais il était trop tard ; elle m'avait vu. Plutôt que de reculer, elle réagit à peine en me voyant, se contentant de relever le menton dans ma direction et de froncer légèrement les sourcils.

— Tu devrais être en train de te reposer, dit Grace avec une fausse note de sévérité dans la voix – elle semblait plus soulagée que contrariée.

Je la fixai, immobile, ne sachant si je devais m'approcher ou rester loin d'elle. Elle était là ; elle était réelle. Et elle ne se semblait ni dégoûtée ni terrifiée... Sans que je comprenne comment, c'était comme si on m'avait accordé une seconde chance, même éphémère. J'avais l'impression d'être le témoin d'un miracle et je ressentis une gratitude infinie. Pour la première de ma vie, l'expression « Dieu merci » prenait tout son sens...

Je ne la quittais pas du regard. Elle était en vie, entière et apparemment indemne, à l'exception des ecchymoses qui suscitaient encore en moi le même désir de vengeance vis-à-vis de Sebastian. Je me raccrochai à sa beauté – tant intérieure qu'extérieure – pour ne pas céder à mes idées noires. Elle était plus belle que jamais. Elle était celle que j'attendais depuis toujours, avec laquelle je voulais vivre, et dont j'avais besoin pour respirer.

J'eus soudain terriblement envie d'elle. Mon désir était si puissant que j'eus du mal à ne pas la prendre dans mes bras.

Je n'en fus empêché que parce que je savais que je n'en avais pas le droit, et aussi par les cernes qu'elle avait sous les yeux. Elle semblait épuisée.

— J'ai l'impression que toi aussi tu devrais te reposer.

Les miracles ne faisaient pas tout ; il fallait absolument qu'elle prenne soin d'elle.

— En effet, Rolf m'a demandé de rester allongée sur une chaise longue, me répondit-elle avec un léger sourire. C'est à peine s'il m'a autorisée à lire un livre...

La simplicité de sa réponse m'emplit de joie.

— Et pourtant, te voilà discutant avec un bouc... rétorquai-je, soulagé qu'elle ne soit pas en colère après moi. Lequel de vous deux est le plus têtue à ton avis ?

— Il a fini par se taire, non ? lança-t-elle en me regardant fixement.

Soutenant son regard, je ressentis une chaleur apaisante au plus profond de mon âme. Elle savait que je dormais dans la chambre d'en haut et, ne voulant pas que je sois dérangé, elle était venue faire taire le bouc, malgré sa propre lassitude.

Des gens avaient déjà fait des choses pour moi ; on m'avait servi, obéi, et certaines personnes, telles que Rolf, avaient même fait bien plus. Mais cette fois-ci, c'était différent. Grace avait fait ce qu'une femme ferait pour un homme qu'elle aime, pour son mari. L'intimité que ce geste traduisait me fit chavirer et je faillis perdre la nouvelle résolution que je venais de prendre de me maintenir éloigné d'elle pour la protéger de moi.

— À cause des canards, répondis-je en souriant. N'importe qui aurait peur d'eux...

Elle rit. C'était le son le plus doux que j'avais jamais entendu.

— Tu as sûrement raison, admit-elle. Ils sont plus autoritaires que moi...

Je marchai vers elle, guidé par une attraction si intense et irrésistible qu'elle en devenait palpable. Je pris alors conscience que j'étais pieds nus, que je ne portais qu'un bas de pyjama gris en coton, que je n'avais qu'un seul bras valide et que je n'étais pas très stable sur mes jambes ; je devais être terrifiant à regarder. Mais je me fichais de tout cela ; seule Grace comptait.

— Rolf a raison, dis-je. Il faut vraiment que tu te reposes.

— Toi aussi.

Je pensai au lit vide dans la chambre du haut ; un frisson me parcourut.

— Je n'accepterai de me reposer que si tu m'accompagnes.

Elle hésita un instant, puis acquiesça. Je ne lui offris pas ma main, et elle ne chercha pas à la prendre, mais nous dirigeâmes ensemble vers la piscine située à proximité de la maison et entourée de cyprès. Le soir tombait doucement et l'air était rempli de senteurs de résine mêlées au parfum de la lavande en fleur. Le cri d'un coucou caché non loin de nous accompagnait celui des cigales.

Grace s'installa sur un transat et je pris celui qui se trouvait à côté d'elle. J'eus du mal à m'allonger avec un bras immobilisé, mais finis par y parvenir. J'étais heureux d'être près d'elle. J'espérais qu'elle s'endormirait, mais, lorsque je tournai la tête vers elle, elle était en train de me regarder. Son expression était insondable.

— Depuis combien de temps sommes-nous ici ? demandai-je, cherchant à dissiper mon désir pour elle.

— Depuis hier soir, répondit-elle doucement. Après que Rolf nous a fait quitter Paris.

— On peut vraiment compter sur lui, dis-je en fermant les yeux et en reposant ma tête sur le transat, même si je trouvais que le bandage dans lequel il avait immobilisé mon bras était excessif – certainement une manière de me faire

comprendre que si je n'étais pas capable de m'arrêter de moi-même, la nature le ferait pour moi.

Grace acquiesça.

— Je ne sais pas comment il a fait, dit-elle avec un léger geste de la main comme pour repousser un mauvais souvenir qui s'imposait à elle. Il y avait des corps partout et des coups de feu incessants. J'ai cru que les voisins allaient prévenir la police, mais elle n'est jamais arrivée...

J'aurais pu lui dire que des ordres avaient été donnés d'en haut pour que les forces de l'ordre n'interviennent pas, après quoi les autorités pourraient déclarer solennellement qu'aucun incident ne leur avait été signalé, mais je m'abstins.

— Il ne fallait pas t'inquiéter pour eux, dis-je simplement.

Elle me lança un regard interrogateur.

— Mais c'est pour toi que je m'inquiétais !

Je tournai à nouveau la tête vers elle et la fixai avec perplexité.

— Pourquoi ? lui demandai-je.

Je voulais savoir pourquoi elle continuait ainsi de s'inquiéter de moi plutôt que de partir loin et de m'oublier, mais elle sembla ne pas comprendre la question.

— Tu étais blessé... rétorqua-t-elle, surprise par ma question. Ta blessure s'était rouverte et tu perdais beaucoup de sang...

C'était donc tout ce qui la préoccupait ? Après ce qu'elle m'avait vu faire ?

Je ne sus quoi répondre et laissai le silence s'installer entre nous.

— Pourquoi t'es-tu occupé de Sebastian toi-même ? reprit-elle après de longues secondes. Tu avais une armée avec toi ! N'était-ce pas suffisant ?

Jamais je n'aurais laissé un autre que moi tuer Sebastian et sauver Grace. Je savais que lui dire la vérité nous amènerait sur un terrain miné, mais je me sentis incapable de lui mentir.

— Je devais tuer Sebastian moi-même, répondis-je. C'était une affaire personnelle. Pas parce que je suis le chef de la famille, mais à cause de ce qu'il t'a fait.

Elle posa sa main sur sa gorge, puis la retira rapidement.

— Est-ce qu'il... ?

Elle s'interrompit, son regard devenant soudain plus sombre.

— Il y avait des caméras, reprit-elle faiblement, comme à elle-même.

Je me tus, luttant contre la rage que je sentais monter à nouveau en moi alors que je repensais à ce qu'elle avait enduré. Je m'en voulais autant à moi-même qu'à Sebastian. Bien sûr, si elle avait besoin de parler de sa souffrance, je l'écouterais et ferais de mon mieux pour la reconforter, même si chaque mot qu'elle prononcerait serait pour moi aussi douloureux que de l'acide versé sur mon âme. Mais je savais que, parfois, parler des épreuves, c'était les vivre à nouveau.

Lorsqu'il fut évident qu'elle n'était pas prête à parler de ce que Sebastian lui avait fait endurer, je fis de mon mieux pour apaiser mes pensées sombres. C'était à moi de les gérer, et je ne devais pas les lui imposer.

— Sebastian n'a pas pu résister à l'envie de me narguer, admis-je d'une voix calme. Mais la vidéo qu'il a envoyée était une erreur ; elle contenait plusieurs indices de l'emplacement où vous vous trouviez. Sa fiancée a reconnu l'endroit ; c'est elle qui nous a indiqué où il se trouvait.

Les yeux de Grace s'assombrirent.

— Elle t'a donné cette information d'elle-même ? me demanda-t-elle doucement, sans reproche.

Je pouvais difficilement lui reprocher de se poser une telle question : elle connaissait ma propension à la contrainte. Néanmoins, je fus heureux que, au moins pour Éloïse, je n'eus pas à faire grand-chose.

— Éloïse est une femme pragmatique. Dès lors qu'elle a décidé que son mariage avec Sebastian n'était plus souhaitable, elle n'a pas hésité à se protéger.

Grace ne sembla pas hésiter non plus ; elle accepta mon explication et changea de sujet.

— Il a tout perdu, n'est-ce pas ? me demanda-t-elle d'une voix sombre. Sa future femme, son père, son honneur, sa vie... tout cela à cause de son ambition folle et de sa cupidité.

Je ne pouvais qu'être d'accord avec ce constat. Toutefois, quelque chose me surprit dans ce que venait de dire Grace. « Son père ? »

Elle se redressa légèrement sur son transat et se pencha un peu plus vers moi. Elle avait l'air inquiète ; je devinai qu'elle craignait la façon dont j'allais réagir à ce qu'elle était sur le point de dire.

— D'après ce que Rolf m'a dit, il semblerait que le père de Sebastian a réussi à s'échapper, mais n'est pas allé plus loin que la rue devant la maison. Dans la précipitation, il n'a pas regardé avant de traverser et a été fauché par un camion. Il est mort sur le coup.

Christophe Falzon était mort ? Sans que j'y sois pour quoi que ce soit ? Les questions fusaient dans mon esprit : s'était-il rendu compte que la bataille était perdue et qu'il allait devoir enfin payer pour tous ses péchés ? Peut-être avait-il délibérément choisi une fin plus rapide et clémentine que celle qu'il aurait connue s'il avait dû m'affronter ?

Que sa mort ait été accidentelle ou volontaire, l'homme qui était peut-être responsable de la mort de mes parents m'avait définitivement échappé. J'aurais dû être en colère,

mais je ne ressentis qu'un profond sentiment de soulagement. Le passé, dont je portais le poids depuis si longtemps, était enfin redevenu passé. J'étais désormais libre de me concentrer sur les choses essentielles du présent et de l'avenir.

— Alors il n'y a plus aucune raison de parler de lui à nouveau, dis-je sans hésiter.

Son sourire de soulagement me conforta dans ma décision et je décidai de changer définitivement de sujet.

— Je venais souvent ici lorsque j'étais enfant, lançai-je en regardant le paysage autour de moi, à la fois si familier et si étranger.

Je savais que Grace était particulièrement attentive aux anecdotes sur mon enfance. Ce fut le cas cette fois encore. En voyant son regard s'attendrir alors qu'elle m'écoutait, je réalisai à quel point chaque instant près d'elle était précieux ; je voulais que chacun d'entre eux soit aussi exceptionnel que possible.

— Rolf m'a dit que tu adorais cet endroit, reprit-elle alors que la brise légère se glissait dans ses cheveux. Je comprends pourquoi... c'est magnifique. Pourtant, il m'a aussi dit que le château en Suisse était ta résidence préférée parmi toutes celles qui appartiennent à ta famille...

— Le château était l'endroit où je comprenais le mieux ce que j'étais supposé être, répondis-je lentement. Alors qu'ici, repris-je en regardant autour de moi, je me sentais parfaitement moi-même.

— Tu étais un enfant innocent, me répondit-elle sans équivoque, comprenant que je ne pouvais tolérer la pitié.

Je fus heureux de constater qu'elle me comprenait aussi bien.

— Je ne suis pas sûr que les canards seraient d'accord avec toi ; je passais mon temps à leur faire la chasse ! lançais-je avec humour.

— Mais ils ont toujours réussi à t'échapper, n'est-ce pas ?
J'acquiesçai, me rappelant que je n'avais jamais couru après eux aussi vite que je l'aurais pu. J'adorais les voir cancaner fièrement en me regardant lorsqu'ils avaient enfin rejoint leur mare.

À cette époque, je n'aimais pas faire de mal.

— En effet, admis-je en détournant le regard.

M'ouvrir à elle de cette façon s'avérait plus difficile que je ne l'avais imaginé. Il allait me falloir du temps.

Soudain, un employé de maison apparut d'un côté de la maison et nous demanda si nous désirions quelque chose.

— Le dîner peut-être ? demanda Grace, plus pour moi que pour elle. Nous pourrions le prendre ici, qu'en penses-tu ?

Je confirmai d'un signe de tête, quittant avec soulagement mes souvenirs d'enfance pour quelque chose d'aussi ordinaire qu'un repas – même si rien n'était jamais ordinaire lorsque j'étais avec Grace. Car, avec elle, tout devenait extraordinaire. Tous mes sens étaient exaltés et le monde me semblait plus lumineux, plus clément.

La soirée était douce pour un début d'automne et de l'air chaud nous parvenait de la piscine chauffée à côté de laquelle nous nous trouvions, si bien que je me sentais parfaitement à l'aise vêtu – ou plutôt dévêtu – comme je l'étais. Malgré tout, je demandai à l'homme d'apporter un châle à Grace ; elle sourit, mais l'accepta néanmoins.

Aucun de nous deux ne parla de ce qui s'était passé à Paris, préférant maintenir la discussion autour de sujets plus légers tels que la Provence, et des traces qu'avait laissées l'Antiquité dans la région, dont les villes fondées par les Romains étaient un témoignage florissant, avec d'anciennes bâtisses et de magnifiques vignobles qui offraient aux visiteurs un décor merveilleux.

— Combien de maisons possèdes-tu ? me demanda Grace alors que j'étais en train de lui parler du Côte du Rhône corsé

et onctueux qui nous avait été servi et qui était fabriqué à partir de vignes cultivées dans les champs jouxtant la maison.

J'hésitai un instant. J'eus envie de lui répondre que ma seule maison était celle dans laquelle elle se trouvait, mais je ne pouvais pas lui dire cela : elle n'était pas responsable de mon bonheur. Au contraire, si je voulais assurer sa sécurité, je devais mettre toute autre considération de côté.

— Une douzaine, je pense. Elles se sont accumulées au fil du temps...

— Est-ce que les Falzon se sont déjà séparés de quelque chose ? demanda-t-elle doucement.

— Pas que je sache. D'ailleurs, notre devise familiale est « Uti Possidetis ».

— *Comme tu as possédé, tu continueras à posséder...*

— Tu as étudié le latin ? Je pensais que les Américains ne le faisaient plus...

— Juste un peu... Tu crois vraiment que les Falzon se définissent à travers leurs biens ?

— Non, mais il est vrai que nous sommes toujours restés fidèles à ce que nous avons. C'est à la fois notre plus grande force et notre pire faiblesse...

J'essayais de lui dire à quel point j'étais déchiré entre les instincts qui étaient en moi et dont j'avais hérité de mes ancêtres, et des pulsions plus nobles que je m'efforçais de cultiver. Bien sûr, elle était bien trop intelligente pour ne pas s'en rendre compte, mais elle ne montra aucune réaction, se contentant de me regarder d'un air pensif alors que les premières étoiles commençaient à briller dans le ciel.

Nous avons terminé la bouteille de vin et je vis que ses paupières se firent plus lourdes. Je me levai pour l'aider à se redresser.

— Viens te coucher, lui dis-je doucement. Tu as besoin de te reposer.

Elle acquiesça et me sourit d'un air fatigué. Alors que je me forçai à lâcher son bras et à la laisser partir, Grace se pencha sur moi et me caressa légèrement la joue.

— Toi aussi, répondit-elle. Ne te couche pas trop tard...

Je la regardai s'éloigner, sentant ma poitrine se serrer et mes yeux brûler. Lorsqu'elle fut rentrée dans la maison, je restai un moment au bord de la piscine, terminant mon verre de vin en regardant les champs de vignes qui venaient d'être vendangés, baignés par l'obscurité, et qui diffusaient dans l'air un délicieux parfum de feuille séchée. Je songeai à la vitesse à laquelle les saisons se succédaient les unes aux autres ; déjà, le froid hivernal commençait à poindre.

En me levant pour retourner à l'intérieur de la maison, je ressentis l'effet du vin. Je n'avais pourtant pas trop bu, mais même un verre ou deux, dans l'état où j'étais, suffisait à me rendre moins lucide.

Aussi, lorsque j'ouvris la porte de ma chambre, j'eus l'impression de rêver : Grace était allongée sur mon lit, la fine couverture moulant subtilement la courbe de sa hanche et le creux de ses reins. Elle dormait profondément, les cheveux étalés sur l'oreiller et les lèvres légèrement entrouvertes.

La maison comptait une demi-douzaine de chambres d'amis ; sa présence n'était donc pas un hasard : elle aurait pu aller dans n'importe quelle autre chambre...

Alors que je m'apprêtais à quitter la pièce pour la laisser se reposer, je remarquai que la porte du grand dressing était légèrement ouverte, laissant apparaître mes vêtements et les siens suspendus côte à côte. En prenant soin de ne pas la réveiller, je me rendis dans la salle de bain et découvris, à côté de mon rasoir, sa trousse de toilette, ainsi que nos deux brosses à dents dans le même verre...

Fatigué et confus, je ne compris pas ce que tout cela signifiait et pensai que nous en reparlerions le lendemain

matin. En attendant, je trouverais une chambre d'amis et...

Un léger gémissement rompit le silence qui régnait dans la pièce. Grace était toujours allongée sur le côté, mais sa main agrippait la couverture.

— Adam ! murmura-t-elle. Fais attention ! Mon Dieu, non...

Je me dirigeai rapidement vers le lit et, me penchant près d'elle, caressai ses cheveux pour la rassurer.

— Tout va bien, chérie, ce n'est qu'un rêve. Tu es en sécurité... nous le sommes tous les deux.

Mes mots semblèrent l'apaiser dans son sommeil, mais pas entièrement. Je sentais encore la tension qui émanait d'elle.

Elle se réveilla.

— Adam..., murmura-t-elle en me regardant avec un soulagement si profond que j'en eus le souffle coupé. J'ai fait un cauchemar ; je suis tellement soulagée de te voir en vie !

L'inquiétude qu'elle ressentait pour moi m'attendrit à tel point que je fus incapable de partir : mon cœur était là, avec elle.

Soutenant mon regard, elle tendit les bras et m'attira vers le lit. Je fus incapable d'opposer la moindre résistance : je m'étendis à côté d'elle et la pris dans mes bras. Avec un léger soupir, elle sombra presque aussitôt dans un profond sommeil.

Je m'endormis à mon tour plus vite que je ne l'aurais cru. Me réveillant une fois au milieu de la nuit, je la découvris toujours blottie contre moi, sa main posée directement sur mon cœur.

Lorsque je me rendormis, je rêvai que je pourchassais des canards.

CHAPITRE 63

Grace

— *D*oucement, lança le physiothérapeute. Il n’y a pas d’urgence...

Je réprimai un sourire. Après cinq jours, le pauvre médecin essayait toujours de restreindre Adam. J’aurais pu le prévenir que cela était inutile, mais je me contentais d’observer avec amusement la scène depuis la porte de la dépendance attenante à la maison, qui avait été transformée pour l’occasion en un centre de rééducation à la pointe de la technologie.

Adam était en train de courir sur un tapis de course qu’il avait réglé à une vitesse et une inclinaison très élevées. Sa poitrine nue brillait d’une légère pellicule de sueur tandis que son short révélait toute la puissance de ses jambes musclées qui trahissaient son goût pour le ski et l’équitation.

Le souvenir de sa cuisse entre mes jambes me fit battre le cœur. Je me mordis la lèvre afin de combattre le désir qui me gagnait plus intensément chaque jour.

Et la nuit

Seule la bande qui était enroulée autour de son épaule gauche témoignait encore de ce qu'il avait enduré. Quant au reste... je n'en savais rien. Depuis notre première soirée ensemble, Adam ne s'était pas montré très entreprenant envers moi. Je tentais comme je pouvais de vaincre la distance qu'il semblait déterminé à maintenir entre nous, même si cela me donnait une excuse pour ne pas lui parler de Patrick et de mon souhait de retourner bientôt à New York.

Enfin, le tapis de course ralentit et s'arrêta complètement, ce qui provoqua le soulagement évident du thérapeute.

— Vous avez de la chance de n'avoir eu aucune lésion tendineuse ni nerveuse, monsieur, lança le jeune homme.

Très discret, il ne demanda jamais à Adam comment il avait été blessé par balle, se contentant de faire consciencieusement son travail.

— Vous risquez de retarder la guérison en forçant trop, ajouta-t-il.

— Je vais très bien, rétorqua Adam. En particulier maintenant, ajouta-t-il, le regard étincelant, en me découvrant dans l'embrasement de la porte.

Je me sentis rougir sous l'effet de la chaleur et du compliment que venait de me faire indirectement Adam. Nous devenions de plus en plus complices chaque jour : nos regards se croisaient souvent, nous riions des mêmes choses, et il nous arrivait régulièrement de finir la phrase de l'autre. Je vivais désormais cette relation comme une addiction.

Pourtant, j'étais également de plus en plus consciente de la frustration et du besoin que je ressentais. Toutes les petites attentions du monde ne pouvaient compenser le fait que rien ne se passait entre nous malgré le fait que nous partagions le même lit.

Invariablement, c'était moi qui me tournais vers lui, dans la nuit, ayant besoin de me sentir proche de lui et de son

contact. Adam passait alors un bras autour de moi, mais rien de plus. À de rares occasions, au cours du dîner, nos mains se touchaient. Une fois, la veille, je crus qu'il allait m'embrasser, mais il recula finalement au dernier moment.

Son attitude était très différente de celle de l'homme sensuel que j'avais connu jusque-là et qui m'avait habituée à me donner presque plus de plaisir que je ne pouvais en supporter. Au début, je me dis que cela était normal ; après tout, il avait été blessé par balle et avait perdu beaucoup de sang. Mais je me rendis rapidement compte que ce raisonnement ne tenait pas : il déployait une force extraordinaire qui semblait avoir raison du thérapeute et qui suscitait en moi un désir vif et permanent que j'étais incapable de dissimuler.

Parfois, je me disais qu'il ne voulait peut-être plus de moi, mais très vite je chassais cette idée de mon esprit. En effet, je le surprénais souvent en train de regarder les ecchymoses dans mon cou, encore très visibles malgré les jours qui s'étaient écoulés, avec un air contrarié. Avec la baisse des températures, j'avais pensé à les recouvrir d'un foulard ou d'un pull à col roulé. Mais j'avais finalement renoncé ; quoi que je fasse, nous savions tous les deux qu'elles étaient là, de la même manière que nous savions, même si nous ne l'évoquions jamais, ce qui s'était passé à Paris.

Peut-être n'en parlerions-nous jamais ? De mon côté, je n'avais aucune envie de revenir sur les détails de ces événements ; quant à Adam... à l'évidence, il gardait quelque chose en lui sans que je sache s'il finirait par me le dire ou non.

Je rêvais souvent de la roue. Bizarrement, il ne s'agissait jamais de cauchemars. Si j'avais dormi seule, peut-être aurait-ce été différent. La respiration régulière d'Adam et le

battement de son cœur apaisaient mon sommeil et annihilait toute crainte que je pouvais avoir.

Le pire pour moi était les souvenirs qui m'assaillaient au réveil : je revoyais Adam tomber au sol après avoir été touché, ou se battre violemment contre Sebastian. Ils provoquaient en moi une vague de terreur qui me brûlait de l'intérieur, me laissant moite, essoufflée et tremblante. Je ne dis rien à Adam de ces épisodes d'angoisses et étais soulagée de le voir s'apaiser à mesure qu'il guérissait.

Nous étions à la ferme depuis près d'une semaine. J'évitais de regarder les nouvelles, mais je consultais régulièrement mon téléphone, que Rolf avait eu la bonne idée de me restituer. Will n'avait pas appelé, mais ma mère avait tenté de me joindre à deux reprises. Elle voulait savoir où j'étais allée et si, par hasard, j'étais avec Adam Falzon. Clairement, cette éventualité la ravissait.

Je lui avais répondu brièvement par SMS, uniquement pour lui dire que j'allais bien et que je la contacterais plus tard. Je devais la rappeler, mais n'avais aucune envie de le faire pour l'instant : ces jours à l'écart du monde étaient bien trop précieux et, égoïstement, je ne voulais pas que quoi que ce soit vienne perturber cette quiétude.

Je retournai dans le jardin en attendant qu'Adam et le physiothérapeute terminent leur séance. Je savais qu'ensuite Adam prendrait une douche et se raserait avant de me rejoindre. J'aurais aimé être avec lui pendant qu'il le faisait, mais la tentation aurait été trop forte.

Compte tenu de la rapidité avec laquelle il se rétablissait, je me doutais qu'il ne voudrait pas rester encore trop longtemps reclus dans ce havre de paix. Il souhaiterait certainement retourner à ses affaires qui, sans nul doute, devaient requérir son temps et son attention, surtout après ce qui était arrivé à Sebastian.

D'après les bribes de conversation entre Adam et Rolf que j'avais interceptées, je compris qu'il ne restait plus aucune opposition au sein de la famille Falzon. Au contraire, de ferventes déclarations de loyauté semblaient affluer, tout comme des expressions de soutien de la part de personnes extérieures à la famille, parmi lesquelles des personnalités habituées des conférences de Davos et des sommets du G20. En apprenant cela, je pris enfin la mesure de l'étendue du pouvoir d'Adam, lequel était bien largement supérieur à celui de ma famille.

J'étais assise, tenant entre les mains un livre que je ne lisais pas lorsqu'une rose tomba sur mes genoux.

Levant les yeux avec surprise, je découvris Adam qui me souriait. Sa beauté me coupa le souffle : vêtu uniquement d'un jean et d'un simple pull en coton, il paraissait encore plus accessible que l'homme que j'avais connu si brièvement à New York.

— J'ai essayé de lire dans tes pensées, mais je me suis dit que tu me les révélerais peut-être toi-même avec ça...

La chaleur dans ses yeux était presque douloureuse, me faisant réaliser tout ce que je ressentais pour lui. Consciente de mon trouble, je tentai de dissimuler mes émotions en portant la fleur à mon nez et inspirant profondément. Il s'agissait d'une rose plus petite que celles qui étaient cultivées en serre, mais son parfum me transporta au Paradis : un doux mélange de rose de Damas, de prune et d'épices.

— J'étais en train de me demander combien de temps encore tu allais vouloir rester ici, lançais-je en relevant la tête vers lui.

Il fronça les sourcils et s'assit sur la chaise longue à côté de moi. Je déplaçai mes jambes pour lui faire de la place. Son regard était si intense que je le sentis me pénétrer presque

physiquement. Alors qu'il me regardait, son humeur sembla s'assombrir.

— Pourquoi, tu as hâte de partir ? me demanda-t-il alors que j'essayais de comprendre la raison de la tension évidente qui émanait de lui.

Je devais lui dire. Après tout ce que nous avons traversé ensemble, je ne pouvais garder plus longtemps la vérité sur Patrick. Pourtant, je savais qu'une fois qu'il saurait, il insisterait pour m'aider à le venger. Cette perspective me terrifiait, surtout après avoir vu ce dont il était capable.

— Pas autant que je le devrais, répondis-je en posant la fleur sur mes genoux. J'ai du mal à me concentrer sur quoi que ce soit d'autre que ces moments que nous vivons.

Je n'étais pas fière de cela. Au contraire, la vitesse à laquelle Adam se rétablissait me faisait me sentir faible en comparaison. Nous avons tous les deux souffert, mais son état était bien pire que le mien ; pourtant, il se remettait avec une rapidité fulgurante.

— Tu as traversé une épreuve terrible, me dit-il doucement. As-tu vu le docteur Frick aujourd'hui ? reprit-il alors que je me taisais, trop occupée à savourer notre proximité.

J'acquiesçais. Le docteur Frick était arrivé à la maison peu après nous, accompagné de deux infirmiers et du physiothérapeute. Contactés par Rolf dans une clinique en Suisse, tous logeaient dans la maison réservée aux invités sur la propriété.

— Que dit-il ?

Malgré sa question, j'eus du mal à croire qu'Adam ne recevait pas de rapports complets sur mon état de santé de la part du docteur lui-même qui ne devait pas hésiter à violer le secret médical. C'était d'ailleurs pour cela que je ne me confiais que très peu au médecin : je lui avais parlé du bassin, de la tentative de Sebastian de m'étrangler, car je

savais qu'Adam était déjà au courant de cela, mais je n'avais rien dit au sujet de l'oubliette et n'avais aucune intention de le faire. Il valait mieux oublier cela, et tout ce qui s'était passé. Plus vite nous mettrions tout cela derrière nous, mieux ce serait.

— Il dit que je récupère très bien.

Adam me regarda avec un air que je ne sus déchiffrer, mais qui fit accélérer mon rythme cardiaque et la vitesse avec laquelle mon sang circulait dans mes veines. Je me sentais plus vivante que je ne l'avais été depuis que nous nous étions embrassés dans la galerie, avant que notre monde explose pour ne laisser place qu'au sang et à la terreur.

J'eus soudainement une envie impérieuse de lui. C'était à la fois physique et bien plus encore : je désirais au plus profond de moi-même être lié à lui par l'intimité, l'amitié, et la confiance. Je voulais que notre relation devienne un sanctuaire – jamais plus une prison. Un refuge qui nous permettrait d'être pleinement nous-mêmes et, ensemble, beaucoup plus.

Je fis de mon mieux pour vaincre cette pulsion qui m'assaillait. Mais ce fut vain. Tout ce que je ressentais, tout ce que je voulais, transpirait de mon corps, de mon regard, et du léger frémissement de ma main qui s'approcha imperceptiblement de la sienne.

Adam me fixa pendant un long moment avant de détourner son regard qui brillait d'une lueur différente. Ma gorge se serra, mais je réalisai très vite qu'il essayait de prendre une décision qui semblait difficile, mais à laquelle il se résolut finalement rapidement. Brusquement, il se leva et me tendit la main.

Me levant, je mêlai mes doigts aux siens, chauds et forts. Son contact provoqua en moi un réconfort et une excitation purement charnelle.

— Viens, me dit-il en m'entraînant vers la maison.

CHAPITRE 64

Grace

La lumière du soleil couchant filtrait à travers les rideaux en gaze de lin suspendus aux fenêtres qui étaient fermées. Des bougies disposées çà et là éclairaient la pièce. Le lit était fait, les oreillers bombés et recouverts de taies propres, et les draps frais en coton blanc étaient une véritable invitation à se glisser dedans. En fond, la voix d'une femme chantait l'amour et les regrets.

Je regardai autour de moi avec stupéfaction. Alors que je pensais qu'Adam n'avait fait que se préparer, il avait également préparé la chambre. Un tel romantisme de sa part dépassait tout ce que j'aurais pu imaginer.

Il me suivit dans la chambre et ferma la porte avant de se tourner vers moi. Je restai figée, incapable de le regarder. Il avait l'allure d'un prédateur et semblait maîtriser parfaitement la situation. Il s'approcha de moi jusqu'à ce que nous soyons suffisamment près pour pouvoir nous toucher.

— Je me suis juré de te protéger de toute forme de danger, y compris de moi-même, lança-t-il soudain d'une

voix douce.

J'inspirai profondément, mais cela ne fut pas suffisant : mes poumons manquaient d'air, mon cœur battait si vite que j'entendais mon sang battre dans mes oreilles. Une seule question me venait à l'esprit : quand ?

Quand s'était-il fait une telle promesse ? Lors de ses séances de rééducation intense durant lesquelles il se forçait à dépasser ses limites ? La nuit, allongé près de moi dans le lit ? Toutes les fois où nous avons été ensemble ces derniers jours malgré la distance qu'il mettait entre nous ?

Ou avant, lorsque j'étais dans les griffes de Sebastian ?

L'ange vengeur qu'il était pour moi était venu me sauver. Mais je savais désormais qu'il était bien plus que cela : s'il semblait capable de transcender toutes les limites, il n'était finalement qu'un homme. Beau, imparfait, à la fois dangereux et vulnérable, impitoyable, mais doté d'une âme plus belle que toutes celles que j'avais rencontrées avant lui.

Quelle que soit la décision qu'il avait prise, je ne doutais pas qu'elle fut réelle. Il y avait des ombres entre nous, des moments où il m'avait obligée à me soumettre à lui malgré moi. Mais il l'avait fait en me donnant envie de lui, puis en me donnant un plaisir plus grand que tout ce que j'aurais pu imaginer. Avec lui, j'avais découvert une partie de moi que je ne pouvais plus nier, même si elle me choquait parfois. J'avais souvent l'impression de braver la morale, d'être même un peu *tordue*, mais cela faisait partie de moi et j'étais obligée de l'accepter. J'étais désormais une nouvelle personne.

— Je pensais pouvoir rester éloigné de toi, ajouta-t-il. Mais après tout ce qui s'est passé, tu es toujours là. Et ta présence... mes sentiments pour toi...

Il me fixait d'un regard si intense que j'avais l'impression d'être nue devant lui, à la fois humiliée et exaltée.

— Avec toi, je continue d’oser espérer même quand je n’en ai pas le droit, conclut-il d’une voix rauque.

Ma gorge se serra. Je pouvais à peine respirer. Sa vulnérabilité était réelle et déchirante, aussi puissante que l’homme lui-même. Le fait qu’il me permette de la découvrir était encore plus émouvant.

— Je veux être ici, Adam. Avec toi, répondis-je doucement.

Je pensais que ma réponse le satisferait, mais il eut l’air véritablement déconcerté.

— Je ne te comprends pas. Pourquoi n’es-tu pas partie loin de moi maintenant que tu en as l’occasion ?

La question parut le déchirer, comme s’il la retenait depuis des jours et qu’il aurait voulu la garder encore en lui, finissant par la poser malgré lui. Elle me déchira également.

— Comment as-tu pu penser que je pourrais te quitter alors que tu viens d’être blessé ? lui demandai-je avec indignation.

J’étais trop à fleur de peau, en proie à une excitation à la fois sexuelle et émotionnelle, pour pouvoir résister. D’ailleurs, la colère était pour moi un sentiment plus facile à gérer que ce besoin sombre et impérieux qu’il avait déclenché en moi.

— Après tout ce que tu as vu ? rétorqua-t-il. Évidemment que j’y ai pensé. Lorsque je me suis réveillé ici, j’étais persuadé que tu étais partie. Lorsque je t’ai vue, j’ai eu l’impression d’assister à un miracle...

Alors que pour moi le miracle était qu’il soit toujours en vie après être allé jusqu’en Enfer pour me sauver. En me rappelant à quel point il avait frôlé la mort, mon cœur se serra.

Pourtant, réaliser qu’il avait imaginé que je puisse partir me fit tout aussi mal, et je dus contrôler mon souffle pour contrer la douleur.

— Je suis perdue, repris-je. D'un côté tu me crois capable de partir après tout ce qui s'est passé et, de l'autre, tu es heureux que je sois encore là ?

Ses yeux s'assombrirent, comme si une tempête balayait cette mer d'un bleu de glace, une force de la nature indomptée et déchaînée. Sa mâchoire se crispa.

Il détourna le regard, puis me regarda à nouveau. C'était comme s'il était au bord d'un précipice et s'apprêtait à sauter, sans savoir s'il pourrait atteindre l'autre côté.

— Tu ne comprends pas que tous ceux qui ont découvert ma véritable nature sont morts ? me lança-t-il d'une voix grave et rugueuse, trahissant ses souvenirs douloureux. Rolf sait plus de choses sur moi que n'importe qui d'autre, en dehors de toi, et pourtant, il ne sait pas de tout ce dont je suis capable. Tu es la seule à le savoir vraiment.

Il voulait parler des personnes qu'il avait tuées lorsqu'il était plus jeune, et peut-être d'autres dont je ne connaissais rien, et de Sebastian. Tous ces morts étaient autant de fantômes qui hantaient ses souvenirs, alors que moi, j'étais là bien vivante... plus vivante que je ne l'avais jamais été. Grâce à lui.

— Il y a un monstre en moi, poursuivit-il d'un ton implacable. Je pourrais dire que c'est le résultat de ce qui est arrivé à mes parents, mais la vérité est qu'il a toujours été en moi. La mort de mes parents n'a fait que le réveiller.

Il fit un pas vers moi pour finalement s'interrompre brusquement afin de maintenir une distance entre nous. Luttant pour s'empêcher de me toucher, il serra ses mains si fort que ses phalanges devinrent blanches.

Mon ventre se contracta lorsque je réalisai qu'il me proposait de choisir entre deux futurs possibles : avec et sans lui ; et il le faisait de la manière la plus crue possible, sans rien dissimuler. Alors même qu'il me faisait part de ses

sentiments les plus profonds envers moi, il semblait déterminé à me montrer sa partie la plus sombre.

— J'aurais pu tuer Sebastian beaucoup plus rapidement, reprit-il d'une voix basse, métallique, et implacable qui trahissait le dégoût qu'il avait de lui-même. Mais j'ai préféré prendre mon temps. Je voulais qu'il souffre. Je le veux toujours... Mon seul regret est que tu aies assisté à tout cela.

Il s'interrompit, son regard quittant le mien pour un endroit sombre et terrifiant dans lequel je ne pouvais pas aller.

J'étais déterminée à l'en faire sortir et à la ramener à moi – au moins à essayer. Ma gorge se noua au point de m'en faire mal. Je détestais la haine qu'il avait de lui-même, tout comme je détestais ce qu'il avait dû endurer tout au long de sa vie. Je n'aspirais qu'à une seule chose : soulager sa douleur, le calmer – le guérir même. Mais qui étais-je pour imaginer en être capable ? J'étais une Delaney, issue d'une famille corrompue et criminelle, cupide et assoiffée de pouvoir.

Même si ma famille me dégoûtait, je ne pouvais pas nier qu'elle m'avait façonnée, tout comme Adam s'était construit avec les événements terribles qui avaient jalonné sa vie. Pour survivre, à la fois séparément et ensemble, il nous fallait affronter chacun nos démons.

Luttant contre la tendresse qui menaçait de me submerger, je me redressai, déterminée à lui faire face.

— Tu crois que je suis choquée par ce que tu as fait à Sebastian ? Que tu me fais peur ? Que tu me dégoûtes ? l'interpellai-je alors qu'il ne bronchait pas. Tu me connais suffisamment maintenant pour savoir que je ne suis pas cette princesse de conte de fées que les médias aiment à présenter, poursuivis-je. Je ne suis ni Raiponce enfermée dans une tour d'ivoire, ni aucune autre poupée ridicule. Loin de là ! J'ai passé toute ma vie dans la saleté et la boue que

remuait ma famille. Si j'ai eu un jour des illusions, je peux t'assurer qu'elles ont disparu depuis bien longtemps.

Ce n'était pas tout à fait vrai. J'étais encore abasourdie et écoeurée lorsque j'ai découvert ce qui était vraiment arrivé à Patrick. Mais Adam apprendrait cela bien assez tôt – je devais le lui dire.

Il soupira légèrement alors qu'il me fixait, comme s'il voulait désespérément croire à ce que je disais sans pourtant y parvenir.

— Comment peux-tu tout simplement accepter ce que je suis ? Après tout ce que je t'ai fait, tout ce que tu as vu de moi..., demanda-t-il d'une voix rauque.

Des images sanglantes et d'une extrême violence m'assaillirent : Adam se jetant sur Sebastian, leur lutte, le sang – tellement de sang – jaillissant de toute part. Et plus encore... son regard sombre, ses pupilles dilatées au point de faire disparaître la moindre trace de bleu dans ses yeux, ne laissant apparaître que le côté noir de son âme. Son corps sauvage, évoluant sans aucun égard pour sa propre sécurité, et tellement résistant qu'il ne semblait souffrir d'aucune blessure, pas même de celle que Sebastian lui avait infligée. Cette bataille féroce pour le pouvoir et la domination ; le bruit sourd d'un crâne écrasé contre le sol en pierre, encore et encore jusqu'à annihiler toute résistance et à ne laisser place qu'à la mort.

Celle de Sebastian, pas d'Adam. J'étais si profondément soulagée de cela, même plusieurs jours après, que j'en eus le souffle coupé. Mais cela ne suffisait pas. J'avais besoin d'un rappel beaucoup plus concret qu'il était vivant, entier et réellement là, devant moi. Soutenant son regard, je pressai mes doigts contre sa poitrine, juste au-dessus de son cœur. Saisissant ma main, il la retira d'un geste brusque, mais ne s'éloigna pas.

— Oui, je t'ai vu, dis-je d'une voix tremblotante, mais déterminée. Je t'ai vu le tuer sauvagement. Mais c'était *après* l'avoir affronté avec honneur et avoir épargné sa vie. *Après* qu'il t'ait remercié pour cela en te trahissant.

Ma jupe en mousseline de soie effleura mes jambes nues alors que je me rapprochais, et je sentais mes tétons durcis pointer à travers mon léger pull en coton. Dans d'autres circonstances, mon excitation aurait pu m'embarrasser. Mais avec Adam, je ne ressentais aucune gêne. Je ne voulais qu'une seule chose : le guérir de ses blessures, bien plus douloureuses que celle que Sebastian lui avait infligée.

— Il a cru pouvoir m'utiliser pour te piéger, repris-je. Son plan n'a pas fonctionné, grâce à l'homme que tu es. Un *homme*, pas un monstre, quoique tu en penses. Tu es intelligent, fort, déterminé et prêt à donner ta vie pour ce en quoi tu crois. C'est cela que j'ai vu, Adam. C'est tout ce que je sais.

Ses paupières étaient baissées, mais je sentais malgré tout, au plus profond de moi-même, l'intimité qui émanait de son regard. Il était parfaitement immobile devant moi. Néanmoins, en me frottant légèrement contre lui, je sentis sa queue se contracter. Je fus heureuse de constater qu'au moins cette partie de lui échappait à son sentiment de culpabilité...

Grisée par un mélange de soulagement et de désir, je glissai mes deux mains sous son pull et caressai les muscles durs de son dos. Approchant mes lèvres contre sa poitrine, j'embrassai délicatement la peau de son torse nu.

Je le sentis se raidir, ne répondant pas à mes gestes, sans toutefois me repousser non plus, ce que j'interprétei comme une autorisation de continuer.

— Tu n'étais qu'un enfant, Adam, lui dis-je doucement. Il est tout à fait normal que sous une douleur si insupportable, tu te sois raccroché à la partie de toi qui semblait

suffisamment forte pour te protéger de blessures encore plus graves et des autres.

Je m'interrompis un instant pour le laisser réfléchir à cela.

— Tu es qui tu es, et je suis la femme qui a choisi de rester près de toi. Tu comprends ce que cela dit de moi ?

Un battement de cœur... un second... Je sentis sa vie résonner à nouveau contre ma peau, décuplant mon envie de lui. Alors qu'il restait silencieux, j'osai finalement lever les yeux vers lui. Le découvrir provoqua une vague de désir encore plus intense qui parcourut tout mon corps.

Ses pommettes saillantes renvoyaient une ombre sur ses joues creusées. Sa bouche était entrouverte et ses narines dilatées : il respirait l'odeur de mon excitation, l'inspirant profondément et de manière insatiable. Son regard plongeant dans le mien était celui d'un prédateur prêt à dévorer sa proie.

Avant que cela ne se produise, je me mis sur la pointe des pieds et posai ma bouche contre la sienne.

— Je suis là, Adam, murmurai-je. J'ai les yeux grands ouverts et suis certaine de ce que je veux.

Je passai le bout de ma langue le long de sa lèvre inférieure et savourai son plaisir. Faisant glisser mes mains le long de sa large poitrine et de ses hanches fines, je m'arrêtai sur le bouton de son jean.

— Arrête-moi maintenant si tu veux ; après il sera trop tard, susurrai-je en soutenant son regard.

CHAPITRE 65

Grace

Adam changea de manière frappante. Il passa en quelques secondes de l'attitude d'un homme aux prises avec un fardeau trop lourd pour lui à celle d'un prédateur, affichant une confiance frôlant l'arrogance. Je fus émerveillée d'une telle transformation, surtout à l'idée que j'en étais l'objet et que j'avais pu avoir un tel impact sur lui. Cette pensée m'excitait presque autant qu'Adam lui-même.

— J'aime quand tu es sauvage, chérie, murmura-t-il avec un sourire malicieux

Je fus instantanément submergée par une vague de chaleur. Malgré une légère gêne, je n'hésitai pas un instant : je reculai et, passant mes mains sous ma jupe, je retirai mon string d'un geste rapide. Le tenant du bout du doigt, je le jetai sur le côté, ainsi que toute inhibition qui me restait encore. Ma chatte désormais nue, je sentais mon excitation couler entre mes cuisses, si intensément que c'en était presque douloureux. Après que nous ayons tous les deux frôlé la mort, j'avais plus que jamais besoin de me sentir

vivante – c'était vital. Pressant mes cuisses, je basculai légèrement en avant.

Instantanément, Adam passa ses bras autour de mes épaules pour me stabiliser. Il s'avança, me poussant doucement, mais inexorablement vers le mur, jusqu'à ce que je sois contre.

— Dis-moi ce que tu veux, susurra-t-il d'une voix basse et enrouée au creux de mon oreille.

— Je te veux, *toi*. Ici. Maintenant, répondis-je.

Après tout ce qui s'était passé et tout ce qui nous attendait, j'avais profondément besoin de profiter de l'instant – et d'Adam. Il recula légèrement et plongea son regard dans le mien.

— Et tu crois que je vais me contenter de t'obéir, me demanda-t-il avec un franc sourire.

Le voir à nouveau plus détendu et joueur était séduisant, mais seulement jusqu'à un certain point. Je voulais réussir à prendre le dessus sur lui, même si je devais pour cela tricher un peu...

Glissant une main le long de son torse, je descendis plus bas encore pour caresser son sexe en pleine érection. Les muscles de mon ventre se contractèrent : j'avais terriblement envie de le sentir en moi.

— Faisons un marché : ce que je veux contre ce que je veux aussi, lui lançai-je tout en enlaçant sa queue longue et épaisse.

Il rit de mon audace, ce qui eut pour effet de m'encourager encore davantage. Mue par la nécessité impérieuse d'être le plus près de lui possible, je glissai mes mains sous son pull en coton et caressai les muscles saillants de son dos. Malgré la perfection de son corps, à la fois puissant et sensuel, capable de surmonter tous les défis, je le ressentais aussi vulnérable que moi sous la passion qui nous unissait l'un et l'autre.

N'y tenant plus, je lui retirai son pull, aidée par Adam qui le fit glisser sur ses bras et le jeta à nos pieds.

Mes propres vêtements me devinrent tout à coup insupportables. Sans réfléchir davantage, je retirai à mon tour mon haut ainsi que, dans un geste rapide, mon soutien-gorge. Sentant le souffle d'Adam sur ma peau, je fus prise d'une excitation encore plus forte : saisissant mes seins dans mes mains, je les effleurai contre sa poitrine nue. Des poils noirs et doux comme de la soie recouvraient ses mamelons plats, ses pectoraux et descendaient tout le long de son torse jusqu'à disparaître sous la ceinture de son jean. Je me frottais contre lui, la sensation de mes tétons contre sa peau provoquant en moi un plaisir si intense qu'il en était presque insupportable.

Je réalisai soudain à quel point je me sentais bien et à l'aise dans ses bras.

— Avant toi, je n'aurai jamais osé faire une fellation. Beaucoup de mes amies prétendent le faire volontiers, mais je pensais qu'elles devaient se sentir obligées ou qu'elles faisaient cela pour faire plaisir à leur partenaire. Aujourd'hui, avec toi, je comprends que la réalité est toute autre et que cela peut provoquer un véritable plaisir lorsque l'on aime vraiment.

Il serra mes bras plus fort et je sentis sa queue durcir encore plus. Me cambrant légèrement, je me frottai contre lui de plus en plus.

— Vraiment... ? murmura-t-il.

— Tu ne peux pas savoir à quel point j'aime te sentir dans ma bouche, sur ma langue, et jusqu'au fond de ma gorge. J'aime ta chaleur, ton goût, te voir fermer les yeux de plaisir. J'aime sentir, juste avant que tu jouisses, les longues veines saillantes le long de ton sexe vibrant...

— Arrête, ou je vais... me lança-t-il dans un murmure.

— Tu vas quoi ? demandais-je en me reculant légèrement et en passant délibérément le bout de ma langue sur mes lèvres. Me laisser être celle que tu voudrais que je sois ? Je pourrais me mettre à genoux devant toi, défaire la fermeture de ton jean, et libérer ta superbe queue...

Il soupira si fort que je me figeai un instant. Je jouais avec le feu, mais peu m'importait : je préférais cela à le voir abattu en pensant qu'il n'était qu'un monstre...

— Tu pourrais, en effet, mon cœur, mais ce n'est encore pas pour tout de suite..., dit-il en glissant sa main sous ma jupe et mettant sa cuisse entre les miennes, me forçant à écarter les jambes.

Je gémis en sentant ses doigts effleurer ma fente.

— Tu es tellement mouillée, murmura-t-il d'une voix rauque qui trahissait son plaisir en découvrant à quel point je le désirais. J'ai eu tellement envie de te toucher : la nuit lorsque j'étais près de toi, lorsque nous étions à table... C'était une véritable torture. Je n'avais qu'une envie : te faire jouir.

Mes jambes tremblaient alors qu'il me tenait avec un bras enroulé autour de ma taille, son autre bras plongé dans ma jupe. Ses doigts longs et fins pénétraient doucement à l'intérieur de moi. D'abord léger, son geste se fit rapidement plus intense et pénétrant. Fermant les yeux, je réalisai combien j'aimais sentir ses doigts m'exciter, me pénétrer, et me posséder. À présent qu'il n'y avait plus aucune barrière entre nous, je me sentais pleinement en sécurité et entière. Je savais que cette sensation me rendrait plus forte à tout jamais, que je ne serais désormais plus la femme que j'étais encore quelques mois auparavant, sous le choc des découvertes que j'avais faites sur ma famille. Je découvrais en moi une force que je n'avais jamais soupçonnée jusque-là.

Je trouvais parfois surprenant, voire choquant, d'avoir découvert cette liberté auprès de l'homme qui m'avait

enlevée et capturée, mais j'avais décidé de ne plus m'interroger là-dessus ni sur aucune autre question tout aussi vaine. Je voulais vivre pleinement le moment présent et gérer le futur au fur et à mesure qu'il se présenterait.

Ses lèvres, fermes et douces, effleurèrent les miennes. Il me savoura avant de faire pénétrer sa langue à l'intérieur de ma bouche. Augmentant la pression de ses doigts sur ma chatte, il introduisit un doigt dans ma fente puis, deux, jusqu'à me remplir entièrement alors que son pouce glissait sur mon clitoris. Parfois intense, parfois plus léger ; lent, puis rapide, son geste était parfaitement maîtrisé et me procurait un plaisir immense. Il connaissait si bien mon corps et mes zones les plus érogènes qu'il savait exactement comment me toucher.

Sentant un orgasme monter en moi à une vitesse qui me surprit moi-même, je haletai, luttant pour essayer de prolonger le plaisir, mais c'était une bataille perdue d'avance. Le plaisir montait en moi avec une force débordante...

— Viens, murmura-t-il en sentant le plaisir contracter mon corps. Tu es tellement belle. Si forte, si douce... jouis pour moi...

Prise entre le mur et son corps dur comme un roc, je m'agrippai à lui, incapable de lutter davantage contre le besoin sauvage qui me traversait. Son contact... les mots qu'il avait prononcés... son goût, son odeur...

C'était tellement bon !

Je suçai sa langue dure avec frénésie, l'attirant plus profondément dans ma bouche. Tout mon corps était traversé de spasmes ; des vagues de plaisir se succédaient, faisant monter mon excitation à une hauteur vertigineuse. Soudain, ma vue et mon esprit se brouillèrent. Mes jambes cédèrent sous l'effet du puissant orgasme qui venait

d'exploser à l'intérieur de moi, et je serais tombée si Adam ne m'avait pas retenue.

Je me souvenais à peine du moment où il avait retiré ma jupe, mais je réalisai soudain que j'étais nue, à l'exception de mes sandales à lanières, alors qu'il me conduisait vers un grand fauteuil en cuir près du lit. Après s'être assuré que je tenais sur mes jambes, il me lâcha et s'assit en face de moi. Jambes écartées, il semblait aussi à l'aise qu'un jeune et puissant roi sur son trône.

Il observa chaque centimètre de mon corps et sourit devant mes tétons durcis, ma respiration haletante, et mon excitation coulant entre jambes.

Alors que je le regardais, incapable même de cligner des yeux, il dirigea sa main vers la fermeture éclair de son jean et la défit lentement.

— Je suis à toi, ma belle, dit-il en libérant son sexe long et dur.

Sans hésitation, je me mis à cheval sur lui. Le tissu rugueux de son jean frottait contre mes cuisses nues et ma chatte gonflée. À chaque friction, je prenais de plus en plus conscience du besoin que j'avais de lui ; un besoin vital que je n'avais jamais ressenti auparavant. M'agrippant à son ventre musclé, je me cambrai et gémissait sous l'effet du plaisir qui me réchauffait le corps.

Je le vis inspirer profondément mon parfum avec la même avidité qu'il désirait tout de moi, alors que ses pupilles dilatées renvoyaient le reflet des flammes des bougies.

— Prends-moi, m'ordonna-t-il d'une voix forte. Je veux te voir t'empaler sur ma queue...

Plongeant mon regard dans le sien, je me levai au-dessus de lui, ma main remplaçant la sienne autour de son sexe. Le souffle presque coupé, je frottai son gland gonflé et rougi par le désir contre ma fente. C'était divin. Cela semblait l'être

pour lui aussi, car il baissa un instant ses paupières épaisses, avant de les ouvrir à nouveau.

— Continue... j'adore te sentir sur moi, soupira-t-il.

Bien que mon vagin soit humide et souple après l'orgasme que je venais d'avoir, son sexe était si gros que je dus m'étirer pour le faire pénétrer entièrement en moi. Je ne pus retenir un gémissement lorsque je sentis son gland, épais et chaud, buter contre mon col.

Saisissant les bras de la chaise, je me mis à me lever et à m'abaisser lentement le long de sa queue brûlante.

— Tu aimes ? murmurai-je d'une voix frémissante d'excitation et de désir.

La sensation d'être remplie par lui me faisait presque mal, mais j'étais pourtant incapable d'arrêter ; je savais que j'aurais un peu mal le lendemain, mais, pour l'instant, cela m'était égal.

— J'adore, dit-il en laissant tomber sa tête en arrière, découvrant les veines tendues de son cou.

— Plus vite ? demandai-je.

— Comme tu veux, réussit-il tout juste à prononcer.

Je n'en pouvais plus de plaisir. Je fus émerveillée, comme si c'était la première fois, en réalisant la chance que j'avais d'être avec un homme si beau et dont le corps était si parfait. J'avais le sentiment d'être pleinement comblée.

J'aimais réellement être avec Adam. Je n'avais pas peur de lui ; avec lui, je ne ressentais au contraire que du plaisir. Il m'aidait à prendre confiance en moi et à me désinhiber au point de vouloir réaliser mes fantasmes les plus insensés. Certains d'entre eux, au moins.

Mordant ma lèvre inférieure, je continuais de bouger sur lui, la sensation de bien-être devenant de plus en plus forte à chaque pénétration. J'accélérais et sentais que tout autour de nous se diluait. C'était comme si nous étions seuls au monde, à la dérive au milieu d'un océan de plaisir infini.

À chaque fois que je redescendais sur lui, mon clitoris se frottait contre la base de son sexe et la douceur soyeuse de ses poils pubiens, alors que son gland venait taper au plus profond de moi. J'allais de plus en plus vite et sentais monter impitoyablement en moi un orgasme dont je savais déjà qu'il serait inoubliable.

Alors que je me sentais sur le point de succomber au plaisir, Adam passa un bras autour de ma taille et m'attira contre lui. Prenant mon sein dans sa bouche, il se mit à le sucer avec délectation.

Il ne m'en fallut pas davantage. D'une voix rauque, je laissai échapper un cri et me laissai tomber sur lui, vaincue par l'intensité de la jouissance qui propageait dans tout mon corps une chaleur brûlante. Je fus inondée de plaisir pendant un long moment, réfugiée dans les bras d'Adam et tremblante de la tête aux pieds.

Lorsque je fus calmée, Adam me porta jusqu'au lit. Dans un état second, je le vis vaguement s'éloigner de moi un instant, juste le temps de retirer ses vêtements. Il revint ensuite s'allonger contre moi, passant un bras autour de ma poitrine et plaquant l'une de ses jambes entre les miennes. Je sentais qu'il me protégeait autant qu'il me désirait. Doucement, je sombrai dans un sommeil profond en me disant que je lui appartenais désormais entièrement. À cet instant plus que jamais...

CHAPITRE 66

Grace

Lorsque je me réveillai, Adam était en train de me masser le dos, malaxant de ses mains fermes mes muscles endoloris. La sensation était si parfaite que je ne pus retenir un gémissement.

— C'est tellement bon, soupirai-je.

C'était exactement ce dont j'avais besoin alors que j'étais encore sous l'effet de la nuit passionnée qu'Adam et moi venions de passer. Nous nous étions montrés aussi insatiables l'un que l'autre, incapables de retenir nos mains, de ne pas mêler nos bouches, nos langues, et toutes les autres parties de nos corps...

J'arborais un sourire presque diabolique. J'adorais ce qu'il avait fait de moi : une femme épanouie et sans complexe. J'adorais...

Brusquement, mon esprit s'arrêta net. Cet amour passionné, romantique, qui était la base de la vie commune et du couple était pour moi un véritable mystère. Todd et sa femme, Clara, avaient peut-être partagé cela ; je l'espérais,

mais n'avais pas passé suffisamment de temps auprès d'eux pour en témoigner. En revanche, j'étais certaine de n'avoir jamais rien vu de tel entre mes parents.

Je devais être complètement folle pour oser imaginer un avenir commun, en particulier avec un homme aussi sombre qu'Adam. Non que je ne pensais pas Adam en mesure d'éprouver de telles émotions ; au contraire, sa loyauté inflexible et son caractère protecteur prouvaient qu'il en était tout à fait capable. Mais moi, qui avais trouvé tant de plaisir dans les bras de mon ravisseur, comment pouvais-je prétendre connaître quoi que ce soit de l'amour ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Adam.

Je ne répondis pas à sa question. Il glissa alors ses mains sous mes hanches et, d'un geste, me retourna sur le dos, face à lui. Dressé au-dessus de moi, il arborait un air dur et autoritaire qui forçait la soumission.

— Grace ? me demanda-t-il sur un ton qui indiquait qu'il s'agissait davantage d'un ordre que d'une question.

— Tu sais ce qui me ferait vraiment plaisir ? demandai-je rapidement avec un sourire.

Je voulais détourner sa question ; après tout, il s'agissait de mes sentiments, et ils étaient encore trop confus pour que je puisse les lui expliquer.

— Non... dis-moi, me lança-t-il d'un air faussement diabolique.

— Une douche... une longue douche. Chaude, avec beaucoup de savon..., répondis-je en frissonnant de plaisir. Et je voudrais la prendre avec toi...

Je fus exaucée. Adam insista pour me porter jusque dans la salle de bain. La pièce était plus simple et plus rustique que celle de ses autres résidences, mais tout aussi luxueuse. Lorsque nous fûmes à côté de la douche, il me remit sur mes pieds, mais garda un bras autour de moi tandis qu'il ouvrit l'eau.

— Je ne peux plus me passer de toi, me dit-il en me regardant dans les yeux, se tenant nu devant moi, grand et fier, son corps délicatement bercé par les premiers rayons du soleil.

J'étais incapable de détacher mon regard du sien alors que je prenais la mesure de ce qu'il venait de me dire.

— Depuis toujours, je veux tout contrôler. Mais avec toi, c'est différent. J'ai l'impression que je me perds en toi, poursuivit-il en fronçant les sourcils. Je devrais être terrifié, mais j'ai au contraire le sentiment d'être parfaitement à ma place lorsque je suis avec toi.

Ma gorge se serra.

— C'est pareil pour moi, Adam, répondis-je avec émotion. Avec toi, tout me semble plus net, plus clair, meilleur.

Je ne pouvais m'empêcher de sourire, le bonheur en moi étant trop débordant afin que je puisse le réprimer.

— Je ne sais pas comment l'expliquer, mais cela m'est égal. Tout ce que je sais, c'est que notre vie à tous les deux est souvent difficile et que nous devons profiter de ce moment. D'accord ?

Il fronça les sourcils. Je savais qu'il mourait d'envie de me demander à quelles difficultés je faisais allusion dans ma propre vie, mais je n'étais pas prête pour cette conversation, pas encore. M'avançant plus près de lui, je passai ma main sur son sexe, caressant ses poils soyeux. En sentant le frisson de plaisir qui le parcourut, je sus que j'avais réussi à retarder l'échéance des aveux que je devais lui faire, du moins pour le moment.

Une fois dans la douche d'où s'échappait une vapeur épaisse, nous nous embrassâmes avec passion. Me mettant à genoux devant lui, je pris son sexe mouillé et glissant dans ma bouche, et satisfis mon envie de le lécher et de le sucer. Adam gémit de plaisir. Ses mains posées sur ma tête, il me

faisait bouger à son rythme jusqu'à ce que je lui impose le mien. Soudain, il jouit en criant mon nom. Il éjacula dans ma bouche, m'offrant son sperme chaud et légèrement salé dont je sus, à ce moment-là, que je ne pourrais plus me passer.

Nous prîmes ensuite un brunch tardif qui apaisa nos corps et nos esprits. Attablés sur la terrasse en pierre donnant sur la piscine, nous fûmes survolés par un groupe de flamants roses ; je les regardai s'éloigner en direction du sud afin de passer l'hiver dans des contrées plus clémentes, et réalisai que le temps passait décidément trop vite.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? me demanda doucement Adam.

Je soupirai. N'importe quel autre homme se serait contenté du bonheur du moment que nous étions en train de partager, mais pas Adam. Lui était impitoyable, exigeant, et beaucoup trop malin pour se laisser berner. Je savais que je ne pourrais pas lui cacher la vérité plus longtemps.

Je bus une autre gorgée de mon jus d'orange frais et posai mon verre en inspirant longuement.

— Je voulais te le dire depuis un moment, mais il y avait toujours quelque chose qui m'en empêchait, lui dis-je d'un ton calme.

— Dis-moi maintenant.

Je sentis que je ne pouvais plus éviter ce moment et décidai de me lancer. De toute façon, garder cela pour moi m'était devenu insupportable.

— Je dois retourner à New York, annonçai-je. Je ne peux plus attendre davantage ; trop de choses sont en jeu.

Adam s'appuya contre le dossier de son fauteuil et plongea ses yeux dans les miens. Son expression était indéchiffrable, mais je notai tout de même la chaleur et la bienveillance de son regard. Cela m'apaisa plus que quoi que ce soit d'autre n'aurait pu le faire.

— Qu'est-ce qui est si important là-bas ?

Je pris quelques instants pour lui répondre alors que les images me revenaient en mémoire : *la maison dans les Hamptons près de la plage... le milieu de la nuit... le bruit des vagues qui venait s'écraser contre le rivage tout près... les frissons sur mes jambes et mes bras alors que je marchais sur la terrasse... Mes yeux brûlants à cause du manque de sommeil, la peine que je ressentais et ce pressentiment nauséabond que j'allais découvrir quelque chose de monstrueux...*

Des voix.

— *On était obligés, dit mon père. Il était devenu trop dangereux.*

— *Je suis d'accord, répondit oncle Brian. Mais sa mère est... bouleversée.*

— *Vous avez d'autres enfants. Ça va lui passer.*

— *J'espère. De toute façon, comme tu le dis, Patrick représentait un trop grand risque. Il avait trahi notre confiance. Tu as bien fait d'insister afin que nous nous débarrassions de lui.*

Je sentis la bile montée au fond de ma gorge ; je la ravalai rapidement.

— *Grace ? me dit Adam en posant sa main sur la mienne.*

Je m'accrochai à sa force et à sa chaleur pour ne pas sombrer dans le tourbillon des souvenirs qui m'assaillaient.

— *Ils l'ont tué, haletai-je. Mon père et mon oncle. Ce sont eux qui ont fait tuer mon cousin Patrick. Il n'était pas fragile comme ils essayent de le faire croire, et il n'est pas mort d'une overdose, en tout cas pas d'une overdose qu'il aurait prise lui-même. Ils se sont débarrassés de lui parce qu'il était devenu une menace pour la famille.*

En prononçant ces mots, j'étais horrifiée. Je n'avais pas prévu de dire la vérité de cette manière. J'aurais aimé prendre le temps d'expliquer calmement ce que j'avais l'intention de faire et pourquoi. J'avais même répété ce que je dirais pour convaincre Adam que la situation devait être traitée avec calme et prudence afin d'éviter d'éveiller les

soupons de Grand-mère ou d'autres membres de la famille. Jusqu'à ce que j'aie la preuve de ce qu'ils avaient fait, tout devait paraître aussi normal que possible.

Mais face à Adam, j'étais incapable de tricher, même contre mon propre gré.

— Comment sais-tu tout cela ? me demanda Adam.

Il semblait calme, mais je n'étais pas dupe. Je savais parfaitement ce que cette nouvelle preuve de la dépravation de ma famille suscitait en lui.

Je fus prise d'un soudain sentiment de fatigue. J'étais épuisée de lutter contre l'inéluctable. Ma famille était ce qu'elle était, et j'en faisais partie, que je le veuille ou non. Adam pouvait faire ce qu'il voulait, j'étais prête à en assumer les conséquences. Je me sentais plus forte que je ne l'avais jamais été – grâce à lui. Mais je savais également que je devais économiser cette force pour la bataille qui s'annonçait et qui serait décisive : soit je gagnais, soit je serais détruite.

— Il y a quelques mois, répondis-je d'une voix faible. J'étais chez mes parents, dans les Hamptons. Je n'arrivais pas à dormir, alors je suis allée marcher un peu sur la terrasse. Il était tard. Les portes-fenêtres du bureau de mon père étaient entrouvertes et je l'ai entendu parler avec mon oncle de ce qu'ils avaient fait.

— Tu veux dire que tu sais tout cela depuis plusieurs mois et que tu me le dis seulement maintenant ? me lança-t-il d'une voix métallique.

Tout à coup, je revis l'Adam que j'avais connu à Malte, celui se battant sur le champ d'honneur en bravant la mort. Le son de sa voix semblait me propulser plusieurs siècles en arrière et résonna en moi d'une manière presque familière. Bien sûr, j'étais une femme du vingt-et-unième siècle, mais je découvris que, comme Adam, une partie de moi appartenait au passé. Au fond de moi, je ressentais une force si puissante qu'elle en était presque animale primale, une

force qu'avait réveillée l'homme qui m'avait enlevée et qui avait tué pour me protéger.

Prenant soudain conscience que je tremblais, je me ressaisis. J'étais plus forte et courageuse que cela ; je devais l'être – pour moi, mais aussi pour Adam.

— Je ne voulais pas y croire, répondis-je calmement. Je savais que ma famille... faisait des choses malhonnêtes, mais jamais je n'aurais pu imaginer qu'ils pouvaient aller jusque-là. Pas Patrick... Il était tellement bon et honnête.

Je m'interrompis, luttant contre le chagrin qui m'envahit tout à coup à l'évocation du jeune garçon que j'avais connu, de l'homme qu'il aurait été, et de l'avenir qui aurait dû être le sien. Adam attendit et m'offrit sa présence silencieuse, mais si incroyablement réconfortante, jusqu'à ce que je puisse continuer.

— Et puis tu es entré dans ma vie, repris-je. Grâce à toi, j'ai découvert la vérité sur Oncle Ned...

Et tant d'autres choses sur moi et sur Adam lui-même. En quelques semaines seulement, mon monde s'était totalement transformé et je savais qu'il ne serait plus jamais comme avant. Il n'y avait qu'un seul moyen pour moi d'aller de l'avant, même si j'étais terrifiée.

— J'ai mis du temps à accepter que ce que j'avais entendu fût vrai. Je n'en comprenais pas le sens. Je n'arrêtais pas de me demander ce que Patrick avait pu faire afin que son propre père décide de le sacrifier.

— Et tu as découvert la vérité ?

— Will Foster était la clé. Je ne sais pas si tu te souviens de lui... ?

Adam me fixa avec un regard que je ne sus déchiffrer.

— Celui qui t'accompagnait le soir où nous nous sommes rencontrés, lança-t-il avec un soupçon de dédain.

Pourtant, Adam n'avait rien à craindre. Dans mon cœur, Will ne lui arrivait pas à la cheville. Quels que soient les

sentiments de Will pour moi, ce n'était rien comparé à la force de mes sentiments pour Adam et nous le savions tous les deux.

— Patrick travaillait à la fondation de ma famille l'année dernière, repris-je. Lorsqu'il était là-bas, il a découvert que des gouvernements et des hommes politiques parmi les plus corrompus donnaient de l'argent à ma famille en échange de faveurs politiques.

— Il l'a dit à Will ? me demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Pas directement, mais il a dû lui laisser entendre, car Will se doutait que quelque chose n'allait pas. Juste avant de partir pour la Suisse, mon frère, Todd, a révélé à Will ce que Patrick pensait avoir découvert. Will tente de se convaincre que tout cela ne peut pas être vrai, mais il a peur et je pense qu'il a de bonnes raisons pour cela.

Ma voix se cassa. J'essayais de me montrer courageuse, mais je ne pouvais m'empêcher d'avoir peur moi aussi.

— Il pense que, comme Patrick, nous allons tous finir morts sous un pont si nous osons défier la famille.

Soudain, je vis dans les yeux d'Adam une lueur sombre et dangereuse. Je réalisai alors que je venais d'apercevoir le monstre qu'il croyait être en lui. Un monstre certes étrange, mais auprès duquel je sentais que rien ne pouvait m'arriver et que j'étais protégée.

— Et cela ne te dissuade pas ? me demanda-t-il posément.

Je savais qu'en affrontant ma famille je m'exposais à des conséquences terribles, mais je savais aussi que je ne pourrais jamais être en paix si je n'allais pas au bout de la vérité.

— Patrick mérite justice, et je suis prête à tout pour cela.

— As-tu un plan ? rétorqua Adam.

Cette question, posée de manière aussi simple, me prit de court. J'avais tardé à lui dire la vérité par crainte de sa réaction, et je fus surprise de le voir aussi calme et raisonnable.

— Depuis des années, Grand-mère me demande de travailler pour la fondation, commençai-je. Jusqu'à maintenant, j'ai toujours refusé, mais, à mon retour à New York, je vais lui dire que j'ai changé d'avis. Une fois que je serai intégrée, j'essaierai de trouver ce que Patrick avait découvert. Je dois obtenir des preuves...

Je m'interrompis. Les traits d'Adam s'étaient durcis, son regard étincelait d'une lueur glaciale. Sans prononcer le moindre mot, je compris qu'il ne cautionnait pas mes plans et qu'il aurait été inutile d'essayer de le convaincre. Il était habitué à une obéissance totale et à ce que son verdict soit respecté sans autre forme de contestation.

Mon cœur palpitait, mais je décidai de l'ignorer et de me montrer forte. Je me redressai et soutins son regard. Je voulais lui faire comprendre que ce n'était pas la première fois que je défiais ma famille. J'avais toujours été la rebelle du clan. S'il était vraiment l'homme que je pensais qu'il était, il avait certainement déjà compris cela.

Il inspira profondément, en proie à une lutte intérieure. Pendue à ses lèvres, j'attendais de découvrir quelle part en lui prendrait le dessus : l'homme moderne et civilisé, ou le guerrier moyenâgeux aux méthodes archaïques ?

Mais je compris finalement que, chez lui, ces deux personnages n'étaient qu'un seul et même homme.

CHAPITRE 67

Grace

D'un bond, Adam se leva, faisant grincer les pieds en fer forgé contre le sol en pierre de la véranda. Mon instinct me poussa à ne pas lui concéder plus d'avantage sur moi qu'il n'en avait déjà : je me levai à mon tour et le regardai s'éloigner de moi en me tournant le dos. Ses poings serrés contractaient ses larges épaules.

Je crus d'abord qu'il était tellement irrité par ce que je lui avais dit qu'il voulait rester seul, mais lorsque je réalisai finalement qu'il avait simplement besoin de faire quelques pas, j'expirai lentement dans un profond soulagement. Je compris alors que ce que je venais de révéler à Adam était pour lui plus difficile que je ne l'avais prévu. Je me demandai comment il allait réagir...

Je me rassis et l'observai de loin, essayant de recouvrer mon calme. Grand et fort, il marchait avec une souplesse gracieuse entre les arbres du jardin dont les branches dessinaient des ombres sur le sol. On aurait dit un chasseur sur le point de capturer sa proie, ou un guerrier évoluant sur

le champ de bataille. J'étais captivée et ressentais en le voyant un profond sentiment d'affection.

Il s'arrêta, se retourna et revint dans ma direction, les mains dans le dos et me fixant de loin avec un regard féroce et menaçant. Un serviteur sortit de la maison et, apercevant l'état dans lequel était Adam, se retira précipitamment. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il devait être un homme intelligent.

Je décidai que, quelle que soit sa réaction, je ne la craindrais pas. Après tout, je n'étais pas obligée de rester là. Je pouvais me lever, rentrer dans la maison, faire mes bagages, et prendre moi-même les dispositions pour me rendre à New York. Ce n'était pas comme si j'avais besoin de sa permission ; notre relation n'était plus basée sur une quelconque hiérarchie entre nous – du moins, je l'espérais.

Néanmoins, je ne pouvais m'empêcher de penser que tout serait beaucoup plus simple si Adam acceptait ce que je devais faire, même si je ne craignais plus qu'il m'enferme dans une tour ou m'attache à un lit. Sauf si je le voulais...

Je me sentis rougir en pensant à cette possibilité. La nuit que nous venions de passer et la douche que nous avions prise ensemble ce matin avaient réveillé en moi des désirs plus puissants que jamais. Mais je ne pouvais pas me laisser aller à cela – quoiqu'il m'en coûte, je devais rester concentrée sur ce qui m'attendait à New York...

Lorsqu'Adam fut à nouveau près de moi, il laissa quelques instants le silence s'installer entre nous.

— Si tu mets ton plan en action, tu t'exposes à de très gros risques. Es-tu certaine que tout cela est vraiment utile ? Comment penses-tu pouvoir t'en sortir ?

Je fus envahie par un profond sentiment de soulagement. Ses questions étaient tout à fait sensées et, même si je n'étais pas sûre de pouvoir y répondre, il semblait au moins ouvert à la discussion.

— Je ne suis pas naïve, répondis-je, encouragée par ses bonnes dispositions. Je sais que les chances de faire comparaître un Delaney devant un tribunal sont pratiquement nulles. Même si, par chance, cela se produisait, les meilleurs avocats seraient engagés et des personnalités au plus haut sommet de l'État feraient tout pour manipuler le jury. Il ne serait jamais condamné.

— Dans ce cas, qu'est-ce que tu espères ? me demanda-t-il d'une voix autoritaire qui laissait néanmoins transparaître un soupçon de douceur. La vengeance personnelle ne semble pas être vraiment ton style, ajouta-t-il.

Ce ne l'était pas, en effet. Pas plus que ce n'était le sien, même s'il se plaisait à laisser le monde penser le contraire. Il avait tué Ned uniquement pour rendre justice à Rolf et sa sœur, tout en empêchant mon oncle, qui n'avait jamais eu le sens de la décence et de la responsabilité, de faire davantage de mal. Il avait d'ailleurs mis fin à la vie de Sebastian pour plus ou moins les mêmes raisons...

J'espérais donc qu'il comprendrait mes motivations.

— Tout cela doit s'arrêter, dis-je en levant les yeux vers lui. Grand-mère, la fondation, les membres de la famille qui s'en occupent... il faut y mettre un terme ! Rien ne pourra réparer les dégâts que nous avons faits jusqu'à maintenant, mais nous pouvons au moins empêcher qu'il y ait d'autres victimes à l'avenir.

Il resta silencieux un moment puis posa ses mains sur mes épaules. Doucement, il m'attira à lui et me caressa la joue avec une infinie tendresse.

— Ce que *nous* avons fait ? reprit-il d'une voix grave et rugueuse. Grace, tu n'es en aucun cas responsable des actes de ta famille. Au contraire ; tu t'es toujours tenue le plus loin possible d'eux.

Je sentais les larmes inonder mes yeux. J'aurais aimé le croire, mais ni lui ni moi ne pouvions nier la vérité. Si certains membres de ma famille étaient de bonnes personnes, la majorité d'entre nous vivait de la corruption et de la criminalité.

— Toute ma vie, j'ai profité du fait d'être une Delaney, répondis-je doucement. J'ai toujours vécu dans l'opulence. On m'a toujours offert des opportunités extraordinaires uniquement en raison de mon nom. J'ai toujours été extrêmement privilégiée et il est désormais temps pour moi d'en payer le prix.

— Noblesse oblige ? me demanda-t-il d'un ton à la fois taquin et défiant.

Adam, plus que quiconque connaissait le fardeau d'être né dans un milieu de devoir et de responsabilités. De ce que je savais de lui, il n'avait jamais eu d'autre choix.

— C'est certainement une question d'obligation, en effet, répondis-je. Mais je suis moins sûre qu'il s'agisse de *noblesse*, au sens où on l'entend. Je crois que ma famille était beaucoup plus « noble » lorsque nous n'avions rien et que nous faisons tout pour nous sortir des tourbières.

Lâchant mon bras, Adam recula légèrement et me regarda droit dans les yeux.

— Donc tu te sens obligée de faire quelque chose ? me demanda-t-il.

Sans ses mains sur moi, je frissonnai. Le soleil était caché derrière un nuage et ce début d'automne révéla d'un seul coup toute sa fraîcheur.

— Si je ne fais rien, qui le fera ? Aucune personne étrangère à la famille ne se sentira aussi concernée que moi...

Adam sembla sur le point de contester ce point, mais se ravisa.

— Si tu es à ce point déterminée, pourquoi ne me demandes-tu pas de t'aider ? me demanda-t-il, me prenant

au dépourvu.

Ma détermination devenait de plus en plus forte. Depuis que Will m'avait révélé ce qu'il savait, j'hésitais à agir, ne sachant comment m'y prendre. Mais depuis Adam, depuis Malte, et à présent depuis cette maison en Provence – entre la passion et le sang, entre l'extase et la terreur, entre la complicité et les larmes – tout était différent. J'avais désormais confiance ; confiance en lui.

Et je me préoccupais profondément de ce qu'il pouvait lui arriver.

— Je ne peux pas, répondis-je. C'est trop dangereux. Grand-mère m'associe déjà à la mort de Ned et si elle n'a rien fait jusqu'à maintenant c'est uniquement parce qu'elle considère que je suis une victime innocente, ajoutai-je sans lui laisser le temps de répondre. Mais elle est extrêmement méfiante, pour ne pas dire paranoïaque... Si je fais la moindre erreur lui permettant de comprendre ce que j'essaye de faire, elle me verra sous un jour totalement différent. Toute personne qui m'aura aidée sera alors en danger. Or, si elle découvre le lien entre Ned et Rolf, et donc avec toi...

Je m'interrompis, incapable d'aller plus loin. Je ne voulais pas lui donner plus de raisons de m'empêcher de retourner à New York, mais je ne pouvais pas non plus minimiser le danger auquel il se confronterait si Grand-mère découvrait qui était derrière mon enlèvement et tout ce qui avait suivi. L'issue d'un tel scénario était terrifiante ; je savais que la vengeance de Grand-mère serait au moins égale à la brutalité insensée de Sebastian. J'étais même persuadée qu'elle était capable de bien pire.

Adam me fixait d'un regard étrange qui me laissa perplexe, avant que je ne comprenne qu'il m'observait comme si je m'étais soudainement mise à parler dans une langue qu'il ne comprenait pas.

— Attends... si je comprends bien, tu essayes de me protéger ? résuma-t-il avec une incrédulité presque vexante.

— Pourquoi ? Cela te semble tellement étrange ? rétorquai-je, piquée. Tu n'es pas invulnérable, quoi que tu en penses. Au cas où tu l'aurais oublié, tu as failli mourir – deux fois – devant moi.

— Ça n'a rien à voir, répondit-il en haussant les épaules, sans la moindre bravade.

Il était vraiment honnête et sincère, ce qui me sidéra : sa mauvaise foi était tout simplement ahurissante. Je le fixai, estomaquée. Il avait l'air d'un homme exprimant un fait simple et incontestable que toute personne sensée – comme lui – devait comprendre sans difficulté. C'était de la folie !

— Je n'en reviens pas ! C'est toute l'importance que tu accordes à ce qui s'est passé ? Tu crois vraiment que tu peux continuer à risquer ta vie en permanence et que ce n'est pas grave tant que tu ne meures pas ? Tu es fou ! lui lançai-je.

Son regard s'assombrit. Tendait la main vers moi, il enroula ses doigts autour de mon menton et passa doucement son pouce sur ma lèvre inférieure. Je me préparai à ce qu'il conteste tout ce que je venais de lui dire, en prétendant que lui était très entraîné et qu'il était largement capable de se protéger lui-même et les autres, alors que moi... je n'étais que *moi*... Mais sa réponse fut tout autre.

— Tu m'impressionnes, Grace, me dit-il doucement. Ta force, ton courage, ta générosité... je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi. Mais tu dois comprendre une chose, ajouta-t-il d'un ton plus grave : la justice, en particulier celle que tu recherches, a toujours un prix. Fais-moi confiance, je le sais maintenant mieux que jamais.

Je soutins son regard en l'écoutant, les larmes aux yeux. Naïvement, j'avais cru que nos débuts sombres, violents et terrifiants étaient derrière nous. Je réalisai soudain que, pendant tout ce temps, il portait en lui la culpabilité de ce

qu'il m'avait fait, et que c'était précisément cette culpabilité qui l'avait poussé à risquer sa vie pour me sauver des griffes de Sebastian, et à vouloir se mettre à nouveau en danger.

Instinctivement, je me blottis contre lui, cherchant du réconfort dans sa force et le battement régulier de son cœur. Son duvet de barbe matinale frottait légèrement contre le haut de ma tête.

— Je ferai tout pour te protéger, dit-il doucement. Ne me demande jamais de rester là sans rien faire pendant que tu te mets en danger.

Je levai les yeux vers lui. La chaleur de son regard m'apaisa. J'aurais aimé tout oublier et que nous soyons seuls au monde, cependant nous ne pouvions pas nier la réalité.

— Alors que devons-nous faire ? demandai-je. Je ne peux pas simplement faire comme si de rien n'était arrivé à Patrick, comme si ma famille n'avait rien fait de grave. Je dois au moins essayer de faire quelque chose pour lui rendre justice.

Adam afficha un sourire que je devinais forcé. Il caressa délicatement ma joue, et je fus émerveillée par la douceur à la fois apaisante et excitante de son contact.

— Bien sûr que tu dois essayer de faire quelque chose, répondit-il doucement. Autrement, tu ne serais plus toi...

Tout en lui étant reconnaissante d'avoir compris le conflit qui régnait en moi, je ne voyais aucune solution.

— J'ai le sentiment que nous sommes dans une impasse, soupirai-je.

— Il y a pourtant une solution, dit-il en plissant des yeux, après avoir pris une longue inspiration.

Je n'en voyais pour ma part aucune, mais je lui faisais suffisamment confiance pour être certaine que, quelle que soit sa solution, elle serait la bonne.

— Laquelle ? demandai-je.

Dans la douce lumière du matin, ses yeux brillèrent d'une lueur sombre. En l'observant, je fus frappée par son assurance, comme si tous les événements de ces dernières semaines n'avaient jamais eu lieu et que tout était à nouveau parfait.

— Épouse-moi, dit-il calmement.

CHAPITRE 68

Grace

*L*e monde se dérobaît sous mes pieds. La lumière du jour devint subitement trop claire et m'aveuglait. Mon cœur battait à une vitesse folle. Après tout ce qui s'était passé, tout ce que j'avais vécu, j'étais pour la première fois complètement anéantie. En seulement quelques mots, Adam avait suscité en moi une émotion à laquelle je n'étais pas préparée. Passé, présent, futur – tous s'affrontaient dans une tornade que je craignais de ne pouvoir supporter.

— Grace, respire ! entendis-je de loin.

J'inspirai profondément en essayant de reprendre mon souffle, mais, malgré cela, la sensation de ne plus être dans la réalité devenait de plus en plus forte. Dans mon agitation, je croisai le regard d'Adam ; ses yeux bleu de glace brillaient d'une lueur qui exprimait l'inquiétude, mais également... la douleur ?

— L'idée de te marier avec moi est si terrible ? demanda-t-il d'un ton maussade.

L'étau autour de ma poitrine se serra. Au-delà du choc et de la peur que je ressentais, une émotion différente, encore plus forte, s'était emparée de moi. Quelque chose à voir avec le sentiment de protection que j'avais vis-à-vis de lui et qu'il avait tant de mal à admettre. Je m'efforçai de le lui expliquer.

— Cela n'a rien à voir avec toi... Ou plutôt si, mais pas directement. Tu es merveilleux, mais j'ai...

Je m'interrompis, me concentrant pour donner un sens à mes pensées chaotiques.

— ... Il faut que tu comprennes que, dans ma famille, les mariages sont des simulacres : ce n'est que froideur, calcul, et machiavélisme. J'espère que ce sera un peu différent pour les plus jeunes d'entre nous, mais je n'ai jamais voulu... J'ai toujours eu peur...

Je ne pouvais m'empêcher de balbutier. Je savais que la plupart des filles attendaient de se marier avec impatience, mais, pour ma part, j'avais choisi de faire des études et de privilégier ma carrière afin de pouvoir diriger seule ma vie. Je ne voulais me marier qu'après avoir gagné mon indépendance ; mais cela me semblait si lointain que je n'y avais encore jamais pensé. Découvrir la vérité sur Patrick avait modifié, ou en tout cas retardé mes plans. Et puis Adam...

Il me regardait avec un léger sourire qui suffit à me faire reprendre mes esprits. D'un seul coup, je me sentis apaisée et soulagée.

— De toute évidence, j'aurais pu mieux soigner ma demande, déclara-t-il.

— Et de mon côté, j'aurais pu mieux soigner ma réponse, répondis-je pour le déculpabiliser.

Ma réaction avait été exagérée ; j'espérais qu'il serait en mesure de me comprendre...

Il soupira longuement alors qu'il m'attira vers lui en passant son bras autour de mon cou avec une infinie

tendresse. Appuyant ma joue contre sa poitrine musclée, j'inhalai l'odeur de sa peau – une odeur de soleil et d'homme, de chaleur et de promesses. Une vague de désir m'envahit, menaçant de dissoudre le peu de lucidité qu'il me restait. J'essayai de la combattre, mais en vain : je rêvais déjà à un avenir auquel je n'osais croire réellement...

Adam fit glisser doucement sa main le long de mon dos.

— J'apprécie que tu veuilles me protéger, dit-il d'un ton posé. Mais cela ne change rien : ton plan pour venger ton cousin ne peut pas marcher.

Levant les yeux vers lui, je fixai ses yeux que je trouvais aussi beaux que bleus.

— Réfléchis, reprit-il sans me laisser le temps de répondre. Tu as été kidnappée immédiatement après que j'ai manifesté de l'intérêt pour toi. Après ta libération, nous avons été vus ensemble publiquement. Aujourd'hui, je suis sûr que ta famille se doute, au moins un peu, que tu es en Europe avec moi. Si tu rentres seule à New York, ta grand-mère va forcément te demander pourquoi.

— Je lui dirai que tu es occupé par tes affaires familiales ou alors que nous ne nous voyons plus du tout...

Je n'avais pas répondu aux messages enthousiastes de ma mère me demandant si j'étais avec Adam. En revanche, je l'avais dit à Will. J'espérais qu'il avait gardé cela pour lui, mais je ne pouvais en être sûre, surtout dans l'état d'anxiété dans lequel il était...

— Quoi que tu lui dises, reprit Adam, ça ne la retiendra pas longtemps. Souviens-toi qu'elle doit être obsédée par l'idée de trouver à tout prix un responsable à la mort de son « bébé ». Elle est incapable d'admettre sa propre responsabilité, cela la rendrait folle... Elle se bat pour survivre et cela la rend plus dangereuse que jamais.

Je l'écoutais sans rien dire, acceptant ce qu'il était en train de me dire.

— Tu peux être sûre qu'elle doit être en train de faire tout son possible pour découvrir qui avait les moyens et des raisons suffisantes pour l'obliger à sacrifier la personne à laquelle elle tenait le plus, poursuivit-il. Tu l'as déjà contrariée en prétendant ne pas connaître l'identité de ton ravisseur. Si tu retournes à New York en voulant tout à coup travailler pour la fondation familiale, elle aura indubitablement des soupçons. Je suis certain qu'elle sait parfaitement ce que Patrick avait découvert... À mon avis, elle comprendra très vite que tu veux savoir ce que c'était et que je suis avec toi.

Un frisson me parcourut. J'aurais aimé contredire Adam, mais je connaissais trop bien Grand-mère pour savoir qu'il avait raison. Elle était par nature suspicieuse et enragée. Or, depuis ce qui était arrivé à Ned, son caractère avait dû empirer...

— Je ne vois toujours pas..., tentai-je malgré tout de rétorquer.

— Écoute, rentrons à New York ensemble, m'interrompit Adam. Annonçons que nous voulons nous marier ; en toute modestie, nous savons tous les deux que ta famille sera ravie. Pendant qu'ils seront occupés à l'organisation du mariage, tu auras la tranquillité qu'il te faut pour trouver les preuves que Patrick avait découvertes, à supposer qu'elles existent toujours. De mon côté, en tant que futur marié, personne ne trouvera étrange que je reste proche de toi, ce qui me permettra de te surveiller et de te protéger. Même si ta grand-mère a des doutes, elle n'osera pas en faire part, car elle ne voudra pas risquer de compromettre une union entre nos deux familles. Cela nous permet au moins de gagner du temps.

Je devais admettre que ce n'était pas un mauvais plan... en tout cas pour le moment. J'étais d'ailleurs surprise qu'il ait pris le temps de me l'expliquer en détail, lui qui était

davantage habitué à ce qu'on lui obéisse... En revanche, je n'étais pas certaine de pouvoir assumer la charge émotionnelle que ce plan représentait : je devais non seulement impliquer Adam dans une situation potentiellement dangereuse, mais je devais aussi me préparer à ressentir des choses auxquelles je n'étais pas préparée...

— Tu veux vraiment que nous nous mariions ou tu veux juste que nous fassions semblant de le vouloir, demandai-je anxieuse en attendant sa réponse.

— Le mariage est une chose sacrée, Grace, répondit-il en enroulant ses doigts sous mon menton et en me relevant la tête. Il ne doit jamais être pris à la légère, poursuivit-il en me regardant droit dans les yeux.

Adam était donc sérieux et était réellement en train de me demander en mariage... j'avais l'impression de rêver.

— D'ailleurs, il nous faudra être convaincants, reprit-il sans me laisser le temps de réaliser ce qu'il venait de me dire. Si ta grand-mère a le moindre doute, nous serons en danger...

Je savais qu'il avait raison, et je fus submergée par un sentiment à la fois d'écœurement et de terreur : je voulais à tout prix qu'Adam comprenne bien le danger de la situation dans laquelle il était prêt à me suivre.

— Si jamais elle découvre ce que je fais...

— Ne t'inquiète pas de cela, je m'en occupe, répondit-il sans me laisser terminer. Comme je te l'ai dit, elle réfléchira à deux fois avant de faire échouer une union avec ma famille. Je t'assure que tu auras tout le temps nécessaire pour obtenir les preuves que tu cherches, en supposant qu'elles n'ont pas été détruites et que tu réussiras à les trouver assez rapidement.

— Et que se passera-t-il si je n'y arrive pas ? m'inquiétai-je. Je suis persuadée que Patrick aurait fait en

sorte de mettre les preuves à l'abri, repris-je sans lui laisser le temps de répondre, mais il me faudra du temps pour comprendre comment. Nous devons fixer une date limite, même approximative...

— Rien ne doit être approximatif, m'interrompit-il le regard dur. Tant que je serai convaincu que tu es en sécurité, tu pourras continuer de chercher. Par contre, si la situation me semble devenir trop dangereuse, j'interviendrai immédiatement. Ce n'est pas négociable.

Le voir me diriger ainsi, en me dictant ce que je pouvais faire ou ne pas faire, réveilla en moi mes peurs les plus profondes. Même si j'aimais profondément Adam, je ne pouvais pas laisser passer cela.

— Je n'ai peut-être pas une vision très positive du mariage, lançai-je, mais je sais au moins qu'une relation saine ne peut pas être basée sur la domination de l'un sur l'autre. Quelles que soient les épreuves que nous devons affronter dans le futur, nous devons y faire face ensemble.

Son regard se fit plus sombre et menaçant. Quelques semaines auparavant, cela m'aurait tétanisée. Mais j'étais désormais capable de lui tenir tête : je devais lui montrer que la femme qu'il venait de demander en mariage ne se laissait pas faire aussi facilement...

Se détachant de moi, il recula légèrement. Ne plus sentir le contact de sa peau contre la mienne provoquait indubitablement en moi un sentiment d'insécurité et me fit frissonner.

— Il est hors de question que je te laisse te mettre en danger, finit-il par me dire d'un ton implacable qui contrastait avec la douceur dont il avait fait preuve quelques instants auparavant. C'est une limite que je refuse de franchir. Pour le reste, nous pouvons... discuter. Pour l'instant, reprit-il sans me laisser le temps de répondre, tu m'excuseras, mais je dois préparer notre retour à New York.

Nos regards se croisèrent. Je savais qu'il percevait ma confusion et mon inquiétude, mais, de son côté, c'était comme s'il avait mis un masque sur son visage dissimulant toutes ses émotions et ne laissant paraître que sa détermination sans faille.

Rapidement, il se détourna et quitta la terrasse.

.

CHAPITRE 69

Adam

*J*e passai le reste de l'après-midi dans mon bureau à téléphoner et à envoyer des emails, principalement au sujet de la mise en place du processus de sécurité à New York. Je me méfiais de la grand-mère de Grace plus que je ne lui avais avoué. Plusieurs mois auparavant, j'avais commandé sur elle une analyse psychiatrique ; le psychiatre que j'avais mandaté m'avait fait parvenir ses conclusions en précisant que, n'ayant pas directement vu la patiente, son diagnostic était à considérer comme approximatif. Néanmoins, ce qui en ressortait était suffisant pour m'inquiéter quant à la suite des événements.

Je n'avais jamais croisé la route d'une personne aussi naturellement dangereuse que la doyenne de la famille Delaney... Orpheline à quinze ans alors que ses parents, ses frères et sœurs, ainsi qu'une demi-douzaine de voisins périrent tous dans un incendie suspect, elle s'émancipa elle-même en faisant croire qu'elle était majeure puis trouva un emploi dans un club de gentlemen de New York. Rapidement,

elle jeta son dévolu sur l'un des membres, l'héritier d'une famille qui avait fait fortune dans la presse. Malheureusement pour lui, une douzaine d'années plus tard, Jack Delaney, pourtant encore jeune, mourut d'une crise cardiaque, bien qu'il semblait n'avoir eu aucun antécédent. Quoi qu'il en soit, cette mort inopinée plaça la jeune veuve à la tête de l'empire que possédait la famille Delaney.

Depuis lors, le nombre de morts parmi les opposants au clan Delaney n'avait cessé de croître. Tous étaient victimes d'accidents, de suicides ou, pour les plus chanceux, de scandales. Le journal avait fini par périr en même temps que toute l'industrie de la presse, mais les Delaney avaient eu l'intelligence de se diversifier : télévision, radio par satellite, chaînes d'information par câble... ils possédaient tout, ainsi que plusieurs sociétés de relations publiques parmi les plus efficaces au monde. Ils jouissaient d'une image publique reluisante et l'argent coulait à flots, placé dans des sociétés-écrans, sur des comptes bancaires off-shore, et dans des filiales étrangères. Une grande partie de cet argent finissait ensuite dans les caisses de la fondation familiale, ce qui leur permettait de ne pas payer d'impôts et de blanchir d'importantes sommes sans courir le risque d'être inquiétés.

Je n'avais pas entendu parler de Patrick avant que Grace m'apprenne ce qu'il s'était passé, mais cela ne m'avait pas étonné. Avec le recul, j'aurais même dû m'en apercevoir plus tôt. Je savais déjà qu'il ne serait pas facile pour Grace de rendre justice à son cousin : les crimes de sa grand-mère s'accéléraient, et elle était indubitablement aidée, voire incitée, par d'autres membres de la famille. Le pire était qu'il était impossible de savoir jusqu'où ils étaient prêts à aller...

Tout ce que je pouvais faire était de protéger Grace du mieux possible contre tout ce qui risquait de lui arriver. Après avoir terminé la mise en place du dispositif de sécurité

pour notre retour à New York, je restai un long moment à vérifier que je n'avais rien oublié.

Si j'avais écouté mon instinct, j'aurais enfermé Grace dans un endroit sûr – certainement la tour de Malte – et me serais occupé moi-même de sa famille. Tout se serait passé de manière discrète, méthodique et efficace. En un rien de temps, j'aurais éliminé toutes les personnes pouvant représenter une menace pour elle.

Mais je m'étais promis de respecter ses choix – j'avais suffisamment gâché les choses entre nous... Aucune femme ne méritait une demande en mariage aussi médiocre, elle, encore moins. J'avais eu tellement peur de la perdre que, lorsqu'elle m'avait avoué ce qu'elle voulait faire à New York, j'avais voulu la lier à moi pour toujours, par n'importe quel moyen. Et j'avais en plus aggravé mon cas en lui faisant comprendre que je ne lui aurais laissé ensuite que très peu de liberté.

Pas étonnant qu'elle se soit montrée si réticente devant ma demande... Je m'en voulus en repensant au choc qu'elle avait ressenti et qui lui avait provoqué ce malaise. De toute évidence, elle n'avait pas vécu ce moment comme un rêve devenu réalité... D'ailleurs, avec son histoire familiale, elle n'avait certainement jamais considéré l'institution du mariage comme un rêve ; j'aurais dû le prévoir.

De mon côté, j'avais au moins eu l'exemple de mes parents qui s'étaient aimés passionnément. Faisant tourner distraitemment un presse-papier dans une main, je réalisai que, jusqu'à présent, je n'avais pas beaucoup réfléchi au couple qu'ils avaient formé toutes ces années ; j'étais trop obnubilé par leur mort tragique. Or, je réalisai désormais que j'étais un enfant de l'amour et je ressentis cela plus que jamais alors que je venais de demander Grace en mariage.

C'est alors que je pris conscience que j'avais mis son courage, sa gentillesse et sa générosité à rude épreuve. Je

craignis tout à coup de l'avoir convaincue, malgré moi, de me quitter. Et, en restant ainsi enfermé dans mon bureau, je lui avais donné l'occasion idéale de le faire.

Grace était peut-être partie...

À l'instant même où cette pensée surgit dans mon esprit, je fus pris d'une profonde angoisse. Sans réfléchir, je jetai le presse-papier contre un mur de la pièce, tellement fort que cela forma un trou et fit tomber une pluie de plâtre sur le tapis.

D'un bond, je me levai de ma chaise et quittai la pièce à grands pas, déterminé à retrouver Grace coûte que coûte. Les poings serrés, le cœur battant à toute allure, je contournai la maison en direction de la piscine, et...

Je la vis. La femme avec laquelle j'espérais un futur auquel je n'avais encore jamais osé rêver se tenait au milieu des grands pins de Lombardie qui entouraient la piscine. Derrière elle, le ciel du soir était merveilleux, teinté de rose, d'ambre et de vert, et orné d'un croissant de lune or pâle qui semblait posé comme un joyau. La brise marine qui réchauffait l'atmosphère faisait voler sa longue robe autour de ses longues jambes.

En la voyant, je ressentis un soulagement immédiat, l'angoisse laissant place à un désir brûlant de sentir son corps contre le mien, d'être en elle...

J'inspirai longuement pour reprendre mes esprits. Les lumières de la piscine s'étaient éclairées automatiquement alors que le soir tombait. Même de loin, je percevais la légère tension des traits de son visage et la lueur sombre qui éclairait son regard. Elle semblait pensive et fatiguée. Je devinai qu'elle devait s'inquiéter de ce qui allait se passer à New York, et je m'en voulus d'avoir augmenté ses craintes par ma réaction trop excessive.

Une légère brume surplombait l'eau de la piscine. Elle jeta un coup d'œil en direction de la maison, hésita un instant,

puis retira sa robe brusquement et la jeta sur l'une des chaises longues à proximité. J'eus le souffle coupé en admirant son corps presque nu : ses seins hauts et fermes, sa taille fine, la courbe gracieuse de ses hanches. Je sentis mon sexe gonfler et se tendre à l'intérieur de mon jean...

D'un mouvement rapide et gracieux, elle plongea dans le bassin. J'étais incapable de quitter des yeux la forme lisse et pâle de son corps sous l'eau, laissant apparaître ses jambes longues et fines, ses fesses galbées, et ses muscles délicatement saillants. Lorsqu'elle refit surface, elle plaqua ses cheveux en arrière en inspirant profondément ; les yeux fermés, l'eau faisait ressortir la couleur foncée de ses cils, accentuant le creux de ses joues.

En l'observant de loin, je fus impressionné par sa passion, son courage, son honnêteté et sa gentillesse, qu'elle maintenait en toutes circonstances et qui faisaient d'elle une personne si extraordinaire. Pourtant, la lassitude qui semblait s'être emparée d'elle me faisait craindre que tout cela finisse par disparaître à cause des épreuves qu'elle ne cessait de vivre à cause de moi.

N'importe quel autre homme que moi serait parti, l'aurait laissée tranquille. Or, je ne l'avais même jamais envisagé, encore moins alors que j'étais en train de la regarder nager, le cœur battant et la queue dure.

Tout à coup, elle rouvrit les yeux et plongea son regard dans le mien. Je distinguai un léger air de surprise qui disparut aussitôt ; sans aucune réticence, elle continua de me fixer en bougeant légèrement dans l'eau afin de ne pas couler, tandis que des gouttes glissaient délicatement jusque sur ses épaules et le renflement de ses seins.

Soutenant son regard, je ressentis pour elle une immense gratitude, car, au plus profond de moi, je savais que je ne la méritais pas. Et pourtant, je n'avais pas hésité à lui

demander d'être mienne pour toujours... Je ne supportais pas l'idée qu'il puisse y avoir la moindre distance entre nous.

Cédant à la tentation aussi impérieuse que la vie elle-même, j'enlevai mes chaussures et commençai à déboutonner ma chemise, mes mains tremblant alors que je sentais intensément son regard sur moi.

Une fois torse nu, je défis le bouton et la fermeture éclair de mon jean. Je sentais mon sexe extrêmement dur et gonflé tandis que Grace passa le bout de sa langue sur ses lèvres pour les humidifier. Consciente de son propre désir, je la vis rougir légèrement, mais elle ne détourna pas le regard pour autant.

La passion qui, de toute évidence, nous unissait fit renaître de l'espoir en moi. Je savais que nous devions parler, tenter d'arranger les choses, et essayer de mieux nous comprendre ; mais je savais aussi que rien de tout cela ne pouvait ébranler ma détermination à la protéger. Je voulais qu'elle se sente en sécurité et qu'elle n'ait pas peur de ce qui se passerait à New York.

Bien sûr, l'ironie de la situation ne m'échappait pas. Je repensai à elle dans la cellule – bravant le froid, la faim et la peur que je lui avais infligés – dans la tour de Malte, puis dans cette pièce sans fenêtres dans laquelle je l'avais attachée à une chaise. J'étais allé trop loin ; je le savais et le regrettais amèrement. Ma culpabilité était décuplée par l'idée que j'avais fait tout cela pour régler un problème – rendre justice à Rolf et à sa sœur –, mais que, ce faisant, j'avais sans le vouloir fait en sorte qu'un autre problème, celui de sa famille, devienne encore plus grand, jusqu'à représenter désormais un véritable danger pour elle.

L'idée m'était insupportable. J'avais besoin qu'elle comprenne à quel point elle était précieuse pour moi ; à quel point j'étais perdu sans elle ! De la même manière, je voulais qu'elle reconnaisse que rien n'était plus fort que ce qu'il y

avait entre nous, pas même notre désir de nous protéger mutuellement qui suscitait parfois des incompréhensions et quelques tensions.

Mais tout cela attendrait. Plongeant mon regard dans le reflet de ses yeux verts et avides, je me déshabillai entièrement et me dirigeai plus près de la piscine, incapable de résister plus longtemps face à la pointe rose de sa langue et à ses seins à moitié immergés dans l'eau.

Elle me scrutait intensément. Jouant le jeu, je restai immobile devant elle sur le bord de la piscine. Je l'avais moi-même désirée mille fois en la dévorant des yeux ; il était normal que ce soit son tour. D'ailleurs, je devais admettre que je trouvais cela particulièrement érotique... Doucement, je m'approchai encore un peu plus du bord alors qu'elle continuait de me regarder avec une décomplexion très attirante : je la trouvai merveilleuse.

S'approchant à son tour de moi, elle avait rejoint la zone où elle avait pied. Alors que je pensais qu'elle n'avait jamais été aussi excitante, elle se releva d'un seul coup, faisant tomber l'eau au creux de ses hanches, et révélant ses magnifiques seins, pleins et généreux, dont les pointes avaient ostensiblement durci.

Les yeux rivés sur elle, je caressai doucement ma queue, déjà extrêmement dure. J'avais une telle envie d'elle que j'aurais pu venir sans même la toucher, mais je me retins. J'avais un besoin animal de la lécher, de la goûter, de l'entendre gémir, et de sentir tout son corps frémir lorsqu'elle s'ouvrirait à moi entièrement, faisant tomber toutes les barrières entre nous.

Plissant les yeux dans un regard de plus en plus intense, elle se leva encore davantage, découvrant la fente entre ses cuisses fines et musclées. Ses lèvres semblaient me supplier de les caresser, de les écarter, et...

N'y tenant plus, je descendis les quelques marches qui menaient au bassin et la rejoignis. L'eau était chaude et brillait de mille reflets. J'eus le sentiment que plus rien d'autre n'existait qu'elle et moi. J'étais libéré.

Lorsque je fus en face de Grace, je passai un bras autour de sa taille et l'attirai vers moi. Alors que ses mamelons s'écrasaient contre ma poitrine, je sentis ses mains s'accrocher à mes bras et nos jambes s'emmêler sous l'eau. La douceur de sa peau contre la mienne me donna le courage d'ouvrir mon cœur.

Sa peau contre la mienne était d'une douceur infinie et me donna le courage de dire ce qui devait être dit avant d'aller plus loin.

— Je suis désolé, murmurai-je.

— Pourquoi ? me demanda-t-elle avec un regard qui se fit soudain plus tendre.

— Pour tout. Et pour t'avoir laissée seule tout à l'heure alors que j'aurais dû rester et discuter avec toi.

Doucement, elle posa une main sur ma poitrine, juste au-dessus de mon cœur.

— Pourquoi es-tu parti ? demanda-t-elle d'une voix suave.

— J'avais beaucoup de choses à faire, mais c'était surtout parce que...

Je m'interrompis et pris une longue inspiration afin de me préparer à lui dire ce que je n'avais jamais avoué à personne.

— ... J'ai l'habitude de me retrancher derrière les murs que j'ai construits autour de moi - pouvoir, réputation, danger. J'ai toujours fait cela. Mais depuis que tu es entrée dans ma vie, je sens que ces murs sont en train de tomber. L'idée de te faire mal me rend complètement irrationnel, conclus-je en ressentant physiquement la peur que j'avais de la perdre ou qu'il puisse lui arriver quelque chose.

— Tu n'es pas le seul, rétorqua-t-elle avec un sourire attendri. J'ai même réussi à me convaincre que je ne voulais pas que tu m'accompagnes à New York alors que je le veux tellement..., poursuivit-elle en passant ses doigts fins sur ma mâchoire, ce qui me fit frissonner de plaisir.

— Je veux que tu sois avec moi partout, toujours, reprit-elle.

Je fermai les yeux un instant, luttant pour ne pas perdre définitivement le contrôle de moi-même. J'avais besoin d'elle... sauvagement et complètement. Je ne voulais aucune barrière entre nous, aucune entrave.

Je posai doucement mes lèvres sur les siennes, douces et tendres, et savourai la sensation de son souffle dans ma bouche, sentant sa poitrine plaquée contre la mienne alors qu'elle me serrait contre elle de plus en plus fort. Voulant tout d'elle, je soulevai légèrement ses hanches et suçai ses seins avec une gourmandise passionnée. En gémissant légèrement, Grace glissa ses doigts dans mes cheveux, tirant légèrement dessus, ce qui décupla l'intensité de mes sensations.

— Adam...

La pointe de son sein toujours dans ma bouche, je lui retirai sa culotte afin qu'elle soit entièrement nue pour moi. Alors que je plaçai ma cuisse entre les siennes pour l'ouvrir encore davantage, elle ondula sur moi, la chaleur de son excitation caressant ma queue tendue. Le plaisir menaçait de m'envahir totalement...

Avec un gémissement rauque, je me résolus à la détacher de moi pour ne pas succomber. La soulevant hors de l'eau, je la portai jusqu'à un côté du bassin pour l'asseoir sur le rebord en pierre, de telle manière à ce que sa chatte magnifique soit à hauteur de mon visage.

Je souris en apercevant sa surprise alors que je passai mes mains autour de la courbe de ses fesses pour l'attirer vers

moi. Laisant sa tête retomber en arrière, elle plaqua ses paumes contre les dalles en pierre afin de se maintenir relevée. Alors, cédant à la tentation de poser ma bouche sur ses lèvres, je m'enivrai de son goût délicieux. Je passai ma langue entre ses lèvres serrées et la fis tourner autour de son clitoris, sans jamais le toucher.

Grace en voulait plus. Elle essayait de s'avancer un peu plus vers moi, mais je la tenais fermement en place à l'endroit où je l'avais assise. Je voulais aller doucement, faire durer le plaisir, et la voir se cambrer d'impatience...

— S'il te plaît... murmura-t-elle.

Malgré le son éminemment doux de sa voix, je refusai d'abdiquer. Bien que je sois aussi impatient qu'elle, je passai, toujours aussi lentement, ma langue sur sa fente avant de retourner autour de son clitoris gonflé. Lorsqu'enfin je refermai ma bouche sur elle, elle allongea tout le haut de son corps sur le rebord en pierre, uniquement concentrée sur son plaisir. Me sentant soudain trop loin d'elle, je sortis de l'eau, attrapai un coussin de l'une des chaises longues à proximité, et l'installai au sol pour que Grace puisse se mettre dessus. Sans la quitter des yeux, je passai alors mes mains sous ses genoux afin de plier ses jambes et de les écarter en grand.

Le soleil couchant donnait à sa peau pâle et à ses cheveux humides des reflets délicatement dorés. Les jasmins qui comme chaque soir commençaient à s'ouvrir, enivraient l'atmosphère, se mêlant au parfum délicat de son sexe, alors que nos corps nus étaient enveloppés dans la chaleur de l'eau de la piscine et de la brise. Nous étions hors du temps et à l'abri du monde.

Allongée sur le dos, Grace attendait, avec un regard qui trahissait toute la passion et l'envie qui brûlaient en elle. Mon désir pour elle n'avait jamais été aussi intense, mu par des pulsions primitives, bien au-delà du simple désir

charnel. Je voulais que tout mon corps la possède : mes mains, ma langue, ma bouche, ma queue... j'étais insatiable.

Maintenant ses cuisses écartées, je pris à nouveau son clitoris dans ma bouche, l'effleurant avec ma langue. Sentant le plaisir la consumer, j'introduisis un doigt en elle tout en frottant son clitoris avec mon pouce. Je sentais des spasmes la traverser alors qu'elle approchait de l'orgasme, mais je décidai que ce n'était pas encore le moment...

Me reculant légèrement, je déplaçai mon pouce recouvert de ses fluides entre ses fesses. Elle se raidit légèrement, mais ne résista pas. Alors, prenant ma queue dans la main, je frottai mon gland sur son clitoris tout en continuant de caresser son orifice avec mon pouce et, finalement, de l'y introduire. Bien qu'elle fut surprise, elle posa ses mains sur mes épaules et, à mon grand soulagement, m'attira plus près d'elle au lieu de me repousser.

— Adam..., murmura-t-elle comme une caresse qui augmenta encore mon désir.

— Je te veux, Grace. Je veux tout de toi. Je ne veux plus aucune barrière entre nous, plus jamais.

Je savais, en disant cela, que je demandais plus que je n'avais le droit de le faire. Mais, dans le même temps, je lui promettais plus que ce que je n'avais jamais imaginé offrir à qui que ce soit. *Pas de barrières...* Cette phrase résonnait en moi comme un séisme, faisant s'écrouler le monde dans lequel je m'étais muré avant Grace. Mais j'étais persuadé d'une chose : je ferais tout ce qui était en mon pouvoir pour tenir cette promesse ; rien d'autre ne passerait avant. Sauf la garder en sécurité.

Me sortant de mes pensées, elle remplaça ma main par la sienne autour de mon sexe, et se cambra afin de me guider en elle.

— Pas de barrières, murmura-t-elle tout en me faisant pénétrer tout doucement dans l'intérieur lisse et chaud de sa

chatte.

La sueur perlait sur mon front. Je combattis l'envie de la prendre sauvagement et, avec une lenteur qui m'était douloureuse, m'introduisis en elle de plus en plus loin, sentant avec délice la sensation de son vagin qui se refermait sur ma queue.

Malgré son excitation indéniable, elle était toujours aussi serrée. Mordant ma lèvre inférieure pour contenir le plaisir auquel j'étais sur le point de succomber, je la pénétrai d'un seul coup, mais délicatement, jusqu'à être entièrement en elle. Lorsque je fus au plus profond de son ventre, je m'immobilisai un instant pour lui laisser le temps d'en profiter. Plantant ses ongles dans la peau de mes fesses, elle enroula ses jambes autour de moi, et se contracta pour sentir encore davantage mon sexe en elle.

Je me libérai entièrement ; plus rien d'autre ne comptait que le plaisir, si intense qu'il en était presque brûlant. J'étais consumé par l'érotisme qu'elle dégageait ; chaque centimètre de ma peau était en feu. Je tremblais, tellement fort que j'étais à peine capable de respirer.

Guidé uniquement par mes sensations, je la pénétrai sans retenue, empli de la certitude que dans ses bras, en elle, j'étais en sécurité, accueilli, aimé. J'étais chez moi.

Ses cris rejoignirent les miens alors qu'elle jouit, son corps convulsant de plaisir autour de ma queue. J'étais sur le point de jouir à mon tour. Ma vision se troubla. Comme dans un dernier effort pour atteindre le sommet, je m'enfonçai en elle une dernière fois avant d'atteindre le plaisir et de crier son nom, comme une prière qui fendit la nuit qui avait fini par tomber complètement.

CHAPITRE 70

Grace

*J*e fus réveillée par la sonnerie de mon téléphone. Je dormais si profondément que j'eus du mal à émerger. Je ne savais pas trop où j'étais, mais je me sentais tellement bien dans mon corps que je ne fus pas inquiète.

— Allô ? prononçai-je d'une voix endormie.

J'avais presque le sentiment d'avoir été droguée. D'ailleurs, dans une certaine mesure, c'était le cas : mon taux d'endorphine devait être au plus haut...

— Grace, c'est Todd.

Habituellement, mon frère était très fort pour cacher ses émotions, mais cette fois-ci, il semblait tendu, voire... effrayé ?

— Je suis désolé de te réveiller, mais il s'est passé quelque chose, reprit-il d'une voix tremblante.

Je ne comprenais pas de quoi il pouvait s'agir. Todd ne m'avait jamais demandé de l'aide et, s'il était arrivé quelque chose à quelqu'un de la famille, ma mère ou mon père aurait pris soin de m'appeler.

Je me redressai dans le lit. Adam était à côté de moi, allongé sur le ventre, le visage tourné vers moi. En le regardant dans la lumière de l'aube, je me sentis à la fois apaisée et excitée. Ses yeux étaient toujours fermés et ses longs cils noirs se déployaient sur ses joues. Je dus résister à l'envie de passer mes doigts sur sa mâchoire recouverte d'un léger duvet soyeux.

— Que se passe-t-il ? murmurai-je, ne voulant pas le déranger.

— Will a disparu, m'annonça-t-il. Nous devons nous rencontrer aujourd'hui, discuter... de quelque chose à propos de la famille...

Il hésita un moment.

— ... Mais il n'est jamais venu, finit-il par dire.

D'un seul coup, je repris mes esprits et fus parcourue d'un frisson qui me sortit instantanément de la torpeur sexuelle dans laquelle j'étais.

— Je suis allé chez lui, reprit Todd. Voyant qu'il ne répondait pas, j'ai demandé au propriétaire de me laisser entrer. Tout indiquait qu'il s'était battu : des meubles étaient cassés et il y avait des traces de sang. Mais rassure-toi, pas beaucoup – je pense qu'il est toujours en vie, s'empessa-t-il d'ajouter.

Je priai afin que cela soit vrai. En effet, si quelqu'un avait voulu éliminer Will à cause de ce qu'il avait découvert sur Patrick, il aurait pris soin de faire passer sa mort pour un accident.

— Tu as prévenu la police ? demandai-je.

Todd était mon frère et je l'aimais, mais j'avais besoin de savoir jusqu'à quel point il était prêt à se montrer honnête. Pas tant pour moi, mais pour Adam qui m'avait clairement dit qu'il s'impliquerait dans cette affaire. Je ne pouvais pas l'en empêcher, mais je pouvais le protéger, ou du moins essayer.

— Non, répondit Todd d'un ton à la fois résigné, mais déterminé. Écoute, Grace, il y a de fortes chances que la famille soit derrière tout ça. Cela étant, le seul moyen d'aider Will est de rester discrets.

Je savais qu'il avait raison. Grand-mère avait le bras suffisamment long pour corrompre des membres d'institutions publiques et privées, y compris du département de police de New York. Moi qui avais espéré avoir le temps de découvrir ce qui avait causé la mort de Patrick, je réalisai que les événements nous avaient dépassés et que nous devions agir vite ou risquer de tout perdre.

— Je vais prendre le premier vol que je peux pour rentrer, tentai-je de le rassurer.

Alors que j'étais en train de parler, je regardai en direction d'Adam que je trouvai réveillé, ses yeux bleu de glace rivés sur moi. Je compris que son « monstre » était lui aussi en éveil, mais cela ne me fit pas peur ; au contraire, j'y voyais toute la puissance féroce et la volonté qui faisaient de lui l'homme qu'il était.

Il m'écoutait parler et, sans poser aucune question ni soulever aucune objection, il prit simplement ma main libre, ses doigts s'enroulant autour des miens alors que son pouce caressait doucement ma paume. Cela eut sur moi un effet immédiat : le choc de ce que je venais d'apprendre s'estompa et, apaisée, je pris la mesure de la manière dont notre relation avait évolué depuis ses débuts.

À l'autre bout du fil, j'entendis Todd expirer avec soulagement. Après tout, il était mon frère et j'étais sa sœur...

— J'ai besoin de ton aide, Grace, reprit-il. Clara et moi ne pouvons faire confiance à personne. Mais tu sais comment fonctionne Grand-mère. Il se peut que cela soit un piège et que Will en soit l'appât.

J'étais si peu habituée à ce qu'un membre de ma famille exprime de l'inquiétude pour moi que je ne sus comment répondre. La main d'Adam se resserra sur la mienne, comme pour me dire, en silence, qu'il comprenait et que, quoiqu'il se passe à New York, nous y ferions face ensemble.

— Tout va bien, répondis-je. Je ne rentre pas seule.



PARTIE VII

CHAPITRE 71

Grace

*U*n diamant. Le symbole ultime de l'amour, ou la marque de la possession ? Je ne savais pas trop...

J'essayai tant que je pouvais de ne pas garder les yeux rivés sur la pierre incandescente qui brillait sur ma main gauche, mais mon regard était irrésistiblement attiré par elle. La porter me paraissait toujours aussi improbable, mais, en même temps, j'avais la sensation que c'était tout simplement juste. J'avais toujours autant de mal, malgré mes efforts, à concilier les deux pôles opposés de mes émotions : l'incrédulité et la joie, le doute et la confiance, la peur et l'espoir. Finalement, j'avais décidé de lâcher prise et d'accepter de porter cette bague comme une acceptation de ce que je devais vivre.

Adam avait glissé à mon doigt la pierre carrée de dix carats dans un luxueux salon privé, au siège de Graff – le plus grand diamantaire au monde – à Knightsbridge. Nous nous étions arrêtés à Londres spécialement pour cela, Adam m'ayant fait remarquer que, si nous voulions annoncer nos

fiançailles à ma famille en rentrant à New York, il fallait que cela soit corroboré par un symbole approprié.

L'opération – au cours de laquelle j'appris, sans avoir à le demander, que la transaction s'élevait à plusieurs millions de dollars – s'était déroulée avec un professionnalisme discret. Une fois le transfert d'argent effectué, le responsable des ventes privées – trop exalté pour être qualifié de simple vendeur – nous avait laissés seuls avec une bouteille de champagne et un sourire. Cinq minutes et un baiser passionné plus tard, c'était fait.

J'étais fiancée à Adam Falzon. Chef d'une ancienne famille, dont la richesse et le pouvoir que la mienne ne pouvait que convoiter ; une convoitise folle et dévorante qui menaçait de les détruire ainsi que tous ceux qu'ils approchaient. Je réalisai alors à quel point l'attitude de ma famille contrastait avec celle d'Adam, qui assumait les responsabilités que lui conférait son héritage avec aisance – même s'il se débattait encore avec la douleur de son passé.

Ravisser, bourreau, amant, sauveur, monstre autoproclamé et maintenant... futur mari. J'avais l'impression d'être passée de l'autre côté du miroir.

Le doux bruit des moteurs de l'avion s'intensifia légèrement, me tirant de ma rêverie. Nous nous élevions à l'altitude de croisière, à des milliers de mètres au-dessus des pistes de l'aéroport, le vol jusqu'à New York durant un peu moins de six heures.

Je redoutais notre arrivée. J'essayai de penser le moins possible à ce qui nous attendait là-bas et me concentrai sur le moment présent.

Le Boeing 787 Dreamliner privé dans lequel nous volions était luxueux. Pourtant, toute mon attention était centrée sur Adam. Assis en face de moi, dans l'un des douze fauteuils en cuir confortables placés au cœur de l'avion, son visage était baigné par la lumière du soleil qui faisait briller ses cheveux

noir de jais et soulignait ses traits anguleux. Malgré la fatigue, ses yeux étincelaient toujours de la même couleur bleu de glace.

Il semblait parfaitement à l'aise, comme si commencer la journée en se fiançant à une femme pour ensuite l'accompagner vers ce qui promettait d'être une situation des plus dangereuses était pour lui la chose la plus naturelle au monde.

Peu de temps après le décollage, il passa quelques appels pour préciser les derniers détails de notre séjour à New York. Je me doutai qu'il avait dû prévoir une sécurité renforcée – même si on ne la verrait pas – et qu'une armée d'enquêteurs était certainement déjà à l'œuvre. Certains devaient chercher Will, alors que d'autres enquêtaient sur la fondation de ma famille. Tous avaient reçu la consigne d'agir avec la plus grande discrétion ; il ne fallait surtout pas éveiller les soupçons de Grand-mère quant à nos intentions.

— Assure-toi que cela soit le cas, dit Adam à celui qui se trouvait à l'autre bout du fil.

Sa voix, calme, mais ferme, dégageait une autorité que peu de gens osaient défier. Je souris légèrement en pensant que je faisais partie de ceux qui osaient – et qui le faisaient souvent d'ailleurs...

Après avoir mis fin à l'appel, il posa son téléphone et se pencha sur la table en teck marqueté qui nous séparait, pour caresser doucement la bague qu'il m'avait passée au doigt le matin même.

— J'adore te voir sourire...

— Tu adoreras sûrement moins quand je t'aurai dit que c'est parce que j'imaginai défier ton autorité, répondis-je en riant légèrement.

— Vraiment ? me lança-t-il en haussant ses sourcils noirs et épais. Et comment t'y prendrais-tu ?

— Je suppose que je ne m’y suis pas prise de la meilleure manière..., rétorquai-je avec malice, jetant à nouveau un coup d’œil à la bague que je portais.

Je fus stupéfaite de constater à quel point ma main paraissait délicate dans la sienne. Cela me troubla : je devais me montrer plus forte que jamais pour ce qui nous attendait...

— Tu ne regrettes pas ? lui demandai-je en désignant la bague du regard.

— Pourquoi ? tu regrettes ? me demanda-t-il en serrant légèrement sa main sur la mienne, trahissant ainsi la nervosité qu’avait provoquée en lui ma question.

— Je regretterai toujours de t’avoir entraîné dans une situation aussi dangereuse et que tu prennes des risques pour me protéger. Mais je n’ai aucun doute sur le fait de vouloir devenir ta femme ; si j’en avais eu, je ne serais pas là...

Il me sourit – avec une intimité qui me combla. J’aimais savoir que j’étais la seule à pouvoir déclencher en lui une telle joie.

— Tu te sens nerveuse, n’est-ce pas ?

— Un peu, en effet, répondis-je. Toi, moi, notre avenir ensemble... C’est très excitant...

Je m’interrompis, plongeant mon regard dans le sien afin qu’il voie ce que je ressentais pour lui et à quel point je tenais à lui.

— Je veux vivre tout cela avec toi, Adam. J’en ai très envie. Mais pour y arriver, nous devons faire table rase du passé une bonne fois pour toutes. En ce qui me concerne, le plus tôt sera le mieux.

Je ne disais pas cela à la légère... Je voulais au plus profond de moi oublier le passé – Grand-mère, la famille, mon père et mon oncle, le meurtre de mon cousin qu’ils avaient commis...

Je voulais être libre.

Et je voulais être avec Adam.

Ces deux envies pouvaient sembler contradictoires, mais j'avais appris une chose au cours de ces derniers mois : m'accepter telle que j'étais, et pas comme les autres voulaient que je sois. Cela m'avait permis d'ouvrir la voie à la liberté, et au véritable bonheur. Mais il me fallait encore être au clair avec ma conscience – je devais être convaincue que j'avais agi au mieux.

— Tu m'impressionnes, dit-il.

Il avait prononcé ces mots si doucement que j'aurais pu ne pas les entendre si je n'avais pas été – comme je l'étais depuis le début – si connectée à lui. Ses besoins, ses pensées, sa douleur et sa joie. De la même manière que lui était connecté à moi. La fusion entre nous était si puissante que je la ressentais à chaque instant, à chaque battement de mon cœur.

J'avais d'ailleurs du mal à m'y habituer. J'avais été seule toute ma vie. Être si parfaitement connue, acceptée, et même – je devais bien l'admettre – aimée, était presque accablant.

Je me demandais parfois si j'étais capable de l'aimer autant que lui m'aimait. Je voulais croire que oui, mais je ne pouvais oublier qui j'étais : une Delaney. J'avais grandi au milieu de la duperie et de la corruption. J'avais l'impression de venir de très loin et d'avoir parcouru un très long chemin jusqu'à lui.

— Tu devrais manger quelque chose, suggéra Adam.

Il avait raison. Trop angoissée pour avaler quoi que ce soit, je n'avais pris qu'un léger petit déjeuner avant notre départ pour Londres. Mais, alors que nous approchions de New York, je devais avoir quelque chose dans le ventre pour affronter au mieux ce qui nous attendait.

— D'accord, répondis-je, mais tu vas sûrement devoir couper ma nourriture pour moi...

— Comment cela ? me demanda-t-il en me regardant avec toute l'intensité de son regard qui me faisait à chaque fois le même effet renversant.

— J'aime énormément ta bague, mais tu dois admettre que c'est très handicapant, répondis-je en souriant, faisant mine d'avoir du mal à soulever ma main en raison du poids excessif de la bague.

Adam haussa les épaules, suggérant que c'était davantage une caractéristique qu'un défaut.

— C'est une déclaration, répondit-il avec une arrogance décontractée.

Je n'avais rien à répondre à cela. Dès que ma famille verrait la bague, elle serait ravie. J'espérais que notre plan marcherait et que la préparation de notre mariage les occuperait suffisamment pour nous laisser le temps de trouver ce que nous cherchions avant qu'il ne soit trop tard.

Adam fit un léger signe de tête au steward qui nous apporta le déjeuner. Je mangeai avec appétit l'assiette de saumon poché accompagné de haricots et de semoule qui fut servie, ce qui me redonna des forces.

— Y a-t-il du nouveau ? demandai-je à Adam lorsque la table fut débarrassée et que nous fûmes à nouveau seuls.

— Non. Tu sais que s'il y en avait, je t'en informerais immédiatement...

Je le savais, mais je ne pouvais m'empêcher d'espérer.

— Il y a quelque chose de bizarre, dis-je doucement. Tes hommes sont les meilleurs, ce n'est pas normal qu'ils ne trouvent rien...

— Les caméras de surveillance dans le quartier de Will et près de son lieu de travail ne montrent aucun signe de lui, admit Adam sans nier ce que je venais de lui dire. Cela veut dire que ceux qui l'ont enlevé sont des professionnels, mais nous le savions déjà ; ta famille n'aurait jamais fait appel à des amateurs.

L'évocation de ma famille me donna un goût amer dont je n'arrivais pas à me défaire.

— Ils sont très forts pour faire croire qu'ils sont irréprochables, confirmai-je avec mépris.

— Ce qui nous amène à ce qui, je le crains, pourrait être la faille de ton plan, me dit-il en se redressant et en me regardant droit dans les yeux.

Je fus désagréablement surprise par ce qu'il venait de me dire. Adam avait validé mon plan. Il me l'avait *promis*. C'est en tout cas ce que j'avais cru comprendre.

— Je sais pourquoi tu es aussi déterminée à venger ton cousin, et je le respecte, reprit-il sans me laisser le temps de répondre. Mais le risque que cela implique n'a de sens que s'il existe une véritable chance de réussir. Je ne veux pas que tu te mettes en danger pour rien, conclut-il plus doucement.

— Pour rien ? lançais-je en élevant la voix.

J'étais estomaquée de constater à quel point Adam et moi avions une vision différente du monde.

— Tu sais de quoi ma famille est capable : ils brisent des vies, ils corrompent... On ne peut pas les laisser...

— C'est vrai ! m'interrompit Adam, cependant ce n'est pas cela qui est important pour le moment. Quelles que soient les preuves que ton cousin a découvertes à la fondation, il y a fort à parier qu'ils les ont désormais détruites depuis longtemps, ou qu'ils les ont au moins mises à l'abri... Et à supposer que Patrick en ait fait des copies, il y a peu de chance qu'elles existent toujours...

— C'est vrai, admis-je.

En effet, Patrick avait probablement fait des copies, ou du moins essayé de le faire. Mais, quel que soit l'endroit où il avait pu les cacher – chez lui, sur lui, chez un ami, dans un coffre-fort, qu'il soit virtuel ou réel –, ma famille les avait certainement déjà retrouvées. Adam avait raison : si des

copies des preuves avaient un jour existé, elles avaient très certainement disparu.

Je savais cela – je l'avais finalement toujours senti. Pourtant, quelque chose me poussait malgré tout à agir – une sorte de certitude que je ne pouvais expliquer, mais qui était suffisamment forte afin que je décide de m'y fier. De toute façon, je n'avais pas beaucoup eu le temps d'y réfléchir... Mais à présent, j'essayai de le faire et de me concentrer sur les raisons qui me poussaient à croire, contre toutes probabilités, que je pourrais trouver des preuves au sein de la fondation.

— Je suis d'accord avec toi..., dis-je doucement. Tu as tout à fait raison. C'est ce que ferait toute personne sensée, surtout dans une famille comme la mienne, habituée au calcul.

Je réalisai alors que c'était exactement ce qu'Adam ferait devant tout ce qui pourrait représenter un danger pour la famille Falzon. Juste avant d'intervenir contre ses ennemis et de les détruire sans pitié. Bien sûr, les Falzon n'étaient pas des criminels comme l'étaient les Delaney, loin de là. Le pouvoir et la richesse qu'ils détenaient depuis des siècles les avaient placés bien au-delà de ce genre de préoccupation : plutôt que d'enfreindre les lois, ils avaient eu les moyens de les façonner à leurs besoins et n'avaient pas hésité à les exploiter, sans autres scrupules.

Je fus étonnée de constater à quel point cela me dérangeait peu. J'acceptais Adam pour qui il était et ce qu'il était. Pourtant, la perversité de ma famille me répugnait, mais la différence était qu'Adam agissait pour le bien de son peuple et, donc, pour le bien de tous. Quelqu'un d'extérieur pourrait considérer que Rolf ou les autres personnes qui travaillaient pour les Falzon servaient Adam ; mais, en réalité, c'est lui qui les servait. Et il le faisait avec moralité, courage et honneur.

Ma famille était exactement l'inverse.

— Il faut que tu sois conscient des personnes à qui tu as affaire, lui rappelai-je doucement.

— Tu veux parler de ta grand-mère ?

— Oui, en particulier, acquiesçai-je. Elle a délégué certaines responsabilités à mon père et à mon oncle, mais elle garde toute son emprise sur la fondation. C'est son alibi, ce qui la rend respectable aux yeux du monde. Même lorsqu'elle n'y est pas, on ressent sa présence partout tellement son influence est forte. Rien ne se passe sans son accord. Tout, dans les moindres détails, est fait selon ses souhaits.

— Et en quoi cela est-il en contradiction avec ce que je viens de dire ?

— En rien... justement. Ce que je veux dire c'est que, pour elle, se débarrasser de Patrick a certainement été très facile, alors qu'il lui aura été très difficile, voire impossible, d'admettre qu'elle a pu commettre une faute ou, pire, une grave erreur.

— Ce que tu veux dire c'est que, dans son esprit, le seul fautif était Patrick, pas elle ? Qu'en l'éliminant, elle s'est également débarrassée de l'idée même d'avoir commis une faute, jusqu'à l'oublier complètement ?

— Cela semble fou, je sais. Mais c'est comme cela qu'elle pense.

— Et c'est donc la raison pour laquelle tu penses que les preuves existent toujours, conclut-il doucement, rejoignant mon raisonnement.

— Exactement, confirmai-je. J'espère simplement que nous aurons suffisamment de temps pour les trouver.

Mais je savais que je n'avais pas de temps. Will avait disparu. Selon toute vraisemblance, Todd avait raison : il avait dû être enlevé par la famille. Will ne savait pas que je connaissais la vérité sur la mort de Patrick, mais il savait que

je me posais des questions sur les circonstances de cette mort. Et il savait aussi que Patrick avait alerté mon frère de ce qu'il avait découvert. S'il parlait...

— Combien de temps penses-tu que quelqu'un puisse résister à..., demandai-je, m'interrompant en voyant le regard d'Adam s'assombrir.

— À la torture ? compléta-t-il d'un ton morne. Tu le sais mieux que moi ; tu as résisté pendant des jours..., répondit-il en faisant référence à la cellule dans laquelle il m'avait enfermée à Malte, me laissant être confrontée au froid, à la faim, à la peur, et à l'incompréhension – du moins pas à l'époque.

Il semblait encore culpabiliser alors que, pour ma part, je lui avais pardonné depuis longtemps, surtout depuis que je connaissais les raisons qui l'avaient poussé à agir ainsi. Il avait risqué sa vie pour moi, à plusieurs reprises. Il avait tué pour moi. Il avait pris soin de moi. Il m'avait donné plus de plaisir que je n'aurais pu imaginer, et m'offrait un avenir auquel je n'avais même jamais osé rêver. Et surtout, j'avais eu l'occasion de découvrir les qualités qui faisaient de lui l'homme qu'il était : son dévouement au devoir, son honneur, et son sens du sacrifice...

Mais de toute évidence, Adam ne s'était toujours pas pardonné à lui-même. L'idée qu'il puisse continuer de porter un tel fardeau m'était intolérable. D'un bond, je me levai et allai m'asseoir sur ses genoux. Surpris, il se raidit légèrement, mais je ne me décourageai pas.

— Je pensais que nous avions dépassé tout cela, murmurai-je en passant mes bras autour de son cou.

— Je ne peux pas, avoua-t-il. Pas tant que tu ne seras pas complètement en sécurité. Et même alors, je ne sais pas si j'y arriverai un jour...

Il me serra plus fort contre lui. Je sentais la chaleur de son souffle sur ma joue.

— La seule chose que je peux te promettre, c'est de tout faire pour te rendre heureuse, reprit-il.

Un court instant, ma détermination faiblit. Nous pourrions faire demi-tour, retourner en Suisse, à Malte, à Londres ou ailleurs. Nous pourrions tout simplement être ensemble...

Mais je savais que, si nous faisons cela, il y aurait toujours une ombre entre nous. Adam méritait une femme libre de l'aimer, sans avoir honte ni peur. Or, pour devenir cette femme, je devais affronter la face cachée de mes origines et la vaincre une fois pour toutes.

Dans ses bras, imprégnée de sa force, cette perspective semblait réalisable. Mais je devais agir seule. Et je priai pour arriver à mes fins.

Quelques heures plus tard, j'étais encore en train de réfléchir à tout cela lorsque le commandant annonça notre descente sur New York.

.

CHAPITRE 72

Grace

Trois Cadillac noires nous attendaient devant le terminal privé du petit aéroport dissimulé dans les collines du comté de Westchester, au nord de la ville. Pour toute formalité, un fonctionnaire monta à bord de l'avion ; il tamponna rapidement nos passeports et nous quitta aussi discrètement qu'il était arrivé, en nous souhaitant la bienvenue. Lorsque nous descendîmes de l'appareil, les bagages avaient déjà été chargés dans l'une des voitures.

La journée s'annonçait magnifique : le ciel était dégagé et l'automne avait déjà teinté l'horizon de couleurs vives et chaudes. En observant le paysage, la tension que j'avais ressentie tout au long du trajet s'atténua légèrement. Mais la douzaine d'hommes en costume sombre qui s'apprêtaient à nous escorter jusqu'en ville ne fit que raviver mes inquiétudes : de toute évidence, Adam avait décidé de ne rien laisser au hasard.

Nous montâmes dans une voiture et prîmes la route vers New York.

— Il faut que j'appelle Todd, dis-je à Adam qui se tenait à côté de moi et me tenait la main.

Je savais que mon frère devait attendre de nos nouvelles. Il devait être terriblement angoissé, affrontant seul la disparition de Will, sa campagne pour le Congrès, et l'inquiétude qu'il devait éprouver pour sa femme, Clara. En effet, Clara travaillait pour la fondation de la famille ; si Grand-mère venait à découvrir ce que nous recherchions, elle pourrait soupçonner Clara tout autant que nous...

Je composai le numéro de Todd, mais c'est Clara qui décrocha, m'informant que mon frère était en plein meeting. Elle sembla soulagée d'avoir de mes nouvelles.

— Je n'arrive pas à croire à la situation, lança-t-elle.

Je l'imaginai s'éloigner de l'estrade, une main sur sa bouche pour se protéger des oreilles curieuses.

— Pauvre Will ! reprit-elle. Todd est fou d'inquiétude pour lui. Ce matin, il m'a annoncé qu'il voulait que je démissionne de la fondation.

— T'a-t-il dit pourquoi ? demandai-je avec prudence, ne sachant pas exactement ce que Clara savait réellement sur les activités de la famille.

— Tu sais pourquoi, répondit-elle. Ce que Patrick a découvert...

Sa voix se brisa.

J'étais désolée de savoir qu'elle était en train d'affronter tout cela à son tour, mais, dans le même temps, j'étais soulagée que Todd se soit confié à elle aussi ouvertement, lui avouant tout ce qu'il savait. Cela me rassura sur leur relation ; ensemble, ils auraient la force de traverser ce qui allait arriver.

Malgré tout, apprendre que Clara allait démissionner m'inquiéta. Je m'étais dit que si Grand-mère me laissait travailler pour la fondation, Clara serait là pour m'apprendre les ficelles et, surtout, pour me prévenir en cas de danger.

Mais je savais que sa démission était une sage décision ; c'était le seul moyen de ne lui faire courir aucun risque.

— Il vaudrait peut-être mieux que tu t'éloignes quelque temps, en effet, conseillai-je. Tu pourrais dire que tu as décidé de te concentrer sur la campagne de Todd ?

— C'est vrai, je pourrais..., répondit-elle d'un ton vague, comme si elle trouvait que cela était une bonne idée, mais qu'elle n'était pas tout à fait convaincue. Mais Grace, reprit-elle, je dois penser à Todd. C'est un homme très généreux. Je l'aime, mais je ne me fais pas d'illusions. Il doit pouvoir sortir de l'ombre de la famille et voler de ses propres ailes. Ne le prends pas mal, mais...

— Je ne le prends pas mal du tout, au contraire, l'interrompis-je. Je suis complètement d'accord avec toi.

Mon regard croisa celui d'Adam. Il m'entendait, mais n'intervint pas. J'appréciai les efforts qu'il fit pour se maîtriser et ne pas céder à sa nature dominante et protectrice envers moi.

— Adam a une suite au Plaza, repris-je. Nous sommes en route et devrions y être rapidement. Est-ce que Todd et toi pouvez nous y rejoindre afin que nous discussions plus tranquillement ?

— Oui, bien sûr, répondit-elle d'un ton hésitant, comme si une autre question lui brûlait les lèvres. C'est vraiment vrai ? finit-elle par demander.

— Qu'est-ce qui est vraiment vrai ?

— Tu es avec Adam Falzon ?

J'avais dit à Todd avec qui je rentrais à New York, mais rien de plus. Je n'avais pas dit que nous avions décidé de nous fiancer. L'annoncer à mon frère et ma belle-sœur rendrait peut-être l'annonce officielle à mes parents plus facile... même si j'en doutais.

Quoi qu'il en soit, si je perçus dans la voix de Clara une pointe de surprise et d'inquiétude, elle semblait ressentir de

la fascination. Je ne pouvais que la comprendre : j'étais bien placée pour savoir qu'Adam déclenchait ce genre d'émotions...

— Oui, c'est vrai, répondis-je avec fierté et plaisir. Mais nous en parlerons au Plaza ?

— Parfait. Je dois te laisser, me dit-elle alors que j'entendis la foule acclamer Todd qui devait terminer le meeting.

Après que Clara eut raccroché, je glissai mon téléphone dans ma poche et expirai lentement. Adam mit un bras autour de mes épaules et me rapprocha de lui. Posant ma tête sur son épaule, je m'imprégnai de sa chaleur et de sa force. Lui seul me donnait le courage de penser que nous allions réussir. J'avais hâte que tout cela soit terminé afin que nous puissions enfin profiter de notre vie à deux.

Mais en apercevant au loin les immeubles de New York, mon audace disparut, ne laissant place qu'à la peur – la peur de ce qui nous attendait là-bas et menaçait de nous détruire.

CHAPITRE 73

Adam

Lorsque nous descendîmes de l'ascenseur privé et pénétrâmes dans la suite de l'hôtel, Grace semblait inquiète. Fronçant légèrement les sourcils, je devinai qu'elle se remémorait les quelques jours que nous avions passés ensemble avant le séjour en Suisse – un interlude trop bref avant que la réalité ne nous rattrape à nouveau.

Je me promis de l'emmener loin lorsque tout serait terminé. Un endroit isolé, beau et tranquille. Une île peut-être. J'en possédais une très belle, mais je n'y avais pas mis les pieds depuis une éternité... Quoique la maison en Provence me semblait être une meilleure option : malgré les événements, elle y avait semblé heureuse.

Plus heureuse que maintenant en tout cas. De toute évidence, ce qui nous attendait l'inquiétait.

— Todd et Clara seront bientôt là, me dit-elle en se tournant vers moi et en s'efforçant de sourire.

Je lui souris en retour, essayant de me montrer le plus rassurant possible. Passant mon bras autour d'elle, je la

guidai vers l'intérieur de l'appartement.

Au fond de moi, je n'étais pas aussi enthousiaste qu'elle à l'idée de rencontrer son frère. À mes yeux, il n'était qu'un Delaney qui avait grassement profité des avantages de sa famille, et ne se rebellait maintenant que parce que des gens commençaient à disparaître et à mourir autour de lui. Il se souvenait à présent que Grace était sa sœur uniquement parce qu'il avait peur. Je ne lui faisais pas confiance. Mais peut-être que les événements me prouveraient le contraire...

Toutefois, ayant anticipé que cela ne serait pas le cas, j'avais mis en place un plan B. Je décidai d'en parler à Grace.

— Avant qu'ils arrivent, je voudrais te présenter quelqu'un, lui dis-je.

Je la fis entrer dans la salle de sport qui offrait une vue spectaculaire sur Central Park. Surtout, elle était aussi bien équipée qu'une salle de sport professionnelle.

Jacob s'y trouvait et était en train d'installer de nouveaux équipements. Lorsqu'il nous vit arriver, il se redressa et nous salua d'un signe de tête courtois.

— Jacob, je te présente Grace Delaney, ma fiancée.

Jacob était passé maître dans l'art de la dissimulation de ses émotions. Si je me doutai que cette annonce avait dû le surprendre, il n'en laissa rien paraître.

— Jacob est mon entraîneur, dis-je à Grace en me tournant vers elle. Je lui ai demandé de te donner quelques conseils en matière de légitime défense.

Je minimisais délibérément mon intention pour ne pas l'alarmer, mais, en réalité, j'avais demandé à Jacob d'apprendre à Grace comment tuer. J'aurais préféré le faire moi-même, mais j'avais pensé qu'elle apprendrait plus vite avec un étranger. Et – pour être honnête – je savais que si je lui avais donné des cours moi-même, je n'aurais pu m'empêcher de lui faire l'amour. Or, nous devons être

efficaces – mieux valait éviter toute distraction émotionnelle ou physique.

Quant à sa capacité à apprendre vite, je me souvenais de ce dont elle avait été capable avec un chalumeau – je lui faisais confiance.

— Et le champ de tir ? demandai-je à Jacob.

— Je l'ai réservé pour demain matin, répondit-il.

— Quel champ de tir ? demanda Grace d'un air inquiet en se tournant vers moi. Qu'est-ce que tu racontes ?

Elle s'était adressée à moi, mais je laissai à Jacob le soin de répondre.

— Nous t'avons obtenu une arme à feu et le permis nécessaire, annonça-t-il à Grace. Mais tu dois d'abord t'entraîner à tirer...

Je m'attendis à ce que Grace refuse, mais c'était sans compter sur sa témérité et son courage. Elle savait qu'elle ne pouvait pas se soustraire à la réalité – qu'elle devait en passer par là pour affronter ce qui nous attendait.

— Parfait, lança-t-elle en tendant la main à Jacob. À demain matin alors !

Je remarquai le léger sourire purement masculin qu'arbora Jacob, mais ne dis rien. Je savais que je pouvais compter sur lui et surtout, qu'il était l'homme le plus scrupuleux et discipliné que je connaisse ; il était largement capable de mettre de côté ses pensées personnelles pour rester entièrement professionnel.

— Tu veux boire quelque chose ? demandai-je à Grace en sortant de la pièce d'entraînement.

— Il vaut mieux que je garde les idées claires, me répondit-elle, un brin ironique. En tout cas jusqu'à ce que je découvre les autres surprises que tu m'as réservées.

Je ris, soulagé de la savoir si coopérative. D'un geste tendre, je l'attirai contre moi. L'odeur de sa peau était enivrante ; j'aurais aimé pouvoir nous isoler du monde et

que nous puissions nous perdre l'un dans l'autre. Malheureusement, nos hôtes arrivèrent...

En voyant Todd Delaney entrer, je fus frappé par son air d'intense fatigue. Les cernes sous ses yeux et son teint légèrement gris trahissaient la difficulté qu'il avait à gérer la pression. Cela m'inquiéta : s'il n'était pas à la hauteur, il risquait de mettre Grace encore plus en danger. Mais il sembla se ressaisir lorsqu'il me serra la main.

— Falzon..., me dit-il en me regardant droit dans les yeux. Je dois admettre que j'ai été surpris quand Grace m'a dit que vous rentriez avec elle.

Je me reculai légèrement et fus frappé par sa ressemblance avec sa sœur. Prenant la main de Grace, je mêlai mes doigts aux siens et les lui pressai légèrement.

— Vraiment ? Vous n'imaginiez tout de même pas que j'allais la laisser s'occuper seule de cette affaire ? répondis-je.

— Je ne suis pas certain que cette décision vous appartient, rétorqua-t-il un peu sèchement. Grace est parfaitement capable de décider si elle veut de l'aide.

— C'est vrai, intervint Grace rapidement. Et c'est justement pour cela que j'ai choisi de tout dire à Adam à propos de Patrick, de la fondation, de tout... Et je lui suis sincèrement reconnaissante d'être ici, conclut-elle en se tournant vers moi avec un air chaleureux qui m'alla droit au cœur. Portant sa main à mes lèvres, j'embrassai légèrement ses doigts et sentis avec un réel plaisir le frisson qui la parcourut.

— Il faut que vous sachiez que Grace m'a fait l'honneur d'accepter de devenir ma femme, annonçai-je à son frère en le regardant à mon tour droit dans les yeux.

Cette nouvelle sembla déplaire à Todd. Je ne pouvais pas lui en vouloir ; je savais que ma réputation était sulfureuse. Mon passé sombre d'homme dangereux ne faisait

certainement pas de moi le mari idéal... Mais il allait devoir s'y faire : Grace était désormais à moi ; elle le savait et le monde entier ne tarderait pas à le savoir également.

— C'est très soudain, vous ne trouvez pas ? dit-il calmement malgré la désapprobation qui brillait dans ses yeux.

Je haussai les épaules.

— La chance sourit aux audacieux. C'est en tout cas ce que l'on m'a appris et j'ai toujours été un bon élève..., lançai-je d'un ton qui ne souffrait pas la discussion ; nous étions en train de perdre un temps précieux et devons nous mettre au travail au plus vite. Je vous en prie, entrez, leur dis-je en leur indiquant le coin salon près des fenêtres.

Lorsque nous fûmes installés, je leur dévoilai sans tarder ce que mes hommes avaient appris sur Will et, surtout, ce qu'ils n'avaient pas pu découvrir.

— Y a-t-il quelqu'un en particulier que votre famille utilise pour ce genre de problème ? demandai-je en conclusion.

— Vous voulez dire pour un enlèvement ? demanda Todd. Vous avez une très piètre image de notre famille, dit-il dans un rire forcé et narquois.

— Je suis désolée de te le dire, intervint Grace en posant sa main sur celle de son frère qui était en face d'elle, mais quoique tu penses que notre famille est capable de faire, la vérité est bien pire.

Todd inspira profondément.

— Patrick n'est pas mort d'une overdose, poursuivit Grace. Ce qu'il a découvert à la fondation lui a coûté la vie. C'est son propre père qui a organisé son meurtre, avec l'aide du nôtre. Or, tu sais comme moi qu'ils n'auraient jamais fait cela sans des ordres de Grand-mère.

Sous le choc, Todd ouvrit de grands yeux. À côté de lui, Clara était blême. Pourtant, je fus frappé par le fait que ni

l'un ni l'autre ne nia ce que Grace venait de dire. Je compris que, même inconsciemment, ils savaient que les Delaney étaient capables du pire. Malgré tout, être ainsi confrontés à la réalité sembla les déstabiliser profondément.

— Comment sais-tu tout cela ? demanda Todd d'une voix étouffée.

En arrivant, il avait l'air fatigué et stressé ; à présent, il semblait carrément malade...

— Il y a quelques mois, j'ai surpris une conversation entre papa et notre oncle, déclara Grace. C'est comme ça que tout a commencé. J'ai fait pression sur Will pour qu'il me dise tout ce qu'il savait sur les découvertes de Patrick, mais, de ce que j'ai compris, Patrick ne s'était pas vraiment confié à Will, n'est-ce pas ? C'est à toi qu'il a raconté ce qu'il avait découvert... ?

— Oui, et j'en ai parlé à Will, admit Todd. Je n'aurais pas dû, mais j'étais dévasté et mort d'inquiétude ; j'avais besoin d'en parler à quelqu'un. Mais maintenant, Will en paie le prix, conclut-il d'une voix brisée, prenant sa tête dans ses mains.

L'impatience me gagna. Nous n'avions pas le temps pour la culpabilité ou les regrets de Todd. Trop de choses étaient en jeu.

— Vous avez dit à Grace que vous pensiez que Will n'était qu'un appât et je pense que vous avez raison. Votre grand-mère vous teste : elle veut savoir si vous êtes dans son camp ou dans celui de cet homme certes innocent, mais qui constitue désormais pour elle une menace. Il est donc impératif que ni vous ni Grace ne manifestiez la moindre inquiétude à propos de la disparition de Will.

— Il est mon directeur de campagne ! s'emporta Todd en relevant brusquement les yeux vers moi. Je ne peux pas faire comme si je n'avais pas remarqué son absence soudaine...

— Il va pourtant le falloir, en tout cas pour les prochains jours. Vous n'aurez qu'à faire semblant de croire qu'il a pris quelques jours de repos.

— Mais s'il parle ? intervint Clara. S'il dit à leur grand-mère ce que Todd lui a révélé à propos de Patrick ?

Loin d'écarter cette possibilité, je pensais même que cela était, en effet, très probable. J'allais même plus loin et était certain que Will révélerait également tout ce que Grace lui avait confié de ses doutes et de ses découvertes. Quelle que soit la force de cet homme – et je voulais bien reconnaître qu'il devait en avoir –, il n'avait pas été préparé à garder le silence dans de telles circonstances...

— Les gens disent tout et n'importe quoi sous la contrainte, répondis-je. Ils sont prêts à tout pour sauver leur peau. Mais ce que Grace est sur le point d'annoncer à votre grand-mère aura une valeur bien plus importante à ses yeux que la parole d'un homme dont elle ne saura pas s'il dit vrai ou s'il veut simplement rester en vie...

— Vous voulez parler de vos fiançailles ? demanda Todd avec mépris, indiquant clairement qu'il ne cautionnait pas ma relation avec sa sœur.

Je décidai de ne pas réagir à son attitude et de m'en tenir aux faits.

— L'alliance entre nos deux familles est une opportunité qu'une femme aussi vénale que votre grand-mère ne prendra pas le risque de remettre en question. Cela nous fait gagner du temps, mais nous devons agir rapidement. Je repose donc la question : à qui votre grand-mère ferait-elle appel dans ce genre de situation ?

Todd hésita.

— Adam est là pour nous aider, il faut lui faire confiance, lui conseilla Clara en posant sa main doucement sur son bras.

— Je dirais peut-être Daniel Richter, concéda Todd, se rendant à l'avis de sa femme.

— Son chauffeur ? demanda Grace. Tu crois vraiment ? Je veux dire, je sais qu'il est aussi son garde du corps, mais...

Todd et Clara échangèrent un regard.

— Daniel Richter est beaucoup plus que cela, l'interrompit Todd. Il est l'homme de main de Grand-mère et a toujours réparé les erreurs de la famille...

Je me raidis, comprenant que c'était lui qui avait permis à Ned Delaney de faire autant de victimes avant que je n'y mette moi-même un terme...

— Comment le savez-vous ? demandai-je.

— Parce que j'ai moi aussi bénéficié de ses services à l'époque où j'étais en prépa, avoua Todd, si doucement que je dus tendre l'oreille pour l'entendre.

— Todd..., balbutia Grace doucement en le fixant avec des yeux qui exprimaient à la fois l'incrédulité et la pitié. Que s'est-il passé ?

— Un incident banal pour un Delaney, répondit Todd le visage crispé par le dégoût de lui-même. J'étais à une soirée. J'avais trop bu et ai pris le volant. La voiture a quitté la route et a foncé dans un poteau. Je m'en suis sorti avec quelques ecchymoses, mais la fille qui était avec moi...

Il s'interrompit et se racla la gorge.

— Elle a passé trois semaines à l'hôpital et a dû faire plusieurs mois de rééducation. Elle a fini par s'en remettre, mais je crois que cette période a été un enfer pour elle et ses parents.

— Et vous n'avez jamais été inculpé ? lui demandai-je.

Je connaissais déjà la réponse, mais je voulais l'entendre la dire.

— Non seulement je ne l'ai pas été, mais en plus l'affaire a été étouffée. Richter a corrompu les autorités, la famille de la fille... tout le monde. Elle venait d'un milieu modeste ; je

suppose que l'argent lui a permis de payer les soins dont elle avait besoin. Mais j'ai toujours été surpris par la rapidité avec laquelle tout s'est évaporé. Ce fut un véritable électrochoc pour moi.

— Todd n'a plus jamais commis d'erreur après cela, confirma Clara. Il n'y a pas d'homme plus posé et responsable que lui.

J'admire la loyauté de cette femme envers son mari, mais cela ne voulait pas dire que Todd avait nécessairement raison en pensant que c'était Daniel Richter qui était derrière la disparition de Will.

— Éviter la prison à un enfant gâté n'est pas tout à fait la même chose que d'enlever un homme, repris-je. Qu'est-ce qui vous fait penser que Richter est réellement derrière tout cela ?

— Patrick avait peur de lui, déclara Todd. Il s'est passé quelque chose l'année dernière. Je ne sais pas quoi au juste, mais j'ai entendu Richter traiter Patrick de « petite merde ». Je m'attendais à ce que Patrick lui vole dans les plumes, mais, au lieu de cela, il a eu l'air terrifié.

— Vous a-t-il dit pourquoi ? demandai-je.

— Non, il n'a rien dit. Mais je comprends maintenant qu'il devait avoir peur d'avoir été découvert après ce qu'il avait trouvé. D'ailleurs, il a été retrouvé mort quelques semaines plus tard.

Mentalement, je pris note de demander à mes hommes d'enquêter sur ce Daniel Richter.

— Si vous pensez à autre chose, dites-le-moi immédiatement, ajoutai-je.

Todd comprit parfaitement que ce n'était pas une question, mais il acquiesça néanmoins.

— Quand allez-vous annoncer votre décision de vous marier aux parents ? finit-il par demander, tentant de se ressaisir.

— Bientôt, répondis-je.

— Je ne sais pas quelle sera leur réaction, mais, pour ma part, j'espère que vous rendrez Grace heureuse, lança Todd. Si ce n'est pas le cas...

Sa menace était vaine. Il n'avait aucun moyen de me faire quoi que ce soit. Mais je le respectai néanmoins pour avoir essayé de défendre sa sœur ; je ressentis même pour lui une pointe d'affection.

— Je vous tiendrai au courant, leur dis-je en les raccompagnant à la porte.

J'avais hâte qu'ils partent. J'étais plus que jamais déterminé à soutenir Grace dans toute cette histoire, mais cela renforçait également mon sentiment de possession envers elle.

Lorsqu'ils furent partis, je me tournai vers elle. La douce lumière d'automne qui baignait la pièce mettait en valeur sa beauté. Je savais désormais que la fragilité qu'elle arborait parfois n'était pas réelle ; je savais qu'elle était en fait passionnée, forte, et courageuse et qu'elle n'hésitait pas à relever les défis.

Je trouvais cela particulièrement excitant.

— Tu aurais dû prendre un verre, lui dis-je en souriant.

CHAPITRE 74

Grace

*I*l me plaqua contre le mur presque brusquement. Je n'eus pas mal, mais je compris qu'Adam n'avait pas l'intention d'être doux.

La réunion avec Todd et Clara s'était bien déroulée, pensai-je, mais cela avait provoqué chez mon futur mari un sentiment qu'il n'avait pas avant leur arrivée. Ce n'était pas tout à fait de la colère... mais je le sentais excité, avec un profond désir de domination. Peut-être était-ce en réaction au danger auquel nous faisons face depuis notre retour à New York ?

Le connaissant, je savais qu'il m'aurait volontiers maintenue enfermée dans l'appartement. Mais, même s'il avait naturellement envie de me protéger, Adam était trop intelligent pour ne pas se rendre compte que cela était impossible face à tout ce qui nous attendait...

Pourtant, je sentais que cela ne lui plaisait pas. Je portais sa bague ; j'étais désormais à lui... Mais j'avais la nette impression que cela ne suffisait pas.

— Je veux que tu me promettes quelque chose, me dit-il.

Il était si proche de moi que je respirai sa chaleur et son parfum. Je ne pus m'empêcher d'imaginer ce qu'il y avait sous son élégant costume en cachemire gris taillé sur mesure, sa chemise en lin blanc impeccable, et sa cravate en soie anthracite. Je me souvenais de la sensation de sa peau sur mes doigts, mes mains plaquées sur son dos alors qu'il pénétrait en moi. J'imaginai m'accrocher à lui, enfoncez mes ongles dans ses épaules, griffer légèrement son dos, et me cambrer, incapable de résister... J'inspirai et tentai de me ressaisir, mais en vain. Notre passion était partout, en nous ; autour de nous.

Même si Adam faisait tout pour paraître civilisé, son corps dégageait une puissance implacable et une volonté cruelle. Il était davantage fait pour les champs de bataille que pour les salles de réunion. Quoi qu'il fasse, il aurait toujours l'âme d'un guerrier.

— Quoi ? demandai-je, la voix tremblante de désir. Je t'ai déjà tout promis ; tu sais que je suis prête à tout te donner...

— Lorsque je te dirai de faire quelque chose, je veux que tu le fasses sur-le-champ. Où que tu sois, quoique tu sois en train de faire... je veux que tu fasses exactement ce que je te dis, sans hésiter ni discuter. D'accord ?

Il était inquiet ; je le comprenais parfaitement. Néanmoins, son assurance me hérissait le poil.

— Si tu me demandes de sauter, j'ai quand même le droit de te demander de quelle hauteur ? demandai-je avec ironie.

— Non, gronda-t-il. Tu ne demandes rien. Tu obéis, et c'est tout.

Comme toujours, j'étais prise entre son besoin de tout contrôler et mon besoin farouche de conserver mon indépendance. Alors que j'hésitais, je sentis sa main glisser sous ma jupe jusque sous mon string. Il serra ma peau, la relâcha, puis, d'un seul coup, me donna une claque sur les

fesses... Je sursautais, davantage de surprise que de douleur. Je n'arrivai pas à croire qu'il venait de faire cela...

— C'est bon ? Es-tu prête à m'écouter maintenant ? me demanda-t-il avec détermination, malgré un léger sourire au coin de ses lèvres. Je veux que tu me promettes que tu as compris et que tu m'obéiras, reprit-il d'une voix plus grave.

Un frisson me parcourut. J'hésitai encore à lui promettre ce qu'il me demandait. Je ne pouvais m'empêcher de penser que, si nous avons un avenir ensemble, nous devons être égaux à tous égards. Mais, dans le même temps, je découvrais une partie de moi, qu'Adam avait révélée, qui me poussait à vouloir lui donner tout ce qu'il demandait, et plus encore.

Partagée entre résistance et soumission, j'optai pour une autre voie : la séduction.

Lentement, je défis le nœud de sa cravate, puis commençai à déboutonner sa chemise avec précaution.

— C'est vraiment ce que tu veux ? murmurai-je en levant les yeux vers lui.

— Tu sais parfaitement que je ne dis que ce dont je suis certain, répondit-il d'un ton autoritaire tout en levant légèrement le menton pour m'aider.

Comme je ne répondis pas tout de suite, il me pressa un peu plus fort contre le mur. D'une main, il serra mes fesses à l'endroit où il venait de me donner une claque, tandis que, de son autre main, il me caressa la gorge. La sensation de ses doigts, comme une plume légère sur ma peau, ne fit que souligner la puissance de sa force latente qu'il faisait tout pour maîtriser... pour le moment.

— Je vois que tu as une mauvaise mémoire, Grace. Tu veux vraiment que je te rappelle la cellule, la tour, la chaîne avec laquelle je t'ai attachée au lit... Tu devrais savoir jusqu'où je suis capable d'aller.

Je fus envahi par un mélange de crainte et d'excitation. Je n'avais rien oublié, mais, en apprenant à le connaître, j'avais compris qu'il n'irait jamais trop loin. Mais peut-être me trompais-je... ?

— Je n'ai pas peur de toi, lançai-je avec audace.

Je sentis au plus profond de moi que je pensais réellement ce que je venais de dire, et cela me donna une confiance en moi si forte qu'elle en était presque enivrante.

Il ferma les yeux un instant. Lorsqu'il les rouvrit, ils brillaient d'une lueur encore plus forte, mais quelque chose avait changé : je sentis que mes mots l'avaient profondément soulagé. Son regard exprimait de la gratitude, comme si je venais de le libérer d'un terrible fardeau.

— Tant mieux ; je ne veux pas que tu aies peur, et encore moins de moi, finit-il par dire doucement.

— Alors, n'essaie pas de me mettre dans une cage, répondis-je.

— L'idée est pourtant très tentante, soupira-t-il de manière taquine. Imagine... Une cage dorée, avec tout le confort nécessaire et dans laquelle je viendrais te rendre visite régulièrement...

— Juste pour ça ? demandai-je d'un ton provocateur, me collant contre lui.

Il était grand, musclé, et je sentais son sexe en érection contre moi. Je mourais d'envie de le sentir en moi, brûlant toutes les barrières entre nous. J'étais en train de succomber.

En se reculant légèrement, Adam m'entoura de ses bras, plaquant ses paumes contre le mur derrière moi. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il me mettait vraiment dans une cage...

— Non, pas seulement pour ça, dit-il.

— Pour quoi d'autre, alors ?

— Pour tout, répondit-il en soutenant mon regard. Tes sourires, tes larmes, ton cœur... Ton âme.

Mon envie de lui devint soudain insoutenable, faisant écho à son désir évident pour moi. Incapable de résister davantage, je me laissai glisser contre son corps. Lorsque je fus agenouillée, je levai les yeux vers lui.

— Et mon envie de toi, tu la veux aussi ?

— Je veux tout de toi, répondit-il en me caressant des cheveux.

J'aimais qu'il me voie comme une femme soumise, frémissant de désir pour lui, à ses pieds et prête à tout pour lui plaire.

— Et toi... ? Tu me donneras aussi tout ce que je veux dans cette cage dorée ?

— Bien sûr. Je ne demande que ça, répondit-il.

— Parfait. Dans ce cas...

ne faisait que décupler mon excitation. J'avais plus que jamais envie de lui et besoin de le sentir dans ma bouche.

Lorsqu'enfin le dernier bouton fut défait, je sortis sa queue magnifique. En la voyant, je pouvais déjà sentir son goût sur ma langue et les pointes de mes seins se durcirent. La prenant doucement dans mes mains, je la caressai légèrement, suivant le parcours de ses veines saillantes. Je glissai d'abord jusqu'à son aine, puis revins vers son gland doux comme du velours. Relevant les yeux vers lui, je lui souris puis fis glisser ma langue autour de sa pointe rosée de laquelle s'échappaient quelques gouttes de sperme, trahissant son excitation grandissante.

Alors qu'il essayait de ne pas succomber, je vis les muscles de sa gorge se contracter. Soutenant son regard, je me laissai aller aux ondes de plaisir qui me traversaient et enfonçai son sexe entièrement dans ma bouche, jusqu'à sentir ses testicules avec le bout de ma langue.

Lorsqu'Adam posa ses mains sur ma tête, je m'interrompis.

— Garde les mains sur le mur, lui dis-je avec un sourire malicieux. Tu risques d’avoir besoin de soutien...

Il arqua un sourcil, comme s’il me mettait au défi.

Mais je continuai de prendre mon temps – le faire languir m’amusait trop afin que je change de rythme. Son goût si masculin et enivrant, la sensation de velours chaud, la chaleur de son corps étaient désormais une drogue à laquelle j’étais devenu accro. Je ne pouvais plus m’en passer.

Finalement, ne prenant que quelques centimètres de son sexe dans ma bouche, je me mis à le sucer vigoureusement, les mouvements de ma tête faisant onduler tout mon corps. La queue d’Adam, déjà longue et dure, le devint encore plus, tellement que je ne pouvais presque plus la contenir.

Sentant qu’il était sur le point de venir, je ralentis et me remis à lui lécher la verge sur toute la longueur, doucement, en donnant de temps à autre quelques coups de langue sur ses testicules – j’adorais la sensation sur ma langue de la source de vie qu’il y avait à l’intérieur de lui. Le sentir ainsi, à la fois si puissant et si vulnérable faisait monter mon excitation à un point culminant.

Mon clitoris vibrait et je mouillais abondamment. Je réalisai à quel point j’aimais lui donner du plaisir en le prenant dans ma bouche : lui qui acceptait si rarement de lâcher prise y était forcé et le résultat était... spectaculaire !

Je pris à nouveau toute sa longueur en moi, jusqu’à ce que son gland atteigne le fond de ma gorge. Mes joues se creusèrent, ma langue tournoyant autour de lui. Son parfum – un mélange de chaleur, de propre, de sel, et d’un soupçon de musc – me faisait frémir. Autour de nous, l’air empli de phéromones était épais et moite.

Adam gémit. Sa queue devint encore plus grande, encore plus dure. Je ne pouvais presque plus respirer, mais cela m’était égal. La seule chose qui comptait pour moi était le plaisir que je lui donnais et l’ascendant sur lui que cela me

conférait. Tout à coup, alors qu'il était sur le point de succomber au plaisir, sa discipline de fer habituelle reprit le dessus et il posa ses mains sur ma tête afin de m'immobiliser.

— Grace, arrête-toi, sinon...

Mais je refusai de m'interrompre. Lorsqu'enfin je sentis couler en moi son liquide chaud et doux, je l'entendis crier mon nom, comme une prière.

Lentement, je dégageai ma tête et m'assis sur mes talons, attendant que sa vision soit suffisamment claire avant de me lécher les lèvres lentement et avec gourmandise.

Ses yeux bleu de glace brillaient d'une lueur ardente et suivaient les mouvements de ma langue. L'intensité de son regard me fit prendre conscience de l'état d'excitation dans lequel j'étais, mon cœur battant au rythme de mon clitoris palpitant.

— Est-ce que je suis suffisamment docile ? lui demandai-je avec un sourire de défiance.

CHAPITRE 75

Grace

— *N*on, dit Adam.

Il me regardait avec un léger sourire. Je sentais son sexe encore dur malgré l'orgasme qu'il venait d'avoir ; le contraste entre son élégance naturelle et la puissance brute et sensuelle de son corps me coupait le souffle.

Ses mains se posèrent sur mes épaules, rappel de sa puissance et de sa force, alors même que ses pouces glissaient doucement sur la peau sensible de ma gorge.

— Même si c'était délicieux, dit-il en posant ses mains sur mes épaules, nous savons tous les deux que tu es tout sauf docile – au contraire, tu n'as réussi qu'à me prouver à quel point tu pouvais facilement me distraire et me faire baisser la garde, conclut-il en passant doucement ses pouces sur ma gorge, comme un rappel de sa puissance et sa force.

Je savais qu'il avait raison ; mais je savais aussi qu'il avait apprécié autant que moi..

— Tu aurais pu dire non, lui rappelai-je

Son regard sauvage et indompté s'assombrit, comme traversé par une tempête. Se baissant vers moi, il enroula des doigts longs et fins autour de ma nuque, dans une caresse indéniablement possessive.

— Toi aussi, rétorqua-t-il avec désinvolture, faisant presque oublier que ses pensées étaient beaucoup plus obscures que ce qu'il laissait paraître.

— Je n'en suis pas sûre, répondis-je avec un frisson, presque avec le sentiment de ne plus être tout à fait moi-même.

— Tu aurais pu au moins essayer, répondit-il en s'approchant de plus en plus de moi.

Alors que je le regardais essayant de retrouver mes esprits, il me releva d'un geste à la fois autoritaire et réconfortant.

— Même si j'adore te voir à genoux, j'ai autre chose en tête, me dit-il en me tirant vers un couloir menant à la suite principale.

Nous traversâmes la chambre, Adam me guidant directement vers une salle de bain immense dont le luxe faisait davantage penser à un spa privé. En moi, je compris qu'il voulait réaffirmer sa domination pour s'assurer que, le moment venu, je lui obéirais. Je savais que cela était également pour lui une façon de gérer la peur qu'il ressentait depuis qu'il me connaissait : lui qui avait lutté toute sa vie pour résister à ses émotions n'était pas préparé à affronter les sentiments qui le submergeaient, et qu'il ne pouvait ni contrôler ni nier.

« Celui qui possède femme et enfants a donné des otages à la fortune ; car ce sont des obstacles aux grandes entreprises » disait le philosophe et scientifique anglais, Francis Bacon. Cette citation, que j'avais entendue pour la première fois lors de mes études à l'université, faisait écho à ce que je ressentais au plus profond de moi : même avant de

découvrir la vérité sur ma famille, je m'étais toujours dit, en effet, que ce qui nous empêchait d'avancer c'était moins les évènements du destin, fussent-ils difficiles, que les liens que nous avons avec certaines personnes.

Or, sans le vouloir, j'avais attiré Adam dans ce même cercle de vulnérabilité. Je le regrettais, mais, dans le même temps, sa façon de prendre soin de moi confirmait le besoin que j'avais de le rassurer et de l'apaiser. Et j'étais prête à tout pour cela...

Lorsqu'il m'immobilisa au milieu de la pièce pavée de pierres naturelles, je sortis de mes pensées et ne pus m'empêcher de regarder son sexe ; sa virilité fit naître en moi une vague de chaleur à laquelle je succombai instantanément.

— Déshabille-toi, m'ordonna-t-il doucement, souriant devant ma fascination évidente.

Sans attendre que je lui obéisse, il fit couler l'eau de la douche, avant de retirer sa veste et de la jeter négligemment sur un banc capitonné placé à proximité. Rapidement, il quitta le reste de ses vêtements, comme s'ils étaient devenus soudain insupportables. Cela ne me surprit pas : j'avais depuis longtemps compris qu'Adam, malgré les épreuves qu'il avait traversées, était un homme particulièrement bien dans sa peau.

J'étais captivée par ses larges épaules, ses bras ciselés, ses abdominaux à la fois secs et saillants, ses longues jambes musclées, et ses fesses qui étaient certainement les plus parfaites au monde... Ce qui me fascinait surtout, c'est que tout cela n'était pas le résultat de longues heures passées dans une salle de sport. Adam était trop occupé par sa vie, ses responsabilités, et les choix qu'il avait faits, pour consacrer trop de temps à l'entraînement. Cela était tout simplement naturel.

Son corps respirait la santé, malgré les quelques réminiscences de ses combats contre Sebastian. Le léger duvet de poils noirs qui courait le long de son torse me rappela la sensation que j'avais ressentie lorsque, pour la première fois, je m'étais allongée sur lui : comme une caresse douce et soyeuse dont le parfum naturel sentait divinement bon. Ce simple souvenir suffit à provoquer en moi un désir contre lequel j'étais incapable de lutter.

Tout mon corps semblait l'appeler. Comme s'il l'avait compris, Adam se retourna vers moi, me fixant avec le regard d'un prédateur prenant plaisir à jouer avec sa proie avant de la dévorer. Son sexe de plus en plus raide faisait grandir le vide en moi ; je compris alors que je ne me sentais désormais entière que lorsqu'il était en moi.

— Adam..., prononçai-je d'une voix affaiblie par l'intensité de mon désir pour lui.

— Laisse-moi t'aider, répondit-il d'une voix suave en me plaçant de dos devant lui.

Face à la douche, je fixai le jet d'eau dont les éclats faisaient briller les parois en marbre doré. Des traînées de vapeur s'échappaient et venaient danser devant nous avant de se dissiper complètement.

Doucement, il fit glisser la fermeture éclair de la robe en lin sans manches que j'avais mise pour notre voyage à Londres. Je sentis ses doigts descendre tout le long de ma colonne vertébrale jusqu'à ma chute de reins, puis plus bas, à la pointe de mes fesses. J'étais comme électriée, ma peau frissonnant sous son contact.

Alors que j'étais dans un état second, la robe tomba à mes pieds. J'enlevai mes chaussures, perdant d'un seul coup plusieurs centimètres de hauteur. Adam passa son bras autour de mes hanches et m'approcha de lui, pressant son sexe en érection contre ma raie.

— J'adore ta bouche, me dit-il d'une voix rauque qui me fit frémir d'excitation. J'aime sentir sa chaleur, son humidité...

Sa main glissa le long de mes hanches, puis plus bas. Le souffle coupé, je sentis ses doigts s'immiscer sous la dentelle rose de mon string. J'eus le sentiment de perdre l'équilibre alors que ses doigts fermes et virils caressèrent ma fente.

— Mais ce que je préfère..., souffla-t-il dans mon cou, c'est que tu aimes ce que je fais. Tu n'imagines pas à quel point cela est gratifiant et terriblement excitant...

Sa voix de velours eut raison de mes dernières forces et je ne pus retenir un léger gémissement, incapable de répondre quoi que ce soit.

— Quant à ta chatte, poursuivit-il comme une caresse dans mon oreille. Rien n'a jamais été aussi bon que de la sentir glisser sur moi. J'aime sentir ton corps vibrer sur le mien, comme une marée qui emporte tout de moi et me submerge. Le simple fait de penser que tu me désires si ardemment suffit à me rendre dur...

Il bougeait lentement contre moi, me rappelant sa puissance – une puissance que j'avais hâte de ressentir en moi.

— Je t'appartiens, avoua-t-il. Corps et âme. Pas seulement quand je suis en toi, mais tout le temps...

Le bout de ses doigts pénétra entre mes lèvres. D'un geste habile et sûr, il me caressa le clitoris déjà gonflé et humide d'excitation. Le parfum de mon désir imprégnait l'air chaud et humide de la pièce, alors que j'avais encore sur la langue le goût de son sperme.

— Mais il faut que tu comprennes une chose, reprit-il d'une voix plus basse, presque menaçante. C'est que tu m'appartiens également, de toutes les manières possibles, conclut-il avant de me mordre légèrement et de me lécher, presque aussitôt, la nuque.

J'étais consumée par un besoin de lui vif et animal. Plus rien d'autre ne comptait que lui. À ce moment précis, toute mon existence était réduite à Adam et à mon désir pour lui.

Soudain, je sentis ses doigts quitter mon clitoris et glisser entre mes fesses.

— Absolument de toutes les manières, murmura-t-il d'un ton implacable. Y compris celle-ci.

Je me figeai, saisie par un mélange de choc, de tentation, et de désir sombre qui irradiait en moi comme une lame et qui me transperça jusqu'au cœur. La sodomie ne m'avait jamais attirée, pas même en fantasme. Mais je savais aussi que j'avais récemment découvert les plaisirs de la fellation alors que je n'y avais jamais pensé avant lui. En fait, rien ne paraissait impossible avec Adam – il m'amenait à me dépasser...

— Rassure-toi, me dit-il comme sentant mon appréhension. J'irai doucement. Je te promets que tu vas aimer.

Je compris qu'il ne me demanderait pas la permission. Il n'y pensait même pas. Mais je devais admettre que le contrôle qu'il exerçait sur moi me libérait de toute inhibition. C'était comme s'il me donnait la permission de m'abandonner à des choses que je n'aurais jamais osé expérimenter sans cela. Si je ressentais une certaine gêne, je devais admettre que j'en avais aussi terriblement envie.

Néanmoins, je ne savais plus où j'en étais. En repensant au fait que, quelques minutes auparavant, je m'étais mise à genoux devant lui pour prendre sa queue dans ma bouche, je sentis que tout mon corps, y compris mon cerveau, était sur le point de court-circuiter.

J'eus la sensation que mon soutien-gorge en dentelle était trop serré. Mes seins étaient tellement gonflés et mes mamelons si durs que cela me faisait presque mal. J'étais

incapable de penser de manière cohérente, en proie à ce malaise – ce désir douloureux.

Lorsque ses mains se posèrent sur mes seins et que ses pouces caressèrent mes pointes endolories, je me cambrai, impuissante. Ma tête tomba en arrière et se posa sur son épaule. La chaleur de son corps m'envahit, me plongeant définitivement dans un brouillard d'inconscience.

— Laisse-toi aller, me dit-il d'un ton à la fois autoritaire et doux, en tout cas aussi doux qu'Adam pouvait l'être...

Je ne réussis qu'à gémir fébrilement, mais il n'avait pas besoin de mon assentiment. Comme pour tout, il savait exactement ce qu'il voulait et comment l'obtenir. Et comme pour tout, je finissais toujours par vouloir la même chose que lui, avec une férocité et une avidité qui annihilait toutes les barrières qu'il pouvait y avoir entre nous.

Alors que je me tenais debout contre lui, je sentais son corps pressé contre le mien, ses jambes musclées contre la douceur des miennes. J'étais fine et souple, et le contraste avec sa carrure et sa virilité était saisissant. Nous étions opposés, mais faits l'un pour l'autre ; nos corps se complétaient à la perfection.

Sentant sa queue dure contre mon cul, je retins mon souffle, luttant pour reprendre le contrôle de moi-même, sachant qu'il était déjà trop tard.

Lorsqu'il défit le fermoir de mon soutien-gorge et le fit glisser au sol, je gémis – la sensation de l'air contre mes mamelons durcis par le désir étant presque insupportable.

— Adam... s'il te plaît ! le suppliai-je alors qu'il caressait mes pointes, renforçant ainsi mon inconfort.

— Es-tu si impatiente ? me demanda-t-il d'un ton à la fois amusé et trahissant son désir. Tu es certaine de savoir ce que tu me demandes ?

— Oui ! Non... je ne sais pas. Je m'en fiche ! Mais s'il te plaît...

Il recula instantanément. Ne plus sentir son contact fut insupportable. Alors que je redressais la tête pour le supplier de revenir vers moi, je vis nos deux visages dans le miroir en face de moi. J'étais pâle, vulnérable, alors que lui... Son corps si puissant dressé derrière moi, fort, implacable, me protégeait et me rassurait.

— Enlève ton string ! me demanda-t-il en plongeant son regard dans le mien dans le miroir.

Docile, je me penchai légèrement en avant pour m'exécuter, mes fesses frôlant sa queue en érection. Lorsque je fus entièrement nue, Adam entra dans la douche et tendit la main dans ma direction, m'invitant à le rejoindre.

Alors, j'enroulai mes doigts autour des siens, je sentis mes jambes trembler légèrement. Me laissant aller à la douceur chaude de l'eau coulant sur moi, je fermai les yeux. Lorsque je les rouvris, Adam me fixait, avec un regard si cru et sauvage que j'en eus le souffle coupé.

— Tu sais que je suis tombé amoureux de toi, me dit-il soudainement.

Une multitude d'émotions m'envahirent : surprise, joie, exaltation. Mais surtout, je lui étais profondément reconnaissante d'être entré dans ma vie. Nous avons déjà vécu tant de choses, appris tant de choses l'un de l'autre.

Pourtant, je ne pus réfréner un léger sentiment d'amertume en repensant à la raison pour laquelle nous étions revenus à New York. Peu importe ce qu'il m'en coûterait, je devais me battre et me libérer définitivement de ma famille. Je le devais pour moi, pour Adam. Pour nous.

Enroulant son bras autour de ma taille, Adam me tira fermement contre lui.

— Si quelque chose devait t'arriver, commença-t-il comme s'il avait lu dans mes pensées avant de s'interrompre avec un petit rire ironique. Ou plutôt, si quelque chose

d'autre devait t'arriver, je me sentirais à jamais responsable...

Rapidement, je posai un doigt sur ses lèvres. Si je comprenais ses regrets, ils m'étaient insupportables. Pour moi, le passé était désormais derrière nous et seul l'avenir importait, celui que nous essayions de construire ensemble.

— Chut..., l'exhortai-je doucement. Nous sommes ici, ensemble. C'est tout ce qui compte.

Il gémit dans ce qui me sembla être un sanglot étouffé et, avant que je ne puisse ajouter quoi que ce soit, il m'embrassa d'une manière si fougueuse et dévorante que je ne pus que me laisser faire. De toute façon, je n'avais aucune envie de résister : tout mon être avait besoin de lui autant qu'il avait besoin de moi. Passant mes bras autour de son cou, je fis glisser mes doigts dans ses cheveux et le rapprochai encore davantage de moi.

L'eau tombait sur nous dans un flot incessant. Nous étions comme dans une bulle. Me plaquant contre la paroi de la douche, Adam glissa ses mains sous mes fesses.

— Fais-moi confiance, dit-il.

Il n'avait pas besoin de me le dire. Je m'abandonnai aveuglément et complètement à lui.

Lorsque je le vis saisir sur la tablette de la douche, un tube de lubrifiant, ma confiance en lui se renforça encore. J'étais rassurée par sa manière de tout anticiper. Un frisson de plaisir me parcourut, éclipsant toute surprise ou appréhension que je pouvais avoir. Quelque part, au fond de moi, j'avais besoin de savoir si, ou comment, notre relation avait changé maintenant que j'allais devenir sa femme.

Bien sûr, je savais que le changement pouvait être que positif. De toute façon, rien n'était jamais figé et il fallait inévitablement accepter d'évoluer. Mais j'avais peur que, en cédant aux sirènes de la possession et des conventions, nous perdions l'essence même de ce que nous étions ensemble –

notre vie à deux, loin du monde. J'espérais plus que tout que nous réussirions à résister au monde extérieur et que nous préserverions cet espace privilégié que nous avions créé, dans lequel nous pouvions laisser libre cours à nos désirs.

Soudain, je sentis le froid du lubrifiant et me raidis légèrement.

— Détends-toi, murmura Adam.

Le timbre rugueux de sa voix était comme une caresse sur ma peau. Instinctivement, j'obéis. D'abord étrange et embarrassante, la sensation de son doigt en moi devint rapidement agréable. Je me laissai aller au plaisir sombre qui montait en moi alors qu'Adam ajouta un peu plus de lubrifiant et un deuxième doigt. À ma grande surprise, je ne ressentais aucune douleur – uniquement du plaisir et une excitation intense.

Lorsque le bout de sa queue prit doucement la place de ses doigts, je pris une longue inspiration. J'avais choisi de m'abandonner totalement. Aucune limite, aucune barrière entre nous : c'était l'essence même de notre relation – quelque chose qu'aucun de nous deux ne pourrait retrouver avec quelqu'un d'autre. Plus que jamais, je voulais qu'Adam sache que j'en étais consciente.

Et, au-delà de cela, je devais admettre que le fait de m'abandonner à lui si entièrement renforçait la confiance que j'avais en nous. C'était une manière de lui dire, avec mon corps, à quel point je l'acceptais dans ma vie – en moi.

Passant son bras autour de ma taille, Adam me fit légèrement pencher en avant. Glissant sa cuisse entre mes jambes, il m'obligea également à m'ouvrir davantage. Je fermai les yeux en sentant sa verge glisser lentement à l'intérieur de moi, sur toute sa longueur, et en sentant sa tête basculer dans le creux de mon cou.

— Tu es douce... tellement douce, susurra-t-il en frissonnant.

Prenant mes seins dans ses mains, il se mit à caresser doucement mes mamelons, ce qui provoqua en moi un vague de plaisir intense.

— Touche-toi, ordonna-t-il. Caresse ton clito...

Malgré la gêne, je m'exécutai. Mon clitoris était tellement gonflé, si gorgé de désir, que je me sentais sur le point de céder à un orgasme qui était là, tout près... Je luttais pour le retarder. Je voulais qu'Adam jouisse avec moi et je bougeai délicatement pour essayer de l'attirer dans cette vague qui menaçait de me submerger.

— Doucement, murmura-t-il. Tu es tellement passionnée, chérie, tellement généreuse. Je sens que tu me donnes tout ; que tu ne retiens rien... Je n'ai jamais connu une telle intimité. Je ne pensais même pas que cela était possible, avec personne.

Sa voix basse et rauque trahissait ses émotions. Alors que je sentais son souffle caresser ma peau, je sentis mes jambes se dérober. J'eus peur de ne pas réussir à rester debout. Mais je compris que je ne risquais rien : Adam était ma force désormais. Alors qu'il bougeait lentement et prudemment en moi, je ne pouvais rien faire d'autre que d'accepter le plaisir qu'il m'offrait et qui ne cessait de grandir. Nos corps n'étaient plus qu'un. Nous baignions dans une osmose parfaite.

— Tu dois me promettre, Grace, de faire tout ce que je te dis lorsque ce sera le moment. Tu devras m'obéir, sans aucune hésitation, murmura-t-il avant de me faire tourner la tête vers lui et de m'embrasser sauvagement.

Les traits de son visage étaient tendus. Je sentais son cœur battre à toute allure et résonner en moi. Des gouttes de sueur se formaient sur son front, en proie au désir sauvage de son corps. Sentant ses yeux bleu de glace posés sur moi, je sentis que je ne résisterais plus très longtemps...

Jamais je ne l'avais senti si authentique. Enfin, il me laissait le voir tel qu'il était vraiment : vulnérable. Je compris qu'il était prêt à réfréner ses pires instincts pour me donner ce dont j'avais besoin. En retour, il me demandait simplement que j'accepte de lui faire confiance. Or, je savais désormais, sans l'ombre d'un doute, qu'Adam reculerait devant rien pour me protéger. Il était prêt à tout pour cela, mu par la passion que nous ressentions l'un pour l'autre.

— Je te le promets, lui dis-je. Je ferai tout ce que tu me demandes, chaque fois que tu me le demanderas.

Je le pensais vraiment... Mais quelque chose en moi me retenait néanmoins. Compte tenu des enjeux, j'étais en effet prête à lui obéir sans retenue, sauf dans le cas où cela risquerait de le mettre en danger. C'était là une ligne que j'étais incapable de franchir. C'est moi qui l'avais attiré dans cette histoire ; si l'un d'entre nous devait payer de sa vie pour cela, ce serait moi.

Mais je décidai de ne rien lui dire de mes réserves, en tout cas pas en cet instant.

Soudain, je sentis qu'un long frisson lui parcourut le corps, comme un éclair annonçant le début de l'orage. Immédiatement, Adam se mit à bouger rapidement, incapable de contrôler son désir. L'air humide nous enveloppait et faisait briller nos corps nus d'une brume ardente.

Alors que nous cédâmes tous les deux, en même temps, à un plaisir ravageur, le poids de la situation dans laquelle nous nous apprêtions à nous lancer sembla disparaître.

Mais la réalité était pourtant toujours la même : sombre et dangereuse.

CHAPITRE 76

Grace

— C'est bien, dit Jacob.

Malgré son ton parfaitement professionnel, je sentais qu'il ressentait toujours une certaine surprise lorsque je réussissais à faire quelque chose qu'il me demandait. Je ne l'en blâmais pas ; cela m'étonnait moi-même...

Depuis l'autre bout de la ligne de tir, j'étudiai la cible criblée de trous. Tous étaient situés au niveau de la cavité thoracique. En effet, Jacob m'avait expliqué que cette zone était la plus vulnérable du corps puisqu'elle renfermait le cœur, les poumons et les principaux vaisseaux sanguins. Une balle dans la tête, en particulier entre les deux cavités orbitaires, était plus certaine, mais cela était aussi plus difficile à réaliser. Il m'avait donc conseillé de cibler la poitrine en priorité, et je m'aperçus qu'il avait eu raison. Si la cible avait été un homme, il ne faisait aucun doute que je l'aurais tué. Plusieurs fois.

— La chance du débutant, lançais-je.

Étrangement, alors que je m'étais attendue à me sentir mal à l'aise, ou ébranlée, par une telle activité, je ressentais une réelle satisfaction. Je découvrais le plaisir de la précision et de la réussite. Plus vite j'atteindrais la perfection, mieux cela serait.

— Il y a toujours une petite part de chance, en effet, déclara Jacob. Mais c'est surtout que tu as une excellente coordination œil-main et sais parfaitement te concentrer.

En toute honnêteté, j'étais aussi très motivée. Si Adam était prêt à tout pour me protéger, je voulais être en mesure de le protéger à mon tour en cas de besoin. Je m'étais jurée de ne plus jamais être impuissante comme je l'avais été entre les mains de Sebastian.

— Es-tu à l'aise avec l'arme ? me demanda mon instructeur.

Saisissant le Glock 9 mm Luger dans une main, je le pointai vers le bas avec mon doigt le long de la gâchette, mais pas directement dessus, comme il me l'avait montré.

— Je crois. Il n'est ni trop gros ni trop lourd. Et il devrait tenir dans la plupart de mes sacs à main, ajoutai-je, en espérant ne pas sembler trop futile.

— Parfait. J'étais sûr que ce modèle te conviendrait. Il est très important que tu l'aies bien en main, poursuivit-il d'un ton sérieux. Il ne s'agit pas d'une arme pour le tir de loisir ; c'est une arme de défense. Elle n'a qu'un seul but...

Ma gorge se serra alors que Jacob laissa la fin de sa phrase en suspens.

— Tuer, complétais-je avec un certain malaise.

— Exactement, acquiesça-t-il. C'est la raison pour laquelle, avant de dégainer, tu dois être certaine de vouloir potentiellement tuer. Ce n'est pas de la fiction ; tu dois toujours conserver à l'esprit qu'en touchant ton adversaire, tu risques de le tuer.

— Je comprends.

— Bien. N'oublie pas non plus que c'est une chose de tirer sur une cible en papier ; c'en est une autre de tirer sur un homme – ou une femme. Le moment venu, tu risques de perdre un peu tes moyens. Dans ce cas, souviens-toi que ton ennemi ne te fera aucun cadeau.

Ennemi. Il n'avait pas cherché à édulcorer la situation en parlant de « la personne en face de moi », ni même de « l'assaillant ». Il avait utilisé le mot *ennemi* délibérément, pour que je prenne conscience de la situation, sans l'atténuer. Le monde de Jacob n'était pas nuancé : c'était noir ou blanc. Je commençais à comprendre que je devais moi aussi voir les choses ainsi si je voulais m'en sortir indemne.

— Un vrai coup de feu n'a rien à voir avec ce que tu viens d'entendre, ajouta-t-il en désignant le casque antibruit que j'avais enlevé après avoir fini de tirer. Ce sera beaucoup plus violent. D'ailleurs, si plusieurs coups de feu sont tirés de manière très rapprochée, cela risque de résonner très fort dans tes oreilles et de faire vibrer tout ton corps. Si tu n'y es pas suffisamment préparée, tu risques de perdre l'équilibre.

Il s'interrompit quelques secondes et me fixa avec un regard encore plus grave.

— Il faut que tu comprennes qu'il y aura du sang, peut-être même beaucoup. Des cris aussi. Ce n'est pas un hasard si l'on dit souvent que les échanges de tirs « glacent le sang ». C'est quelque chose qui t'affectera physiquement de manière violente. Tu devras être extrêmement concentrée, jusqu'à ce que tu sois certaine que la menace a été éliminée.

Je regardai de nouveau la cible et repensai à Sebastian.

— Je m'en souviendrai, répondis-je en hochant la tête.

— OK. Alors, recharge et recommence.

Une heure plus tard, après avoir déchiqueté une demi-douzaine de cibles, nous quittâmes le champ de tir. Le pistolet et le permis de port d'arme étaient rangés

soigneusement dans mon sac, mais je savais qu'il restait encore beaucoup à faire. De retour dans la salle d'entraînement qu'Adam avait fait installer dans l'appartement de l'hôtel, Jacob me montra une série de mouvements de combat rapproché.

Après m'avoir expliqué que tout pouvait servir d'arme, il me fit quelques démonstrations avec des objets aussi banals qu'un stylo à bille, un cordon électrique, ou encore un jeu de clés. Ses explications détaillées sur ce que l'on ressent en perçant des yeux avec ses doigts, ou sur la manière d'envoyer le cartilage nasal jusque dans le cerveau, auraient dû me faire horreur, mais elles ne firent, au contraire, que renforcer ma confiance en moi.

— Ce n'est pas mal, me dit-il d'un ton étonnamment humain et admiratif alors que nous rangions les affaires pour aller déjeuner. N'oublie pas que tu n'auras que dix secondes, pas plus, avant qu'un adversaire ne réalise que tu es plus forte que lui. Ces dix secondes sont précieuses ; ne les gaspille pas.

— Je ne laisserai personne prendre le dessus sur moi, rétorquai-je, d'un ton assuré, poussée par l'adrénaline et le sentiment, nouveau, mais très agréable, que j'étais désormais infailible.

Pour toute réponse, Jacob arqua un sourcil d'un air amusé en regardant par-dessus mon épaule.

— Je n'irais pas jusque-là... Malheureusement, tu es encore une proie facile, dit Adam d'une voix grave et taquine.

Me retournant vers lui, je le vis appuyé contre le mur, les bras croisés sur sa large poitrine. Il me regardait avec satisfaction.

— Comment ça s'est passé ? demanda-t-il en s'adressant à Jacob.

— Très bien. Comme tu le soupçonais, Grace est une guerrière née.

— Je suis heureux de l'entendre, répondit-il en plongeant ses yeux dans les miens.

Alors que je soutenais son regard, la pièce sembla se rétrécir et le monde disparaître. J'entendis vaguement Jacob s'éclipser discrètement, mais toute mon attention était portée sur Adam. Lorsque nous fûmes seuls, Adam se redressa et s'avança vers moi avec l'allure souple et confiante de ceux qui marchent vers ce qui leur appartient. Quand il fut suffisamment proche de moi, il prit mes deux mains dans les siennes et les porta à ses lèvres.

— On dirait que tu t'amuses bien..., me dit-il en souriant.

— En effet, et c'est un peu effrayant, lui répondis-je. Je crois que c'est exactement ce dont j'avais besoin, conclus-je, exaltée par le sentiment d'être pleinement moi-même.

Comme toujours, Adam avait deviné avant moi que je prendrais du plaisir à apprendre à me battre. Il avait compris quelle était ma véritable nature. Je me demandai s'il savait à quel point je lui étais reconnaissante de cela.

— Bien, répondit-il. Je viens d'avoir ton père au téléphone, m'annonça-t-il en changeant de sujet.

Je me raidis légèrement ; nous n'avions pas décidé du moment opportun pour appeler mes parents...

— C'est toi qui l'as appelé ? lui demandai-je.

Il hésita un instant avant de répondre, semblant mal à l'aise.

— Après que tu es partie avec Jacob, j'ai réalisé que, malgré le fait que nous nous soyons mis d'accord sur la manière d'agir, j'étais tenté de changer de cap. J'ai donc décidé d'appeler tes parents sans plus tarder pour ne pas me laisser le temps modifier encore une fois les plans. J'espère que tu ne m'en veux pas ? demanda-t-il en caressant doucement ma joue.

Je n'eus pas à demander ce qu'il voulait dire par « changer de cap ». Je compris parfaitement qu'il avait

envisagé encore une fois de m'enfermer dans un endroit sûr pendant que lui aurait géré seul l'affaire. Mais il ne l'avait pas fait ; il avait délibérément renoncé à *changer de cap* et avait finalement décidé de me faire confiance. Je savais ce que cela voulait dire pour un homme aussi habitué à tout contrôler et j'éprouvai pour lui une immense reconnaissance.

— Pas du tout, m'empressai-je de le rassurer. J'imagine qu'il a dû être surpris de t'entendre ?

Je ne pensais pas que Todd ou Clara aient dit à mes parents qu'Adam et moi étions ensemble, mais Will l'avait peut-être fait...

Apparemment, cela n'était pas le cas.

— Il aurait difficilement pu l'être davantage, déclara Adam. Il n'a même pas essayé de dissimuler sa joie quand je lui ai dit que nous aimerions passer les voir.

Cela ne m'étonna pas. La possibilité de nouer des liens personnels avec l'une des familles les plus anciennes, les plus riches et les plus puissantes du monde devait éclipser toute autre considération dans l'esprit de mon père.

— J'imagine parfaitement, répondis-je sèchement. Quand les voyons-nous ?

— En fin d'après-midi. Mais je leur ai dit que nous ne prendrions que l'apéritif et que nous ne resterions pas pour le dîner. J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas être trop longtemps avec eux...

J'imaginai déjà ma mère s'agiter dans tous les sens et faire en sorte que tout soit parfait pour l'arrivée d'Adam. Quant à moi, je savais que ma présence ne serait qu'accessoire pour mes parents. Je n'étais pour eux qu'un moyen d'accéder à encore plus de richesse et de pouvoir.

Cette pensée me dégoûta davantage que ne m'avait dégoûtée l'idée de devoir tirer un jour sur quelqu'un...

— C'est parfait. Ainsi, j'ai le temps de prendre un bain relaxant avant d'y aller, répondis-je avec le plus de

décontraction possible.

— *Nous* avons le temps, corrigea Adam avec un regard qui ne laissait aucun doute sur ses intentions.

CHAPITRE 77

Grace

En sortant de la Cadillac devant l'appartement de mes parents, je sentis sur ma peau le parfum délicat de l'huile de rose qu'Adam avait mise dans l'eau du bain que nous avions pris avant de partir et grâce auquel je me sentais plus calme et sereine. Je réussis même à sourire quand Adam passa son bras autour du mien.

Nous montâmes dans l'ascenseur en silence. Ni lui ni moi n'avions besoin de parler ; être ensemble était suffisant.

Lorsque nous entrâmes dans l'appartement, mes parents nous attendaient dans le grand salon offrant une vue imprenable sur Central Park. La pièce était ridiculement immense pour une réunion entre quatre personnes, mais je savais que c'était celle qu'ils utilisaient pour impressionner un invité...

Comme à son habitude, ma mère était très élégante. Grande et mince, avec des traits encore jeunes qui ne trahissaient pas son âge, elle était indéniablement belle. Se tenant à côté d'elle, mon père avait l'air d'un homme

d'affaires qui avait brillamment réussi. Avec ses cheveux poivre et sel et ses épaules larges, il inspirait naturellement le respect. Enfant, je le voyais comme quelqu'un de supérieur et recherchais systématiquement son approbation. Désormais, ayant découvert tout ce dont il était capable, je n'éprouvais pour lui que de la répulsion...

— Ma chérie ! s'exclama ma mère en s'approchant de moi dans un bruissement de soie. Tu es magnifique !

Alors qu'elle m'embrassait avec son plus grand sourire, je me forçai à ne pas reculer. Je ne voulais surtout pas éveiller le moindre soupçon ; tout ce que j'allais dire ou faire devait donner l'impression que j'étais une fille parfaite, heureuse de retrouver ses parents et de leur présenter mon nouveau fiancé.

— J'étais juste un peu fâchée que tu sois partie comme tu l'as fait, sans donner de nouvelles, reprit-elle. Mais je vois que tu avais de bonnes raisons et tu es toute pardonnée, ajouta-t-elle en lançant un regard timide à l'homme à côté de moi. Adam... quel plaisir de vous revoir !

Son numéro me laissa sans voix. Incapable de répondre quoi que ce soit, je me tournai vers Adam, l'implorant du regard pour qu'il réponde à ma place.

— Merci de votre compréhension, dit-il doucement. Je suis l'unique responsable de l'absence de Grace, mais nous avons des nouvelles qui, je l'espère, vous persuaderont de me pardonner.

Ma mère pressa ses lèvres l'une contre l'autre pour tenter, vainement, de dissimuler sa joie. Mon père, quant à lui, ne se donna pas tant de mal.

— Vraiment ? Et quelles sont ces nouvelles ? demanda-t-il avec assurance.

De toute évidence, il s'attendait à la réponse. Je devinai que, dans son esprit, il savourait déjà les perspectives avantageuses qui allaient s'ouvrir à lui.

— J'ai demandé à Grace de devenir ma femme, annonça Adam dans une démonstration discrète, mais impeccable de ce que voulait dire être véritablement élégant. Et, à mon grand soulagement, elle a accepté.

— « À votre grand soulagement » ? répéta ma mère en éclatant de rire. Voyons, Adam, ne soyez pas si modeste. Tout le monde sait que vous êtes le meilleur parti – en tout cas, l'un des meilleurs. N'est-ce pas, chéri ? conclut-elle en s'adressant à mon père.

— Évidemment ! Nous sommes ravis de vous accueillir dans la famille, renchérit-il. Je pense que cela mérite une coupe de champagne !

De toute évidence, Steven, leur majordome, avait des instructions à l'avance et devait guetter le signal. Il apparut aussitôt avec un plateau en argent sur lequel étaient disposées quatre flûtes en cristal et une bouteille de Dom Pérignon glacée.

Le bouchon en liège venait de sauter lorsque ma mère aperçut la bague de fiançailles qu'Adam m'avait offerte. Les yeux écarquillés, elle ne réussit qu'à prononcer des onomatopées.

— Nous nous sommes arrêtés chez Graff, à Knightsbridge, avant de venir ici, déclara Adam qui avait compris ce qui avait mis ma mère dans cet état. New York a de nombreuses qualités, mais j'ai toujours préféré Londres pour les diamants.

— Bien sûr, vous avez entièrement raison, confirma ma mère. Je n'en avais jamais vu d'aussi...

J'attendis, espérant qu'elle serait, pour une fois, sincère et dirait « énorme », mais elle se rattrapa.

— ... d'aussi beau. Grace a vraiment beaucoup de chance, conclut-elle.

— Je devais bien cela à celle qui a accepté de devenir ma femme, répondit Adam avec un sourire, en s'approchant de

moi.

Sentir Adam à mes côtés, si proche de moi, me rassura et je me détendis légèrement. Néanmoins, lorsque mon père proposa un toast, je me sentis crispée à nouveau.

— Aux Falzon et aux Delaney ! lança-t-il. Un mariage entre le vieux et le nouveau monde... Je trouve cela très symbolique : ensemble, nous pouvons désormais tout conquérir !

Malgré la qualité du champagne, le dégoût que je ressentais lui donnait un goût amer. Je n'en bus qu'une gorgée puis posai ma coupe. Adam fit de même.

— Grace et moi avons parlé du mariage. Nous avons déjà prévu la date et l'endroit, annonça-t-il à mes parents.

Évidemment, cela n'était pas vrai ; nous n'avions pas eu le temps d'aborder le sujet. Mais cela importait peu.

— Vous pensez vous marier ici j'espère ? rétorqua aussitôt ma mère. Nous sommes membres d'une magnifique église sur la cinquième avenue qui sera très bien pour la cérémonie. Quant à la réception, le Plaza ? Ou peut-être...

— Le Plaza sera parfait, intervint Adam. Après tout, c'est là que Grace et moi nous sommes rencontrés. Quant à la date... poursuivit-il en embrassant doucement ma main, nous voudrions nous marier dans un mois.

— Un mois ? s'alarma ma mère, décomposée. C'est hors de question. Nous ne serons jamais prêts à temps. C'est..., commença-t-elle avant de s'interrompre et de poser son regard sur mon ventre avec un air suspicieux. Chérie, es-tu... ?

— Non ! Absolument pas. Simplement, Adam et moi ne voyons aucun intérêt à attendre davantage. Nous sommes impatients d'être mariés, voilà tout !

— Votre impatience est très touchante, répondit-elle avec un geste dédaigneux de la main. Mais vous devez penser à vos amis, vos familles, vos associés... Aux centaines de

personnes qui voudront, et qui espèrent, partager ce jour avec vous. Il faut du temps pour coordonner tout cela... Un an serait parfait évidemment, poursuivit-elle d'un ton catégorique, comme se parlant à elle-même. On peut même envisager six mois... Mais un mois ? Je ne vois même pas comment cela serait possible !

— Dans ce cas, nous nous marierons à Malte. Mon personnel sur place sera ravi de tout organiser, et je sais que tout sera fait à la fois rapidement et efficacement, rétorqua Adam avec un sourire bienveillant, néanmoins empreint d'une certaine supériorité.

— Non ! s'empressa de répondre mon père en regardant ma mère. Il faut absolument que Grace se marie à New York. Nos collaborateurs, les médias... tout le monde est ici !

Je savais que ce qu'il voulait dire. Au fond, ma mère pouvait bien passer sur quelques difficultés d'organisation pour avoir la chance de montrer au monde le magnifique mariage de leur fille et la puissance que cela conférait à la famille. Ma mère sembla comprendre l'argument sous-entendu et capitula.

— Je vais devoir renoncer à beaucoup de choses, mais si nous travaillons jour et nuit et que les étoiles sont avec nous...

— Voilà ! lança mon père d'un air satisfait en se tournant vers Adam. Je vous propose que nous laissons ces dames discuter des détails ; je voudrais votre avis sur un scotch de cinquante ans d'âge.

— Avec plaisir ! lui répondit Adam. J'ai un petit faible pour Macallan 1926. Vous le connaissez ?

Je regardai mon père et mon futur mari, amusée d'assister à un tel match de domination chargé de testostérone.

— De réputation seulement. Je crois qu'il n'y a eu que quelques dizaines de bouteilles à la vente, précisa mon père.

— Dans ce cas, permettez-moi de vous en faire envoyer une, proposa Adam.

Jeu, set, et match ! Mon père fut perdu par son arrogance gourmande... Mais je sentais qu'il goûtait déjà au plaisir d'avoir un gendre si riche et si puissant, même si le fait d'avoir affaire à plus fort que lui semblait l'effrayer légèrement.

— C'est très généreux de votre part, répondit-il avec un rire forcé. Allons dans mon bureau afin de discuter un peu, ajouta-t-il.

Lui et Adam quittèrent la pièce dans une bonhomie décontractée toute masculine que je trouvais un brin ridicule. Lorsqu'ils furent hors du salon, ma mère ne perdit pas un instant.

— Il n'y a pas de temps à perdre, me lança-t-elle en tapotant la place à côté d'elle sur le canapé pour m'inviter à l'y rejoindre. Nous devons passer aux choses sérieuses.

— Pour les choses sérieuses, j'ai l'impression que cela se passe dans le bureau de papa...

Ma mère poussa l'un de ces longs soupirs dont elle avait le secret, mêlant à la fois chagrin et souffrance, afin de montrer, de manière très théâtrale, toute la patience dont elle était capable.

— Oui, ton père a l'intention de soulever la question du contrat de mariage. Mais c'est tout à fait normal : il faut bien protéger tes intérêts.

— Tu veux dire les intérêts de la famille...

Se sentant découverte, ma mère choisit de me répondre avec une arme qu'elle utilisait si rarement que j'avais même oublié qu'elle en était capable : l'honnêteté.

— Je ne comprends pas que tu ne te rendes pas compte que tes intérêts et ceux de la famille sont une seule et même chose. Je pensais que tu l'avais compris...

Je l'avais parfaitement compris, en effet. Tout comme je comprenais le danger que nous courions Adam et moi. Je décidai de rediriger la conversation sur un terrain plus sûr.

— Ne nous disputons pas, maman. Un mois, c'est très peu de temps, mais décevoir Adam ne me semble pas être la meilleure façon de commencer notre mariage.

— Tu as tout à fait raison, me répondit-elle en fronçant les sourcils – ce qui dut lui demander un véritable effort physique compte tenu de son goût prononcé pour le Botox. Les circonstances sont suffisamment difficiles comme ça, poursuivit-elle en faisant allusion à mon enlèvement. Tu ne lui as rien dit, n'est-ce pas ? Je sais que je t'ai déjà posé cette question, mais j'espère que tu n'as pas été assez stupide pour lui révéler...

Elle s'interrompt, mais je savais qu'elle pensait toujours ce qu'elle m'avait déjà dit : que je n'étais plus aussi pure que j'en avais l'air. Ces mots sadiques qu'elle m'avait dits au téléphone quelques jours après que j'étais rentrée de Malte me faisaient encore mal. Mais la douleur aurait été bien pire si ces mots avaient été prononcés de la part d'une mère véritablement aimante et attentive, car, alors, elle se serait mêlée à de la déception. Au lieu de cela, j'avais compris depuis bien longtemps que ma mère n'était capable ni d'amour ni d'attention.

Heureusement, je ne tenais pas d'elle. J'étais certaine d'une chose à propos de moi, c'est que j'étais capable d'aimer véritablement : j'aimais Adam, et étais attentive envers lui. Cet amour me donnait pleinement confiance en lui et, de mon côté, j'étais prête à tout pour le protéger.

— Ne t'inquiète pas, répondis-je.

— Très bien, acquiesça-t-elle sans pourtant se départir du doute dans ses yeux. Car si jamais ces horribles vidéos de toi...

Elle s'interrompt, parcourue par un frisson d'effroi.

— Elles existent toujours, Grace, reprit-elle. Il serait naïf de croire le contraire. Celui qui t'a enlevée aura certainement fait des copies et n'hésitera pas à les utiliser pour te faire chanter lorsque tu seras mariée...

— Adam ne laissera personne me faire du mal ! la coupai-je. Tous ceux qui essaieront le regretteront amèrement.

Sans lui laisser le temps de répondre, je changeai de sujet.

— Je n'ai aucune expérience en matière d'organisation d'un tel évènement. Je pense que la meilleure chose que je puisse faire pour t'aider est de te laisser t'en occuper seule.

— Tu n'es pas sérieuse, chérie ! Il s'agit de ton mariage, répondit ma mère en me regardant avec surprise.

J'étais pourtant très sérieuse et il était important qu'elle en soit convaincue. Il le fallait si je voulais qu'elle m'aide à obtenir ce que je voulais vraiment.

— C'est aussi celui d'Adam, et je veux que tout soit parfait. Je serai là chaque fois que tu auras besoin de mon aide, mais je pense que je serais plus efficace en travaillant pour la fondation familiale, tu ne crois pas ?

— Mais tu n'as jamais voulu travailler pour cette fondation, me répondit-elle avec un étonnement si grand qu'elle semblait presque choquée.

— C'est vrai, mais les choses ont changé. Adam pense que la richesse et le pouvoir impliquent d'en assumer la responsabilité. Je dois donc me préparer à mon futur rôle de Madame Falzon.

Ma mère finit par se ranger à mon avis. Peut-être avait-elle encore des doutes sur mes motivations, mais mon explication sembla suffisamment la convaincre. Surtout, je savais qu'elle devait être ravie d'avoir le champ libre pour l'organisation du mariage de sa fille avec Adam Falzon.

— Je parlerai à ton père. Tu as sûrement raison : organiser ce mariage va être un véritable cauchemar, étant

donné les contraintes de temps ; il vaut peut-être mieux que tu t'épargnes une telle pression.

Je ressentis un profond soulagement. Malheureusement, cela ne fut que de courte durée.

Soudain, on sonna à la porte. Quelques instants plus tard, Steven apparut à l'entrée du salon. Aussitôt mon estomac se noua : à côté de lui se tenait Grand-mère, couverte de fourrures et appuyée sur sa canne en argent. Derrière elle, un homme au regard sombre et métallique : Daniel Richter.

CHAPITRE 78

Adam

Lorsque le majordome annonça l'arrivée de sa mère et de Daniel Richter, le père de Grace bondit sur ses pieds et sembla agité. Jusque-là, il s'était montré d'une excellente humeur et semblait ravi de traiter avec moi, d'autant que j'acceptais toutes ses conditions.

En fait, je trouvais ses demandes concernant le contrat de mariage très modestes ; de toute évidence, il n'avait aucune idée de la profondeur et de l'intensité de mon amour pour Grace. Mais son avis importait peu : Grace et moi n'avions besoin de personne pour définir les détails de notre mariage. Partager le reste de ma vie avec elle était le plus cadeau que la vie ne m'ait jamais donné. J'avais hâte que toute cette affaire avec sa famille soit terminée afin de pouvoir prendre soin de Grace et lui montrer ma reconnaissance. La connaissant, je savais qu'elle me trouverait excessif, mais je savais comment m'y prendre et la convaincre de me laisser m'occuper d'elle.

En revenant dans le salon, mon regard croisa celui de Grace. Elle était extrêmement pâle et je compris immédiatement pourquoi : elle se tenait face à face avec la femme qui avait tué son propre fils plutôt que de laisser gagner ceux qu'elle considérait comme ses ennemis. Une femme qui n'hésiterait pas à tuer de nouveau à la moindre provocation.

Ironiquement, la matriarche du clan Delaney avait conservé toute sa beauté. Sa chevelure argentée était parfaitement coiffée, sa silhouette était fine et élancée malgré son âge, quant à sa canne, il s'agissait davantage d'un accessoire de mode que d'une preuve de sa fragilité. Son visage presque entièrement lisse donnait l'impression qu'elle n'avait jamais ressenti la moindre émotion, mais un examen plus approfondi permettait de s'apercevoir qu'elle dissimulait en réalité un tempérament volcanique.

Sa colère venait du fait que les personnes comme elle n'étaient jamais satisfaites. Leur soif de richesse, de pouvoir, de contrôle, était insatiable. Cette avidité les consumait de l'intérieur, mais, malheureusement, pas assez vite pour les empêcher de faire du mal aux autres.

— Maman ! s'exclama le père de Grace en s'approchant d'elle pour la saluer.

Lorsque son fils fut près d'elle, elle lui tendit la joue pour lui permettre – ou lui ordonner – de l'embrasser, mais recula immédiatement sans lui laisser le temps de le faire. Ce faisant, elle posa son regard sur moi, m'évaluant sans même essayer de le dissimuler. Avec un sourire glacial, elle m'observa de haut en bas.

— Monsieur Falzon ! lança-t-elle d'une voix forte et la bouche crispée. Quelle délicieuse surprise !

Compte tenu de la dureté de son regard, je doutai que ma présence fût réellement une surprise *délicieuse*. De toute évidence, les parents de Grace n'étaient pas habitués à ce que

la matriarche débarque ainsi à l'improviste. Ils semblaient très mal à l'aise, pour ne pas dire carrément inquiets. J'en conclus qu'elle était venue uniquement parce qu'elle avait appris que Grace et moi étions là, certainement par quelqu'un de l'immeuble qui était chargé par elle de surveiller son fils et sa bru. Ou peut-être avait-elle placé leur appartement sous vidéo-surveillance ? Tout était envisageable tant elle n'avait aucune limite, qu'elle soit morale ou légale.

— Je suis également ravi de vous rencontrer, Madame Delaney, répondis-je. Grace et moi avons justement l'intention de venir vous voir.

— Mais vous êtes d'abord venus ici...

Comme cela semblait normal, du moins dans n'importe quelle autre famille non soumise à la dictature d'une vieille folle prête à tout pour garder sa suprématie. Je fus d'ailleurs étonné qu'elle se soit déplacée pour venir à notre rencontre. La bienséance aurait voulu le contraire. L'union entre nos deux familles devait avoir beaucoup d'importance à ses yeux pour qu'elle accepte ainsi de mettre sa dignité de côté. Ou peut-être avait-elle une autre raison, plus sombre, pour venir chez son fils de manière si impromptue ?

De son point de vue, ma présence dans la vie de Grace et celle de la famille Delaney en général coïncidait avec la mort de son fils Ned. Elle avait dû faire le rapprochement entre les différents événements. J'avais organisé ma rencontre avec Grace. Peu de temps après, Grace avait été enlevée, ce qui avait permis le chantage exercé contre sa famille, jusqu'à l'envoi de vidéos subversives pour les obliger à céder. Ensuite, le « bébé » de la famille avait été tué, juste avant que Grace ne rentre à New York, affirmant ne pas connaître l'identité de son ravisseur. Enfin, quelques semaines plus tard, Grace et moi annonçons notre mariage.

Cet enchaînement devait sembler particulièrement suspect à la femme machiavélique qu'elle était. Toutefois, je sentais qu'il lui manquait une chose : le mobile. Je voyais dans ses yeux qu'elle ne comprenait pas pourquoi je m'étais tant attaché à vouloir la mort de Ned, et encore moins pourquoi j'avais été prêt à des actions si extrêmes pour parvenir à mes fins. Mais je ne me faisais aucune illusion : avec le temps et la persévérance, elle finirait par comprendre.

Mon regard se tourna vers l'homme qui se tenait à quelques pas derrière Grace. Daniel Richter avait sa part de responsabilité dans la mort de la nièce et du neveu de Rolf, et de tous ceux qui se trouvaient dans le bus scolaire poussé dans le ravin par la faute de Ned. S'il n'avait pas couvert les actes des fils Delaney depuis tant d'années, Ned aurait été empêché avant de pouvoir causer un tel accident.

Grand, à peine plus petit que moi, il avait la carrure d'un boxeur ; malgré sa cinquantaine, il n'avait pas un gramme de trop. Son aspect tiré à quatre épingles trahissait son incapacité à se relâcher ne serait-ce qu'un seul instant. Il devait partir au quart de tour et sans préavis.

Ce n'était qu'une petite frappe de vingt-trois ans lorsque la grand-mère de Grace lui avait demandé de travailler pour elle trente ans plus tôt. Elle l'avait embauché malgré – ou, plus probablement, en raison de – ses quatre années passées dans le centre correctionnel d'Attica, l'une des prisons les plus célèbres des États-Unis. Depuis, il avait appris à soigner son apparence : costumes sur mesure, cravates en soie, et coupes de cheveux à deux cents dollars.

Malgré cela, il était resté voyou. Son léger strabisme, la protubérance de sa mâchoire, et le renflement sous sa veste de costume que même le meilleur tailleur ne pouvait dissimuler... l'ensemble trahissait ses origines et la violence qu'il y avait toujours en lui.

Le dossier que j'avais commandé sur lui ne laissait aucun doute quant à la véritable nature de Daniel Richter et ses ambitions. C'était un homme qui jouissait d'un pouvoir qu'il n'avait jamais mérité et qu'il utilisait à mauvais escient, pour blesser les autres.

Lorsque je le vis poser son regard sur Grace avec des intentions à peine dissimulées, je dus lutter contre moi-même pour ne pas lui sauter à la gorge et le tuer sur-le-champ. Mais je savais que je devais attendre pour cela – pas très longtemps d'ailleurs, ce qui me rassura.

Mes hommes étaient en train de retourner toute la ville et les environs à la recherche de Will Foster. J'étais certain que Richter l'avait et que Will parlait, ou ne tarderait pas à le faire. Je l'avais vu au gala, le jour où j'avais rencontré Grace pour la première fois. Grace avait raison de se demander combien de temps il tiendrait avant de dire ce qu'il savait. Le toutou de la famille Delaney n'avait pas la trempe pour résister à la torture. Mais je savais aussi – même si Grace ne s'en rendait pas compte – qu'il avait pour elle des sentiments qui allaient au-delà de tout ce qui concernait sa famille. Or, ces sentiments l'aideraient certainement à garder le silence sur Patrick, en tout cas aussi longtemps qu'il le pourrait. Car il finirait par craquer...

Je me rapprochai de Grace et passai un bras autour de sa taille.

— Nous avons d'excellentes nouvelles, maman ! déclara son père.

— Vraiment ? rétorqua la grand-mère de Grace en arquant l'un de ses sourcils parfaits sur son front lisse comme celui d'une jeune fille. Et quelles sont-elles ?

Avant que son père ne puisse répondre, je portai la main de Grace à mes lèvres. Le geste était délibérément romantique, mais il servait également un autre objectif : la lumière fit briller le diamant que Grace portait au doigt. Il y

eut une explosion de couleurs scintillantes que même une personne aussi blasée que la grand-mère de Grace ne pouvait ignorer.

— Vous serez ravi d'apprendre que votre petite-fille a accepté de devenir ma femme, intervins-je en choisissant mes mots avec le plus grand soin.

Les yeux de serpent de la vieille dame brillèrent d'une lueur de triomphe. Elle avait tellement espéré ce mariage, elle en avait fait le plan. Narcissique comme elle l'était, peut-être même se disait-elle qu'elle en était l'unique responsable.

Pourtant, elle ne laissa rien paraître de son triomphe. J'en avais suffisamment appris sur elle pour savoir qu'elle utilisait l'imprévisibilité émotionnelle pour déstabiliser les personnes en face d'elle et pouvoir les manipuler plus facilement. C'est justement ce qu'elle tenta de faire avec moi.

— Je ne sais pas comme réagir à une telle nouvelle. C'est très inattendu, répondit-elle. Mais le chef de la famille Falzon est connu pour obtenir tout ce qu'il veut, indépendamment de toute considération. N'est-ce pas ? ajouta-t-elle d'un air encore plus sournois et calculateur.

Cette pique n'était peut-être rien d'autre qu'une manière de me dire que je ne devais m'attendre à aucune démonstration d'enthousiasme de sa part, mais je sentis qu'il y avait autre chose – une provocation délibérée destinée à me pousser à me découvrir. Je décidai d'esquiver avec un sourire, même si je bouillais à l'intérieur. Je ressentais une rage immense face au danger que cette vieille bique représentait, au risque que Grace prenait pour la défier, à mon propre sentiment d'impuissance, et à mon incapacité d'agir en raison des promesses que j'avais faites à Grace. Je sentis le monstre en moi se réveiller et mon regard devint soudain plus sombre.

— Je pourrais dire que vous me flattez, Madame, mais la vérité est que ma réputation est amplement méritée. J'ai en effet toujours agi de la sorte, et je compte bien continuer.

Je vis la mère de Grace retenir son souffle. Je comprenais son choc : dans le monde des Delaney, on ne défiait jamais les autres aussi ouvertement. Il était de bon ton de maintenir les apparences, sans jamais afficher ses intentions aussi clairement que je venais de le faire.

Le silence se fit, rompu uniquement par le tic-tac de l'horloge grand-père qui résonnait dans l'immensité de la pièce. Même si j'aurais aimé penser autrement, je ne pouvais m'empêcher de me dire qu'il s'agissait du compte à rebours avant un dénouement que je ne pouvais malheureusement ni contrôler ni prévoir.

Je sentis Grace trembler légèrement. Elle faisait front à sa famille, le regard fixe et la tête droite. J'étais fier d'elle ; fier de l'avoir à mes côtés. Elle était bien plus que tout ce que je n'avais jamais osé espérer. Elle était la lumière qui avait éclairé le monde de ténèbres dans lequel j'avais vécu jusque-là.

Silencieusement, au plus profond de mon être où le monstre était désormais pleinement éveillé et sur ses gardes, je me fis un vœu. Quoi qu'il arrive, aussi violent et aussi sanglant que ce soit, Grace survivrait. J'étais prêt à tout pour cela.

CHAPITRE 79

Adam

— Elle sait, me dit Grace d'un ton grave et inquiet.

Nous étions assis à l'arrière de la Cadillac, escortés par deux autres voitures identiques devant et derrière nous. J'avais prévu un protocole de sécurité sans faille, ne voulant rien laisser au hasard. Si Daniel Richter ne nous surveillait pas déjà, il n'allait pas tarder à le faire ; je voulais qu'il comprenne d'emblée à quel point Grace était protégée.

Je lui pris la main. Malgré la chaleur qu'il faisait à l'intérieur de la voiture, sa peau était glacée. Son ossature paraissait ridiculement fragile comparée à la mienne ; cette évidence renforça ma volonté de la protéger, même si je savais tout ce dont elle était capable.

— Elle a des soupçons, concédai-je. C'est une femme instinctive. Mais son désir de richesse et de pouvoir joue contre elle. Pour le moment, je pense que cela l'empêche de voir les choses telles qu'elles sont vraiment.

— « Pour le moment », reprit Grace pour souligner la faiblesse de mon argumentation. Mais cela ne va pas durer

éternellement. Si elle comprend, elle voudra se venger de toi...

Sa voix se brisa et des larmes coulèrent malgré elle sur ses joues. Ma gorge se noua alors que je compris combien Grace tenait à moi. Elle était prise au piège, hésitant entre mettre son passé de côté ou le résoudre pour qu'il ne soit jamais entre nous.

Instinctivement, je lui caressai doucement la main afin de sentir sa présence. J'avais besoin de me rappeler qu'elle était vivante malgré tout ce qui s'était passé.

— Il y a beaucoup trop d'enjeux. Jamais elle n'osera laisser libre cours à son impulsivité, tentai-je de la rassurer.

Je misais beaucoup là-dessus, mais cela ne m'empêchait pas de continuer à prendre toutes les précautions possibles, y compris certaines à l'insu de Grace.

Elle tourna la tête vers moi et plongea son regard dans le mien. Elle avait peur, même si je savais qu'elle avait une entière confiance en moi.

— Tu as fait exprès de la provoquer, n'est-ce pas ? Tu voulais voir comment elle réagirait.

Évidemment, elle avait pris la mesure de ce qu'il s'était passé entre sa grand-mère et moi ; elle connaissait trop bien sa famille pour qu'il en ait été autrement. La fixant du regard, j'acquiesçai d'un signe de tête, troublé malgré moi par la douceur de ses lèvres.

La rencontre avec ses parents et sa grand-mère n'avait fait que renforcer mon impatience à dire au monde entier que Grace m'appartenait désormais. Je la voulais d'une manière aussi directe qu'animale, et le bain que nous avons pris plus tôt dans l'après-midi avait aiguisé mon désir. Sa bouche sur ma peau, son souffle se mêlant au mien, la chaleur de son corps... Je changeai légèrement de position afin de réfréner l'érection que je sentais venir.

— En revanche, repris-je, je pense que tu as raison de croire que les preuves se trouvent toujours à la Fondation.

— Parce que Grand-mère est vraiment folle ? me demanda-t-elle avec un regard mêlant soulagement et tristesse, comme lorsqu'on réalise que la situation est si terrible qu'elle devient évidente pour les autres également.

— Oui, et c'est ce qui la rend dangereuse, rétorquai-je. J'ai déjà connu des narcissiques malfaisants, mais ta grand-mère les bat tous. Je comprends maintenant ce que tu voulais dire quand tu prétendais qu'elle n'admettait jamais ses erreurs. Quoi que Patrick ait découvert, les preuves ne seront ni déplacées ni détruites tant qu'elle aura le sentiment de garder le contrôle.

— Je n'ai plus qu'à les trouver alors ! répondit-elle avec un léger rire sarcastique.

De sa main libre, elle remit une mèche de ses cheveux acajou qui s'était échappée du chignon qu'elle portait au niveau de la nuque. J'adorais quand elle avait cette coiffure. J'imaginai la défaire lentement, enrouler ses cheveux autour de mes doigts, et m'y accrocher tout en la prenant vigoureusement...

— Ma mère a accepté de parler à mon père de mon projet de travailler à la Fondation, m'annonça-t-elle. Il en parlera à son tour à Grand-mère et je devrais pouvoir rentrer dans les bureaux d'ici un jour ou deux.

Je savais que cela lui tenait à cœur. Elle avait besoin d'aller au bout de son objectif et j'étais prêt à tout pour l'y aider. Mais pas sans certaines conditions.

— Très bien. Mais souviens-toi que tu ne pourras rester là-bas trop longtemps, lui rappelai-je. Il ne s'agit pas d'une précaution arbitraire ; c'est juste réaliste. Les choses risquent d'aller très vite.

— Merci, se contenta-t-elle de me répondre en se tournant légèrement vers moi et en posant sa main sur mon

visage.

Je ne m'étais pas attendu à ce qu'elle proteste – pas après les discussions que nous avons eues –, mais une telle docilité me surprit. Son geste, à la fois terriblement tendre et presque douloureusement excitant, provoqua un frisson en moi qui me parcourut violemment. Sa gratitude eut raison des dernières défenses qui me restaient. C'est comme cela que j'envisageais notre relation : sans barrières, pure, honnête et ouverte. Je n'étais pas certain de le mériter, mais, égoïstement, j'étais prêt à tout pour qu'il en soit ainsi.

— De quoi ?

— De me comprendre si bien. De me soutenir. D'être là, tout simplement. Je sais que tout cela n'est pas facile pour toi...

— Je n'arrête pas de penser à la cage dorée dont tu m'as parlé, avouai-je avec la même franchise qu'elle.

J'aurais aimé la maintenir à l'abri du danger ; qu'elle reste éloignée de tout et de tout le monde. Sauf de moi.

— Je dois avouer que moi aussi, parfois, répondit-elle avec un léger rire à la fois enivrant et très excitant. Je veux dire, moi aussi je n'arrête pas d'y penser... mais pas forcément à la cage dorée, ajouta-t-elle hâtivement en me regardant avec malice.

Je fus incapable de résister davantage. D'une main, je défis ma ceinture de sécurité et me penchai vers elle. Alors qu'elle était sur le point de faire la même chose, je l'en empêchai.

— Non ! lui dis-je en plaçant ma main sur la sienne. La sécurité avant tout, ajoutai-je en voyant son regard perplexe. D'ailleurs, j'aime beaucoup te voir attachée devant moi...

Le rouge qui apparut sur ses joues me ravit. J'aimais la taquiner plus que je ne l'aurais imaginé, aussi parce que cela nous permettait de ne pas penser au danger qui planait au-dessus de nous.

Mon regard plongé dans le sien, je glissai doucement une main sous sa jupe. D'abord, ses muscles se crispèrent, m'empêchant d'aller plus loin. Levant un sourcil, je la défiai en silence et elle finit par se relâcher, me permettant de continuer mon chemin.

Lentement, je caressai la matière soyeuse de son bas jusqu'à la peau encore plus douce à l'intérieur de sa cuisse. Ses lèvres se crispèrent légèrement, et son souffle se fit plus rapide.

J'étais heureux de la voir ainsi. Je voulais à tout prix qu'elle oublie la rencontre avec sa famille, en tout cas temporairement. Pour cela, il fallait qu'elle se concentre sur autre chose – en l'occurrence, sur nous.

Alors que nous continuions de nous regarder avec intensité, je passai un doigt sur sa chatte, constatant avec délice qu'elle était trempée. En appuyant un peu plus fort, je trouvai son clitoris.

— À quoi n'arrêtes-tu pas de penser, chérie ? lui demandai-je en pressant doucement sur son clitoris.

— À toi... et à une certaine chambre rouge, avoua-t-elle dans un murmure.

Je fermai les yeux un instant, luttant pour garder le contrôle. Je savais que j'aurais pu la baiser – la vitre de confidentialité était teintée, tout comme l'étaient les vitres des fenêtres arrière –, mais j'aimais trop prendre mon temps pour cela. Il aurait fallu que je demande au chauffeur de faire plusieurs fois le tour de Manhattan afin que j'aie le temps de la faire jouir encore et encore, sa chatte serrée autour de moi. L'image de notre voiture escortée donnait l'impression d'une mission de première importance alors qu'à l'intérieur, je faisais simplement jouir ma future femme, ce qui était assez amusant...

Bien sûr, je savais que le sexe n'était pas la réponse à tout, mais Grace semblait enfin penser à autre chose ; c'était

tout ce que je voulais. En tout cas pour le moment, jusqu'à ce que nous soyons seuls... Avec Grace, j'étais plus honnête que je ne l'avais jamais été, même avec Rolf. Je voulais tout d'elle, mais, en échange, j'étais prêt à lui donner tout de moi.

En la regardant s'abandonner à moi, je savourais l'intensité de son amour pour moi. Cela était très arrogant de ma part, je m'en rendais compte, mais cela était surtout très vrai. Ce qui me surprenait le plus, c'était qu'elle ne m'aimait pas parce que je le méritais ; elle m'aimait parce qu'elle était Grace, la lumière qui m'avait sorti des ténèbres, la bonté qui avait adouci ma vie, celle qui avait basculé l'ordre du monde – de mon monde. Elle existait. Elle était réelle. Et elle était à moi.

Tout ce que j'avais à faire était de la garder.

— Tu souris..., murmura-t-elle.

— Je pense à des choses..., lui répondis-je avec malice.

C'était sûrement très prétentieux de ma part de savourer un amour que je ne méritais pas, mais c'était également très pur, très beau... Comme Grace, qui était l'essence même de la femme, de la passion, de la force, et du courage. Jamais, même dans mes rêves les plus fous, je n'avais osé imaginer avoir une telle femme dans ma vie un jour.

— Vraiment ? me demanda-t-elle en se cambrant davantage, malgré la contrainte de la ceinture de sécurité, afin que je puisse la toucher plus fort et plus facilement.

Son excitation était contagieuse. Posant mes lèvres sur les siennes, je l'embrassai avec fougue tout en glissant un doigt à l'intérieur de sa chatte et en continuant de caresser son clitoris avec mon pouce – d'abord doucement, puis plus rapidement. En un instant, elle jouit avec un cri que j'étouffai de ma main, alors qu'elle s'agrippait à mes biceps, sa chatte traversée de longs spasmes qui me rendaient inexorablement de plus en plus dur.

Son orgasme commençait à peine à s'apaiser lorsque la porte de mon côté s'ouvrit soudainement. Pris au dépourvu, je me tins devant Grace afin de la cacher alors que je retirai ma main et redescendis sa jupe.

Aucun de nous ne s'était aperçu que nous étions déjà revenus à l'hôtel. Je m'en voulais de m'être laissé distraire à ce point, mais, à cet instant, je ne voulais qu'une seule chose : être seul avec elle.

Nous traversâmes le hall du Plaza en silence. Je maintenais une main dans le dos de Grace jusqu'à l'ascenseur privé qui devait nous conduire directement dans notre appartement. Lorsque les portes se refermèrent, je luttais contre l'envie de la plaquer contre la paroi de la cabine, de lui déchirer sa jupe, et de la baiser vigoureusement. Seule la caméra de sécurité placée dans un coin près du plafond m'en empêcha, mais à peine...

Enfin, les portes s'ouvrirent à nouveau. Prenant Grace par la main, je la guidai dans le hall de l'appartement. Ma queue était dure comme de la pierre, pressant contre mon pantalon. Mon excitation était encore renforcée par la colère noire que je ressentais face à l'insistance avec laquelle Grace voulait se mettre en danger.

Les cheveux défaits, les joues rouges, les lèvres gonflées et douces, elle était passionnément et terriblement excitée. Passant un bras autour de sa taille, je la soulevai et la posai sur la table ronde au centre de la pièce. Concentré uniquement sur le désir que j'avais d'elle, je relevai sa jupe, écartai ses jambes, et déchirai son string. Lorsqu'enfin elle fut entièrement offerte, je glissai deux doigts pour écarter ses lèvres. Douces, lisses, elles dissimulaient, comme un trésor, son clitoris gonflé et ultra-sensible.

À un autre moment, j'aurais eu envie de la lécher, et de goûter au savoureux parfum de miel, de musc, et de crème

soyeuse. Mais j'étais si excité que j'avais besoin de la sentir de la manière la plus immédiate et forte possible.

Après avoir déchiré son chemisier et délivré ses merveilleux seins du soutien-gorge qui les renfermait, je pris l'un de ses mamelons dans ma bouche. Gémissante, les yeux fermés, Grace passa ses mains dans mes cheveux, ce qui fit monter mon excitation encore plus haut. D'une main, je libérai ma queue et la frottai contre sa fente, sentant son jus couler sur mon gland.

— Tu es à moi, susurrai-je d'une voix grave. Tu m'appartiens.

— Oui ! gémit-elle, enroulant ses longues jambes autour de mes hanches.

Faire l'amour était pour nous deux le meilleur moyen de nous retrouver dans un sentiment de pureté absolue, de dissiper toute trace de corruption que laissaient inévitablement les contacts avec sa famille. J'étais stupéfait de voir la personne qu'elle avait su devenir en étant issue d'une famille comme la sienne. Et je considérais comme un miracle qu'elle se donne à moi si volontiers et si complètement.

L'excitation faisait naître en moi une chaleur incandescente. Saisissant ses cuisses, j'écartai ses jambes et pénétrai en elle d'un seul coup, jusqu'au fond de son ventre. Mon souffle était court, mes poumons brûlaient, les battements de mon cœur résonnaient dans mon bas-ventre, dans mes bourses, dans ma queue... J'allais et venais en elle sans m'arrêter, de plus en plus vite, d'une manière brute, animale, presque violente. Lorsque, sans même l'anticiper, je jouis, la sensation de plaisir fut si intense que mes jambes faillirent se dérober. Je ne pus faire autrement que de m'accrocher à elle alors que, collés l'un contre l'autre, nous nous allongeâmes sur le sol, anéantis.

CHAPITRE 80

Grace

Cette douche avec Adam me semblait merveilleuse. La douceur de ses mains sur moi, l'effet relaxant de l'eau... J'avais mal des pieds à la tête, mais j'étais tellement détendue que je n'y pensais plus. Je ne ressentais plus du tout la tension de la rencontre avec mes parents et Grand-mère ; j'étais au Paradis...

J'étais si apaisée que je me laissai faire lorsqu'Adam me sortit de la douche, me sécha, m'enveloppa dans une robe de chambre en soie, et m'installa dans le canapé en face de la cheminée le temps de donner quelques instructions pour le repas dans la cuisine. J'adorais qu'Adam prenne ainsi soin de moi, tout comme j'aimais prendre soin de lui – du moins autant qu'il m'en donnait l'occasion. Même si j'aurais préféré que cela n'implique pas de soigner ses blessures après qu'il avait échappé à la mort...

C'était si différent de tout ce que j'avais connu dans le passé que j'étais moi-même surprise de me sentir aussi à l'aise. En tant que Delaney, on ne m'avait jamais appris à

accorder toute ma confiance à quelqu'un, ni même à m'abandonner à une telle intimité. Mais Adam avait su faire tomber mes barrières ; il s'était montré particulièrement persévérant et volontaire dans ce domaine... Le résultat était que je me sentais liée à lui comme je ne l'avais jamais été à personne. L'idée qu'il puisse lui arriver quelque chose – et, pire encore, à cause de moi – était un véritable crève-cœur.

Lorsqu'il réapparut, je tâchai de chasser cette idée de mon esprit et de me détendre à nouveau. Alors qu'il marchait vers moi, la lumière de la cheminée se reflétant sur sa poitrine nue, je fus immédiatement captivée par lui. Vêtu uniquement d'un bas de pyjama noir, il se déplaçait avec l'agilité et la détermination d'un prédateur.

J'aimais tout de lui, non seulement sa beauté, mais aussi ce qu'il était à l'intérieur, y compris ce « monstre » qu'il disait faire partie de lui. Pour moi, Adam était une sorte de loup, sauvage et fort. Mais, comme le loup, il n'était pas libre ; lui aussi appartenait à un clan, qu'il dirigeait et protégeait. Je le voyais comme un « mâle Alpha », et j'aimais l'idée d'être, telle une louve, sa « femelle Alpha ».

Même si je n'étais pas sûre d'être aussi combative que lui. Bien sûr, j'avais passé des années à tenter de survivre au sein de ma propre famille. Mais, au moment de la mort de Patrick, j'avais réalisé à quel point j'étais en fait inutile. Confrontée à une réalité brutale, je m'étais sentie perdue, déprimée, hésitante, ne sachant plus quoi faire. Ce n'était qu'avec Adam que j'avais vraiment commencé à trouver mon chemin.

— Tu parais pensive, me dit-il en s'asseyant sur le canapé à côté de moi, les pieds nus et les cheveux encore légèrement humides.

Je le trouvai magnifique. Sa peau brillait, et ses muscles saillants dégageaient une puissance et une virilité qui me faisaient sentir en sécurité. Instinctivement, je m'approchai

de lui, ayant besoin de sentir la chaleur de sa peau contre la mienne. Il agissait sur moi comme un aimant.

— Tout va bien ? insista-t-il d'un air inquiet.

Je fus émerveillée de la facilité avec laquelle il comprenait mes états d'âme. Nous avons atteint un niveau de communication au-delà des mots, presque télépathique. Alors qu'il me regardait, je lisais dans ses yeux des paragraphes entiers. Je sentais qu'il s'inquiétait de savoir si la confrontation avec ma famille ne m'avait pas trop affectée, si j'étais suffisamment forte pour gérer la violence des émotions qu'il devinait en moi.

— Je vais bien. C'est étrange, mais c'est ainsi... et c'est grâce à toi.

Il eut l'air surpris, mais ravi de ma réponse. Plus important encore, il me crut. Encore un pas supplémentaire dans notre relation.

— Tu as faim ? me demanda-t-il en jouant avec l'une de mes mèches de cheveux, comme il aimait le faire souvent.

— Je suis affamée ! répondis-je avec enthousiasme.

— Parfait, moi aussi ! lança-t-il avec un grand sourire qui indiquait clairement qu'il ne parlait pas que de nourriture...

Regardant par-dessus son épaule, je vis deux serveurs en train de dresser la table de notre dîner dans la pièce voisine. Ils paraissaient parfaitement tranquilles et faisaient les choses sans hâte ; pourtant, ils eurent terminé en quelques minutes seulement.

Adam se leva en me tendant la main et me guida jusqu'à la salle à manger.

La table semblait briller de mille feux, les flammes des bougies placées au centre se reflétant dans la vaisselle en cristal et en argent disposée élégamment autour d'un plat en cuivre duquel s'échappait un délicieux parfum de bœuf bourguignon. Me sentant saliver en voyant le vin aux tons rubis qui avait été versé dans une carafe à décanter, je

réalisai à quel point Adam avait fait de moi une épicurienne. Après toutes ces années de restriction, je trouvais cela délectable. Tout comme le fait qu'Adam ait organisé ce dîner romantique dont j'espérais qu'il était à l'image de notre futur...

J'aimais cette idée. J'aimais ce moment. J'aimais...

Pourquoi ne parvenais-je pas à le dire ? Je devais lui dire tant qu'il en était encore temps, avant que les événements nous entraînent vers un dénouement incertain. Je savais que je regretterais toute ma vie de ne pas lui avoir dit dans le cas où tout cela finirait mal...

— Adam... commençai-je en me tournant vers lui et le surprenant à me fixer du regard.

— Oui chérie ?

— Je... Je voulais...

Je fus interrompue par la porte qui s'ouvrit soudainement. Immédiatement, Adam se plaça devant moi, prêt à me protéger en cas de menace. Je réalisai alors que quelqu'un avait frappé à la porte, mais que ni lui ni moi n'avions répondu, trop absorbés par le moment magique que nous étions en train de vivre.

— Je suis désolé, Monsieur, dit Jacob réalisant qu'il venait d'interrompre un moment d'intimité. Il y a un appel urgent.

Todd parla doucement.

— Je crois qu'il va bien. Il est juste choqué et secoué, comme on le serait tous à sa place. En tout cas, il est ici avec nous. Tu peux venir ? Il voudrait te parler.

— A-t-il dit où il était allé ?

— Dans un immeuble de la rive Est, mais il ne sait pas où exactement. Quand ils l'ont laissé partir, il a erré dans les rues avant de s'apercevoir qu'il avait son téléphone portable. C'est là qu'il m'a appelé.

J'étais soulagée que Will soit sain et sauf, mais, en même temps, j'avais du mal à comprendre la tournure que venaient

de prendre les événements.

— Nous serons là dès que possible, répondis-je.

En rendant le téléphone à Adam, je m'aperçus que l'homme chaleureux, passionné et doux avait laissé place au guerrier intransigeant qu'il savait être. J'espérai que son regard ne resterait pas glacial trop longtemps...

— C'est bon signe que Will ait été libéré, non ? me risquai-je. Peut-être que Grand-mère a considéré que notre mariage ne pouvait pas faire de nous une menace potentielle ?

— Nous en saurons plus après avoir parlé à Will, se contenta-t-il de me répondre froidement en haussant les épaules.

Nous nous habillâmes rapidement. Adam m'aida à fermer la robe fourreau mauve que j'avais enfilée et qui était l'une de mes pièces préférées. Lorsqu'il eut terminé, il fit glisser ses mains jusqu'à ma taille et me retourna amoureusement face à lui. Son regard était redevenu tendre et ma gorge se noua. J'avais hâte que toute cette histoire soit enfin terminée et qu'il n'y ait plus que nous...

Me forçant à sourire, j'écartai une mèche de cheveux de son front. Ce petit geste tendre me sembla important : c'était la marque de l'intimité que nous avions enfin atteinte, et je priai pour qu'elle ouvre la voie à une longue vie commune.

— Tu es prêt ? lui demandai-je, m'obligeant à ne pas penser au futur et à revenir au moment présent.

Acquiesçant d'un signe de tête, il s'éloigna sans rien dire avant de revenir vers moi, un bijou à la main. Il s'agissait d'un pendentif de forme ovale, serti d'or, avec en son centre une pierre de jade couleur lavande sur laquelle était gravé un blason que je reconnus comme étant celui des Falzon que j'avais déjà vu à Malte et en Suisse. Il était d'une beauté délicate et intemporelle qui pouvait laisser penser qu'il avait été porté par plusieurs générations de femmes Falzon.

— C'est magnifique. Il s'agit d'un bijou de famille ?

— J'aurais beaucoup aimé que ce soit le cas, répondit-il avec un léger sourire. Mais il s'agit plutôt d'un bijou que j'ai fait faire pour l'occasion...

Se plaçant derrière moi, il mit mes cheveux sur le côté et attacha la chaîne en or autour de mon cou, la pierre froide venant orner le creux de ma gorge.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je en touchant le pendentif du bout des doigts.

— Il y a à l'intérieur un traceur GPS et un microphone. Ils sont cachés par la pierre et personne ne peut les voir à l'œil nu. Ils sont rechargés par la chaleur de ton corps et ne risquent donc pas de tomber en panne.

J'avais déjà entendu parler de prouesses technologiques, mais celle-ci m'émerveilla particulièrement.

— Et tu avais ça dans tes tiroirs ?

— Non, je l'ai commandé avant notre départ pour New York. Il a été livré, il y a seulement quelques jours, car le bijou comme la technologie qu'il renferme demandent de la précision. Ta grand-mère reconnaîtra sans aucun doute le blason de ma famille ; cela lui rappellera que tu es désormais plus puissante qu'elle.

J'espérais que cela la dissuaderait d'entreprendre quoi que ce soit et me laisserait le temps de trouver ce que Patrick avait découvert. Il faudrait, évidemment, qu'elle n'ait pas compris nos intentions, car, dans ce cas, elle tenterait de se débarrasser de nous au plus vite...

— Grâce au pendentif, nous saurons exactement où tu te trouves, à tout moment, m'informa Adam. Si quelque chose ne va pas, nous en serons immédiatement informés.

— Nous ?

— Moi, et l'équipe de sécurité que Rolf a mise en place ce soir. Ils se coordonneront avec les hommes que j'ai déjà sur le terrain ici.

Je fus rassurée qu'il ait pensé à tout cela. Je savais qu'en me jetant dans la gueule du loup, j'aurais avec moi un talisman – même deux en réalité : la bague et le pendentif. Ils étaient pour moi le symbole d'un futur qui, je l'espérais de tout mon cœur, serait le mien. Le nôtre.

CHAPITRE 81

Adam

*W*ill était assis dans le canapé dans le salon de Clara et Todd. Une couverture autour de ses épaules, il était penché en avant, les coudes sur ses cuisses et la tête entre ses mains. Lorsqu'il nous entendit entrer, il releva la tête, révélant son visage pâle et mal rasé, ses yeux boursoufflés, et une ecchymose sur le côté gauche de sa mâchoire, à côté de sa lèvre fendue. Il donnait davantage l'impression d'avoir passé une semaine à traîner dans des bars que d'avoir été enfermé et torturé pour une femme qu'il aimait.

Il se leva et me lança un regard inquiet avant de tourner la tête vers Grace.

— Je suis désolé, lança-t-il.

Sa voix était enrouée, sans que je sache si c'était à cause de la peur, de la fatigue, ou des cris de douleur qu'il avait dû pousser lorsqu'il était entre les mains de Daniel Richter. Peu m'importait. Tout ce que je voyais, c'était son air de chien battu, comme s'il avait mangé tout le pot à biscuits, pour tenter de minimiser une situation qui était bien plus grave :

il avait certainement révélé des secrets qu'il aurait dû emporter dans sa tombe...

J'espérais que Grace ne tombe pas dans le panneau, qu'elle lui batte froid, lui rie au nez, ou lui hurle dessus. Mais je savais que ce n'était pas son genre. Elle était douce, gentille et trop – beaucoup trop – indulgente. Or, même si j'étais le principal bénéficiaire de sa nature aimante, je détestais l'idée qu'elle en fasse profiter d'autres hommes. Égoïstement, je ne la voulais que pour moi et il était hors de question que ce Will Foster vienne chercher du réconfort dans ses bras.

M'interposant entre eux, je pris son coude dans ma main et le pressai juste assez fort pour comprimer le nerf cubital et lui envoyer une secousse de douleur intense. Après tout, c'était de sa faute si nous étions là. J'avais tout fait pour empêcher Grace et son frère de mordre à l'hameçon lorsque la vieille sorcière avait enlevé Will. Mais en le relâchant, elle savait parfaitement que l'un et l'autre tomberaient dans le piège. Tout cela parce que cet imbécile n'avait pas eu la décence de prendre soin de lui comme un grand, de retourner sagement chez lui, de soigner lui-même ses blessures et de rester discret quelque temps... Il avait préféré se réfugier directement chez Todd, certainement pour trouver du réconfort et de la protection. Je me promis de faire en sorte qu'il n'ait ni l'un ni l'autre.

— Vous devriez vous asseoir, lui conseillai-je d'un ton autoritaire, ignorant sa douleur.

S'il avait le moindre instinct de survie, il s'était sans aucun doute rendu compte qu'en lui conseillant de s'asseoir, je lui ordonnais en réalité d'arrêter de poser son regard sur Grace avant que je ne lui arrache les yeux.

— Adam a raison, dit Clara d'une voix glaciale qui suggérait qu'elle aussi avait réalisé le danger que Will leur

faisait courir et, surtout, qu'elle était le cerveau du couple qu'elle formait avec Todd.

Will céda et retourna s'asseoir, tout en continuant de me regarder d'un air méfiant.

— Que veux-tu dire, exactement, par « désolé » ? lui demandai-je.

Par réflexe, il regarda Grace à nouveau, comme si elle était son alliée – c'était très mal me connaître.

— Qu'avez-vous dit à Richter ? insistai-je en me mettant devant Grace pour l'obliger à me regarder.

— Adam... me supplia Grace.

Son intervention ne fit que renforcer ma détermination – non pas parce que j'étais jaloux de la douceur dont elle faisait preuve, mais plutôt parce que je compris que, en ne s'opposant pas à moi aussi franchement qu'elle aurait pu le faire, elle me donnait la permission d'aller plus loin. Sans vraiment le formuler, elle me demandait de gérer la situation. Cela me calma – au moins un peu.

— Peut-être serait-il plus rapide de vous demander plutôt ce que vous n'avez pas dit ? repris-je. J'imagine que vous avez tout balancé ?

J'étais dur, mais il le fallait. Plus vite je connaîtrais l'étendue des dégâts, plus vite je saurais comment agir.

— Vous ne pouvez pas imaginer ce que j'ai vécu, finit par dire Will. Ils n'arrêtaient pas.

Will était un homme assez grand, mais il avait l'air tout petit, assis sur le canapé, alors qu'il commençait à nous faire ses aveux. Et je comprenais aisément pourquoi... Ce n'était pas le premier que je rencontrais qui, parce qu'il brassait des millions à Wall Street ou maniait correctement le ballon dans les meilleurs clubs de handball, pensait qu'il pouvait affronter n'importe quelle situation. En réalité, ce genre de types n'avaient jamais l'occasion de découvrir à quel point ils étaient vulnérables et incapables de se défendre. Will

venait de s'en apercevoir et semblait avoir du mal à vivre avec...

— Richter est un voyou ! renchérit-il, comme s'il avait lu dans mes pensées et voulu se justifier. Il n'arrêtait pas de me frapper, de me torturer, et de me menacer de faire encore pire. J'étais ligoté, je ne pouvais pas me défendre. De toute façon, ils savaient déjà tout, je vous le jure ! Ils voulaient juste que je le leur confirme.

— Que vous leur confirmiez quoi ? répondis-je avec le peu de patience qu'il me restait.

— Que Patrick avait découvert des choses à la fondation, des preuves...

— Des preuves de quoi ?

— De corruption ! Des preuves que l'argent des Delaney n'est pas propre. Des preuves qu'ils payent pour obtenir des avantages, des faveurs. Tout ça, quoi !

— Quoi d'autre ? demandai-je encore. Que leur avez-vous dit à propos de Grace ?

— Rien ! Enfin, pas grand-chose... Juste qu'elle se posait des questions sur la mort de Patrick, sur ce qui s'était réellement passé.

— Et qu'elle savait ce que Patrick avait trouvé ?

— Non ! Je n'ai jamais dit cela. De toute façon, je ne savais pas si elle le savait ou non.

— Mais vous leur avez dit que Todd savait, qu'il vous l'avait dit. Vous avez dit ça, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas pu faire autrement ! Richter n'arrêtait pas de me tabasser ! Ils allaient me tuer !

— Mais ils ne l'ont pas fait. Pourquoi ? intervint Todd en regardant Will avec un mélange de compassion et de détermination.

Son intervention me le rendit un peu plus sympathique. Grace méritait un frère capable de sentiments aussi nobles, même si ce n'était clairement pas lui qui allait pouvoir la

protéger. Mais moi, et le monstre qui était en moi, étions là pour cela – c'était suffisant.

— Je suis désolé, Will, dit-il doucement, mais tu es un lâche. Et s'il y a une chose que ma famille ne tolère pas, c'est bien cela. Je ne comprends même pas pourquoi ils t'ont laissé partir, conclut-il.

De toute évidence, il était sincère : il ne comprenait pas pourquoi Will avait été laissé en vie. Grace comprenait, elle.

— Parce qu'ils savaient que Will te contacterait, dit-elle doucement. Ils lui ont même laissé son téléphone portable.

Tandis que je tournai le regard vers Grace pour la remercier silencieusement de sa perspicacité, Clara agrippa la main de son mari.

— Ils veulent nous avertir qu'ils sont au courant de tout ! lui dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Il s'agit clairement d'une menace !

— Tu as raison, renchérit Grace. Mais au-delà de cela, ils veulent que nous sachions qui ils sont réellement et, malgré cela, ils ne font rien – par peur, par avidité, ou autre chose. En tout cas, si nous gardons leurs secrets, nous nous rendons complices de tout ce qu'ils ont fait et de tout ce qu'ils feront. Ils nous tiendront...

Le courage avec lequel elle comprenait et affrontait la situation me rendit immensément fier d'elle. Bien sûr, je n'étais pas responsable de la femme qu'elle était et ne pouvais donc pas m'en enorgueillir. Néanmoins, elle était à moi, et j'étais fier d'être à ses côtés et dans sa lumière.

— Quoiqu'il en soit, reprit Todd. Grand-mère ne laissera jamais Grace approcher de la fondation maintenant.

— Je n'en suis pas aussi sûr, dis-je.

— Comment cela ?

— Votre grand-mère n'est pas le genre de femme à croire aveuglément les aveux d'un homme, surtout lorsqu'ils sont donnés sous la torture, et surtout maintenant qu'elle sait que

Grace est sur le point de faire un mariage particulièrement intéressant pour votre famille. Je suis persuadé qu'elle va laisser Grace entrer dans la fondation et surveiller ce qu'elle fait.

— Vous ne pensez pas sérieusement que Grace doit mettre les pieds dans cette fondation ? demanda Todd en rougissant sous le coup de la colère. Si elle y va, elle sera en permanence sous surveillance et risquera sa vie au moindre faux pas !

Ma poitrine se serra. Je sentis qu'une fureur brûlante était sur le point de me submerger et je ne réussis à la contrôler qu'avec la plus grande peine.

— Ce n'est évidemment pas ce que je pense, mais c'est le choix de Grace, et son droit, rétorquai-je.

Je détestais l'idée que Grace se mette ainsi en danger, mais je comprenais sa décision. Elle avait le même sens du devoir et de l'honneur que moi. Si je n'avais jamais pensé rencontrer cela chez une femme que je finirais par épouser, je ne pouvais désormais plus imaginer qu'il en soit autrement – même si, je le savais, les heures pendant lesquelles Grace serait à l'intérieur de la fondation promettaient d'être les plus difficiles de ma vie...

— Grace sera armée, précisai-je. Certes, il y a des détecteurs de métaux à l'entrée de la fondation, ajoutai-je devant l'air surpris de son frère, mais ils sont anciens et donc pas très performants. Il sera facile de faire en sorte qu'ils ne sonnent pas lorsque Grace passera. En plus, mes hommes et moi veillerons sur elle et interviendrons au moindre danger.

— Comment saurez-vous qu'elle est en danger ? demanda Clara.

J'expliquai alors brièvement le système dissimulé dans le pendentif, mais cela ne suffit pas à persuader Todd qui

continuait d'insister sur le fait que, quels que soient les préparatifs, la situation était trop dangereuse.

Soudain, le téléphone sonna.

C'était Charlotte Delanay.

Grace devait se rendre à la fondation le lendemain matin.

CHAPITRE 82

Grace

Le siège de la Fondation Delaney était installé dans deux maisons mitoyennes de l'Upper East Side, à Manhattan, juste à côté de Central Park, un quartier calme et verdoyant, tandis qu'à proximité, la ville vibrait au rythme des klaxons, du métro, et des marteaux piqueurs.

Le silence était presque absolu, le quartier étant habité en grande partie par des ultra-riches qui n'étaient que rarement à New York. Néanmoins, Grand-mère avait demandé à ce que des policiers patrouillent dans le quartier. Cela n'était pas véritablement nécessaire – la délinquance était rare, notamment parce que les propriétaires du quartier disposaient d'une sécurité privée –, mais la police représentait pour elle un moyen de demander que la ville lui rende hommage et reconnaisse son pouvoir.

À côté de la porte d'entrée principale, seule une petite plaque en laiton indiquait l'existence de la fondation. Les Delaney ne manquaient jamais une occasion d'afficher leur légendaire modestie. De toute façon, les médias se

chargeaient déjà suffisamment de faire notre publicité et de parler de tout le bien que nous faisons. Grâce à eux, les personnalités les plus riches et les plus puissantes du pays se bousculaient pour financer nos soi-disant actions de charité, sans jamais – pour le plus grand bonheur de la famille – demander des comptes sur la manière dont leur argent était dépensé.

Adam fut le premier à poser des questions sur les activités de la fondation. Avant lui, Patrick avait essayé et l'avait payé de sa vie... J'allais enfin pouvoir faire en sorte qu'il ne soit pas mort pour rien et me libérer du poids de ma famille. Rendre justice à Patrick était pour moi une forme de rédemption.

— C'est encore Todd, soupira Clara en regardant son téléphone portable.

Elle avait insisté pour m'accompagner contre l'avis de mon frère en arguant que plus les choses avaient l'air normales et plus nous avions de chances de mener à bien notre mission. Mon frère avait fini par se ranger à son avis, à la condition qu'elle reste près de moi le plus possible, et jamais à trop grande distance du pendentif. Il avait également voulu participer aux opérations et avait, par conséquent, dû mettre ses activités de campagne entre parenthèses. Lui et Adam étaient dans un van à proximité, prêts à intervenir en cas de besoin, avec Rolf et les autres membres de l'équipe de sécurité.

— Que dit-il cette fois-ci ? demandai-je.

— Toujours la même chose : « soyez prudentes »..., me répondit-elle d'un air blasé.

— C'est un bon conseil, rétorquai-je avec un léger sourire malgré la tension que je ressentais. Clara, es-tu sûre...

— Nous en avons déjà parlé, m'interrompit-elle. De toute façon, il serait trop tard pour changer d'avis : on est filmées, me dit-elle en se forçant à sourire en direction de la caméra

de surveillance qui se trouvait au-dessus de l'entrée et en montrant sa carte d'identité.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit d'un clic.

Le hall d'entrée était grand, élégant et empli du parfum enivrant des gardénias. Le silence était si pesant qu'il en devenait presque désagréable.

— Où sont-ils tous passés ? m'étonnai-je.

Je m'étais attendue à trouver au minimum une réceptionniste, mais le bureau d'accueil était vide.

— Ils doivent être occupés à obéir aux ordres de ta grand-mère, me répondit Clara. Tu la connais : elle aime mener son monde à la baguette...

Elle avait raison. Mais je me dis aussi que Grand-mère avait peut-être préféré garder tout le monde à l'écart le temps de déterminer si j'étais dangereuse ou non. Toutefois, je gardai mes réflexions pour moi : Clara était déjà suffisamment tendue, même si, comme moi, elle essayait de le cacher.

J'avançai en retenant mon souffle, consciente du poids de l'arme qui se trouvait dans mon sac à main. Les détecteurs de métaux étaient cachés, mais Adam m'avait prévenue qu'ils se trouvaient dans les colonnes placées à côté de l'entrée. Je me rassurai en me répétant que plusieurs de ses hommes étaient placés à trois endroits différents autour du bâtiment ; ils ne pourraient pas empêcher les appareils de détecter la présence du pistolet en métal, mais – si jamais cela arrivait – ils pourraient couper les systèmes d'alarme de la fondation et empêcher que les sirènes de sécurité retentissent. C'était en tout cas ce que nous espérions tous. Si le plan échouait...

Je chassai cette idée de mon esprit et tâchai de rester concentrée tout en continuant d'avancer à côté de Clara.

Toujours aucun signe de vie. Seul un silence de plomb uniquement rompu par les battements de mon cœur qui

résonnaient en moi.

Nous approchâmes des piliers que m'avait indiqués Adam. Lorsque nous les dépassâmes sans qu'aucune alarme se déclenche, je dus me contenir pour ne pas afficher mon soulagement. Nous étions sans aucun doute observées, par un agent de sécurité, Daniel Richter, ou peut-être même par Grand-mère.

— Viens, me dit Clara avec un calme apparent, je vais te faire visiter les locaux.

Malgré la taille du bâtiment, il n'y avait vraiment pas grand-chose à voir. Au rez-de-chaussée se trouvaient plusieurs salles de réception et de réunion, toutes élégamment meublées et aussi silencieuses que le hall d'entrée.

— Il y a une cuisine au sous-sol, m'informa Clara. Mais elle n'est utilisée que par les traiteurs à l'occasion des réceptions ou de certains événements. C'est également au sous-sol que se trouvent les locaux techniques. Le troisième étage est réservé au personnel. Entre les deux se trouvent les bureaux de la famille, notamment ceux de ta grand-mère.

— Et la sécurité ? demandai-je.

— Daniel Richter a un bureau juste à côté de celui de ta grand-mère. Ses hommes sont dans la pièce où sont installés les écrans de vidéo-surveillance, mais ils font aussi régulièrement le tour du bâtiment.

Je pris bonne note de cette dernière information, même si je connaissais déjà bien la manière dont la fondation était sécurisée. La veille, en effet, nous avions minutieusement étudié les plans qu'Adam s'était procurés et pris connaissance du rapport détaillé que ses hommes lui avaient fourni sur les systèmes de sécurité à l'intérieur des locaux.

Je pensais que j'étais prête, mais en étant sur place, tout me semblait différent. Pourtant, ce n'était pas la première fois que je venais à la fondation ; j'avais souvent dû assister à

des évènements qui y étaient organisés. Mais j'étais chaque fois venue avec l'idée d'en repartir le plus vite possible, sans réellement prêter attention à l'agencement des locaux. Avec la pression, chaque détail me paraissait désormais d'une importance vitale.

— Où se trouve l'entrée arrière ?

Je savais qu'il y avait, à l'arrière du bâtiment, une porte qui menait dans un jardin clôturé par des murs.

— Par là, me répondit Clara, indiquant un couloir étroit qui partait du hall d'entrée. Mais souviens-toi : il n'y a qu'une porte qui donne côté rue et une alarme se déclenche automatiquement si elle reste ouverte trop longtemps.

En approchant du deuxième étage, nous entendîmes des voix. Alors que nous nous trouvions sur le palier, les portes du bureau de Grand-mère s'ouvrirent et Daniel Richter apparut, toujours engoncé dans un costume trop juste pour lui et affichant un professionnalisme qui ne parvenait pourtant pas à masquer sa véritable nature.

— Votre grand-mère vous attend, me lança-t-il sans même prendre la peine de saluer Clara.

J'acquiesçai d'un signe de tête et passai devant lui sans même lui répondre.

Une demi-heure plus tard, je me trouvais dans le bureau qui avait appartenu à Patrick. Grand-mère avait fait bien attention de souligner ce fait lors de notre brève entrevue. Elle ne m'avait pas quitté des yeux pendant que nous parlions. Je sentais encore son regard menaçant sur moi alors qu'elle devait se demander s'il valait mieux me laisser épouser un homme qui pouvait servir les intérêts de la famille ou se débarrasser de moi...

Le bureau de Clara était à proximité et je savais qu'Adam pouvait tout entendre, mais je ne pouvais m'empêcher d'avoir peur. Je me forçai malgré tout à faire un tour du

bureau dans lequel mon cousin avait passé les derniers mois de sa vie.

Les murs blancs de la pièce n'étaient décorés que de quelques lithographies sans valeur, et une fenêtre donnait sur le jardin et l'arrière des maisons de la rue parallèle. Le mobilier était réduit à un simple bureau en bois sur lequel étaient placés un ordinateur portable et un téléphone, et à deux chaises. Le tout était très sommaire et sans saveur.

Il ne restait aucune trace de Patrick. C'est en tout cas ce que je crus avant de m'asseoir et d'ouvrir le tiroir du bureau : à première vue, il semblait vide, mais mon regard fut attiré par un talon de billet coincé dans une rainure.

Curieuse, je le pris pour voir ce qui était écrit dessus. Le papier était usé, les lettres abîmées, mais on lisait néanmoins distinctement : Taylor Swift, Tournée mondiale *Speak Now*, Prudential Center Newark, New Jersey, 19 juillet 2011.

Soudain, l'air me manqua et je faillis vomir. Patrick et moi étions allés à ce concert ensemble. Ce soir-là, Patrick, mon cousin légèrement plus âgé que moi, avait pour consigne de me surveiller. Taylor Swift ne faisait pas vraiment partie de ses chanteuses préférées, mais il avait accepté de m'accompagner, car il savait à quel point je tenais à assister à ce concert. Finalement, nous avons tous les deux passé un excellent moment.

Je ne pouvais pas croire que Patrick ait placé son billet dans le tiroir de son bureau à la fondation. De toute évidence, quelqu'un avait retrouvé ce billet en fouillant dans ses affaires après sa mort, et l'avait mis dans le tiroir du bureau en sachant que je le trouverais. C'était une manière de me rappeler la relation privilégiée que je partageais avec mon cousin, relation qui appartenait maintenant au passé ; une manière de me rappeler mon cousin et la fin tragique qu'il avait connue... En rangeant le billet dans mon sac en

souvenir de Patrick, je m'aperçus que je tremblais. Alors que mes doigts effleuraient le pistolet, je ressentis soudain une forte envie de m'en servir.

Le reste de la journée passa avec une lenteur atroce. Je rencontrai la douzaine de membres du personnel présents et dus faire face à leurs sourires forcés et leurs regards curieux. Bien sûr, leur curiosité était légitime : je débarquai d'un seul coup après avoir notoirement refusé de travailler pour la fondation pendant des années. Mais je ne trouvais aucune explication à leur donner ; tout ce que j'aurais pu dire pour justifier ma présence aurait sonné faux...

Lorsque je fus seule dans mon bureau, je n'ouvris pas un seul des dossiers relatifs aux différents projets que j'étais supposée étudier en cherchant comment la fondation pouvait y contribuer, et passai tout mon temps à passer en revue les archives de la fondation.

Correspondance, calendriers, analyses de projets, livres de compte... tout était répertorié, année par année et pouvait être consulté en accès libre par tous les employés de la fondation. Le système était si peu sécurisé qu'il aurait facilement pu être piraté, mais la Fondation Delaney semblait ne rien avoir à cacher.

Patrick avait pourtant découvert quelque chose. Quelque chose lui avait paru suffisamment louche pour qu'il décide de creuser. Si je trouvais de quoi il s'agissait, je pourrai suivre le même fil que lui.

Mais je savais que mes chances étaient minces, et les trois jours qui suivirent confirmèrent mes craintes.

CHAPITRE 83

Grace

— *J'*ai l'impression de devenir folle.

Il était plus de minuit. Après avoir fait l'amour passionnément, Adam et moi étions couchés, mais je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Je posai ma tête sur sa poitrine dans l'espoir que sa respiration et le contact de sa peau m'apaisent. Mais rien n'y fit.

— Tu es la personne la plus saine que je connaisse, me dit-il doucement en caressant mon dos nu.

Je levai les yeux vers lui. Les traits de son visage étaient tirés. Ces trois derniers jours avaient été éprouvants ; je m'en voulais de lui avoir imposé une telle épreuve.

— Comment ai-je pu penser que cela serait facile ? dis-je avec découragement. J'ai passé au peigne fin tous les dossiers informatiques de la fondation et ai parlé aux personnes avec lesquelles travaillait Patrick... Cela n'a rien donné.

— C'est impossible, répondit Adam. Il y a forcément quelque chose, mais tu ne sais pas encore ce que c'est.

D'après ce qu'a dit ton cousin à Todd, il a découvert que certaines personnes achetaient les faveurs de ta famille. Il doit donc y avoir des traces de cela...

— Mais où ? répondis-je, incapable de dissimuler mon désespoir croissant.

Chaque heure qui passait me faisait craindre de manquer de temps pour trouver des preuves. Grand-Mère et Daniel Richter avaient déjà des soupçons. Ils allaient finir par comprendre mes motivations.

— Nous allons le découvrir, tenta de me rassurer Adam en me mettant sur le dos et en plaçant mes bras au-dessus de ma tête.

Nous fîmes l'amour lentement, avec une tendresse dont il n'avait encore jamais fait preuve jusque-là. Son contact rassurant chassa toute pensée négative et toute peur de mon esprit. Au moins pour un temps.

*I*l était tard lorsque je me réveillai et je dus me dépêcher de me préparer. Lorsque je sortis de la chambre, je trouvai Adam assis à la table de la salle à manger. Comme tous les jours depuis que je travaillais à la fondation et qu'il veillait à ma sécurité, il portait un jean et un tee-shirt noir moulant qui mettait en valeur sa poitrine musclée. Je savais qu'avant de quitter la suite, il mettrait une veste en cuir pour dissimuler le holster d'épaule dans lequel était placée son arme. Il avait l'air dur, sexy et dangereux. Il était aussi clairement occupé.

— Qu'est-ce que tu regardes ? lui demandai-je en lui servant une autre tasse de café alors que je venais de m'en servir une.

— Les plans des bâtiments, me répondit-il en levant un regard chaleureux vers moi. Je veux les avoir parfaitement en tête.

Je ne demandai pas pourquoi. Je savais que, dans le cas où je serais en danger, il voulait pouvoir intervenir en sachant exactement où chaque porte et chaque couloir menaient, et où chaque personne – en particulier Grand-mère et Daniel Richter – se trouvait.

Prenant une gorgée de café, je jetai un coup d'œil aux plans étalés sur la table. Maintenant que j'avais passé davantage de temps dans les locaux de la fondation, je les comprenais mieux. Je reconnus la salle de réception dorée dans laquelle un ancien président des États-Unis était récemment venu louer les actions de la fondation – prenant soin toutefois de ne pas rentrer dans les détails. En dessous se trouvaient la cuisine et le poste de surveillance de sécurité et, sur les deux étages du dessus, les bureaux. Je reconnus le mien, et...

— Quel est cet espace ici ? demandai-je soudain en désignant du doigt une zone adjacente au bureau de Grand-mère.

Adam jeta un coup d'œil.

— Le palier d'un escalier arrière qui devait exister dans la structure d'origine, répondit-il. Il devait être réservé aux domestiques. J'imagine qu'il a été supprimé lorsque les deux maisons ont été réunies.

Je réfléchis à cela en sirotant mon café. Depuis que j'avais intégré la fondation trois jours auparavant, je n'étais allée dans le bureau de Grand-mère que quelques minutes, lorsqu'elle avait souhaité me recevoir au moment de mon arrivée. En revanche, j'avais eu l'occasion de l'apercevoir de nombreuses fois, car, chaque fois que Grand-mère ne l'utilisait pas, elle laissait les portes grandes ouvertes de telle manière que tout le monde puisse admirer la magnificence

de la pièce – une manière, sans doute, de rappeler sa supériorité même en son absence.

— Le bureau de Grand-mère est lambrissé, dis-je en pensant à haute voix. Or, partout ailleurs dans le bâtiment, les murs sont lisses.

— Et donc ? demanda Adam.

— Les murs lambrissés ne permettraient-ils pas de dissimuler plus facilement une porte ?

— Tu penses qu'elle utilise cet espace ? s'enquit-il en se redressant et en me regardant attentivement.

— Elle est paranoïaque, secrète et calculatrice. Je ne peux pas croire qu'elle n'ait rien fait d'un espace aussi providentiel juste à côté de son bureau...

— Si tu prends le risque d'aller voir ce qu'il s'y trouve et qu'elle te surprend, cela pourrait être très dangereux.

Je savais qu'Adam avait raison, mais il fallait que je prenne ce risque. Nous devions avancer...

— Il faut que j'aille voir s'il y a une porte ou non, répondis-je avec détermination. Ne t'inquiète pas ; je choisirai le bon moment et ferai vite.

Clairement, Adam n'approuvait pas, mais il ne tenta pas de me dissuader.

— Vérifie que ton arme est chargée, se contenta-t-il de me recommander.

Après m'être assurée que mon arme était prête à être utilisée, nous nous apprêtâmes à quitter l'hôtel. Avant de passer la porte, Adam m'embrassa. Son baiser, rapide, mais intense, en disait plus que des mots.

En quittant le hall, Adam rejoignit Todd et l'équipe de surveillance et, de mon côté, je pris le chemin de la fondation. Elle ne se trouvait qu'à quelques rues du Plaza et j'avais besoin de me vider la tête.

À mon grand désarroi, Grand-mère était déjà là lorsque j'arrivai. Pire encore, elle n'était pas seule. Mon père et mon

oncle étaient avec elle.

— Ils sont arrivés ensemble, me murmura Clara en se plaçant à côté de moi.

Comme nous tous, elle semblait accuser la tension des derniers jours. Pourtant, elle continuait de me surveiller de près et de m'alerter en cas de danger – je lui en étais profondément reconnaissante.

— Est-ce que cela arrive souvent ? demandai-je.

— Pas que je sache, répondit-elle. J'imagine que ta grand-mère a resserré leur laisse. Tu sais qu'elle adore faire cela de temps en temps, ajouta-t-elle, également à l'attention d'Adam et de Todd qui écoutaient ce que nous disions.

Elle avait raison : Grand-mère aimait rappeler son autorité de temps à autre. Alors que la matinée passait et que le bureau de Grand-mère restait inexorablement fermé, je commençais à me dire que j'allais devoir attendre le lendemain pour aller vérifier la présence ou non d'une porte dans le bureau de Grand-mère. En attendant, je ne cessai de croiser Daniel Richter qui semblait me surveiller avec plus ou moins de discrétion, espérant sans doute me prendre en flagrant délit et ainsi apporter à Grand-mère la preuve que leurs soupçons étaient avérés...

Finalement, peu après midi, les portes du bureau s'ouvrirent. Grand-mère sortit, brandissant sa canne d'argent et traînant ses deux fils dans son sillage. Depuis mon bureau, je vis Daniel Richter les rejoindre et sortir avec eux de la fondation pour le déjeuner. Peu de temps après qu'ils étaient partis, d'autres employés sortirent déjeuner à leur tour et je fus bientôt presque seule dans les locaux, avec Clara et quelques membres de la sécurité.

Je me rendis alors dans le bureau de Clara et lui exposai rapidement mes plans.

— Sors déjeuner toi aussi, lui proposai-je, ne voulant pas qu'elle soit impliquée au cas où les choses tourneraient mal.

— Tu te fous de ma gueule ? me lança-t-elle instantanément, perdant tout à coup sa bienséance légendaire. Tu crois vraiment que je vais te laisser seule ? Il faut bien que je sois là pour faire le guet, poursuivit-elle en me regardant comme si j'avais perdu tout bon sens.

— C'est trop dangereux...

— Soit nous continuons de papoter, soit on y va, m'interrompit-elle avec un regard de guerrière. De toute façon, je ne te laisse pas seule.

J'hésitai de longues minutes avant de finir par accepter, m'excusant silencieusement auprès de Todd.

Tandis que Clara surveillait les escaliers pour vérifier si quelqu'un montait, je me rendis dans le bureau de Grand-mère. Plusieurs dossiers étaient disposés à côté de son ordinateur allumé. Sur l'écran était affiché un document Excel rempli de chiffres.

Je décidai de ne pas m'y attarder et me dirigeai vers le mur adjacent à l'espace que nous avions repéré sur les plans avec Adam. Passant mes mains sur les larges panneaux d'acajou, je ne constatai rien d'inhabituel. Alors que je craignais de m'être trompée, ma main effleura un loquet en métal. Il était tellement petit et si bien dissimulé dans une rainure entre deux panneaux que j'aurais pu facilement ne pas le voir si je n'avais pas eu la chance de tomber dessus par hasard.

Lorsque je tirai dessus, une partie du mur s'ouvrit, laissant apparaître le palier que nous avions identifié qui avait été aménagé, les lumières s'allumant automatiquement. L'émotion me coupait le souffle alors que je passai en revue le mobilier de la pièce : un petit bureau qui me parut dater de l'époque Louis XV, et une étagère sur laquelle étaient entreposés de grands livres reliés en cuir.

— Je l'ai trouvé, dis-je doucement à l'attention d'Adam. Nous avons raison : il y a bien un bureau caché. Il n'y a pas d'ordinateur, mais il y a de grands livres. Je vais voir à l'intérieur, l'avertis-je.

Mes mains tremblèrent alors que je saisis l'un des livres posés sur l'étagère. Doucement, je le posai sur le petit bureau et l'ouvris. Je ne compris pas tout de suite son contenu, mais petit à petit, les colonnes prirent tout leur sens. Il y avait des dates, des noms, des montants et une colonne portant le libellé « Demandes » – certainement les faveurs que ma famille avait accordées à certaines des pires personnes de la planète en échange de sommes colossales. J'eus la nausée en découvrant les noms des personnes concernées : des dictateurs génocidaires, des magnats de la drogue, des terroristes... C'était pire que ce que j'avais imaginé lorsque Patrick avait tenté de me prévenir.

Les présidents s'étaient succédé, des guerres avaient éclaté, la drogue avait coulé à flots, et le terrorisme faisait trembler le monde. La vie de millions de personnes avait été détruite. Même si nous n'étions pas directement responsables de toutes ces souffrances, nous y avons largement contribué, uniquement dans le but de devenir toujours plus riches et plus puissants.

Toutes ces années, Grand-mère avait méticuleusement tenu les registres. C'était comme si elle y voyait le symbole de sa réussite personnelle ; une récompense pour avoir si bien su façonner la famille à son image. Ou peut-être s'agissait-il plus simplement pour elle de s'assurer que ses faveurs ne tombent pas dans l'oubli ?

Peu importaient les motivations de Grand-mère, je devais me concentrer sur les données que j'étais en train de découvrir.

— Aucun de ces registres n'a été numérisé. J'imagine que Patrick a dû les prendre en photo ; je dois faire la même

chose, dis-je, consciente néanmoins qu'il faudrait des heures, voire des jours, pour photographier tous les registres.

Je n'avais pas ce temps. Tout comme Patrick ne devait pas l'avoir eu non plus. Je compris alors qu'il avait dû prendre le risque de revenir à plusieurs reprises dans cette pièce secrète, jusqu'à être un jour pris la main dans le sac.

C'était aussi ce qu'il risquait de m'arriver si je ne me dépêchais pas. Frénétiquement, je pris un livre à l'extrémité de l'étagère qui était le plus récent, et commençai à prendre des photos de chaque page. Je n'avais photographié qu'une douzaine de pages lorsque, tout à coup, j'entendis Clara crier.

CHAPITRE 84

Grace

Daniel Richter avait un bras autour de la gorge de Clara et pointait un pistolet sur sa tête. Elle était livide et tremblait de tous ses membres, tandis que lui était fat, fier de sa prise et regardait Grand-mère d'un air goguenard.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? Cette petite fiotte pleureuse de Foster disait vrai. Il n'aurait jamais osé me mentir alors que je le tenais par les couilles. La princesse de l'Amérique... mon cul ! Cette salope joue contre nous depuis le début !

— Ça suffit, Daniel, lui ordonna Grand-mère en fronçant les sourcils. Vous savez que je n'aime pas la cruauté.

Son visage était lisse et n'exprimait aucune émotion. C'était comme si elle portait un masque de beauté froide pour dissimuler toute l'horreur qu'il y avait en elle.

— Tu es vraiment une fille stupide, me dit-elle d'un ton factuel, comme si elle parlait de la météo. Tu avais tout ; tu aurais pu avoir une vie de rêve. Mais au lieu de cela, tu as choisi de me trahir – moi à qui tu dois tout...

Ses yeux se rétrécirent et son humeur passa en un instant d'un calme glacial à une colère noire.

— Tu étais de mèche avec Adam Falzon depuis le début, siffla-t-elle en postillonnant. Il a voulu la mort de Ned pour se venger et tu l'as aidé à y parvenir. Mais cela ne te suffisait pas, n'est-ce pas ? Il fallait aussi que tu nous détruises tous...

Je ne savais pas ce qu'elle avait compris – ni même si elle avait compris – du lien entre Rolf, le bus, et tout le reste, mais cela importait peu. Je devais protéger Adam.

— Tu te trompes, cela n'a rien à voir avec lui. Si j'ai fait tout ça, c'est pour Patrick. Je sais que tu es responsable de sa mort.

— Je le savais ! s'exclama mon père. Je vous avais dit que j'avais vu quelqu'un sur la terrasse ce soir-là. Il fallait vraiment que tu en reparles ? ironisa-t-il en direction de mon oncle. Alors que tout était fini et que la seule chose raisonnable était de ne plus jamais en parler ?

Son frère – la version légèrement plus petite, plus mince et plus faible de lui-même – devint vert de rage.

— Patrick était mon *fils* ! hurla-t-il. J'ai accepté qu'on se débarrasse de lui parce que je savais que c'était la seule solution, mais cela ne voulait pas dire que j'étais prêt à l'oublier aussi facilement. En récompense, j'aurais dû avoir plus, mais tu as toujours été le préféré ! Enfin... Après Ned, bien sûr, ajouta-t-il en jetant un regard inquiet à sa mère.

— Ça suffit ! les interrompit Grand-mère d'un geste autoritaire de la main.

Elle reporta alors son attention sur moi et me toisa avec un profond mépris qui lui tordait la bouche.

— Patrick était aussi stupide que toi ! lança-t-elle. Comme toi, il n'était qu'un immature sans cervelle et sans aucune connaissance de la manière dont le monde fonctionne.

Elle détourna le regard en direction de son bureau dont les portes étaient ouvertes. Un instant, elle sembla hésiter en constatant que rien n'avait été touché. Mais elle finit par s'apercevoir que la porte dissimulée dans le mur était entrouverte.

— Comment as-tu... ?

Brusquement, elle s'interrompt.

— Tout cela n'a plus d'importance de toute façon. C'est terminé... reprit-elle. Emmenez-les toutes les deux au sous-sol, ordonna-t-elle à Daniel Richter.

Je sentais l'arme que j'avais dissimulée dans mon dos, mais si je la prenais, Daniel Richter risquait de tirer sur Clara. Je n'avais d'autre choix que d'attendre, même si tout en moi me criait d'agir, et je n'y parvins que grâce à la confiance que j'avais en Adam. Je savais qu'il avait tout entendu et que lui et ses hommes devaient être en train de préparer l'assaut. Je n'avais plus qu'une chose à faire : gagner du temps...

— Grand-mère est folle, dis-je à celui qui était censé être mon père, mais que je n'avais jamais vraiment considéré comme tel. Si tu continues à faire ce qu'elle dit, tu ne feras qu'empirer les choses. Adam est un Falzon, ne l'oublie pas. Tu sais de quoi il est capable si jamais tu tues la femme qui s'apprêtait à devenir son épouse...

Je sentis la résolution de mon père vaciller. Il connaissait parfaitement la réputation violente d'Adam – de toute évidence, cela ne le dérangeait pas lorsqu'il s'agissait de l'avoir comme gendre, mais quand cela devenait une menace pour sa propre vie... il semblait voir les choses autrement.

— Maman, peut-être devrions-nous...

— Fais ce que je te dis ! hurla Grand-mère en tapant violemment sa canne en argent sur le sol. Daniel s'occupera de ce Falzon comme il l'a fait avec Patrick. Tout sera bientôt terminé. Mais il faut que tu fasses exactement ce que je te dis

et que nous gardions notre sang-froid ! dit-elle avec véhémence en faisant taper sa canne sur le sol en même temps que chaque mot qu'elle prononçait.

Je bouillais de rage. Je savais que Daniel Richter avait tué Patrick, mais l'entendre de la bouche de Grand-mère me révolta. Plus que jamais je voulais qu'ils payent.

Pourtant, lorsque Daniel Richter me fit un signe de tête pour que je le précède dans les escaliers, je m'exécutai. Je savais qu'Adam finirait par arriver, accompagné de ses hommes, et qu'il prendrait rapidement le dessus. Il fallait simplement que je garde mon sang-froid, comme l'avait conseillé Grand-mère... pensai-je avec ironie.

Mais lorsque nous arrivâmes au rez-de-chaussée, ma confiance disparut instantanément. Six agents de sécurité nous attendaient, tous lourdement armés et déterminés à obéir aux ordres que Grand-mère ou Daniel Richter leur donneraient. Apparemment, le salaire que leur versait Grand-mère était suffisamment conséquent pour les convaincre de commettre un double meurtre. Mon estomac se noua lorsque je réalisai que la tâche allait être plus compliquée que prévu pour Adam et ses hommes.

— Vous ! lançai-je aux six hommes armés qui me regardaient. Vous devriez avoir honte d'être ici, et encore plus de pointer vos armes sur nous !

— Tais-toi, gronda Daniel Richter.

Il poussa Clara contre un mur puis, me tirant par le bras, me plaça à côté d'elle.

— Ici ? demanda-t-il à Grand-mère.

Discrètement, je glissai ma main dans mon dos et saisis la poignée de mon arme, prête à dégainer. Je repensai aux conseils que m'avait donnés Jacob, sur le fait de ne pas hésiter.

— Non, dans la chaufferie, répondit Grand-mère. Le sol est en ciment. Ce sera plus facile à nettoyer et nous pourrons

ensuite brûler les corps dans le foyer de la chaudière.

J'étais dévastée. Comment Grand-mère pouvait-elle vraiment envisager de nous tuer et de nous brûler avec autant d'indifférence ? Le corps de Patrick avait été retrouvé, mais je réalisai soudain avec effroi que beaucoup d'autres innocents avaient peut-être disparu de cette façon ?

Clara sanglotait et me serra le bras. Déterminée à ne pas me laisser faire, je repoussai sa main et, d'un geste rapide, dégainai mon arme. Mais, soudain, une explosion retentit et nous fûmes tous plongés dans un épais nuage de poussière de plâtre.

Toussant, j'essayais de voir ce qu'il se passait, en vain. Lorsqu'enfin le nuage se dissipa, je vis un trou dans l'un des murs du rez-de-chaussée, donnant sur la rue. Adam entra le premier, sans personne devant lui pour le protéger.

— Grace ! cria-t-il. Cours ! m'ordonna-t-il, ses yeux m'implorant de m'enfuir, de me mettre à l'abri, de tenir la promesse que je lui avais faite de rester en vie...

Tout me parut se dérouler au ralenti lorsque Daniel Richter prit son arme à la main et la pointa en direction d'Adam. Sans réfléchir, je tirai frénétiquement, en visant la poitrine – comme Jacob m'avait appris à le faire. L'une après l'autre, les balles percèrent le corps de celui qui avait tué Patrick et qui venait de tenter de tuer l'homme que j'aimais de tout mon être. Je ne ressentais aucun remords ; uniquement une détermination féroce. J'éprouvais la sensation d'être infaillible, comme je ne l'avais jamais ressenti auparavant. À mon tour, je sentais que le monstre qui sommeillait en moi venait de se réveiller et qu'il me donnait la force dont j'avais besoin. Ensemble, nous prîmes le dessus sur Daniel Richter et vîmes le choc dans ses yeux tandis qu'il agonisait puis mourut devant nous.

— Bien joué, ma chérie ! me cria Adam.

Tandis que les hommes d'Adam continuaient de tirer sur les agents de sécurité, en en faisant tomber quelques-uns, Rolf couvrit Todd qui se précipita sur Clara et la tira par l'ouverture dans le mur pour la mettre à l'abri.

Je vis alors Grand-mère s'échapper, suivie de près par mon père et mon oncle.

— Cela ne sert à rien de t'enfuir, lui criai-je. Nous avons toutes les preuves de ce que tu as commis.

Elle se retourna alors vers moi et me regarda fixement, cette fois sans son masque – elle avait l'air monstrueuse. Sans un mot, elle reprit sa route, non pas vers les escaliers, mais plus loin, en direction du fond du bâtiment. Je compris qu'il devait y avoir une autre porte que nous n'avions jamais vue. Elle allait donc pouvoir nous échapper, mais ce n'était que partie remise. Les dossiers que j'avais commencé à photographier étaient accablants ; elle ne pourrait pas se soustraire à la justice.

Les tirs commençaient à devenir plus épars. Les agents de l'équipe de Daniel Richter étaient soit morts, soit blessés, et les hommes d'Adam les tiraient à l'extérieur. À travers le trou dans le mur, je voyais des policiers courir partout dans la rue qui était envahie des cris des sirènes.

— Viens, nous devons partir, me dit Adam en m'attrapant par le bras.

Je regardai derrière moi : Grand-mère avait disparu, et avec elle, mon père et mon oncle.

— Nous ne pouvons pas la laisser partir !

Grand, musclé, un Uzi à la main, et des taches de sang sur son visage, Adam soupira.

— Ne t'en fais pas, elle ne peut pas s'échapper. Il n'y a rien là-bas, que la chaufferie.

— Cela n'a aucun sens ! Pourquoi irait-elle... ?

Nous nous regardâmes. J'avais tellement peur que Grand-mère se sauve qu'il me fallut plus de temps qu'à Adam pour

comprendre.

Soudain, une odeur de gaz nauséabonde parvint jusqu'à nous.

— Merde, maugréa Adam.

La puanteur remplit rapidement la pièce, rendant l'air irrespirable. Je frissonnai en réalisant ce qu'il venait de se passer. Poussée par une folie destructrice et une volonté de tout contrôler même dans la mort, ma grand-mère avait brisé la soupape de la canalisation de gaz qui alimentait la plupart des bâtiments du quartier. Libéré à une telle pression, le gaz ne tarderait pas à inonder entièrement le bâtiment. La moindre étincelle provoquerait alors une explosion monumentale.

Si cela se produisait, tout disparaîtrait : les dossiers, nous – tout ce qui pouvait révéler au monde quelle était la véritable nature de Grand-mère.

Sans hésiter une seule seconde, Adam me prit dans ses bras et courut à travers l'ouverture.

Derrière nous, depuis la chaufferie, il me sembla entendre des coups frénétiques contre une porte en métal et des voix d'hommes suppliant d'être libérés.

Soudain, un bruit assourdissant retentit et les flammes semblaient nous entourer. Ce fut la dernière chose dont je me souvins.

ÉPILOGUE

Grace

La télévision diffusait en boucle des images de la foule qui ne faisait que croître depuis maintenant trois jours. C'était la fin de journée ; plutôt que de rentrer chez eux, les New-Yorkais se pressaient devant l'ancienne Fondation Delaney, exprimant leur chagrin en allumant des bougies, ou en déposant des fleurs et des ours en peluche sur le trottoir. Alors que certains fermaient les yeux pour communier, d'autres sanglotaient ouvertement.

Officiellement, l'explosion qui avait provoqué la mort de la matriarche de la famille Delaney, de ses deux fils et de plusieurs agents de sécurité avait été causée par une fuite de gaz accidentelle. Toutefois, personne n'était dupe. Le public ne pouvait pas croire qu'une telle tragédie soit le résultat de quelque chose d'aussi banal. Des experts débattaient sans fin à la télévision sur les contours d'un complot qui visait sans aucun doute à détruire la famille Delaney qui, grâce aux services qu'elle avait rendus au public et à ses actions

humanitaires, avait procuré tant de bien au pays et au monde.

Todd s'était exprimé brièvement, accompagné de Clara. Tous les deux remercièrent les autorités pour les efforts dont elles avaient fait preuve et exprimèrent leur gratitude pour les messages de condoléances reçus du public, tout en rappelant la nécessité que les plus riches de ce monde agissent dans l'intérêt de tous, et pas uniquement pour eux. Sous les yeux de millions de personnes, il exhorta la nouvelle génération de la famille Delaney à travailler dans ce sens.

Après son allocution, les sondages le donnaient tous largement vainqueur au poste de sénateur qu'il ambitionnait. J'étais heureuse pour lui, même si je n'avais pas cautionné sa décision de tout faire disparaître et de ne rien révéler au public. Tout avait disparu : les registres et la vérité qu'ils contenaient n'étaient désormais plus que des particules de poussière perdues dans l'atmosphère.

Seules demeuraient les quelques photographies que j'avais eu le temps de prendre avec mon téléphone, mais nous savions tous que cela ne suffirait pas à convaincre le grand public qui préférerait sans doute continuer de croire au conte de fées dont la famille Delaney le berçait depuis si longtemps.

— Finalement, même morte, Grand-mère manipule encore les gens comme elle veut, dis-je doucement à Adam qui se contenta de me regarder avec tendresse, sans répondre.

Nous étions assis dans la véranda qui prolongeait le corps de ferme. La nuit était fraîche, mais, grâce aux radiateurs et au feu de cheminée, nous ne ressentions pas le froid.

Dans le jardin devant nous, baigné du clair de lune, se dressait une immense tente blanche. Todd et Clara devaient arriver dès le lendemain en prévision de notre mariage, auquel devaient également assister d'autres membres de la

famille, ainsi qu'un nombre important de Falzon. Adam et moi aurions tous les deux préféré une cérémonie plus intime, mais les derniers événements nous firent prendre conscience, au plus profond de nous, de l'importance de la famille. En tout cas, cela promettait d'être intéressant...

En tendant son bras vers moi, Adam me prit la main, caressant doucement ma paume avec son pouce. Je sentais toute la force qu'il avait en lui et frissonnai en réalisant à quel point cela me procurait un sentiment de sécurité.

Car c'était grâce à cette force ainsi qu'à la volonté sans faille qui l'accompagnait, que nous avons survécu. Avant l'explosion, Adam m'avait prise dans ses bras et avait couru suffisamment loin lorsque l'immeuble s'effondra, me protégeant de son corps afin que je ne sois pas percutée par les morceaux de brique et de pierre qui tombaient en pluie tout autour de nous. Lorsqu'enfin nous nous relevâmes, impuissants devant les flammes qui dévoraient l'immeuble, j'avais suffisamment de forces pour tituber avec lui jusqu'aux ambulances qui venaient d'arriver.

Après cela, tout était flou. La seule chose dont je me souvenais était l'étonnement des médecins de l'hôpital devant le peu de blessures que nous avions. Puis, plus rien, jusqu'à l'arrivée du jet privé qui nous emmena loin de ce marasme, en Provence, que je considérais déjà comme chez moi – même si j'avais hâte de passer quelques jours à Malte et dans la chambre rouge...

Je jetai un nouveau coup d'œil à la télévision. Rien n'avait changé : les images continuaient de montrer toujours plus de larmes, de fleurs et de personnes en deuil.

— À en juger par tous ces témoignages du public, Grand-mère était adorée, lançai-je.

— Elle est surtout morte, ajouta Adam. La victoire perd tout son sens si on n'est plus là pour en profiter...

Je ne pouvais qu'être d'accord avec cela, surtout après avoir passé l'après-midi à faire l'amour avec lui, dans la chambre surplombant les champs de lavande, savourant notre bonheur d'être l'un avec l'autre. Rien ne serait jamais plus doux que ma vie avec lui.

— Je t'aime, lui dis-je en le regardant droit dans les yeux
Depuis que nous avons quitté New York, je n'avais cessé de le lui répéter, dans ses bras ou loin de lui, la nuit et le jour. L'histoire avec ma famille étant réglée, je ne me lassais pas de cette liberté nouvelle qui m'autorisait désormais à le lui dire sans aucune retenue.

Lui aussi me le disait. En me prenant dans nos moments d'intimité, lorsque nous marchions côte à côte, ou lors de tout autre moment de bonheur que nous pouvions désormais partager librement.

Je t'aime.

Ces mots étaient notre plus belle victoire et la première de nos récompenses pour tout ce qui s'était passé.

Comme s'il lisait dans mes pensées, Adam se leva et m'attira à lui en souriant.

Je me blottis contre lui avec un sentiment de plénitude absolue.

Le passé ne s'effacerait jamais ; nous le savions tous les deux et aucun de nous n'aurait souhaité qu'il en soit autrement ; il avait fait de nous ce que nous étions.

Mais l'avenir nous appartenait.

Avec amour et joie, espoir et confiance, j'étais décidée à l'écrire avec Adam.

FIN



Merci pour avoir lu *La Proie* ! Si vous avez apprécié l'histoire d'amour de Adam et Grace, pensez à laisser un commentaire sur le site de votre choix.

Vous souhaitez être prévenu lorsque notre prochaine histoire torride sera disponible ? Rendez-vous sur greyeaglepublications.com/fr/ et inscrivez-vous à notre newsletter.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Josie Litton est l'auteure de plusieurs best-sellers du New York Times et de USA Today.

Vivant dans le Connecticut, elle est mariée et mère de deux grands enfants.

Lorsque ses enfants ont quitté le nid, Josie s'est adonnée à sa passion : l'écriture. Depuis, elle passe son temps à imaginer des histoires, penser à ce qu'elle écrira ensuite, et lire. Outre l'écriture et la lecture, Josie aime cuisiner, s'occuper de son jardin, et voyager.

Pour en savoir plus, veuillez visiter <https://josielittonauthor.com/>

Titre original : *Chosen: Part One, Chosen: Part Two, Chosen: Part Three, Chosen: Part Four, Chosen: Part Five, Chosen: Part Six, & Chosen: Part Seven*

© 2015, 2016 & 2018, Josie Litton

Pour la présente édition :
© 2019, Grey Eagle Publications LLC
greyeaglepublications.com
Tous droits réservés

Couverture : Najla Qamber Designs
najlaqamberdesigns.com

TOME 1 - L'INCONNU DE MALTE :

ISBN: 978-1-64366-063-9

Print ISBN: 978-1-64366-065-3

TOME 2 - L'HEURE DE LA REVANCHE :

ISBN: 978-1-64366-064-6

Print ISBN: 978-1-64366-066-0